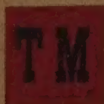
Les Temps Modernes

3e année REVUE MENSUELLE nos 23-24

Août-Septembre 1947

ITALIE



Rédaction, administration : 5, rue Sébastien-Bottin, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle
paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur
JEAN-PAUL SARTRE

o

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés

o

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, rue Sébastien-Bottin, Paris 7e - Tél. Littré 28-91

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO
France : 60 Fr. - Étranger : 70 Fr.

TARIFS D'ABONNEMENT

	France et Empire	Union Postale	Autres Pays
Six Mois :	325 Fr.	350 Fr.	370 Fr.

Les abonnements peuvent se régler par Chèque bancaire Mandat Carte, Mandat Poste, Chèque Postal (Paris 169.33)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 4 Fr. 50

Bulletin d'Août-Septembre 1947

N° 3

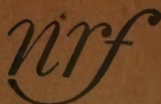


TABLE DES MATIÈRES

DERNIÈRES PUBLICATIONS

JUIN 1947

POÉSIE

ÉLUARD (Paul).
LE LIVRE OUVERT (1938-1944)
236 p. in-16 d.æ. Collection blanche.
Prix .... 150 fr.
75 ex. pur fil............ 350 fr.
(épuisé)

C'est l'œuvre poétique de Paul Éluard, de 1938 à 1944, qui se trouve réuni dans ce recueil dédié à Pablo Picasso. Il comprend d'abord **Chanson complète,** parue aux Éditions de la N.R.F. en 1939 :

Trois chevaux aigus
Sauf vers le nord
Trois routes perdues
Sauf vers l'aurore

puis **Le Livre ouvert I et II,** parus aux Cahiers d'Art, en 1940 et 1942, et enfin **Le Lit la Table,** paru en 1944 (Les Trois Collines).

Je vois des hommes là où il n'y a que moi
Mes soucis sont brisés par des rires légers
J'entends des mots très doux croiser ma voix sérieuse
Mes yeux soutiennent un réseau de regards purs
....
Qu'importe le ciel vide je ne suis pas seul.

ROMAN

CAMUS (Albert).
LA PESTE
338 p. in-16 d. c., Collection blanche .... 200 fr.
10 ex. japon .... 1.800 fr. (épuisé).
30 ex. hollande .... 1.000 fr. (épuisé).
200 ex. pur fil .... 500 fr. (épuisé).
Prix des Critiques.

Ce dernier vers pourrait être la maxime du docteu Rieux, principal personnage de cette chronique où s trouve décrite une épidémie meurtrière de pest isolant la ville d'Oran du reste du monde. Mis en qua rantaine, les habitants sont séparés de ceux qu'ils aimen et brusquement jetés dans une sorte d'exil. Les victime sont nombreuses et la souffrance générale. Cette catas trophe, que les souvenirs de la guerre et de l'occupa tion rendront sensibles à beaucoup, et que l'on saur transposer jusqu'à l'absurdité de la condition d l'homme (Albert Camus est un créateur de mythes) permet aux sentiments collectifs de se formuler, d s'exprimer. « Peut-on être saint sans Dieu? » dit l'u des amis de Rieux, qui ajoute : « c'est le seul problèm concret que je connaisse aujourd'hui. » C'est aussi l problème essentiel du livre.

LEGRAND (Jean).
AURETTE ET JACQUES
262 p. in-16 d. c., Collection blanche .... 175 fr.
10 ex. pur fil .... 500 fr. (épuisé)

Jean Legrand n'admet pas, lui, l'absurdité de la condi tion humaine, ou plutôt, il ne s'y attarde pas. « L vie est absurde non parce qu'elle est une énigme résoudre et qu'elle est insoluble : nous l'avons fait absurde. » Par l'amour charnel d'Aurette et Jacques sans cesse renaissant, sans cesse renouvelé, et entre tenu avec un enthousiasme religieux, l'auteur enten montrer que la sensation, le plaisir, sont les seule vérités d'ici-bas : « Un tout petit pas fait pour joui dans le plus petit de nos actes vaut mieux qu'un philosophie de l'intelligence absurde. » L'unique sal. est dans le principe : « L'amour envers et contre tout.

PERRIN (Jacques).
SI FORT EST MON DÉSIR!
272 p. in-16 d. c., Collection blanche .... 180 fr.

« Un petit manuel de la jouissance »; ainsi Jacque Perrin, de son côté, définit-il son roman. C'est toutefoi un autre secret du plaisir, bien différent, que découvr Mathias, le héros du livre : se faire à soi-même violence Mathias est une sorte de transposition de Narcis amoureux de soi-même, orgueilleux, et ivre de liber Milicien gravement blessé, il rumine impatiemment c projets détestables dans les suées de son lit d'hôpit. Son infirmière entreprend de lui apprendre le chem. de Dieu, mais, bien que converti, son orgueil maintien. sa liberté jusqu'au bout. « Se développer sur les cous sins, pour l'échine, quelle douceur! Du farniente voilà le but, et accessoirement une table servie. Moi ne suis, hélas! mac serai, je le jure... »

THÉATRE

ROMAINS (Jules).
GRACE ENCORE POUR LA TERRE!
238 p. in-16 d. c., 1.500 ex. numérotés alfa .... 360 fr.
30 ex. pur fil .... 600 fr.
(tirage 2 couleurs)

Écrite en 1939, cette pièce en trois actes dont l guerre, puis l'occupation, ont différé la publicatio aussi bien que la représentation, « reflète nos angoisse de cette époque et l'espoir, auquel s'accrochaien partout dans le monde les hommes de bonne volonté d'éviter encore la catastrophe que, depuis si longtemps ils voyaient venir; l'espoir aussi d'une humanité guéri de sa folie récente et promise à un temps plus heureux » Le thème central en est la crainte de la fin du monde mais traité dans un ton de franche comédie : Dieu ses ministres, son conseiller intime saint Patrick e l'ange féminin Liliel s'enquièrent auprès d'un couple c

Français moyens, les Martin, de l'opportunité de mettre fin à l'aventure humaine. C'est sur une note d'espoir que se termine la pièce : Dieu déclare qu'il ne laissera pas succomber Martin, c'est-à-dire l'Homme.

ESSAIS. LITTÉRATURE

CHATEAUBRIAND
INCIDENCES
Digression philosophique. Quatre chapitres inédits des Mémoires d'outre-tombe.
00 p. in-8° raisin, Coll. « Cahiers Chateaubriand »....... 210 fr.

La Société Chateaubriand, qui a entrepris de publier, en dehors de son bulletin habituel, des inédits importants qu'elle a découverts, fait paraître son premier Cahier, composé de quatre chapitres inédits des **Mémoires d'outre-tombe**, écrits en 1822. Accompagnés de notes critiques et de commentaires, ces quatre chapitres forment une discussion de l'âme et de la matière, de l'évolution des espèces, du panthéisme, du néant, etc., pour conclure en faveur du Christianisme. A vingt années de distance, le Châteaubriand d'**Incidences** se montre autrement rigoureux que le Chateaubriand du **Génie**, comme s'il voulait faire oublier le « christianisme d'artiste » qu'on lui avait tant reproché.

ROUGEMONT (Denis de).
LA PART DU DIABLE
26 p. in-16 d. c., Collection blanche .... 123 fr.

Ce n'est pas, certes, un « christianisme d'artiste » que celui de Denis de Rougemont. Il n'est pas fait pour rassurer. Ceux que leurs petites craintes, leurs petites angoisses, leurs petits troubles et leur grand ennui font tant aspirer au repos et tant espérer un « message positif » en seront pour leur déception. L'auteur dépiste le Diable qui, pour n'avoir plus la tête cornue ni les pieds fourchus, n'en poursuit pas moins son étrange besogne dans notre monde moderne : que ce soit dans l'hitlérisme ou dans la démocratie, dans nos dieux, nos goûts, nos amours, nos ouvrages. « Montrer la réalité du Diable dans ce monde, ce n'est pas augmenter la peur, c'est lui donner son véritable objet. C'est faire peur de la bonne manière. Et c'est peut-être le moyen de nous guérir des fausses angoisses qui nous paralysent, ou de l'angoisse de faux périls. »

PÉGUY ET LES CAHIERS
Textes concernant la gérance des Cahiers de la Quinzaine choisis par Mme Charles Péguy.
40 p. in-16 d. c., Collection blanche .... 250 fr.

Ces textes, qui vont de 1899 à 1910, sont tirés des premières séries des **Cahiers de la Quinzaine,** et éclairent les difficultés rencontrées par Péguy dans leur gestion. « C'est un métier difficile que de demander de l'argent, et d'autant plus dur que l'on vieillit. J'ai en moi, j'ai gardé ce vieil orgueil de l'ancien ouvrier français, la plus grande noblesse qu'il y ait, de ne jamais rien demander à personne. » Demandes d argent, mais aussi explications, justifications du contenu des Cahiers. C'est Péguy que l'on suit dans son effort harassant jusqu'aux dernières lignes, si émouvantes : « Je suis forcé de déclarer que je n'ai pas les reins solides. Les plus sérieux avertissements de santé me font croire que je ne pourrai pas donner, pendant les années qui viennent, l'effort que l'on m'a demandé pendant les années passées. »

SAINT-CLAIR (M.).
GALERIE PRIVÉE
90 p. in-8° tellière, Collection blanche. Prix .... 150 fr.
15 ex. pur fil .... 500 fr.

Sept portraits : ceux de Verhaeren, d'Henri-Edmond Cross, de Jules Laforgue, de Félix Fénéon, de Grœthuysen, de Charles Du Bos, de Théo van Rysselberghe; cinq croquis : Léopold Chauveau, Henri Michaux, André Malraux, Pierre Herbart, Albert Camus; deux « hors

cadre » : André Gide et Charles Péguy, et un portrait de l'auteur par elle-même, composent cette galerie privée, dont la vie exceptionnelle et la vérité s'imposent à ceux qui n'ont pas connu les modèles autant qu'elles frappent ceux qui les ont approchés. L'auteur a longuement fréquenté les peintres et s'est familiarisé avec les strictes disciplines littéraires, formant ainsi un don d'observation et de réflexion singulièrement vif, que colore et réchauffe le don de sympathie.

SOUVENIRS

AUDRY (Colette).
AUX YEUX DU SOUVENIR
238 p. in-16 d. c., Collection blanche .... 205 fr.

Ce sont les souvenirs de son enfance que Colette Audry raconte sans cet attendrissement facile qui dépare et déforme trop souvent les ouvrages de ce genre : souvenirs simples et durs rapportés avec la plus grande honnêteté, avec le souci constant de ne pas trahir l'enfance qu'elle a vécue. Les hommes et les choses, les grandes personnes et les terreurs nocturnes, les travaux, les lectures, les rêves et les jeux revivent avec exactitude et netteté, sans « littérature » et pourtant, comme dans les **Enfantines** de Larbaud, avec à la fois tout l'intérêt psychologique et toute la poésie mystérieuse qu'on reconnaît à l'enfance mais qu'on trouve si rarement dans sa peinture.

HUSSEIN (Taha).
LE LIVRE DES JOURS
Traduit de l'arabe par Jean Lecerf et Gaston Wiet.
Préface d'André Gide.
288 p. in-16 d. c., Collection blanche .... 225 fr.
15 ex. pur fil........... 600 fr.

Ce sont aussi ses souvenirs d'enfance et d'adolescence que Taha Hussein, aveugle dès l'âge de trois ans, et devenu cependant doyen de la Faculté des Lettres du Caire, premier recteur de l'Université d'Alexandrie, haut fonctionnaire égyptien et le plus grand écrivain arabe contemporain, donne dans ce livre émouvant, déjà traduit en huit langues. André Gide y trouve « un extraordinaire dépaysement de la pensée ». Certes, et le pittoresque y abonde, voire le comique, mais c'est aussi, à travers un récit au fond mélancolique, une extraordinaire leçon d'énergie, « l'exemple d'une réussite, d'un triomphe de la volonté, d'une patiente victoire de la lumière spirituelle sur les ténèbres, par quoi ce livre exotique et inactuel est si noble et si réconfortant. »

HISTOIRE

DUMÉZIL (Georges).
TARPÉIA
294 p. in-16 d. c., Coll. « Les Mythes romains »..... 220 fr.

Voici le sixième des ouvrages par lesquels l'auteur montre, à l'aide de la philologie et de la mythologie comparée, que les débuts de l'histoire romaine, tels que nous les connaissons par Tite-Live, ne sont pas des faits historiques proprement dits, mais des adaptations de légendes et de mythes indo-européens. Ce volume poursuit la démonstration sur des points nouveaux et complète quelques exposés antérieurs. Il est composé de cinq mémoires indépendants : le premier et le deuxième montrent les rapports entre certains rituels romains et les rituels de l'Inde et de l'Iran; le troisième se rapporte à Ancus; le quatrième aux légendes qui se sont amalgamées autour du forgeron Mamurius Veturius; le cinquième enfin montre le parallélisme frappant des légendes scandinaves sur la guerre des Ases et des Vanes et des légendes romaines sur la guerre de Romulus et des Sabins, en particulier dans les épisodes de Gullveig et de Tarpéia.

DUMOULIN DE LAPLANTE (P.).
HISTOIRE GÉNÉRALE SYNCHRONIQUE
II. De 622 ap. J.-C. à l'époque contemporaine.
482 p. in-8° carré, Coll. « La Suite des Temps ».......... 375 fr.

Par ce second volume, l'auteur achève son entreprise de dresser le tableau d'ensemble de l'histoire du monde. L'idée essentielle est qu'il n'est d'histoire qu'universelle, qu'« un coup de gong frappé à une extrémité du monde retentit à l'autre bout ». Les nations ne peuvent vivre et n'ont jamais vécu solitaires. Leur interdépendance est rendue sensible par l'utilisation systématique des synchronismes, par l'histoire entreprise sur le « plan horizontal ». Une explication unique de l'histoire, qu'elle soit théologique, idéologique, géopolitique ou économique apparaît insuffisante pour rendre compte des diversités et variétés des phénomènes. Dans cette lutte de forces d'ombre et de lumière, c'est l'homme tout entier qui se trouve impliqué, non l'homme simplifié de telle ou telle philosophie.

PHILOSOPHIE

KOJÈVE (Alexandre).
INTRODUCTION A LA LECTURE DE HEGEL
Leçon sur la Phénoménologie de l'Esprit recueillies et publiées par Raymond Queneau.
598 p. in-8° carré, Coll. « Philosophie » .... 640 fr.

Le noyau de cet ouvrage est formé par les notes prises de janvier 1933 à mai 1939 au cours que fit M. Alexandre Kojève à l'École pratique des Hautes études, sous le titre de **La Philosophie religieuse de Hegel**, et qui était en réalité une lecture commentée de la **Phénoménologie de l'Esprit**. Chaque année de cours est complétée par le résumé publié dans l'**Annuaire de l'École des Hautes études**. De plus, les trois premières leçons de l'année 1937-1938 et toute l'année 1938-1939 sont données dans leur texte intégral. Enfin, en guise d'introduction, on trouvera la traduction commentée de la section A du chapitre IV de la **Phénoménologie de l'Esprit**, parue dans **Mesures** (14 janvier 1939).

LIVRE DE LECTURE

LALLEMAND Marcel et MARTIN DU GARD (Roger)
JACQUES THIBAULT
Récit composé de textes choisis dans « Les Thibault » par Marcel Lallemand, avec la collaboration de l'auteur. Illustrations de Gal.
370 p. in-16 d. c., cartonné. Prix .... 160 fr.

Depuis le célèbre **Tour de France par deux enfants**, aujourd'hui dépassé et peu usité dans les écoles, on n'a pas écrit de livre de lecture pour les enfants qui réponde aux exigences littéraires et pédagogiques du genre. Exigences littéraires : sujet et vocabulaire accessibles à l'enfant, pureté, clarté et fluidité du style, continuité de l'action, climat de l'époque, personnages de l'âge du lecteur, large place donnée à l'aventure, récit d'un caractère pathétique. Exigences pédagogiques : problèmes humains et sociaux, aperçus historiques et scientifiques d'une part, et d'autre part, matière suffisante pour 200 jours de lecture attrayante, et exclusion de tous « exercices ». Ces critériums s'appliquent à merveille aux **Thibault**, ouvrage qui se prête ainsi à devenir un bon « livre de lecture » scolaire. **Jacques Thibault** n'est pas exactement un recueil d'extraits tirés des **Thibault**. Grâce à quelques raccords (qui sont tous de la main de l'auteur) la trame du récit reste continue. Avec ces héros qui ont leur âge, les enfants font un grave apprentissage de l'existence, et se trouvent aux prises avec tous les problèmes essentiels de la vie qui y sont toujours exposés avec probité, avec tact, avec pudeur.

POÉSIE

GUILLEVIC

EXÉCUTOIRE

220 p. in-16 d. c., Collection blanche, 2.200 ex. ..... 185 fr.
10 ex. pur fil .... 600 fr.

Que ce soit dans de très courts poèmes, tels les « Distiques », ou dans les plus longs (jamais bien longs du reste), comme certains de « Fractures », que ce soit dans des « Élégies » ou des « Chansons », on est frappé par la constance du poète à tenter de dominer le malaise ou l'angoisse que l'homme éprouve devant le monde des choses qui l'entourent, et à y chercher au contraire une joie :

On peut bien dans le noir
Allumer la bougie

Et s'asseoir auprès d'elle
Sur la table posée

Pour le très grand plaisir
De regarder la flamme.

« Opérations d'exorcisme », a-t-on dit des poèmes de Guillevic. Certes, mais avec un profond sentiment du tragique :

Avec le chanvre on fait
Des toiles, des cordages.

Avec le chanvre on fait
La lanière des fouets.

Avec les mains liées
On supporte le fouet.

SUPERVIELLE (Jules).

CHOIX DE POÈMES

318 p. in-8° soleil, Collection blanche .... 305 fr.
20 ex. pur fil .... 800 fr.

Jules Supervielle n'a ni malaise ni angoisse devant le monde des choses, ni effroi ni dégoût, et cependant, comme l'a fait observer Jean Paulhan, « nul poète n'est entré en communication plus étroite avec les abîmes du monde et les peuples du chaos ». Ses ombres sont patientes, ses hydres inévitables.

Dans la forêt sans heures
On abat un grand arbre.
Un vide vertical
Tremble en forme de fût
Près du tronc étendu.

Cherchez, cherchez, oiseaux,
La place de vos nids
Dans ce haut souvenir
Tant qu'il murmure encore.

Ce recueil, composé d'un choix fait dans **Débarcadères** (1922), **Gravitations** (1925), **Le Forçat innocent** (1930), **Les Amis inconnus** (1934), **La Fable du Monde** (1938), **1939-1945** (1946), et de quelques poèmes récents et inédits, offre au lecteur la courbe pure de cette poésie contenue mais si intense.

Hommes et femmes de la rue
Qui vous croisez, paroles tues,
Ainsi qu'un peuple de statues
Sans socle et toujours ambulantes...

ROMANS. NOUVELLES

ARLAND (Marcel).
IL FAUT DE TOUT POUR FAIRE UN MONDE
312 p. in-16 d. c., Collection blanche .... 185 fr.
10 ex. hollande........ 800 fr.
30 ex. pur fil.......... 550 fr.

C'est précisément à Jules Supervielle qu'est dédié l'ensemble de vingt-trois nouvelles que Marcel Arland a tiré de l'observation de la vie rustique et de sa profonde sympathie pour les humbles. Il est permis de voir dans cette dédicace autre chose qu'un témoignage d'amitié : comme une preuve d'affinité dans la sensibilité et l'art « Ces nouvelles sont en quelque sorte les images d'un vitrail pour une église de campagne... Si humbles et souvent si gauches que soient mes personnages, je ne les ai sentis ni moins complexes, ni moins avides, ni moins tourmentés que les héros des tragédies. » C'est en les faisant voir au lecteur comme il les a vus lui-même, c'est en élevant ces vieillards, ces garçons et ces filles de village jusqu'à la tragédie que Marcel Arland montre la sobre puissance de son talent tout classique.

DHOTEL (André).
CE JOUR-LA
164 p. in-16 d. c., Collection blanche .... 130 fr.
10 ex. pur fil........... 300 fr.

Ici, les personnages sont encore des humbles, emportés dans un drame qui, comme dans la tragédie classique, se noue, se développe et se résout en une journée. L'action se déroule dans un de ces paysages du Nord qu'aime l'auteur et qu'il sait évoquer : des bois, des prés, des landes, des canaux. La parfaite beauté d'une jeune femme suscite des convoitises, des passions qu'elle supporte avec indifférence et même lassitude. Le rêve qu'elle-même nourrit semble au delà de son horizon, si lointain qu'elle ne sait rien en dire. Une vieille femme, inquiète et sage comme le chœur antique, traverse le drame. Des manœuvres de marché noir situent ce récit dans le temps, mais sans rien lui ôter de sa poésie mystérieuse.

KENNEDY (Margaret).
SANS ESPRIT DE RETOUR
Traduit de l'anglais par Paule de Beaumont.
238 p. in-8° soleil, Collection blanche .... 185 fr.

L'unité de temps est également observée dans ce roman satirique de Margaret Kennedy. L'action se déroule en effet au cours d'un week-end, dans un château où se trouvent réunis, à côté de membres de l'aristocratie qui ne se préoccupent que de la bonne façon de se tenir et de s'habiller, quelques personnalités littéraires et scientifiques. Le héros en est un écrivain à succès, Hugo Pott, invité pour ses qualités brillantes et qui échoue dans son rôle mondain, mais pour trouver une promesse de bonheur dans l'amour d'une jeune fille non contaminée par la littérature. C'est une satire, à la fois cruelle et très amusante, du snobisme britannique, qui ressemble à tous les snobismes du monde. Un délicieux étang-piscine, lui-même assez snob, joue un rôle extrêmement important.

SAINT-EXUPÉRY (Consuelo de).
OPPÈDE
294 p. in-16 d. c., Collection blanche .... 195 fr.

C'est dans l'antique petite ville d'Oppède, juchée sur un rocher du Lubéron, qu'en 1940, après l'armistice, Consuelo de Saint-Exupéry se réfugia, en compagnie d'un groupe d'artistes. Là, dans la pauvreté et la faim, peintres et architectes entreprirent de continuer l'enseignement de leur art pour que les survivants soient prêts à rebâtir quand cesserait l'ère de destruction. C'est l'histoire du groupe d'Oppède que Consuelo de Saint-Exupéry raconte dans ce récit autobiographique, où l'irréel semble se mélanger au réel, et que son mari, Antoine de Saint-Exupéry, devait préfacer. « Je suis de ceux, dit l'auteur, qui ont choisi, une fois pour toutes, le chemin vers le trésor, plutôt que le trésor. J'accom-

pagnerai volontiers l'aventurier le plus rêveur qui se met en route vers un trésor ignoré, et je suivrai les pentes les plus dangereuses si je sens l'homme en la puissance de son rêve. »

TRACY (Don).
NEIGES D'ANTAN
Traduit de l'anglais par Max Morise.
200 p. in-16 d. c., Coll. « Série Noire » .... 120 fr.

Dans un chalet de montagne tenu par deux camarades, Joe et Pete, un couple, Kent et Marty, est venu en excursion au moment de la chasse, à l'arrière-saison. Il se trouve que Pete a été, jadis, le mari de Marty qui l'abandonna, que Joe tombe amoureux de Marty et que Kent est un jaloux forcené. Il se trouve encore qu'une tempête de neige bloque les trois hommes et la femme dans le chalet pendant plusieurs jours, permettant ainsi, avec l'aide d'ailleurs du whisky, à leurs passions, de fermenter en vase clos et de s'exaspérer jusqu'à la frénésie. Il se trouve enfin qu'un soir on découvre Kent dans sa chambre, tué d'un coup de fusil. Qui a tué?

TRUBERT (Roger).
SUCCUBE
266 p. in-16 d. c., Coll. « La Plume au Vent » .... 185 fr.

Maloine est d'une timidité excessive avec les femmes. Ses camarades, Montanert et Berthomieu, inventent, pour l'excuser devant des tiers, une fiancée idéale, Nelly. A force d'en parler comme d'une chose réelle, les jeunes gens finissent par croire à l'existence de cette femme. Et un beau matin, effectivement, Nelly vient frapper à la porte de son fiancé... Il faut évidemment savoir que « Maloine qui, après avoir décroché ses deux bacs qui paraissaient parfaitement indécrochables, mais après les avoir crochetés tout de même, était entré selon le désir de M. Maloine père, avocat zeureux, zaisé et sévère (pas pour lui) à l'École de Droit, était, tout comme Homère, Dante, Corneille, Hugo, Oscar (Wilde) et Zévaco (Michel) l'avaient été en leur temps, mordu pour la littérature ».

LITTÉRATURE

CLAUDEL (Paul).
LA PERLE NOIRE
Textes recueillis et présentés par André Blanchet.
250 p. in-16 d. c., Collection blanche .... 160 fr.

Sept cents pensées de Paul Claudel ont été ici rassemblées, empruntées à tous ses écrits, poésie et prose, et ordonnées selon un plan qui a reçu l'agrément du poète. Chaque fragment se trouve commenté par ceux qui l'entourent. Chaque chapitre est précédé d'un argument qui l'éclaire. L'ensemble constitue le plus riche recueil réalisé jusqu'à ce jour d'une œuvre immense et dispersée. S'adressant au lecteur, André Blanchet, qui a recueilli et présenté ces textes, lui dit : « Est-il besoin d'expliquer ce qu'est la **Perle noire?** La Perle noire, c'est à la fois chacune des pensées ici recueillies, et la ligature qui les assemble... Aux heures de fatigue et de confusion, une seule suffira à recréer ton esprit, à lui conseiller l'allegresse... Une autre fois, changeant de méthode, tu passeras rapidement de l'une à l'autre, et tu constateras que toutes ensembles, de mille feux, viennent illuminer et commenter la première. »

LAMBERT (Jean).
ADIEU, VIVE CLARTÉ
174 p. in-8° tell., Collection blanche .... 103 fr.
10 ex. pur fil .... 275 fr.

Une méditation sur le « passage » de la jeunesse à la maturité (« à partir de quand, cet « âge mûr » dont je me sens si loin encore, et contre lequel je voudrais ne pas me défendre de plus en plus désespérément ») précède neuf textes écrits entre 1935 et 1944. Ces

textes de jeunesse se dépouillent peu à peu des influences de lectures, sensibles dans les premiers, absentes dans les derniers, ou plutôt intégrées à la substance de l'auteur. « Le visage s'immobilise pour se tourner enfin vers ces royaumes enchantés — une plage, une chambre, un lac — qui l'ont vu pleinement heureux... Quelques journées seulement, quelques heures, ont réussi à former un monde éclatant et brûlé, un instant suspendu hors de toute durée, un monde particulier où le plaisir de vivre s'augmentait de la conscience de ce plaisir... »

SOUVENIRS

LEFÈVRE (René).
LE FILM DE MA VIE
II. 1938-1940

210 p. in-16 d. c., Collection blanche .... 150 fr.
10 ex. pur fil .... 500 fr. (épuisé)

Ce second volume des Souvenirs de l'auteur va de fin 1937 à juin 1940. « Période relativement courte, mais durant laquelle beaucoup d'entre nous eurent souvent l'occasion de trouver le temps long. » A côté de souvenirs hippiques (on sait la passion de René Lefèvre pour les chevaux) qui introduisent dans un monde assez peu connu et en font saisir tout de suite le pittoresque, on trouvera les souvenirs de la « drôle de guerre » jusqu'à l'armistice, contés avec un humour, une cocasserie, une force comique qui, sans dissimuler la tragédie de ce temps, en font une peinture satirique d'une cruelle vérité.

BIOGRAPHIE

JEAN-AUBRY (G.).
VIE DE CONRAD

304 p. in-8° soleil, Coll. « Leurs Figures » .... 340 fr.
15 ex. pur fil .... 1.000 fr.

M. G. Jean-Aubry a vécu pendant près de dix ans dans l'intimité de Conrad. Traducteur d'une grande partie de son œuvre, mis à même, au lendemain de la mort du grand romancier (3 août 1924), d'examiner ses papiers, il a mis cependant vingt années à réunir les documents nécessaires pour établir les circonstances si diverses de cette vie commencée en Pologne, poursuivie en France, achevée en Angleterre, après avoir parcouru à peu près toutes les mers du globe. « Au fur et à mesure de mes recherches, il est apparu que l'œuvre de l'écrivain reproduisait les expériences que l'homme avait rencontrées au cours de la première partie de sa vie... Le récit de cette vie jette ainsi une pénétrante lumière sur les conditions et le caractère de cette création artistique. » Cet ouvrage est orné de nombreux hors-texte et de deux cartes.

HISTOIRE

FESTY (Octave).
LES CONDITIONS
DE PRODUCTION
ET DE RÉCOLTE DES CÉRÉALES

(L'Agriculture pendant la Révolution française). Étude d'histoire économique (1789-1795).

466 p. in-8° carré, avec 7 pl. hors texte, Coll. « Le Paysan et la Terre » .... 550 fr.

Avant la Révolution, l'agriculture était tout entière orientée vers la production du blé, au détriment de la plupart des autres cultures et de l'élevage des bestiaux. Mais depuis 1750 environ, des idées nouvelles se généralisaient : « Faites de l'élevage, disait-on aux cultivateurs; par là vous augmenterez la masse de vos fumiers et vous pourrez mieux engraisser vos terres qui, dès lors, auront des rendements meilleurs. » L'application de cette doctrine fut tentée pendant la période couverte par cet ouvrage. Elle s'inspirait, au point de vue général, des idées de liberté, pour le triomphe desquelles la Révolution s'était faite. Les résultats pratiques donnés par les nouvelles méthodes furent peu marqués, mais le sens général dans lequel l'agriculture devait s'orienter pour satisfaire aux exigences de la production des denrées essentielles était nettement indiqué désormais.

GRŒTHUYSEN (B.).
MYTHES ET PORTRAITS
Préface de Jean Paulhan.
206 p. in-16 d. c., Coll. « Les Essais » .... 225 fr.
10 ex. pur fil............ 600 fr. (épuisé)

Après Fichte, Schelling et surtout Hegel, on s'aperçu que tout étant expliqué, la pensée était à recommencer « L'on sait de quelle façon la recommencèrent Mar et Kierkegaard. La solution de Dilthey, celle d Grœthuysen, élève et ami de Dilthey, furent d'allur plus timide. L'on décida qu'un homme seul, fût-il l plus grand génie du monde, demeurait incapable d résoudre tous les problèmes que ce monde lui posait Dilthey, puis Grœthuysen, firent donc le rêve d'un philosophie à la seconde puissance, qui commençai par épouser — quitte à les dépasser par la suite — le diverses façons qu'ont eues les hommes, non pas seule ment d'imaginer, mais de s'approprier les choses Bref, une philosophie historienne devait dépasse l'histoire. » (Jean Paulhan.) Telle fut l'œuvre qu Grœthuysen poursuivit et dont on trouvera, dans se **Mythes et Portraits** (notamment saint Augustin, Maîtr Eckhart, Ch. de Bouelles, Bodin, Beyle, Kafka), bref croquis en marge de l'**Anthropologie philosophique** comme une sorte d'introduction.

LEENHARDT (Maurice).
DO KAMO
La personne et le mythe dans le monde mélanésien.
260 p. in-16 d. c., Coll. « La Montagne Ste-Geneviève ». 295 fr.

« Le sens des comportements divers des hommes e des peuples archaïques ne s'explique pas uniquemen par le jeu des institutions avec lesquelles ils sont e rapport; il se révèle plutôt au travers des forme mythiques de la vie, et des mythes insaisissables qui le déterminent. Repousser ces mythes parce qu'ils son inconsistants, ou leur refuser le nom de mythe parc que l'orientation de l'esprit indigène nous paraît plu mystique que mythique, nous expose à ne pas garde en main la matière même qui s'offre à notre étude Et c'est la raison profonde pour laquelle le public n' pas saisi le véritable enseignement des recherches su la mentalité primitive. » Ainsi l'auteur situe-t-il se recherches avant de nous entraîner au long des sentier canaques, au travers de la pensée des insulaires, de leu notion d'espace, de temps, de société, de parole, d personnage, et de nous faire comprendre ce que l Canaque entend lorsqu'il désigne **do kamo**, l'homme e son authenticité.

ÉCONOMIE POLITIQUE

DEBRÉ (Michel).
LA MORT DE L'ÉTAT RÉPUBLICAIN
242 p. in-16 d. c., Coll. « Problèmes et Documents ». 195 fr.

« Notre État est incohérent. Notre État est ruineu Notre État est inefficace. Notre État est inhumai Avons-nous même un État? » Ce pamphlet, qu démontre l'absence de conscience et de volonté d l'État, n'est pas un livre pessimiste. « Ce qu'on a voul décrire, c'est moins la mort de notre État — tout l monde l'observe — que la manière dont un gouverne ment habile peut lui rendre la vie. Quand on a longtem travaillé au sein de l'administration, quand on a particip aux discussions politiques et aux campagnes électorale on sait que le redressement français est possible. Seule ment, on sait aussi qu'il est urgent : demain, nou serons peut-être en République, mais nous n'auron plus d'État. Nous aurons peut-être un État, mais il n sera pas républicain. »

EXTRAITS DE PRESSE

AUBARÈDE (Gabriel d').
LA RÉVOLUTION DES SAINTS (1520-1536)
Récit historique.
208 p. in-16 d. c., avec un frontispice hors texte............ 138 fr.

On ne saurait résumer le livre de Gabriel d'Aubarède qui est foisonnant de vie, d'êtres, de faits, d'abominations et d'ardeurs diverses.

Jacques de Laprade, **Arts,** 13 mai 1947.

Ce livre se recommande par une érudition très sûre et par un art très alerte. Lorsque l'on commence à le lire, on est soudain emporté jusqu'à la dernière page par le courant d'un récit impétueux et sensible... Cette étude est une œuvre de justice et de salubrité.

Albert-Marie Schmidt, **Réforme,** 15 mars 1947.

C'est un livre d'histoire dont l'auteur est romancier et le livre se lit comme un roman. Comme le meilleur roman. Ce n'est pas qu'on y prenne des libertés avec la vérité. Tout est ici rigoureusement exact mais palpitant de vie.

Carrefour, 28 mai 1947.

Bonheur d'exposition, bonheur d'expression, style d'une aisance souveraine et d'une tenue à donner en exemple, intelligence et perspicacité sont les composantes d'un talent d'écrivain parvenu à sa pleine maturité.

Maurice Nadeau, **Gavroche,** 15 mai 1947.

Dans sa peinture des faits comme dans les leçons qu'il en tire, M. Gabriel d'Aubarède montre à merveille ce don de vie, cette vertu d'actualité qui font le meilleur d'un ouvrage historique.

Roger Joseph, **La Dépêche du Loiret,** 19 avril 1947.

Ces sombres épisodes, vieux de quatre siècles, ont la couleur même du roman, et c'est comme un roman qu'on les lira, retracés d'une main ferme et sobre qui ramène l'érudition à sa juste valeur nourricière.

Jean Rousselot, **L'Écho d'Oran,** 10 mai 1947.

GUÉRIN (Raymond).
QUAND VIENT LA FIN
édition revue et corrigée, suivie de
APRÈS LA FIN
Roman
312 p. in-16 d. c., Collection blanche .... 130 fr.
10 ex. pur fil............ 750 fr. (épuisé).

C'est une de ces œuvres très rares de notre temps où l'on sent que l'auteur domine à la fois, d'une part sa sensibilité et son intelligence, d'autre part sa matière et son art. Son extrême simplicité est un effet de maîtrise.

Robert Kanters, **Gazette des Lettres,** 2 fév. 1946.

Je connais peu de pages, sur la mort d'un homme, qui soient aussi belles, aussi pleines d'amour et aussi respectueuses que celles où Raymond Guérin évoque la carrière de son père, devenu comme une statue de soi-même, pacifié, soudain « plus vrai, plus authentique, absolument recréé, retrouvé ».

Albert Béguin, **Terre des Hommes,** 9 fév. 1946.

Nous sommes ici au delà du réalisme et du roman, tant cette œuvre poignante, brûlante et cruelle, se tient en dehors des catégories littéraires. Il fallait qu'elle existât pour que nous puissions à nouveau nous égarer loin d'elle dans le Palais des Merveilles.

Maurice Nadeau, **Gavroche,** 14 mars 1946.

Raymond Guérin ne pouvait se trouver qu'une excuse : faire un grand livre, transformer cette vie immonde et pathétique en monument, couronner une destinée exceptionnelle par un testament imprévisible. Il a réussi.

André Bay, **La Victoire** (New-York), 30 mars 1946.

C'est toute la gloire de ce pitoyable bonhomme — auquel il n'est jamais « rien arrivé » — de vivre intensément dans notre esprit et notre mémoire, alors que tant de héros « actifs » sombrent dans l'oubli. Et, j'ajoute que c'est le grand mérite de l'auteur de nous avoir convaincus, de nous avoir fait aimer son personnage — son père. Il y est arrivé par le moyen le plus difficile et le plus simple : en nous racontant une histoire « vraie », sans chercher à la transposer, sans l'embellir... M. Raymond Guérin est un grand romancier.

Julien Sans, **Climats,** 28 mars 1946.

GUÉRIN (Raymond).
L'APPRENTI
Roman
388 p. in-8° soleil, Collection blanche .... 195 fr.
10 ex. pur fil .... 800 fr. (épuisé)

M. Guérin est un romancier et l'un de nos meilleurs. Pour écrire ce chant de la schizoïdie et du solipsisme, il s'est collé au centre de l'univers solitaire de son héros... Le personnage nous est présenté dans une sorte de monologue intérieur en style indirect, plus souple que le monologue intérieur pur...

Robert Kanters, **Le Spectateur,** 8 oct. 1946.

On n'est certes pas allé plus loin que Raymond Guérin dans le mépris des convenances littéraires. Mais le grand mérite de cet auteur... c'est de ne jamais avoir montré, dans la description de ce polypier foisonnant d'images affolantes, la moindre complaisance dans ses pages les plus audacieuses. La plus grande partie de ce livre, dont la technique fait parfois songer à celle de Joyce, est consacrée à la peinture du palace, à l'existence difficile d'un monde peu connu, au caprice des clients blasés... Raymond Guérin renouvelle le sujet aujourd'hui avec une maîtrise cruelle.

Louis Parrot, **Lettres françaises,** 11 oct. 1946.

M. Raymond Guérin a dessiné là une fresque : il a fait vivre un milieu que l'on croyait connaître, mais dont, à mon sens, on n'avait jamais avec tant de hardiesse et d'acuité, pénétré les secrets, révélé les tares et les malpropretés.

José de Bérys, **Midi-Soir,** 3 mars 1947.

Entre tous les ouvrages publiés récemment par de jeunes romanciers, il en est un qui, dans les limites de mes lectures, surclasse tous les autres : c'est l'**Apprenti** de Raymond Guérin.

René Lalou, **Nouvelles littéraires,** 21 nov. 1946.

Rarement l'adolescent nous apparut aussi vrai, avec son échelle de grandeur à lui, son temps de vie qui lui interdit de prendre un stage pour un stage, mais le lui fait apparaître au contraire comme définitif parce que tous les instants pour lui sont éternels — et alors un stage, quel qu'il soit, devient un enfer contre quoi il se révolte avec juste raison, avec ses obsessions sexuelles, ses rêves et ses impuissances.

Gennie Luccioni, **Esprit,** fév. 1947.

Raymond Guérin reconstitue avec une douloureuse clairvoyance les pensées secrètes de son héros, les paroles flatteuses que sa prétention refoulée imagine et tous les désirs tacites qui le rongent. Ils sont extraordinaires d'absolue vérité, ces monologues où les rêves les plus éthérés se heurtent à la brutalité de patrons imbéciles, où le regret côtoie le dégoût, où se brisent dans un fracas de vaisselle cassée ses ambitions et ses espoirs.

Claudie Planet, **Juin,** 1er oct. 1946.

MAGNANE (Georges).

LES BEAUX CORPS DE VINGT ANS

Roman

...0 p. in-16 d. c., Collection blanche .... 150 fr.
... ex. pur fil .... 500 fr. (épuisé)

Un livre solide, bien fait, et que j'ai lu d'une traite, vraiment pour mon plaisir.

J.-C. Brisville, **Gazette des Lettres,** 18 janv. 1947.

M. Magnane conte bien, et son horrifique roman, agrémenté des salacités de rigueur, se lit d'un trait.

Emile Henriot, **Le Monde,** 8 janv. 1947.

Que ce roman soit une véridique peinture, on n'en saurait douter, et il porte témoignage par cette sorte de réussite qui appartient à un art réaliste.

Albert Béguin,
Une Semaine dans le Monde, 25 janv. 1947.

Le dessein volontaire de Georges Magnane a été de peindre la jeunesse telle qu'elle ne se trouve pas chez les bons auteurs. Bravo! Cela nous apprendra peut-être quelque chose.

Maurice Nadeau, **Gavroche,** 30 janv. 1947.

Les beaux corps de vingt ans illustrent un excès qui a guetté leur auteur : cette espèce d'impasse où aboutit la vitalité débordante de la jeunesse lorsqu'elle s'accompagne du refus de « croire au drame », de l'absence totale de « sens du sacré »... Aller droit au but, faire vivre ses personnages, imposer l'histoire au lecteur, ce sont aussi les préoccupations majeures de G. Magnane;

il les poursuit sans se soucier d'autre chose, fonce droit dès qu'il n'est pas nécessaire de crocheter et marque finalement un magnifique essai pour le naturel, pour la vie, contre tout ce qui est artificiel, tout ce qui est décadence, déchéance, ruine et mort.

Etienne Lalou, **Quatre et Trois,** 13 fév. 1947.

PERRET (Jacques).
LE CAPORAL ÉPINGLÉ
Récit
480 p. in-8° soleil, Collection blanche .... 320 fr.

Ce livre est écrit dans une langue d'une extrême richesse, avec ses innombrables expressions empruntées au folklore parisien, ses mots allemands francisés, sa syntaxe toujours hardie... Sa raillerie toujours en éveil s'arrête juste où il faut. Sa verve sans cesse renouvelée n'est jamais monotone... et le moindre prétexte lui est bon pour nous donner des pages de premier ordre.

Louis Parrot, **Les Lettres françaises,** 25 avril 1947.

Il y a là un style très particulier, le style Perret, aux incessantes trouvailles verbales, car la manière se rapproche du style parlé. Une incessante raillerie sert de support à de menues anecdotes d'une vie où il ne se passe presque rien et où l'homme isolé tire de sa propre substance les seuls éléments de son espoir, de ses desseins, de son désir de fuite et d'évasion (au sens littéral du mot).

Pierre Descaves, **Tel quel,** 6 mai 1947.

Nul autre que ce livre ne dit avec plus d'ampleur e d'authenticité la misérable existence prisonnière la condition humaine ramenée au troupeau, la chaud amitié, les petites bassesses, l'inégalité des esprits les âmes différentes, les cœurs secrets, le courage qu ne s'enlise pas. Mais il y fallait ce talent clair et ce mépri joyeux.

L.-P., **Une Semaine dans le Monde,** 17 mai 1947.

Toute une truculente comédie d'une verve drue e vengeresse, aux irrésistibles « gags », d'une richess et d'une verdeur de vocabulaire qu'on n'acquiert qu' l'ombre de Saint-Médard, se joue pendant ces cin cents pages d'écriture dense dont Calot a crayonn les marges de ses faméliques et Raffet de ses grognards

Gilbert Guilleminault, **La Bataille,** 21 mai 1947.

C'est, du seul point de vue littéraire, une réussite On vit cela, en le lisant. On voit l'homme, on le sent tantôt terrassier de la « réchebane », tantôt maraîcher tantôt manœuvre d'usine, déconcertant, terriblemen agaçant pour ceux qui le gardent, toujours lucide... Les récits de ses évasions sont étonnants de mouvement d'intensité.

Marius Richard, **L'Époque,** 8 mai 1947.

On ne pourra désormais évoquer les kommandos sans songer aux souvenirs goguenards et pleins de spirituelle verdeur, au mépris gouailleur, aux cabrioles cocasses, aux trouvailles riches de fantaisie de ce petit « caporal épinglé » qui est le descendant direct de Gavroche.

C. Desens, **Tour à tour**, 21 mai 1947.

PROKOSCH (Frédéric).
LES ASIATIQUES
Récit
traduit de l'anglais par Max Morise.
40 p. in-8° soleil, Collection blanche .... 230 fr.
0 ex. pur fil, Coll. « Du Monde entier »....... 700 fr. (épuisé)

...Encore la surabondance des anecdotes ne cache-t-elle pas le dessein de l'ouvrage. Au cours de ce vagabondage, le narrateur rencontre de singulières figures, de curieux compagnons de route. Tous posent la même question, à tous la même question est posée : « Etes-vous heureux? Qu'est-ce que le bonheur? » On jurerait parfois que ce roman appartient à l'espèce des contes philosophiques.

...On voudra bien ne pas forcer les choses et ne pas chercher dans ce roman des thèses trop frappantes. **Les Asiatiques** sont avant tout un roman d'aventures. Certes, à travers les anecdotes, un souci métaphysique s'exprime. Mais l'intérêt du livre est ailleurs. Il est dans la qualité du récit, il est dans le plaisir que l'on éprouve au talent de Prokosch. Voici un livre d'Amérique qui conclut — le fait n'est pas banal — en faveur du bonheur... Et l'on voit assez comment l'Amérique et l'Europe s'y ajoutent, le composent et s'y composent.

Max-Pol Fouchet, **Carrefour**, 20 mars 1947.

Quant au livre de Prokosch, relation d'une découverte de l'Asie par un Américain, c'est un vaste roman picaresque qui retrouve l'ancienne saveur de l'aventure à travers la lucidité de l'homme moderne : d'où un exotisme très particulier, étrange et neuf. Mais l'essentiel est bien moins l'aventure que cette quête du bonheur où est engagé le héros : quête d'un bonheur individuel, peu différent, après tout, de celui qui hante tant de romans du XIXe siècle. Et l'on est sensible, dans ce livre, à l'arrière-plan cosmique, à un sens de l'éternel, de l'univers et de l'histoire, où nous retrouvons des perspectives familières à l'esprit européen.

Gaëtan Picon,
Le Courrier de l'Étudiant, 19 mars 1947.

Devant la conscience de l'auteur, personne n'a à rendre raison : chacun jouit purement d'une liberté propre au monde immense, à l'innombrable humanité dont la présence, dans la nuit, fait monter les larmes aux yeux du narrateur. Mais nulle indifférence à partir de là n'est possible, et même en un sens il serait déplacé de parler d'humour : ce livre est le royaume de la sympathie sans mesure.

Georges Bataille, **Critique**, mai 1947.

COLLECTION

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

SAINT-SIMON

MÉMOIRES

Texte établi et annoté par Gonzague Truc.

Tome I : **Avant-propos de l'auteur. Mémoires pour les années 1691 à 1701.**

1.222 p. in-16 d. c., papier bible. Reliure pleine peau....... 870 fr.
Reliure simili peau....... 730 fr.

Voici le premier tome de cette nouvelle éditior si attendue, des **Mémoires** de Saint-Simon, que leu publication dans la Bibliothèque de la Pléiade rend enfi accessibles. M. Gonzague Truc a suivi le texte de l'édi tion Chéruel (1856-1858) en tenant compte des amélic rations apportées par les divers tirages. Ses notes e commentaires sont limités à l'indispensable pou l'intelligence immédiate du texte, la connaissanc sommaire des personnages ou des difficultés possible: Pour plus d'éclaircissements, on se reportera à l'éditio de travail de Boislisle (1879-1928 en 41 vol. in-8° e 2 vol. de Tables). On trouvera en appendice quelque textes qui permettent soit pour la forme, soit pour l fond, d'établir un parallèle instructif avec le text correspondant des **Mémoires**. Enfin, chaque tome d cette édition comporte une table onomastique.

STENDHAL

Édition remaniée et augmentée
Texte établi et annoté par Henri Martineau.

Tome I : **Romans et Nouvelles**

ARMANCE — LE ROUGE ET LE NOIR — LUCIEN LEUWEN

1.518 pages in-16 d. c., papier bible.
Reliure pleine peau . 1.115 fr.
Reliure simili peau .. 900 fr.

Cette réimpression des Romans et Nouvelles d Stendhal est en réalité une nouvelle édition. Alors qu précédemment le tome I ne comportait que **Le Roug et le Noir** et **Armance**, la présente édition y ajout **Lucien Leuwen**. On y retrouvera les précieuses note d'Henri Martineau, dont la vie a été consacrée à l'étuc de Stendhal. Rappelons qu'**Armance** a paru pour premièré fois en 1827, **Le Rouge et le Noir** en 1831 **Lucien Leuwen** (qui porte parfois le titre de **Le Roug et le Blanc**) en 1855. Le tome II, en préparation, con prendra **La Chartreuse de Parme, Lamiel, Chroniqu italiennes**, des romans et nouvelles, et le tome II **la vie d'Henri Brulard, le Journal, les Souveni d'Égotisme.**

MALRAUX (André).

LES CONQUÉRANTS
LA CONDITION HUMAINE
L'ESPOIR

Romans

846 p. in-16 d. c., papier bible.
Reliure pleine peau..... 910 fr.
Reliure simili peau..... 750 fr.

Les romans d'André Malraux, dont Gaëtan Picoı dans son livre sur l'auteur de **La Condition humaine**, dit qu'« aucune œuvre n'a fixé avec une intensité et ι éclat comparables les sombres et fulgurantes imag qui furent le tissu de notre destin », se sont inscri dès leur apparition dans la lignée des grandes œuvr représentatives. Cette édition en donne l'essentiel.

COLLECTION

BIBLIOTHÈQUE DES IDÉES

Les idées sont libres, mais leur expression est souvent subordonnée : chez le avant, au service des faits; chez le romancier, l'auteur dramatique, à l'ordre du récit u du drame; chez le critique lui-même, à plus d'une restriction.

L'objet de cette « Bibliothèque » est d'offrir à la Pensée, délivrée d'une servitude olontaire, un lieu où elle soit chez elle.

harles ANDLER.....	NIETZSCHE, SA VIE ET SA PENSÉE. I. — Les Précurseurs de Nietzsche. II. — La Jeunesse de Nietzsche (jusqu'à la rupture avec Bayreuth). III. — Le Pessimisme esthétique de Nietzsche (Sa philosophie à l'époque wagnérienne). IV. — La Maturité de Nietzsche (jusqu'à sa mort). V. — Nietzsche et le Transformisme intellectualiste. VI. — La Dernière philosophie de Nietzsche.
aymond ARON.......	INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE (Essai sur les Limites de l'Objectivité historique).
ieorges FRIEDMANN.	LEBNIZ ET SPINOZA.
ernard GRŒTHUYSEN	ORIGINES DE L'ESPRIT BOURGEOIS EN FRANCE (I. L'Église et la Bourgeoisie).
lie HALÉVY..........	L'ÈRE DES TYRANNIES (Études sur le Socialisme et la Guerre). Préface de C. Bouglé.
laxime LEROY.........	HISTOIRE DES IDÉES SOCIALES EN FRANCE (I. De Montesquieu à Robespierre).
iabriel MARCEL........	JOURNAL MÉTAPHYSIQUE.
laurice MERLEAU-PONTY..............	PHÉNOMÉNOLOGIE DE LA PERCEPTION.
rice PARAIN..........	RECHERCHES SUR LA NATURE ET LES FONCTIONS DU LANGAGE.
rédéric PAULHAN...	LES PUISSANCES DE L'ABSTRACTION.
lax RAPHAEL........	LA THÉORIE MARXISTE DE LA CONNAISSANCE (Traduit de l'allemand par L. Gara).
ertrand RUSSELL....	HISTOIRE DES IDÉES AU XIX[e] SIÈCLE (Liberté et Organisation), traduit de l'anglais par A.-M. Petitjean.
ean-Paul SARTRE.......	L'IMAGINAIRE. L'ÊTRE ET LE NÉANT (Essai d'Ontologie phénoménologique).
Dswald SPENGLER....	LE DÉCLIN DE L'OCCIDENT (traduit de l'allemand par M. Tazerout.)

SOUS PRESSE

lie HALÉVY..........	HISTOIRE DU SOCIALISME EUROPÉEN. Préface de Raymond Aron.
Dctave NADAL........	LE SENTIMENT DE L'AMOUR DANS L'ŒUVRE DE PIERRE CORNEILLE.
ioris de SCHLŒZER...	INTRODUCTION A J.-S. BACH (Essai d'Esthétique musicale).

EN PRÉPARATION

Michel CARROUGES..	LA MYSTIQUE DU SURHOMME.
Maxime LEROY.........	HISTOIRE DES IDÉES SOCIALES EN FRANCE (II. De Babeuf à Proudhon).

ŒUVRES D'AUDIBERTI

ROMANS (Collection blanche).	Abraxas. — Septième. — Urujac. — Carnage. — Le retour du divin. — La Nâ. — Le Victorieux.
POÉSIE (Collection blanche).	La nouvelle origine. — Des tonnes de semence. — Toujours.
(Collection « Métamorphoses »)	Race des hommes.
Édition reliée (maquette de Paul Bonet).	Race des hommes.

ŒUVRES DE MARCEL ARLAND

ROMANS (Collection blanche).	Monique, précédé de Terres étrangères. — Etienne. — L'Ordre. — Edith. — Antarès. — Les Vivants. — La Vigie. — Terre natale. — Zélie dans le désert.
Tirage restreint.	Carnets de Gilbert.
NOUVELLES (Collection blanche).	Les âmes en peine. — Les plus beaux de nos jours. — La Grâce. — Il faut de tout pour faire un monde.
ESSAIS, CRITIQUE (Collection blanche).	La Route obscure. — Étapes. — Où le cœur se partage. — Essais critiques. — Les Échanges.
Éditions reliées (maquettes de Mario Prassinos).	L'Ordre. — La Vigie. — Terre natale. — Zélie dans le désert. — Il faut de tout pour faire un monde.
Éditions de luxe illustrées.	Carnets de Gilbert, avec des gravures en taille-douce et des lithographies en couleurs de Georges Rouault. Terre natale, avec des eaux-fortes de Galanis.

ŒUVRES DE RAYMOND QUENEAU

ROMANS (Collection blanche).	Le Chiendent. — Les derniers jours. — Odile. — Les Enfants du Limon. — Un rude hiver. — Gueule de Pierre. — Les Temps mêlés (Gueule de Pierre, II). — Pierrot mon Ami. — Loin de Rueil.
POÉSIE (Coll. « Métamorphoses »).	Les Ziaux.
(Tirage restreint).	Bucoliques.
LITTÉRATURE ! (Collection blanche).	Exercices de style.
Éditions reliées (maquette de Paul Bonet).	Les Ziaux.
(Maquettes de Mario Prassinos).	Loin de Rueil. — Un rude hiver. — Exercices de style

LES CAHIERS DE LA PLÉIADE

Rédacteur en chef : Jean PAULHAN
Couverture en couleurs de Jean FAUTRIER

Tirage restreint, entièrement numéroté, sur vélin pur fil et sur châtaignier, sous couverture rempliée.

Les CAHIERS DE LA PLÉIADE s'occupent de questions (à leur sens) beaucoup us graves que les grands conflits sociaux ou nationaux, dont on nous casse un peu les eilles par les temps qui courent. Ils abordent ces questions dans l'esprit de rigueur ais aussi de modestie et de détachement qu'exige leur gravité même. S'ils se trouvent availler à la création d'une nouvelle conscience du monde, ce sera bien sans l'avoir oulu. Ils n'ont même pas le souci de publier des textes de tous points admirables, t dus aux grands écrivains de l'heure. Ils estiment qu'un texte douteux n'est pas tou- ours sans mérite et qu'il arrive aux grands écrivains de l'heure d'avoir leurs sommeils implement espèrent-ils qu'il leur sera donné de recueillir divers textes naïfs et appa- emment inutiles, que les autres revues ou périodiques risquent de négliger.

Au sommaire du premier cahier
(AVRIL 1946)

ANDRÉ GIDE		HENRI THOMAS
JEAN DUBUFFET	JEAN TARDIEU	MAURICE BLANCHOT
RENÉ DE SOLIER	JEAN GROSJEAN	JEAN GRENIER
NOËL DEVAULX	ROGER CAILLOIS	RENÉ DAUMAL
ÉDITH BOISSONNAS	RENÉ CHAR	HENRI MICHAUX
R. P. O'REILLY	JEAN PAULHAN	MARCEL ARLAND
ALAIN		JULIEN BENDA

Tirage à :

1.000 exemplaires sur châtaignier .... 200 fr.
100 exemplaires sur pur fil .... 800 fr.

Au sommaire du second cahier
(AVRIL 1947)

ANDRÉ MALRAUX		ALBERT CAMUS
FRANZ KAFKA	M. SAINT-CLAIR	G. LAMBRICHS
HENRI THOMAS	MAURICE BLANCHOT	JEAN LEGRAND
JULES SUPERVIELLE	ANTONIN ARTAUD	AUDIBERTI
CH.-A. CINGRIA	JEAN MAQUET	M. FARDOULIS-LAGRANGE
ROGER CAILLOIS	ANDRÉ DHOTEL	
ANDRÉ GIDE	JEAN GIONO	R. DE SOLIER
WL. WEIDLÉ	JEAN PAULHAN	M. JOUHANDEAU

Tirage à :

4.000 exemplaires sur châtaignier .... 415 fr.
100 exemplaires sur pur fil .... 760 fr.

LA REVUE DU CINÉMA

Nouvelle Série

Directeur-rédacteur en chef : Jean-George AURIOL
Directrice associée : Denise TUAL

Comme en 1928-1931 où parut sa première série, si recherchée aujourd'hui, la ›uvelle série REVUE DU CINÉMA répond au désir de toute clientèle à qui manque ıe revue consacrée exclusivement à l'art, à l'histoire et à l'avenir du cinéma.

Elle s'adresse aux spectateurs curieux qui souhaitent lire des études et des docu-ents sur les grandes figures du cinéma, leurs œuvres, leurs inventions, leurs ambi-ons, ainsi que des critiques libres de toutes considérations commerciales, de mode ou actualité.

Elle s'adresse aux artistes et techniciens qui veulent voir traiter, ou traiter eux-êmes, de questions de style, de problèmes de conception, de réalisation, d'inter-étation, comme des conditions matérielles, scientifiques ou économiques de la pro-uction cinématographique.

La REVUE DU CINÉMA est mensuelle. Chaque numéro contient 40 à 50 photos ıres, des correspondances particulières d'Amérique, Angleterre, Italie, Suède, U.R.S.S., tc., la revue des films et des programmes, des notes sur la vie des Ciné-Clubs et l'activité es Cinémathèques, l'actualité technique, la bibliographie du cinéma, le « petit voca-ulaire du cinéma », les films d'amateurs.

LA REVUE DU CINÉMA

a publié

Jean-George AURIOL
Faire des films.
I. Les origines de la mise en scène.
II. D'abord les écrire.
I. Avec de la technique et du génie.

JACQUES MANUEL
.-W. Griffith (1914-1925).
Essai sur le style d'Orson Welles.

WALT DISNEY
Mickey, maître d'école.

Jacques BOURGEOIS
La peinture animée.
Le cinéma à la recherche du temps perdu.
L'évolution artistique de René Clair.

GEORGES SADOUL
Les apprentis sorciers. (d'Edison à Méliès).

RENÉ CLAIR
Caractère du récit cinématographique.

PIERRE SCHAEFFER
L'élément non visuel au Cinéma.
I. Analyse de la bande « Son ».
II. Conception de la Musique.
III. Psychologie du rapport vision-audition.

Jean-Pierre CHARTIER
Ivan le Terrible et la Plastique cinémato-graphique.
Les Américains aussi font des films « noirs ».

LOTTE H. EISNER
Le style de Fritz Lang.

LES FAUX NEZ, Scénario inédit de **JEAN-PAUL SARTRE**

NOTES DE TRAVAIL, par **JEAN COCTEAU**
PRÉFACE A « ALEXANDRE NEVSKY », par **S. M. EISENSTEIN**
accompagnée d'extraits du scénario et de photographies du film.

LA REVUE DU CINÉMA

publie également et publiera dans ses prochains numéros :
des Scénarios de
-G. AURIOL, PAUL GILSON, FERNAND LÉGER, JEAN AURENCHE et PIERRE BOST
et la « BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE DU CINÉMA »

ÉCHOS — PROJETS

● Le premier numéro de la **Revue de Géographie humaine et d'Ethnologie,** revue trimestrielle de 128 pages in-8° jésus, nombreuses illustrations, paraît en Octobre. Directeurs : Pierre Deffontaines, professeur de Faculté, directeur de l'Institut français de Barcelone, et André Leroi-Gourhan, professeur à l'Université de Lyon, sous-directeur du Musée de l'Homme (Paris). Secrétaire générale : Mme M. Jean-Brunhes Delamarre. Principales rubriques : **Articles, Chroniques, « Carrefour »** (informations diverses et comptes rendus d'activité scientifique), **Bibliographie.** Cette Revue s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre immense de l'Homme à la surface du globe.

Articles annoncés : **Illustration et Défense de la Géographie humaine,** par P. Deffontaines; **Géographie et Ethnologie,** par A. Leroi-Gourhan; **La vie pastorale en montagne,** par P. Deffontaines; **Les Villages bara (Madagascar),** par J. Faublée; **L'origine de la voiture,** par A.-G. Haudricourt; **La reconstruction des digues sur le Fleuve Jaune,** par Claude Rivière, etc., etc.

● Taha Hussein, Etiemble et Jean Grenier ont passé l'été en France et ont regagné l'Egypte à la rentrée.

Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir sont allés en Suède passer leurs vacances; Caldwell et Coindreau sont venus prendre les leurs en France.

Maurice Leenhardt, après avoir fait le service de presse de son dernier livre : **Do Kamo,** étude sur la personne et le mythe dans le monde mélanésien, est reparti en mission pour l'Océanie : il va diriger l'Institut Français d'Océanie, à Nouméa.

Louis Martin-Chauffier a fait un long séjour dans sa retraite de l'Ile-aux-Moines, où il a terminé le livre de souvenirs et de méditations qu'il consacre à son expérience de déportation au camp de Belsen-Bergen, et qu'il nous donnera prochainement sous le titre : **l'Homme et la Bête.**

Marcel Arland et Jean Paulhan ont séjourné cet été dans une maison solitaire, sur le plateau du Sidobre (Tarn); Henri Bosco à Lourmarin; Francis Ponge dans la vallée du Lignon ; Albert Camus, dans celle de Chevreuse; Jean Tardieu en Italie.

● Dans la Collection « Les Essais » vont prochainement paraître **Humanisme et Terreur,** essai sur le problème communiste, de Merleau-Ponty; **Pour une Morale de l'Ambiguïté,** de Simone de Beauvoir; **Baudelaire,** de Jean-Paul Sartre.

● Trois volumes de Jean-Paul Sartre sont annoncés dans la Collection blanche, tous trois sous le titre de **Situations. Situations I** comportera des études sur des écrivains, entre autres sur Faulkner, Nizan, Denis de Rougemont, Camus, Bataille, Parain, Giraudoux, Blanchot, Ponge, Jules Renard. **Situations II** comprendra des textes sur l'occupation, l'insurrection, l'Amérique, ainsi que les articles politiques de l'auteur parus dans **Les Temps Modernes. Situation III,** enfin, contiendra des textes sur la littérature, en particulier « Qu'est-ce que la Littérature ? », qu'on a pu lire dans **Les Temps Modernes.**

● Un important recueil de Correspondance est en préparation : celle échangée entre Francis Jammes et André Gide de 1893 à 1938; deux morales qui s'affrontent, — la vie difficile d'une longue amitié.

● Nous publions **Le Procès,** pièce tirée du roman de Kafka par André Gide et Jean-Louis Barrault, d'après la traduction d'Alexandre Vialatte.

● Livres pour enfants : pour les étrennes paraîtront : **L'Enfant sous les Charmes** de Paule Lavergne, roman illustré en cinq couleurs par Élie Lascaux; **Aile d'argent la**

ıagique, de Philippe de Rothschild, illustré par Éliane Bonabel; **Le Pays du Calcul,** e Colette Vivier, illustré par J. de La Fontinelle; **Il était une fois,** comptines sur la Table e multiplication, album de Jean Tardieu illustré en cinq couleurs par Élie Lascaux; **e Roi errant,** d Andrée Dubois-Millot, avec illustrations en couleurs de Françoise .stachy; et naturellement l'**Almanach du gai savoir 1948,** de Colette Vivier, illustré par ›euville.

Pour les jeunes et grandes personnes : **Les Contes du milieu du monde,** de Guy :e Pourtalès, illustrés en noir par Éliane Bonabel; et **Le Chemin des Chèvres,** d'Henri 'ourrat, avec des dessins à la plume de Berthold Mahn.

● **Les Voyageurs de l'Impériale,** d'Aragon, publiés en 1943 et interdits aussitôt ›ar les Allemands, reparaissent dans le texte intégral.

● De Julien Benda va paraître **Du style d'idées,** réflexions sur la pensée, sa ıature, ses réalisations, sa valeur morale.

● Éditions illustrées en préparation : pour le 25e anniversaire de la mort de ᴧarcel Proust (novembre 1922) va sortir une édition d'**A la recherche du temps perdu,** exte intégral en 3 volumes avec fil conducteur marginal, illustré de 77 aquarelles de 'an Dongen, reliure d'après la maquette de Paul Bonet.

Geneviève, de Jacques Lemarchand, illustré d'eaux-fortes par Remy Hétreau.
Les Lépreuses, de Montherlant, illustré de lithos en couleurs par Van Dongen.

● A paraître : la réédition du **Poète assassiné,** d Apollinaire.

● André Chamson termine un roman, que nous publierons avant la fin de l'année.

● Domaine italien : trois livres de Elio Vittorini paraîtront prochainement : **Conversation en Sicile, Les Hommes et les autres, Le Simplon fait de l'œil au Fréjus.**

Les livres de Carlo Levi **Christo si e fermato a Eboli** et **Paura della Liberta** sont ın cours de traduction actuellement.

Les livres de Paola Masino, **Nascita e Morta della Massaia,** et de Achille Campanile, **Se la Luna mi porta Fortuna,** vont être traduits de l'italien; ce dernier paraîtra dans la Collection « La Plume au Vent ».

● Domaine étranger : les livres de Zalman Shneour, **Song of the Dnieper;** de 'rédéric Prokosch, **Ciels d'Europe, Les Conspirateurs, Les sept Fugitifs, L'Age de la Foudre;** de Lewis Mumford, **Herman Melville,** sont en cours de traduction en français.

Le roman d'Anna Seghers : **La septième Croix,** va paraître prochainement en traduction française.

● L'éditeur Mondadori de Milan prépare la traduction italienne de **La Peste** d'Albert Camus, ainsi que celle des œuvres complètes de Paul Valéry. Deux autres ›rojets d'édition des œuvres complètes de Paul Valéry sont en cours de réalisation en Angleterre et en Amérique.

Vont paraître en Pologne : Albert Camus, **L'Étranger;** Simone de Beauvoir, **Le Sang des autres;** Jean-Paul Sartre, **Le Mur.**

Figures et Paraboles, de Paul Claudel, va être traduit en langue allemande par l'éditeur Amandus, de Vienne.

En Angleterre on prépare la traduction de **L'Age d'homme,** de Michel Leiris, et les **Parents terribles,** de Jean Cocteau.

L'éditeur Elk, de Prague, va publier une traduction tchèque des livres de Philippe Heriat, **Les Enfants gâtés** et **Famille Boussardel.**

● **Les Frères Bouquinquant,** le roman de Jean Prévost, vient d'être porté à l'écran par Louis Daquin. De Jean Prévost également, on annonce la publication d'une monographie sur **Philibert Delorme,** l'architecte de la Renaissance.

INDEX

des auteurs publiés

(Le nom du mois est celui du Bulletin où l'auteur est cité; le chiffre qui suit indique le numéro de la pag
(Les crochets indiquent que l'auteur est cité comme préfacier.)

LES TEMPS MODERNES

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de SIX MOIS aux **TEMPS MODERNES**, à partir du 1er .... 19.......

	FRANCE	UNION POSTALE	AUTRES PAYS
* Ci-joint mandat-poste de.... * Ci-joint chèque de .... * Je vous envoie par courrier de ce jour : * mandat-carte de.. * chèque-postal de .	* 325 fr.	* 350 fr.	* 370 fr.

* Rayer les indications inutiles.

.................................., le .... 19.....

(SIGNATURE)

Nom ....

....

Adresse ....

....

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur des **TEMPS MODERNES**, 5, rue Sébastien-Bottin, Paris (7e). — Compte chèque-postal : Paris 169-33.

LA REVUE DU CINÉMA

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de SIX MOIS à **LA REVUE DU CINÉMA**, à partir du 1er .... 19.......

	FRANCE	UNION POSTALE	AUTRES PAYS
* Ci-joint mandat-poste de.... * Ci-joint chèque de .... * Je vous envoie par courrier de ce jour : * mandat-carte de..	* 650 fr.	* 675 fr.	* 700 fr.

* Rayer les indications inutiles.

.................................., le .... 19.....

(SIGNATURE)

Nom ....

....

Adresse ....

....

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à l'Administration de **LA REVUE DU CINÉMA**, 5, rue Sébastien-Bottin, Paris (7e).

Les Temps Modernes

PRÉSENTATION

Il faut dire de cet ensemble sur l'Italie[1] *ce que Sartre disait l'an dernier du numéro américain : en un sens il y manque presque tout. La littérature et les arts n'y paraissent que par allusions, et comme éléments de l'histoire italienne. On ne trouvera rien de suivi sur l'humeur, les passions, la vie privée. Dans tels récits de la résistance, les coups de couteau de l'officier à l'homme qu'il interroge, la véhémence, le mélange d'audace et de sensibilité, les condamnés qui crient devant la mort, le peloton d'exécution qui hésite à tuer, l'officier qui donne le coup de grâce de trop loin, tout cela laisse deviner peut-être quelque caractère italien. Mais le témoignage est comme involontaire. L'un des auteurs parle sans sympathie de « cette bonté naturelle et de ce sentimentalisme inoffensif qui plaisent tant aux étrangers ». On les sent tournés contre le pittoresque italien, la passion italienne et la grâce légendaire de leur pays, attirés, comme dit l'un d'eux, par « la vie adulte des idées ». C'est un Français qui parle de la rue à Rome. Les éloges de Stendhal, nos collaborateurs italiens entendent bien ne plus les mériter.*

Ils ne mentionnent les particularités de l'Italie que pour en faire une dure critique. S'il faut les croire, l'Ita-

1. Le plus grand nombre des textes ont été fournis par un groupe homogène d'écrivains italiens, Nous y avons ajouté les contributions d'Ignazio Silone, de Carlo Levi, de M. Rossi-Doria et de J. Bouissounouse qui nous ont été adressées directement.

lien a peur de vivre. Il est capable de subir la souffrance, non de l'assumer et de lui donner un sens. Il s'apitoie sur lui-même, il ne prend pas en mains son sort. S'il élude les responsabilités qui lui sont proposées, ce n'est pas qu'il tienne à sa malheureuse condition : trop paresseux pour être révolutionnaire, il est « trop inquiet », « trop fourbe », « trop curieux », « trop anxieux d'être moderne », trop amateur d'intelligence pour s'avouer ouvertement réactionnaire (G. Piovene). Les intellectuels, plus conscients des tâches qui les attendent, n'en sont que plus malheureux, puisque la même paresse les en détourne. Ils gaspilleraient leur force et leur intelligence à inventer des subtilités de mauvaise foi qui puissent masquer leur double vie. Piero Gobetti écrivait durement, il y a déjà vingt ans : « La civilisation italienne la plus caractéristique est celle qui se forme dans les cours et dans les emplois, et qui habitue aux astuces, aux funambulismes de la diplomatie et de l'adulation, au goût des plaisirs et de la rhétorique [1] ». A. Moravia accuse les Italiens de chercher tantôt dans les larmes et tantôt dans le sang des émotions qui leur tiennent lieu de sentiments. C. Alvaro les montre également incapables d'engager leur liberté et de limiter l'autorité, voués tantôt au sens propre et tantôt à la puissance extérieure, astreints à passer de l'anarchie à l'obéissance nue sans jamais se donner à l'une ou à l'autre, tout prêts donc pour le cynisme et le double jeu qu'une longue série d'avatars leur conseillent. On trouvera dans plus d'un texte l'obsession d'un vrai risorgimento qui obtienne pour tous ce que le Risorgimento historique n'a accompli que chez quelques intellectuels. Ignazio Silone parle d'un nihilisme *qui est à l'origine du régime fasciste et que la République n'a pas surmonté.*

1. Ici même p. 278.

D'accord sur les données du problème italien, un grand nombre de nos auteurs le sont aussi sur la solution, qu'ils trouvent dans la tradition marxiste. Il n'y a aucune partialité dans notre choix. Le fait est que, si l'on cherche parmi les jeunes intellectuels italiens les plus actifs, les plus ouverts aux problèmes européens, on trouve beaucoup de socialistes et de communistes. Alors que le communisme en France réunit difficilement quelques bons écrivains, pour la plupart avares de déclarations politiques, qui restent fidèles *au parti plutôt qu'ils ne* vivent en lui, *et qui en font l'ornement plutôt qu'ils ne l'animent de leur recherche, il semble bien être l'un des centres vitaux de la pensée italienne. Comment cela est-il possible et qu'est-ce donc que ce communisme italien? On pourrait presque dire que les intellectuels italiens adhèrent au communisme* pour les mêmes raisons qui en tiennent éloignés beaucoup d'intellectuels français. *Leur communisme s'est défini avant tout contre la philosophie de Croce. Ils reprochent à Croce un rationalisme qui mêle et réconcilie les termes opposés au lieu de les dépasser en les détruisant par une véritable création, un immoralisme qui renonce à juger selon ce que l'homme sent et souffre et qui justifie les maux les plus évidents au nom des fins insondables de l'histoire, comme l'optimisme théologique justifiait le tremblement de terre de Lisbonne à titre de composante du meilleur des mondes, une philosophie du fait accompli qui s'interdit les jugements de valeur, une philosophie de l'Esprit qui néglige son incarnation dans les personnes, un fatalisme historique qui justifie et sanctifie tous les événements... En un mot, l'ennemi, c'est la philosophie de l'objet qui fait taire la revendication humaine, et le communisme des intellectuels italiens, c'est l'apologie du sujet, du risque, de l'initiative, l'esprit de recherche,*

l'ouverture à l'expérience, le refus du dogme, de la ruse et de la raison d'État. « Dire la vérité est toujours révolutionnaire », écrivait déjà Gramsci. Ce que nos communistes ont surtout gardé de Marx, c'est l'héritage hégélien, une leçon de réalisme, d'ironie et de méchanceté; les hommes ne font pas ce qu'ils croient faire, et, nous qui savons où ils vont à leur insu, nous n'avons qu'à les y mener. Ce que les communistes italiens retiennent de Marx, c'est l'anti-hegel, c'est la volonté de rendre aux hommes le gouvernement de leur histoire, c'est l'explosion de la liberté prolétarienne contre les entraves du provincialisme et de l'angoisse, c'est le passage à une société, non pas moins libre, mais plus libre que les démocraties formelles. Un des éléments les plus constants, sinon les plus voyants, de la culture italienne est peut-être le thème de la « révolution libérale ». Il y a vingt ans déjà, — on le verra par les textes de Gobetti, — les Italiens insistaient sur la marge de liberté et de discussion et sur le contrôle populaire qui distinguent le marxisme de la rouerie hégélienne. Ils sont les premiers à avoir imaginé un parti indépendant des disciplines communistes et capable de devenir « la conscience libérale du parti communiste ». La tentative a échoué et le parti d'Action s'est dissocié. Mais le problème subsiste. L'expérience du fascisme rend les Italiens très sensibles au danger de Hegel et ce n'est pas eux qui laisseront dépérir le côté romantique et libertaire du marxisme. Sergio Solmi écrit : « Reste le parti communiste, qui peut apparaître en un certain sens comme l'héritier des meilleures exigences du Parti d'Action et qui, substituant au mythe de la dictature prolétarienne la vaste formule de la « démocratie progressive » et puisant à l'éternelle leçon de réalisme historique du marxisme plus qu'à sa dogmatique traditionnelle, pourrait bien se trouver demain occuper les positions nouvelles de

la situation italienne et rassembler autour de lui, dans une « révolution libérale » concrète, les forces d'avenir. »

Un Français peut-il être aussi optimiste? Les griefs que nos amis italiens font valoir contre Croce sont exactement ceux que nous faisons valoir contre le communisme français. Ici, ce n'est pas le communisme qui défend la conscience contre la ruse, l'initiative de l'homme contre le fatalisme historique, l'esprit de recherche contre les solutions à priori, l'examen contre le dogmatisme, la vérité contre la prudence, la discussion contre la polémique, ce sont des philosophes sans mandat, et les communistes les condamnent cavalièrement comme suppôts de l'Amérique. Le nihilisme, la double vérité, l'indifférence aux idées que combat le communisme italien, le communisme français, disons, les tolère. La question est alors de savoir lequel des deux représente le mieux l'essence du communisme mondial[1]. Nous craignons que ce soit le nôtre. Les effectifs communistes en France, leur discipline, leur tradition révolutionnaire font, semble-t-il, du parti français quelque chose comme un fidéicommis. La liberté de discussion et d'expression dans le parti italien ne serait probante que si on lui destinait les premiers rôles. Nos collaborateurs italiens voient le problème : « Simple tactique? se demande l'un d'eux. Mais la délinéation de la situation historique peut faire que la tactique s'incarne en politique, que le moyen s'incorpore dans la fin ». En d'autres termes : même si, au centre, la politique communiste est d'autorité absolue, peut-être, à la périphérie, se prendra-t-elle à son propre jeu libéral et deviendra-t-elle ce qu'elle paraît être. Avouons que la

1. Elle se pose d'autant plus que les communistes italiens ne sont pas unanimement pour la « révolution libérale ». Par exemple, L.-L. Radice (p. 442) semble maintenir sans changement la critique classique du libéralisme.

franchise de celui qui se pose ces questions et les formule est un argument en faveur de sa thèse. Mais nos communistes ne nous ont habitués à rien de pareil. Nous souhaitons vraiment qu'ils s'y mettent. Nous en sommes encore à attendre les premiers signes de la métamorphose.

Dans ces conditions, la perspective historique se modifie. Les « vieux vices » italiens se profilent sur le fond de la société prolétarienne, réconciliée avec elle-même et avec la nature, — ou au moins sur celui de la « démocratie progressiste ». Puisque la première s'éloigne et que la seconde est menacée, nous serions enclins à être moins durs que nos collaborateurs italiens pour les peuples qui subissent l'épreuve. Vraiment n'y a-t-il plus rien à apprendre de l'anarchisme ou du pacifisme italiens? Cette méfiance envers les entreprises de l'État est-elle, jusqu'à présent, *si déraisonnable? Ne fait-elle pas ce qu'il y a de plus précieux dans le communisme italien? Aperçoit-on quelque part cette société* vraie *où l'histoire cessera d'être pour les individus une force qui les « prend à la gorge » pour devenir histoire humaine? Carlo Levi rapportait ici même le proverbe amer des paysans italiens : le Christ s'est arrêté à Eboli. Tant que les pouvoirs et les appareils n'auront pas reconnu l'espoir et la révolte des vies individuelles, ils ne seront pas eux-mêmes reconnus, et la méfiance envers eux continuera d'être saine. On doit souhaiter que, plus favorisés qu'ils ne l'ont été jusqu'ici, les Italiens changent en liberté vraie leur vieux cynisme, et leur angoisse en bonheur. Mais tout sérieux n'est pas valable. Il faut que le vice passe dans la vertu. On aime donc dès maintenant et tel qu'il est, ce peuple sans lequel quelque chose d'essentiel manquerait au monde.*

I

CRITIQUE

LA DICTATURE DE L'IDÉALISME

Après avoir été le maître du champ de la culture italienne pendant plusieurs décades, après avoir dominé à l'Université, dans les revues, chez les éditeurs, dans les consciences, l'idéalisme italien, sous la forme de spiritualisme historique qu'il a revêtue dans la pensée de Giovanni Gentile et de Benedetto Croce, entre lentement dans l'histoire. Au cours du congrès qui s'est tenu récemment à Rome, au mois de novembre de l'année passée, l'idéalisme n'a presque pas fait entendre sa voix. Après la fin tragique de Gentile, son chef d'école, tombé sous les coups d'armes à feu qui voulaient frapper en lui, non point le penseur vigoureux, mais le représentant le plus en vue d'une classe intellectuelle inféodée au destin du régime déchu; quand Croce est arrivé à un âge très avancé, Croce dont la production littéraire est accomplie et dont la position spirituelle apparaît bien définie et non susceptible de développements ultérieurs; maintenant que les rangs des disciples et des répétiteurs sont clairsemés et dispersés, il est juste de faire l'histoire de l'idéalisme et peut-être cette histoire n'est-elle possible qu'aujourd'hui. Avant que l'idéalisme n'ait parcouru en entier son cycle historique, il manquait cette vision détachée qui prête à la critique la sérénité du jugement. En fait, seule cette vision à distance permet de situer historiquement une position idéologique et seule cette mise en situation historique fait percevoir clairement les composantes théoriques, les motifs humains et les contours sociaux de ladite position idéologique. Pour ceux qui le pensèrent et qui le vécurent, l'idéalisme fut une position audacieuse et révolutionnaire qui rom-

pait avec la tradition académique et confessionnelle de la pensée italienne et qui entamait une courageuse polémique contre les philosophies à base théologique et moraliste. Son historicisme et son immanentisme fondamentaux, s'insérant dans une atmosphère idéologique fortement traversée par des courants de pensée transcendante et platonisante, pouvaient sembler la défense vigoureuse du principe de laïcité et de mondanité, la défense, contre les obstacles d'une philosophie enveloppée d'un halo de sacralité plus ou moins confessionnelle, de la vocation sécularisante qui distingue la pensée moderne. Mais une telle perspective historique, dont se contentaient les idéalistes, supposait, à tort, que l'horizon culturel moderne était dominé uniquement par une pensée orientée vers la transcendance et hostile au principe laïque. Mais l'horizon culturel, en Italie même, et plus encore à l'extérieur de l'Italie, comprenait des tendances spéculatives très diverses, sur lesquelles l'historiographie idéaliste gardait le silence ou bien exerçait une critique démolisseuse et factieuse.

Il n'est pas possible aujourd'hui de prétendre regarder l'histoire idéologique de l'Italie avec une objectivité imperturbable, comme si nous nous trouvions sur une étoile lointaine et indifférente; mais nous sommes déjà dans une position historique qui nous permet de tracer, à propos de notre récent passé culturel, un tableau un peu différent de celui que tracèrent les idéologues de l'idéalisme. En d'autres termes, nous pouvons savoir déjà la signification qu'a eue une métaphysique spiritualiste du type de celle de l'idéalisme. Le maniérisme philosophique, c'est-à-dire la pensée académisante et rhétorique, place la philosophie dans une sublime sphère d'éternité et la détache, par un singulier privilège, du cours des choses humaines et sociales, — alors qu'une pensée qui veut rester dans le concret doit replacer aussi la philosophie et la fleur la plus raffinée de celle-ci, la métaphysique, dans ce cours, dont la philosophie constitue un moment, même s'il est nécessaire de tenir compte du désir d'éternité qui anime vraiment toute philosophie. Dans le problème qui nous intéresse, il nous faudra préciser la signification sociale de la métaphysique spiritualiste et les raisons

qui président à son oscillation entre les pôles de l'immanence et de la transcendance. Au-dessus de la lutte idéologique pour l'immanence ou pour la transcendance du principe spirituel, qui fut le plus fort de la polémique entre la pensée laïque et la pensée sacrale ou confessionnelle, nous pouvons apercevoir un terrain d'entente entre les adversaires et ce terrain est constitué par la commune conviction que le fondement de l'être ne peut être que spiritualiste. Le spiritualisme est une forme typique de philosophie bâtie, pour ainsi dire, par le haut, et étroitement apparentée, comme nous le verrons, aux vieilles religions. Ce n'est pas par hasard que l'idéalisme se baptisa lui-même religion de la liberté ou religion laïque.

Devenue religion de la liberté, cette philosophie de la liberté a eu ses livres canoniques, son orthodoxie, ses catéchumènes et se transforma en une sorte de scolastique qui constitua et constitue un obstacle, non moins dangereux que l'ancienne philosophie magico-religieuse, au libre développement de la pensée. Dans l'idéalisme, la volonté laïque et sécularisante semble se contenter du renversement effectué jadis par Hegel de la transcendance dans l'immanence, sans éprouver le besoin de se placer sur un plan radicalement humaniste où l'homme soit vraiment et concrètement lui-même, sans lisières théologales : le processus qui conduit à la vision laïque et sécularisée des problèmes de la vie dans le spiritualisme historique s'arrête, pour ainsi dire, et s'immobilise dans la formule qu'il a atteinte, formule de saveur encore théologale et profondément saturée, ainsi que nous le démontrerons, de motifs conservateurs. En d'autres termes, l'histoire du récent idéalisme est, en partie, du moins en Italie, l'histoire du mouvement libéral, lequel a eu la fonction que l'on sait et que personne ne veut nier, lorsqu'il était riche de ses propres ferments rénovateurs contre les vestiges autocratiques, ecclésiastiques et néo-féodaux, mais qui épousa la cause de la conservation face à de nouveaux adversaires, grandis dans son propre sein et décidés à tirer toutes les conséquences du mouvement de cette civilisation dont le monde libéral s'était fait le défenseur.

En ce qui concerne notre histoire récente, ce serait certai-

nement une grossièreté spéculative et une erreur historique que d'identifier les destins du fascisme avec les destins de l'idéalisme italien, même si cette identification s'est, en fait, réalisée en la personne du principal représentant philosophique de l'idéalisme italien, Giovanni Gentile. Il n'y avait aucune raison inéluctable pour que l'idéalisme s'enfonçât dans une adhésion au fascisme et, en réalité, beaucoup d'idéalistes, de Croce à De Ruggioro, séparèrent, tout de suite ou plus tard, leur destin de celui du régime auquel ils reprochaient ses tendances antilibérales et autocratiques. Il advint, même, que ce fut justement autour de la personne de Croce que se manifesta une grande partie de la culture officielle de l'antifascisme, attirée par la séduction personnelle du maître et de sa doctrine. Cette aversion pour le régime au pouvoir était l'opposition d'un monde libéral, cultivé, conservateur de manière modérée et éclairée, qui tolérait mal, par tradition et par goûts, les nouvelles habitudes de grossièreté, de caporalisme, de factiosité introduite dans le langage, dans les mœurs et dans les actes par les hommes du régime. Et pourtant, par dessous cette aversion déclarée et sincère, un fil, souvent inconscient mais tenace, reliait entre eux les adversaires et leur permettait de coexister, même incommodément. Ce fil était constitué par leur caractère conservateur commun et inavoué. Le fascisme se proclamait révolutionnaire et antibourgeois; il se croyait l'expression d'un monde nouveau et dynamique, mais en réalité, en Italie et hors d'Italie, il était venu au pouvoir soutenu, en grande partie, par des forces conservatrices épouvantées par la perspective d'une secousse révolutionnaire qui menaçait une longue tradition de prédominance politique et économique. L'idéalisme italien, en la personne de ses représentants les plus en vue, bien qu'il se proclamât la philosophie du progrès et de la liberté, était l'expression idéologique de la civilisation libérale, elle aussi profondément ennemie de nouveaux et dangereux sauts dans l'inconnu. Il pouvait déplaire au fascisme officiel que dans les livres de Croce — largement et librement diffusés en Italie, à tel point que c'est sur eux que se formait en réalité presque toute la culture italienne — des flèches

acérées fussent lancées contre la dictature, la violence, la répression de la liberté de pensée; comme déplaisaient à beaucoup d'idéalistes sincères les tendances intolérantes, belliqueuses, policières de la politique fasciste. Mais l'idéalisme en soi et pour soi n'avait rien qui offensât l'idéologie fasciste, à tel point que le principal théoricien de l'idéalisme avait pu devenir le théoricien officiel de la doctrine du fascisme. Et d'autre part, la structure sociale du régime au pouvoir continuait à être, même avec des heurts plus ou moins forts, la structure qui permettait le maximum d'expansion à cette civilisation bourgeoise d'où provenaient les théoriciens de l'idéalisme italien. Les adversaires trouvaient, au-dessus de leur hostilité, un terrain commun d'entente tacite, dans l'intolérance des formes plus radicales et plus populaires de la démocratie, dans l'aversion contre toute vision de classe, révolutionnaire et collectiviste, de l'histoire. Les adversaires ou, mieux vaudrait dire ceux qui à l'intérieur de l'idéalisme étaient prêts à assumer le rôle incommode d'adversaires, et ils n'étaient pas nombreux, trouvaient un terrain d'entente sociale; il y avait quelque chose que les uns et les autres traitaient en ennemi, encore qu'avec des méthodes diverses; une menace contre laquelle se défendaient les uns et les autres, encore qu'appréciant différemment l'urgence du danger qu'elle présentait et les moyens les plus opportuns pour le surmonter. Les éléments de convergence et de solidarité, dans la polémique souterraine et continue, cédaient le pas aux motifs de divergence et d'opposition, mais ceux-ci devaient nécessairement apparaître une fois que l'on se heurterait à certaines difficultés historiques. En ce sens, la chute du fascisme marqua une clarification parce que la disposition idéologique se formula de façon plus libre et plus spontanée, mettant plus clairement en lumière ses composantes sociales. Il y avait un arrière-plan social commun, une structure économique commune pour relier entre eux une idéologie à prédominance conservatrice et un régime économique et politique qui était, au fond, la tutelle, encore que grossière et parfois importune, des classes conservatrices. C'est à cette convergence idéologique qu'on doit la position de singulier mono-

pole qu'eut en Italie la culture idéaliste. Cette solidarité partielle pour de nombreux idéalistes, et surtout pour Croce, n'était nullement une complicité morale, mais elle s'établissait presque inconsciemment, par-dessus les intentions personnelles, comme une résultante logique de la structure historique d'où sortaient cette expression philosophique et cette formation politique.

Tout le monde sait que l'idéalisme, en Italie, fut une réaction contre le positivisme, contre le naturalisme, contre une culture qui avait érigé un autel à la science comme à l'unique méthode d'investigation des phénomènes. Dans les faits, dans la nature, dans la matière, en tant que réalités existentielles transcendant la pensée, le positivisme voyait un être étranger à l'esprit, un être que n'animait pas le feu de celui-ci. Le romantisme spiritualiste des idéalistes voulait reconnaître en toute chose le souffle de l'esprit créateur, il voulait se reconnaître non seulement comme protagoniste de l'histoire, ainsi que l'avait enseigné Vico, mais aussi de la nature. Le positivisme avait posé l'homme en tant que nature dans la nature; l'idéalisme retirait l'homme de cette position, considérée comme mesquine, et retrouvait dans l'esprit, en se rattachant à l'enseignement chrétien, tous les caractères du vieil esprit de la théologie. Comme pour la théologie antique, et aussi pour la théologie modernisée et inconsciente, la réalité était créée par un esprit infini, omnipotent, bienfaisant, éternel, en dehors de toutes limites d'espace et de temps. Mais, de l'auguste transcendance où le plaçait la tradition religieuse du christianisme, cet esprit se trouvait, intégralement, jeté dans l'immanence. L'histoire devenait son épiphanie, le monde son théâtre. De la sorte, on réhabilitait ou l'on croyait réhabiliter la dignité de l'homme, porteur de cet esprit divin et éternel. Les faits, les choses, la nature devenaient les phénomènes de l'esprit, des moyens pour lui de s'affirmer, odyssée de cette vie fluide et inquiète qui se plaisait à nier apparemment sa vraie nature pour la réaffirmer ensuite, dialectiquement, reprenant sa vraie physionomie après cette métamorphose et cette aliénation transitoires. Seule était réelle la pensée pensant en acte, cette éternelle force

fluidificatrice qui par sa chaleur incandescente avait le pouvoir de fondre, dans le courant enflammé de son devenir, toute rigidité et toute résistance. La pensée concrète, en d'autres termes, était la vérité ou la vérification de la pensée abstraite qui construit les mythes de la nature, des faits, des choses, d'une réalité rendue en somme étrangère à la pensée. La réaction idéaliste, si elle servit à tempérer les excès du scientisme positiviste, en ranimant les énergies libres, spontanées et créatrices de l'homme, affaiblies par le déterminisme mécanique, suscita, pour son propre compte, des inconvénients peut-être plus graves encore que ceux qu'elle critiquait. Encore que sous un extérieur d'immanentisme et d'historicisme, on rouvrait la route au spiritualisme à l'ancienne mode. Les désillusions de la civilisation bourgeoise, avec ses irrationalismes, avec ses antinomies non résolues, avec ses guerres, avec ses inégalités de charges, favorisaient les conversions religieuses des spiritualistes. Certains idéalistes, dits « de droite », cherchaient à concilier leur point de vue avec le point de vue officiel de l'Église catholique. L'esprit créateur que je sens en moi, dont je suis seulement le porteur, pourquoi ne pourrait-il pas être, interprété à la manière augustinienne, la voix de Dieu, le témoignage de son message? Peut-être l'idéalisme ne réhabilitait-il pas ce Dieu que l'on allait chercher dans l'intimité de sa conscience, ainsi que l'avaient déjà répété tant de fois les mystiques. Mais l'idéalisme qui ne s'était jamais, en Italie, prononcé contre le christianisme, pouvait servir à rafraîchir et à moderniser l'enseignement chrétien qui menaçait de se stériliser dans la tradition thomiste. Les catholiques orthodoxes n'acceptaient pas la traduction immanentiste et historiciste de l'esprit divin, contraint à se sublimer dans les formes impures du mal, des sens, de la matière, contraint à devenir, et à se traîner dans les excréments de Romulus. Pourtant, malgré les divergences internes et le processus différent de formation intérieure, on finissait pas découvrir un terrain commun. Ce que niaient les catholiques, c'était l'identité totale entre le principe divin et éternel de l'esprit et le principe humain et historique, préoccupés qu'ils étaient de sauver la

transcendance et sa pureté immaculée; mais idéalistes et catholiques étaient d'accord pour reconnaître que la recherche philosophique devait être une recherche du fondement spirituel de l'esprit. Certains pouvaient critiquer l'orthodoxie du spiritualisme idéaliste et reconnaître en lui une dangereuse déviation du spiritualisme de la tradition; mais il n'était pas possible de ne pas sentir que la polémique se déroulait sur un terrain praticable pour les deux parties en présence. Il n'est pas dans les intentions de l'auteur de cet article de citer des noms, mais il est possible d'indiquer avec beaucoup de précision le continuel processus d'osmose entre le spiritualisme catholique et le spiritualisme idéaliste et d'en indiquer les raisons. Si les transfuges du camp idéaliste au camp catholique étaient nombreux, la conversion opposée n'était pas rare non plus. L'idéalisme cherchait le réconfort de la tradition et de l'orthodoxie; le catholicisme cherchait à ranimer spéculativement sa propre vie qui menaçait de s'affaiblir dans l'aridité du néo-thomisme. Les deux spiritualismes ont en commun une base théologique pour laquelle, à l'arrière-plan des actes et des pensées humains, il y a un principe divin et éternel. Pour l'idéalisme, l'histoire devient une théophanie et l'antique esprit de la transcendance chrétienne se jette et se répand dans l'expérience. Les individus, les personnes, comptent et valent dans la mesure où ils sont les porteurs de cette réalité universelle qui les traverse en les élevant au-dessus des choses et de la nature. L'esprit, l'idée, est le protagoniste, le monagoniste même, c'est-à-dire le premier et l'unique facteur de l'expérience. Le monde empirique et pragmatique, le monde de la science et du sens commun, subissait une disqualification morale et ne pouvait se réhabiliter qu'en rentrant, après un acte de contrition, après une *diminutio capitis*, dans la voie royale de l'esprit. Dans l'unité de l'esprit toutes les distinctions vulgaires, toutes les classifications et les différenciations de l'intellect empirique de l'homme venaient à perdre leur valeur. Tout brûlait et se liquéfiait dans la grande flamme et le devenir de l'esprit; l'esprit, dans l'acte où il se pense lui-même, devenait le puits mystique où confluaient toutes les eaux, comme dans la mer

se jettent tous les fleuves. Croce tenait plus ferme au moment de la distinction, Gentile à celui de l'unité, mais que toutes les distinctions fussent destinées à être conciliées et unifiées était pour l'idéalisme un article de foi. La philosophie, pour le spiritualisme, se concevait sous la forme d'un système unitaire, d'un accord harmonique et final de toutes les contradictions que le fil de la dialectique coud et résoud. Et si la méthode dialectique introduisait la contradiction dans l'expérience et formulait le positif en même temps que le négatif, il est vrai aussi que dialectique veut dire : ne rester jamais dans l'antinomie mais résoudre celle-ci à l'infini dans un éternel processus d'unification. Traduit, projeté dans la réalité sociale, ce schéma métaphysique amenait à ne jamais prendre au tragique la contradiction et à la considérer toujours comme conciliable et souvent comme bienfaisante. Si quelque chose était considéré comme mal, ce mal était considéré comme tel seulement pour l'œil limité de l'individu qui en souffrait et non pour l'œil de l'histoire qui en reconnaissait la nécessité et la fonction. La dialectique devenue, de méthode, système métaphysique, amenait à une attitude veule devant l'histoire, à s'incliner lâchement devant les faits, dans lesquels on voyait une forme et un mode nécessaires de la phénoménologie de l'esprit. Le spiritualisme catholique, à son tour, considérait que nul n'avait le droit de scruter et de juger les voies du Seigneur; et entre l'optimisme métaphysique des uns et le pessimisme métaphysique des autres, se créait un paradoxal accord pratique.

Une intuition pessimiste et, en dernière analyse, sceptique du monde conduisait la philosophie du catholicisme à ne pas être excessivement sévère avec l'histoire et avec les hommes qui la dirigeaient. Le monde, on le sait, ne pourra jamais être parfait; c'est un lieu d'expiation et de passage, et c'est une vaine illusion que de prétendre à des institutions mondaines impeccables, et même, la volonté de réaliser un *regnum hominis* d'une absolue perfection, l'ambition de chercher une solution mondaine et laïque qui close, ou s'imagine clore, le cycle de la souffrance humaine, sans recourir à la Providence ou à la

Grâce, pouvaient être interprétés comme une volonté démoniaque et perverse, comme une expression du titanisme et du prométhéisme d'une cité humaine qui oublie la cité de Dieu et prononce le blasphème d'affirmer qu'elle se suffit à elle-même. Historiquement une convergence entre l'attitude fidéiste intérieure et l'attitude conformiste extérieure s'est presque toujours réalisée, par le moyen du scepticisme. Si le monde authentique n'est pas ici-bas, le problème vrai et authentique est celui du salut de l'âme; s'il n'est pas au pouvoir de l'homme de dominer et de contrôler le monde de la nature et de l'histoire, c'est une stupidité que de chercher une impossible et totale rédemption terrestre des hommes et cela sonne comme une offense aux impénétrables décrets de la Providence qui a voulu le péché, le mal, l'erreur et la douleur comme viatique dialectique et comme épreuve. En somme, le spiritualisme religieux offrait les arguments ou les prétextes métaphysiques d'un acquiescement et d'un conformisme pratiques. Ce pouvait, en outre, être un motif de particulier réconfort pour l'Église que le fascisme, bien que non clérical ni orthodoxe dans ses idéologies, se rangeât contre ces forces matérialistes, athées, du socialisme et du communisme, qui, pour elle, représentaient la menace la plus grave. Il y avait même, ou il pouvait y avoir, conflit, avec le fascisme qui menaçait, spécialement dans ses aspects les plus factieux, les plus intransigeants et les plus totalitaires, d'envahir des terrains traditionnellement contrôlés par l'Église. Mais le conflit pouvait être apaisé et tenu secret en présence de plus grands intérêts, et c'est en fait ce qui se passa. Pour l'Église, le fascisme d'un Franco, par exemple, et même celui d'un Mussolini, forcé de pactiser, était beaucoup moins dangereux qu'une forme quelconque de démocratie avancée et populaire. Le spiritualisme idéaliste assumait, malgré les apparences du contraire, une attitude qui n'était pas très différente en substance. Il pouvait sembler que l'esprit des idéalistes s'identifiât avec les forces de l'homme et que l'historicisme se convertît logiquement en un humanisme radical; en réalité, comme nous l'avons déjà noté, cet esprit n'était que la traduction immanentiste de

l'esprit des religions positives. C'était, en d'autres termes, un esprit affecté de tares métaphysiques et théologiques, une providence immanente au processus historique, transcendant les hommes en tant que personnes concrètes, et dont les individus n'étaient que les occasionnels vases d'élection. C'était la fallacieuse théorie de la personnalité de ce spiritualisme qui dénonçait le plus clairement ces tares métaphysiques. C'étaient les actes de l'esprit qui étaient vraiment réels et non point les personnes. Le processus critique qui, en Allemagne, avait conduit à la critique de Feuerbach et à son humanisme, ne s'était pas encore accompli dans l'idéalisme. On s'était arrêté à Hegel et à un Hegel appauvri par surcroît de toute sa richesse phénoménologique. La logique de l'histoire, malgré les assertions contraires, finissait par coïncider avec la providence ou, du moins, par en hériter la fonction. L'individu percevait cette logique comme une réalité qui transcendait ses intérêts et ses passions, comme une réalité dont il est un instrument souvent inconscient. Tandis que le spiritualisme religieux traditionnel se refusait à rechercher la loi selon laquelle opère la Providence, le spiritualisme immanentiste et historiciste prétendait reconnaître cette loi dans le processus dialectique. L'explication et la formulation dialectiques de l'esprit dans l'histoire devenait un processus auquel les hommes pris isolément restaient étrangers. Les inconvénients du naturalisme et du positivisme reparaissaient par un singulier renversement de positions. « Une fois l'individu devenu créature de l'histoire » ainsi que le notait un critique (U. Spirito, *La Vie comme recherche*, pp. 62-63) « le déterminisme du positivisme reparaît dans les termes les plus rigoureux, annulant toute liberté et toute responsabilité. Notre action acquiert le caractère de nécessité de la loi naturelle et permet seulement une explication, et jamais une appréciation. Le sujet de l'histoire est la Providence et les individus doivent la sentir qui agit en eux comme ils la voient se manifester dans les plantes, dans les animaux et, en général, dans les phénomènes de la nature. Le fait même de connaître la dialectique et de se conformer à elle est logiquement un acte de la Providence qui se réalise

dans notre conscience. Liberté, responsabilité, devoir de l'individu s'expliquent comme des illusions nécessaires ou des instruments de l'action, des forces qui opèrent en nous en vertu de cette même Providence. »

La dialectique hégélienne peut se scinder en deux formes : on peut accentuer la synthèse qui concilie fatalement l'antinomie entre thèse et antithèse, et alors nous avons une philosophie à tendance harmonisante et conciliatrice qui ne prend pas trop au tragique les contradictions de la vie, considère que celles-ci sont toutes conciliables et attend sereinement cette conciliation; ou bien on peut accentuer l'antinomie et en sentir toute la rigueur, et alors la vie est ressentie comme drame et comme tension et la synthèse est un port d'arrivée que l'on gagne seulement par les larmes, le sang et la douleur. La première interprétation trouvait l'appui de toutes les classes conservatrices qui n'aimaient pas voir l'histoire déchirée par des contradictions irrémédiables; la seconde interprétation était celle de toutes les tendances révolutionnaires qui prenaient très au sérieux l'antinomie entre les civilisations conservatrices et la civilisation révolutionnaire et qui concevaient la synthèse comme un renversement de la société traditionnelle au lieu d'un lent, progressif et graduel processus d'harmonisation. En Italie, le dialectisme était de préférence interprété par les idéalistes comme une dialectique de la synthèse et de la conciliation. Si l'historicisme signifiait ne pas juger d'un point de vue individuel et particulier l'histoire, mais la concevoir comme processus total qui a toujours en soi sa propre justification et, pour ainsi dire, sa propre raison d'être, l'historiciste authentique était celui qui ne prononçait pas de jugements de valeur sur l'histoire, mais seulement des jugements d'existence, c'était celui qui constatait et qui enregistrait, contemplativement, le cours fatal et nécessaire de l'histoire. On avait désavoué l'histoire sainte, mais l'histoire profane devenait tout entière histoire sainte, tout entière épiphanie de l'esprit divin et éternel auquel il plaisait de se réaliser et de s'exprimer en des formes historiques particulières qu'il fallait accepter sans inutiles récriminations. La

formule même de la dialectique, comme le notait un de ses critiques, « pour laquelle la réalité même croît sur elle-même, se dépassant toujours, mais ne gaspillant rien de sa propre création » fait douter de toute innovation radicale qui oblige à sacrifier des choses et des institutions qui ont une tradition. La tradition devenait le moment principal de la dialectique et la philosophie de la création, qui pouvait théoriquement sembler la plus dynamique que l'on eût jamais conçue, se convertissait en le « bon-sens-isme » le plus conformiste et le plus bourgeois. » (Cfr. U. Spirito, *op. cit.* p. 74). En politique, le spiritualiste historique, notait encore ce critique, « ne peut aller au delà du réformisme ou de ce que l'on nomme le gradualisme. Il a une foi passive dans les institutions en vigueur et ne réussit même pas à se poser de façon effective le problème de leur remplacement. Et quand, sur le terrain philosophique, il est amené à s'approcher d'une quelconque idéologie de caractère révolutionnaire, il tourne autour d'elle, en essayant les motifs les plus abstraitement spéculatifs et il ne réussit pas à prendre acte de ce qu'elle contient de typiquement neuf. Ce que l'on vient de dire a trouvé sa plus convaincante confirmation dans l'étrange incapacité du spiritualiste historique à comprendre les motifs les plus profonds du socialisme, et ceci même après avoir étudié Marx et s'être abstraitement mesuré avec sa dialectique. Dans la conscience de la synthèse du réel et de l'idéal, c'est toujours le réel qui triomphe dans son immédiateté et l'idéal, la plupart du temps, a besoin de se convertir en fait accompli pour être reconnu, compris, justifié et exalté dans sa rationalité. C'est seulement alors, en fait, qu'il devient concrètement essentiel au processus et qu'il a définitivement dépassé le caractère d'utopie et le danger d'idéologie négatrice et destructrice. » (U. Spirito, *op. cit.* p. 71) La synthèse, au lieu de se polariser vers l'idéal, vers le neuf, le devoir-être, le futur, se polarise vers le fait, la tradition, le réel; la situation présente devient le point d'arrivée de l'esprit, et comme l'esprit est progrès, triomphe du bien sur le mal, de la vérité sur l'erreur, de l'absolu sur le relatif, l'attitude la plus cohérente pour le penseur est l'attitude contemplative, étant donné que

tout va pour le mieux. « Dans la logique supérieure de la Providence, le bien comme le mal sont justifiés et l'un et l'autre servent au mieux, de sorte que, en considérant théoriquement ce dernier, on est indulgent à tout ce qui semble s'y opposer et on conclut que les voies du Seigneur sont infinies et qu'il convient de les seconder sans abstraites et stériles rébellions. Et la situation ne change pas non plus en substance lorsqu'on substitue à la Providence le moi transcendental, parce que celui-ci aussi, dialectiquement opposé au moi empirique, acquiert, de fait, une consistance propre en s'identifiant à une subjectivité qui se transcende dans la nécessité et la perfection de son être en devenir... » (*op. cit.* p. 75).

On créait de la sorte une philosophie du *fait accompli*, de l'adaptation au devenir historique. Chez Croce, il y avait une noble contradiction qui s'accentuait dans ses dernières œuvres, entre son historicisme et sa conscience morale qui réagissait aux conséquences imprévues de sa propre doctrine. Croce en tant qu'homme supportait mal le fascisme et il réagissait contre lui, mais en même temps la logique de son système le portait à en reconnaître la fatale justification historique. Chez Gentile ces désaccords intérieurs ne se réalisaient pas et la marche triomphale de l'esprit s'identifiait avec la marche des puissantes légions fascistes. La contradiction généreuse de Croce, tout en le plaçant plus haut dans le jugement humain, mettait singulièrement en évidence les insuffisances de sa pensée face à la réalité historique. Le paradoxe d'une telle interprétation de la dialectique reflétait et illuminait à son tour la tendance sceptique et, par là même, avide de compromis de cette société bourgeoise qui, une fois accomplie sa révolution et exécutée sa grande fonction de civilisation, s'affaiblissait et, ayant cessé de croire à ses idéaux mêmes, se contentait de n'importe quelle formule qui garantît la possession des biens qu'elle avait accumulés et continuât d'assurer sa domination de classe. La reconnaissance générale des principes de la démocratie juridique et formelle constituait le point d'arrivée de l'histoire. La liberté était un apanage théorique de tous et on ne pouvait pas dire qu'elle fût le privilège de groupes ou de classes.

Le passage à une démocratie sociale et substantielle, ou bien le réel dépassement de la société de classes, était une invention démagogique, les classes étant quelque chose d'empirique et de spécieux inventé par les marxistes, incapables de se hausser jusqu'à cette vision métaphysique des problèmes, jusqu'à cet observatoire spéculatif d'où l'on contemple l'unité de l'esprit au-dessus de toute distinction casuelle et pragmatique. L'unité métaphysique de l'esprit était un argument théologique grâce auquel l'historicisme volait par-dessus l'histoire et en supprimait les contradictions, un schéma monochromatique au dedans duquel on enfermait une vie qui, en soi, est pluraliste et multicolore.

L'Esprit classificateur.

L'idéalisme italien servit à réagir contre les excès du positivisme ou, pour mieux dire, contre sa dégénérescence. Le positivisme est un moment fondamental de toute culture, précisément le moment d'adhésion à la réalité empirique des faits dont on établit les lois. Le point de plus grande faiblesse du positivisme fut son absence de sens historique, son incapacité de se formuler et de s'étendre dans la dimension rénovatrice du temps. On recherchait des lois sans sentir que les lois sont formulées par des hommes qui continûment critiquent, réélaborent et dépassent leur science. L'idéalisme réagit valablement à l'engloutissement de la créativité de l'homme dans une métaphysique déterministe. Mais si ce sont là des mérites, le prix qu'on paya pour la rançon des intempérances du scientisme fut trop cher. La philosophie de la liberté, avec sa métaphysique à base théologique mal dissimulée, avec son dialectisme étroit et enfermé dans l'esprit de système, lança la culture italienne sur des voies sans issue.

La logique de l'idéalisme voulait réagir contre les classifications du positivisme, contre ce schématisme qui découpait la réalité à la manière naturaliste. De même qu'en France, le bergsonisme combattait la logique naturaliste et schématisante de l'intellect de l'*homo faber*, de même en Italie un sem-

blable combat se livrait, non point au nom de l'intuition, mais au nom de la raison et de l'esprit compris à la manière dialectique. Il fallait mépriser toute classification de caractère pragmatique, empirique, naturaliste, social. Finalement, c'est la science tout entière qui était mise en quarantaine comme une forme de connaissance qui obéissait à des exigences pratiques et non spéculatives. L'idéalisme découvrit partout des *pseudo-concepts*, c'est-à-dire des concepts non authentiques, n'ayant pas de vraie valeur de connaissance, et créa ce dangereux divorce entre la philosophie et la science, à cause duquel le savoir philosophique devint toujours plus abstrait, toujours plus académique, sans jamais être tenu de compter avec les progrès de la pensée scientifique. Toute tendance à base religieuse et métaphysique tolère mal, d'ordinaire, le contrôle de l'expérience scientifiquement recherchée, et revendique pour soi un champ mystique où l'homme du commun n'a pas le droit d'entrer et où les méthodes de l'empirisme, de la preuve, de l'analyse scientifique sont bannies. La science se meut et se renouvelle continûment, mais il serait très dangereux que les armatures métaphysiques des systèmes philosophiques fussent exposés aux mêmes hasards. Le meilleur moyen de les dérober à l'érosion des temps et des événements, c'est de les déclarer inaccessibles aux vanités du temps et à l'histoire. Mais, dira-t-on : l'idéalisme ne se présente-t-il pas comme historicisme? Ne proclama-t-il pas que l'esprit est devenir, histoire, mouvement? Ne combattait-il pas la mentalité naturaliste et la mentalité illuministe justement sous le prétexte que celles-ci prétendaient définir une fois pour toutes les lois éternelles de la vie? Tout cela est vrai, mais, comme dirait Brunschvicg, deux âges différents de l'intelligence entraient en conflit à l'intérieur de l'idéalisme. Tandis que d'un côté on identifiait philosophie et histoire et que la philosophie se donnait pour tâche d'être la méthodologie de l'histoire, et même de l'historiographie, laquelle est le moyen de rendre présent dans l'esprit le processus historique, de l'autre, l'histoire était encore conçue comme la phénoménologie du divin et la philosophie encore représentée comme la logique éternelle

qui dégage le rythme dialectique du divin. Un examen approfondi de la philosophie de Croce montre que chez lui ne s'est pas effectivement accompli ce passage de la métaphysique à la méthodologie qui est le résultat le plus important de la pensée contemporaine. Croce n'a pas voulu couper les ponts avec la métaphysique et avec la théologie, qui reparaissent comme reliques d'une philosophie de l'esprit non entièrement résolue en méthodologie. Il y avait une sincère volonté de mondanité, de laïcité, de sécularisation, mais Croce, et avec lui l'idéalisme en général, ne savait pas couper les ponts avec la tradition pour laquelle la philosophie était toujours une forme de savoir ésotérique, une sorte de révélation profane. La réflexion philosophique se mettait bien au service de l'histoire, mais d'une histoire formulée selon un rythme que cette philosophie préfigurait. La philosophie de l'esprit se projetait dans l'histoire et y cherchait son incarnation. Et de même que la philosophie de l'esprit était le système dialectique de l'esprit, de même l'histoire était la vie dialectique de l'esprit, la démonstration pragmatique de la vérité du spiritualisme. L'histoire était le royaume de l'esprit et en conséquence du progrès, de l'éternel triomphe du bien sur le mal, de la vérité sur l'erreur : processus éternel dont la vérité était dans une norme idéale en dehors du temps et en conséquence en dehors de l'histoire. Ce que Marx reprochait aux économistes bourgeois, c'est-à-dire d'éterniser les catégories économiques de la production bourgeoise, on put le répéter à propos du spiritualisme idéaliste qui éternisait les catégories de son interprétation historiographique. Mais, pourra-t-on objecter, comment une philosophie serait-elle possible, qui ne croit pas à la fonction méta-historique et en conséquence éternellement valable de ses propres catégories? Critiquer la signification et la valeur de ces catégories qui seules permettent de comprendre l'histoire, ne signifie-t-il pas tomber dans le scepticisme? L'objection elle-même révèle la mentalité de celui qui la formule, lequel éprouve le besoin de donner à la philosophie un privilège absolu dans la vie. La philosophie est de nouveau sibylline en ce qui concerne les choses divines, c'est de nouveau une idéologie qui

ne doit rien à l'histoire, et qui plane dans le ciel du monde intelligible. Alors que l'action humaine serait toujours entachée par une limitation pragmatique et historique, la pensée philosophique serait une sphère élégante où ces taches n'existent pas. Cet absolu contre lequel l'idéalisme prend polémiquement position revient sous la forme de pensée, de logique humaine qui s'identifie avec la logique divine, d'esprit qui coïncide avec l'esprit divin.

« L'histoire, écrivait Gentile, ...cet individu, qui est le monde, du point de vue de la logique du concret... est Dieu... Le processus de l'histoire est le processus de Dieu, dont la perfection, l'infinité et l'absolu sont justement dans son devenir, ce qui revient à dire dans sa spiritualité. » (*Système de logique* Vol. 2. p. 270).

Croce arrivait à établir l'identification entre l'*esprit* de sa logique et le Dieu chrétien, la différence consistant seulement dans le fait que le Dieu chrétien (esprit lui aussi) n'est plus adoré comme mystère, étant devenu « vérité limpide pour l'œil de la logique concrète, qui pourra bien se dire *divine* au sens chrétien, comme celle à laquelle l'homme s'élève continuellement et qui, le joignant continuellement à Dieu, le fait vraiment homme. » (Cfr. l'œuvre récente de Croce : *Discours de philosophie variée.*)

Cette coïncidence entre la logique divine et la logique du spiritualisme, ou la prétention de ce dernier à offrir une quintessence de la création même du monde, expliquent ce ton intolérant et factieux tellement caractéristique de la critique idéaliste et de la personnalité de Croce. Les adversaires en général sont considérés comme des hommes privés de la lumière de la vérité, comme des pseudo-penseurs qui se prévalent de pseudo-concepts et dont les pensées ont une valeur empirique, contingente et pragmatique. La plupart du temps, pour l'idéaliste, ceux qui ne se conforment pas aux classifications conceptuelles de l'idéalisme, ceux qui ne font pas rentrer les choses dans les cases typiques des systèmes idéalistes (théorique et pratique, intuition et concept, individuel et universel, économie, éthique, esthétique, logique, rythmicité dialectique, circula-

rité de l'esprit, fait et acte, logique du concret et logique de l'abstrait, etc.) ne pensent pas, ou, s'ils pensent, n'ont que des bribes de pensée qui n'acquièrent leur validité qu'une fois réinterprétées au sein de la thématique canonique et orthodoxe.

L'un des torts les plus grands de la culture idéaliste fut qu'elle se présenta sous une forme systématique, ce fut son organicité et son architectonicité mêmes. Le profane a l'illusion, quand il lit un certain nombre d'œuvres des idéalistes, que toutes ses idées s'harmonisent en une architecture cohérente. Tous les problèmes semblent se résoudre ou se dissoudre comme de faux problèmes, toutes les questions trouvent une réponse. En réalité, cette sagesse trop harmonieuse est en grande partie verbale et sophistique; c'est un énorme château de cartes, un royaume des fées. Le réel est infiniment plus problématique que ne le croit l'idéalisme. Le paradoxe se vérifie qu'une philosophie qui s'annonce comme une guerre à l'esprit de classification crée elle-même une forêt de classifications; cette dialectique qui devait être dans les esprits la libération de toute raideur dogmatique, la fluidification de la pensée fidèle à la fluidité du vivant, devint elle-même un nouveau schéma classificateur. Le devenir de l'esprit était renfermé dans une formule.

Cet esprit qui devait être auto-création infinie et libre, et qui en ce sens paraissait innovateur et révolutionnaire, se renfermait dans les formules qui l'exprimaient et la rhétorique de la mobilité s'unissait à une nouvelle scolastique abstraite et dogmatique. « Comme l'attitude mentale du philosophe de la dialectique se constitue au moment où il précise la formule dialectique du devenir, l'aspect qui permet de définir cette dialectique est en dernière analyse celui qui finit par avoir le dessus et par se révéler dans une attitude typiquement conservatrice. » (U. Spirito, *La vie comme recherche*, p. 70).

Celui qui a fréquenté les milieux idéalistes sait de quelle façon expéditive et sommaire n'importe quel problème inquiétant est « liquidé » selon cette logique. La dialectique idéaliste au lieu d'être une méthode pour rester ouvert à la vie et

à l'expérience, devient la solution spiritualiste, académique, scolastique qui résout a priori au lieu de se mettre à l'étude de l'expérience. Toute forme d'empirisme étant une forme de pensée non spéculative, l'idéaliste tente de transformer n'importe quel problème concret en un problème de logique spéculative et d'en donner la solution abstraite. De là le « savantisme » et le pédantisme, le dédain de toute logique différemment orientée. L'historiographie idéaliste, au lieu de s'ouvrir aux nouveautés de la pensée, jalouse de préserver ses schématismes dialectiques, détourna sa sympathie, et même sa compréhension et son attention, de toute forme de pensée qui pouvait interpréter le processus de la vie spirituelle selon des critères différents du sien. Les mouvements spéculatifs post-hégéliens quand ils se détachaient du sillon de la révision de la dialectique hégélienne accomplie par les néo-idéalistes, étaient dépréciés et considérés comme des déviations dangereuses ou inutiles. La nouvelle orthodoxie idéaliste traita avec un suprême mépris les courants du positivisme (confondant grossièrement dans son jugement le vieux positivisme du siècle passé avec les nouvelles tendances du positivisme critique contemporain), du pragmatisme, du néo-réalisme, de l'irrationalisme. Vis-à-vis de tout le mouvement de la culture contemporaine, l'historiographie idéaliste n'eut qu'ironie et agressivité.

De grands penseurs comme, par exemple, Husserl, étaient liquidés en quelques mots. De grandes expériences politiques et humaines, comme le marxisme et les formes de vie collectiviste, étaient expédiées de haut. Même dans la vie politique, ce verbalisme fit sentir sa faiblesse en pontifiant à vide, en créant des conciliations purement conceptuelles qui ne tenaient pas compte des forces réelles de la vie politique et de la structure réelle du monde social dans lequel on était appelé à agir. Le spiritualisme idéaliste agit comme une *dictature logique* en ce sens qu'il donna une organisation mentale à beaucoup d'hommes qui ne cherchaient dans la culture qu'une forme supérieure d'inertie : l'inertie docte qui regarde les choses d'un point de vue préétabli et systématique, abritée du choc de l'expé-

rience et soustraite à l'exigence de renouveler continuellement son propre arsenal de catégories. Ayant en main chaires et revues, il faisait la pluie et le beau temps dans la culture, rejetant ses adversaires sur le plan de la non-culture.

Tandis que les formes plus vivantes et plus ouvertes de la philosophie contemporaine se plaçaient sur une ligne convergente avec celle de la pensée scientifique, les idéalistes italiens accentuaient les motifs de divergence, ne sachant pas que la liberté qu'ils croyaient atteindre était le résultat d'un divorce fatal qui compromettait le sérieux de la philosophie et la profondeur de la science.

Remo CANTONI.

(Traduit par Michel Arnaud.)

L'ÉGLISE CATHOLIQUE ET LE FASCISME

La tendance au fascisme d'une notable partie du peuple italien et l'empire de l'Église catholique sur celui-ci sont évidemment deux faits qui doivent être étudiés ensemble. C'est là le jugement immédiat, et presque intuitif, de n'importe quel observateur. Pourtant, il n'est pas exact, à mon avis, de dire que l'Église catholique a profité du fascisme italien comme d'une force étrangère, pour en obtenir des avantages, selon son habituelle tendance au compromis. Les bases de l'alliance entre le fascisme et l'Église sont plus profondes et moins fortuites. Le fascisme italien est, en soi, un phénomène catholique, il naît des vices mêmes et des inclinations morbides sur quoi, en Italie, l'Église catholique fonde sa puissance, et l'on peut en somme le considérer comme un produit politique, limité dans le temps, de notre catholicisme. Au moment du Risorgimento, nos hommes les meilleurs étaient conscients d'une vérité évidente : ils savaient que l'on ne peut obtenir la guérison politique de l'Italie qu'en remontant jusqu'à la racine du mal, c'est-à-dire en rassemblant toutes les forces de la culture pour limiter l'influence de l'Église sur le pays. Le pivot de leur politique était l'anticléricalisme. Aujourd'hui, hélas! il semble que cet enseignement se soit perdu. Les conseils de la tactique politique, la computation quotidienne des forces en présence, la peur, chez les partis de droite, de bouleversements sociaux, le besoin, chez les partis de gauche, de trouver l'approbation du peuple, non seulement dans ses qualités mais aussi dans ses défauts, un ensemble de calculs, de restrictions mentales et de prudence myope induisent la

plupart à pardonner à l'Église catholique l'énorme rôle qu'elle a joué dans le fascisme et à s'abriter, comme toujours, derrière des prétextes intellectuels : l'anticléricalisme est maintenant démodé. De la sorte, en Italie, tous, ou presque tous, en viennent indirectement à un compromis avec le fascisme, lequel dépasse de beaucoup la brève période historique qui s'étend de 1922 à 1943. Le danger c'est que la même matrice, demeurée intacte, ne produise de nouveaux phénomènes qui ne seront certainement pas le fascisme sous son aspect historique maintenant dépassé, mais qui lui ressembleront dans les intentions et dans les effets. Mais avant d'aller plus loin, il est nécessaire de dire quels sont, à notre avis, les vices fondamentaux du peuple italien, vices qu'entretient l'Église et dont est sorti le fascisme.

Il semblera étrange que je dise ce que je vais dire à propos d'un peuple qui a vu ses villes incendiées, ses familles ravagées par la prostitution, par la faim et par les maladies, à la suite d'une guerre qui s'est achevée par un désastre : mais si le peuple italien en est arrivé là, c'est parce qu'il est dominé par une seule obsession, celle de ne jamais souffrir. Depuis longtemps, l'effort principal du peuple italien est de ne pas participer à l'histoire. Peu importe que cet effort lui coûte plus de larmes, de sueurs et de sang que d'accepter le rôle que lui impose l'histoire : tel est l'instinct profond du peuple italien. Nous savons que le fait de se refuser, par paresse, par commodité, par peur, à une décision nette, a des conséquences presque toujours plus pénibles pour nous, et aussi pour notre égoïsme, que de prendre courageusement cette décision : pourtant, nous ne la prenons pas, par crainte de souffrir. Rien de ce que l'on pense et l'on dit en Italie, depuis des années, n'a d'autre but que celui de se soustraire à une histoire qui demande trop de souffrances. Il semble que, depuis des années, l'Italie se livre à un gaspillage d'intelligence fièvreux et maladif, non point pour appartenir à l'histoire mais pour en sortir une fois pour toutes. La phrase la plus révélatrice qu'ait prononcée Mussolini, durant toute sa carrière, ce fut celle qu'il dit après l'entrée en guerre : « L'histoire

nous a pris à la gorge. » C'est là le cri d'un homme (et d'un peuple) pris au piège, à leur insu.

Inutile de dire ici que le peuple italien est riche d'intelligence, sinon pour se demander pourquoi tant d'intelligence compte relativement si peu dans le monde. La raison, c'est que, s'il y a beaucoup d'intelligence en Italie, il y en a peu d'honnête, c'est-à-dire de libre et d'efficace. Il y a plutôt un gaspillage d'intelligence défensive, utilitaire, le gaspillage d'une intelligence dirigée par l'égoïsme, par l'apitoiement sur soi-même et par la peur de vivre. Cela se voit dans la littérature, dans les arts, dans la pensée. A peine a-t-elle pris contact avec les courants vivants de la culture moderne, auxquels parfois elle s'abandonne pendant un bref instant, l'intelligence italienne, vive dans tous les sens du mot, s'éveille. Elle s'éveille pour neutraliser ces courants et s'y soustraire : ce qui, à la longue, réclame un effort plus grand, et aussi un gaspillage, de talent plus grand, que de les accepter avec simplicité. Ceci, comme il est naturel, se dissimule derrière de grandes illusions et de grandes ambitions : foi en les valeurs éternelles, amour des grandes synthèses, haut esprit de conciliation, mesure, équilibre, style, tradition, modération. Aussi cette culture se prétend-elle universelle, idéaliste; mais son « idéalisme » est de caractère pratique, c'est un opportunisme larvé; c'est surtout une défense de son propre confort.

La vie politique, par suite, a les mêmes tendances. Le fascisme italien, qui est bien différent du fascisme allemand, ne fut qu'apitoiement sur soi-même et peur de vivre. L'Italie se voyait menacée par les circonstances politiques d'avoir à entrer, malgré elle, dans l'histoire; elle se rebella avec le sourd entêtement de ceux qui préfèrent une vie d'humiliation à l'effort de volonté nécessaire à la rupture d'un « collage ». Cette menace exacerbant leur peur de vivre (peur de vivre dissimulée sous le masque du plaisir, et, même, d'un art de vivre) se présentait aux Italiens surtout sous un aspect particulier, celui d'une contrainte à « vivre politiquement ». Le peuple italien, irréligieux, résistant à l'histoire, hait les courants politiques qui ont comme devise « politique d'abord ».

En fait, vivre politiquement veut surtout dire souffrir; et cela veut dire non seulement des expériences hasardeuses, des conflits intérieurs, des rapports de classes difficiles, mais aussi la nécessité de choisir, l'impossibilité de ne pas choisir, la crainte que même le fait de se mettre à l'écart ne soit interprété comme étant un choix et n'entraîne un danger, la sensation angoissante que chacun de nos actes puisse également avoir, parmi ses mille conséquences possibles, des conséquences désavantageuses pour nous. Au lieu de quoi l'idéal italien est de vivre avec sécurité, dans le cadre de la vie privée : un vice qui s'affuble lui aussi du masque de la vertu, du masque de la bonté, de la sagesse, du sens pratique, de l'amour de la famille. C'est pourquoi le peuple italien, « sibi et paucis amicis », s'est débarrassé non de telle ou de telle politique, mais de la politique en général, en la déléguant tout entière à une seule personne, qui le soulageait, en échange, du danger de n'importe quel choix. Bien qu'il fût tout autre chose, Mussolini apparut à l'énorme majorité des Italiens comme une sorte de prêtre sagace.

Il serait néanmoins erroné de croire que le peuple italien est ouvertement réactionnaire. Il est trop inquiet pour cela, trop fourbe et trop curieux, trop anxieux d'être moderne, trop enclin à donner une valeur excessive, voire exclusive, à son intelligence. Ouvertement réactionnaire, un Italien ne l'est que difficilement, sinon par vanité intellectuelle, du moins par crainte de se voir, comme on dit, dépassé. En outre, être réactionnaire est aussi quelque chose de dangereux, cela réclame de la force de caractère, de l'obstination, le courage de supporter l'impression désagréable de « ne pas être dans la réalité » et celle, encore plus désagréable, que la « réalité » fait craquer de jour en jour les bases de notre vie. Ces attitudes à la fois stupides et héroïques ne sont pas pour notre peuple. Celui-ci cherche un compromis continuel entre son intelligence, dont il est très vain, et son manque de courage : il voudrait sortir de l'histoire tout en affectant, pour lui-même, d'être, entre tous les peuples, celui qui est le plus dans l'histoire. Encore une fois, on peut observer cela dans notre culture.

Personne ne pourrait nier que la culture italienne est l'une des plus « ouvertes », ainsi que le démontre sa xénophilie; que, durant le fascisme, elle fut non seulement très attentive à tout ce qui se passait hors des frontières italiennes, mais qu'elle tenta à sa manière de l'absorber et de l'assimiler. Nulle culture n'est, plus que la nôtre, prête à de soi-disant mouvements d'avant-garde, et certains de nos intellectuels se font une commode sinécure en assumant une sorte de charge d' « avant-gardistes » à vie. Mais notre culture absorbe, en général, ces tendances vivantes pour les neutraliser et en extraire une vapeur narcotique qui leur enlève la force nécessaire pour la gêner. L'effet final est celui qui frappe certains étrangers, d'un panorama culturel varié, animé, brillant, mais qui, dans l'ensemble, a des relents de stagnation. La même chose, nous devons le répéter, se passe en politique. Le peuple italien exige, en plus de la sécurité, un second narcotique pour son intelligence et son astuce, il exige une fausse révolution. L'histoire italienne récente est une histoire de faux actes de courage, de révolutions indolores; et ce sont ensuite celles-ci qui amènent les plus graves douleurs, mais sans le concours de la volonté de celui qui les subit, c'est-à-dire inutilement; tout se passe comme dans ces romans où l'auteur s'analysant, et s'accusant, à travers ses personnages, en une sorte de commode crise chronique, semble pris du délire de la clarté mais s'il fait tout cela, c'est dans l'intention, non de se transformer, mais bien de se conserver tel qu'il est. En fait, il est connu que le peuple italien est capable des confessions les plus crues, lesquelles plaisent aussi à sa vanité intellectuelle, mais qu'il est presque incapable de repentir et de transformation. La séduction que le fascisme exerça sur notre peuple consista précisément en ce qu'il lui permettait de satisfaire à la fois deux besoins opposés, en ce qu'il lui permettait d'accomplir d'un seul coup révolution et réaction. Mussolini offrait à l'Italie une révolution indolore, une révolution sans risques, qui ne troublait pas l'ordre, qui mettait en sommeil toutes les contradictions d'intérêts et d'idées, qui n'avait pas d'incidence sur la vie privée et sur l'art de vivre. En mettant notre peuple

hors de l'histoire et (du moins tout le monde le croyait) à l'abri du danger, il comprit quel était le profond instinct de ce peuple; il le comprit plus intimement encore, en lui parlant en même temps d'une histoire rhétorique et de dangers factices.

Il faut maintenant effleurer rapidement un dernier point, celui qui échappe le plus à un observateur étranger : le peuple italien, du moins dans sa partie intellectuelle, est atteint de neurasthénie. C'est là l'écot qu'il paie pour une existence équivoque, pour l'énervant effort réclamé par un compromis continuel entre son intelligence et son manque de courage. En fait, deux routes s'ouvrent aux Italiens. L'une est celle qui consiste à s'abandonner à une vie principalement physique, sans problèmes et sans idées, ne visant qu'à sa propre survivance et à son propre bien-être, avec cette bonté naturelle et ce sentimentalisme inoffensif qui plaisent tant aux étrangers; et c'est là la voie qu'a choisie la plus grande part de notre peuple, lequel est en fait, et pour notre malheur, l'un des meilleurs peuples du monde. L'autre route est celle dans laquelle sont contraints de s'engager les intellectuels, celle de la neurasthénie chronique, une neurasthénie qui absorbe leurs énergies, les affaiblit et les rend égoïstes. Voilà pourquoi les étrangers ont coutume de dire qu'en Italie il y a un peuple sympathique et une classe intellectuelle déplaisante. Nous savons en fait à quel épuisement nous condamne un état perpétuel de mauvaise foi et de double vie, lesquelles amènent l'angoisse et le manque de courage; combien est épuisant ce gaspillage d'intelligence, fièvreux et vide, qui nous est demandé chaque jour pour soutenir le compromis, pour trouver chaque jour à celui-ci de nouvelles justifications fines et non convaincantes, d'autant moins convaincantes qu'elles sont fines, pour soutenir la lâcheté et son alliée naturelle, la subtilité. La classe intellectuelle italienne, qui est forcée de glisser d'un état de mauvaise foi à un nouvel état de mauvaise foi, est une classe subtile, sophistiquée et névrosée; ne réussissant jamais, par manque de courage intérieur, à dépasser les points morts, elle semble, sous cette subtilité, atteinte d'un éternel infantilisme; de fait,

c'est une classe d'enfants adultes et malades, qui tourne autour de ses maux infantiles. Elle se consume éternellement autour des mêmes problèmes, politiques, sociaux, psychologiques, sexuels, et elle s'y enfonce toujours davantage, ne se décidant jamais à s'offrir à elle-même le risque d'une solution nette et active. Son châtiment, c'est un état de malaise, de mauvaise conscience, d'effort intellectuel vain et pénible, d'agitation fébrile, de morbidité inquiète.

Ce qui précède est un diagnostic bref et certes imparfait des maux dont souffre le peuple italien et que l'on peut résumer en un seul, le manque de courage. Le peuple italien est un peuple qui semble avoir oublié cet enseignement de Dante : que le commencement de toute action fructueuse est un acte de courage, la victoire sur la lâcheté. C'est de là que naît le fascisme, phénomène passager; mais ces maux sont alimentés, à un niveau plus profond, par le comportement religieux et politique de l'Église catholique, phénomène séculaire.

Il est de fait que, en Italie, pendant les vingt années du fascisme, l'Église et le fascisme ont vécu dans la plus étroite union et se sont partagé les rôles. Cette union ne s'est lézardée que lorsque le fascisme a semblé vaincu. Le fascisme croyait utile pour ses calculs de se rapprocher de l'Église; l'Église croyait utile d'exploiter le calcul fasciste pour obtenir, là où ce lui était nécessaire, l'aide du bras séculier; mais il y avait aussi à cette union un motif plus profond et plus vrai, c'était que leurs idéaux et leurs besoins étaient les mêmes. Avant tout, à cause de la nature des deux institutions. C'est l'Église qui, avec la Contre-Réforme, a inauguré la méthode de la fausse révolution, visant à maintenir en vie tous les défauts contradictoires du peuple italien dans l'intention d'en profiter. Le fascisme ne fit que marcher sur les traces de l'Église et l'on peut en conséquence le considérer comme un phénomène contre-réformiste. C'est du reste une erreur que de croire que la contre-réforme s'est dressée contre la réforme, comme un mouvement ouvertement réactionnaire. L'une de ses prétentions manifestes, ce fut certes d'être un mouvement révolutionnaire, mais la contre-réforme tenta d'absorber et d'assimiler toutes

les idées religieuses de la réforme, afin de les neutraliser et de les rendre inefficaces; elle suscita de nouveaux ordres monastiques de combat; elle prêcha, comme la réforme, la rigueur. Son attitude fut celle du fascisme devant les courants révolutionnaires authentiques dont il affecta d'absorber jusqu'au vocabulaire, et que de la sorte il stérilisa parce qu'il les transplantait en un terrain réfractaire. L'Église ne pouvait qu'approuver un conservatisme maquillé en révolution, un conservatisme typiquement contre-réformiste et ecclésiastique; un conservatisme qui correspond en fait à ses propres méthodes d'action.

Il est inutile à présent de s'attarder sur les détails d'une collaboration qui fut minutieuse et capillaire, et dont nous avons tous le souvenir. Nous nous en tiendrons à deux faits. Le premier, c'est la concorde dans la censure et l'hostilité commune contre les intellectuels. Les restrictions morales que nous imposa le fascisme (quand il interdit, par exemple, aux personnages des romans de commettre le suicide, l'adultère, les péchés contre nature et en général tout ce qui parut contraire à la « santé ») venaient à la fois de la nature même du fascisme et des conseils de l'Église. Si parfois se dessinait un désaccord, c'était seulement pour aboutir à un marché.

Vers 1930, parut un livre de Piero Martinetti sur le Christ. C'est l'une des plus profondes études que l'on connaisse sur l'enseignement du Christ, tel qu'il fut dans la réalité et débarrassé des superpositions ultérieures. Le livre fut mis sous séquestre, et en échange l'archevêché de Milan consentit à l'illumination de la place du Dôme à l'occasion d'une visite de Mussolini. Ernesto Buonaiuti, qui avait quitté l'Église, fut privé par le fascisme de sa chaire universitaire et, en échange, l'Église renonça aux quelques velléités politiques qu'avait encore la jeunesse catholique. On devrait connaître davantage ces choses. Il faut pourtant ajouter que le fascisme frappait volontiers ces hommes, et qu'il les eût frappés sans l'Église. Le fascisme et l'Église avaient trop d'affinités pour se heurter jamais.

L'autre point est la question du mariage. Église et fascisme

tenaient tous les deux à prolonger l'immoralité typique du mariage italien, sous le prétexte apparent de défendre la santé et la moralité. Tous les deux avaient besoin d'hommes sans idées et sans fierté, étouffés par la vie privée et par leurs ambitions familiales. Grâce à l'Église et à ses alliés politiques, les conditions de la famille italienne sont en fait désastreuses, et elles absorbent une grande part des énergies de la pensée. A la suite d'une enquête, je suis parvenu à la conclusion que trente pour cent environ des familles italiennes ont désespérément besoin d'être dissoutes. C'est une hypocrite illusion de l'Italie que de se croire un pays moralement sain, et de croire que d'autres pays, par exemple la France, sont, par contre, les pays de la licence. En réalité, dans tous les pays du monde, les rapports familiaux sont plus nets, plus sincères, plus honnêtes qu'en Italie. La famille, qui devrait être une force sociale, est devenue en Italie un bourbier : elle est le centre de la double vie, de la tromperie perpétuelle, de l'infidélité chronique, de la rancœur sournoise, de la vengeance dissimulée. La vie sociale est corrompue dans ses racines mêmes par cette école permanente de mauvaise foi. Entre les murs de leurs maisons, les Italiens usent non seulement leurs nerfs, mais ils apprennent aussi à manquer de courage et de loyauté.

Ces observations fragmentaires me servent à toucher, parmi les nombreuses raisons pour lesquelles le fascisme fut agréable à l'Église, celle qui, à mon avis, est la plus importante. L'intérêt suprême de l'Église, c'est que les hommes n'aient pas d'idées; c'est-à-dire qu'ils s'abstiennent de tout problème politique, religieux et moral pour s'occuper seulement de leurs affaires privées et se maintenir ainsi dans un état de neurasthénie. Privation d'idées signifie morbidité et souffrance, et cela aussi plaît à l'Église. Il faut par exemple à l'Église catholique que l'homme demeure empêtré, embourbé dans le problème sexuel. En fait, l'Église tourne perpétuellement autour de ce problème, le prenant pour centre de sa prédication, et elle a bien raison de le faire, car c'est précisément là que réside sa force. L'homme qui se libère effectivement de ce problème et qui entre ainsi dans la vie libre et adulte des idées, est presque toujours un

homme perdu pour l'Église. Mais l'homme qui ne peut toucher aux idées parce qu'englué dans la sensualité, dans ses contradictions factices et dans les pseudo-idées qui en dérivent, finit presque toujours par devenir une proie facile pour elle. L'Église fera toujours tout ce qui est possible afin que le problème sexuel demeure pour nous une obsession. Vicaire des névroses, elle a besoin des névroses des hommes, car, en obligeant ceux-ci à stagner, en les tenant comme liés à leur propre personne par l'égoïsme des malades, elle ne leur interdit pas seulement l'accès à la pensée mais leur fait appeler frénétiquement d'autres consolations. Les hommes de mauvaise foi, les lâches, ceux qui ont peur de vivre, les artificiels, les égoïstes, ces victimes certaines de la neurasthénie, trop angoissées et trop préoccupées d'elles-mêmes pour pouvoir aspirer à n'importe quelle libération, voilà la farine dont l'Église d'aujourd'hui fait son pain; elle recueille les fruits de leur lâcheté, de leur peur. Les élans et les visions de la foi lui déplaisent, seule lui plaît notre faillite. Ce qu'il y a en Italie comme littérature catholique suffirait à le prouver. Des esprits faibles et ambigus voient dans le catholicisme l'incubateur de leurs malaises intérieurs, et ils cherchent à perpétuer ceux-ci en lui sous des prétextes métaphysiques. Dans le riche terrain sentimental catholique, ils découvrent des garanties à leur mollesse, à leur duplicité et à leurs complexes, et une casuistique et un continuel dualisme qui leur donnent le moyen, non pas de les résoudre, mais bien de les conserver intacts. La pensée catholique est maintenant passée à l'absorption inactive des divers « maux du siècle », des maladies de la conscience qui trouvent en elle la possibilité de s'étaler avec complaisance et la preuve prétendue qu'elles sont délicates, incurables et éternelles. L'Église vit de notre neurasthénie et tout particulièrement en Italie de la neurasthénie qui résulte de la mauvaise foi italienne. Prompte quand elle le peut à devenir elle-même tyran, elle est l'amie de toutes les tyrannies qui ne se dressent pas contre elle, surtout parce que la tyrannie fait de l'homme un malade qui se complaît dans ses maux. L'état de maladie et de mauvaise foi que l'on voit sous la tyrannie est

riche de nuances, de complications, de lueurs équivoques que l'homme sincère ignore. Sous la tyrannie, la névrose se complaît en elle-même et aime sa propre richesse. L'Église recueille non seulement les fruits de la maladie, mais aussi ceux de cet amour angoissé par lequel se défend la maladie.

On peut donc tirer quelques conclusions. L'Église, telle qu'elle est en Italie, se présente comme liée aux vices les plus funestes du peuple italien qui, sous son influence, ne s'en libérera jamais. Elle fut en outre intimement unie au fascisme, pour deux raisons principales. Parce que le fascisme, comme l'Église, fut une force conservatrice, mais non seulement conservatrice : ce fut aussi un « dévitalisant » des forces les plus vives, politiques et sociales, qu'il rendait inopérantes, en les attirant sur son fond conservateur, sous le masque d'une révolution simulée. Et en outre parce que l'Église se sert de l'état de neurasthénie que la tyrannie entretient en éloignant les hommes de la politique et de la lutte des idées, en les rendant égoïstes, en les emprisonnant en eux-mêmes. L'Église d'aujourd'hui, qui a perdu toutes ses vraies forces actives, vit en fait de notre lassitude et de notre peur, de notre égoïsme.

Aujourd'hui, après la chute du fascisme, l'Église est demeurée en Italie et elle continue son œuvre. Sa fonction est toujours celle d'une force conservatrice; elle continue, autant qu'elle le peut, à le dissimuler. Elle continue à accomplir cette assimilation des idées réformistes et progressistes, sous lesquelles les principes conservateurs demeurent intacts; elle condamne de la sorte ces idées à l'anémie et à la mort, et elle donne encore une fois à l'Italie l'illusion d'accomplir une réforme qui ne coûte pas de peine. Le conservatisme italien, la vieille fourberie italienne se transvasent aujourd'hui dans le « réformisme » catholique de la même manière qu'ils se transvasèrent dans la « révolution » fasciste. Les hommes qui s'allient aujourd'hui encore à l'Église sont chaque jour davantage dominés par les forces conservatrices qui les ont attirés à elles. On défend l'Église avec les arguments de ce pessimisme catholique sur lequel se fonde aussi le fascisme, arguments tirés du manque de confiance dans les forces italiennes et d'un jugement négatif

sur nos ressources religieuses et morales. Selon ses défenseurs, sa sagesse, son expérience millénaire se tiennent loin de ces aventures dangereuses dont nous sommes incapables, de ces libertés de pensée et d'action qui se révèlent inadaptées à notre incontinence et à notre manque de cohésion sociale. C'est ainsi, je le répète, que se justifiait le fascisme. De même que de la neurasthénie, l'Église se sert du vieux pessimisme italien qu'elle seule a diffusé. Même les catholiques italiens qui, pourtant, lui donnent leurs votes, répondent à sa duplicité par leur propre duplicité. Si leur adhésion à l'Église était sincère, ils devraient désirer que l'Église commandât aux âmes et aux mœurs sans aucun obstacle ; car la vraie foi n'admet pas les demi-mesures qu'admettent par contre les adhésions partielles, sentimentales et intéressées. Mais tous les catholiques d'aujourd'hui seraient saisis d'effroi à la pensée que l'Église pût prendre sur notre vie sociale un empire total, et non limité par d'autres forces. Ils veulent donner à l'Église une force suffisante pour la mettre à l'abri d'aventures plus radicales, mais ils cultivent en même temps les forces opposées qui, ouvertement et en sourdine, en modèrent l'influence. Les catholiques savent très bien de quelle tyrannie sans limites l'Église serait capable, par une nécessité intrinsèque à sa constitution, si elle ne rencontrait plus de résistance. Il suffit de parcourir aujourd'hui nos journaux catholiques pour voir combien est immédiate, spécialement dans les questions intellectuelles et morales, leur prétention de s'associer au pouvoir politique, dès que s'élève une voix qui leur est contraire. Les critiques toutes tissues de motifs moralistes et confessionnels, et faussement revêtues de motifs rationnels et esthétiques, que l'on lit aujourd'hui dans les journaux catholiques à propos de chaque œuvre de la pensée et de l'art, leur ton pétulant et agressif, la demande continuelle de « mesures » contre les dissidents ne nous laissent aucun doute sur ce que serait notre sort si le pouvoir ecclésiastique devenait prédominant. Les catholiques eux-mêmes le savent : et l'on assiste en conséquence au curieux spectacle d'hommes dits religieux, attentifs néanmoins à rationner à leur Église l'usage du bras

séculier, le lui accordant quand cela les sert, mais jamais assez pourtant pour lui permettre de devenir exigeante.

L'Église catholique élabore aujourd'hui encore en Italie la forme de conservatisme la plus séduisante pour notre peuple, qui veut des réformes en sourdine, à cours limité et garanti, et demande à rester loin de l'histoire en feignant d'y participer, à ne souffrir jamais activement, mais seulement passivement, pour revenir ensuite au point de départ. Cette Église corrobore l'objection courante selon laquelle seule une politique « sage », prudente en ce qui concerne les innovations, et nuancée de police, convient à notre maigre conscience sociale, au désastre qui nous a submergés et à nos souffrances. C'est-à-dire qu'elle tend à perpétuer à son avantage tous les vices dont le peuple italien a besoin de se libérer. Avant tout, il n'est pas vrai que le peuple italien moderne ait beaucoup souffert, je parle de souffrance consciente et acceptée; la souffrance est tombée sur lui comme la grêle sur un champ. Ce peuple doit encore souffrir vraiment, consciemment et dangereusement, s'il veut entrer dans l'histoire dont il s'est exclu. L'alternative qui se propose à lui est non pas de mourir ou de survivre, mais de vivre dans l'histoire ou hors d'elle; vivre dans l'histoire est son unique but légitime. Si son caractère est trop mou, il est juste qu'il périsse. On ne comprend pas la raison de ces soins protecteurs qui visent à prolonger un état d'infériorité et qui en compensation nous promettent une survivance a-historique et seulement physique. Ces soins ressemblent à ceux de certaines mères qui, craignant que leur fils ne soit inadapté à la vie, le gardent calfeutré à la maison et ne s'aperçoivent pas que cela est contre la justice, car le juste serait de le pousser dehors, pour qu'il devienne un homme ou se brise. S'il est un peuple qui a besoin de douleurs utiles et conscientes, c'est bien le peuple italien, qui a cherché seulement jusqu'à présent à les éviter, en élaborant un art du bien-vivre qui ne lui épargne pas le mal, mais qui lui apprenne à s'en arranger au mieux. Mais pour cela il lui faut éliminer, au moins de sa vie politique, l'influence d'une Église qui se nourrit de toutes ses plus vieilles maladies.

Le rôle des intellectuels peut être aujourd'hui en Italie très grand. Ces esprits libres, non conformistes et courageux (et il y en a certainement quelques-uns) qui ne sont pas corrompus par la mauvaise foi névropathique propre à leur classe, ne peuvent avoir aujourd'hui en Italie qu'une seule fonction, celle d'insuffler au peuple les qualités qui lui manquent le plus, la sincérité et le courage. C'est à eux qu'il incombe de reprendre, en dehors de toute suggestion immédiate de la tactique politique, l'anticléricalisme que nous ont laissé en héritage les grands hommes de notre Risorgimento. L'Italie, aujourd'hui, a besoin d'une pléiade de moralistes qui se fassent une habitude du courage intellectuel, de la rigueur dans l'observation et dans la parole. Il est surtout nécessaire qu'ils abandonnent cette habitude, à laquelle on les invite aujourd'hui de toutes parts, d'aduler le peuple italien ou une partie de celui-ci, appelant qualité ce qui est défaut, louant une passivité, une tolérance, un égoïsme, une promptitude à céder pour ne pas souffrir qui ont pénétré profondément jusque dans les couches populaires. Le devoir de l'intellectuel italien est, aujourd'hui, d'être méchant; c'est seulement en frappant ce peuple qui, sans nul doute, est un grand peuple, qu'on peut lui marquer vraiment de l'amour.

Guido PIOVENE.

(*Traduit par Claude Beigbeder.*)

La tendance intellectuelle de l'Italie, catholique et crocienne, catholique et idéaliste, quoiqu'elle ait une grande importance, ne donne que le visage d'une Italie conservatrice. L'Italie révolutionnaire, elle, met sa figure la plus haute dans les noms de deux écrivains politiques, qui se formèrent dans la lutte contre le fascisme et qui moururent, encore jeunes, précisément sous les coups du fascisme. Ils furent d'ailleurs amis, alliés, et si la personnalité de l'un a aujourd'hui plus de relief que celle de l'autre, le rapport qui s'est établi entre eux continue à être vivant sans violence, et fécond sans déséquilibre, et c'est pourquoi il permet en Italie un dialogue, ailleurs impossible, entre marxistes et non-marxistes. Le marxiste Antonio Gramsci et le non-marxiste Piero Gobetti s'entendirent grâce à une liberté d'esprit qui tirait sa force, chez l'un, du contact direct avec les travailleurs tout en s'opposant au « philistinisme » de tant de représentants ouvriers, et chez l'autre de l'insatisfaction cuisante d'une minorité bourgeoise en quête d'un libéralisme *italien, indépendant de la bourgeoisie elle-même, de ses formes, de ses intérêts, de ses idéologies. L' « antiphilistinisme » d'Antonio Gramsci s'étend aujourd'hui aux masses du Parti communiste italien ; celui de Piero Gobetti, plus resserré, à de petits groupes de jeunes gens ; l'Italie est heureuse de posséder ces deux avant-gardes, d'origines différentes, qui permettent et au marxisme d'évaluer, d'analyser, de discuter des problèmes déjà posés ou simplement signalés par d'autres, et à ces autres de prendre conscience, malgré leur tendance à l'idéalisme, des problèmes essentiels de l'histoire. Une étude sur Antonio Gramsci, suivie de quelques-unes de ses lettres de prison, et une étude sur Piero Gobetti illustrée d'un de ses écrits, veulent montrer les directions que suit le développement de la plus jeune pensée italienne.*

ANTONIO GRAMSCI

Né en Sardaigne de parents pauvres, Antonio Gramsci conserva toujours l'empreinte de son origine. Son premier élan révolutionnaire, en effet, lui est venu d'avoir passé sa prime jeunesse dans une des provinces les plus arriérées de l'Italie. Mais tout de suite son intelligence pénétrante et précise le porta à élargir son horizon, à incorporer l'île où il était né, et en général les régions arriérées du Midi, dans l'ensemble de l'État italien, et à rechercher les raisons historiques de ce retard, les raisons du fossé profond qui sépare un Nord en voie de progrès industriel et agricole et un Midi caractérisé par une agriculture rudimentaire, des rapports sociaux de type féodal, la misère et l'ignorance des masses.

Gramsci alla finir ses études à Turin et c'est là, en 1911, qu'il passa dans les rangs du parti socialiste, c'est là qu'il trouva les raisons d'un tel déséquilibre et les méthodes de lutte pour l'éliminer. Ce qui situa l'éducation politique de Gramsci, ce ne furent certes pas les dirigeants socialistes d'alors, détachés des masses et embourbés dans un réformisme petit bourgeois ou dans un révolutionnarisme verbal, mais ce fut le contact vivant avec la classe ouvrière de Turin et parallèlement l'étude approfondie des classiques marxistes. Le prolétariat de Turin était alors composé de la fleur de la classe ouvrière italienne, et fortement concentré dans les grandes industries, en particulier chez Fiat qui avait connu dans les dix premières années de ce siècle un vigoureux essor. C'est ce prolétariat fortement organisé et discipliné, doué d'une singulière énergie révolutionnaire, qui fut l'école socialiste du

jeune Sarde; par le contact direct et humain avec celui-ci, il développa sa propre pensée et sa propre action politique. Contact humain, disons-nous, et non exclusivement politique, et c'est là, en effet, un des aspects les plus caractéristiques de la personnalité d'Antonio Gramsci. Tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître savent combien il était différent de ces intellectuels qui « descendent » vers les classes sociales opprimées, en conservant une attitude de supériorité et de distance, et concevant unilatéralement leurs rapports envers elles comme ceux du maître avec ses élèves. Un savoureux épisode rapporté par Félice Platone nous montre Gramsci aux prises avec un de ces grands savants et il se conclut par ce principe qu'Antonio ne se fatiguait jamais de répéter : « Pour enseigner aux ouvriers, il faut d'abord aller à leur école ». Et aller à leur école signifiait pénétrer dans leur vie d'usine et leur vie privée, rentrer dans leur mentalité, saisir en eux l'aspiration tenace vers une société de justice, découvrir la source de leurs énergies révolutionnaires prolétariennes et y abreuver constamment sa propre pensée; ce qui était possible seulement à celui qui leur inspirait confiance, à celui qui se mettait à côté d'eux comme un camarade plus doué seulement par son intelligence et par sa culture. Et en cela Gramsci réussissait d'une façon admirable et naturelle; il savait écouter longuement les ouvriers, il savait les suivre un à un et non seulement dans leur vie politique, mais encore dans leur existence personnelle, il savait tirer de chacun de ces contacts une expérience, un enseignement.

En 1915, subitement, après l'entrée en guerre de l'Italie, Gramsci, qui était déjà considéré comme la plus populaire et la plus représentative des personnalités socialistes de Turin, est appelé à diriger la section de l'*Avanti* à Turin, et dans les colonnes de son journal il commence cette bataille qui le conduira en quelques années à la tête du prolétariat de Turin d'abord, de l'Italie ensuite. Dans ces années de guerre où, sur le plan national et international, la banqueroute des classes dirigeantes se fait toujours plus évidente, la fonction historique du prolétariat italien, fonction qui va bien au delà de tout

opportunisme réformiste, se clarific dans la pensée du jeune directeur de l'*Avanti*.

Élu secrétaire du parti socialiste de Turin, Gramsci se met à la recherche de l'organisation de base qui pourrait réaliser concrètement les aspirations révolutionnaires de la classe ouvrière. Les contacts avec la base deviennent toujours plus intenses et fréquents dans cette recherche organisatrice qui se tourne particulièrement vers la vie d'usine, là, où le prolétariat trouve son organisation naturelle, là où se forme sa conscience collective, là où il apprend à lutter pour les propres intérêts de sa classe. Et il est bien connu que cette organisation de base fut trouvée par Gramsci dans les délégations internes de l'usine, organismes de défense ouvrière, qui naquirent et se développèrent durant la guerre; il est connu qu'autour précisément de ces délégations internes ou de ces conseils d'usine se développa un mouvement de renouvellement de la praxis révolutionnaire socialiste. Il tirait son nom d'*Ordine Nuovo*, du journal que Gramsci fonda le 1er mai 1919 pour le guider ou l'approfondir. Ce qui est moins connu c'est la signification spécifiquement révolutionnaire que le mouvement des conseils d'usine prenait dans la pensée de Gramsci et du groupe de l'*Ordine Nuovo*. Gramsci, en effet, concevait les conseils d'usine bien autrement que les réformistes, qui n'y voyaient que des organismes purement syndicaux, liés aux syndicats de leur catégorie, ayant seulement pour rôle de défendre les intérêts immédiats des ouvriers; pour Gramsci, au contraire, les conseils d'usine étaient les germes de la future société socialiste, quelque chose d'analogue aux soviets de Russie, des organismes dans lesquels le prolétariat acquérait une conscience et une éducation de classe dirigeante; pour lui les producteurs s'y préparaient, par un travail sérieux et tenace, à assumer la responsabilité technique et morale de la direction de la production, cette direction dont ils étaient détachés dans la société capitaliste. Le mouvement des conseils d'usine n'était donc l'expression ni d'un réformisme bourgeois ni d'un insurrectionalisme négatif; il était un mouvement révolutionnaire propre, parce qu'il misait sur la capacité de

la classe ouvrière à dépasser ses propres limites et à assumer le rôle de classe dirigeante; et si le mouvement restait pratiquement limité aux ouvriers de Turin, lui, de par son principe révolutionnaire, se tournait vers la totalité du prolétariat italien considéré non plus, sectairement, comme une classe arrachée de la nation, mais au contraire comme la vraie, l'authentique classe « nationale », c'est-à-dire la classe qui devrait porter en avant la nation dans tous les secteurs et résoudre ces problèmes que les vieilles classes dirigeantes s'étaient montrées incapables de résoudre ou même seulement de poser.

La conception du prolétariat comme classe dirigeante et comme classe nationale, tel était le motif central de la lutte pour le renouvellement du socialisme que Gramsci menait infatigablement dans les colonnes de l'*Ordine Nuovo*; à partir de ce motif central, en effet, le révolutionnaire sarde, en unifiant dans une synthèse hardie et géniale les expériences insulaires de sa première jeunesse et ses expériences prolétariennes de Turin (il avait vu les unes et les autres à travers le marxisme de Lénine), affrontait d'une manière complètement neuve ce qui était le problème fondamental de la nation italienne : le problème méridional. En janvier 1920, il écrivait : « La bourgeoisie septentrionale a assujetti l'Italie méridionale et les îles, elle les a réduites à des colonies d'exploitation; le prolétariat septentrional, en s'émancipant lui-même de l'esclavage capitaliste, émancipera les masses paysannes méridionales asservies à la banque et à l'industrialisme parasitaire du Nord. La régénération économique et politique des paysans ne doit pas être recherchée dans une division des terres incultes ou mal cultivées, mais dans la solidarité du prolétariat industriel qui a besoin, à son tour, de la solidarité du prolétariat agraire, qui y a intérêt, afin que le capitalisme ne renaisse pas économiquement de la propriété terrienne et que l'Italie méridionale et les îles ne deviennent pas une base militaire de contre-révolution capitaliste. »

Mais le mouvement de l'*Ordine Nuovo*, bien que suivi avec enthousiasme par le prolétariat de Turin (la maturité révolutionnaire démontrée chez les ouvriers de Fiat en 1920, en fait foi)

restait à l'échelle nationale un mouvement limité. Les masses prolétariennes de l'Italie, dirigées par les éléments réformistes et centristes du parti socialiste, étaient brisées dans leur élan révolutionnaire par la tactique opportuniste de leurs chefs, par la manœuvre astucieuse et dilatoire du gouvernement Giolitti et par la rapide montée de la réaction fasciste sous les successifs gouvernements libéraux.

Gramsci avait compris depuis longtemps le péril fasciste. Dès 1917, il avait écrit : « La phase actuelle de la lutte des classes en Italie, c'est la phase qui précède soit la conquête du pouvoir politique par le prolétariat révolutionnaire en vue de passer à de nouveaux modes de production et de distribution, soit une redoutable réaction de la classe possédante et de la caste dirigeante. Aucune violence ne sera épargnée pour soumettre le prolétariat industriel et agricole à un travail servile. » Déclarations qui prirent figure plus tard de prophéties.

Il était donc nécessaire de créer rapidement à l'échelle nationale l'instrument de lutte qui pût défendre le prolétariat de l'offensive réactionnaire et le conduire à la contre-offensive. Le parti socialiste, tel qu'il se présentait en 1921, ne pouvait être cet instrument, étant donné l'incertitude et l'opportunisme de la majorité de ses cadres dirigeants. Il fallait donc livrer bataille au sein même du parti, éliminer les réformistes, vaincre les indécisions des centristes, créer une organisation nouvelle adéquate aux exigences de la lutte prolétarienne et à la gravité du moment. Tous les courants de la gauche du parti se préparèrent à cette bataille et tout le travail de Gramsci fut braqué sur leur unification. Et il est bien connu que le bloc de gauche ne réussit pas au congrès de Livourne à gagner à sa cause les éléments centristes du parti et à isoler les réformistes. La scission se fit aussi bien à gauche qu'à droite et de là naquit le parti communiste italien.

Mais même dans le nouvel organisme révolutionnaire qui surgissait à la veille du coup d'État fasciste, une lutte de quelques années fut nécessaire et elle se fit dans les très difficiles conditions de la demi-légalité créée par le terrorisme, désormais

instrument de gouvernement du fascisme. Dans le parti fondé à Livourne, en effet, le groupe de Gramsci était encore en minorité, tandis que dominait la plate-forme idéologique et tactique de Bordiga (analogue à celle de Trotzky en Russie). Gramsci dut combattre longtemps le sectarisme de Bordiga qui isolait le prolétariat tandis qu'il était nécessaire de constituer un front commun de toutes les forces démocratiques contre le fascisme; d'autre part, il devait combattre sa conception caporaliste du parti qui anéantissait toutes les énergies révolutionnaires des militants. Les résultats de cette lutte, dans laquelle se formèrent les meilleurs cadres, se virent en 1924 durant la crise Matteoti. Alors le parti communiste italien, sous la direction de Gramsci, se présenta comme un bloc compact à l'avant-garde de l'opposition antifasciste, prêt à diriger l'insurrection du pays. Si elle ne se produisit pas, la cause en est, comme chacun sait, l'attitude de toutes les autres forces démocratiques; elles croyaient pouvoir abattre le fascisme avec une tactique de simple abstentionnisme parlementaire.

La bataille perdue ne fut pas toutefois dépourvue d'enseignement; si sous le coup des lois d'exceptions, les militants communistes tombèrent l'un après l'autre, si Gramsci lui-même fut arrêté et condamné à une lente mort dans les bagnes fascistes, ces victimes laissèrent au prolétariat et au peuple italien cet enseignement que leur sacrifice rendait plus sûr et plus précieux : seule l'union des ouvriers, des paysans et de toutes les forces démocratiques peut abattre le fascisme et tenir tête à la réaction.

Antonio Gramsci était un intellectuel, et un grand intellectuel; les écrits qui nous restent de lui et les témoignages de tous ceux qui l'ont connu attestent sa vaste et profonde intelligence, son vif intérêt envers toute expression de la culture, sa capacité d'études méthodique et analytique, sa puissance d'assimilation et de synthèse. L'esprit de Gramsci était une machine prodigieuse, c'était un des plus grands esprits qu'ait eus certainement l'Italie. Toutefois cela n'est pas suffisant pour le déclarer homme de culture. Car c'était un intellectuel d'un type nouveau qui avait une conception de la culture et des intellectuels

profondément différente de la conception traditionnelle. « La culture, écrivait-il dans l'*Ordine Nuovo*, c'est la capacité de comprendre la vie et la place que nous marquent nos rapports avec les autres hommes. A de la culture celui qui acquiert la conscience de soi et qui sent la relation immanente avec tous les autres êtres, ce qui le différencie des autres et ce qui l'unit à eux. » Pour cette raison, la fonction politique et sociale des intellectuels est d'une extraordinaire importance. On ne peut comprendre l'hégémonie économique d'une classe sur le reste de la société, si l'on n'étudie pas attentivement, non seulement les structures politiques, mais aussi toutes les institutions culturelles et le rassemblement des intellectuels qui en représentent l'idéologie particulière et qui à leur tour dirigent la structure sociale. Les classes intellectuelles, bien loin d'être étrangères à la lutte sociale et politique, représentent en réalité l'intermédiaire entre les classes dominantes et le reste de la société. Même les intellectuels de la « pure » culture ont leur fonction politique, quand bien même ils ne s'en rendent pas compte. Par leur détachement du mouvement dialectique du réel, par leur évasion vers le pur moment idéal considéré comme absolu et extérieur, ils expriment l'idéologie conservatrice d'une classe qui ne peut maintenir sa propre hégémonie que dans l'arrêt du mouvement social.

Comme représentants caractéristiques de cette attitude des classes intellectuelles italiennes, Gramsci indiquait Benedetto Croce. Son admiration pour le grand philosophe des Abruzzes ne le retenait pas de critiquer son œuvre d'un point de vue nouveau. Au contraire, elle le stimulait. Il s'agissait d'étudier la philosophie de Croce non comme philosophie « pure », mais comme l'expression idéologique des classes dirigeantes italiennes. « Au-dessus du bloc agraire », écrivait Gramsci dans ce magnifique travail qu'est la *Questione Méridionale*, « fonctionne dans le Midi un bloc intellectuel, qui pratiquement a servi, jusqu'à maintenant, à empêcher que les fissures du bloc agraire ne deviennent trop périlleuses et ne déterminent un éboulement. Les représentants de ce bloc intellectuel peuvent être jugés comme les réactionnaires les plus actifs de la péninsule.

Avec une main plus large que celle, — très étroite, — du bloc agraire, ils ont obtenu que le développement des problèmes méridionaux ne dépasse pas certaines limites, qu'ils ne deviennent pas révolutionnaires. Hommes de très grande culture et de grande intelligence surgis sur la terre traditionnelle du Midi, mais liés à la culture européenne et mondiale, ils avaient toutes les qualités pour donner satisfaction aux besoins intellectuels des plus honnêtes représentants de la jeunesse cultivée du Midi, pour endormir leurs quelques velléités de révolte contre les conditions existantes, pour les amener à une ligne moyenne de sérénité classique de la pensée et de l'action. Ceux qu'on appelle « néo-protestants » ou calvinistes n'ont pas compris qu'en Italie, une réforme religieuse des masses ne pouvait se faire à cause des conditions modernes de la civilisation, et que la seule Réforme historiquement possible s'était faite avec la philosophie de Benedetto Croce; il a changé la direction de la méthode de la pensée, il a apporté une nouvelle conception du monde qui a dépassé le catholicisme comme toute autre religion mythologique. Sous cet angle Benedetto Croce a accompli une très haute fonction *nationale* : il a détaché les intellectuels radicaux du Midi des masses paysannes, en les faisant participer à la culture nationale et européenne et à travers cette culture les a fait absorber par la bourgeoisie nationale et ainsi par le bloc agraire ».

Cette fonction politique conservatrice de la philosophie crocienne se manifeste clairement dans sa conception de l'histoire. L'histoire éthico-politique de Croce tend à ne considérer dans l'histoire que le moment où l'hégémonie d'une classe est maintenue par sa direction culturelle, le moment où sa puissance est si solide et si sûre que toute la société en absorbe l'idéologie comme si elle était une force spirituelle supérieure aux classes ou aux luttes économiques. L'histoire ainsi conçue devient une histoire d'idées, ou mieux une histoire des intellectuels comme seule authentique classe sociale. Cette histoire néglige au contraire de considérer le moment de la lutte économico-sociale, ce moment précisément où l'idéologie naît comme instrument conceptuel pour l'affirmation révolutionnaire d'une

classe. De là, cette sérénité classique, ce « hors de la mêlée » qui jaillit de l'histoire crocienne comme du reste de toute sa philosophie.

Ce jugement sur Croce ne signifiait pas toutefois que Gramsci repoussât toute son œuvre. Sa conception éthico-politique de l'histoire, à ses yeux, conservait sa fonction, surtout comme antidote d'une forme de marxisme mécanique et déterministe; la fonction d'un canon méthodique relatif et partiel, valable à condition qu'on se souvienne de sa partialité et qu'on ne le transforme pas en principe d'histoire spéculative. Et, pour ce qui regarde la philosophie de Croce en général, d'après les quelques esquisses qu'on retrouve dans les écrits gramsciens parus jusqu'à ce jour, on peut noter combien Gramsci tendait à faire ressortir l'origine marxiste de nombreux éléments de la philosophie crocienne, éléments qui furent ensuite peu à peu refondus, jusqu'à disparaître presque complètement. Dans un de ses « cahiers » de prison, il écrivait ainsi : « Comme la philosophie de la praxis a été la traduction de l'hégélianisme dans un langage historique, de même la philosophie de Croce est, dans une très remarquable mesure, une traduction dans un langage spéculatif de l'historicisme réaliste de la philosophie de la praxis. Il faut refaire pour la conception philosophique de Croce cette même réduction que les premiers théoriciens de la philosophie de la praxis ont fait pour la conception hégélienne... A un travail d'un tel genre, à un « Anti-Croce » qui dans l'atmosphère culturelle moderne pourrait avoir la signification et la portée qu'a eu l'Anti-Duhring pour la génération précédant la guerre mondiale, il vaudrait la peine qu'un groupe entier d'hommes consacrent dix années de leur activité. »

Mais le relèvement de la fonction politique des intellectuels ne restait pas chez Gramsci fin en lui-même; il se mêlait à la bataille révolutionnaire en lui donnant un caractère tout particulier. Un des problèmes les plus importants pour la lutte prolétarienne était en effet, selon Gramsci, celui de la rupture du bloc intellectuel conservateur et de la formation d'un groupe de nouveaux intellectuels orientés vers le prolétariat. Il ne s'agissait pas seulement de ces intellectuels qui entraient

dans le prolétariat en en acceptant l'idéologie, il s'agissait aussi de *la formation d'un nouveau mouvement intellectuel qui étaierait le prolétariat et les intellectuels marxistes en restant cependant dans une sphère idéologique différente.* L'*Ordine Nuovo* se fit le promoteur d'un tel mouvement; aucun autre journal n'était plus que lui en mesure de le faire. Dans l'*Ordine Nuovo*, en effet, il n'était pas traité seulement des problèmes directs de la lutte politique, mais des problèmes culturels de tout genre; la classe ouvrière s'élevait, grâce à lui, à l'étude du problème philosophique, pédagogique, artistique, scientifique, etc..., elle se faisait promotrice d'un renouvellement de la culture italienne qui avait une valeur non seulement par les marxistes, mais par tous les intellectuels qui désiraient travailler à la formation d'une culture progressive, plus adhérente à la réalité historique, plus sensible aux questions sociales.

La sincérité et la profondeur de cette impulsion de l'*Ordine Nuovo* sont illustrées par un exemple singulier : un des rédacteurs du journal, son critique littéraire, était un jeune intellectuel qui, de par sa formation, se trouvait sur un plan culturel bien différent de celui du marxisme. Piero Gobetti, une des figures les plus intéressantes et les plus vivantes de l'après-guerre italien, démontre concrètement comment, quoiqu'en partant de prémisses diverses et même opposées, on peut arriver à des conclusions très similaires, pourvu qu'on soit animé par un désir sincère. La pensée de Gobetti était idéaliste et libérale et tel il resta jusqu'à sa mort prématurée, œuvre des « manganellatori [1] » fascistes. Toutefois son libéralisme était bien différent du conservatisme bourgeois ; son concept de la liberté était un concept dynamique et ouvert ; c'était le principe de renouvellement continuel de la vie politique et sociale, à travers des forces plus vives et plus fraîches, plus capables de faire progresser la société. Le libéralisme de Gobetti était capable de le porter à admirer avec un sincère enthousiasme le mouvement des conseils d'usine et toute

1. *Manganellatori :* ceux qui maniaient la manganelle, sorte de matraque dont se servaient les fascistes.

l'organisation des ouvriers de Turin. Dans la vigoureuse classe prolétarienne de Turin, dans son impulsion au renouvellement de la Société, à une nouvelle organisation de la production et à un nouveau développement productif, il voyait une expression de liberté, une suite cohérente du libéralisme, comme en général dans la classe ouvrière consciente il voyait « l'héritière naturelle de la fonction libertaire exercée par la bourgeoisie. » Aussi la pensée de Gobetti, éloignée de celle de Gramsci dans la conception générale de l'histoire, arrivait à des conclusions presque identiques sur toute une série de problèmes particuliers. Même jugement sur le risorgimento italien comme révolution inachevée, étouffée presque à sa naissance par les mouvements réactionnaires de la bourgeoisie; adhésion à sa polémique contre le socialisme réformiste, à son évaluation de la révolution positive, interprétée hardiment et presque paradoxalement comme révolution libérale. Mais le point où Gobetti et Gramsci se rencontraient le plus parfaitement, c'était la manière de poser le problème des intellectuels italiens; pour Gobetti aussi il s'agissait de former un groupe d'intellectuels de gauche qui collaborerait activement avec la classe ouvrière, qui se rencontrerait avec elle, sinon dans l'idéologie, en tout cas dans la commune exigence d'un renouvellement; et une telle collaboration devint un fait concret surtout quand à la voix ouvrière de l'*Ordine Nuovo* répondit la voix intellectuelle de *Rivoluzione Liberale*, journal fondé par Gobetti.

Trop peu des cahiers écrits en prison par Gramsci a été publié jusqu'à ce jour pour qu'on puisse donner de sa pensée une esquisse, même sommaire. Ce qui apparaît déjà clairement, c'est la multiplicité des sujets traités et la profondeur et la généralité des points de vue gramsciens. Depuis les problèmes pédagogiques et scolaires soulevés par la réforme Gentile jusqu'aux questions dantesques, des problèmes politiques aux problèmes linguistiques, des études sur de Sanctis à l'analyse de la littérature populaire et même du roman feuilleton, des questions du Risorgimento italien au fordisme américain, l'esprit varié de Gramsci savait se mouvoir agilement même dans les terribles souffrances de sa prison. Il semble impossible qu'un homme

incarcéré pendant de longues années, dans de telles conditions de santé, ait pu « sentir » une telle multiplicité de problèmes. Mais ce qui est plus intéressant encore c'est la profonde unité de sa pensée au milieu de sujets si divers. On ne retrouve peut-être chez aucun autre écrivain marxiste une telle capacité de « comprendre » la réalité dans tous ses aspects, et d'en recueillir les significations les plus essentielles, non seulement sans renoncer à la considérer d'un point de vue révolutionnaire, mais plutôt précisément *à partir* d'un tel point de vue révolutionnaire. Les jugements hâtifs et sectaires, tendant à altérer la connaissance objective des faits et des idées pour utiliser immédiatement faits et idées aux fins de l'action sont absolument étrangers à la personnalité intellectuelle de Gramsci. Et chacune de ses considérations sur la réalité, même la plus éloignée de la politique, acquiert précisément de par son objectivité une valeur révolutionnaire. La « manchette » du premier numéro de l'*Ordine Nuovo* vaut pour toute l'œuvre de Gramsci : *Dire la vérité est révolutionnaire.*

Les cahiers écrits en prison devaient contenir, dans son intention, le matériel préparatoire pour une œuvre générale sur les intellectuels italiens, pour une histoire des intellectuels qui, en développant les concepts formels concernant ce problème, déjà élaboré dans la période de l'*Ordine Nuovo*, mettrait en relief le caractère « cosmopolite » des classes intellectuelles de notre pays, l'absence d'un lien intime et profond entre elles et les problèmes sociaux de notre peuple. « La culture italienne actuelle, écrivait-il, c'est la persistance du cosmopolitisme médiéval lié à la tradition de l'Empire et à l'Église, universels, avec un siège géographique en Italie. » Et ce manque de profondes racines dans la vie nationale (vie nationale, non dans un sens culturel, comme tradition culturelle italienne, mais dans une signification sociologique, comme vie concrète des classes de notre peuple) se manifeste même quand le problème national se pose comme problème politique, même à l'époque du Risorgimento et même, comme nous avons déjà vu, à propos de Croce, dans la culture du nouvel État italien jusqu'à la guerre mondiale et au fascisme. C'était là une position, comme on voit, complète-

ment nouvelle du problème de la culture italienne, une position qui dépasse, en les faisant elles-mêmes « objet » d'enquête historico-sociologique, les conceptions traditionnelles ou bien « culturelles » de cette culture elle-même. La figure typique de l'intellectuel moyen italien, comme homme de lettres, styliste, rhéteur, humaniste, traditionnaliste, devait recevoir en somme dans ce travail son explication sociologique en même temps que l'impulsion pour se hausser à une nouvelle figure de l'intellectuel dont le mode d'être ne consisterait pas dans l'éloquence, moteur extérieur et momentané des sentiments et des passions, mais dans une participation active à la vie pratique, comme constructeur et animateur.

Pour tout ce qui regarde la contribution directe apportée par Gramsci au marxisme, nous la connaissons trop peu encore pour l'évaluer complètement. On peut toutefois relever dès maintenant que Gramsci s'opposait aux interprétations mécanistes et fatalistes du matérialisme historique (dans un de ses cahiers de prison est contenue une critique serrée du livre sur le matérialisme historique de Bukharin), interprétations qui, selon sa pensée, ont désormais épuisé leur fonction historique, laquelle était de donner le premier élan à la nouvelle conscience prolétarienne. De même Gramsci tendait à reconnaître le marxisme comme une méthode extrêmement solide aussi bien en théorie qu'à la pratique, mais sans lui reconnaître de prétention à une vérité absolue et définitive. C'est une méthode, disait-il, en état de nous faire faire le moins d'erreurs possibles. A un tel point de vue se liait celui de l'importance de la fonction essentielle, dans l'histoire, de ces superstructures politiques, culturelles, religieuses, qu'un marxisme avarement économiste considère comme de purs fantômes des infra-structures économiques, alors qu'elles représentent au contraire, aux yeux des historiens, l'aspect idéologique de la structure sociale, indispensable à la réalisation de la structure sociale elle-même, et qu'elles sont, pour chaque historiographie concrète, en même temps l'effet et la cause du mouvement historique. L'intention de Gramsci était donc de purifier le marxisme de ses interprétations métaphysiques (interprétations extrême-

ment utiles à ses adversaires, comme Croce, qui pouvait déclarer au début du siècle le marxisme mort en Italie) et de restaurer un Marx authentique, sans nier qu'il y ait des développements authentiques du marxisme dans l'œuvre de Lénine et de Staline. Pour finir Gramsci se vouait lui-même autant que les futurs intellectuels marxistes à une étude historique et philologique de la formation de la pensée de Marx depuis ses œuvres de jeunesse, à éclairer l'évolution des éléments particuliers de sa pensée et à mesurer sa distance avec Engels. A examiner les tendances des études marxistes européennes de ces dernières années, on s'aperçoit combien Gramsci savait voir loin.

Le juge qui avait condamné Gramsci dit avec cynisme : « Cet homme est un chef, le chef de tous les révolutionnaires; il faut empêcher son cerveau de fonctionner », et dans cette phrase il avait résumé toute la férocité de la bourgeoisie fasciste. Mais le cerveau de Gramsci continue à fonctionner; à cette forme nouvelle de lutte, il se durcit peu à peu; il veut être cohérent, lutter jusqu'au bout, exploiter jusqu'à la fin l'unique force qui lui reste, le pouvoir qu'a sa pensée de rompre les murs de sa prison et de se tourner vers la future génération avec une œuvre et comme un exemple; il veut donner à la classe ouvrière tout ce qu'il peut extraire de son être malade. Nous avons déjà vu dans les brèves considérations sur ses *quaderni* quelle fervente vie intellectuelle il continua à avoir en prison. Mais la lecture de ses lettres nous permet d'observer de plus près son héroïque lutte. On ne le voit jamais tomber dans des accès de désespoir, il maintient toujours envers ses propres souffrances physiques et morales une attitude sereine et objective, comme s'il traitait de choses qui ne soient pas siennes. Nous sentons croître ses souffrances, nous sentons augmenter graduellement sa douleur d'être détaché « physiquement » du monde, de la lutte politique, de sa famille; nous sentons son corps qui s'en va peu à peu en ruines; cependant, de la première à la dernière lettre, c'est la même énergie de pensée, la même force morale. Jamais il n'oublie d'être, à travers ses correspondants, un éducateur du prolétariat; si, pour des raisons évi-

dentes, il ne peut diriger le mouvement politique par ses lettres, il ne cesse pas toutefois d'écrire pour son idée. Dans les observations de ses premières lettres sur ses compagnons d'exil près d'Ustica, sur les caractéristiques des diverses régions d'où provenaient les criminels de droit commun, dans sa correspondance, touchant les problèmes historiques et culturels, avec sa belle-sœur Tatiana et sa femme Giulia, dans ses observations pédagogiques à l'égard de ses enfants, dans les histoires qu'il recherchait dans sa mémoire ou qu'il imaginait pour les amuser et leur faire sentir concrètement sa présence, Gramsci reste toujours un éducateur et il conserve toujours, de l'éducateur, la sérénité, l'assurance, la richesse intérieure, la compréhension.

En face d'un document d'une telle envergure, on ne peut éprouver de pitié. Il n'est pas possible de prendre en pitié un homme qui, emprisonné durant de longues années, les poumons et les entrailles atteints, a la force morale d'écrire de longues lettres sur les derniers ouvrages reçus et de donner à ses enfants de très astucieux conseils sur la chasse aux grenouilles! Devant un pareil document, une question surgit en nous spontanément : en menant une lutte jusqu'au bout, jusqu'au très profond des plus intimes fibres, n'atteint-on pas un bonheur capable de vaincre toutes les douleurs?

GIACOMO CANTONI.

(Traduit par Claude Beigbeder.)

LETTRES D'ANTONIO GRAMSCI SUR BENEDETTO CROCE

Prison de Turin, 1er *décembre* 1930.

Très chère Tatiana,

... Je serais content si tu réussissais à trouver dans les librairies de Rome le fascicule d'octobre de *La Nuova Italia* [1], revue dirigée par le professeur Luigi Russo, et si tu pouvais l'expédier à Giulia. Une lettre qui y a été publiée parle, paraît-il, de la courtoise discussion qui eut lieu au Congrès international des Philosophes tenu récemment à Oxford, entre Benedetto Croce et Lunacharski sur la question suivante : le matérialisme historique peut-il fournir une doctrine esthétique? La lettre est peut-être de Croce lui-même, ou pour le moins d'un de ses disciples, et elle est curieuse... Il apparaît dans cette lettre que la position de Croce sur le matérialisme historique a complètement changé par rapport à ce qu'elle était jusqu'à ces toutes dernières années. Maintenant Croce soutient, rien moins, que le matérialisme historique marque un retour à la vieille théologie médiévale, à la philosophie prékantienne et précartésienne. Chose étonnante et qui tend à nous faire craindre que même lui, malgré son olympienne sérénité, commence à sommeiller trop souvent, *plus souvent qu'il n'arrivait à Homère*. Je ne sais s'il écrira un ouvrage spécial sur ce sujet mais je crois qu'il serait intéressant, et qu'il ne serait pas difficile de lui répondre, en puisant dans ses propres œuvres les arguments nécessaires et suffisants.

Je crois que Croce a eu recours à une polémique de malice très transparente et que son jugement, dépassant le jugement historico-philosophique, n'a rien été d'autre qu'un acte de volonté

1. La Nouvelle Italie.

visant à une fin pratique. Il serait peut-être possible de démontrer que de nombreuses théories, qui prétendent relever du matérialisme historique, sont tombées dans une position philosophique semblable au théologisme médiéval et ont fait de la « structure économique » une sorte de « dieu inconnu ». Mais qu'est-ce que cela signifierait? Ce serait comme si on voulait juger la foi, pape et Jésuites d'après les superstitions des paysans bergamasques. La position de Croce en face du matérialisme historique me fait penser à celle des hommes de la Renaissance en face de la Réforme luthérienne : « où entre Luther, disparaît la civilisation », disait Érasme, alors que les historiens d'aujourd'hui, dont Croce lui-même, reconnaissent en Luther et dans la Réforme les bases fondamentales de toute la philosophie et la civilisation moderne, y compris la philosophie de Croce. L'homme de la Renaissance ne comprenait pas qu'un grand mouvement de rénovation morale et intellectuelle, du moment qu'il prenait corps dans les vastes masses populaires, et tel était le cas du Luthéranisme, prît aussitôt des formes grossières et même superstitieuses. Il ne comprenait pas que cela était inévitable par le fait même que le peuple allemand, et non pas une petite aristocratie de grands intellectuels, était le pionnier et le porte-drapeau de la Réforme. Si Giulia pouvait le faire, qu'elle s'informe si la polémique Croce-Lunacharski donnera lieu à des manifestations intellectuelles de quelque importance.

Très chère, il faut que je remette ma lettre. Je t'embrasse très tendrement.

Antonio.

Prison de Turin, le 18 *avril* 1932.

Très chère Tania,

... Quand j'aurai reçu le livre de Croce, je serai très heureux de t'être utile et de t'écrire à ce sujet quelques notes critiques, non pas un compte rendu complet comme tu le désires parce qu'il me serait difficile de le jeter ainsi d'un seul trait. Du reste, j'ai déjà lu les chapitres préliminaires qui ont paru en opuscule séparé, il y a quelques mois. Dès aujourd'hui, je peux donc commencer à te fixer sur quelques points qui pourront être utiles à tes recherches et te fournir des informations supplémentaires, si tu veux donner à ton travail un certain développement et une certaine ampleur.

La première question à poser pourrait être, à mon avis, la suivante : quels sont aujourd'hui les intérêts culturels, prédominants dans l'activité littéraire et philosophique de Croce ? Sont-ils d'un caractère immédiat, ou d'une portée plus générale, ou répondent-ils à des exigences plus profondes que celles qui naissent des passions du moment ? La réponse n'est pas douteuse; l'activité de Croce a des origines lointaines et date précisément de la guerre. Pour comprendre ses derniers ouvrages, il suffit de revoir ses écrits sur la guerre, réunis en 2 volumes (*Pagine sulla guerra*, 2ª éditione accresciuta [1]). Je ne les ai pas, mais je les ai lus au fur et à mesure de leur parution. Leur contenu essentiel peut se résumer brièvement ainsi : lutte contre le caractère donné à la guerre sous l'influence de la propagande française et maçonnique, par laquelle la guerre devient une guerre de civilisation; à sa place une guerre du type « crocien » avec un déchaînement des passions populaires à base de fanatisme religieux. Après la guerre vient la paix, c'est-à-dire au conflit doit succéder non seulement une collaboration nouvelle des peuples, mais aux coalitions de guerre succèderont des coalitions de paix et il n'est pas dit qu'elles coïncident. Mais comment une collaboration nouvelle, générale et particulière, serait-elle possible si un critère immédiat de politique utilitaire devient principe universel ou catégorique? Il faut que les intellectuels résistent à ces formes irrationnelles de propàgande et qu'ils n'affaiblissent pas ainsi leur pays dans la guerre, qu'ils résistent à la démagogie et sauvent l'avenir. Croce voit dans le moment de paix le moment de la guerre et dans le moment de la guerre celui de la paix et s'ingénie à empêcher que toute possibilité de médiation et de compromis soit détruite dans l'intervalle. Pratiquement la position de Croce a permis aux intellectuels italiens de renouer des rapports avec les intellectuels allemands, chose qui n'a pas été, qui n'est pas facile pour les Français et les Allemands; donc l'activité de Croce a été utile à l'État italien dans l'après-guerre, quand des raisons plus profondes, d'ordre national, poussèrent à la rupture de l'alliance militaire franco-italienne, à un retournement de la politique à l'égard de la France pour un rapprochement avec l'Allemagne. C'est ainsi que Croce, qui ne s'est jamais occupé de politique militante, qui n'a jamais été d'un parti, est devenu ministre de l'Instruction publique dans le cabinet Giolitti de 1920-21. Mais la guerre est-elle finie? est-elle finie l'erreur de transformer indûment des critères particuliers de politique

1. *Pages sur la guerre*, 2e édition augmentée.

immédiate en principes généraux, de dilater les idéologies en philosophies et en religions? Non, certainement ; en conséquence la lutte intellectuelle et morale continue, les intérêts demeurent encore vivaces et actuels et il ne faut pas abandonner la bataille. La seconde question c'est le rang qu'occupe Croce dans la civilisation mondiale. Avant la guerre Croce occupait un rang très élevé dans l'estime des groupes intellectuels de tous les pays. Ce qui est intéressant c'est que, nonobstant l'opinion commune, sa réputation était bien plus grande dans les pays anglo-saxons que dans les pays germaniques : les éditions de ses livres, traduits en anglais, sont très nombreuses, plus nombreuses que celles de ses traductions en allemand. Croce, comme il apparaît dans ses écrits, a une haute conception de sa position de leader de la culture mondiale et des responsabilités et des devoirs qu'elle comporte. Il est évident que ses écrits présupposent un public mondial, d'élite. Il faut rappeler que dans les dernières années du siècle passé les écrits de Croce sur la théorie de l'histoire ont donné des armes intellectuelles aux deux plus grands mouvements du « révisionnisme » de notre temps, Édouard Bernstein en Allemagne et Sorel en France. Bernstein a dit lui-même avoir été poussé à re-élaborer toute sa pensée philosophique et économique après avoir lu les essais de Croce. Le lien intime qui unit Sorel à Croce était connu, mais il se révéla particulièrement tenace et profond quand furent publiées les lettres de Sorel où on le voit intellectuellement subordonné à Croce d'une façon surprenante. Mais Croce a porté encore ailleurs son activité « révisionniste » et cela spécialement après 1917. La nouvelle série d'essais sur la théorie de l'histoire commence après 1910 avec les *Cronache, Storie e false storie* [1] et va jusqu'aux derniers chapitres de la *Storia della storiographia italiana nel secolo* XIX [2], aux essais sur la science politique et aux dernières manifestations littéraires, parmi lesquelles la *Storia d'Europa* [3], ainsi qu'il m'apparaît, du moins d'après les quelques chapitres que j'ai lus. Il me semble que Croce tient plus que tout à sa position de leader du « revisionnisme » et que c'est cela qu'il juge être le meilleur de son activité actuelle. Dans une courte lettre écrite au professeur Corrado Barbagallo et publiée dans la *Nuova Rivista Storica* [4] de 1928 et 1929, il dit clairement que toute l'éla-

1. Chroniques, histoires et fausses histoires.
2. Histoire de l'historiographie italienne au XIXe siècle.
3. Histoire de l'Europe.
4. Nouvelle Revue historique.

boration de sa théorie de l'histoire en tant qu'histoire éthico-politique (c'est-à-dire toute ou presque toute son activité de penseur, pendant environ vingt années) est destinée à approfondir son revisionnisme d'il y a quarante ans.

Très chère Tania, si de telles explications peuvent t'être utiles pour ton travail, écris-le moi, et je chercherai de t'en donner sur d'autres points.

Antonio.

Prison de Turin, 25 *avril* 1932.

Très chère Tania,

... Dans le domaine de la prose scientifique, le style de Croce est un fait nouveau. Il traite avec une grande simplicité et une grande vigueur à la fois une matière qui habituellement, chez les autres écrivains, est présentée sous des formes confuses, obscures, indirectes, ambiguës. Son style littéraire est en harmonie avec sa vie morale, une attitude qu'on peut appeler gœthéenne de sérénité, de tranquillité, de sécurité imperturbable. Tandis que tant de gens perdent la tête et hésitent, pris de sentiments apocalyptiques et de panique intellectuelle, Croce devient un point d'appui pour atteindre la force intérieure avec son inébranlable certitude que le mal métaphysiquement ne peut pas prévaloir et que l'histoire est rationalité. Il faut se rappeler en outre que pour beaucoup la pensée de Croce ne se présente pas comme un système philosophique massif et donc d'assimilation difficile. Il me semble que la plus grande qualité de Croce a déjà été de faire circuler sans pédanterie sa conception du monde dans toute une série de courts écrits où sa philosophie se présente immédiatement et est absorbée comme étant du bon sens, du sens commun. Ainsi les solutions de nombreuses questions, en circulant, deviennent anonymes, pénètrent dans les journaux, dans la vie de tous les jours, et il y a une grande quantité de « Crociens » qui ne savent pas qu'ils le sont et qui même ne savent pas que Croce existe...

Antonio.

Prison de Turin, 9 mai 1932.

Très chère Tania,

... Puisque je n'ai pas encore lu *Storia d'Europa*[1], je ne peux te donner aucune précision sur ce quelle contient réellement. Je peux, cependant, t'écrire encore quelques observations qui ne sont pas étrangères au sujet comme tu le verras. Je t'ai déjà écrit que tout le travail historique de Croce dans ces vingt dernières années a porté sur l'élaboration d'une théorie de l'histoire en tant qu'histoire éthico-politique, en opposition à l'histoire économico-juridique qui représentait la théorie élaborée par le matérialisme historique d'après le processus « révisionniste » qu'il avait emprunté à l'œuvre même de Croce. Mais l'histoire de Croce est-elle éthico-politique? Il me semble qu'elle ne peut être appelée que « spéculative » ou « philosophique » et non éthico-politique et c'est à cause de son caractère et non pour des raisons éthico-politiques qu'il s'oppose au matérialisme historique. Une histoire éthico-politique n'est pas exclue du matérialisme historique puisqu'elle est l'histoire du moment « hégémonique », tandis qu'est exclue l'histoire « spéculative » comme toute philosophie « spéculative ». Dans son élaboration philosophique Croce dit avoir voulu libérer la pensée moderne de toute trace de transcendance, de théologie et même de métaphysique prise au sens tradionnel. Suivant cette voie, il est arrivé jusqu'à nier la philosophie en tant que système, justement parce que dans l'idée de système, il y a un résidu de théologie. Mais sa philosophie est néanmoins une philosophie « spéculative » et en tant que telle continue en plein la transcendance et la théologie dans un langage historique. Croce est si prisonnier de sa méthode, de son langage spéculatif qu'il ne peut juger que d'après eux : quand il écrit que dans la philosophie de la « praxis »[2], la structure est comme un Dieu caché, cela serait vrai si la philosophie de la praxis était une philosophie spéculative et non un historicisme absolu, libéré réellement, et non en paroles, de tout résidu transcendental et théologique. On peut lier à ceci une autre observation qui touche de plus près à la conception et à la composition de *la Storia d'Europa*. Peut-on se représenter une histoire d'ensemble de

1. Histoire de l'Europe.
2. Entendez : le marxisme.

l'Europe qui commencerait en 1815, c'est-à-dire à la Restauratio
Si une histoire d'Europe peut être écrite en tant que formation d'
bloc historique, elle ne peut exclure la Révolution française et
guerres napoléoniennes, qui du bloc historique européen sont
prémisse « économico-juridique », le moment de la force et de
lutte. Croce prend la période qui suit, là où les forces déchaîn
précédemment se sont équilibrées, « épurées » pour ainsi dire;
fait de ce moment un fait pour soi et construit son exemple historiq
Il avait fait la même chose avec son « Histoire d'Italie » : comm
çant en 1870, elle passait outre le moment de la lutte, le mom
économique, pour être l'apologétique du moment pur éthico-p
tique, comme si celui-ci tombait du ciel. Croce, bien entendu a
toutes les pénétrations et les habiletés de son langage critico-moder
a fait naître une forme d'histoire rhétorique dont la forme actu
est précisément l'histoire spéculative. Cela se voit mieux enc
si on examine le « concept historique » qui se trouve au centre
livre de Croce c'est-à-dire le concept de « liberté ». Croce en cont
diction avec lui-même confond « liberté » comme principe phi
sophique ou concept spéculatif et liberté comme idéologie ou b
instrument pratique du gouvernement, élément de l'unité mor
hégémonique. Si toute l'histoire est l'histoire de la liberté ou b
de l'esprit qu'elle crée elle-même (et dans ce langage liberté = esp
esprit = histoire et histoire = liberté), pourquoi l'Histoire eu
péenne du XIXe siècle serait-elle seule histoire de la liber
L'histoire de la liberté n'aura donc pas un sens philosophique m
signifiera auto-conscience de cette liberté et diffusion de cette au
conscience sous la forme d'une religion dans les couches intell
tuelles et de superstition dans les couches populaires qui se sent
unies à ces intellectuels, qui ont envie de participer à ce bloc p
tique dont les intellectuels sont les porte-drapeaux et les prêtres
s'agit donc d'une idéologie, c'est-à-dire d'un instrument pratique
gouvernement et il faudra étudier le lien pratique sur lequel il
fonde. La « liberté » comme concept historique, c'est la dialectic
même de l'histoire et elle n'a pas de « représentants » pratiques, d
tincts, et individualisés. L'histoire c'était la liberté, même chez
satrapes orientaux, il y avait même là un « mouvement » his
rique et ces satrapes ont croulé. En somme, il me semble que
paroles changent, elles sont au besoin bien dites, mais les choses
sont même pas égratignées. Il me semble que *La Critique Fasc*
dans un article, il est vrai, pas très explicite, a fait une critic

juste, en observant que dans vingt ans, Croce, qui voit le présent dans le futur, pourra trouver sa justification historique en tant que processus de liberté. Du reste, si tu te rappelles le premier point que j'ai traité, c'est-à-dire mes remarques sur l'attitude de Croce durant la guerre, tu comprendras mieux son point de vue : comme « prêtre » de la religion moderne historique, Croce voit la thèse et l'antithèse du processus historique et insiste sur l'une et sur l'autre pour des « raisons pratiques » parce que dans le présent il voit l'avenir dont il se préoccupe autant que du présent. A chacun son rôle : « aux prêtres » de sauvegarder le futur. Au fond il y a une belle dose de cynisme moral dans cette conception « éthico-politique »; c'est la forme actuelle du machiavélisme...

Antonio.

Prison de Turin, 6 *juin* 1932.

Très chère Tania,

... Je vais m'efforcer de répondre aux questions que tu me poses au sujet de Croce, bien que je n'en saisisse pas bien l'importance. Je crois même y avoir répondu dans mes précédentes observations. Relis le passage où j'ai fait allusion à l'attitude prise par Croce durant la guerre et vois s'il ne contient pas implicitement la réponse à une partie des questions que tu me poses aujourd'hui. Sa rupture avec Gentile date de 1912 et c'est Gentile qui s'est détaché de Croce et qui a essayé de se rendre philosophiquement indépendant. Je ne crois pas que Croce ait changé d'orientation depuis, quoiqu'il ait mieux défini ses doctrines. Son changement le plus important se fit de 1900 à 1910. Ce qu'on appelle la « religion de la liberté » n'est pas une trouvaille de ces dernières années, c'est simplement un résumé, dans une formule assez condensée, de sa pensée de toujours, depuis qu'il abandonna le catholicisme, comme il l'écrit lui-même dans son autobiographie intellectuelle (*Contributo alla critica di me stesso* [1].) Là encore Gentile ne me paraît pas être en désaccord avec Croce. Je crois que tu donnes une interprétation inexacte de la formule « religion de la liberté » puisque tu lui attribues un contenu mystique (du moins on pourrait le croire par le fait que tu parles de

1. Contribution à une critique de moi-même.

« se réfugier » dans cette religion comme une espèce de « fuite » du monde..., etc...) Rien de cela. Religion de la liberté signifie simplement foi dans la civilisation moderne, qui n'a pas besoin de transcendance et de révélation, mais qui contient en elle-même sa propre rationalité et sa propre origine. C'est donc une formule antimystique et, si tu veux, antireligieuse. Pour Croce toute conception du monde, toute philosophie, en tant qu'elle est une norme de vie, une morale, devient « religion ». Les religions prises au sens confessionnel sont, elles aussi, des « religions » mais « mythologiques », d'où, dans un certain sens « inférieures », « primitives », correspondant presque à l'enfance historique du genre humain. Les sources de telles doctrines se trouvent déjà chez Hegel et chez Vico et représentent le patrimoine commun de toute la philosophie idéaliste italienne, aussi bien celle de Croce que celle de Gentile. C'est sur cette doctrine qu'est fondée la réforme scolaire « gentilienne » qui tend à passer au crible l'enseignement religieux dans les écoles; Gentile voulait même le limiter aux classes élémentaires... Je crois que tu tends à exagérer la position de Croce à l'heure actuelle en le faisant plus isolé qu'il ne l'est. Il ne faut pas se laisser tromper par l'effervescence polémique d'écrivains plus ou moins dilettantes et irresponsables. Croce a exposé une grande partie de ses conceptions actuelles dans la revue *Politica* que dirigent Coppola et le ministre Rocco. Non seulement Coppola, mais, à mon avis, beaucoup d'autres sont persuadés de l'utilité de la position prise par Croce, qui crée une situation où est rendue possible la préparation à la vie collective des nouveaux groupes dirigeants de l'après-guerre. Si tu études toute l'histoire italienne, de 1815 à nos jours, tu verras qu'un petit groupe de dirigeants a réussi méthodiquement à absorber dans son cercle tout le personnel politique que des mouvements de masse, d'origine subversive, fournissaient. De 1860 à 1876, le Parti d'action avec Mazzini et Garibaldi, fut absorbé par la Monarchie en laissant un résidu insignifiant qui continua à vivre comme Parti Républicain, mais qui avait plus une signification folklorique qu'historico-politique. Le phénomène fut appelé « transformisme », mais il ne s'agissait pas d'un phénomène isolé; c'était un processus organique qui remplaçait, dans la formation des classes dirigeantes, ce qui s'était passé en France avec la Révolution et avec Napoléon, en Angleterre avec Cromwell. En effet, même après 1876, le processus de noyautage continue. Il prend une portée considérable dans l'après-guerre quand le groupe dirigeant tra-

ditionnel semble ne pas être en mesure d'assimiler et de diriger les nouvelles forces issues des événements. Mais ce groupe dirigeant est plus « malin » et plus capable que tout ce qu'on pouvait penser; l'absorption est difficile et pénible, mais malgré tout, tout arrive, par des voies nombreuses et par des méthodes diverses. L'activité de Croce est une de ces voies et de ces méthodes; son enseignement produit peut-être la plus grande quantité de « sucs gastriques » propres à la digestion. Placée dans la perspective de l'histoire italienne naturellement, l'activité de Croce apparaît comme la plus puissante machine à « adapter » les forces nouvelles aux intérêts vitaux (non seulement immédiats mais encore futurs) que possède aujourd'hui le groupe dominant et qu'il goûte, je crois, malgré certaines apparences superficielles.

Quand on jette dans le feu des corps divers dont on veut obtenir un alliage, l'effervescence superficielle indique précisément que l'alliage est en train de se former et non l'inverse. Du reste dans les faits humains la concorde se présente toujours comme « discors », comme une lutte et une dispute et non pas comme un baiser de théâtre. Mais elle demeure une concorde, et la plus intime et la plus opérante.

Antonio GRAMSCI.

(Traduit par Claude Beigbeder.)

PIERO GOBETTI

I

La « protestation » de Piero Gobetti, au début de la dictature fasciste, se révèle aujourd'hui comme un document humain et historique d'une telle portée qu'il assume un caractère exemplaire, exprimant, pour ainsi dire, en raccourci le drame de l'époque. Pour que cette protestation fût vraiment « engagée » et totale, il fallait qu'elle se terminât avec la vie. Gobetti « consuma » vraiment sa brève existence en quelques années décisives et les coups de bâton des « massiers » de Mussolini ne firent que précipiter la fin d'un organisme fragile et déjà menacé, usé par l'intensité de sa participation à la crise de l'époque.

Gobetti n'avait que dix-sept ans quand, au lendemain de la première guerre mondiale, il commença de publier à Turin sa première petite revue *Énergies Nouvelles*, où lui-même et quelques étudiants ses camarades ré-élaboraient en les discutant à nouveau, de façon abstraite et acerbe, mais passionnée, les thèmes de la culture italienne née pendant les premières années du siècle, idéalisme et historicisme, libéralisme et socialisme. Il ne s'agissait encore que d'un écho du premier *Sturm und Drang* culturel, somme toute assez innocent, qui avait éclaté une quinzaine d'années auparavant dans l'entourage des revues florentines *Il Leonardo* et *La Voce :* révolutions cérébrales qui n'avaient pas de prise sur la réalité, aspirations vers la liberté et vers la réforme, destinées à échouer à cause du terrain équivoque sur lequel elles étaient nées. Mais il pouvait

néanmoins provoquer l'étonnement, ce jeune homme qui, né dans un milieu petit-bourgeois et sans traditions studieuses, montrait qu'il avait lu Marx et Sorel, Croce et Gentile, Pareto et Einaudi, Salvemini et Missiroli : et ceci non point, comme il arrive d'ordinaire à cet âge, par l'effet d'une recherche générale de culture pure, mais dans une intention précise, prendre conscience du monde et agir en conséquence : « Il faut que nous parvenions toujours davantage à comprendre l'immanence de l'esprit, à voir dans chaque fait, dans chaque conséquence, une partie de notre âme elle-même. » L'ironie pessimiste des lettrés néo-classiques pouvait sourire de cette ardeur ingénue, de cette fougue romantique qui semblait s'empêtrer dans la terminologie philosophique à la mode. La polémique moraliste de Gobetti posait pourtant toujours l'exigence d'une Italie moderne et européenne, fondée sur le travail et sur le sérieux de la vie, tandis que les faibles velléités de retour vers l' « Italie barbare », vers un ultime fantôme du catholicisme de la Renaissance, toujours aux aguets dans la vie littéraire italienne, étaient destinées à affermir l'adhésion passive des forces de l' « intelligentsia » italienne au régime de la dictature.

Pour faire comprendre à un étranger ignorant des choses d'Italie le tempérament de Gobetti et le caractère de son action politique et culturelle, on pourrait, encore qu'avec toutes les précautions nécessaires, citer le nom de Péguy, — un Péguy nullement poète et mystique, plus directement engagé dans l'action, mais non moins pénétré d'un sentiment de religiosité de la vie et souhaitant anxieusement une rénovation morale et sociale, — en substituant à la philosophie de Bergson, celle de Croce, à l' « affaire » Dreyfus, l'affaire Matteotti, au mythe esthétique et patriarcal d'une France catholique et socialiste, synthèse de la tradition et de la modernité, l'idéal protestataire d'une Italie européenne, capable de donner naissance à de nouvelles aristocraties dirigeantes par la libre lutte des masses pour leur élévation. Fondamentalement prolétaire comme Péguy, Gobetti apporta dans son œuvre de prosélytisme culturel un esprit d'héroïque illuminisme. Avec des

moyens très limités, il créa deux importantes revues, une maison d'édition dont il fut l'esprit animateur, un peu comme Péguy l'avait été des *Cahiers de la Quinzaine*. Son ouverture d'esprit et sa générosité intellectuelle ne connaissaient pas de limites. Il laissa, dans la mesure où cela pouvait se concilier avec sa position d'intransigeance polémique, la liberté de s'exprimer dans ses revues même à ses adversaires. Il eut le temps de révéler dans ses éditions quelques écrivains nouveaux, comme le poète Eugenio Montale.

L'activité multiforme de Gobetti écrivain pourrait être interprétée par des gens distraits comme la conséquence d'intérêts discordants et encyclopédiques. Il écrivit sur l'histoire de l'art et sur le théâtre (il fut pendant quelque temps le critique théâtral du quotidien communiste *L'ordine nuovo*), il fit connaître la peinture de Casorati, traita d'histoire, de philosophie antique et moderne et de religion. Mais sous ces curiosités diverses et superposées, on n'avait pas de peine à découvrir l'unique intérêt qui poussait Gobetti : la politique, entendue surtout comme l'expression d'un problème moral et d'un besoin religieux latent. La rénovation politique devait être, en même temps, rénovation spirituelle et culturelle. Les textes de l'art, de la poésie ou du théâtre, comme les dogmes des religions, étaient essentiellement pour lui des documents d'histoire et de vie.

Lorsque Gobetti commença de publier, en février 1922, sa nouvelle revue *La rivoluzione liberale*, la crise de l'après-guerre italien était en train d'entrer dans sa phase décisive. A travers les bouleversements de la guerre et de l'après-guerre, arrivaient à maturité les vieux maux de la société italienne, que le Risorgimento, révolution d'élites intellectuelles restreintes, n'avait pas su corriger et qui dans les dernières décades n'avaient pu se concilier avec une démocratie formelle qu'à travers l'action habilement équilibrée, mais, au fond, tyrannique et obscurantiste, du vieux Giolitti. Dans un pays pauvre, industriellement arriéré, à l'exception du triangle Milan-Turin-Gênes, grevé du poids insoluble de la « question méridionale », l'entrée des masses organisées dans la lutte politique, la réac-

tion conséquente des classes conservatrices allaient finir de démolir les faibles structures du vieil état libéralo-démocratique. Qu'on ajoute, en outre, le très relatif sentiment qu'avaient de la liberté les susdites classes dirigeantes, pour lesquelles les mythes du Risorgimento, n'ayant pas eu le temps de s'insérer dans la réalité, étaient restés de l'idéologie et de la rhétorique pures. L'expérience elle-même de la guerre mondiale, en plaçant l'Italie sur un plan de lutte et d'importance internationales, n'avait fécondé que quelques esprits solitaires, laissant en héritage aux soi-disant intellectuels le « combattantisme » bavard et le nationalisme dannunzien et esthétisant. Le socialisme lui-même, après sa glorieuse ascension des premières années du siècle, apparaissait inefficace, grevé d'une part par les longues années d'action réformiste qui avaient imposé silence à l'esprit d'initiative des masses ouvrières, de l'autre par la verbosité démagogique et abstraite des maximalistes, qui rêvaient de miraculeuses palingénèses. La seule expérience nouvelle de marxisme concret qui se fût tentée en Italie restait celle qui avait mûri pendant ces années-là à Turin, par la lutte civile et l'occupation des usines, chez un groupe d'ouvriers d'avant-garde de la Fiat réunis autour de l'enseignement d'Antonio Gramsci et de son journal l'*Ordine nuovo* : et Gobetti en apprécia tout de suite l'énergie révolutionnaire et l'esprit réaliste et constructif, fondant sur cette expérience les plus hautes espérances.

La *Rivoluzione liberale* s'annonça par un programme qui renfermait en synthèse la recherche historique de Gobetti et ses propositions d'action. Il reprenait les thèmes déjà développés dans ses précédents essais et rassemblés ensuite dans son volume *Il risorgimento senza eroi* (Le risorgimento sans héros) : les raisons de l'absence, en Italie, d'une vie économique au sens moderne, qui avait empêché la formation, chez nous, d'une classe d'audacieux entrepreneurs semblables à ceux qui avaient donné le départ à la grande politique libérale en Europe, les raisons pour lesquelles avaient été trahies les promesses faites avec le Risorgimento, dont la conscience était restée confiée à quelques penseurs solitaires, les raisons de

la faillite politique de la petite-bourgeoisie qui avait fini par diriger les destinées du pays après l'unification, se desséchant et se bureaucratisant progressivement dans toutes ses manifestations. « La base de la vie politique italienne — ajoutait-il — doit se trouver dans la constitution de deux partis intransigeants, de deux partis d'opposition aux programmes réformistes, révolutionnaires dans leur cohérence : le parti ouvrier et le parti des paysans. Les noyaux initiaux de ces deux tendances agissent dans la réalité de la nation bien qu'ils ne s'expriment pas encore en termes parlementaires : et ce sont le parti communiste et les premières organisations agricoles du Sud, soutenues par le parti sarde d'action qui est en train de s'étendre à d'autres régions mûres pour l'accueillir... La franche reconnaissance de cette réalité ne peut nous conduire à adhérer à l'une des deux formules, justement parce que nous croyons en la validité de toutes les deux, et que dans notre révolution libérale nous comprenons la vision des deux éléments concurrents... Une tâche précise nous attend : la préparation des esprits libres capables d'adhérer, en dehors des préjugés, au moment décisif, à l'initiative populaire... Le mythe de la révolution contre la bourgeoisie se détermine, dans sa dialectique historique, comme révolution antibureaucratique... »

II

Cependant que Gobetti faisait, ainsi, d'une manière juvénile, le procès de la société italienne d'après-guerre, le poids des forces traditionnelles, qui ne souffrent pas la nouveauté, qui ont peur des bouleversements et qui sont liées aux vieilles positions de privilège et de compromis, mais sont en même temps incapables d'une tâche effectivement conservatrice, ce poids donnait corps et substance à l'aventure combattantiste et anarchoïde de Mussolini, qui devait se terminer finalement par la marche sur Rome.

La pensée de Gobetti était encore bien loin de se présenter

comme un organisme cohérent et mûr : trop de contradictions, dépendant de sa formation prématurée et hâtive, la viciaient encore. Tandis que ses aspirations vers une profonde rénovation de structures, tandis que sa révolte morale contre une société décadente l'induisaient à sympathiser avec le mouvement ouvrier, l'étude des économistes libéraux et les traces de capitalisme moderne qu'il retrouvait dans les développements d'un demi-siècle d'industrie piémontaise, le portaient parfois à rêver de nouveaux et féconds contrastes de civilisation, semblables à ceux qui avaient mis sur le plan de la grandeur moderne les pays les plus évolués d'Europe. Mais l'histoire ne donne pas deux fois le même rendez-vous, et l'on cherchait, et lui-même cherchait ardemment, sur d'autres voies, la nouvelle formule de la liberté politique.

Ce fut, donc, l'avènement du fascisme qui fit, pour ainsi dire, « précipiter » les éléments en suspension et encore en formation de la pensée de Gobetti, et l'amena à se formuler comme la réaction la plus complète et la plus symptomatique, la plus passionnément intransigeante, la plus finement prévoyante, contre la mentalité et l'action fascistes.

Celle-ci était destinée à susciter deux oppositions typiques : l'opposition libérale, qui voyait essentiellement dans le fascisme un retour d'antique tyrannie, la suppression des libertés publiques, le bâillon à la pensée, les limites imposées à la spontanéité créatrice des individus et des groupes : opposition de principe, morale et juridique, transcendant en tout cas le plan historique. L'autre, l'opposition marxiste, qui y reconnaissait un phénomène historique de la réaction bourgeoise, analogue en substance aux autres réactions qui, en tant d'endroits d'Europe, avaient étouffé les incendies des révolutions socialistes d'après-guerre.

L'opposition de Gobetti tenait des deux et, en un certain sens, les dépassait toutes les deux. Pour lui, la protestation morale se greffait sur la protestation historique, mais pour cette dernière, il s'évadait du schéma marxiste traditionnel de la lutte de classes. L'explication du premier fascisme comme une simple réaction capitaliste, dans une nation au dévelop-

pement capitaliste encore embryonnaire, lui semblait suffire à peine à expliquer quelques situations locales. Plus qu'une tentative consciente de sauvegarder des intérêts bien précis — et quoique il s'agît *aussi* de cela — il y voyait l'affirmation du poids mort d'une longue histoire subie et non créée, et, sur le plan politique, une sorte de giolittisme autoritaire, le triomphe de l'esprit collaborationniste et négateur de la lutte politique, seule prémisse nécessaire au développement national par l'œuvre de critique à travers laquelle se forment et se reconnaissent les nouvelles élites. En somme — avec des vues en partie semblables à celles exprimées dans certaines thèses ultérieures de Trotzky — comme une sorte de palingénèse petite-bourgeoise, une collaboration de classes forcée et vouée à l'aventure de la tyrannie et de la réaction. Son esprit de Piémontais et d'illuministe, ami des situations et des responsabilités nettes, se révoltait de toutes ses forces devant la nouvelle réconciliation nationale imposée avec le bâton, devant un état d'âme collectif d'optimisme quiétiste, courbé selon la déformation psychologique de la millénaire contrainte catholique, selon « la pratique conservatrice et réactionnaire accompagnée par les artifices démagogiques » qui lui semblait fatale dans notre histoire. Contre l'esprit des banquets et des fêtes paroissiales d'une démocratie domestiquée, qui se préparait à se transformer dans le totalitarisme des « assemblées océaniques », il avait des accès de violent sarcasme.

Ce fut à partir de ce moment que l'expérience des luttes ouvrières turinoises, qu'il interprétait avec une nuance de religieuse austérité, presque de préparation ascétique à un monde nouveau et à une morale nouvelle — qui pouvait rappeler les suggestifs mouvements d'approche de Sorel vers l'esprit des premières communautés chrétiennes — se plaça au centre des préoccupations de Gobetti, à qui le mouvement ouvrier finit par apparaître comme le dernier espoir de salut. Ce libéral et cet élève des historiens et des économistes libéraux ne pouvait accepter le socialisme, et du marxisme ce n'était pas tant le mythe égalitaire de la future société sans classes qu'il appréciait que l'esprit libéral, libertaire

pourrait-on dire, qui anima la concrète praxis historique de celui-ci : « Mazzini et Marx — si l'on fait abstraction des expressions particulières que trouvent leurs mythes — posent les prémisses révolutionnaires de la nouvelle société, et dans les deux concepts, si divers, de mission nationale et de lutte de classe, ils élaborent un principe idéaliste, ou, si l'on préfère, « volontariste », qui fait résider de nouveau la fonction de l'état dans les libres volontés populaires s'affirmant à travers un processus de différenciation individuelle. En ce sens, Mazzini et Marx sont les plus grands libéraux du monde moderne. »

La persécution ressuscitait, encore une fois, les levains libertaires de la lutte de classe, la résistance prolétarienne contre la violence fasciste alliée aux intérêts réactionnaires et à la bureaucratie du vieil état démocratique reprenait encore une fois les thèmes libéraux de 48. L'opposition individuelle des intellectuels antifascistes ne trouvait plus maintenant à ses côtés que l'ultime résistance des élites ouvrières organisées dans les partis et dans les syndicats : « le salut viendra du mouvement autonome que les ouvriers opposeront à la présente tyrannie. Au milieu des orgies des victorieux, nous affirmons que l'on ne pourra tuer l'esprit de la révolution et de la liberté. On peut brûler les Bourses du Travail, on ne détruit pas un mouvement ouvrier qui est né en même temps que le Risorgimento National. » Jusqu'à l'accession du fascisme au pouvoir, Gobetti avait compris les dilemmes inexorables où se débattait l'Italie et il avait prévu « à brève échéance, une lutte exaspérée pour les conditions de liberté les plus élémentaires ». Il avait donc souhaité les persécutions afin que renaquît de celles-ci l'esprit de liberté qui rappelât les citoyens au sens des responsabilités précises : « Nous réclamons les coups de fouet pour que quelques-uns se réveillent, nous réclamons le bourreau pour que l'on puisse voir clair ». Mais ce moralisme stoïque était inadapté à l'esprit et au caractère des Italiens, incapables de tourner la fronde de leur opposition naturelle jusqu'à la responsabilité d'une action politique destructrice. L'assassinat de Mateotti eut lieu, mais Gobetti

ne se laissa pas tromper par la crise qui suivit et qui sembla un moment capable de renverser le fascisme. Le problème italien n'était pas seulement la liquidation du fascisme, mais aussi la destruction à la base de la situation dont était né le fascisme. Et Gobetti répétait : « Nous croyons au mouvement ouvrier comme à la seule force qui, à cause de l'esprit combatif dont elle dispose, à cause de sa volonté de rédemption, pourra opposer aux vieilles coteries, toujours prêtes à pactiser, son inexorable intransigeance ». Et à la fin d'une biographie émue de Matteotti : « La génération que nous devons créer est justement celle-là, celle des volontaires de la mort qui redonneront au prolétariat sa liberté perdue. »

La sécession de l'Aventin échoua, comme l'avait prévu Gobetti, et ne réussit qu'à fournir à Mussolini la dangereuse occasion d'inaugurer l'état totalitaire. Déjà le dictateur avait donné l'ordre au préfet de Turin de rendre « la vie impossible » à Gobetti. Un jour celui-ci fut sauvagement roué de coups à la sortie de sa maison. Il tint ferme; il continua de publier sa revue jusqu'au moment où, à la fin de 1925, elle fut supprimée par décret préfectoral. Gobetti se réfugia en France avec la ferme intention de reprendre son activité, mais sa constitution, déjà éprouvée par l'immense effort qu'il avait fourni, épuisée par les lésions qu'elle avait subies, ne résistait plus. Il mourut le 16 février 1926 dans une clinique parisienne, âgé seulement de vingt-six ans.

III

La pensée de Gobetti représenta, par ses éléments contingents eux-mêmes et dans sa formation dramatique au contact d'une situation hostile, l'effort le plus aigu et le plus passionné de la conscience italienne de cette époque vers une synthèse de l'idée libérale avec la pénible ascension des masses qui distingue l'âge moderne. Élevé dans l'historicisme libéral, l'histoire lui apparaissait comme une lutte au développement incessant, comme l'imposition et la décadence per-

pétuelles d'élites, sans trêves, sans mirages et sans palingénèses décisives. Une telle vision, qui aurait pu le conduire, comme son maître Gentile, à une philosophie statique et théologique d'acceptation en substance du fait accompli, ou, comme son autre maître Croce, à une position de conservatisme érudit, s'emplissait pour lui d'un souffle religieux et révolutionnaire d'autant plus intense que les buts qu'il poursuivait étaient plus relatifs, indirects et immanents. La vision de l'état futur, ne pouvait l'apaiser, mais il voyait en elle, pragmatiquement, l'éternel ferment mythique qui fait mouvoir l'histoire : « L'égalité sociale est l'idéal de toutes les préparatifs et de tous les rêves de rébellion, elle est l'aspiration la plus émouvante de l'homme de tous les temps, mais elle épuise sa richesse en créant l'élan révolutionnaire : ensuite seule la différenciation peut alimenter une morale sociale, un sentiment des limites et une responsabilité de sacrifice. » L'histoire du socialisme était sous ses yeux, avec son long effort de libération des masses, de réveil des esclaves à une première mais rudimentaire conscience politique. La révolution russe elle-même (il n'eut pas le temps d'assister à la naissance du stalinisme et à l'application des plans quinquennaux, et il fut peut-être enclin à attribuer un sens définitif à l'expérience de la N.E.P.) lui apparaissait essentiellement comme une affirmation de libéralisme.

Mais dire libéralisme, de façon cohérente, avec les déterminations historiques de ce mot, signifie avant tout admettre une possibilité de dialogue, une coexistence pacifique d'intérêts contradictoires. Si Gobetti voyait un premier terme de sa dialectique libérale révolutionnaire dans les avant-gardes ouvrières réunies sous les drapeaux du parti communiste, il se montrait plus incertain quand il fallait indiquer l'autre terme, qu'il trouva tantôt dans les efforts des premières organisations agricoles du Sud, tantôt, mais avec hésitation, dans les thèmes de démocratie chrétienne en vigueur dans l'aile gauche du Parti Populaire. Le problème que Gobetti ne pouvait résoudre est toujours ouvert, et c'est le problème même de l'avenir de la liberté politique en Italie et en Europe.

La pensée de Gobetti, avec tous ses défauts de maturité

et ses contradictions, n'implantait ainsi au centre de la conscience politique italienne guère plus qu'une exigence, mais fondamentale, que la dictature fasciste pourrait bien ajourner, non supprimer. Dans le climat de la *Rivoluzione liberale* affluèrent, en fait, les courants « nouveaux » qui, souhaitant avec impatience une profonde rénovation sociale, mais en même temps, sachant l'irréalité de tout finalisme historique, finissaient par concevoir le développement révolutionnaire comme une formulation et une incarnation du mythe socialiste dans une praxis libérale concrète. Vers celle-ci affluaient ces socialistes démocratiques qui, comme Carlo Rosselli, avaient renié la praxis réformiste pour un socialisme activement révolutionnaire, mais adhérant au cours de l'histoire, enrichi des problèmes particuliers, que Rosselli lui-même appela *Socialisme libéral.* Confluaient également vers la revue ceux qui avaient étudié la « question méridionale » comme Guido Dorso et qui ne voyaient que dans l'auto-éducation des masses rurales du Sud par la lutte politique, la possibilité d'évolution de ces masses, étouffées par des conditions de vie encore féodales.

La caractéristique de ces tendances — qui ont toutes conflué ensuite dans le « Parti d'Action » — c'était leur philocommunisme plus ou moins ouvert selon les cas. Si le mot d'ordre de la réaction avait été « guerre au communisme », l'attitude des libéraux gobettiens ne pouvait, au contraire, qu'être profondément pénétrée du caractère positif d'un mouvement qui, reprenant le mythe de la lutte de classe et de la fondation de la société future, et éveillant les consciences les plus arriérées, par delà tout compromis réformiste, par delà toute transaction accommodante, se manifestait comme l'instrument le plus puissant de l'histoire nouvelle. Absorber et dépasser concrètement le marxisme en attirant le parti communiste dans l'orbite démocratique était pour eux le nouveau devoir historique. Et puisque la prémisse libérale les empêcha — (pour la plupart, mais non pas tous) — de devenir communistes, la fascination qu'exerça sur eux la praxis marxiste s'exprimant dans l'action du P.C. fut telle qu'elle contribua dans une certaine mesure à paralyser politiquement le nouveau mouvement. L'un

des théoriciens de l'aile gauche du Parti d'Action, le gobettien Augusto Monti, en arriva à affirmer que la fonction du nouveau parti devait être de devenir la « conscience libérale du parti communiste ».

Le fait demeure que les groupes *Italia libera* (Italie libre) et *Giustizia et Liberta* (Justice et Liberté) furent, à côté des communistes, les éléments les plus actifs de la lutte clandestine durant le fascisme, que ce soit en Italie même ou dans les milieux de l'émigration politique. De même que les communistes ils connurent les prisons et la déportation dans les îles. La colonne « Justice et Liberté », guidée par Carlo Rosselli, constitua le premier échelon de volontaires italiens qui accourut à la défense de la république espagnole lorsque éclata l'insurrection franquiste. L'assassinat en France, en 1937, par les sicaires de Mussolini, des frères Rosselli ne fit pas cesser la lutte et la conspiration. Et, à la fin de 1942, l'union de ces groupes donna naissance au Parti d'Action.

Il fut encore une fois, avec le parti communiste, l'élément le plus actif de la résistance et de la guerre des partisans, où il perdit beaucoup de ses meilleurs cadres. Mais, une fois la libération arrivée, la cohésion morale dont le parti avait fait preuve dans les années clandestines disparut. Il fut incapable de traduire une exigence valide du point de vue culturel et moral en termes d'action politique. Les deux esprits qui coexistaient dans le Parti d'Action, l'esprit libéral et l'esprit socialiste, parurent se séparer peu à peu inévitablement comme se séparent l'huile et l'eau dans un mélange. D'un côté les libéraux nouveaux « qui avaient lu Marx » et qui rêvaient de faire du Parti d'Action un grand parti démocratique de centre-gauche, capable de guider vers une profonde rénovation du climat économique et moral sans abandonner l'action démocratico-parlementaire; de l'autre, les socialistes, teintés de libertarisme anarchique, admirateurs d'un communisme sans Russie et destinés à une impossible concurrence avec le parti communiste. Au congrès de mars 1946, le parti se scinda; mais ni l'un ni l'autre des deux tronçons ne parvint à une action politique positive. La concentration démocratique tentée par

les premiers échoua; la classe moyenne qu'ils cherchaient à attirer dans l'orbite d'une politique « progressiste » et antifasciste ne se réveilla pas de son apathie traditionnelle et de sa traditionnelle méfiance pour le neuf, couvrant souvent une secrète nostalgie du fascisme. L'autre tronçon, celui de gauche, est en train de se liquéfier lentement, dans la difficile tentative de créer une coalition socialiste qui réunisse sous une nouvelle formule politique les deux fractions du parti socialiste qui s'est, lui aussi, démembré au cours de son récent congrès.

Encore une fois, le « cri du sang », l'exigence passionnée de Piero Gobetti semble éludée dans le climat meurtri et anxieux du nouvel après-guerre, la limite imposée à la libération des forces neuves ne laisse pas encore entrevoir le début de cette révolution spontanée, populaire et libérale, en qui le jeune penseur turinois mettait son espérance d'avenir. Certes, la faillite du Parti d'Action, et celle, probable, des tendances qui aspirent à en recueillir l'héritage, confirment encore une fois l'exactitude du diagnostic de Piero Gobetti sur l'incapacité fondamentale de la petite bourgeoisie italienne à donner naissance à une rénovation nationale, à fournir une classe dirigeante moderne. Si, en analogie avec l'expérience française, les prochaines années doivent nous donner une orientation centre-gauche, nous pouvons dès aujourd'hui prévoir que ceci se produira par un inévitable équilibre de forces politiques plus que par une orientation vitale. Reste le parti communiste qui peut apparaître en un certain sens comme l'héritier des meilleures exigences du Parti d'Action et qui, substituant au mythe de la dictature prolétarienne, la vaste formule de la « démocratie progressiste », et puisant à l'éternelle leçon de réalisme historique du marxisme plus qu'à sa dogmatique traditionnelle, pourrait bien se trouver demain occuper les positions nouvelles de la situation italienne, et rassembler autour de lui, dans une « révolution libérale » concrète, les forces d'avenir. Simple tactique? Mais la délinéation de la situation historique peut faire que la tactique s'incarne en politique, que le moyen s'incorpore dans la fin. Cette occasion

s'offrira-t-elle à lui? Ses hommes les meilleurs seront-ils à même d'en profiter?

Au lendemain de la première guerre européenne, le monde n'apparaissait pas encore, pour employer l'expression de Paul Valéry, comme un « système clos », et, dans l'analyse de Gobetti, la réalité politique italienne pouvait présenter encore un jeu de forces assez libre, capable de se déterminer lui-même, même dans le pire sens. Demain, dans le mécanisme de fer des blocs adverses, la spontanéité créatrice de nouvelles formes de vie associée, de nouvelles valeurs sociales et morales pourra apparaître immensément compromise et, la dangereuse convertibilité des formules et des mythes politiques aidant, rester longtemps étouffée sous les étiquettes du vainqueur. La limite de choix est très étroite, et pourtant il faut choisir, lors même que nous devrions extraire de l'urne, au lieu de la liberté d'un monde pacifié, la liberté qui se célèbre dans les extrêmes positions de la révolte et du sacrifice individuels. Aujourd'hui plus que jamais, l'horizon s'élargit, et le problème italien, même avec le poids de son hérédité historique singulière, même avec toutes ses particularités accidentelles, pâlit et se confond dans le problème plus vaste de l'Europe et du monde.

Sergio Solmi.

(Traduit par Michel Arnaud.)

NOTRE PROTESTANTISME

Que faut-il entendre lorsque l'on dit que l'Italie n'a pas eu sa Réforme et que les raisons de son manque de maturité idéologique et politique se trouvent dans l'absence de cette Protestation?

Si cette constatation devait se référer seulement à un problème de critique et de liberté religieuse, si elle se limitait à proposer le modèle des modernes nations protestantes, elle resterait une exigence hérétique des historiens et les catholiques auraient raison de lui opposer les instincts de la race.

Chez nous, un mouvement protestant doit essayer d'affronter une exigence plus douloureuse et un problème absolument central de la vie italienne. La victoire du catholicisme, les habitudes conservatrices et réactionnaires et les artifices démagogiques qui se retrouvent dans notre histoire sont inévitables tant que demeurent les actuelles et traditionnelles conditions de l'économie.

Les tentatives d'hérésie les plus sérieuses en Italie correspondent à l'époque de la libre et prospère activité économique des Communes. Avec l'entrée dans l'histoire des peuples atlantiques et avec la découverte de l'Amérique, l'économie italienne entre dans une période de stase : le commerce est en crise; l'agriculture, naturellement pauvre, handicapée par l'existence des fiefs nobiliaires et ecclésiastiques, qui sont exploités selon un régime de bienfaisance, ne trouve pas une classe de cultivateurs actifs; les artisans ne peuvent que diminuer le malaise dans quelques villes du nord. Dans ces conditions de la vie générale, on peut célébrer le triomphe de la Contre-Réforme.

Les armes de l'Église contre la Rome païenne, contre les

Barbares, contre l'État moderne lui ont toujours été offertes par la misère universelle. Les masses pauvres furent catholiques à cause des vains espoirs de la bienfaisance. C'est ainsi que le dogmatisme s'impose aux esprits humiliés et soumis.

C'est avec une logique parfaite que le fascisme est catholique, si l'on pense qu'il s'insère dans la crise italienne à un moment de chômage économique; et la réforme scolaire, délicatement réactionnaire, se sert justement de l'enseignement religieux pour enlever aux classes populaires tout espoir de rébellion.

Il est clair que toutes les révolutions protestantes en Europe prouvèrent leur vitalité par la création de nouveaux types moraux; sans la révolution morale, le libre examen serait littérature.

Luther et Calvin sont les apôtres de la morale du travail postulée par les démocraties productrices naissantes. Ils prêchent aux peuples anglo-saxons la religion de l'autonomie et du sacrifice, de l'initiative et de l'épargne. Le capitalisme naît de cette révolution individualiste des consciences auxquelles sont enseignées la responsabilité personnelle, le goût pour la propriété, l'ardeur de la dignité. En ce sens, l'esprit des démocraties protestantes est identique à la morale libérale du capitalisme et à la passion libertaire des masses.

L'usine donne la vision précise de la coexistence des intérêts sociaux : la solidarité du travail. L'individu s'habitue à se sentir partie d'un processus productif, partie indispensable aussi nécessaire qu'insuffisante. Voilà la plus parfaite école d'orgueil et d'humilité. Je me rappellerai toujours l'impression que me produisirent les ouvriers lorsqu'il m'arriva de visiter les usines Fiat, l'un des rares établissements anglo-saxons, modernes, capitalistes qu'il y ait en Italie. Je sentais chez ces ouvriers une attitude de domination, une assurance sans pose, un mépris pour toute sorte de dilettantisme. Celui qui vit dans une usine a la dignité du travail, l'habitude du sacrifice et de la fatigue. Un rythme de vie qui se fonde sévèrement sur le sentiment de la tolérance et de l'interdépendance, qui habitue à la ponctualité, à la rigueur, à la continuité. Ces vertus du capitalisme ont un parfum d'ascèse presque aride; mais en compensation, la souffrance contenue alimente, par l'exaspération, le courage de lutter et l'instinct de défense politique.

La maturité anglo-saxonne, la capacité de croire à des idéologies précises, d'affronter les dangers pour faire prévaloir ces idéologies, la volonté rigide de pratiquer avec dignité la lutte politique, naissent de ce noviciat qui représente la dernière grande révolution advenue depuis le Christianisme.

La guerre européenne a démontré combien les démocraties du travail ainsi alimentées sont les plus ardentes au combat, les plus jalouses à défendre leur vie nationale, les plus capables d'esprit de sacrifice : et celui qui a lu Calvin n'avait pas besoin de cette démonstration. Les religions de l'individualisme ont toujours été héroïques.

Par contre, dans l'histoire italienne, les types de producteurs résultèrent des transactions auxquelles on est contraint dans la dure lutte avec la misère. L'artisan et le marchand déchurent après les Communes. L'agriculteur est l'esclave antique qui cultive pour le compte des patrons et de la curie, et qui a, dans l'emphythéose, son unique défense. Par suite, la civilisation italienne la plus caractéristique est celle qui se forme dans les Cours ou dans les emplois et qui habitue aux astuces, aux funambulismes de la diplomatie et de l'adulation, au goût des plaisirs et de la rhétorique. Le paupérisme italien s'accompagne de la misère des consciences : celui qui n'a pas le sentiment d'accomplir une fonction productive dans la civilisation contemporaine, n'aura pas confiance en lui-même, ni le culte religieux de sa propre dignité. Voilà en quel sens le problème politique italien, au milieu des opportunismes, de la chasse éhontée aux emplois et de l'abdication devant les classes dominantes, est un problème moral.

Le protestantisme en Italie doit se battre contre l'économie parasitaire et l'unanimité petite-bourgeoise, et il doit chercher chez les ouvriers éduqués pour la libre lutte et pour la morale du travail, les cadres de l'hérésie et de la révolution démocratique. De cette façon, il ne sera pas une idéologie d'importation, mais le mythe authentique d'une Italie qui aura appris la dignité, le mythe de citoyens capables de se sacrifier à la vie de la nation parce que capables de se gouverner sans dictateurs et sans théocratie.

Piero Gobetti.
(1924.)

(Traduit par Michel Arnaud).

UN DÉLUGE DE LARMES

Je ne sais plus quel critique anglais observait que le déluge de larmes de certaine littérature du XVIIIe siècle annonçait le déluge de sang qui devait se réaliser pendant la révolution et pendant les guerres napoléoniennes. L'observation est juste : il y a une relation entre les larmes et le sang ; ils témoignent tous les deux de l'empire des instincts sur l'homme et de la terrible volubilité qui domine le genre humain quand, ayant abandonné les routes peu pittoresques mais sûres de la raison, il s'aventure sur celles de l'irrationnel. Comme il est facile à l'homme bon de devenir méchant et sanguinaire, et comme il est facile à l'homme sanguinaire et méchant de devenir bon ! Nous parlons naturellement ici de cette bonté qui est propre également aux animaux les plus féroces, une bonté viscérale et physiologique, et non de la bonté humaine que l'on ne peut en aucune manière distinguer de l'intelligence. Larmes et sang, d'autre part, dénotent presque toujours l'absence de sentiments profonds, ou bien du seul sentiment qui engendre ensuite tous les autres, le sentiment éthique. Le sentimentalisme se figure posséder ce sentiment; et en fait il en est la grimaçante parodie et se distingue souvent malaisément de son frère plus sérieux. Comment faire, du reste, pour juger si les larmes d'un homme ont pour source le sentiment ou une profonde amertume de l'âme, un déchirement moral, une douleur universelle, et non seulement une faiblesse glandulaire, l'égoïsme, l'hystérie, la comédie? Dans ces cas-là, on s'en remet pour juger à la pénétration psychologique de l'observateur. Mais, dans la vie courante, il est très difficile de distinguer entre le senti-

ment et le sentimentalisme. Dans la suite, naturellement, on découvrira que l'homme sentimental n'est attristé par rien, qu'il est enfermé dans son propre égoïsme, qu'il est superficiel, satisfait; mais il faudra du temps pour arriver à le découvrir, il faudra tout ce temps qui permet les plus désastreuses illusions. Par contre, en littérature, l'œil exercé distingue du premier coup les produits du sentiment de ceux du sentimentalisme. Le sentimentalisme en littérature, quant au contenu, (ce que les Français nomment « le fond ») est un peu ce qu'est le maniérisme quant au style : une contrefaçon parmi d'autres. Mais, hélas! la littérature ne concerne pas seulement les critiques, les écrivains et les personnes cultivées, elle concerne aussi ce que l'on nomme le grand public. Et, inévitablement, une littérature sentimentale plaira toujours à un public sentimental.

On a plusieurs fois tenté de retracer la ligne ou les lignes générales de la littérature italienne. Jusqu'à la fin du XVIIIe, cette ligne ou ces lignes sont assez claires; ensuite, l'affaire commence à s'embrouiller. Les causes de cette confusion sont nombreuses et probablement ne sont pas toutes strictement littéraires. Par exemple, les changements sociaux qui se sont produits en Italie durant le XIXe, le remplacement de l'antique société des cours et de la noblesse par une autre société, petite bourgeoise et populaire, peuvent avoir influé sur le changement de goûts et de directions que l'on remarque à cette époque dans la littérature italienne. Cette transformation se vérifie, du reste, dans toutes les nations européennes et il ne vaut pas la peine de s'en occuper davantage. Limitons-nous à constater ce fait. Et proposons modestement une ligne générale de la littérature italienne moderne, qui partirait du binôme d'Annunzio-De Amicis. Nous avons parlé au début de cet article d'un déluge de sang inséparable du déluge de larmes. On comprend donc que ce binôme est proposé pour éclaircir certains des pires aspects de notre littérature, laquelle compta à cette époque et compte toujours des écrivains qui ne sont ni larmoyants ni sanguinaires, qui sont dignes en tout de ses grandes traditions. Ce qui nous importe surtout, c'est de mettre en lumière un caractère négatif constant de notre littérature moderne et de son

public. Ou, mieux, cette crise du sentiment éthique sérieux et profond qui porte écrivains et lecteurs à préférer la férocité et le sentimentalisme à la vraie force et au vrai sentiment. Soit d'Annunzio et De Amicis à, par exemple, Manzoni et Verga.

Il n'est pas nécessaire de s'étendre longuement sur d'Annunzio. Le caractère superficiel de son héroïsme nietzschéen, son esthétisme, la faiblesse de sa force, pour exprimer cela par un jeu de mots, ont été étudiés à fond. Il est maintenant reconnu que d'Annunzio, écrivain décadent et littéraire, fut peut-être plutôt que le créateur le prétexte à l'éclatement du dannunzianisme, cette sorte d'abcès où confluèrent toutes les insuffisances morales, toutes les luxures rhétoriques, tous les complexes d'infériorité de beaucoup d'Italiens. D'autre part, il ne faut pas oublier que, malgré son décadentisme, d'Annunzio se rattachait à la tradition de notre littérature humaniste et d'inspiration classique. C'est pour cela que l'adhésion du public à d'Annunzio comportait une double signification esthétique et morale. Ou que le public se reconnaissait dans l'absence de sérieux et dans la rhétorique dannunziennes.

Mais on ne vit pas seulement d'héroïsme, même d'un héroïsme de papier; et les dannunziens, dans leur vie privée, étaient et sont toujours, pour la plupart, des personnes modestes, chargées de famille, qui se consolaient de l'angoisse de leur vie avec les grandes paroles de leur démiurge. Eussent-ils eu un sens de la vie plus grave et plus religieux, le Dannunzianisme n'eût pas eu de prise sur eux. Mais justement, parce qu'ils n'avaient pas ce sens, la rhétorique dannunzienne leur plaisait. Et la preuve qu'ils n'avaient pas ce sens grave et religieux, c'est le fait que le dannunzianisme était, pour eux, la seule alternative à un sentimentalisme que nous nommerons, par commodité, deamicisien. C'est-à-dire qu'ils oscillaient (et oscillent encore aujourd'hui) entre Corrado Brando et les petits écrivains florentins, entre Andrea Sperelli et le père d'Enrico dans *Cœur*, entre Basiliola et la petite institutrice des ouvriers, entre la Nef et l'omnibus. Ils oscillaient, avons-nous dit : mais il serait intéressant de voir la raison de ces oscillations. Contentons-nous d'observer que le sentimental deamicisien n'est, la plupart du

temps, qu'un dannunzien déconfit et désillusionné (mais pour peu de temps) qui, après avoir reçu quelques coups de bâton, se retire du monde vers lequel il avait voulu appareiller et se réfugie dans l'ambiance confortable de sa propre famille.

Du reste, De Amicis n'apparaît pas par hasard; et son succès a des racines tout aussi profondes, sinon aussi illustres, que celui de d'Annunzio. En fait, l'un des caractères les plus significatifs du changement qui est intervenu en Italie depuis quatre siècles, est le débordement du sentimentalisme en tant que remplacement du sentiment vrai et proprement dit. Aucun peuple, du moins à en juger d'après sa littérature, n'était moins sentimental à l'origine que le peuple italien. La sécheresse expressive, la pudeur quand il s'agissait de toucher à certains sujets, la rigueur logique, le sens très exact des valeurs étaient tous des caractères de la littérature italienne jusqu'à l'époque baroque. Le peuple italien péchait plutôt alors par l'excès contraire : une sobriété sentimentale qui souvent dégénérait en cynisme et en cruauté. La raison en est que le sentiment éthique était alors intact et formait lui-même, ou ordonnait, tous les autres sentiments. En fait de larmes, de Dante au Tasse, il ne s'en versa jamais plus que le nécessaire, et plutôt moins. Une autre remarque : ce n'était que rarement, que très rarement, que l'on versait des larmes pour des occasions familiales. Cherchez à vous imaginer un De Amicis au temps, précisément, de Boccace ou de Machiavel et vous sentirez tout de suite l'anachronisme. La famille, cette citerne des pleurs faciles, était encore considérée comme ce qu'elle est dans la réalité : le noyau social le plus primitif et le plus ordinaire et, justement à cause de cela, le moins important. On corrigeait ce que la famille avait de trop naturel et de trop physiologique en lui donnant un caractère sacré, religieux, aussi bien dans l'art que dans la vie : c'est-à-dire en la transportant sur un plan social. Avant la famille passaient, comme il est juste, les passions politiques et morales, le sentiment religieux, les spéculations sur le destin de l'homme, les liens, en somme, qui nous liaient, en dehors du sang, à l'humanité et à la culture. Et papa et maman étaient des mots employés seulement dans le langage

populaire, non soutenu, intime. Le pathétique naissait parfois du contraste entre les affections familiales et les passions mondaines, comme par exemple, dans la tragédie du Comte Ugolini; mais pas seulement du fait entièrement naturel d'être parents ou enfants. Du reste, la pudeur régnait sur les sujets familiaux, comme elle règne toujours dans toute humanité décente et vraiment humaine. Ce trop de naturel qu'il y a dans la famille comme dans le sexe empêchait d'en parler autrement qu'avec la perspicacité et le mépris d'une noble pudeur. Et la « santé », ce mot dont on a tant abusé sous le fascisme, à propos justement de la famille, on la faisait consister en choses extra-familiales, on la faisait consister dans l'équilibre moral, dans la raison, dans la culture, dans l'intelligence. Il ne suffisait pas alors, pour être sain, d'être prolifique.

Avec l'époque baroque tout changea, ou mieux, commença à changer. Les Italiens se repentirent, c'est-à-dire se renièrent eux-mêmes et croyant restaurer la religion sincère du moyen âge firent au contraire la contre-réforme. Ils connurent en même temps l'amertume de la défaite militaire, la domination étrangère, la prudence qu'impose la tyrannie. Le sentimentalisme qui était la dégénérescence de l'antique douceur et de l'antique piété italienne, se montra alors ce qu'il fut toujours ensuite : l'autre face de la férocité, de la corruption et de la rhétorique régnantes. Ce fut l'Église, toujours prête à tirer parti des faiblesses de ce peuple, qui rompit la digue qui empêchait encore le sentimentalisme de déborder. Il n'y a aucun doute que la contre-réforme ne soit à l'origine du sentimentalisme italien, comme du reste à l'origine de la plupart des caractères modernes de notre nation. Il convenait qu'après le déluge de sang des guerres et des invasions arrivât le déluge de larmes de la nouvelle dévotion. Ce fut alors que l'Église créa le jargon affecté, le maniérisme sucré dont nous avons aujourd'hui encore les exemples dans la littérature journalistique et dans l'iconographie catholiques. Ce jargon, ce maniérisme, nauséabonds pour quiconque a du goût et un sentiment religieux sincère, seraient un mystère s'ils n'étaient, hélas! une malédiction. Lisez dans l'*Osservatore Romano* la rubrique de

la pensée mariale et de la pensée eucharistique, allez dans une boutique d'objets destinés au culte examiner les petits saints et dites-moi s'il y a rien de plus éloigné de la religion et en particulier de la religion chrétienne. Ce mauvais goût, cette suavité contre-réformiste sont, donc, à l'origine du sentimentalisme deamicisien.

D'Annunzio et De Amicis, ainsi que nous l'avons vu, remontent loin et représentent l'un la dégénérescence de la culture classique et l'autre celle de la piété antique. Il serait intéressant maintenant de voir de quelle façon l'un et l'autre alternent sur la scène du goût italien. Il est inutile de s'étendre sur la fortune de d'Annunzio durant le fascisme (c'est à dire durant une période d'arrogance et d'euphorie). Il reste à suivre la fortune de De Amicis. Celle-ci, comme il est juste, n'est pas tellement celle des livres de De Amicis qui, au contraire de d'Annunzio, fut un écrivain médiocre, que la fortune d'un certain ton : le ton d'une grande part de notre littérature d'aujourd'hui, journalistique et non journalistique.

Il est inutile de citer des noms et de donner des exemples. Qu'il suffise d'observer que, à travers les journaux et à travers quelques livres, l'image d'une Italie pauvre, affligée, pleurante, familiale, pathétique, en est venue à se substituer récemment, à la suite de la défaite, à l'image d'une Italie guerrière et romaine; et ceci souvent par le fait des mêmes écrivains qui, pendant ces vingt dernières années, s'abandonnèrent principalement à la rhétorique sanguinaire alors en vogue. Dans certains périodiques, le nationalisme de naguère se mêle significativement au sentimentalisme d'aujourd'hui, avec des effets singuliers, tantôt inquiétants, tantôt pathétiques. En d'autres termes, à une rhétorique s'en substitue une autre. Au déluge de sang succède logiquement le déluge de larmes. L'aspect le plus ennuyeux de l'affaire, c'est que ces deux images, l'une héroïque et l'autre pleurnicharde, sont toutes les deux très loin de la réalité, qui est ce qu'elle est. Encore une fois, mais non certes pour la dernière fois, on tente de faire passer pour un sentiment grave et profond le vide sentimentalisme.

A propos de ce sentimentalisme, il ne serait peut-être pas

inopportun de faire une dernière observation. Et c'est que l'alternance d'Annunzio-De Amicis pourrait être au fond l'alternance d'une littérature de cour, vide, et d'une littérature régionale et non moins vide. On sait que la littérature en dialecte, justement parce qu'elle reflète avec une fidélité photographique la vie des petites gens éloignés des grands problèmes et des grandes questions et en conséquence des grands sentiments, est parcourue par une forte veine de sentimentalisme. Ces petites gens parlent tantôt en clé de rhétorique dannunzienne et cela donne le théâtre et le roman dannunziens, et tantôt en dialecte et cela donne autant de romans et de théâtre en dialecte. Ce n'est pas pour rien que la scène italienne oscille entre deux produits également naturels : l'opéra (dannunzien) et le théâtre en dialecte (deamicisien). Le cinéma italien, héritier du théâtre en dialecte et de l'opéra, oscille à son tour entre le film bucolique et sentimental (deamicisien) et le film historique en costumes (dannunzien). Il ne semble pas y avoir de milieu entre les oripeaux dorés et la loge de la concierge. Et toutes les fois que la société italienne est contrainte pour un motif quelconque de renoncer au clinquant et d'abandonner d'Annunzio, elle ne semble trouver rien de mieux que les larmes de De Amicis. Il s'entend que nous parlons ici des mœurs et de l'influence de l'art et de la littérature sur les mœurs.

La littérature de grand fond ou littérature européenne ferait donc défaut ou ne serait en tout cas pas appréciée. Parce que, en substance, d'Annunzio et De Amicis sont deux aspects d'un seul provincialisme. Leur fortune, directe et indirecte, comparée à l'impopularité relative de Verga, de Manzoni, de Leopardi et, en général, de nos plus grands classiques, tendrait à indiquer la complexe décadence de notre société. Et cela expliquerait aussi l'impopularité de notre littérature moderne plus sérieuse, depuis longtemps éloignée du binôme. Mystères de l'Italie : une société qui va d'un côté, une littérature qui va de l'autre.

Alberto Moravia.

(Traduit par Michel Arnaud)

SANG [1]

A l'unité humaine indifférenciée, à la terreur obscure du bois, l'esprit religieux substitue l'esclavage organisé et les dieux du jardin. Au silence gros de toutes les paroles et de toute la poésie possibles, un moyen de communication pratique : les symboles et les prières. A la mystérieuse fusion de l'homme et de la femme, la double et réciproque servitude de l'amour. Aux rapports de ressemblance, de dérivation et de détachement qui confonfondaient les pères et les fils, les divinités de Saturne, les sacrifices sur les montagnes et les guerres civiles.

Le sacrifice de la liberté, de la poésie, de l'amour, ne suffit pas à donner la certitude et la vérité aux dieux de l'État, fils de l'ambiguïté des rapports humains. Ces idoles de l'identité et de la séparation font un avec l'esprit de l'homme, qui est en même temps et la séparation et l'identité; qui est en même temps et l'esprit particulier et l'esprit universel, s'il est libre, mais qui, incapable, à certains moments (et de cela désespéré) de rejoindre le point heureux de la libre identification, retournerait à l'abîme ou se pulvériserait, s'il ne faisait de lui-même, du lieu de ces rapports, de l'État, un objet symbolique d'adoration religieuse. L'idolâtrie de l'État, c'est toute l'idolâtrie de l'esprit particulier, incapable mais assoiffé de liberté, c'est en même temps la nécessité de trouver aux rapports humains une certitude et une durée extérieures — la certitude de la vie, la durée de l'hérédité et des générations. L'âme, la vie, la permanence dans le temps sont donc une idole et une victime nécessaires. Mais qu'est-ce que l'âme de toute personne? Est-ce sa

1. Extrait de *Paura della Liberta* (Einaudi, éd.).

vie? Est-ce sa transmissibilité dans le temps et dans ses enfants? Le sang, c'est la vie de toute chair, le sang tient lieu d'âme à la vie, et c'est pour cela que j'ai dit aux enfants d'Israël : « Ne mangez le sang d'aucune chair, car le sang est la vie de toute chair : quiconque en mangera sera exterminé. Mais que le sang soit porté sur l'autel, pour purifier vos âmes, étant donné que le sang est ce par quoi l'on fait la purification de la personne. »

Le sang est sacré parce qu'il est l'âme même; commun à tous et propre à chacun. C'est un fluide qui s'écoule d'une seule blessure et qui est éternel dans le temps des générations infinies. A cause de cela, toutes les divinités nées du besoin d'un rapport humain, toutes les divinités de l'âme, tous les symboles de la durée et de la certitude tiendront pour sacré le sang de l'homme — et seul, le sang, pourra les perpétuer. On scelle les promesses avec le sang; on conclut les amitiés avec le mélange du sang. Les fautes se lavent dans le sang. Les dynasties mythiques ont leur origine dans le sang; seul le meurtre politique fonde les tyrannies. Le sang éveille la terreur. Verser le sang est pour les puritains (si sensibles au sacré) la plus terrible des imprécations. Le sang est déshonorant : la femme sera impure et intouchable durant sept jours. Le sang est précieux : les donneurs de sang sont considérés comme des héros pour leur inoffensive et facile prestation. Le sang est un sacrifice nécessaire à toute vie. C'est la vie elle-même : la femme, cette moitié sacrée de l'homme doit verser du sang pour connaître l'homme et pour l'engendrer. Le sang apparaît dans les songes. Le sang crée les idoles. Si des dents du dragon sont nés les hommes, du sang des hommes se nourrissent et les dragons et les dieux.

On devra donc apporter du sang humain à toute divinité afin qu'elle se substitue à l'âme et à la vie humaine. Le sang devra être *versé*, c'est-à-dire basculé dehors, expulsé du corps vivant; silencieusement chassé des chaudes veines invisibles, il sera fait étranger à celui dont il était la vie, et mis sur l'autel. Seul le sang humain versé rend vrais les dieux humains. Les noces religieuses ne sont pas vraies, sans le sang! *Mariage* et non *matrimonia*. On expose les draps ensanglantés et le sang seul permet aux anges du mariage de naître et de bénir réelle-

ment les unions. La circoncision sanglante fait entrer l'enfant dans le pacte avec Dieu qu'elle confirme. Les divinités saturniennes redemandent le sang de leurs enfants; les pères doivent égorger leurs fils aînés pour conserver les secrets attributs divins. Et les États-idoles ne peuvent naître que du sang de leurs propres fils ou de leurs ennemis, par un mystérieux sacrifice humain, rouge enfanteur de dieux, ou par la guerre.

Aux dieux personnels, aux monstres doubles, aux animaux anthropomorphes, aux idoles de la personne, de la famille, du groupe, à ceux qui sont préposés à une activité déterminée, à un métier, à une fonction de la vie ou à l'amour, on sacrifie des victimes humaines et ils naissent à l'instant même où leur victime meurt. Les dieux, eux-mêmes, doivent mourir pour engendrer : pour que le monde surgît, selon le conte indien, de l'unité préexistante, un dieu dut bachiquement se dépecer, se déchirer, se diviser en morceaux. Et les insectes et les papillons, animaux parfaitement divins, meurent en déposant leurs œufs, ou sont tués tandis qu'ils fécondent la femelle. A l'inverse, les hommes doivent mourir pour engendrer les dieux; se séparer d'eux-mêmes — et non seulement de leur propre liberté, mais de leur précieux sang. Il est répandu sur les autels de tous leurs dieux, sous tous les cieux, en tous les temps. Et c'est seulement une plus haute capacité symbolique d'un côté, et un vieillissement et une décadence de l'autre, qui permettent de sacrifier, au lieu du sang humain, le sang des animaux, ou une offrande supposée équivalente, représentation de ce sang précieux. Lorsque Bacchus, dieu oriental, s'achemine au mythe grec, il consent à ce qu'une chèvre lui soit offerte par les Thébains, à la place de la précédente victime humaine; et Agésilas, au dire de Plutarque, peut, contre l'avis des gens du terroir qui connaissaient les antiques exigences de leur déesse à tête de taureau, sacrifier à la féroce Diane une biche au lieu d'une jeune fille. Sur les autels de la même déesse, en représentation d'un sang plus mortel, les jeunes gens de Sparte étaient battus de verges. Les Péruviens pressaient le sang des bébés, d'une petite plaie qu'ils leur faisaient au front, et ils le mêlaient à des gâteaux de farine qu'ils distribuaient au peuple :

substitut d'idoles maintenant vieillies, mais qui à leur période florissante, avaient été faites matériellement de sang humain. En Égypte, les animaux à sacrifier étaient marqués par le prêtre d'un cachet représentant la vraie victime : un homme à genoux, les mains liées derrière le dos, une épée suspendue au-dessus de sa tête. Mais le sacrifice humain ne s'abolit complètement qu'avec la chute et la fin de l'idole humaine; parce qu'ils sont une même chose. Si Licaon, tandis qu'il immole un enfant à Jupiter Lycéen, est changé par punition en loup; si Hercule fait dévorer Diomède, roi de Thrace, par les juments que celui-ci nourrissait avec la chair des étrangers, cela signifie la fin des idoles ambiguës et animalesques; l'homme se libère de sa nature monstrueuse; sont morts les faunes et les centaures. La substitution du chevreau à Isaac est une substitution polémique, anti-idolâtrique, pour affirmer un Dieu entièrement transcendant, de telle sorte que la victime n'a plus à être réelle mais seulement symbolique. D'où naît l'horreur du sang, la défense absolue de le verser ou de l'absorber avec la viande; actes par eux-mêmes idolâtriques. Parce que le sang crée les idoles, il est idole lui-même. Le sang des animaux ne doit pas rester dans la chair, ni être versé hors du Tabernacle : et si quelqu'un tue ailleurs un animal, « cela lui sera compté comme une effusion de sang; il a répandu le sang, qu'il soit retranché de son peuple ». Le sang est — il engendre l'idole et le démon.

Tant que le dieu et l'idole coïncident, le sacrifice doit être absolument matériel, et si l'idole est humaine, les victimes doivent être humaines, puisque le dieu doit mourir pour vivre. C'est seulement quand le dieu ne sera plus l'idole, mais se détachera du monde et de la matière, pour s'élever à la conscience et au ciel, que l'on devra remplacer la victime; en effet comment tuer un dieu caché qui ne peut être ni vu, ni nommé? Le sacrifice devrait même, en principe, être aboli, même sous sa forme symbolique, mais si le Dieu est en haut, demeure en bas sa loi, symbole de la divinité, de la conscience morale, idole de la certitude permanente — et à la Loi, au Pacte, vont les sacrifices symboliques. L'identification de l'homme et de Dieu ne peut se passer de sang humain ni divin, il lui faut le sang du

Christ. Et celui-ci même est encore, pour les hommes, si la personne du Christ reste intacte, un sang symbolique, un vin, une pratique — et ce qui devrait être totale liberté, demeure toujours une libération matérielle et rituelle.

Les dieux doivent mourir et faire couler le sang pour exister.

« Car où est le testament il est nécessaire qu'intervienne la mort du testateur...

» ...La consécration du premier testament fut faite avec du sang.

» Lorsque Moïse eut énoncé au peuple entier tous les commandements, selon la loi, il prit le sang des veaux et des boucs...

» Il en aspergea le livre lui-même et tout le peuple.

» En disant : Ceci est le sang du pacte que Dieu m'a ordonné de vous présenter...

» ...Il était nécessaire que les symboles des choses célestes fussent purifiés avec ces choses (avec le sang des animaux) et que les choses célestes elles-mêmes le fussent avec des sacrifices plus excellents.

» Ainsi le Christ n'est pas entré dans un sanctuaire fait avec la main, substitut du vrai; mais dans le ciel lui-même...

» ...Et ce n'est point par le sang des boucs et des veaux, c'est par son propre sang qu'il est entré autrefois dans ce sanctuaire, acquérant une rédemption éternelle. »

Une fois, et pour le reste des temps, saint Paul décida que le sacrifice de Dieu serait le dernier des sacrifices humains. Cependant les idoles vivent toujours de la tension des temps, sous mille formes incessamment renouvelées, et les hommes meurent en les adorant sur des autels ou dans des plaines perdues, sous un ciel fermé.

Si même le Christ se libère du sang, si chaque homme croit devenir immortel, un dieu, au delà de sa propre mort, comment la divinité de l'État pourra-t-elle naître, elle, sans massacres, sans carnages, sans guerres? Les drapeaux ne sont sacrés que s'ils sont teints du sang des citoyens, et l'Autel de la Patrie est le tombeau d'un mort inconnu.

Pour la divinité de l'État la guerre sera un sacrifice parfait,

parce qu'elle aura pour victimes ses ennemis, les étrangers au dieu et le dieu lui-même, ou ses représentants, ceux qui composent l'État, les guerriers. Les combattants qui n'auront pas trouvé la mort dans la bataille deviendront justement esclaves — et les esclaves seront sacrifiés sur les autels ou au moins conservés pour les travaux, victimes donc toujours d'une même idole. Leur conversion est inutile, souvent impossible, rarement demandée, ce ne sont pas les prosélytes qui peuvent servir le dieu et l'humanité elle-même, mais des étrangers immolés. Et c'est seulement quand, à côté, ou au-dessus du Dieu-État, se tient un autre dieu plus universel, qu'on peut fusionner les intérêts opposés et les cultes divers, baptiser collectivement et rapidement les prisonniers, comme les Espagnols le firent pour les Mexicains — les initiant (avant de les exterminer *ad majorem dei gloriam*) au règne d'un autre dieu dont le royaume terrestre était à Madrid. Mais baptisée ou non, convertie ou non, la dépouille de guerre est dépouille *opima*, consacrée à la déesse de l'État, victime à sacrifier.

Chaque guerre est un duel entre les dieux, un jugement de Dieu, et jugement dans les deux sens : Dieu est juge et il est jugé. Seul le dieu vainqueur est jugé existant et vrai : sa victoire est la preuve de sa naissance et de sa puissance, la consécration de sa légitimité. Et les exterminations des prisonniers et des vaincus sont non seulement légitimes, elles sont nécessaires aux guerres religieuses et il est vain et stupide de s'étonner des bombardements de villes ouvertes et de la mort des enfants quand on combat pour une idole. Ces prisonniers, ces vaincus, ces femmes, ces enfants ne sont pas protégés par les dieux, ils n'ont pas nos idoles puissantes et vivantes, ils n'appartiennent pas au monde de notre foi, ce sont des étrangers, des vaincus, ils doivent donc être enchaînés, faits esclaves, immolés comme victimes : *victi et victimae.*

Les guerres suivent et reflètent la nature du Dieu avec lequel elles s'identifient. Les divinités héroïques, opposées, vivront en guerres continues et singulières, les divinités féodales se feront la guerre sur tout l'espace du territoire et à tous rangs. Les divinités d'États plus vastes, nationaux et impé-

riaux, feront des guerres plus vastes, nationales et mondiales. Et toujours le sens idolâtrique de l'État réclame la guerre : totale et continuelle, confondue avec l'État et son existence, inséparable de la vie du dieu.

Seul l'État libre est pacifique. Et où est la vraie paix est la vraie liberté, car si les idoles ne vivent pas sans la guerre, les hommes, eux, ne vivent que par la paix. Il y a paix quand la personne humaine est tout l'État et que l'État porte toute l'humanité, toute la personne. Rien n'est étranger à l'État-liberté ; il faut rendre son vrai sens à une formule dont l'on use en général à rebours : rien de ce qui est humain n'est étranger à l'homme, quand l'homme ne se donne pas de limites, quand sa liberté consent à être en même temps individualité personnelle et universalité illimitée. Mais tout est étranger à l'État, quand l'État est une idole, une limite, et il est lui-même alors quelque chose de fatalement étranger. Et il est vrai que tout doit être rendu étranger à l'État, parce que c'est seulement au prix de cette mutilation que l'État vit. La phrase sacrée : « Rien hors de l'État », dans son interprétation religieuse signifie : « rien ne restera vivant de ce qui est étranger à l'État-Dieu; tout et tous seront victimes parce que l'État s'est fait dieu; il n'y a pas d'autre vie pour l'État que la guerre ». En termes de liberté, elle signifie au contraire : tout est humain, tout est rapport d'humaine liberté, rien n'existe hors des rapports humains, hors de l'État. A cause de cela il n'y a pas d'étrangers, il ne peut y avoir de victimes, il n'y a pas d'autre réalité possible pour l'État que la Paix.

Mais pour les hommes desséchés, séparés et détachés des profondeurs sacrées originelles il n'y a plus ni État, ni aucune communauté. Rien n'est dans l'État, et dès lors ni la guerre, ni la paix n'ont plus aucun sens : la guerre, pour la sèche raison, est une folie incompréhensible et la paix un idéal pratique et négatif, une inutile aussi bien que mortelle absence de guerres.

Le sacrifice de l'ennemi vaincu est une nécessité de la guerre religieuse : d'où la férocité, d'autant plus grande que la guerre est sacrée, que le drapeau est plus aimé. Le sang de l'ennemi représente le sang de l'idole, l'État doit répandre le sang pour

vivre et pour vaincre, mourir pour la patrie est donc un privilège sacerdotal. La guerre se trouve réservée aux hommes libres, aux citoyens et non aux esclaves. La classe des guerriers est fermée jalousement en sorte que les guerres héroïques sont réduites à des duels de guerriers exceptionnels, de héros militaires — et le peuple ne combat pas, il sert sous les tentes, porte les fardeaux, nourrit les chevaux qui portent même les plus petits héros. Les guerres féodales sont réservées aux « chevaliers » et les masses paysannes ne participent pas au combat, mais sont les esclaves de la guerre. Les états de guerre et le sang versé sont alors la principale source du droit, c'est eux qui procurent le droit de cité, la noblesse; d'où la puissance politique, par exemple, de la *Yeomanry* anglaise. La hiérarchie de l'autorité et de la puissance dans l'État est représentée d'après la diversité des armes : lances, quirites, lecteurs, archers... Le seigneur, dans les temps paisibles de l'an 800, ne sort pas sans une inutile épée de parade et le paysan méridional, même aujourd'hui, n'oublie pas de prendre son anarchique hache de brigand, même quand il ne va pas au bois. C'est pourquoi aussi, même en temps de paix, les officiers portent le sabre et doivent le déposer s'ils sont consignés. L'uniforme militaire et sacré, c'est l'habit même du dieu. L'apparition d'un guerrier farouche, peint en blanc, taché et monstrueux suffit par elle-même (et parce qu'elle est divine) à mettre en fuite l'ennemi. L'aspect du guerrier doit s'identifier le plus possible à l'image de l'idole pour qu'il puisse vraiment la remplacer en tuant et en mourant. C'est pourquoi sur les boucliers est représentée une image divine, et dans un langage religieux y est décrit l'État, sa formation, sa nature. Même les couleurs des draps des armées modernes rappellent celles des drapeaux, des cieux et des terres nationales : dans le gris mimétique commun, la France se nuance bleue, l'Italie verte, la Germanie blanche ou noire. Le guerrier médiéval est enfermé dans son armature de fer, serrée comme les frontières du fief, empanachée de noblesse, couverte d'un bouclier comme le sont par les murs les tours et les châteaux forts; sa visière est baissée, contraignant ainsi au silence et à la fierté. Les

troupes populaires méprisent les épées parce qu'elles méprisent l'État-idole et elles mettent leur gloire dans des armes sans noblesse, fourches ou faux, fusils de chasse, couteaux ou pierres. Quand elles placent sur l'autel la Justice ou la Raison, leur arme peut être la guillotine, une des armes les plus légitimement et rationnellement religieuses. Et quand les troupes jaillissent d'un élan sacré et libre, les combattants n'ont pas d'uniformes, parce qu'ils ne sont pas séparés de ceux qui ne combattent pas. Avec la renaissance des dieux-monstres et des dieux-machines, les équipements contemporains tendent à prendre des aspects monstrueux et pittoresques : la forme typique et animalesque du masque à gaz est un symptôme, une attestation de l'aspect réel de nos idoles étatiques.

Mourir dans la guerre est un privilège, et un sacrifice particulièrement cher et nécessaire au dieu de l'État. Tuer dans la guerre n'est pas un crime, mais un acte méritoire : ce n'est pas verser du sang criminel, mais verser un sang sacré; c'est un acte de sacerdoce, de sacrificateur. Être tué à la guerre, ce n'est pas mourir, c'est vraiment, comme le disent mille épigraphes, se faire immortel, rejoindre l'immortalité de l'État, parce que c'est mourir pour lui, à sa place, sous ses étoffes, avec son visage. Partout, et dans tous les temps, la poésie et la mythologie ont distingué cette mort de la mort, et elles en ont fait l'action la plus souhaitable, la fin la plus digne. La tradition populaire donne même à ces morts des formes pareilles à celles de la mort des dieux : une chanson de guerre italienne chante l'officier qui, mourant, fait couper son corps en sept morceaux, et pour les héros les plus admirés, spontanément on crée la légende qu'ils sont tous morts d'une balle au front, quand bien même leurs fins ont été très diverses. C'est seulement le renversement total des États-dieux et la liberté ainsi acquise qui permet à l'Achille de l'Odyssée de se lamenter de la mort de l'Achille de l'Iliade ou à Horace de raconter comment il a fui pour se sauver d'une mort héroïque.

relicta non bene formula

Seul celui qui répand dans la guerre le sang de l'ennemi ou son propre sang peut réellement, matériellement participer à la divinité de l'État. Donc jamais un esclave ne pourra toucher les armes : et la guerre sera perpétuée, recherchée, considérée comme nécessaire par ceux qui s'identifient avec leur propre État-idole, parce qu'elle est l'unique moyen de perpétuer le Dieu et l'esclavage. Guerre continuelle, mais aussi guerre limitée. Les guerriers sauvages et les seigneurs féodaux ne vivent pas d'autre chose que d'une guerre sans interruption, qui confirme leur puissance, la consacre et permet en même temps d'augmenter le nombre de leurs esclaves tout en rendant plus certaines leurs chaînes. Mais cette guerre est limitée, d'autre part, par le petit nombre des participants et — conséquence de son caractère rituel — par les mille coutumes, déclarations et cérémonies qui la constituent. La plus grande requête des non-guerriers, c'est de pouvoir être admis à combattre pour participer au mystère de l'État, et à la nature hiératique des hommes et des citoyens.

Les Dieux se battent entre eux, sur les rivages des mers ils conduisent leur char, ils jouent de l'épée. Le menu peuple d'esclaves reste à l'écart, à regarder, silencieux, patient, volontaire victime du dieu qui sortira vainqueur. Il est un témoin de la guerre comme il est un témoin de l'État, avec son indifférence d'esclave. Au fond de lui, il sait que les dieux sont des maux nécessaires, et que tous se ressemblent, en dépit de leurs boucliers, de leurs voix, de leur aspect divers, car tous sont issus d'un rite de mutilation. Ils sont un fardeau qui fait courber l'échine pour que les yeux ne s'égarent pas dans l'immensité de l'azur, et pour qu'ils se contentent de la terre, qu'ils se réjouissent de blé et d'herbe. Le peuple sent l'obscure terreur d'où naissent les dieux, il sait que trop vague est sa puissance, trop fragiles ses frontières; il accepte comme nécessaires les limites religieuses reçues en héritage. Vivant, il sera l'esclave des dieux de la terre, mort, l'esclave des dieux du ciel. La liberté apparaît inimaginable. Que serait en effet une vie sans liens, une règle toujours nouvelle, une limite égale à l'infini? La guerre engendre l'esclavage, la vie du dieu, sa mort,

le sang du dieu. Le paysan serf ne participe pas, il demeure une victime passive en voyant défiler, à travers ses champs, les lourds guerriers, les chevaux et les chars, les bandes de pillards; à leur passage il va se terrer dans un bois.

L'État-idole ne connaît en vérité que deux classes fondamentales : les esclaves et les guerriers — les uns et les autres victimes. Car les premiers sacrifient au dieu leur corps, dans les fatigues et dans l'accablement du travail; les seconds, leur âme, leur sang. Ceux-là victimes passives, animales, étrangères à l'idole, ceux-ci victimes actives, sacerdotales, unis avec le dieu. Pour ne pas être esclave, il n'y a pas d'autre moyen que de tuer ou de mourir. C'est pourquoi le droit de combattre est le plus recherché, comme étant le seul qui puisse permettre la participation matérielle à la divinité de l'État. C'est pourquoi les fanfares de guerre font battre le cœur des jeunes gens.

versent quelque héroïsme au cœur des citadins

telles des trompettes célestes, des cloches de liberté éternelle. Et l'image sacerdotale de la guerre est si juste et si enracinée que, même quand tous les hommes y prennent part, on continue à les considérer non comme des prêtres mais comme des serviteurs du temple, on réserve la couronne de laurier du sacrificateur au général et on laisse aux anciens esclaves devenus citoyens et soldats le sac du serf et le masque porcin de la victime totémique. La guerre est un privilège et un honneur sacerdotal : c'est pourquoi, même dans les États qui se disent populaires, on ne peut imaginer une discipline qui ne soit autoritaire et tyrannique. Ce n'est pas seulement une question de technique ou de compétence qui conseille l'obéissance absolue au supérieur; c'est une raison de foi. Tout, dans une armée, est religieux : la langue militaire, faite de commandement, de formules évocatrices, de la même nature que la prière et la magie; la forme des armes, fruit d'une symbolique parfaite, plutôt que d'une technique parfaite; l'allure des uniformes et des décorations; les lieux sacrés où, intouchable, se tient caché le drapeau, qu'on dresse seulement durant la cérémonie

religieuse de la bataille, sur l'autel du camp; la vertu de la hiérarchie et de la discipline, fondement nécessaire de la religion militaire; l'homicide consacré de l'ennemi, la mort rituelle des prêtres-idoles-victimes.

La fin du guerrier était d'être un vivant holocauste, de conquérir pour son dieu les esclaves ennemis qui lui étaient dus. La fin de l'armée est analogue et même elle atteint une plus grande plénitude, quand elle se confond, pour le compte de l'État et de son organe (qui donc doit se distinguer des victimes serviles) avec l'État lui-même, avec sa totalité. Le guerrier devient soldat, le privilège des armes devient l'esclavage militaire; la discipline permet de maintenir la victime bien distincte du prêtre. La guerre n'a plus besoin de fins externes, d'ennemis à asservir, elle réunit tous ses buts, même sans raison et sans bataille : fournir à l'État des esclaves qui témoignent, par leur désillusion, de sa puissance, et des victimes qui, avec leurs sang, lui insufflent un esprit divin.

La composition de l'armée est le miroir de la religion sociale. Le héros combat seul, le paladin court à travers bois et vallées à la recherche d'un de ses pairs. Les états aristocratiques ont une classe de guerriers nobles, et c'est un honneur très convoité, qui se gagne au prix de luttes civiles, d'entrer parmi ceux qui portent les armes. Les peuples dépourvus de religion d'État, comme les Chinois et les Napolitains par exemple, ont le même mépris pour le soldat que pour l'assassin. La décadence de la religion étatique transforme le privilège en un métier : les auxiliaires et les mercenaires surgissent, et on élève au rang de soldats même les peuples vaincus au lieu d'en faire des esclaves. Dans les périodes de liberté s'il peut arriver encore qu'on lève les armées pour défendre de vieilles institutions ou des idoles survivantes, le peuple entier, malgré tout, est soldat, et l'on improvise les cadres et les généraux. Des morts librement acceptées fondent alors une communauté qui n'a pas peur et qui n'a plus besoin de s'adorer. Combattre n'est plus maintenant seulement un privilège mais une nécessité morale, un devoir, et qui ne demande ni maîtres, ni esclaves. Mais, dans tous les autres cas, l'héroïsme est une religion, l'armée une

église. Une vague séculaire, profonde, de liberté, jointe à une religion jacobine, fait surgir des sillons un peuple libre en armes. Le souvenir de cet enthousiasme et de cette foi suffisent à lui seul à le porter ensuite jusqu'au bout du monde.

Un libéralisme purement juridique lui succéda (la vraie « religion » de la liberté), il devait distinguer la part du droit et celle du devoir dans la mission de combattre pour son pays. Comme il ne connaissait que les fonctions, on ne put plus parler, en vérité, de privilège militaire, ou d'honneur militaire, ni même d'esclavage ou de sacrifice militaire — mais seulement d'un *service* militaire, qui oblige tous également, et qui est accepté par tous comme un fardeau volontaire. Toutefois sous cet aspect juridiquement impeccable, l'armée de tous est demeurée ce qu'elle était auparavant : une église, avec ses rites propres, ses castes fermées, ses palladium et sa discipline sacrée; un État en somme, un dieu qui contredit cet abstrait libéralisme, d'autant plus qu'une liberté concrète vivait cachée dans l'abstraction. La guerre mondiale jeta à la mort ces armées ambiguës de citoyens — et de nombreux combattants crurent être libres de s'identifier désormais réellement avec un État, libre communauté des hommes et ceci après avoir surmonté, grâce à la guerre et au sang, toute différence sociale et historique, tout esclavage. D'autres sentirent leur propre participation comme vraiment rituelle, égorgèrent les victimes, s'en firent un plaisir, et justement crurent pouvoir, eux seuls, prêtres, représenter l'État divin — ils devinrent, pour toujours, des soldats. D'autres moururent ou se résignèrent à servir. Cependant, que tout le peuple soit appelé à la guerre, sans qu'il devienne pour cela tout l'État; qu'il soit obligé de participer à la guerre, faisant don de son sang, de son corps, tandis qu'il participe à l'État seulement par une fiction juridique de délégation de pouvoirs ou d'approbation plébiscitaire, voilà qui constitue un paradoxe et une évidente contradiction. La participation universelle au rite guerrier devrait annuler tout esclavage et toute idolâtrie de l'État, elle devrait être le signe visible de la liberté humaine. Là où l'idolâtrie de l'État, héritée des pères ou de récente naissance, est très vivante, on a dû ren-

forcer la discipline militaire, c'est-à-dire distinguer deux espèces de combattants : les prêtres et les serviteurs du temple. Des milices de volontaires ont été instituées, classe guerrière privilégiée, avec des armes spéciales, des uniformes, des couleurs (le noir, couleur sacrée de la mort) et des insignes. On chercha à éviter les guerres qui exigeaient l'intervention du peuple, et à faire plutôt des guerres limitées, héroïques, avec quelques troupes choisies, laissant, comme dans les temps barbares, le paysan à sa bêche, étranger aux préoccupations de l'armée. On chercha surtout à identifier tout l'État avec l'armée, à donner à l'armée un caractère toujours plus ecclésiastique, en accentuant la servitude militaire interne, et en faisant refleurir les rites. La religion militaire s'identifie avec la religion de l'État; celui qui consent à faire la guerre générale consent à l'esclavage. Le pas de l'oie est une nécessité absolue pour une armée ecclésiastique et servile — et il n'est certes pas plus étrange que les génuflexions ou les révérences ou les mille belles cérémonies des mille cultes religieux officiels ou privés. Sa valeur rituelle se trouve être précisément dans son absurdité et dans son inutilité. C'est une marche dans une langue étrangère, une espèce de danse sacrée armée — comme les prières sont un parler dans une langue mystérieuse.

Celui qui croit à la nécessité de l'idolâtrie de l'État et partant de l'esclavage et de la guerre, se trouve donc bientôt contraint, pour pouvoir faire la guerre avec tout le peuple et maintenir toutefois l'esclavage, à réduire l'État entier à une armée, et l'armée à une église. Si le peuple est guerrier, l'État dresse des autels. Il ne faut pas que la guerre soit faite par un peuple libre, mais par une masse d'esclaves organisés en armée. Les idoles de l'État, de l'armée, des machines et de l'organisation doivent coïncider : pour que vivent les dieux de l'État la guerre doit être continuelle, et non interrompue par des paix apparentes, — totale, organisée et mécanique. Il faut que devienne manifeste le détachement du guerrier dans la guerre, il faut qu'elle devienne inhumaine, hors de la portée de l'homme seul, Œuvre de monstres symboliques et d'incompréhensibles existences bureaucratiques. D'un côté en somme il est néces-

saire que tout le peuple soit organisé dans une armée-Église pour que subsiste l'esclavage, d'un autre côté s'il faut que la guerre soit soufferte, supportée par le peuple des soldats esclaves, elle ne doit pas vraiment être faite par lui; en sorte que le privilège de la liberté du guerrier ne s'universalise pas et que ne soit pas abolie l'adoration de l'État. Satisfaire à ces deux exigences est difficile : c'est pour cela que de tous côtés on hésitait à faire la guerre et, une fois commencée, à la rendre vraiment acharnée et sanglante. Les guerres populaires créent la liberté et la liberté rend vaines les guerres; mais les États-idoles vivent seulement de guerres; ils ont besoin des peuples pour les faire. De là la nécessité de l'organisation moderne et militaire de l'État.

La guerre est un rite et comme telle n'a pas besoin de justifications. Même elle est d'autant plus efficace et créatrice de divinités qu'on la trouve plus absurde et plus incompréhensible. Les guerres *justes*, c'est-à-dire celles qu'on fait pour défendre sa propre vie ou son propre esprit, ne sont pas des guerres religieuses, et c'est pourquoi elles n'ont aucune efficacité idolâtrique. Seules précisément les guerres injustes insufflent la puissance et la vie aux idoles de l'État. Une prière est d'autant plus efficace qu'elle est moins compréhensible : la guerre est d'autant plus nécessaire et utile à la divinité-État qu'elle est moins justifiable. Les victimes doivent dans n'importe quelle religion, être parfaites; si ce sont des animaux, ils doivent être sains; si ce sont des hommes, être sans vice, sans tare, sans maladie : la victime idéale est pure et innocente. Tous ceux qui continuent à considérer la guerre comme un moyen violent pour résoudre une question matérielle déterminée (question qu'on résoudrait bien mieux autour d'un tapis vert, etc... mais qui, malheureusement, peut être réglée par une confrontation des forces), comme un moyen légitime, mais seulement quand tout autre s'est avéré impossible, etc... et qui croient pour cette raison à la possibilité des arbitrages, qui pleurent sur les bombardements des villes ouvertes ou sur les torpillages sans préavis — ils oublient qu'il puisse y avoir des raisons de prière. La seule raison de la guerre est

de ne pas avoir de raison (parce que là où il y a raison, il n'y a pas de guerre). Les seules guerres vraies et efficaces sont les guerres injustes et les victimes innocentes sont les plus suaves comme les plus utiles à la nourriture des dieux.

Les « guerres raisonnables » et les armées populaires appartiennent à une conception purement juridique de la liberté. Une liberté vraie et non purement institutionnelle, ne connaît pas les guerres, parce qu'elle les a toutes vaincues, et elle ne connaît pas d'armées parce qu'elle les a toutes détruites. Et s'il lui arrive de devoir combattre pour se défendre contre les dieux renaissants et les armées qui resurgissent, c'est parce qu'elle n'était pas encore absolument vraie et absolument libre. Chacune de ses guerres est une guerre intérieure, un enrichissement, un accroissement de paix, une guerre civile : cette guerre civile qui n'a jamais eu de commencement et de fin comme n'ont pas de fin les naissances et les morts. Fruit du même pharisaïsme sont les conventions pour l'humanisation de la guerre, pour le respect des non-combattants et ainsi de suite. L'adoucissement des mœurs de guerre n'est venu que d'une diminution et d'une décadence du sens religieux de la guerre, de la transformation de certaines aventures guerrières en entreprises commerciales, comme les guerres coloniales, les guerres pour la conquête des puits de pétrole, des mines, etc..., de la coexistence d'une réelle religion de l'humanité et de la liberté abstraite qui toutes deux s'opposaient aux religions-États. Mais en vérité la guerre ne peut être *humanisée*, parce qu'elle est divine. Le prisonnier doit être sacrifié. Les non-combattants, les femmes, les enfants peuvent être épargnés et oubliés par le guerrier qui ne reconnaît pas en eux le privilège de mourir. Mais là où il n'y a plus de vrais guerriers, mais bien des masses armées et serviles, il ne peut plus y avoir ni privilèges ni distinctions. Femmes et enfants font partie de la masse et toute pitié est sacrilège.

La guerre s'impose à la masse, qui cependant y participe, comme une terrible obscurité, comme un fait naturel, indifférent et mystérieux. Les froides étoiles d'hiver brillent dans le ciel lavé, avec leurs teintes particulières. Mais des quatre coins

du ciel, comme des anges ou des démons, peuvent surgir les bombardiers. Le hurlement des sirènes des villes, qui part des blancheurs grises du toit, c'est la voix de la guerre, sa langue sacrée. Une machine parle, une machine combat, et l'homme qui est dedans n'est plus un guerrier ni vraiment un homme. Il a fusionné avec la machine, il a pris son indifférence, sa certitude, il est redevenu avec elle un monstre double, comme ces animaux très anciens. Une nouvelle ambiguïté trouve sa figure : une association machinale et sportive de puissance et de servitude.

Mille nouveaux Orions traversent en chassant, gamins et souriants, la grande forêt céleste. Au choc de leurs ailes, les vieux dragons se réveillent, et le sang chaud d'être versé bat violemment dans tous les cœurs, gonflés de très anciennes terreurs et de très anciennes espérances.

Carlo Lévi.

(traduit par Claude Beigbeder).

II

GUERRE

16 OCTOBRE 1943

Quelques semaines encore avant le 16 octobre, chaque vendredi soir, lorsque s'allumait la première étoile, les grandes portes de la Synagogue, celles qui donnent sur la Piazza del Tempio, s'ouvraient tout grand. Pourquoi les grandes portes, et non les petites portes latérales plus discrètes, comme tous les autres soirs? Pourquoi, au lieu de la lueur des frêles candélabres à sept branches, le scintillement de toutes ces lumières? Parce que, chaque vendredi, lorsque s'allumait la première étoile, on célébrait le retour du sabbat.

Mais, le soir du vendredi 15 octobre 43, une femme vêtue de noir, échevelée, les vêtements en désordre et dégouttants de pluie, arrive dans l'ex-ghetto de Rome. Elle est incapable de dire un mot, l'émotion lui étrangle la gorge et lui fait venir la bave aux lèvres. Elle arrive en courant du Trastevere. Un instant auparavant, chez une dame pour qui elle travaille à la demi-journée, elle a vu la femme d'un carabinier, et celle-ci lui a dit que son mari avait vu un Allemand, et que cet Allemand avait à la main une liste de deux cents Juifs, à emmener avec toute leur famille.

Les Juifs du quartier de Regola ont gardé l'habitude de se coucher tôt. Peu après la tombée du jour, ils sont déjà tous rentrés. Sans doute est-ce le souvenir d'un ancien couvre-feu resté en eux : depuis le temps où, à la tombée de la nuit, les grilles du ghetto grinçaient avec une antique monotonie que l'habitude rendait peut-être familière et douce, pour rappeler que la nuit n'appartenait pas aux Juifs, que, pour eux, la nuit signifiait danger d'être pris, mis à l'amende, emprisonnés, battus. Aussi, ces Juifs, accusés de conspirer contre l'ordre et la sûreté du monde sont-ils au contraire, depuis longtemps, des créatures diurnes.

Ce soir-là également, les familles étaient déjà toutes rentrées chez elles. Les mères allumaient la lampe du sabbat, la moins belle

(la belle avait été cachée dès les premiers vols allemands), cependant que les vieux, la *teffila* [1] sur les genoux, récitaient les bénédictions et passaient du murmure de la prière aux invectives coléreuses et rauques contre leurs petits-enfants trop turbulents. De sorte que la femme échevelée n'eut aucune difficulté à réunir un grand nombre de Juifs pour les avertir du danger.

Mais personne ne voulut y croire, tout le monde ne fit qu'en rire. Quoique habitant le Trastevere, la Celeste a des parents dans le ghetto et elle est bien connue de l'entière *Cheilà* [2]. Chacun sait que c'est une bavarde, une exaltée, une fanatique : il suffit de voir comme elle gesticule quand elle parle, avec ses yeux de folle sous ses cheveux filasse.

— Croyez-moi! Sauvez-vous, vous dis-je! suppliait la femme — Je vous jure que c'est la vérité! Je vous le jure sur la tête de mes enfants.

La vérité? Qui sait ce qu'on lui aura raconté, qui sait ce qu'elle aura compris!

— Vous vous en repentirez. Si j'étais une dame, vous me croiriez. Mais parce que je n'ai pas d'argent, parce que je suis en loques... Et, montrant rageusement ses vêtements, elle les déchire encore davantage.

Treize mois ont passé maintenant, et beaucoup des personnes présentes ce soir-là sont prêtes à reconnaître que, peut-être, si la Celeste avait été une dame et non la pauvresse qu'elle était... Pourtant, ce soir-là, ils regagnèrent leur maison, s'assirent autour de la table et soupèrent, tout en commentant cette histoire sans fondement. Ce qui s'était passé dans la tête de cette folle était très clair : une vingtaine de jours plus tôt, le Commandant Kappler avait menacé le Président de la Communauté, le *Commendatore* Foà, et celui de l'Union, le *Dottore* Almansi, de prélever deux cents otages juifs. Les chiffres concordaient et de là venait l'équivoque : les petites gens apprennent toujours les choses de travers et avec retard, mais le peu qu'ils arrivent à savoir est, pour eux, argent comptant. Maintenant, la menace des deux cents otages était conjurée. Les Allemands sont peut-être des *rascianim* [3], mais ce sont des gens d'honneur.

Contrairement à l'opinion répandue, les Juifs ne sont pas méfiants.

1. Livre de prières.
2. Communauté.
3. Méchants.

Ou plutôt ils sont méfiants de la même manière qu'ils sont roublards, pour les petites choses ; mais ils sont crédules et désastreusement naïfs pour les grandes. Vis-à-vis des Allemands, ils furent et se montrèrent naïfs presque avec ostentation.

En effet, le soir du 26 septembre 1943, le Président de la Communauté Israélite de Rome et celui de l'Union des Communautés Italiennes avaient été, par le truchement du *Dottore* Cappa, fonctionnaire à la *Questura* (Préfecture de Police), convoqués pour 18 heures à l'Ambassade d'Allemagne.

Ils avaient été reçus par le dangereusement courtois et « distingué » Commandant des S.S., Herbert Kappler, qui les fit asseoir et leur parla pendant quelques instants de la pluie et du beau temps, sur le ton d'une conversation ordinaire. Puis il était entré dans le vif du sujet : les Juifs de Rome étaient doublement coupables, en tant qu'Italiens (mais moins de deux mois plus tard, un décret germano-fasciste, sous les auspices de Rahn, Mussolini et Pavolini, devait retirer aux Juifs d'Italie la nationalité italienne) pour avoir trahi l'Allemagne, et en tant que Juifs parce qu'appartenant à la race des ennemis éternels de l'Allemagne. En conséquence le Gouvernement du Reich leur imposait une amende de 50 kilos d'or à verser le mardi suivant 28, avant onze heures. Faute de quoi, deux cents Juifs seraient désignés et déportés en Allemagne. Pratiquement, la Communauté juive de Rome disposait d'une journée et demie pour trouver cinquante kilos d'or.

Aux objections que les deux représentants juifs tentèrent de lui opposer, le Commandant répliqua que, afin de faciliter les choses, il fournirait, lui-même, les hommes et le matériel motorisé pour la recherche de l'or. Les deux *Herren* n'acceptaient pas? Parfait; il n'avait rien dit! Mais, toujours pour se montrer généreux, il prolongeait d'une heure l'échéance du dépôt. On lui demanda quel était le cours de l'or en lires italiennes. Kappler comprit aussitôt de quoi il retournait :

— Le Grand Reich, répondit-il, n'avait pas besoin de lires italiennes et, en tout cas, sourit-il, s'il lui en fallait, il pouvait toujours en imprimer.

Puis il jugea opportun de compléter sa propre présentation en précisant qu'avec lui il valait mieux ne pas se montrer récalcitrant, sinon il se chargerait personnellement de la collecte, genre d'opération que, dans des circonstances similaires, il avait toujours menée à bien. Sur ce, le sujet semblant épuisé, la séance fut levée.

La Questure italienne, immédiatement informée de cette imposition, ne répondit pas. On écrivit à nouveau, on s'y rendit, on téléphona : le silence, par une ironie cruelle, était plus que jamais d'or. Alors, pendant la soirée même et pendant la matinée suivante, les notables de la Communauté se réunirent avec les personnes considérées comme les plus expertes en affaires et les plus riches. On s'affligea, on discuta, et l'on déclara que la chose n'était pas faisable. Mais les plus énergiques eurent le dessus; de sorte que l'on commença la collecte de l'or. La nouvelle s'était déjà répandue chez les Juifs. Toutefois, au début, les offrandes arrivaient lentement, avec une sorte de perplexité. Ce fut à ce moment-là que le Vatican fit officieusement savoir qu'il tenait à la disposition des Juifs quinze kilogrammes d'or, pour suppléer à une insuffisance éventuelle.

Entre temps, pourtant, les choses avaient commencé de s'améliorer. Maintenant, tout Rome avait eu connaissance de la brimade allemande et s'en était ému. Circonspects, comme craignant un refus et presque intimidés de venir offrir de l'or à ces riches Juifs, quelques « Aryens » se présentèrent. Ils pénétrèrent avec embarras dans le local adjacent à la Synagogue, ne sachant pas s'ils devaient retirer leur chapeau ou garder la tête couverte, comme le veut, notoirement, le rituel juif. Presque humblement, ils demandaient s'ils pouvaient eux aussi..., s'il leur serait permis de... Hélas! ils ne laissèrent pas leurs noms, que l'on voudrait se rappeler pour les moments où l'on manque de confiance en son prochain.

Le centre de dépôt avait été installé dans un bureau de la Communauté. La Questure, qui, finalement, entendait à nouveau de cette oreille-là, avait organisé un service d'ordre et de surveillance. L'affluence, en effet, commençait à devenir appréciable. Derrière la table, était assise une personne de confiance de la communauté; à ses côtés, un orfèvre estimait les offrandes et un autre les pesait. On avait tout de suite fait circuler l'avis que les dons en argent liquide n'étaient pas admis. Ceux-ci eussent ralenti l'afflux du métal : les objets en or sont souvent de très chers souvenirs, qui ont tendance à devenir plus « souvenirs » et plus « chers » au moment où il faut s'en séparer; de plus, en temps de guerre et de catastrophe, on a l'habitude de considérer l'or comme le viatique le meilleur et le plus aisément transportable dans les moments difficiles. Il serait, par contre, venu beaucoup d'argent liquide, et ceci rapidement,

mais cela eût posé le problème, le dangereux problème, de trouver tout cet or au marché noir. Mais le métal commençant à former un tas appréciable et plusieurs personnes s'étant présentées pour offrir de l'or à vendre, on commença d'accepter aussi l'argent liquide et d'acquérir de l'or à des prix très variables. Pour ces transactions, la marchande de journaux du Ponte Garibaldi fut d'un grand secours.

Le mardi matin avant onze heures, la quantité d'or demandée était atteinte, et il y avait même, en plus, deux millions en argent liquide qui furent déposés dans le coffre-fort de la Communauté. La salle de dépôt fut fermée à clef et les orfèvres et quelques représentants de la Communauté s'assirent devant la porte avec les agents de police. Un Allemand mélomane, cultivé et spirituel, eût peut-être trouvé risible ces *Fafner* en train de garder leur trésor. Mais ces braves gens, au lieu de cracher des flammes, se mirent à manger en paix le déjeuner que leurs femmes venaient d'apporter. Ils avaient la conscience tranquille. Il y avait eu des moments d'angoisse, des coups d'œil fébriles à l'horloge : mais, somme toute on avait fait du bon travail.

On téléphona à l'Ambassade d'Allemagne pour obtenir un délai de quelques heures. C'était une ruse pour éviter, vu le rapide succès de la collecte, que les prétentions allemandes fussent augmentées. Bienheureuse naïveté des gens astucieux ! Comme si les Allemands n'avaient pas eu d'espions. On obtint pourtant que l'échéance fût reportée jusqu'à 18 heures, heure à laquelle trois automobiles se dirigèrent, par le Lungotevere Sanzio, avec l'or, les deux présidents, les deux orfèvres et une escorte d'agents, toujours conduits par le Dottore Cappa, vers la Villa Wolkonski.

Non seulement Kappler ne s'abaissa pas à la formalité de venir recevoir, « d'encaisser » cet or; mais il ne daigna même pas se montrer. Il fit dire par une secrétaire, dans l'antichambre, que l'impôt devait être versé via Tasso. C'est peut-être là la première apparition de la Via Tasso dans la chronique jaune et noire de l'occupation allemande. Le convoi quitte donc la Villa Wolkonski, tourne, arrive dans cette rue mal famée.

Via Tasso, les Juifs se trouvèrent devant un certain capitaine Schultz, plus cruel, certes, que le Schultz de notre vieille grammaire latine. Il était assisté d'un orfèvre et d'un peseur allemands. L'or avait été réparti, faute de boîtes, dans dix de ces cartonniers dont on se sert dans les bureaux pour conserver la correspondance. Ces

boîtes, ainsi que nous l'avons dit, étaient au nombre de dix, et chacune contenait cinq kilos de métal. Peser et contrôler devait être la chose la plus rapide du monde.

Mais vingt heures étaient passées depuis longtemps que ni les Présidents ni les orfèvres n'étaient encore rentrés chez eux. Le tic tac des pendules dans le silence de ces maisons était comme le ver rongeur de l'angoisse, il scandait pour les familles la marche de conjectures de minute en minute plus inquiétantes.

Finalement, les quatre hommes rentrèrent. Il y avait en eux ce mélange de soulagement et d'abattement qui s'empare de toute la personne après une très grande peine. Un peu comme le sentiment qu'éprouverait quelqu'un qui revient d'accompagner au cimetière une personne très chère, par un long chemin et par une journée inclémente, quand il était déjà exténué par des nuits de veille et d'inquiétude. Se restaurer, se mettre au lit, essayer de ne plus y penser.

Que s'était-il passé? Eux-mêmes ne parvenaient pas à se l'expliquer clairement. Après un premier contrôle, les Allemands, sur un ton qui n'admettait pas de réplique, avaient prétendu que les boîtes étaient au nombre de neuf seulement. Comment ne pas penser que les Juifs n'essaieraient de frauder le Reich. Pour retremper l'épée de Brennus, le fer ne manque jamais. De longues discussions, captieuses, dramatiques : le Capitaine Schultz se refusait à toute vérification. Jusqu'au moment où, enfin, les comptes et les pesées furent refaits presque de force : les boîtes étaient indéniablement au nombre de dix, la quantité d'or était indiscutable, il y avait même un excédent de plusieurs grammes. Néanmoins, le Capitaine Schultz avait refusé de donner un reçu.

Pourquoi?

Le Capitaine Schultz savait-il déjà ce qui se tramait pour le lendemain? Kappler, le Commandant des S.S. le savait indubitablement puisque ce furent des détachements de S.S. qui, le matin suivant 29 septembre, se présentèrent à la Communauté et enlevèrent les archives, les documents, les registres, tout ce qu'ils trouvèrent, y compris, bien entendu, les deux millions liquides qui restaient de la collecte de l'or. A part cela, la visite ne fut pas très fructueuse : les ornements du Temple et les objets précieux avaient déjà été mis en lieu sûr. Ce fut là, croyons-nous, l'une des très rares précautions prises par les Juifs.

Un curieux personnage, sur lequel on voudrait avoir de plus amples détails, paraît le 11 octobre dans les locaux de la Communauté. Accompagné, lui aussi, d'une escorte de S.S., il a l'air à première vue d'un officier allemand comme tous les autres, avec en plus l'arrogance que lui donne le fait d'appartenir à une « spécialité » privilégiée et tristement célèbre. De la tête aux pieds, il est tout « uniforme », cet uniforme ajusté, d'une élégance insolente, abstraite et implacable, qui gaine la personne, le physique, mais aussi et par-dessus tout le moral, avec un hermétisme de fermeture-éclair. C'est le mot *Verboten* qu'exprime son uniforme : défense d'accéder à l'homme et au passé individuel qui vit en lui, qui est son histoire et son essence la plus vraie de créature de ce monde; défense de voir autre chose que ce « présent » rigoureux qui est le sien, ce présent automatique, tranchant et intransigeant.

Tandis que ses hommes commencent à mettre sens dessus dessous la Bibliothèque du Collège Rabbinique et celle de la Communauté, l'officier avec des mains prudentes et méticuleuses de brodeuse de fin, palpe, effleure, caresse papyrus et incunables, feuillette manuscrits et éditions rares, parcourt codex et palimpsestes. Les précautions variées du toucher, la délicatesse nuancée de chaque geste, sont tout de suite proportionnées à la valeur du volume. Ces œuvres sont écrites pour la plupart en caractères anciens. Mais quand l'officier ouvre chaque volume, son œil se fixe et s'illumine, comme cela se passe pour les lecteurs particulièrement érudits qui savent tout de suite trouver le point cherché, la déchirure révélatrice. Sous ces mains soignées, les livres comme soumis à une torture exquise et sans effusion de sang, à une torture d'un sadisme subtil, ont parlé. Plus tard, on apprit que l'officier de S.S. était un savant distingué, spécialiste de la paléographie et de la philologie sémitiques.

La Bibliothèque du Collège Rabbinique de Rome et, plus encore, celle de la Communauté contenaient des collections remarquables et des exemplaires exceptionnels, certains même uniques. On n'en avait encore fait ni le recensement complet ni le catalogue. Sans doute eussent-ils révélé de nouveaux trésors. Mais on sait en tout cas qu'il y avait là une documentation très copieuse et des chroniques, manuscrites et imprimées, concernant la *diaspora* dans le bassin méditerranéen, sans compter toutes les sources authentiques de l'histoire entière, depuis ses origines, des Juifs de Rome, les plus proches et les plus directs descendants de l'ancien judaïsme. Des

aspects encore ignorés, vus d'un point de vue différent de tous les autres, de la Rome des Césars, des Empereurs et des Papes, se cachaient dans ces grimoires. Et des générations, qui semblaient à jamais mortes, attendaient du fond de ces papiers que quelqu'un les fît parler.

Un coup sec de la fermeture éclair et l'uniforme enferme de nouveau le sémitologue, et celui-ci est redevenu un officier de S.S. Quiconque touchera, cachera ou enlèvera un seul de ces livres, ordonne-t-il, sera, selon la législation de guerre allemande, passé par les armes. Il s'en va. Ses talons martèlent les escaliers. Peu après, par la ligne du tramway de ceinture, trois gros wagons de marchandises arrivent. Les S. S. y chargent les deux bibliothèques. Les wagons repartent. Livres, manuscrits, codex et parchemins ont pris le chemin de Munich.

Peut-être sont-ce les mêmes wagons qui serviront bientôt à transporter en Allemagne un chargement différent et bien autrement vivant. Ils ont eu tout le temps d'aller et de revenir : cinq jours.

Le vendredi 15 octobre vers minuit, les Juifs étaient couchés dans leur lit et dormaient, lorsque, dans la rue, commencèrent à retentir des coups de fusil et des détonations. Depuis le 25 juillet, jour où Badoglio avait ordonné le couvre-feu, et, davantage encore depuis le 8 septembre, on entendait des coups de feu presque chaque nuit dans les rues et l'on disait que c'étaient des coups tirés contre les gens qui circulaient après l'heure, sans laissez-passer. Mais habituellement c'étaient des coups de feu isolés, comme le tintement des heures, et c'était rare qu'ils fussent si proches et jamais ils ne se prolongeaient longtemps. Ceux-ci au contraire vont s'intensifiant, se précipitant, se superposant, et deviennent une véritable fusillade. Et s'il n'y avait eu que des coups de feu, mais il s'y mêlait quelque chose de plus sinistre : des coups, secs au départ, mais qui se propageaient ensuite comme des ondes et creusaient dans l'obscurité de la nuit comme un sombre et large cratère. Certains se dressent dans leur lit. Mais personne ne se souvient plus de la nouvelle apportée le soir par la folle du Trastevere.

Les plus hardis s'approchent de la fenêtre. Des balles et des éclats sifflent et gémissent à quelques centimètres des persiennes et vont se planter dans les vieux murs crépis. A travers les persiennes closes, on voit dans la rue, sous la pluie fine et visqueuse, à la lueur des coups de feu et des gerbes de fusées, des pelotons de soldats qui

tirent en l'air et lancent des grenades sur les trottoirs. D'après leurs casques, il semble que ce soient des Allemands; mais le coup d'œil a été rapide, il n'est guère prudent de rester près de la fenêtre.

Maintenant, dans les maisons, tout le monde est debout. Les voisins se réunissent pour se donner du courage, mais ils ne réussissent qu'à s'effrayer mutuellement. Les enfants hurlent. Que peut-on raconter aux enfants pour les faire taire quand on ne sait que se dire à soi-même? Sois sage, ils s'en vont maintenant du côté de Monte Savello, du côté de Piazza Cairolo, bientôt ça va être fini, tu verras. Mais ça ne finit pas du tout. Au contraire. Il semble que les soldats s'éloignent mais les voici de nouveau et tout le temps, la fusillade a continué sans arrêt. Si, au moins, les soldats faisaient quelque chose, s'ils défonçaient une porte, des volets, une boutique, on comprendrait. Mais non! Ils tirent, ils hurlent et rien d'autre.

Tous les ans, au dîner de Pâque (que celui qui a faim vienne et mange!) on met de côté un demi-pain azyme. Une croyance qui remonte à Dieu sait quelle lointaine époque, peut-être au temps où les Juifs étaient encore agriculteurs, veut qu'une bouchée de ce pain azyme, jetée par la fenêtre, calme les ouragans, les tempêtes, la grêle qui détruisent le pain, ravagent les vignes et les oliviers, apportent la famine et peut-être la mort. Peut-être que cette nuit-là, quelqu'un eut l'idée de prendre dans son coffret le pain azyme, mis de côté depuis la dernière Pâque — depuis que pour la dernière fois on a commémoré l'Exode et la Libération des Pharaons — et de le lancer contre ce cataclysme. La moisson était faite, les raisins vendangés, mais il y avait une autre récolte à sauver, ces enfants d'Israel qui, avait-il été promis aux Patriarches, devaient être aussi nombreux que le sable de la mer.

Vers quatre heures du matin, la fusillade se calma. Il faisait froid, l'humidité de la nuit pluvieuse transperçait les murs. Dans leur précipitation à se lever, tous étaient restés en chemises et en pantoufles avec tout juste un petit châle ou un manteau sur les épaules. Les lits abandonnés avaient peut-être gardé un peu de tiédeur. Fatigué, avec cette sensation de creux et de dessèchement que laisse dans les orbites une grande émotion, les os moulus, claquant des dents, chacun rentra chez lui, pour se recoucher. Dans deux heures, il ferait jour, et on saurait finalement quelque chose. Du reste, en y repensant, il ne s'était rien passé!

Il semble que le premier cri d'alarme ait été poussé par une femme du nom de Letizia, que les gens du voisinage surnommaient

« Letizia aux gros yeux » : une vieille fille grasse, aux formes et aux traits bouffis, aux yeux fixes et aux grosses lèvres proéminentes, figées dans un sourire inerte et sans échos, et d'où sort une voix absente, contrariée, indifférente à ce qu'elle dit. Vers cinq heures, on entendit Letizia qui criait :

« — Oh! Dieu! les *Mammoni!*

Mammoni en argot judéo-romain signifie les flics, les gardes, la police. C'étaient, en effet, les Allemands qui arrivaient de leur pas pesant et cadencé (nous connaissons des gens pour qui ce pas est resté le symbole, l'affreux équivalent auditif de la terreur allemande) et qui commençaient à bloquer les rues et les maisons du ghetto. Le propriétaire d'un petit café du Portico d'Ottavia — un « aryen » qui, grâce à la situation privilégiée de son local, a pu assister à tout le développement des opérations — venait d'arriver, un instant auparavant, de Testaccio où il habitait. En traversant le Monte Savello et le Portico, il n'avait rien remarqué d'anormal. (Aurait-on eu le temps de se sauver après la fusillade? Ou bien le quartier était-il déjà cerné?) Il dit qu'il commença d'entendre les pas cadencés vers 5 heures 30. (Il n'a pas été possible de mettre les témoins d'accord sur les heures : le temps dans les catastrophes doit être terriblement élastique, soumis à des évaluations psychologiques.) Il n'avait pas encore ouvert sa boutique, il était en train de mettre en route son percolateur. Il entr'ouvre un volet et il voit.

Il voit le long des trottoirs deux rangées d'Allemands : à vue de nez, environ une centaine. Au milieu de la rue, se tenaient les officiers qui postaient des sentinelles armées à tous les coins de rues. Les rares passants s'arrêtaient pour regarder. Les Allemands ne s'occupèrent pas d'eux. Ce ne fut que plus tard qu'ils commencèrent à se saisir de quiconque était porteur de valises ou de paquets, indices d'une tentative de fuite.

Nous parlerons seulement du ghetto, car ce fut l'épicentre de la rafle. Mais en d'autres points de la ville, la besogne avait commencé depuis plusieurs heures. Par exemple, un avocat de Trieste, Sternberg Monteldi, avait été pris, dès la veille 11 heures du soir, à l'hôtel Vittoria où il habitait avec sa femme. Ici commencent les points d'interrogation en ce qui concerne les critères et la façon dont la rafle fut réglée. L'avocat et sa femme avaient un passeport suisse, ils ne figuraient donc pas sur les registres de la population romaine; ils n'avaient pas fait de déclaration raciale, ils n'étaient donc pas considérés comme Juifs. Comment leurs noms parvinrent-ils jus-

qu'aux S. S.? Quant à la manière dont l'arrestation fut effectuée, on sait que dans ces cas-là, la personne arrêtée est traitée de la façon la plus brutale. Les époux furent contraints de se vêtir en présence des soldats qui avaient leurs armes pointées vers eux. Cette arrestation prématurée aurait pu gravement compromettre le plan allemand. Il eût suffi que la nouvelle s'en répandît comme cela se passa le lendemain matin, où, à peine l'opération en grand fut-elle commencée, toute la ville l'apprit, ce qui permit à des amis et même à des Commissaires de Police d'avertir plusieurs intéressés, du moins ceux à qui l'on pouvait téléphoner. Si un pareil avertissement avait pu être donné le soir précédent, une bonne moitié des maisons juives eussent été vides. Mais l'arrestation des Sternberg, bien qu'effectuée dans un hôtel, demeura secrète ; et les bavardages du valet de chambre et du portier de nuit ne suffirent pas à la faire transpirer; la police même n'en sut rien, paraît-il. De sorte que le lendemain matin, les Allemands purent opérer tranquillement, suivant les plans établis et avec le plus grand succès.

Entrons maintenant dans une maison du ghetto, dans une maison de la Via S. Ambrogio. Nous pourrons suivre la rafle dans toutes ses phases. Vers 5 heures (heures psychologique, répétons-le) Mme Laurina S. est appelée de la rue. C'est une de ses nièces qui lui crie :

— Tante, tante, descends! Les Allemands emmènent tout le monde!

Quelques instants auparavant, en sortant de chez elle, Via Reginella, cette jeune fille avait vu emmener toute une famille, père, mère et six enfants dont l'aînée avait dix ans. Mme S. se penche à la fenêtre. Elle aperçoit de chaque côté de la porte d'entrée deux soldats allemands armés de mousquetons (ou de mitraillettes; elle ne put le préciser). On peut se demander ici comment la jeune fille put crier ainsi de la rue, en termes aussi clairs, en la présence de deux Allemands (la rue est terriblement étroite, un véritable boyau). Nous répétons, encore une fois, qu'en général les Allemands ne raflèrent pas les gens dans la rue : hors des maisons, ne furent pris que les malheureux qui voulurent bien se laisser prendre. Et il ne faut pas croire, non plus, que cette tragédie se soit déroulée dans une atmosphère de solennité, dans le silence et la stupéfaction : les gens continuaient de se parler, ils se criaient des avertissements, des recommandations comme dans la vie de tous les jours. La fatalité

accomplissait son implacable besogne sans se préoccuper du cérémonial, sans se soucier des fautes de formes. Le drame entrait dans la vie; il s'y mêlait avec un naturel effrayant qui, sur l'instant même, ne laissait pas de place à la stupeur.

D'abord, Mme S. crut, comme tout le monde, que les Allemands étaient venus chercher les hommes pour le travail obligatoire. Cette idée répandue probablement avec intention, fut la ruine de bien des familles qui ne songèrent pas à mettre en lieu sûr les vieillards, les femmes et les enfants. Quoi qu'il en soit, se fiant à la soi-disant immunité des femmes, Mme S. reprend courage, s'habille comme elle peut, prend ses cartes d'alimentation, son sac à provisions et descend pour tâcher de voir de quoi il retourne. Quelques jours auparavant, elle a fait une chute et traîne une jambe qu'elle a dans le plâtre.

Arrivée dans la rue, elle s'approche des sentinelles allemandes, leur offre une cigarette qu'ils acceptent. Des deux hommes, l'un pouvait avoir vingt-cinq ans, l'autre en portait quarante. Comme dans tous les *Mes Prisons*, il y a toujours un bon geôlier. Ainsi dans cette rafle, il y aura deux S. S. au grand cœur, ces deux-là par exemple. La légende qui s'est formée ensuite dans le ghetto en a fait deux Autrichiens.

— Tous les Juifs emmener, dit le plus âgé à la femme.

Celle-ci montre sa jambe dans le plâtre :

— Mais, moi, jambe cassée... Moi aller hôpital avec ma famille.

— Ja, ja, acquiesce l'« Autrichien », et, de la main, il lui fait signe de filer.

Tout en attendant sa famille, Mme S. songe à mettre à profit son « amitié » avec les soldats pour tenter de sauver quelques voisins. Elle appelle, elle aussi, de la rue :

— Sterina! Sterina!

— Qu'y a-t-il? demande celle-ci à la fenêtre.

— Sauve-toi. On emmène tout le monde.

— Un instant, j'habille le petit et je descends.

Hélas! d'avoir habillé le petit lui fut fatal. Mme Sterina fut prise avec le petit et avec tous les siens.

De la Via del Portico di Ottavia arrivent des gémissements mêlés de cris. Mme S. s'arrête au coin de la Via del Portico et de la Via de S. Ambrogio. C'est bien vrai, ils emmènent tout le monde. Vraiment, tout le monde; c'est pire que tout ce qu'on pouvait imaginer. Au milieu de la rue, passent, en file indienne et un peu

en désordre, les familles qui viennent d'être arrêtées. Un S. S. en tête et un autre en queue surveillant ces petits détachements, les maintiennent à peu près en colonne, les poussent en avant avec la crosse de leurs mitraillettes, bien que personne n'oppose d'autre résistance que des pleurs, des gémissements, des implorations et des questions hagardes. Déjà, sur les visages et dans l'attitude de ces Juifs, la résignation est marquée, plus forte encore que la souffrance. On dirait que cette atroce et brusque surprise ne les étonne déjà plus.

Dans la colonne, Mme S. aperçoit aussi la Tante Chele, une vieille femme de 80 ans, à moitié gâteuse : elle se traînait parmi les autres, en sautillant un peu, sans comprendre ce qu'on lui faisait faire, et elle répondait par des saluts et par des sourires, hébétés et même un peu satisfaits, aux regards des gens; mais ensuite, elle sursautait brusquement et prenait peur quand les Allemands se remettaient à hurler. Ils hurlaient sans raison, sans doute pour maintenir un climat de terreur et faire montre d'autorité, afin qu'il n'y ait pas d'accrocs et que les choses ne traînent pas. Passe une autre vieille, 85 ans, sourde et malade. Passe un paralytique porté sur sa chaise à bras d'homme. Une femme, un nouveau-né dans les bras, défait son corsage, sort un de ses seins et le presse pour montrer au soldat qu'elle n'a plus de lait pour son petit. Mais l'autre la fait avancer en lui mettant sa mitraillette contre le flanc. Une autre saisit la main d'un Allemand et la lui baise en pleurant pour l'attendrir, pour lui demander Dieu sait quelle grâce de rien du tout, peut-être seulement parce qu'elle lui est reconnaissante, du fond de son humiliation, de ne l'avoir pas maltraitée davantage. Une bourrade lui répond et un hurlement. De chaque côté de la rue, immobiles, effondrés, impuissants à porter secours, les passants se sont arrêtés pour regarder, mais les Allemands ne veulent plus de ces spectateurs et d'un ton menaçant, ils leur intiment l'ordre de circuler.

Un jeune homme se détache de la colonne, il a obtenu la permission d'aller boire un café, sous la surveillance d'un S. S. lequel n'acceptera pourtant pas de lui « tenir compagnie ».

Il avale son café bruyamment. La petite tasse tremble dans ses mains, et ses jambes ont du mal à le supporter. Il jette des regards égarés sur les guéridons où il s'est assis pour jouer aux cartes, les soirs qui avaient encore un lendemain. Avec une sorte de sourire timide et las, il demande au patron :

— Que vont-ils faire de nous?

Cette pauvre phrase est l'une des rares paroles qu'ils nous aient laissées en s'en allant. Elle nous fait entendre la voix d'un être revenu pour un instant dans notre vie à un moment où désormais notre vie ne lui appartenait plus, à lui qui était vivant, à un moment où il était déjà entré dans cette nouvelle existence sombre et terrible. Et elle nous dit aussi ce qui s'est passé dans la tête de ces malheureux pendant les premiers instants : un timide espoir de n'avoir pas bien compris.

Les colonnes sont poussées vers le lourd petit palais des Antiquités et des Beaux-Arts, qui se dresse à l'angle du Portico di Ottavia, en face de la Via Catalana, entre l'église S. Angelo et le Théâtre de Marcello. Au pied du petit palais, s'étend un terrain de petites dimensions, où l'on fait des fouilles, un terrain rempli de décombres, à quelques mètres en contre-bas de la rue. Les Juifs furent rassemblés dans cette fosse, et mis en rang pour attendre le retour des trois ou quatre camions qui faisaient la navette entre le ghetto et le lieu de la première étape. Ces camions étaient recouverts de grandes bâches imperméabilisées (il bruinait toujours), de couleur foncée, ou, suivant d'autres, tout à fait noires; d'après les mêmes témoins, les camions auraient également été peints en noir. Il est plus probable que cette couleur noire a été vue par les yeux de la douleur et de la consternation; en réalité, il devait s'agir de cette sombre et déjà bien assez lugubre couleur de boue et de plomb, qui est, pour ainsi dire, la peinture d'uniforme des transports de guerre allemands.

L'un des côtés du camion était abaissé et l'on commençait à effectuer le chargement. Les malades, les estropiés, les rétifs étaient stimulés par des insultes, des glapissements et des bourrades poussées à coups de crosses de fusil. Le paralytique avec sa chaise fut littéralement jeté sur le camion, tel un meuble hors d'usage sur une voiture de déménagement. Quant aux enfants, arrachés aux bras de leurs mères, ils étaient traités comme les colis, lorsque, dans les bureaux de poste, on charge les fourgons. Et les camions repartaient, pour une destination inconnue; mais le retour périodique de ces mêmes camions permettait de supposer qu'il ne s'agissait pas d'un lieu très éloigné. Et ceci fit peut-être naître chez les victimes de la rafle une sorte d'espoir. « Ils ne nous envoient pas loin de Rome, ils vont nous garder ici, à travailler. »

Mais continuons à suivre Mme S. Sans nul doute son récit répété plusieurs fois durant ces derniers mois, doit être certainement un peu « reconstitué », avec un ordre dans l'enchaînement des faits et dans la succession des moments que la vie n'eut probablement pas; mais les personnes citées par elle — celles qui ont pu être interrogées — confirment l'authenticité des épisodes et l'exactitude des détails. Ayant atteint avec sa famille le Largo Argentina — ayant maintenant traversé la Mer Rouge — Mme S. apprend qu'un de ses parents, par peur des sentinelles qui sont postées devant la porte, est resté dans l'escalier. (C'est là un cas malheureusement très fréquent! Cette peur fut cause que beaucoup de gens ne voulurent pas quitter leur maison et s'y firent cueillir.) Malgré les protestations des siens, Mme S. décide de revenir en arrière pour secourir son parent, s'il en est encore temps. Ceci peut sembler une bravade; mais il y a des personnes à qui les conjonctures extrêmes donnent un surplus de vitalité, qui leur fait croire en une sorte d'invulnérabilité.

Les deux « Autrichiens » sont toujours à la porte. Un coup d'œil suffit à Mme S. pour s'assurer que le pacte tacite de protection est toujours valable. Du bas de l'escalier elle appelle son parent :

— *Resciud*[1] Enrico!

Mais au même moment, sept Allemands surgissent : ils ont entendu cet avertissement et, bien que ne l'ayant pas compris, leur chef donne à Mme S. une énorme gifle qui l'envoie s'étaler dans le couloir. Puis, avec d'incompréhensibles mots allemands et des menaces par trop claires de la crosse de sa mitraillette, il l'oblige à se relever toute seule. Deux hommes se mettent devant elle, trois derrière, et la contraignent à monter. Sur le palier, les portes des trois appartements sont fermées, verrouillées. (L'une est celle de l'appartement maintenant vide de Mme S.)

Les Allemands consultèrent une liste dactylographiée. Malheureusement, deux des portes avaient sur leur battant, par une absurde coquetterie, une plaque portant le nom du locataire et ces noms correspondaient à ceux de la liste. Les Allemands frappèrent, puis comme ils n'obtenaient pas de réponse, ils enfoncèrent les portes.

Derrière ces portes, pétrifiés comme s'ils avaient été en train de poser pour le plus effroyablement réaliste des groupes de famille, se tenaient, dans une attente terrorisée, les locataires, l'œil fixe et la gorge serrée. Il y avait peut-être plus d'une heure que l'alerte avait

1. File!

été donnée : mais le temps de se consulter avec agitation, le temps de se décider à fuir et de choisir quels objets sauver, dans cette ronde de décisions inefficaces et contradictoires, presque personne n'avait trouvé le temps de s'habiller. La plupart étaient encore en chemise, avec un vieux manteau sur les épaules ou une simple gabardine enfilée à la va-vite.

Le chef s'avance vers eux. Il tient dans sa main une sorte de carte tapée à la machine dont il lit le texte en allemand. Les gens ne comprennent rien, que le ton péremptoire et plein de menace. Les femmes et les enfants fondent en larmes. Mme S. a eu le temps de lorgner la liste et de voir que son nom n'y figurait pas. Cela lui donne du courage : comme pour se venger de la gifle qu'elle a reçue, elle arrache des mains de l'Allemand la carte dactylographiée. Le texte est bilingue. C'est elle qui le lit à haute voix à ses voisins :

1° Vous serez déportés avec votre famille et avec les autres Juifs appartenant à votre famille.

2° Vous devez emporter avec vous :

a) des vivres pour au moins huit jours;

b) vos cartes d'alimentation;

c) des verres.

3° Vous êtes autorisés à emporter :

a) une petite valise contenant des effets et du linge personnel, des couvertures, etc...;

b) de l'argent et des bijoux;

4° Fermer à clé la porte de votre appartement ou de votre maison. Prendre les clés avec vous;

5° Les malades — même les cas très graves — ne pourront sous aucun prétexte être laissés sur place. Il y a une infirmerie au camp;

6° Vingt minutes après présentation de cette notice, la famille doit être prête à partir.

Vingt minutes : même pas le temps de se lamenter, même pas le temps de préparer son baluchon. Il vaut mieux ne pas emporter les beaux verres. Et la petite valise, où en trouver une pour chacun?

Les soldats restés sur le palier s'approchent de Mme S. et lui demandent si elle est parente de ces gens. Non, elle n'est pas parente. Ils lui demandent si elle est *Juda*. Non, elle n'est pas *Juda*. Qu'elle le prouve! Mme S. prend ses clés, ouvre la porte de son propre appartement pour montrer que c'est là qu'elle habite, qu'elle n'habite pas avec les autres, qu'elle n'a rien de commun avec eux. Les soldats la poussent chez elle en lui donnant l'ordre de fermer la

porte. Les vingt minutes accordées aux voisins sont sur le point d'expirer. Aux instances des Allemands, les cris, les supplications recommencent de plus belle : dans la confusion des préparatifs, les malheureux avaient presque oublié que c'étaient des préparatifs de départ. Mme S. n'y tient plus, elle sort sur le palier. Les Allemands veulent la forcer de nouveau à rentrer, mais elle leur montre sa jambe dans le plâtre, elle doit aller à l'hôpital. L'un des soldats lui fait signe qu'elle est libre, qu'elle ferait bien de filer. A ce moment-là, la voyant qui descend l'escalier, quatre petits enfants s'échappent des deux autres appartements, s'accrochent à ses bras, à ses vêtements : « Sauve-nous, Laurina! Laurina, sauve-nous! » L'un de ces quatre enfants est la petite Esther P. qui avait alors 12 ans. Elle raconte, que cette nuit-là, elle était venue dormir chez sa tante, parce que, le lendemain matin de bonne heure, elle devait « aller faire la queue pour les légumes » et qu'elle avait peur de sortir seule dans le noir. A peine sa tante et elle furent-elles dehors qu'elles virent des Allemands postés à tous les coins de rue. Elles rentrèrent tout de suite : la tante pensait, elle aussi, que les Allemands étaient venus prendre les hommes et elle voulait donner des sous à son mari pour qu'il pût se sauver. Si elles avaient continué leur chemin, elles deux, au moins, se fussent sauvées : au lieu de çà, elles furent coincées, car les sept Allemands ne tardèrent pas à arriver. Quand elle comprit qu'elle était prisonnière, la petite fille eut surtout peur que son père, ne la voyant pas rentrer, se mît en colère. La tante, elle aussi, en courant de l'armoire à la commode pour préparer son baluchon lui disait :

— File, rentre vite chez toi, sinon, après, ton père me grondera.

Cette idée de la mauvaise humeur du père et surtout cet « après » en disent long. Ils continuaient à croire en un *après* dans la vie d'avant, avec les habitudes d'avant. Mme S. serra les enfants contre elle et dit que c'étaient les siens. Les Allemands ne discutèrent pas. A peine dans la rue, les enfants déguerpissent. Mme S. fait quelques pas et puis elle s'évanouit. Quelques « aryens » viennent à son secours et la transportent au café du Ponte Garibaldi.

Il peut sembler étrange que cette femme, qui s'est fourrée aussi témérairement au cœur de la rafle, sans jamais rater une occasion de se compromettre, n'ait pas été reconnue pour Juive et emmenée elle aussi. Comme il peut sembler également étrange que les Allemands se soient montrés aussi crédules au sujet des quatre enfants. Nous avons déjà dit qu'ils se basaient surtout sur leurs listes. Et

certains même seront tentés d'ajouter que, comme à l'ordinaire, les Allemands ont manqué d'intelligence et d'imagination : qu'ils exécutent les ordres, sans y mettre rien d'eux-mêmes. A quoi on pourrait répondre que, au contraire, la cruauté est toujours sagace à sa manière, ou tout au moins, soupçonneuse et en éveil. Somme toute, on a l'impression que les S. S., dans un genre d'opérations dont ils avaient maintenant l'habitude, ont agi ce matin-là avec une sorte de rigueur professionnelle, de conscience du métier, plutôt que stimulés par un acharnement défini. La brutalité qu'ils montrèrent faisait partie, pourrait-on dire, de leur technique et ne devint pas, sauf exceptions, du sadisme individuel. En substance, les S. S. agirent surtout *comme si* leur fonction était de fournir à ceux qui les envoyaient un certain (et sans aucun doute assez important) nombre de Juifs. Et sachant qu'ils atteindraient facilement ce nombre, ils ne se sont pas donné la peine de fignoler, de faire du zèle supplémentaire.

Mais il y a des exemples du contraire. Nous avons tort de vouloir chercher une règle dans le plus épouvantable des arbitraires. Une certaine Mme N. s'était réfugiée dans un café. Elle entend soudain, venant de la rue, des éclats de voix excitées. C'était un jeune homme, qui se donna ensuite comme « journaliste italien », qui était en train de discuter en allemand avec un S. S. pour essayer d'arracher à la colonne qui se dirigeait vers le camion, une femme enceinte. Mme N. reconnaît en elle sa propre sœur dont elle ignorait le sort. Elle ne peut dissimuler un geste de douleur et d'effroi. Un Allemand s'en aperçoit, devine la parenté entre les deux femmes, se précipite sur Mme N. et l'entraîne ainsi que sa petite fille. Une autre femme se croyait enfin hors de danger : son mari avait été pris dans le réservoir d'eau où il avait vainement essayé de se cacher. Elle était en train de fuir avec ses quatre enfants, dont deux avaient la diphtérie avec une forte température, et elle avait déjà atteint le Ponte Garibaldi. Elle voit passer le camion portant son mari, elle jette un cri. Les Allemands lui sautent dessus et se saisissent d'elle ainsi que de ses enfants. Un « aryen » intervient et réussit à sauver une des petites filles, prétendant que c'est la sienne. Mais la petite se met à pleurer en disant qu'elle veut rester avec sa maman, et elle est emmenée, elle aussi.

Nous avons plus d'une fois parlé des fameuses listes. Celles-ci aussi étaient on ne peut plus arbitraires, avec des inclusions et des omissions également inexplicables. Comment ont-elles été dressées

et d'après quelles indications? Personne encore n'a réussi à le savoir. En tout cas, il faut exclure que les noms aient été fournis par les papiers volés aux archives de la Communauté. Ceux-ci étaient des rôles sur lesquels figuraient les noms de ceux qui contribuaient aux frais de la Communauté, tandis que sur les listes allemandes figuraient surtout des familles qui n'avaient jamais payé de contributions. Certains disent qu'aux groupes d'arrondissement fascistes existaient des listes complètes des « citoyens de race hébraïque » habitant les quartiers soumis à la juridiction du groupe; mais ces organismes avaient subi l'assaut des antifascistes après le 25 juillet, et, de plus, les ajouts et les lacunes des listes allemandes font douter que ce puisse être là que puisèrent les S.S. De même pour les Commissariats de Police, qui possédaient eux aussi des répertoires de ce genre, dont, au temps du fascisme, on s'était servi pour les petites vexations faites aux Juifs (nommées *ad audiendum verbum* : mise sous séquestre des postes de T. S. F., visites pour contrôler si l'on n'employait pas de domestiques de race aryenne, etc...) Ou bien, peut-être, les Allemands s'adressèrent-ils à la Direction de la Démographie et de la Race, au Ministère de l'Intérieur? Mais, alors, on se demande pourquoi, après le 25 juillet, une fois terminée la campagne raciste, on ne pensa pas à détruire ces registres et ces bulletins devenus inutiles? Et, sinon après le 25 juillet, pourquoi pas du moins après le 8 septembre comme on le fit dans d'autres ministères pour d'autres documents? La négligence du mois de juillet devint en septembre une criminelle responsabilité. Les jours précédant la rafle, les Allemands avaient beaucoup hanté les bureaux du Ravitaillement, fouillant dans les fichiers, prenant des notes : ils prétextaient une très prochaine distribution de nouvelles cartes d'alimentation. Les listes noires seraient-elles venues de là? Mais sur les cartes d'alimentation personne n'a jamais vu de mentions raciales, et les Allemands auraient donc dû faire de longs et difficiles recoupements avec leurs répertoires de noms hébraïques. L'auteur de ces lignes a passé la matinée du 16 octobre chez une voisine. Celle-ci laissa échapper que la rafle était prévue : en effet, une de ses connaissances, un employé à l'État-Civil, lui avait confié, quelques jours avant, qu'ils avaient dû se tuer de travail pour préparer certaines listes de Juifs destinées aux Allemands. De retour à Rome au mois de juillet suivant, nous essayâmes de reprendre cette conversation, mais en vain : la voisine tombait des nues, elle ne se rappelait pas avoir jamais su, et encore moins avoir dit, une telle chose.

Vers les onze heures, il y eut une petite éclaircie dans le ciel qui, pendant toute la matinée, avait été gris et bas. Un faible soleil brilla sur les pavés du Portico di Ottavia où, depuis des heures, se traînaient ces pauvres pieds, ces pieds plats si moqués, déjà fatigués, déjà douloureux avant même de commencer le voyage.

La rafle continua jusque vers 13 heures. Quand ce fut fini, on ne voyait plus âme qui vive dans les rues du ghetto, il y régnait la désolation de la Jérusalem de Jérémie : *quomodo sedet solo civitas...* Rome entière était atterrée. Dans les autres quartiers, la rafle s'était déroulée de la même façon que dans le ghetto, mais, naturellement, en moins grand. La ville avait été divisée en plusieurs secteurs, à chacun était attribué un camion qui allait s'arrêter au fur et à mesure devant les portes marquées sur la liste. Au petit matin, quand celles-ci étaient encore fermées, les S.S. les firent ouvrir par des policiers italiens. En général, un gradé restait de garde près du camion, cependant que deux soldats montaient dans les maisons. Si l'appartement était d'apparence bourgeoise ou aisée, les deux soldats se faisaient indiquer en premier le téléphone et ils en arrachaient les fils. On raconte qu'à Prati, un ouvrier ayant remarqué un moment d'inattention du gradé de garde, sauta sur un camion et démarra à toute vitesse emmenant tout le chargement qui retrouva ainsi la liberté de façon inespérée.

Les Juifs furent entassés au Collège Militaire. Les camions entraient, allaient s'arrêter devant le porche du fond. Les opérations de déchargement se déroulaient, avec la même brutalité et la même rapidité que celles du chargement. Les nouveaux arrivés étaient rangés par trois à quelque distance de groupes similaires qui, déjà, stationnaient sous la surveillance de nombreuses sentinelles allemandes armées jusqu'aux dents. On put voir circuler entre un groupe et l'autre quelques fascistes républicains, qui se donnaient des airs d'inspecteurs et qui avaient au visage l'expression satisfaite des jours de revue.

A partir d'une certaine heure, après avoir séparé les hommes des femmes, on forma des sections qui furent menées dans les salles du Collège. Une obscurité de limbes régnait dans celles-ci car les volets en avaient été hermétiquement clos. On entendait jusque dans la cour — où durant tout le jour régna la plus grande confusion — les cris d'angoisse qui se mêlaient dans ces salles aux lugubres hurlements de douleur. De temps à autre, un ordre menaçant, hurlé

en italien, rétablissait un silence momentané et encore plus angoissant. Peu d'heures avaient suffi pour que, dans les locaux archicombles, commençât à stagner cette odeur infecte qui est comme le miasme de toutes les prisons et de tous les lieux de déportation. Sentinelles et surveillants interdisaient la plupart du temps aux prisonniers de se rendre aux latrines.

Ainsi s'écoulèrent la nuit du samedi, la journée du dimanche, la nuit du dimanche. En ville et dans le ghetto, on avait entre temps appris où les malheureux avaient été conduits. Leurs parents, se faisant passer pour des amis « aryens », vinrent aux portes du Collège et remirent des vivres et des billets pour les prisonniers, mais ils ne surent jamais si ces réconforts étaient arrivés à destination.

Vers l'aube du lundi, les pauvres gens furent chargés sur des fourgons automobiles et menés à la gare de Roma Tiburtina, où on les entassa dans des wagons à bestiaux qui restèrent toute la matinée sur une voie de garage. Une vingtaine d'Allemands en armes empêchaient d'approcher du convoi.

A 13 heures, le train fut remis au mécanicien Quirino Zazza. Celui-ci apprit presque tout de suite que dans les wagons à bestiaux « étaient enfermés — ainsi s'exprime une de ses dépositions — de nombreux civils en promiscuité de sexe et d'âge, qui, ensuite, *lui* apparurent être de race juive. »

Le train s'ébranla à 14 heures. Une jeune fille qui venait de Milan à Rome pour rejoindre ses parents, raconte qu'à Fara Sabina (mais plus probablement à Orte) elle croisa le « train plombé » d'où sortaient des voix de purgatoire. Derrière la petite fenêtre grillagée de l'un des wagons, il lui sembla reconnaître le visage d'une petite fille de sa famille. Elle essaya de l'appeler, mais un autre visage apparut derrière la grille et lui fit signe de se taire. Cette invitation au silence, cette invitation à ne plus tenter de les faire rentrer dans la société humaine est l'ultime parole, l'ultime signe de vie qui nous soit parvenu d'eux.

Aux environs d'Orte, le train trouva la voie fermée et dut s'arrêter une dizaine de minutes. « A la demande des voyageurs enfermés dans les wagons » — c'est encore le mécanicien qui parle — quelques wagons furent déverrouillés pour que « ceux qui le voulaient puissent aller satisfaire leurs besoins naturels ». Plusieurs tentatives d'évasion furent tout de suite réprimées par une fusillade nourrie.

A Chiusi, un autre court arrêt pour décharger le cadavre d'une

vieille femme décédée pendant le voyage. A Florence, M. Zazza quitta le train sans avoir pu parler avec aucun de ceux à qui il avait fait parcourir la première étape vers la déportation. Le personnel de service une fois changé, le train repartit en direction de Bologne.

Ni le Vatican, ni la Croix-Rouge, ni la Suisse, ni d'autres pays neutres n'ont jamais réussi à avoir des nouvelles des déportés. On calcule que, rien qu'en comptant ceux du 16 octobre, leur nombre atteint plus de mille; mais, certainement, ce chiffre est inférieur à la vérité, car de nombreuses familles furent emmenées au complet sans laisser de traces et sans parents ou amis qui pussent signaler leur disparition.

Giacomo DEBENEDETTI.

(*Traduit par Michel Arnaud.*)

LETTRE DE GIAIME PINTOR A SON FRÈRE

La lettre que nous publions ci-après révèle l'état d'esprit dans lequel de jeunes intellectuels italiens passèrent d'une « résistance antifasciste » de caractère culturel et moral à une « résistance » de caractère physique les armes à la main. Giaime Pintor mourut dans l'action à propos de laquelle il prend ici congé de son frère. Il avait publié un essai sur Carlo Pisacane, un autre sur Nietzsche, un choix de poésies de Rilke traduites en italien, et une anthologie de drames et de comédies allemandes accompagnée d'une courte étude critique sur le théâtre allemand.

Naples, 28 *novembre* 1943.

Très cher,

Je pars ces jours-ci pour une entreprise d'issue incertaine : rejoindre les groupes de réfugiés dans les environs de Rome, leur porter des armes et des instructions. Je te laisse cette lettre pour te dire adieu au cas où je ne reviendrais pas et pour t'exposer l'état d'esprit dans lequel j'affronte cette mission. Les états par lesquels je suis passé auparavant auraient un intérêt biographique, mais sont trop compliqués à rapporter. Certains de mes amis pourront vous raconter comment en fuyant de Rome je suis arrivé dans les territoires contrôlés par Badoglio, comment j'ai passé à Brindisi dix très mauvais jours auprès du Commandement Suprême, et comment, après m'être convaincu que rien n'avait changé chez les militaires, je suis arrivé, par une nouvelle fuite, à rejoindre Naples. Là, au milieu de mes amis politiques et des émigrés revenus, il m'a été facile de trouver une ambiance favorable et j'ai participé à la création d'un Centre

Italien de Propagande, qui peut avoir une utilité, ce qui m'a replongé, pour un temps, dans mes activités normales et qui m'a fait revivre à un rythme de paix. Mais, durant toute cette période, est restée en suspens la nécessité de participer de plus près à un ordre de choses qui ne reconnaissent pas les méthodes trop commodes de la guerre psychologique; et l'actuel engourdissement de la situation militaire, la perspective que la misère où sont plongés la plupart des Italiens doit empirer encore, ont rendu la décision plus urgente. C'est ainsi qu'après l'échec (pour des raisons indépendantes de notre volonté) d'autres projets plus ambitieux, mais non point déraisonnables, j'ai accepté d'organiser une expédition avec un groupe d'amis. C'est la conclusion naturelle de cette dernière aventure, mais c'est surtout l'aboutissement d'une expérience où se retrouve toute notre jeunesse.

En réalité la guerre, la dernière phase du fascisme triomphant, a agi sur nous plus profondément qu'il ne le semble à première vue. La guerre a détourné matériellement les hommes de leurs habitudes, elle les a contraints à prendre contact, des mains et des yeux, avec les périls qui menacent les conditions de toute vie individuelle, elle les a persuadés qu'il n'y a pas possibilité de salut dans la neutralité et dans l'isolement. Chez les plus fidèles, cette violence a agi comme une rupture des plans sur lesquels ils avaient assis leur existence : ce sera la « génération perdue » qui a vu ses propres « carrières » se briser! Chez les plus forts au contraire elle a apporté une masse de matériaux bruts, des nouvelles données d'où sortira une expérience nouvelle.

Sans la guerre je serais resté un intellectuel de tendance surtout littéraire : j'aurais discuté des problèmes d'ordre politique, mais je me serais surtout attaché à l'histoire de l'homme seul; et la rencontre avec une jeune fille ou une impulsion quelconque à la fantaisie auraient compté beaucoup plus pour moi que tous les partis et toutes les doctrines. D'autres amis, mieux disposés à éprouver le fait politique, se sont consacrés depuis des années à la lutte contre le fascisme; cependant, tout en me sentant toujours plus près d'eux, je ne sais si je me serais décidé à m'engager totalement sur leur trace : il y a au fond de moi un goût trop fort de ce qui est individuel, trop d'indifférence et de sens critique pour tout sacrifier à une foi collective. Seulement la guerre a apporté la solution en renversant certains obstacles, en jetant à bas de nombreux remparts qui m'étaient commodes et en me mettant brutalement en contact direct avec un monde inacceptable.

Je crois que pour la plupart de mes contemporains ce passage s'est fait naturellement. La course à la politique est un phénomène que j'ai constaté chez beaucoup des meilleurs, comme cela se passa en Allemagne quand disparut la dernière génération romantique. De tels phénomènes se reproduisent chaque fois que la politique cesse d'être une administration ordinaire et qu'elle engage toutes les forces d'une société pour la sauver d'une grave maladie, pour répondre à un péril extrême. Une société moderne repose sur une grande variété de spécifications, mais elle ne peut subsister que si elle conserve la possibilité de les abolir à un certain moment pour tout sacrifier à une seule exigence révolutionnaire. C'est là le sens moral, non technique, de la mobilisation; une jeunesse qui ne se conserve pas « disponible », qui se perd complètement dans les techniques variées, est compromise. A un certain moment les intellectuels doivent être capables de transporter leur expérience sur le terrain de l'utilité commune, chacun doit savoir prendre son poste dans une organisation de combat.

Les Italiens, fatigués et profondément corrompus par leur récente histoire, sont toujours sur le point de céder à une bassesse ou à une faiblesse. Mais ils continuent à fournir des minorités révolutionnaires de premier ordre, philosophes et ouvriers qui sont à l'avant-garde de l'Europe. L'Italie est née de la pensée de ses intellectuels : le Risorgimento, unique épisode de notre histoire politique, fut l'effort d'autres minorités pour restituer à l'Europe un peuple d'Africains et de Levantins. Aujourd'hui dans aucune autre nation civilisée l'écart entre les ressources vitales et la situation à affronter n'est aussi grand. C'est à nous qu'il appartient de combler ce fossé et de déclarer l'état d'alerte.

Musiciens, écrivains, nous devons renoncer à nos privilèges pour contribuer à la libération de tous. Contrairement à ce qu'affirme une phrase célèbre, les révolutions réussissent réellement quand les poètes et les peintres les préparent, pourvu que les poètes et les peintres sachent quelle devra être leur part. Il y a vingt ans, la confusion dominante pouvait faire prendre au sérieux l'entreprise de Fiume. Aujourd'hui toutes les possibilités d'un Risorgimento sont rouvertes aux Italiens : aucun geste n'est inutile pourvu qu'il n'ait pas sa fin en lui-même. Quant à moi, je t'assure que l'idée de me faire partisan, en cette saison, me réjouit bien peu : je n'ai jamais autant apprécié qu'aujourd'hui le prix de la vie civile et j'ai conscience d'être un excellent traducteur et un bon diplomate, mais

un médiocre partisan selon toute probabilité. Toutefois c'est l'unique possibilité qui me soit offerte et je l'accepte.

Si je ne devais pas revenir, ne vous montrez pas inconsolables. Une des quelques certitudes que j'ai acquises par expérience, c'est qu'il n'y a pas d'individus qui ne soient remplaçables et de pertes irréparables. Un vivant trouve toujours des raisons suffisantes d'être joyeux chez les autres vivants et toi, qui es jeune et plein de vie, tu as le devoir de laisser les morts ensevelir les morts. C'est même pourquoi je t'ai écrit et t'ai parlé de choses qui, peut-être, te paraissent moins évidentes, mais qui en définitive comptent plus que toutes les autres. Il m'aurait été difficile d'adresser la même exhortation à maman et à mes oncles, et la pensée de leur angoisse est la plus lourde préoccupation que j'éprouve en ce moment. Je ne peux m'attarder sur un sujet si délicat, mais je veux qu'ils connaissent ma gratitude; leur affection et leur présence sont ce qui a rempli le plus positivement ma vie. Une autre grande source de bonheur a été l'amitié, la possibilité de vaincre la solitude en créant des rapports sincères entre les hommes. Que mes plus proches amis, Kamenetski, Balbo, et quelques-unes des jeunes filles que j'ai aimées, se partagent avec vous ces sereines pensées et m'assurent que je n'ai pas vécu inutilement mes années de jeunesse.

Giaime Pintor.

(*Traduit par Claude Bèigbeder.*)

LA VILLE NE NOUS A PAS FAIT PEUR...[1]

NOTES POUR UNE CHRONIQUE DE LA RÉSISTANCE A ROME

...L'homme descendit de l'autobus. Je m'effaçai pour laisser passer deux ou trois personnes, puis je descendis, moi aussi. A la lueur du réverbère occulté, je vis que l'homme était déjà au milieu de la place et qu'il se dirigeait vers une rue transversale. Je fis quelques grandes enjambées, de manière à me porter à une quinzaine de mètres en arrière de lui : mes semelles de crêpe se posaient silencieusement sur l'asphalte, alors que les bottes de l'homme résonnaient sèchement dans l'obscurité de la rue déserte. A droite, perdus dans l'ombre, il y avait des jardinets; à gauche, une rangée de petites villas, fenêtres et portes closes et comme inhabitées derrière leurs grilles. J'accélérai le pas, et, dans la poche de mon imperméable, mon pouce leva le cran de sûreté du revolver. Maintenant, l'homme n'était plus qu'à quelques mètres : il avançait d'un pas pressé, au rythme de ses bottes, sans se douter de rien. Entre sa nuque et le col de son uniforme, un rai de lumière, qui filtra un bref instant par une persienne, me montra de nouveau sa chemise noire et fit scintiller ses galons dorés. Et pourtant, dans la poche de mon imperméable, ma main s'attardait encore autour du révolver. Humide de sueur, elle palpait cette forme solide et lisse, qui lui semblait devenue énorme, un poids qu'elle n'allait pas être capable de soulever. Tout d'un coup, l'homme abandonna le trottoir, comme pour traverser la rue, et tira de sa poche un trousseau de clefs : évidemment, il était presque arrivé. Alors, dans l'ombre, il n'y eut plus pour moi que son dos large et massif, un obstacle à travers lequel il me fallait à tout prix passer. Je

1. N. D. L. R. — Ce récit a été écrit par le principal exécutant de l'attentat de la via Rasella. Nous lui gardons l'anonymat.

sortis mon revolver et j'appuyai sur la détente. Entre l'homme et moi une flamme éclata, puis une autre et encore une autre, rouges et assourdissantes. Comme repoussé par les coups de feu, je fis demi-tour et me mis à courir à perdre haleine. Tout en courant, j'essayais de remettre le revolver dans la poche de mon imperméable; mais un fracas métallique, derrière moi, m'apprit qu'il venait de tomber par terre. Un très court instant, je pensai revenir sur mes pas pour le ramasser; des fenêtres qui s'ouvraient derrière quelques persiennes, des cris d'alarme venus de la place me firent changer d'avis sur-le-champ. Je me remis à courir et me jetai dans une rue transversale. Seulement, alors je distinguai le hurlement qui s'élevait de l'endroit d'où je venais de fuir. Un hurlement comme je n'en avais jamais entendu auparavant; ou peut-être jadis, quand j'étais enfant, poussé par quelqu'un qui était sur le point de mourir noyé. On n'eût pas cru possible qu'un tel hurlement pût sortir d'une gorge humaine, un hurlement aussi plein de terreur et aussi démesuré. Il se taisait pendant une seconde à peine et puis il reprenait, avec une effroyable régularité, comme si, chez l'homme frappé à mort, une force bestiale se fût déchaînée pour accompagner les ultimes pulsations de sang. L'atmosphère sombre et immobile de ces rues en était tout emplie, et, un moment, j'eus la certitude que j'allais être pris au piège. L'endroit où j'étais arrivé me parut sans issue : de tous côtés, je n'apercevais que des porches, et, au bruit que je faisais en courant, un chien s'élança, d'un coin, aboyant. Je retournai en arrière, sans savoir où j'allais; jusqu'au moment où je trouvai devant moi une rue plus large et moins obscure. Ralentissant l'allure, je m'y engageai. A présent, le hurlement retentissait plus faiblement et à des intervalles plus longs. Mais tout de suite je m'aperçus que cette rue me ramenait vers la place, et, au lieu de continuer, ayant vu de la lumière passer sous le rideau d'une boutique, je me recoiffai avec les mains, rajustai mon imperméable et entrai. C'était une pharmacie : devant le comptoir, deux clients attendaient d'être servis; dans l'arrière-boutique, le pharmacien, en blouse blanche, était en train de chercher quelque chose sur les rayons. Comprenant qu'ils ne savaient encore rien de ce qui s'était passé dehors, je me sentis soulagé. Lorsque vint mon tour, je demandai la première chose qui me vint à l'esprit : un cachet contre le mal de tête, à prendre tout de suite. Le pharmacien me le donna et était en train de me verser un verre d'eau, quand la porte s'ouvrit brusquement et un agent entra, en sueur et haletant. Il dit, en s'essuyant le visage,

que l'on venait d'assassiner un colonel de la Milice et qu'il devait donner un coup de téléphone. Impassible, le pharmacien lui indiqua le téléphone, puis il me tendit le verre d'eau. Je bus : ma main tremblait violemment et il me sembla que, de derrière ses lunettes, le pharmacien me regardait. Je me hâtai de payer et je sortis. Le hurlement s'était tu. Me forçant à marcher lentement, je me dirigeai vers la place. Tout en avançant, je préparais ce que je raconterais, si jamais l'on m'arrêtait pour me demander ce que je faisais par là. Je dirais que je venais de raccompagner une amie ou quelque chose de ce genre. Mais c'était inutile; quand je traversai la place, personne ne m'interpella. Il n'y avait que peu de gens à l'arrêt de l'autobus, et tous parlaient de l'événement comme d'une chose dont ils ignoraient à peu près tout et dont, du reste, ils préféraient ne pas s'occuper. Après m'être arrêté quelques instants à peine pour les écouter, je m'éloignai, le long de l'avenue : je venais, en effet, de penser qu'il était plus prudent de rentrer à pied. Je longeais d'un pas rapide les grands arbres tout humides de rosée nocturne, et je sentais grandir en moi un sentiment presque joyeux, de liberté et d'énergie. C'était peut-être un peu comme la première fois où j'avais été avec une femme. Seuls demeuraient, au fond de mon âme, l'écho sinistre de ce hurlement, l'éclat brusque et violent des coups de feu, le fracas du révolver que j'avais maladroitement laissé tomber. Mais eux aussi, graduellement, s'atténuèrent...

...Nello nous remit les bombes à l'entrée du Parc de la Villa Borghese, devant la Porta Pinciana, à une centaine de mètres de l'endroit où nous devions les déposer. Nous étions trois : Ernesto, Piera et moi. Nello nous donna une bombe à chacun, elles étaient enveloppées dans du papier de journal, et il nous expliqua la manière de nous en servir. Elles sortaient à peine du laboratoire de Giorgio : c'étaient des tubes de fer d'une trentaine de centimètres de long, d'une dizaine de centimètres de diamètre, qui contenaient environ quatre kilos de phastic. Du même type que celles que Paolo, deux jours plus tôt, avait lancées à bicyclette contre le peloton allemand, Piazza Barberini. Mais les nôtres avaient une mèche de vingt secondes au lieu d'une mèche de dix secondes, et qui s'allumait par frottement, sans qu'il fût besoin d'une allumette ou d'une cigarette. C'était une sensation presque agréable de les tenir dans ses mains, avec leur pesanteur et leur compact volume cylindrique.

Six heures avaient déjà sonné, et seuls les phares des automo-

biles trouaient de temps en temps l'obscurité profonde, à peine ponctuée par la lueur violacée des réverbères occultés. Mais, à travers les arches de la Porta Pinciana on distinguait l'entrée illuminée de l'Hôtel Flora, en haut de la Via Veneto, et la sentinelle qui passait et repassait devant elle. Le côté de l'hôtel où nous devions mettre les bombes, dans la rue qui longe les murs de la Villa Borghese, était, par contre, dans l'obscurité la plus complète. Nous restâmes peut-être deux minutes silencieux et immobiles, tenant chacun sous notre bras notre paquet et maniant entre nos doigts, dans notre poche, le petit morceau de papier de verre à frotter contre la mèche. Jusqu'au moment où Nello nous dit que l'heure du couvre-feu approchait et qu'il fallait faire vite. Alors, nous nous éloignâmes, cependant qu'il restait là à nous attendre.

Pendant un court instant, au milieu de l'avenue, une auto nous éclaira et je vis le visage de Piera, sous l'écharpe de soie qui lui enveloppait les cheveux, un visage fixe et absent, comme si elle avait marché seule dans un désert. Nous franchîmes la Porta Pinciana, prîmes, en rasant les murs, la rue latérale et arrivâmes devant les fenêtres de l'hôtel. Elles étaient à un peu plus d'un mètre du sol. A travers les volets clos, on entendait le vacarme que faisaient les Allemands dans le fumoir et la musique d'une radio. Après avoir arraché le papier qui enveloppait mon tube, je posai celui-ci sur l'appui de la fenêtre qui se trouvait devant moi. Ce fut de nouveau pour moi une sensation agréable, une sensation de sécurité, que de poser ce bloc métallique sur la superficie solide du marbre. Du coin de l'œil, j'entrevoyais, ce faisant, dans l'obscurité, Piera à ma droite et Ernesto à ma gauche, occupés comme moi devant chacune des deux fenêtres voisines. Heureusement, il ne passait personne et la rue restait silencieuse et vide dans son obscurité. Je pris entre le pouce et l'index l'extrémité de la mèche et je frottai contre elle le papier de verre. Mais je n'avais pas frotté assez fort : le phosphore ne s'alluma pas. A cet instant, du côté d'Ernesto, une minuscule flamme jaillit brusquement. A sa lueur, je vis Ernesto rester encore penché un court instant, l'air ridiculement surpris derrière ses lunettes, puis il me tourna le dos et s'élança en courant vers le bout de la rue. Il me fallut un effort terrible pour ne pas le suivre tout de suite et pour rester là, ne fût-ce que pour un moment, à frotter de nouveau la mèche de ma bombe. Cette fois-ci, elle s'alluma, elle aussi, crachant sa traînée d'étincelles avec un tout petit bruit de friture. A ma droite, Piera qui n'avait pas encore

réussi à allumer la sienne, ne faisait pas mine de bouger. Mais peu m'importa ce qui pouvait lui arriver : je m'éloignai en courant désespérément, convaincu que les vingt secondes étaient sur le point de se terminer et qu'au bout de quelques mètres l'explosion m'atteindrait. Mais ce ne fut que lorsque je fus arrivé à l'extrémité de la rue et que, après avoir franchi la brèche qui s'ouvre à cet endroit dans les murs, je me retrouvai devant la Villa Borghese, que l'une, puis l'autre des deux explosions retentirent, presque simultanément. Leur fracas emplit la nuit, mais sans rien de brutal ni de dur, comme un halètement énorme qui se serait brusquement élevé pour animer cette obscurité immobile. Et je me sentis plein d'une satisfaction élémentaire, enfantine.

Pris de panique, les passants s'enfuyaient de tous côtés, les phares des autos éclairaient des jambes courant sur l'asphalte luisant. Du côté de l'Hôtel Flora, des voix allemandes et italiennes criaient, des coups de fusil et des coups de révolver étaient tirés en désordre. Je retrouvai Nello là où nous l'avions laissé. Il me dit qu'Ernesto était déjà passé par là et qu'il était parti tout de suite pour arriver chez lui avant le couvre-feu. Piera, par contre, n'était pas revenue, manifestement sa bombe n'avait pas fonctionné. Nous demeurâmes un instant indécis, nous demandant s'il fallait encore l'attendre; mais, de la Porta Pinciana, un fusil mitrailleur commença de tirer des rafales à l'aveuglette, et nous nous élançâmes en courant à travers la Villa Borghese. Nous nous séparâmes à la Piazza del Popolo, après avoir pris rendez-vous pour le lendemain.

Je rentrai chez moi dix minutes après le couvre-feu : Giorgio et Francesco, inquiets de mon retard, étaient sur le palier, penchés sur la cage de l'escalier. A mon visage, ils virent que le coup avait réussi, et Giorgio sourit, satisfait, de son air fourbe de gnome. Les deux vieilles qui nous abritaient nous avaient préparé une soupe bien chaude et un plat de raves. Tandis que nous mangions, assis sur nos lits, Piera téléphona. Elle avait une voix lasse et humiliée : elle dit qu'elle venait de rentrer à l'instant, et qu' « elle avait eu beau faire : Antonietta n'avait rien voulu savoir ». « Je suis une triple idiote », ajouta-t-elle. Je lui répondis de ne pas se frapper, que ce serait pour une autre fois...

...Francesco était le camarade le plus âgé de nous tous. Il avait quarante ans, et au-dessus de son visage ligneux de berger sarde, ses cheveux en brosse étaient déjà un peu grisonnants. Pendant les

réunions, il écoutait, les mains croisées sur les genoux, faisant tourner l'un autour de l'autre ses gros pouces calleux. De temps en temps, il se mêlait à la conversation, citant avec satisfaction, dans son italien bizarre mêlé de gallicismes, en confirmation de ce que l'on disait, des épisodes de sa longue expérience de militant ou l'une des notions qu'il avait apprises durant ses années de déportation. Il avait été deux ans à l'île de Ventotene; on l'y avait mené de France où il était dans un camp de concentration comme ancien garibaldien. Parti d'Italie à vingt ans, il avait travaillé comme mineur à Marseille et dans la Saône-et-Loire. Puis de nouveau dans le Midi, comme maçon. En 1930, il était parti pour Alger. Ils voulaient, lui et deux autres camarades, un mécanicien et un menuisier, parcourir de ville en ville, en vivant de leur travail, les colonies françaises et anglaises, en connaître les merveilleux usages, et remonter peu à peu à travers l'Afrique, c'était là leur grand rêve, jusqu'à l'U.R.S.S. Mais dès le début, la belle aventure tourna mal. Le menuisier et le mécanicien ne trouvèrent plus de travail; pendant deux mois, en attendant de meilleurs jours, Francesco les fit vivre. Puis, découragés, ses camarades le quittèrent et retournèrent en France. Francesco était resté cinq ans à Alger; et puis la guerre d'Espagne avait éclaté.

Le soir, dans la chambre où nous logions, Francesco nous racontait tout cela, à moi et à Giorgio, jusqu'au jour où les Allemands prirent celui-ci et le tuèrent. Nous étions assis sur nos lits, Francesco roulait une cigarette pour chacun de nous trois, je l'interrogeais, et sa mémoire, paresseuse et un peu lente, mais pleine de souvenirs et précise, s'éveillait. Il parlait du temps où, enfant, il menait ses moutons passer l'hiver au bord de la mer, et où il se nourrissait de fromage, de lait et du poisson des pêcheurs. Du temps où, dans la mine, un contremaître tyrannique, se disputant avec lui, avait tiré son couteau et où lui, Francesco, plus vif, lui avait cassé le bras d'un coup de bâton. Il nous disait qu'il était le plus agile de tous, pour monter au sommet des pylones de haute tension, sur la frontière suisse, et pour visser les gros isolateurs de porcelaine, travaillant à trente mètres du sol, accroché aux barres par les genoux, la tête en bas. Et comment, à Lyon, son piquet de grève avait jeté un jaune en bas d'un échafaudage. Et comment, à Alger, les Arabes du port qui avaient abandonné le travail, avaient fichu à l'eau les « sergots » qui venaient prendre leur place. Il parlait de Madrid, des espions que l'on exécutait, d'une fille très belle que

l'on avait tuée d'une balle dans la nuque. Il parlait de la guerre, de ses espoirs et de ses désillusions, du camp de concentration du Vernet, de scorbut et de faim. Francesco parlait, et je lisais dans les yeux de Giorgio ma propre surprise, une surprise joyeuse et envieuse, devant cette existence tellement remplie, tellement différente de nos pauvres vies d'intellectuels bourgeois, si longtemps limitées à de vains débats. Et nous sentions que la route sur laquelle il nous avait été donné de rencontrer des camarades comme Francesco, ne pouvait pas ne pas être la bonne. D'autres soirs, chacun de nous, couché, s'isolait dans la lecture. Francesco lisait lentement, les premières lignes à voix basse, comme pour prendre son élan, puis en silence, avec une attention si concentrée que parfois, c'était en vain que Giorgio et moi lui adressions la parole. Il lisait pendant des heures et des heures; fatigués, nous nous endormions, mais lui continuait à lire, fasciné par les raisonnements ou par les images que lui offrait son livre. Il lisait un résumé du *Capital*, les *Principes du léninisme*, et d'autres livres que je lui passais. Il lut d'un trait *Robinson Crusoe*, aisément pris par cette histoire toute pleine de choses. Il lut Flaubert et Diderot avec la même passion. Je lui donnai Essenine, et il s'efforça de le comprendre, il me demanda de le lui expliquer, y sentant quelque chose avec quoi il pouvait être d'accord. Et il me parlait avec admiration de Tolstoï, de Dostoïevski, de Gorki qu'il avait lus autrefois. Parfois, au lieu de lire, il raccommodait ses chaussettes avec du coton et une aiguille qu'il avait dans son modeste baluchon. Ou bien il en retricotait carrément le talon avec des aiguilles et de la laine.

Francesco était le plus humble et le plus juste de nous tous. Rien ne pouvait lui faire admettre que quelqu'un pût offenser sans raison quelqu'un d'autre. Même dans les plus petites choses. Une fois où, au restaurant, je me montrai un peu impatient avec un serveur âgé, je vis Francesco se rembrunir, et dès que nous fûmes seuls, il me dit : « Ce n'est pas ton domestique. Tu me dégoûtes », si rudement que je dois avoir rougi.

Comme je l'ai dit, il avait souffert de la faim, il avait combattu et tué; mais cela ne l'avait nullement rendu dur. La tâche qu'il s'était assignée le forçait de nouveau à tuer; mais je n'ai jamais constaté qu'il accomplît cette tâche avec insensibilité ou avec indifférence. Pendant nos longues marches à travers la ville, un tube explosif et un revolver dans notre poche, je découvrais sur son visage une angoisse analogue à la mienne, et je sentais qu'il était

mon camarade jusque dans la crainte. Les nuits qui précédaient une action plus dangereuse, je l'entendais, dans mon insomnie, s'agiter lui aussi, inquiet, dans son lit; à l'aube, nous nous levions tous les deux silencieusement. Mais ce n'était pas la peur qui l'oppressait. Du moins, pas cette peur animale que l'on appelle la lâcheté. Plutôt, et encore qu'inconsciemment, c'était le sentiment de l'importance de la vie et, donc, de l'horreur de devoir risquer celle-ci, de la perdre peut-être pour la prendre à d'autres. Horreur qui, finalement, se transformait en une haine plus profonde contre tous ceux qui avaient lancé les hommes dans cette sinistre aventure.

— Maintenant que je suis revenu en Italie, me disait-il parfois, quand, pour conjurer le mauvais sort, nous plaisantions sur les dangers que nous courions, ça m'embêterait de ne pas arriver à revoir mon pays, mes frères, ma mère. (Sa mère qui devait le croire mort, parce qu'il ne lui avait plus écrit depuis le temps où il était en Algérie). Toutes les fois qu'ils me répondaient, expliquait-il, ils me suppliaient tellement de revenir, ils me parlaient tellement d'eux, des parents, des amis, que ça me donnait le cafard. Et ça, c'était mauvais, parce que je devais rester où j'étais, j'avais des devoirs envers le parti. Alors, j'ai cessé d'écrire pour ne pas faiblir...

...En silence, l'esprit tendu, nous écoutâmes pesamment la charrette démarrer sur le gravier de la cour, rouler finalement sur l'asphalte de la rue et s'éloigner peu à peu. Au bout d'un instant, la porte de la cave s'ouvrit et Duilio reparut, une expression de gaîté et de ruse enfantines dans ses yeux noirs et bovins sous ses gros sourcils. « Ça a marché comme sur des roulettes. Personne n'a fait attention à nous », dit-il.

La machine, donc, s'était mise en mouvement. A présent Paolo gagnait le centre de la ville, sous son déguisement de balayeur, poussant devant lui la charrette de la voierie, avec vingt kilos de plastic dans l'un des réservoirs. Place du Colisée, quatre autres camarades l'attendaient, ils devaient se mettre derrière lui et l'escorter pendant la traversée du centre, jusqu'à la Via Rasella. L'engrenage tournait, et chacun de nous avait son rôle à tenir pour qu'il fonctionnât jusqu'au bout, sans accrocs.

Cesare était le seul qui eût déjà terminé sa tâche. Il avait travaillé toute la nuit dans la cave, avec sa femme, pour disposer l'explosif à l'intérieur du réservoir et ajuster la mèche de telle sorte que Paolo pût l'allumer sans soulever le couvercle, en approchant à

peine le bout de sa cigarette. Il s'y était repris des dizaines de fois, essayant également de trouver le moyen d'étouffer la fumée de la mèche, qui risquait d'attirer l'attention pendant les deux minutes où elle devait brûler. Il avait fait le dernier essai en notre présence, avant de nous aider à faire passer le réservoir à travers le soupirail et à le remettre à sa place sur la charrette qui attendait dans la cour.

Pendant que Cesare se jetait sur le lit, sa femme prit dans un cabas un sandwich au saucisson et le partagea entre nous. Croquant et parfumé, il avait bon goût. Et puis, il nous dispensait de parler, pendant cette attente où chacun ne pouvait plus s'empêcher de voir, au fond de lui-même, l'image précise et obsédante de ce qu'il allait falloir faire.

Elena était assise à côté de moi. C'était l'amie de Paolo et la joyeuse insouciance avec laquelle elle acceptait le danger pour son ami et pour elle-même, m'avait toujours étonné et peut-être même un peu irrité. Ce matin-là aussi, pendant que Paolo endossait la casaque bleu ciel des balayeurs et se mettait sur la tête le képi aux armes de la Municipalité, Elena avait ri et plaisanté, comme si Paolo se fût préparé pour un bal masqué. Mais maintenant, pour la première fois, je la voyais, elle aussi, distraite et nerveuse. D'un geste impatient et inutile, elle ne cessait de rejeter en arrière ses longs cheveux blonds qui lui tombaient sur les joues et, ensuite, mécaniquement, elle regardait de nouveau le cadran de sa petite montre-bracelet.

Finalement, il fut une heure. C'était l'heure où nous devions nous en aller, Elena et moi. Nous ouvrîmes la porte, tendîmes l'oreille pour être sûrs qu'il n'y avait personne dans l'escalier et nous montâmes dans la cour. Duilio nous avait suivis, et pendant que nous sortions dans la rue, nous le vîmes qui nous disait au revoir de la tête, de derrière le carreau de la loge de la concierge.

L'air était chaud, le ciel était ensoleillé et de ce bleu implacable qui est celui du mois de mars à Rome. D'énormes nuages blancs, éblouissants, cernaient le ciel. Ce printemps-là, on avait le sentiment qu'une barrière emprisonnait la ville, qui empêchait le cœur des hommes de se dilater et de se sentir revivre.

Nous marchions vite, bien qu'il ne servît à rien d'arriver Via Rasella avant deux heures. Elena portait sur son bras l'imperméable que Paolo devait endosser, aussitôt le coup fait, pour cacher son déguisement. Je tenais à la main le chapeau, prêté par Cesare et

que je devais mettre pour donner à Paolo le signal d'allumer la mèche. Nous traversâmes la Via Cavour et la Via Nazionale. De temps en temps, un passant se retournait pour regarder Elena. Nous montâmes jusqu'au Quirinal, et puis par les ruelles qui se trouvent au delà de celui-ci, nous arrivâmes Via del Traforo, à l'entrée de la Via Rasella.

Paolo n'était pas encore arrivé. Mais, parmi les gens qui flânent toujours au soleil à ce croisement et au milieu d'une bande de gosses qui jouaient, en courant çà et là, avec un ballon, je vis tous les camarades qui devaient participer à l'action. Francesco, Raul avec ses cheveux pommadés et son air effronté de trastévérin, Antonio, Giovanni, et les trois plus jeunes, avec leur air un peu gêné de lycéens, Silvio, avec sa mèche sur le front, Fernando, Pasquale. Tout de suite ils nous virent Elena et moi, et, insensiblement, restant séparés, ils se dirigèrent vers l'endroit où nous étions.

(La Via Rasella se trouve au centre de Rome; parallèle à la Via del Tritone, c'est une rue étroite et en pente qui monte de la Via del Traforo à la Via Quattro Fontane. A un tiers environ de sa longueur, une petite rue la traverse, la Via del Boccaccio qui se termine à un bout, dans la Via del Tritone et, à l'autre, à quinze mètres au plus du croisement, dans une ruelle solitaire, la Via dei Giardini, le long des murs du Quirinal. La Via dei Giardini, à son tour, aboutit à la Via del Traforo, exactement à côté du tunnel qui mène à la Via Nazionale. Tous les jours, à la même heure, avec une ponctualité militaire, une colonne de 170 gendarmes allemands passait par la Via Rasella, venant par la Piazza del Popolo et par la Piazza di Spagna, de la Via Flaminia où elle se rendait le matin pour faire l'exercice. Ils étaient en armes, violant effrontément ce statut de ville ouverte que le commandement nazi prétendait avoir généreusement accordé à Rome. Depuis une semaine, nous les épiions, pour leur donner une dure leçon. Mais un jour, Cesare n'était pas encore prêt, l'autre, nos informateurs n'avaient pas vu défiler la colonne le matin, et l'on avait presque perdu l'espoir de les voir repasser par là. Ce jour-là, finalement, le passage des 170 Allemands avait été signalé et nous nous étions trouvés prêts à les attendre à leur retour.)

Il était tout près de deux heures quand Paolo apparut lui aussi, un peu courbé sur les brancards de sa charrette qui roulait sur le

pavé avec un sourd bruit de ferraille. Il traversa la Via del Traforo et sur le visage de chacun des camarades qui ne l'avaient pas encore vu camouflé de la sorte passa un sourire de surprise amusée. Paolo s'arrêta un instant, à l'entrée de la Via Rasella. Je passai lentement près de lui. « Tout va bien. Mais, bon Dieu, que c'est lourd... » me murmura-t-il en essuyant la sueur sous la visière de son képi; puis, se remettant en marche, il s'engagea dans la montée. Nous le vîmes s'éloigner dans la côte et aller jusqu'à l'endroit prévu, aux deux tiers environ de la rue, devant un vieil immeuble dont les fenêtres et la porte étaient fermées par des planches. Là, il s'arrêta, s'assit sur les brancards de la charrette et, ayant allumé une cigarette, resta immobile, au soleil, innocent balayeur qui prenait un quart d'heure de repos. Nous seuls le regardions là-haut comme on regarde un acrobate, suspendu dans un difficile équilibre au-dessus du vide et qu'un rien peut d'un instant à l'autre précipiter sur le sol.

Maintenant, il n'y avait plus qu'à attendre. D'habitude, la colonne nazie défilait à deux heures et demie; Fernando, qui était allé se poster en vedette sur la Piazza di Spagna, devait venir m'avertir aussitôt qu'il l'apercevrait. Je m'installai au coin de la Via del Tritone, où, dans le va et vient pressé des gens, une personne arrêtée pouvait plus facilement passer inaperçue. A peu de distance de moi, appuyée à un kiosque à journaux, Elena faisait souvent passer d'un bras sur l'autre l'imperméable de Paolo. Sur la façade du *Messaggero*, les aiguilles de la grande horloge essayaient, seconde par seconde, de faire avancer le temps. Tout autour, je voyais les camarades devenir impatients, enfoncer leurs mains dans leurs poches, se croiser et se décroiser les bras, ou secouer trop fréquemment la cendre de leurs cigarettes. Avec une immuable indifférence, le vacarme de la ville s'appesantissait sur nous et, par moments, il risquait de faire perdre à notre attente son caractère de nécessité, de validité et de lui donner un sens absurde.

Finalement, il était déjà presque trois heures, Fernando arriva rapidement vers moi, le visage tout rouge et les yeux animés. « Les voilà! murmura-t-il. Ils marchent vite, dépêchons-nous. » Elena avait compris et elle s'achemina vers son poste, dans le jardin du palais Barberini, juste en face de l'endroit où la Via Rasella donne dans la Via Quattro Fontane. C'est là que Paolo devait la rejoindre, sitôt la mèche allumée. Francesco, Raul, Silvio et Giovanni, quand ils me virent revenir en hâte dans la Via del Traforo, se dirigèrent

isolément vers la Via dei Giardini, d'où, à travers la Via del Boccaccio, ils devaient, aussitôt après l'explosion de la charrette, jeter des grenades sur la queue de la colonne, pour augmenter la panique et la confusion chez les nazis. Ils devaient ensuite redescendre Via del Traforo pour se disperser dans le tunnel, et si c'était nécessaire, Antonio, Pasquale et Fernando, devaient intervenir pour protéger leur retraite.

Je m'arrêtai un instant encore à l'entrée de la Via Rasella et me retournai pour tâcher d'apercevoir la masse grisâtre des 170 gendarmes qui avançaient par la Via Due Macelli, au rythme lugubrement martial d'une de leurs chansons. Mon poste se trouvait au croisement de la Via Rasella et de la Via del Boccaccio : quand la tête de la colonne se serait engagée dans la rue et qu'elle atteindrait une certaine porte cochère qui, d'après nos calculs, était à deux minutes de la charrette, — les deux minutes de la mèche, — je devais faire le signal convenu et Paolo allumerait celle-ci. Paolo me vit monter la rue, il se leva de ses brancards et, ayant retiré son képi, le posa sur les bidons. La rue était presque déserte : on y entendait seulement le grincement d'une scie, venu d'une boutique d'artisan, et les pleurs d'un bébé, venus d'un appartement. J'arrivai à l'angle de la Via del Boccaccio ; un sifflement modulé, venu de la Via dei Giardini, m'apprit que le groupe de Francesco se trouvait, lui aussi, à son poste. Les Allemands étaient parvenus Via del Traforo, on entendait maintenant nettement leur chant insolent et, par protestation, des fenêtres se fermèrent. La colonne apparut dans la perspective de la Via Rasella, son flot d'uniformes vert de gris commença à envahir la rue. Dans ma main, le chapeau pesait aussi lourd qu'une pierre. Brusquement, je le mis sur ma tête. Je traversai la rue à quelques pas de la colonne, parcourus la Via del Boccaccio, comme en rêve, jusqu'à la Via del Tritone. Via del Tritone, les gens allaient et venaient, affairés ; une jeune fille au bras d'un jeune homme dit en riant : « Si tu ne me crois pas... » Je traversai la Via del Tritone, pris une rue qui allait vers la Via Sistina. Combien de minutes s'était-il écoulé? En moi, la crainte que la mèche ne se fût pas allumée, que Paolo n'eût été découvert, grandissait. Mais, brusquement, le souffle monstrueux de l'explosion emplit l'air. Tout de suite, l'une après l'autre, les détonations sèches des grenades. Les passants s'arrêtaient ahuris, puis se mettaient à courir. Dans le prolongement de la Via Sistina, on apercevait la Via Quattro Fontane, et, dans celle-ci, le tronçon de la colonne

allemande qui sortait en désordre de la Via Rasella, dans un nuage de fumée et de plâtre.

Deux heures plus tard, nous nous retrouvâmes au rendez-vous, dans un parc d'attractions derrière la gare, entre un manège et une rangée de loteries. Nous étions tous là. Paolo un peu pâle et tout attendri, au bras d'Elena. Nous nous serrâmes la main; nous aurions bien voulu nous embrasser, mais ce n'était pas prudent...

...Un jour que j'allais chercher des munitions chez un camarade, je trouvai celui-ci à table, avec tous ses parents, pour le repas de noces de sa fille. La petite, tout habillée de blanc, plaisantait avec son jeune époux, déjà un peu égayé par le vin; les autres, autour de la table agrandie pour l'occasion, riaient joyeusement, et l'une des femmes faisait manger un petit enfant qu'elle tenait sur ses genoux. En me voyant paraître sur le seuil — c'était une loge de concierge, on entrait librement — le camarade eut l'air gêné; sa femme, qui était au courant de ses secrets, se rembrunit, elle aussi; les invités et les jeunes mariés me regardaient avec surprise, l'air de se demander qui j'étais et ce que je voulais. « Écoutez », dit le camarade en me voyant et sans se lever de table, « excusez-moi. Impossible maintenant. » Et comme je faisais mine faiblement d'insister : « Impossible maintenant », répéta-t-il. « Revenez demain. » Je m'en allai les mains vides : et plus qu'irrité de n'avoir pas obtenu ce que je voulais, et pourtant j'en avais un besoin urgent, je me sentais humilié, comme si ce n'avait pas été le camarade qui eût manqué à son devoir et comme si ma venue chez lui, ce jour-là, eût été une absurde intrusion.

C'était cela, peut-être, qui rendait le plus difficile et le plus exténuant pour nous de conspirer et de combattre dans la grande ville. Ce sentiment d'absurde qui effleurait par moments notre volonté et en diminuait la tension, devant le flux inchangé de gestes et de paroles innocentes, d'habitudes sédentaires et aussi de divertissements, dont les hommes de la ville continuaient d'alimenter leur vie, planant au-dessus de la lutte sourde et féroce entre l'ennemi et nous. Dans le jardin public où l'on attendait le camarade qui allait vous apporter l'exposif pour un sabotage, sur le banc voisin du vôtre, une petite fille, en nage et heureuse de jouer au soleil de ce début de printemps, demandait : « Maman, je peux enlever mon manteau? » Sur la place de la périphérie où nous nous étions

rencontrés, trois chefs de zone, pour décider un échange d'armes, une fillette taquine s'amusait à nous envoyer des rayons de soleil dans les yeux, de la fenêtre d'une villa, avec un miroir. Et quelques-uns d'entre nous, des garçons qui n'avaient pas encore vingt ans, des fils de familles bourgeoises, lorsque, le soir, ils s'enfermaient à clé dans leur chambre, pour charger le revolver dont ils se serviraient le lendemain matin contre un fasciste, voyaient leur lit tout blanc et tout frais et, sur la table de nuit, la carafe d'eau et la petite lampe de chevet, et entendaient, dans le salon, leur père converser avec leur mère et leur jeune sœur s'asseoir au piano pour faire ses arpèges. Nous devions nous défendre, comme d'un nouvel ennemi, contre l'énorme inertie dans laquelle autour de nous s'étalait la ville : contre les trams bondés qui roulaient avec fracas, les klaxons, les enseignes des magasins, le va-et-vient des passants, les arbres des boulevards extérieurs qui se couvraient à nouveau de feuilles, la perspective mate des rues goudronnées, la façade des maisons. Pendant les longues attentes à un croisement de rues, le poids d'une bombe sur la hanche, à peine une brèche s'ouvrait-elle dans notre propos, tout de suite cette inertie y introduisait son doigt paresseux et réveillait en nous des lâchetés que nous avions crues à jamais mortes.

Mais quand nous réussissions un coup, oh! alors, la ville ne nous faisait plus peur. Quand nos coups de feu l'avaient secouée, quand, sur son corps indolent, une charge de notre plastic avait fait s'élever le fracas de son souffle, nous avions, alors, le sentiment que c'était nous qui la dominions, que c'était nous qui lui imposions la vérité et la justice. Lorsque, dans la foule ignorante, au milieu d'une rue nous nous comptions l'un l'autre à distance, pour voir ceux qui s'étaient tirés d'un danger point inutile, échangeant des regards fraternels et des signes furtifs, nous savions que nous tressions à travers cette multitude d'existences confuses et incertaines, les uniques fils de raison et de vie...

N...

(*Traduit par Michel Arnaud.*)

LAMENTO DE CIVITELLA DELLA CHIANA

Le soir du 18 juin 1944, j'étais à la maison avec mon mari et mes deux enfants, quand, me penchant par hasard à la fenêtre, j'ai vu des soldats allemands. Il était neuf heures environ. Je fus très étonnée car les Allemands, jusqu'alors, n'avaient fait que traverser Civitella avec leurs camions et jamais à cette heure tardive. J'ai demandé qui ils étaient et, apprenant qu'il s'agissait de soldats isolés venus au Dopolavoro, j'ai quitté la fenêtre. Une vingtaine de minutes plus tard, nous avons entendu des coups de feu et des cris d'enfants. Puis il y a eu un grand silence. J'avais peur de me mettre à la fenêtre car je ne savais pas ce qui était arrivé. Alors, nous nous sommes couchés un peu inquiets. Le matin vers cinq heures, nous avons été réveillés par des coups frappés à notre porte : c'était mon beau-frère qui nous a appris que les partisans avaient tué deux Allemands et en avaient grièvement blessé un autre. Un quatrième avait fui en emmenant le blessé. Pensant avec terreur aux conséquences, nous avons pris quelques effets, et, sous une pluie diluvienne, nous sommes sortis des murs du bourg au moyen d'une échelle. Beaucoup d'autres gens de Civitella étaient avec nous. A travers bois, nous sommes arrivés à la maison d'un fermier et nous y sommes restés cinq jours en proie à une grande anxiété. Des gens nous ont dit ensuite que deux Kommandanturs voisines de Civitella avaient dit que nous pouvions rentrer sans crainte; ce que nous avons fait. Les jours suivants, voyant que tout était calme, les gens de Civitella sont tous rentrés chez eux. Le 27, des Allemands sont venus prendre les postes de T S F, peut-être pour se rendre compte si tout le monde était revenu.

Le matin du 29, fête de saint Pierre, il faisait un temps radieux, mais dans la vallée de la Chiana il y avait du brouillard, un brouillard artificiel que les Allemands avaient répandu pour ne pas signaler leur présence. Et tout le monde est allé à la messe.

Tandis que je me rendais à l'église, j'ai vu plusieurs personnes

qui couraient, effrayées, à travers le bourg. J'ai demandé ce qui se passait et l'on m'a dit que c'étaient des soldats allemands qui s'approchaient. Mon mari était allé, avec quelques-uns de ses camarades, à quelque cinq cents mètres du bourg pour des raisons professionnelles. Je me suis enfermée à la maison avec mes enfants, priant Dieu qu'il n'arrive rien. J'ai entendu une violente fusillade, des coups sur les portes donnés avec les crosses des mousquetons et des ordres secs. Brusquement, notre porte a été ébranlée par de grands coups. Je suis allée ouvrir et deux Allemands sont entrés chez nous, nous tenant en joue avec leurs fusils. Ils ont regardé dans toutes les chambres et nous ont ordonné de sortir. Accompagnée de coups de feu et de cris, je suis sortie du bourg, suivie de mes enfants. Quel épouvantable spectacle j'ai eu sous les yeux : de nombreux hommes étaient déjà morts, baignant dans leur sang; les maisons étaient en flammes, des femmes et des enfants à moitié nus sortaient des maisons, chassés par les Allemands. Nous nous sommes réfugiés dans un bois avec beaucoup d'autres femmes dont les maris, les pères ou les frères avaient été tués. Je gardais l'espoir que mon mari, n'étant pas dans le bourg, avait réussi à se sauver. On voyait les flammes et la fumée qui montaient derrière les pinèdes et on entendait des cris dans tout le bois. Par des gens qui arrivaient, j'ai appris la mort de mes oncles, de mon frère et de beaucoup d'autres.

Vers cinq heures, nous nous sommes enhardis et nous avons repris le chemin du bourg. Dans quel état l'avait-on mis pendant ces quelques heures! Des maisons complètement incendiées, des mares de sang, des chapeaux, des cravates, etc... Tout montrait la tragédie qui venait de se dérouler. Angoissée sur le sort de mon mari, qui, ainsi que je l'avais appris par des gens, avait été emmené par les Allemands avec beaucoup d'autres hommes, sur un pont distant d'un kilomètre, je suis allée éteindre l'incendie de ma maison pour essayer de sauver quelque chose.

Vers le soir, je suis allée, avec les autres femmes, à un endroit nommé Poggiali, où s'étaient réfugiés presque tous les gens de Civitella, et nous y avons passé la nuit, attendant ce que le lendemain nous apporterait. Le lendemain matin, plusieurs d'entre nous sont retournées au bourg pour enterrer les leurs, et moi, qui avais vécu dans l'espoir que mon mari avait pu se sauver, j'ai appris qu'il avait été tué à coups de mitraillette, avec dix-huit autres hommes, après avoir été contraint d'assister, pendant plusieurs heures, à la destruction de Civitella.

J'ai prié le Seigneur pour qu'Il me donne assez de courage à moi et à mes enfants pour pouvoir supporter ce deuil et je suis allée avec les autres veuves à l'endroit où on avait tué nos hommes. Avec un camion, nous les avons transportés au cimetière et, nous entraidant, nous autres femmes, nous les avons enterrés.

Anna CETOLONI, Vve CALDELLI.

Le matin du 29 juin 1944, j'étais à la maison en train d'habiller ma plus petite fille pour la conduire à la messe. Mes deux autres enfants étaient déjà partis pour l'église et mon mari était allé aux champignons, dans les bois. Vers sept heures, il m'a semblé entendre des coups de revolver. Je suis descendue jusqu'à la porte avec ma petite fille pour voir ce qui se passait. J'ai vu les gens du village courir, épouvantés, de tous côtés en criant : « Les Allemands tuent tous les hommes! »

Alors, j'ai appelé mes enfants qui étaient à l'église et eux, dès qu'ils m'ont entendue, se sont précipités chez nous. En courant, ma fille a rencontré l'oncle de son père, qui était vieux et qui ne savait où aller : alors, elle l'a pris par la main et l'a amené s'abriter chez nous, où nous nous sommes enfermés avec d'autres parents à moi, et de là, nous avons entendu des coups de mitraillettes, de revolvers et de mousquetons, et des pleurs désespérés. Ayant tous très peur, nous avons monté l'escalier qui menait à ma chambre. Quand je suis arrivée près d'une fenêtre qui se trouve en haut de l'escalier, j'ai vu à travers les vitres un groupe d'Allemands, et deux d'entre eux ont mis en joue deux hommes du bourg et les ont tués sur-le-champ. Je me suis enfermée dans ma chambre avec mes enfants. Et j'entendais des cris, j'entendais brûler les maisons, j'entendais éclater les grenades dans les maisons, et prise d'une grande terreur, j'ai serré mes petits dans mes bras attendant la mort, mais Dieu ne l'a pas voulu.

A 10 heures et demie, nous sommes sortis de la maison et à peine étions-nous dehors, qu'un spectacle épouvantable s'est offert à nos yeux : je voyais des morts brûler dans une maison et j'en voyais brûler d'autres un peu plus loin. Quand je me suis dirigée vers la gauche pour gagner un chemin qui conduit aux murs du bourg afin de m'enfuir par là, j'ai vu couler de grandes rigoles de sang là où on avait tué tous les hommes, mais les morts n'y étaient plus car ces lâches assassins les avaient jetés dans les maisons pour les

brûler. Nous nous sommes enhardis, et nous sommes descendus par la petite échelle qui était contre le mur et nous nous sommes mis à courir à travers bois.

Quand nous nous sommes arrêtés, j'ai pensé à mon cher mari, me disant que lui au moins était vivant, qu'il était dans le bois. Mais ce n'était pas vrai Il avait eu un sort bien plus triste encore : pendant qu'il rentrait à la maison pour voir ce qui était arrivé à ses enfants et à moi, il avait été mitraillé à peine en vue du bourg, et il avait eu la tête toute fracassée. Le jour suivant, en revenant au bourg, je l'ai trouvé la face tournée vers le sol, tout ensanglanté; je me suis fait aider par une autre femme, veuve, elle aussi, et nous l'avons transporté sous les arcades où je l'ai un peu lavé, comme j'ai pu, puis nous l'avons porté à l'église. C'est moi, sa femme, qui lui ai fait son cercueil, et quand son cercueil a été fait le mieux possible, nous avons pris une charrette sur laquelle nous avons mis mon mari et deux autres hommes et nous les avons transportés au cimetière où j'ai creusé moi-même sa tombe. Le Seigneur m'a donné assez de courage pour pouvoir, ce même soir, retourner auprès de mes enfants. Et là nous avons pleuré tous ensemble, en pensant au malheur qui nous avait frappés et en maudissant les Allemands.

Ada Sestini, Vve Caldelli.

Le 18 juin 1944, vers 21 heures 30 environ, au *Dopolavoro* de Civitella, mon pays, deux soldats allemands ont été tués par les partisans. C'est de là qu'est venu mon malheur et celui des gens de mon pays. Le matin du 19, avant l'aube, nous sommes presque tous sortis du bourg et nous sommes allés, mon mari, mon enfant et moi, ainsi que plusieurs autres personnes, dans une maison des environs. Nous craignions les représailles des Allemands, car dans une localité du Casentino, de nombreuses personnes avaient été tuées, dans un cas semblable. Le mardi 20, quelques Allemands avec deux camions sont venus prendre les cadavres des deux soldats. J'étais déjà retournée chez nous avec mon enfant, mais mon mari était encore à la campagne. Une fois les cadavres au cimetière, nous pensions que nous allions pouvoir vivre un peu tranquilles. Mais les Allemands sont remontés au bourg, menaçants, et ils voulaient savoir qui avait tué leurs camarades, sinon ils feraient de terribles représailles. J'étais tellement effrayée que, dès qu'ils se furent

loignés en promettant de revenir le lendemain à midi, j'ai pris
non enfant et je suis allée rejoindre mon mari. Je venais à peine
l'arriver chez le paysan où mon mari s'était réfugié que nous avons
u quatre camions pleins de soldats. Une partie de ceux-ci se disper-
èrent dans la campagne, les autres, au contraire, se dirigèrent tout
lroit vers le bourg. Et ce fut là leur première représaille : ils entrèrent
lans les maisons, ils prirent ce qui leur plaisait et obligèrent les
ares personnes qu'ils trouvèrent au bourg à se rendre sur la place.
Iais ce soir-là, ils ne trouvèrent que peu de victimes. Il n'y avait
ue quelques femmes, des enfants et quelques vieillards. Ils se sont
onsultés du regard, ont grommelé quelque chose, ont renvoyé les
ens chez eux et sont partis. Tout ceci m'a été raconté, parce que,
omme je l'ai dit plus haut, j'avais quitté le bourg. Nous sommes
estés loin de la maison, deux jours encore, c'est-à-dire jusqu'au 22.
Tout semblait calme. Le maire avait parlé avec un commandant
llemand et celui-ci lui avait assuré avoir compris que le bourg
'était absolument pas responsable de la mort des deux soldats.
De sorte que, famille après famille, nous encourageant les uns les
utres, sûrs de notre innocence, nous sommes tous rentrés.

Le matin du 29, fête des Saints Apôtres, Pierre et Paul, je me suis
evée pour faire chauffer un peu de lait pour mon mari qui était
ouché depuis quatre jours avec la grippe. Je préparai tout, et comme
e sortais de la maison pour me rendre à la sainte messe, j'ai vu
lusieurs personnes qui allaient à l'église et qui disaient, inquiètes :
« Il y a des Allemands en armes qui montent! » — « Ce sont des
roupes qui se replient, » disaient d'autres personnes, et tout le
nonde continuait à se rendre à l'église. Je rebroussai chemin et mon
nari me demanda pourquoi j'étais revenue. Je répondis que j'avais
ntendu dire que c'étaient des troupes allemandes en retraite et
ue nous allions rester tous ensemble pour attendre notre sort. Et
'est ce qui se passa.

Quelques minutes plus tard, commença la terreur. Fusillades,
afales de mitraillettes, hurlements sauvages, coups sur les portes
les maisons. Et nous trois, là, complètement terrorisés et nous
enant embrassés, jusqu'au moment où nous avons entendu quel-
qu'un monter l'escalier et où le petit s'est mis à crier. Alors, mon
nari a dit : « Cette fois, c'est notre tour! Qui sait ce qu'ils vont nous
aire! » Au même moment, est entré dans notre chambre un homme
ou un démon, je ne saurais le dire, couvert des pieds à la tête de gre-
nades, de munitions et le fusil à la main. Effrayant à voir! Il fit signe

à mon mari de se lever. Alors, je me suis approchée de lui et je l'ai supplié de laisser mon mari; je lui ai dit qu'il était malade et qu'il ne pouvait pas se lever; je lui ai demandé, s'il avait un cœur dans sa poitrine, d'avoir pitié de moi et de mon enfant à qui il voulait prendre son père; je lui ai demandé s'il avait eu une mère et s'il se souvenait encore d'elle. Mais ni mes prières ni mes larmes ne servirent à rien. Il commença à crier : « Raus! Raus! » avec des hurlements si violents et si sauvages, que je les entends encore dans mes oreilles. Mon mari m'a dit alors : « Passe-moi mes vêtements, tu vois, il n'y a rien à faire ». Il était si ému et si pâle qu'il ne pouvait même pas s'habiller, et cet autre continuait à crier « Raus! Raus! » De sorte que j'ai dû aider mon mari pour l'envoyer ensuite se faire tuer. Mais moi je ne croyais pas qu'ils le tueraient; je pensais qu'ils le prenaient pour l'envoyer travailler, sinon ils auraient dû le tuer dans mes bras. Dix minutes après qu'ils l'eurent emmené, les revoilà encore. J'étais à la même place, avec mon enfant. « Dehors! Dehors! » dirent-ils cette fois et ils nous chassèrent de notre maison. Je sortis sur la place et c'est seulement alors que j'ai compris quel était notre sort : les maisons brûlaient, il n'y avait plus personne dans le bourg; les hommes avaient été tués, les femmes chassées. Les seuls habitants, à ce moment-là, étaient ces bêtes féroces et les cadavres épars çà et là. Pendant que je passais, en tenant mon enfant par la main, j'ai vu un groupe d'Allemands qui jetaient dans une maison en flammes un jeune prêtre qu'ils venaient d'attraper. Ils avaient d'abord tué les propriétaires de la maison, deux pauvres vieux de 80 ans, puis ils y avaient mis le feu. Après avoir quitté le bourg, je me suis rendue à Poggiali, un endroit où il y a des sœurs et des orphelins, et j'ai trouvé là beaucoup de personnes en deuil, de mon malheureux pays. Vers 4 heures, j'ai confié mon petit aux femmes qui étaient là, et avec une autre femme je suis retournée au village pour chercher mon pauvre mari. Je suis entrée sous chaque porte où ils avaient entassé les cadavres, j'ai cherché parmi les chapeaux, mais je n'ai pas retrouvé celui de mon pauvre mari. Il n'y a pas un endroit avec des cadavres où je ne sois allée. Finalement, je l'ai trouvé dans une maison en flammes, tout carbonisé. Nous avons recueilli nous-mêmes nos morts, nous avons fait les cercueils nous-mêmes, nous les avons mis nous-mêmes sur la charrette qui servait à ramasser les ordures du bourg et, trois par trois, nous les avons portés au cimetière.

Uliana MERINI, veuve CALDELLI.

Le 18 juin, dans l'après-midi, cinq Allemands sont venus passer la soirée à Civitella et ils sont allés boire au cercle du Dopolavoro où des partisans sont venus les tuer. Nous étions tous bien tranquilles, quand tout d'un coup, nous avons entendu une grande fusillade; alors, sans savoir ce qui était arrivé, nous sommes tous rentrés à la maison en pleurant de peur. A la tombée de la nuit, vers les 10 heures, j'ai vu passer une femme et je l'ai appelée : elle m'a dit qu'on avait tué trois Allemands. Mon père, ma mère et moi, on était épouvantés et on ne savait pas où aller parce qu'il faisait nuit. On sentait que le bourg était tout agité. Le jour venait à peine de se lever, que des camions sont arrivés. Pensant qu'ils venaient encercler le bourg et très effrayés, beaucoup de gens s'étaient enfuis. J'ai dit à mon père : « Allons-nous en, nous aussi. » Mais comme il pleuvait, il m'a dit : « Mais où aller? Restons ici. »

Le lendemain, comme l'heure du convoi funèbre des Allemands approchait, j'ai dit : « Papa, je ne veux pas passer encore la nuit ici, il ne reste plus personne au pays! » Alors, il m'a dit : « Allons-nous-en! » Et nous sommes allés dans la maison d'un paysan pas très loin du bourg. Les Allemands sont venus prendre leurs morts et nous avons pensé qu'il ne se passerait rien; mais ensuite après avoir emmené leurs morts, on les a vus qui revenaient dans le bourg. Nous avons entendu une grande fusillade et nous sommes restés là, dans une étable. Le lendemain matin, papa et moi nous sommes allés au bourg. On nous a dit que les Allemands avaient mis des gens contre le mur et puis qu'ils étaient allés piller les maison, et nous avons cru que tout était fini maintenant, vu aussi que le front était tout près. Alors, tout le monde a dit : « On peut rentrer à la maison. » Nous sommes revenus chez nous. Le matin du 29 juin vers 6 heures, un tas d'Allemands en armes ont commencé à arriver au bourg. Mon père est allé voir, puis il est rentré et m'a dit : « Maddalena, les Allemands arrivent, leurs camions sont tous arrêtés en bas de la côte. » Moi, je lui ai dit : « Papa, qui sait pourquoi ils sont là? Sauvons-nous! » Il m'a répondu : « C'est des troupes qui passent. » Et il est sorti une autre fois pour aller voir. Puis il est revenu à la maison et a dit : « Allons à l'église ». Maman est partie tout de suite et nous sommes restés en arrière pour bien fermer la porte. A ce moment-là, j'ai entendu un grand bruit. Papa m'a dit : « Vite, Maddalena, allons à l'église ». A ce moment-là, on a trouvé une dame qui nous a dit : « Venez chez moi. » Si mon père y était allé, il

aurait été sauvé, mais le destin a voulu que nous entrions dans l'église. Il me disait : « Dépêchons-nous, allons retrouver la mère à l'église! »

Pendant qu'on courait, on entendait une grande fusillade. Quand nous sommes entrés dans l'église, je ne sais pas ce que mon père a vu ou entendu, mais il est allé tout droit à l'autel recommander son âme à Dieu, ce qui a beaucoup impressionné les gens mais néanmoins à ce moment-là personne n'a eu l'idée de s'enfuir, ce qui aurait été encore possible. La messe terminée, notre archiprêtre s'est tourné vers les fidèles et a dit : « Mes enfants, je crois que ce matin, ça va être une sale matinée. Donnez-leur tout ce qu'ils vous demanderont, pour qu'il n'arrive rien. Courage! » Alors, l'église s'est emplie d'Allemands. Les Allemands sont allés se mettre derrière l'archiprêtre. Papa, maman, moi et d'autres, nous nous sommes cachés derrière un autel où nous pensions être à l'abri. Mais un Allemand est arrivé, il nous a vus et nous a dit de sortir. Dehors, les gens hurlaient et beaucoup étaient déjà morts, et les maisons commençaient à flamber. Je me suis mise entre papa et maman, implorant grâce, les deux mains levées. On nous a conduits au milieu de la place et papa ne pouvait plus se tenir debout. Un autre Allemand est arrivé. Il a dit à mon père : « Vous, ici. Et vous autres, là, partez à huit kilomètres. Raus! » Je me suis tournée vers mon père et je lui ai dit : « Oh! mon petit papa! » Et maman lui a dit : « Oh! Darino! » Et l'Allemand : « Assez de Darino, assez de petit papa. Fichez le camp, les bras en l'air. » La place était pleine de mitraille, le feu sortait déjà des maisons, les morts gisaient dans les rues. Ah! quels moments nous avons passés! Ils nous ont chassées du bourg. A quelques pas en dehors des murs, nous avons rencontré une dame avec sa maman et ses quatre enfants en pyjama, à moitié nus, et elle toute pleine de sang. Elle m'a dit : « Tu sais, ils m'ont tué mon mari. » Pleurant toutes, nous sommes parties chacune de notre côté, puis, au bout de quelques heures, nous sommes revenues au village avec d'autres femmes. Mais on avait très peur. Nous avons vu deux hommes qui descendaient de la tour. Ils nous ont appelées et nous sommes allées à leur rencontre. Ils nous ont dit que tous les hommes étaient morts et toutes les maisons incendiées. Sur la place, nous avons trouvé beaucoup de chapeaux, du sang, des cervelles et des morceaux de crânes. Nous avons trouvé les hommes dans l'entrée des maisons. Les Allemands les avaient mis là pour les faire brûler et plusieurs ont brûlé complètement de sorte qu'on n'a pas

pu les retrouver. Le 30, nous sommes revenues et nous les avons portés tous à l'église, et, le 31, nous les avons transportés au cimetière après avoir fait nous-mêmes les cercueils et les avoir mis nous-mêmes sur les charrettes, et avoir creusé nous-mêmes les tombes.

Je ne sais vraiment pas comment nous avons pu faire tout ça. Puis, au moment où le front est passé par le bourg, nous sommes allées à Malfiani chez les propriétaires de ces terres. Les obus pleuvaient de tous les côtés et nous n'avions pas le courage de nous enfuir de là. Nous étions trente-deux et les Allemands venaient nous demander des choses et nous n'avions plus rien, même à manger. Ils voulaient quand même des choses et nous menaçaient de leurs revolvers. Une fois même, ils nous ont enfermées pendant une journée entière dans une chambre sans boire ni manger, et nous, nous pensions qu'ils nous avaient prises pour des espionnes. Les obus pleuvaient continuellement. Le lendemain de cette histoire, nous avons traversé les lignes et nous avons rencontré les Anglais. Maintenant, on est seules, maman et moi, mon mari est mort de maladie, papa a été fusillé et la maison incendiée.

Maddalena Scaletti, Vve Sestini.

C'était un dimanche et après avoir assisté aux Saints Offices, je suis rentrée à la maison pour préparer le souper. Après le souper un de mes fils est sorti. Moi, je ne voulais pas, parce que le temps était couvert et qu'il pleuvait, mais lui a quand même voulu aller au Dopolavoro. J'ai entendu des coups de feu et j'ai couru à la fenêtre. J'ai demandé ce qui était arrivé. Une femme m'a dit que les coups de feu venaient du Cercle. Au bout de quelques minutes, quatre individus sont arrivés de la place en courant, blasphémant et jurant. « Que se passe-t-il? » Pendant que je me posais cette question, une femme m'a dit : « Votre fils Bruno vous appelle! » Je lui ai répondu : « Qu'est-ce que tu as fait? » Et lui m'a dit : « Je suis blessé. » J'ai appelé mon mari et je me suis précipitée sur la place. J'ai rencontré le docteur du bourg et je lui ai dit : « Mon fils! ils me l'ont blessé! » Et le docteur m'a dit : « Vite, menez-le au dispensaire. J'arrive. » J'ai couru avec mon mari au dispensaire et mon fils me disait : « Ne pleure pas! ma blessure n'est pas grave! » Il avait été atteint à la tête. Pendant que le docteur le pansait, il m'a dit que quatre individus étaient entrés au Dopolavoro où il y avait des Allemands

attablés. Ils avaient dit aux Allemands : « Haut les mains! » et il y avait eu une fusillade. Deux Allemands avaient été tués et un troisième grièvement blessé. Tous les gens qui étaient là en train de jouer s'enfuirent et le cercle était resté ouvert toute la nuit, toutes les lumières allumées. C'est à partir de ce moment-là qu'a commencé mon calvaire et j'ai dit : « Adieu, Civitella! Que va-t-il nous arriver! » Au matin, tous les gens du bourg sont partis. Il n'est resté que quelques personnes. Moi, je ne pouvais pas m'en aller parce que mon fils était couché, avec sa blessure. Mon mari et mon plus jeune fils sont allés chez un paysan. Deux jours plus tard, les Allemands sont venus chercher les deux soldats qui avaient été tués. Cette journée aussi a été une journée de frayeur, car les Allemands voulaient les noms des coupables, mais personne n'a voulu les leur dire. Alors, ils nous ont pris et nous ont menés sur la place, tous en rang. Même mon fils et moi, ils nous ont emmenés là. Il y avait plusieurs camions et je me suis dit qu'ils allaient nous emmener. Il y avait un lieutenant italien. Mais je peux me tromper, car je ne m'y connais pas très bien en grades; il avait deux galons sur les manches de sa vareuse. Les Allemands ont parlé avec lui et, après, l'un d'eux a sifflé et, vite, ils se sont tous rassemblés. Ils ont parlé entre eux et puis ils nous ont renvoyés deux par deux. Nous étions seulement une trentaine. Alors, ils sont entrés dans les maisons et là où ils n'ont rien trouvé ils ont tout cassé.

Une dizaine de jours plus tard, quand tout semblait terminé et qu'on croyait que les Allemands ne reviendraient pas, les gens du bourg ont commencé à rentrer. Lorsque est arrivée la fête de saint Pierre, tout le monde était revenu au bourg. Ce matin-là, à peine la messe commençait-elle à sonner, une femme m'a dit : « Voilà les Allemands. » Je suis rentrée chez moi de l'église et j'ai dit à mon mari : « Cache-toi! » Pylade me demande : « Pourquoi? » et moi je lui dis : « Parce que voilà les Allemands. » Il s'est caché dans la soupente. Au bout de quelque temps, il a voulu descendre. Mon fils blessé m'a dit : « Maman, donne-moi mes vêtements. Je veux me lever. » Le plus petit était au lit, lui aussi et il voulait, lui aussi, s'habiller. Mon fils m'a dit : « Va chercher mon frère à l'église. » Les Allemands ont cogné à la porte, à la défoncer. J'ai pris mon courage à deux mains et je suis allée ouvrir. Mon mari était resté dans la chambre avec les enfants. Quand j'ai ouvert la porte, il y avait sur le seuil quatre Allemands armés de fusil et de grenades. Deux entrèrent dans la cuisine et deux autres montèrent l'escalier.

Je leur ai dit : « Pas monter, enfant malade, vous faire peur. » Eux m'ont répondu : « Non, enfant, non! » Au bout d'un instant, j'ai entendu deux coups de fusil et mon petit qui était couché s'est mis à crier cependant qu'ils descendaient l'escalier et je leur ai dit : « Crapules! Qu'avez-vous fait! » Et ils m'ont dit : « Dehors! Dehors! Ça brûle! » Ils voulaient m'empêcher de monter l'escalier, mais j'ai insisté. Alors ils m'ont laissée et sont partis. Quand je suis arrivée dans la chambre, j'ai vu qu'ils avaient visé la tête de mon mari et qu'il était en train de rendre le dernier soupir. Mon fils était déjà mort. Ils l'avaient tué d'une balle dans la tête. Mon Dieu! Où ai-je trouvé mon courage!... Je suis allée prendre un mouchoir et je lui ai essuyé le visage à l'endroit de la blessure, je l'ai appelé plusieurs fois, mais il ne donnait aucun signe de vie. Je ne savais pas si je rêvais ou si c'était vrai. J'ai ouvert la fenêtre de ma chambre et je me suis mise à appeler au secours, mais les gens couraient comme des fous et personne ne m'écoutait. Quand je me suis aperçue que des flammes montaient du premier étage, je n'ai plus su que faire. Je n'avais plus conscience de rien, j'étais sourde, je ne comprenais plus rien. Je me rappelle que deux femmes sont passées et qu'elles m'ont dit : « Sauve-toi, ta maison brûle! » Je n'ai même pas songé à prendre le peu d'argent que j'avais dans le tiroir de ma commode. Je les ai suppliées : « Au moins, aidez-moi à sortir mes pauvres morts d'ici! » — « Sauve-toi, malheureuse, que pourrais-tu faire? » A peine avais-je franchi le seuil de ma maison, j'ai vu tomber à quelques mètres un homme que je connaissais bien. Nous avons changé de direction et quand nous sommes arrivées au tournant d'une rue, nous avons entendu des balles siffler autour de nous. Une femme m'a dit : « Je suis blessée à la jambe » et l'autre : « Une balle m'a blessée au visage. » Je me croyais près de mourir et de rejoindre mon mari. Nous avons parcouru les rues du bourg. On ne voyait que des cadavres d'hommes, mais je n'arrivais pas à les reconnaître parce que mes yeux étaient voilés par la douleur et par la peur. Je croyais que c'était la fin du monde. Une fois passé la porte du bourg, nous avons rencontré des femmes et des enfants qui pleuraient, des gens qui étaient sortis de chez eux à moitié nus, et comme ça, je suis allée avec plusieurs autres femmes dans les bois, dans un ravin, et de là on entendait des rafales de mitraillettes du côté de la Cornia. Quand ensuite nous avons constaté que tout s'était un peu calmé, nous avons songé à revenir au bourg, mais nous avions tellement peur que nous n'en avions pas le courage. Nous étions quatre ou cinq femmes. Quand

nous fûmes aux abords du bourg, notre courage nous abandonna. Nous croyions que les Allemands étaient encore là. Nous avons vu des hommes qui descendaient des remparts de la Tour. Nous nous sommes arrêtées et cachées dans le bois. Alors, ces hommes nous ont demandé si nous étions de Civitella et nous avons répondu que oui. Alors, ils nous ont dit : « Venez, n'ayez pas peur, les Allemands sont partis. » Quand on a été au bourg, j'ai appris que mon fils, celui qui était dans l'église, avait été blessé et qu'il était dans le bois. Je suis allée le trouver avec un peu d'alcool et je l'ai désinfecté et pansé. Dans quel état il était! Je suis incapable de le décrire. Quand il a appris que son père et son frère étaient morts, il s'est mis à pleurer. Il disait : « Pauvre papa, je ne le reverrai plus! » Et j'ai dû le consoler, et pourtant, alors, ma souffrance était indicible. Je priais le Seigneur de me donner assez de force pour pouvoir résister.. J'ai passé la nuit dans le bois. J'avais fait pour mon fils un lit de feuillages, mais il n'arrivait pas à trouver une position pour dormir, il avait, aussi, un peu de fièvre. Le lendemain matin, je l'ai ramené au bourg; il ne voulait pas y retourner tellement il avait peur. Mais comment faire pour le soigner, dans les bois? Je l'ai mené chez ma sœur, et là, j'ai pu le soigner un peu. Le samedi, je suis allée chez moi et parmi les décombres j'ai retrouvé mon mari et mon fils carbonisés. Aidée par un homme, je les ai mis dans un drap, je leur ai fait faire un cercueil et je les ai transportés moi-même avec une autre femme sur une charrette au cimetière. Ça, c'était le samedi. Le dimanche, le front est passé par le bourg, et j'ai fui avec mon fils blessé et nous sommes allés chez un paysan. Mon fils est resté dix jours dans un ravin parce que si les Allemands l'avaient trouvé, ils l'auraient emmené pour travailler. Décrire la vie que nous avons menée pendant que nous étions dans les lignes n'est pas possible. Ce serait trop long. Mais je laisse le soin de se l'imaginer à ceux qui ont un peu de pitié pour une malheureuse qui ne possède plus que les vêtements qu'elle a sur le dos, dont la maison a complètement brûlé (une maison de huit pièces!) et qui est restée veuve avec deux enfants à élever Je n'ai d'espoir qu'en la Providence, le Seigneur ne m'abandonnera pas, il aura pitié de nous!

Giuseppa Marsili, Vve Tiezzi.

C'était le 18 juin 1944. Une averse avait rafraîchi la température et une petite pluie fine tombait encore. La place principale de

Civitella della Chiana où généralement les gens se réunissent après les offices pour les habituels bavardages dominicaux, était vide, alors que les célèbres arcades qui, partant de l'ancien palais du Podestat, actuellement notre demeure, à côté de la piazza Becattini, vont jusqu'à la piazza Vittoria, étaient pleines d'une foule de gens. On parlait des partisans qui étaient venus quelques jours auparavant demander qu'on les aide. Sur la place, quatre soldats allemands faisaient partir des fusées de couleurs avec un pistolet. Après souper, il recommença à pleuvoir; mon mari était à quelques pas de notre porte et il parlait avec le général Del Buono, qui était notre hôte, à l'étage supérieur de notre maison, avec l'ingénieur Lamioni et avec d'autres gens du pays. Avec mes enfants, j'attendais neuf heures et demie pour écouter la B.B.C., quand mon mari et le général rentrèrent. « Des partisans viennent de passer en courant », me dit mon mari. « Je les ai reconnus parce que j'ai entendu crier « Renzino, Renzino » (le nom du chef des partisans était connu). Je crains que quelque chose n'arrive car, au Cercle du Dopolavoro, il y a encore des Allemands en train de jouer et ils sont ivres. » A peine avait-il prononcé ces mots que l'on entendit une violente rafale de fusils-mitrailleurs. Nous nous regardâmes, interdits, et, jetant un coup d'œil de derrière les persiennes, nous pûmes voir des hommes qui s'enfuyaient en jurant. Une femme cria : « Trois Allemands ont été tués au cercle. » Un homme cria : « Que ceux qui n'ont rien à faire aillent se coucher. » Cependant le temps était devenu encore plus mauvais et il pleuvait de plus en plus fort. Il était tard et mon mari pensa que, pour le moment, il valait mieux que les enfants s'étendent sur leur lit. Quant à lui, il s'installa dans un fauteuil du salon qui donnait sur la place, attendant avec anxiété. Nous sursautions à chaque bruit, craignant que les Allemands n'arrivent pour se livrer à des représailles comme nous avions entendu dire qu'ils l'avaient fait dans le Casentino.

Le lendemain matin de bonne heure, la pluie avait cessé et, depuis l'aube, les gens du bourg l'avaient abandonné pour se réfugier dans les bois. Il y avait deux cadavres au Cercle et nous apprîmes plus tard qu'un troisième Allemand, demeuré indemne, avait traîné jusqu'à la route qui va à Florence un de ses camarades blessé, et l'avait mis sur un camion. Pas la moindre trace des partisans. Nous aussi, nous étions indécis sur ce qu'il fallait faire; c'est alors qu'une dame de Gebbia, localité voisine, nous dit de ne pas abandonner le

bourg sinon nos maisons seraient pillées et détruites et le bois battu sans doute pour trouver les habitants.

Elle était interprète à la Kommandantur, et promit de s'occuper de la chose et d'expliquer aux Allemands que les coupables n'étaient pas des gens du pays et elle écrivit un exposé pour expliquer comment cela s'était passé.

Jusqu'au mardi, on ne vit personne. Dans la matinée, un gendarme arriva dans une petite Fiat et il fut satisfait de voir les gens du bourg, bien qu'assez agités, réunis sur la place; il commanda les cercueils et nous dûmes fournir le bois. Après déjeuner, vers quinze heures environ, un camion amena une quinzaine d'Allemands armés jusqu'aux dents. Mme Can, l'interprète, était présente; l'archiprêtre, lui-même, fut convoqué pour donner l'absoute, et, suivis par différentes personnes du pays, les morts furent transportés au cimetière, où eut lieu leur inhumation, que précéda une salve de mousqueterie, salve dont la population avait été prévenue afin qu'elle ne s'effraie pas. Toutes ces précautions faisaient croire que tout finirait pour le mieux, quand, les obsèques terminées, les Allemands revinrent en ville et commencèrent à tirer de plusieurs endroits, dans l'intention, pensâmes-nous, de provoquer les partisans. Le bourg fut encerclé ce dont nous nous aperçûmes lorsque le général del Buono essaya de quitter la maison et qu'il reçut l'ordre de rentrer. Quant à M. Luigi Lamioni, il fut sommé de dire, dans les vingt-quatre heures, le nom de ceux qui avaient tué les soldats allemands. Puis le calme sembla revenu, mais vers huit heures, de nouveaux coups de feu nous avertirent que les Allemands étaient revenus. On nous fit sortir des maisons, on vérifia nos papiers et nous fûmes tous massés sur la place où nous aperçûmes devant le bureau de poste une file d'autos. Ensuite, les officiers nous examinèrent, se concertèrent, vérifièrent une fois encore nos papiers et puis nous laissèrent partir. Nous étions heureux de penser que tout était maintenant terminé, d'autant plus que les Alliés n'étaient pas loin et que l'armée allemande battait en retraite. Nous voyions les Allemands passer sur nos petites routes, utilisant tous les modes de locomotion possibles, chevaux, charrettes, et jusqu'à des bœufs. Le Podestat fit savoir qu'il s'était occupé de la chose auprès du commandement allemand et que les gens pouvaient rentrer chez eux sans crainte. On ne vit plus d'Allemands dans le pays jusqu'à l'après-midi du 27, où ils vinrent réquisitionner les appareils de T.S.F. En venant prendre aussi le nôtre, ils me parlèrent de leurs

camarades qui avaient été tués et me demandèrent si je connaissais les partisans. Je leur répondis que non, et ils s'en allèrent. Le matin du 29 juin, jour de la fête des saints Pierre et Paul, patrons de mon mari, nous devions aller comme chaque année assister au saint office et il devait ensuite y avoir une petite fête à la maison. Je me rendis à l'église vers 7 heures avec les enfants, et mon mari y vint ensuite. L'église était pleine de chuchotements. On parlait d'Allemands en armes qui étaient arrivés dans le bourg et l'archiprêtre, qui était déjà à l'autel, se tourna vers les fidèles et les exhorta au calme, en ajoutant qu'il fallait laisser les Allemands en retraite (c'est là ce que nous pensions tous) prendre ce qu'ils voudraient. La messe se termina. Entre temps, on avait entendu des coups de feu et des cris de femmes. Une grenade fut lancée juste contre la porte de l'église, puis, je me rappelle avoir vu un Allemand d'une taille herculéenne qui avait son imperméable camouflé en bandoulière et qui tenait un énorme revolver à la main; il hurlait : « Dehors! dehors! » Nous sortîmes tous. Sur la place étaient installées des mitrailleuses et des soldats, étendus à côté, ricanaient sur notre passage. Mon mari et d'autres hommes furent poussés d'un côté et moi, terrorisée, voyant les maisons qui brûlaient, je ne fus même pas capable d'ouvrir la bouche. Je me contentais de regarder ma petite fille qui tenait encore son papa par la main, pour la dernière fois, hélas! Je restai là aussi longtemps que je le pus, jusqu'au moment où un soldat me bouscula et, avec son revolver, me somma de m'éloigner. Je jetai un regard désespéré à mon mari, et, tenant un enfant de chaque main j'essayai d'approcher de ma maison, mais de la fumée s'échappait déjà de la porte d'entrée et les soldats me hurlèrent : « Partir! Partir! »

Que faire? Je retournai là où j'avais laissé mon mari, mais ne l'y voyant plus, j'eus l'espoir que peut-être ils avaient emmené les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, mais quand je fus arrivée piazza Becattini un spectacle macabre s'offrit à mes yeux. Plusieurs vieillards de l'asile gisaient par terre, tout ensanglantés. Accompagnée de mes enfants et de la bonne (ma fille aînée était à Florence), je quittai le pays ainsi que l'on me l'avait ordonné et je franchis la porte Senese où il y avait plein de soldats allemands. Je vis d'autres morts encore et je rencontrai d'autres femmes avec des enfants qui pleuraient. Et, sans un sou et sans un morceau de pain, nous nous dirigeâmes vers l'Orphelinat de Poggiali. Un jeune garçon arriva peu après venant de Civitella et, aux questions angoissées

que nous lui posâmes, il répondit que tous les hommes avaient été fouillés et tués cinq par cinq, devant l'Asile. Je demeurai atterrée. J'étais seule avec mes enfants, sans un seul parent dans le pays, car nous étions originaires de Florence. J'aurais voulu revenir en arrière et mourir avec mon mari puisque d'autres femmes avaient été tuées, mais la pensée des trois petits orphelins me donna le courage de rejoindre Poggiali. Bien que nombreux, nous y reçumes l'accueil le plus chaleureux des sœurs et du garde Giovacchino Mazzeschi, lequel, pendant tout le temps que nous restâmes là, se montra véritablement hospitalier et désintéressé. Le soir, j'appris que notre maison brûlait toujours et que le cadavre de mon mari se trouvait sur la place. On m'apporta sa carte d'abonnement des chemins de fer et sa carte des P.T.T. Il ne possédait aucun autre papier, car il n'avait jamais été inscrit à aucun parti. Le vendredi matin, je laissai mes enfants à la garde des bonnes sœurs et je retournai à Civitella. Le cadavre de mon mari, étendu sur une porte et enveloppé d'un drap que je réussis à prendre en bravant les flammes, aidée de la jeune Rosina Mori et de Iole Dondolini, fut porté à l'église. Bientôt, de nombreuses femmes imitèrent mon exemple et notre belle église fut pleine de cadavres. Cependant, des avions passaient, le bombardement continuait, et l'arrivée d'un Allemand nous glaçait de peur. Ce jour-là, j'essayai d'éteindre le feu, mais en vain. Désespérée, je retournai auprès de mes enfants et le jour suivant, samedi 1er juillet, j'allai de nouveau à Civitella, je mis le corps de mon mari dans le cercueil que j'avais commandé entre temps, un cercueil grossier fait avec le bois qu'il avait lui-même acheté et qui n'a servi uniquement qu'à faire des cercueils. Quatre paysans de bonne volonté, voulant lui rendre un dernier tribut d'affection, le portèrent à bras d'hommes au cimetière. Quel spectacle que tous ces cercueils alignés le long de la route ! Après l'inhumation, je retournai encore à la maison. Le feu était dans le sous-sol, le tout s'était effondré, ma chambre ainsi que trois autres pièces latérales étaient complètement incendiées, une pièce pleine de meubles, louée à un ingénieur d'Arezzo, un réfugié, avait mis le feu en s'effondrant dans le sous-sol, au moulin à huile, où les matières grasses entretenaient les flammes. La grande salle avec la fresque de la *Madone à l'Enfant* avait été entièrement la proie du feu. Seul restait debout le mur de la fresque; tout le reste, meubles, tapis, piano, tableaux anciens, n'existait plus. Au rez-de-chaussée, le secrétaire de mon mari avait été forcé et je n'y trouvai même pas une lire. Tout l'argent liquide

et tous les titres avaient disparu. Dans une pièce qui servait de garde-manger, je trouvai quelque nourriture pour les enfants et, prenant quelques malles qui n'avaient pas brûlé, je les portai dans les caves de l'hôpital. Le dimanche aussi, je retournai à Civitella et le soir je dormis à Poggiali avec les enfants.

Puis, la ligne du front se rapprochant, Poggiali n'était plus un endroit sûr et nous ne pouvions plus aller à Civitella. Nous avons alors traversé les lignes anglaises et nous nous sommes réfugiés à San Savino jusqu'au 17 juillet. Le 18, nous sommes revenus à Civitella libérée, et nous l'avons trouvée plus détruite encore par les mines et les obus. Ma maison, l'ancien palais du podestat, avec sa façade enrichie de tant d'écussons, dont deux en terre cuite de Della Robbia et d'autres très anciens en pierre, sans toit, sans portes, sans fenêtres, vidée de tout ce qu'elle contenait, nous a accueillis de nouveau, moi et mes enfants sans père, et après avoir eu tant de pièces à notre disposition, nous en sommes réduits à vivre dans une cuisine et une petite pièce adjacente, avec un unique matelas retrouvé dans la maison voisine; sans vêtements, sans chaussures ni couverture, puisque même les malles portées à l'hôpital ont été vidées par les barbares Allemands, nos ennemis éternels.

Laura GUASTI, Vve SABATINI.

Civitella della Chiana, une vieille place-forte médiévale aux tours encore menaçantes, est située sur une colline, à cheval sur la Valdichiana et le Valdarno. J'y avais une maison, une de ces vieilles maisons de montagne, confortable à l'ancienne et pleine de souvenirs de familles. Dès la déclaration de la guerre, mon mari, le docteur Gaston Paggi, fut appelé sous les drapeaux et je me réfugiai à Civitella avec mes vieux parents et mes quatre petits enfants. Nous passâmes ces quatre années de guerre en pleine tranquillité.

Le soir du 18 juin 1944 quelques Allemands erraient dans le pays, pris de boisson et faisant du tapage. Ils avaient de très belles armes qui excitèrent l'envie des partisans. Ceux-ci essayèrent de désarmer les Allemands au Dopolavoro où ceux-ci s'étaient rendus pour boire de nouveau. Les Allemands opposèrent de la résistance et les partisans firent feu; deux Allemands furent tués, un autre s'enfuit sain et sauf, réussissant à emporter avec lui un quatrième soldat blessé qui, avant de mourir, put raconter ce qui s'était passé à ses camarades qui attendaient à environ deux kilomètres de là. Cet incident, dont

on a tout de suite craint les terribles conséquences, mit le bourg sens dessus dessous, et, pendant la nuit, presque tout le monde s'enfuit pour aller chercher un refuge dans les maisons des paysans des environs. Mon mari, médecin à Florence, était arrivé à Civitella la veille au soir pour fuir les persécutions de la police néo-fasciste de Florence, car il avait donné des soins à des partisans torturés et blessés. Mon mari et moi, nos vieux parents (mon père, le professeur Carlo Morfini, était âgé de 79 ans et ma mère en avait 69), et nos quatre enfants, nous partîmes, nous aussi, et sous une pluie torrentielle nous nous réfugiâmes dans une propriété nommée San Piero.

Nous restâmes là jusqu'au samedi suivant, 24 juin. Pendant ce temps, les Allemands surent à merveille jouer l'infâme comédie qui devait nous faire tomber tous dans leur tragique traquenard. Ils vinrent enterrer leurs morts, qui furent inhumés dans le cimetière du pays et ils ne manifestèrent aucun ressentiment envers la population; les quelques habitants qui étaient encore là participèrent même au transport des corps et ce geste sembla être apprécié des Allemands. Les Allemands revinrent un autre soir, rassemblèrent sur une place tous les habitants qui étaient restés à Civitella et leur demandèrent à tous leurs papiers sans faire de mal à personne. Ils se contentèrent seulement de piller quelques maisons. Quelques personnes qui entrèrent en contact avec le commandement allemand reçurent l'assurance que les Allemands étaient maintenant tout à fait convaincus que les partisans étaient seuls responsables, que la population de Civitella était tout à fait étrangère au meurtre des soldats : tous les habitants pouvaient donc tranquillement rentrer chez eux, il ne leur serait fait aucun mal. Les conditions dans lesquelles on vivait depuis plusieurs jours, la nécessité de rentrer à la maison, nous firent croire à la bonne foi de ces assertions. Nous n'aurions pas dû revenir, nous aurions dû nous sauver encore plus loin, car, dans toute la zone où nous nous étions réfugiés, les Allemands tuèrent, incendièrent, mais le soir du 24 juin, cela nous sembla un grand bonheur de pouvoir dormir à nouveau dans nos lits.

Nous fûmes tranquilles les 25, 26, 27, et 28 juin. Le canon anglais tonnait, toujours plus proche, et le jour de la libération nous semblait maintenant imminent. Le 29 juin arriva, jour de la fête des saints Pierre et Paul. Les paysans qui se rendaient à la première messe de 6 heures et demie, virent soudain une nappe de brouillard dans le Valdi Chiana, car de Civitella on domine toute la région.

Malgré les gaz fumigènes lancés par les Allemands, certains purent voir des soldats en armes qui se dirigeaient vers Civitella. Les rares personnes qui tentèrent de se mettre à l'abri furent les jeunes gens en âge d'être mobilisés, qui avaient peur d'être raflés. Les hommes plus âgés étaient presque rassurés, car ils pensèrent qu'il s'agissait de troupes en retraite qui se détournaient de leur route pour voler et piller un peu. Au lieu de ça, c'étaient des unités des S.S. allemands et de nombreux fascistes, qui venaient apporter la destruction et la mort. Ils étaient armés d'une façon effrayante. Derrière les premiers, il y en avait d'autres et d'autres encore, suivis de chars blindés et d'armes de tout genre. Tout cela pour anéantir une pauvre population inoffensive. Le bourg fut encerclé et la chasse à l'homme commença, terrible, effrayante, implacable, par les rues et dans les maisons, sans distinction d'opinion, puisque les fascistes eux-mêmes furent tués, y compris le secrétaire politique du parti. Être un homme voulait dire être condamné à mort. Plusieurs de ces assassins se ruèrent dans l'église, prirent tous les hommes qui étaient à la messe, et avec eux le prêtre qui était en train d'officier, les séparèrent de leurs femmes au milieu de scènes déchirantes, les conduisirent derrière la pouponnière et les mitraillèrent par groupes de cinq. Tous les vieillards de l'asile furent également tués. Et tout cela se passait au milieu de hurlements inhumains, de cris d'horreur et d'effroi, de rafales de mitraillettes qui partaient de tous les côtés, de scènes d'une violence indescriptible et, aussi, au milieu des flammes qui sortaient des maisons et se propageaient terriblement vite. Les cadavres des hommes tués étaient jetés dans les maisons en flammes. Les Allemands restèrent à Civitella jusqu'à onze heures, essayant de porter partout la destruction et la mort et j'ai su par un témoin oculaire qui, par un hasard extraordinaire, put échapper à la mort, que les Allemands, une fois ce carnage terminé, les mains et les vêtements encore souillés du sang de nos morts, tandis que les maisons s'écroulaient, mangeaient avec grand appétit du pain et du fromage, en plaisantant et en riant. Entre Civitella et ses environs et en comptant les deux arrondissements de la Cornia et de San Pancrazio, deux cent cinquante hommes sont morts ce jour-là.

La terrible tragédie qui a détruit ma famille unie par tant d'affection, se déroula ainsi : à six heures et demie du matin, nous étions tous couchés; seule, la bonne était sortie pour prendre de l'eau à la fontaine, et elle avait laissé la porte de la maison entr'ouverte, ainsi qu'on pouvait le faire dans ce pays si calme, où l'on vivait comme

dans une grande famille. Nous ne savions rien des troupes en armes qui approchaient de Civitella. Mon mari et moi nous fûmes réveillés en sursaut par des coups très violents frappés à notre porte et nous eûmes tous les deux la sensation que des Allemands entraient dans la maison. Gastone bondit rapidement hors du lit pour se précipiter à l'étage au-dessous — car nous couchions au second — dans le désir instinctif de défendre sa maison et sa famille contre les envahisseurs et les pillards, mais probablement loin de penser qu'il allait être immédiatement assailli et tué. Je tentai de le retenir par un bras, mais il se dégagea sans rien dire et se précipita dans l'escalier. Je le suivis au bout d'une seconde et m'avançai jusqu'à l'escalier d'où je le vis sur le palier du premier, distant de moi de huit marches, le visage envahi d'une expression d'horreur terrible. L'escalier est fait de telle façon que je pouvais voir Gastone, mais que je ne voyais pas le soldat allemand. Un coup de feu retentit, qui atteignit mon mari à l'abdomen; il poussa un gémissement, me jeta sans mot dire un dernier regard et, se tenant le ventre, il s'appuya contre le mur. Pendant un court instant, je demeurai comme pétrifiée puis je me précipitai dans l'escalier pour le secourir, mais à peine avais-je atteint la quatrième ou cinquième marche qu'un second coup de feu partit qui atteignit mon mari à la nuque et le fit s'écrouler, cette fois sans connaissance, dans mes bras. Pourtant, son cœur battait encore. Mon père et ma mère accoururent, et les enfants aussi, pleurant et appelant leur papa. J'eus malgré tout beaucoup de courage et, aidée par ma mère, j'allai chercher un matelas sur lequel j'essayai d'étendre mon mari, je lui bandai la tête avec un essuie-main, dans l'espoir d'arrêter l'hémorragie et je parvins même à lui faire une piqûre d'huile camphrée. Le soldat allemand, après avoir tué mon mari, se sauva aussitôt et nous restâmes seuls chez nous, autour de mon cher mari, qui rendit le dernier soupir. Ma raison d'être disparut avec lui et mon père lui-même, peu avant sa mort, eut la grande douleur de voir tuer son gendre qu'il aimait comme un fils très cher. J'étais comme folle et je perdis la conscience de ce que je faisais. J'agissais comme un automate. A peine mon mari eut-il expiré que sept, huit, dix de ces bêtes féroces firent irruption dans la maison, et, mirent le feu aux lits, aux armoires, en criant : « Dehors! Dehors! Maison kaput! » Ils nous jetèrent dehors, pieds nus et en chemise, mes quatre enfants, ma mère et moi. Mon père n'était plus parmi nous, ma mère l'appela, mais il ne répondit pas. Nous dûmes sortir de force de la maison, et, dans

mon esprit obscurci pour lequel rien n'est plus terrible désormais que la vision de mon mari mort, je pensai que mon père bien-aimé était dans une des chambres, tué déjà par le chagrin. Mais le lendemain, on le retrouva la tête fracassée d'une rafale de mitraillette sous le porche de la maison en face de la mienne. Sans doute jeté avant nous hors de la maison, ce pauvre vieillard de 79 ans, brisé par le chagrin et la terreur, ne pouvant se traîner dans les rues, pieds nus, avait-il cherché refuge sous ce porche et il y trouva la mort. A peine fûmes-nous hors de la maison que déjà elle flambait. Je n'avais sur moi que ma seule chemise, toute souillée du sang de mon mari, et, autour de moi, qui étais désormais leur seul et frêle soutien, ma mère, le visage contracté par la douleur et par l'horreur et mes quatre enfants, pieds nus, en pyjama, tremblant et pleurant.

On m'a dit ensuite que nous formions un tableau effrayant. Même une de ces bêtes sauvages fut touchée par ce spectacle pitoyable et me dit d'un ton moins brutal : « Vous prendre manteau. » J'allais rentrer dans la maison, sans me soucier des flammes, poussée que j'étais par le désir de revoir encore une fois mon mari, quand un autre soldat portant l'uniforme allemand et dont je n'ai malheureusement pas pu voir le visage s'approcha de celui qui m'avait parlé et lui dit quelque chose à l'oreille. L'Allemand qui semblait plus humain changea immédiatement d'expression et, roulant des yeux terribles et pointant sa mitraillette sur moi et sur mes enfants, il m'ordonna : « Partir! Partir! » Je suis tout à fait convaincue que l'individu qui lui parla à l'oreille était un Italien, qui peut-être me connaissait très bien et qui lui apprit nos sentiments à tous. Les ordres des Allemands, les mitraillettes braquées, les hommes qui gisaient par terre, massacrés, les cris des femmes à moitié folles ne nous laissaient pas de choix : il ne nous restait plus qu'à quitter Civitella, et ma mère, mes quatre enfants et moi, pieds nus, fous de douleur et de terreur, nous nous dirigeâmes vers les bois et, après une marche de plusieurs heures, nous arrivâmes à un orphelinat tenu par des sœurs, distant de plusieurs kilomètres, où furent recueillis pendant plusieurs jours tous les pauvres survivants de cette terrible tragédie. Les sœurs nous donnèrent de quoi nous couvrir un peu mieux, de quoi coucher les enfants et nous restâmes chez elles l'après-midi et la nuit du 29 et toute la journée du 30 juin, en proie à un chagrin tel que ce n'est que grâce à la divine Providence que j'ai pu, je m'en rends compte, le surmonter. Le samedi matin, rassemblant tout mon courage, je retournai à Civitella, confiant aux

sœurs ma mère et mes enfants. Ma maison était aux trois quarts brûlée et effondrée; pourtant au milieu de cet effroyable brasier, guidée plutôt par le cœur que par les yeux, je vis quelque chose qui me sembla être et qui était réellement le corps de mon mari, qui achevait de se consumer dans les flammes.

Il ne restait plus d'hommes. Les quelques survivants avaient fui, personne ne voulait m'aider à sauver la dépouille de mon pauvre mari. Finalement je trouvai un homme miséricordieux qui eut pitié de moi et s'aventura dans cette terrible fournaise; mais, hélas! il ne réussit à sauver qu'une petite partie du cadavre. On m'avait dit que tous les morts recueillis dans le bourg, baignant dans des flaques de sang, avaient été portés à l'église par des âmes compatissantes. Espérant retrouver parmi eux au moins les restes de mon pauvre papa, je courus à l'église et, toute seule, je soulevai les draps qui recouvraient tant et tant de morts déjà dans un état de putréfaction avancée, dans l'espoir et dans la crainte de voir le visage de mon père, défiguré par les balles. Il n'y était pas. Le soir, je retournai auprès de ma mère et de mes enfants qui m'attendaient, mais, le jour suivant, je retournai à Civitella avec eux dans l'espoir de récupérer d'une façon quelconque les restes de mes morts. En fouillant en effet, malgré le danger, parmi les décombres, je réussis à retrouver la tête carbonisée de mon mari, mais quand j'étais sur le point de la prendre, les Allemands arrivèrent de nouveau à l'improviste pour piller les maisons qui avaient en partie échappé à l'incendie, et ils interdirent, en me menaçant de leurs mitraillettes, même cette ultime et tragique, mais pourtant grande consolation. Pour échapper aux violences des pillards, nous nous réfugiâmes à l'hôpital, et, durant toute la nuit, nous assistâmes à l'écroulement de presque tout le bourg que l'on faisait sauter à l'aide de mines. Ma maison, aussi, acheva de s'écrouler.

Le matin à l'aube, voyant que Civitella devenait un lieu de résistance, au milieu des bombes et des balles qui sifflaient de tous côtés, nous avons fui et, après un voyage plein de douloureuses péripéties, nous sommes arrivés dans une maison de paysan sur l'autre versant de la colline. Nous sommes restés là, sous le feu des canons, au milieu de terribles privations et en butte aux violences continuelles de la soldatesque allemande pendant une quinzaine de jours. Le 17 juillet, les Anglais arrivèrent. Mais pour moi et mes enfants, ils arrivaient maintenant trop tard.

Elda Morfini, Vve Poggi.

Le soir du 18 juin 1944, j'ai entendu une grande fusillade, et puis ma fille est arrivée. Elle avait assisté à toute la scène et m'a dit qu'au Dopolavoro il y avait des Allemands et que les partisans étaient entrés et en avaient tout de suite tué deux et grièvement blessé un troisième. Nous sommes restées ensemble, très effrayées, et le matin suivant, dès l'aube, nous sommes parties, ma fille à la recherche de son mari et moi à la recherche de mon fils à qui je racontai ce qui s'était passé. Je suis rentrée au bourg au bout de quelques jours, encore un peu effrayée. Le matin du 29, j'étais à la maison. Tout à coup mon fils est arrivé. Il était parti de la maison depuis la mort des soldats allemands et il revenait maintenant pour aller à la messe. Pendant qu'il était en train de se changer, une de mes nièces est venue appeler mon fils. Elle venait de voir arriver des Allemands en armes et elle dit à mon fils : « Sauve-toi, voilà les Allemands ». Mon fils a appelé ses camarades qui étaient déjà à l'église et tous ensemble ils ont escaladé les murs du bourg et se sont enfuis. Les Allemands les avaient aperçus et ils ont tiré sur eux, mais ils sont tout de suite entrés dans le bois et ils ont pu se sauver. Moi, sa maman, je suis allée tout de suite voir où allait mon fils et quand j'ai vu qu'il était entré dans le bois, j'ai été rassurée; et je suis revenue au bourg, et je me suis rendue à la messe, mais quand je suis arrivée à une maison qui est avant l'église, j'ai entendu une grande fusillade. Alors, beaucoup de gens se sont précipités dans une maison et j'ai fait comme eux et nous avons fermé la porte derrière nous. Les Allemands n'ont pas réussi à entrer et nous, par les fentes des fenêtres, nous voyions les maisons brûler, parmi lesquelles, aussi, la mienne. J'ai vu que ma chambre brûlait. Puis, nous avons vu tuer trois hommes. Alors, toujours plus effrayés (on entendait de grands hurlements et une grande fusillade, des coups de revolver et des rafales de mitraillettes), nous sommes devenus comme fous. Quand nous n'avons plus rien entendu, nous nous sommes décidés à nous sauver de cette maison. Alors, nous avons vu que tout le bourg était en flammes. Sans rencontrer personne, nous nous sommes approchés d'une ruelle près de l'asile et nous avons trouvé tous les chapeaux et le sol était couvert de sang et de cervelle. De plus en plus épouvantés, nous avons escaladé les murs et nous sommes allés dans les bois. Je pensais à mon mari et à mon fils, quand, dans le bois, j'ai eu la joie de retrouver mon fils. Le 30, avec d'autres femmes, nous sommes revenues au bourg pour retrouver nos maris. Arrivées sur

la place, où il y avait tous les chapeaux et le sang, au milieu des pleurs et des cris, nous avons retrouvé ceux qui nous étaient chers à l'intérieur des maisons, dans un état épouvantable, tous la tête fracassée, et, certains même n'avaient plus que la moitié de la tête. Je ne sais pas comment nous avons eu, nous autres femmes, assez de courage pour faire ce que nous avons fait : nous avons transporté nos morts à l'église, toutes unies et nous entraidant. Ceci fait, nous ne savions plus où aller, car le bourg était dans un état affreux. Alors, nous sommes retournées dans les bois. Le lendemain, nous avons pris une fois de plus notre courage à deux mains et nous sommes revenues au bourg où, nous aidant encore les unes les autres, nous avons fait les cercueils et, une fois les morts mis en bière, nous les avons transportés au cimetière. Là, nous avons creusé les fosses, nous avons descendu les bières et nous les avons recouvertes de terre. On ne pouvait pas rester au bourg puisque plus rien n'existait. Et puis, nous avions très peur. Aussi, nous sommes retournées dans les bois encore une fois. Ensuite, nous avons été pris dans la ligne du front, et mes enfants et moi et d'autres gens encore nous sommes restés dans le bois près d'une maison de paysan. Les Allemands y ont installé leur poste de commandement. Nous étions une trentaine de personnes, hommes et femmes. Les obus pleuvaient dru et nous ne savions pas où nous mettre. Le 1er juillet, les Allemands nous ont trouvés et ils ont pris tous les hommes. Ils ont pris les plus jeunes pour creuser des abris. Le soir, ils leur ont donné à manger, puis ils les ont conduits à l'abri qu'ils avaient creusé, ils les ont fait entrer tous les huit dans le trou qu'ils venaient de creuser et ils les ont mitraillés. Mais l'un d'eux qui n'était que blessé a réussi à s'échapper. Après ça, nous nous sommes réfugiés dans une maison plus éloignée et nous sommes restés là trois jours. Après, nous avons appris que les Anglais étaient à Civitella et nous sommes revenus.

Lucia Tippi, Vve Falsetti.

Le 18 juin, à 13 heures, je revenais de la messe avec mon mari et je trouvais attachés à la grille de ma maison une chèvre et deux cochons. A quelques pas de là, deux Allemands se reposaient, tout en mangeant les pêches qu'ils avaient volées dans mon verger. Dans l'après-midi, cinq autres soldats se sont arrêtés et nous ont demandé du vin. Je leur en ai fait donner aussitôt car le ton sur lequel ils

'avaient demandé n'admettait pas de refus. Après avoir bu, ils ont partis et mon mari et moi nous sommes allés à Poggiali retrouver na mère et ma petite fille qui y étaient réfugiées. Le soir vers huit ieures, nous avons traversé Civitella, mais ne rencontrant personne, ious avons continué jusqu'à la maison. Le lendemain matin, j'ai ppris que des Allemands s'étaient arrêtés la veille au soir à Civi-ella pour boire et qu'ils avaient été tués par des partisans. Le 20, à ept heures, beaucoup de soldats S.S. sont passés, se dirigeant vers Civitella. Ils ont fouillé le bois qui se trouve à côté du bourg et nous vons entendu quelques coups de feu, mais nous qui sommes au ied du plateau, nous n'avons pas été ennuyés. Du 20 au 27, nous vons été relativement tranquilles, spécialement nous qui sommes m peu éloignés du bourg. Le 27 au soir, deux Allemands sont venus ious demander notre poste de T.S.F. en nous ordonnant de le leur emettre tout de suite, sinon ils nous fusilleraient, et nous leur avons béi. Le matin du 29, vers six heures et demie, nous étions encore u lit quand nous avons entendu des soldats passer sur la route. Nous avons regardé par la fenêtre et nous avons vu que c'étaient les S.S. Nous nous sommes habillés à la hâte mais, avant que nous yons fini de le faire, des Allemands ont escaladé notre mur et se ont mis à défoncer notre porte. Mon mari et moi, nous sommes des-endus et nous avons ouvert la porte puisqu'il n'y avait rien d'autre faire. La maison était déjà encerclée et il y avait trois mitrailleuses ur la place. Ils nous ont mis au milieu de la place et plusieurs d'entre ux se sont mis à fouiller notre maison, à tout casser et à voler ce u'ils trouvaient. Au bout d'un quart d'heure, ils nous ont conduits un pont distant de chez moi de trois cents mètres environ. Ils vaient rassemblé là tous les habitants des maisons environnantes t les personnes rencontrés sur la route ou dans les champs; tout le nonde, hommes, femmes et enfants. Pour nous garder, il y avait eaucoup de soldats armés jusqu'aux dents. Ils nous ont laissés là usqu'à huit heures et demie pour nous faire assister au spectacle e Civitella en flammes, et de là-haut nous parvenait le bruit d'une rande fusillade. A chaque nouveau brasier, les Allemands riaient t ricanaient alors que nous avions la mort dans l'âme, bien que e sachant pas, avec précision, quel horrible carnage était en train e se dérouler. Vers neuf heures moins le quart, ordre a été donné 'éloigner les femmes et les enfants et nous avons dû laisser nos ommes aux mains de nos bourreaux. Nous ne voulions pas nous loigner, mais nous y avons été contraintes. Je me suis agrippée

au cou de mon mari, mais j'ai été obligée de le quitter car on m'a éloignée de force. Les dernières paroles qu'il a pu murmurer, ce sont : « Va, pense à la petite que je ne reverrai jamais plus. » Comme nous ne pouvions pas rester là, j'ai couru avec une autre femme, dans sa maison où était installée la Kommandantur, pour supplier ces misérables de faire quelque chose pour nos hommes. Nous les avons implorés à deux genoux comme on prie le Seigneur, mais nous n'avons obtenu que des rires, et aucun d'eux n'a eu pitié de nous. Pendant ce temps, les êtres qui nous étaient chers étaient menés dans le bois et ont été mitraillés et ensuite jetés dans la rivière; les Allemands avaient même tenté de mettre le feu à leurs cadavres. Quand nous avons vu que nous ne pouvions rien obtenir, Mme Serni et moi, nous sommes retournées là où nous avions laissé nos maris, mais il ne nous a pas été possible d'approcher. Ces maudits Allemands ne permettaient à personne de traverser la route. Ils ont gardé toute la journée le lieu de leur crime, de sorte que nous ne pouvions pas encore savoir quel était le sort dévolu à nos maris. Nous n'avons pas pu non plus rentrer chez moi car les Allemands y restèrent jusqu'à une heure tardive. Ils ont mangé, bu, volé et cassé tout ce qu'ils ont pu. Voyant que je ne pouvais pas rentrer chez moi, le soir, vers cinq heures, j esuis allée à Poggiali où étaient ma mère et ma petite fille et j'ai retrouvé là toutes les femmes de Civitella. J'ai appris l'horrible massacre des hommes du pays. C'est alors que j'ai eu la certitude que mon mari avait subi le même sort. Le matin suivant, je suis revenue où j'avais laissé mon mari et j'ai trouvé dans une fosse dix-neuf cadavres, parmi lesquels celui de mon mari. Le 1er juillet, nous avons fait de notre mieux pour les ensevelir, nous autres pauvres femmes, au cœur brisé.

Bruna Biliotti.

(*Traduit par Claude Beigbeder.*)

(*Documents recueillis par les soins de Romano Bilenchi et de Marfa Chiesa.*)

UNE NUIT AVEC CINQ CONDAMNÉS A MORT

Le 21 mars 1944 au matin, j'appris que sept réfractaires avaient été condamnés à mort. La veille, j'avais suivi déjà très attentivement e déroulement du procès mais je n'avais pas réussi à en connaître 'issue. Très peiné, j'offris à l'aumônier militaire Don Giulio Roberi le les assister avec lui.

Le 21 mars au soir je me rendis à San Gallo; la supérieure nous lonna du cognac, du café, de l'anis, des cigarettes, du papier à ettres. Quelques officiers qui connaissaient notre douloureuse nission nous donnèrent aussi des cigarettes pour les condamnés. En voiture avec le petit autel de campagne nous arrivâmes à la prison des Murate, où le commandant de la prison, l'adjudant Mangiacapra, nous introduisit dans son bureau. Peu de temps après, e directeur de la prison, le docteur Gian Battista Mazzarisce, arriva, et j'appris l'histoire réelle des cinq condamnés à mort, — car les leux autres avaient été graciés.

Voici les noms des condamnés à mort :

Raddi Antonio, d'Attilio et de Boni Antonia, né le 20 mai 1923, à Vicchio-di-Mugello (Florence).

Targetti Guido, de César et de Roselli Anna, né le 3 septembre 1922, à Vicchio.

Corona Aleandro, de Dantele e Corona Maria, né le 4 mai 1923, à Caracallagonis (Cagliari).

Quitti Ottorino, de Pierre et de Rondini Lucie, né le 8 septembre 1921, à Vicchio.

Santoni Adriano, d'Italo et de la défunte Marianne Rossi, né le 1er novembre 1923, à Vicchio.

Voici les noms de ceux qui furent graciés :

Raddi Marino, d'Attilio et Boni Antonia, né le 20 mai 1923, à Vicchio.

Beliesi Guglielmo, d'Amango e de Cecconi Adele, né le 15 juillet 1923, à Vicchio.

Condamnés à 24 ans de réclusion :

Boni Aldo, d'Antonio et de Mei Giulia, né le 20 janvier 1923, à Vicchio.

Baggioni Guido, de feu Giovanni et de Bancini Maria, né le 21 août 1924, à Vicchio et demeurant au Bourg St-Lorenzo.

Condamné à 20 ans de réclusion :

Cestioni Giuseppe, de Vittorio et de Landi Attilia, né le 23 août 1922, au Village St-Lorenzo.

Condamné à 15 ans de réclusion :

Chiriso Domeneo, de Saverio et de Benedetto Caterina, né le 7 juin 1924, à Reggia-Calabria, sans résidence fixe.

Le tribunal qui rendit toutes ses sentences était composé comme suit :

1° Le Général de division Berti Raffaele, président;
2° Le Capitaine d'infanterie Marcheri Raffaele;
3° Le Colonel Adimari Morelli;
4° Le Lieutenant-colonel d'Artillerie De Veda Antonieno;
5° Le Capitaine d'Infanterie : Baggio Ducarne Alessandro.

Le commandant du peloton d'exécution était le Capitaine Ceccaroni Riccierdo, qui commandait la compagnie locale du district de Florence.

Le directeur de la prison était consterné. Avec indignation, il me parla de ces injustes condamnations. Il ajouta qu'il avait tout tenté pour sauver la vie de ces jeunes gens. Il connaissait surtout l'un d'eux, Targetti, il s'était beaucoup intéressé à lui, car il n'ignorait pas la situation désespérée de sa famille. Toute démarche avait été vaine. Alors, je suggérai au directeur une dernière tentative :

pourquoi ne pas alerter le Cardinal? Lui non plus ne réussirait pas à les sauver, mais nous ne devons rien négliger.

Le directeur aussitôt fit appeler le père Carlo Naldi dei Filippini de San Firenze et ensemble ils se précipitèrent chez le Cardinal. Il était 8 heures du soir, je patientai avec Don Roberi dans la prison jusqu'à 11 heures du soir sans qu'il nous soit possible de voir quelqu'un, et toujours dans l'attente d'un coup de téléphone. Enfin il arriva, mais ce fut pour nous apprendre que rien n'avait pu être tenté : les responsables de ces condamnations s'étaient rendus introuvables.

Alors le directeur de la prison donna l'ordre de faire venir un à un les condamnés à mort dans une cellule à côté de son bureau : ils se trouvaient au centre même de la prison, répartis dans deux cellules, et mêlés à d'autres qui n'étaient pas condamnés à la peine capitale.

Raddi Antonio arriva le premier, le regard plein d'épouvante, chancelant, et tout exaspéré; à peine me vit-il qu'il éclata en cris désespérés. Tout en le soutenant, je le conduisis au bureau du Commandant. Je cherchai à le consoler, à lui parler, mais pendant quelques minutes je dus le laisser s'épancher. Puis voyant que tous mes efforts restaient vains, je voulus lui donner encore de l'espérance en lui disant : « Courage, vois-tu, ton frère Marino a été gracié; qui sait s'il n'en sera pas de même pour toi? ». — « Mais est-ce vrai, vous me l'assurez, vous ne me trompez pas? ». — « Oui, Antonio, ton frère est gracié, il est sauf. »

Alors il se calma, s'essuya les yeux et je le vis à mes genoux : « Mon Père, confessez-moi, je n'ai pas peur de la mort : de deux fils maman en a sauvé au moins un; quel grand bienfait m'accorde la Madone! » Il se confessa, il était ému et résigné; la confession terminée, il me prit les mains et plongeant ses yeux dans les miens me dit : « Mon Père, regardez-moi dans les yeux, fixez-moi bien, je n'ai pas peur de mourir; je suis innocent et je souris en face de la mort. » — « Bravo Antonio, maintenant écris une lettre à ta maman et à ceux qui te sont chers. » — « Oui, mon Père, et je veux même écrire à mon Curé qui m'a toujours aimé! » Je le fis passer dans un autre bureau où il se mit à écrire.

Pendant ce temps les quatre autres condamnés étaient arrivés. Ils étaient dans un état de grand désespoir; ils criaient, gesticulaient, se jetaient à terre, m'embrassaient et mains jointes invoquaient la religion comme s'il avait été en mon pouvoir de les sauver; je

voulais les laisser s'épancher, je voulais les consoler, les aider, les calmer aussi, et je ne savais que faire. Pendant plus d'une heure dura cette extrême agitation et puis vint pour tous la fatigue morale aussi bien que physique. Santoni Adriano s'évanouit, revint à lui plusieurs fois, puis retomba évanoui pour presque toute la nuit.

Je ne réussissais pas à leur faire accepter quelque chose, ils ne voulaient pas fumer; avec l'aide des geôliers je les convainquis de prendre une cigarette, mais ils ne la fumèrent pas; Targetti Guido resta grave toute la nuit, mais, courageux, ne versa pas une larme; il parlait, raisonnait sur son injuste sort, mais pour personne il n'eut une parole de révolte; il me montra des photographies, me demanda des nouvelles de sa mère qu'il avait laissée folle et me dit qu'il était resté à la maison pour l'assister et parce qu'elle était très mal. Il me parla d'un de ses frères employé à la Banque de Rome. « Lui s'intéressera à moi », me disait-il; « ils ne doivent pas me fusiller, je n'ai rien fait de mal; j'ai combattu et j'ai toujours fait mon devoir, j'étais garde de la frontière et je n'ai jamais été puni ». Alors je l'incitai à écrire et lui dis : « Courage, Guido, sois fort, réconforte les tiens! »

Je l'ai encore devant les yeux. Il fit tout avec gravité et avec courage. La plume en main, assis dans un angle de la pièce, il écrivit plusieurs lettres avec une tranquillité et une sérénité admirables. De temps en temps, il m'aidait à encourager ses camarades. Au dos d'une photographie, il écrivit une simple dédicace : « Targetti Guido, tombé le 22 mars 1944. Printemps. » Tandis qu'à une certaine heure de la nuit je le louais pour son attitude, il me répondit : « Monsieur l'Aumônier, je sais ce qui arrivera et c'est pourquoi je ne sais pas si je réussirai à me maintenir aussi calme. »

Le plus désespéré de tous était un Sarde, Corona Alcandro; il criait sans arrêt : « Ils me fusillent, mais moi je ne veux pas mourir, je suis innocent! » Ces dernières paroles, en particulier, il les prononçait sur tous les tons et puis il continuait : « Je suis encore jeune et je ne dois pas mourir. » Exaspéré, il tournait dans la cellule vide comme s'il cherchait un moyen d'échapper, puis s'arrêtait, tombait à terre évanoui, revenait à lui très vite et recommençait à hurler, m'embrassait de toutes ses forces en me disant : « Mon Père je ne veux pas mourir, vous devez me sauver, j'ai une mère au loin! » Je pleurai avec lui et pendant toute la nuit, il continua dans ce même état de surexcitation. A un certain moment, il se leva comme fou et hurla : « Je ne veux pas qu'ils me fusillent, je me tuerai

moi-même. » Alors Targetti qui toujours demeurait calme : « Non, Leandro; nous sommes innocents, nous ne devons pas nous tuer nous-mêmes, qu'ils s'en chargent; mais il faut que toi aussi tu écrives aux tiens. »

Quitti Ottorino, lui aussi, ne pouvait pas se résigner. Il voulut téléphoner à certains parents : je réussis à le mettre en communication, mais à peine avait-il entendu répondre « allo! » qu'il fut coupé. Alors il se mit à pleurer désespérément.

« Sois bon, Ottorino, confesse-toi comme tous les autres. » — « Non, mon Père, non je ne me confesserai pas parce qu'après ils me fusilleront. » — « Confesse-toi, répliqua Targetti, ces assassins te fusilleront quand même. Il vaut mieux que tu ailles à la mort avec l'âme prête. »

Vers quatre heures du matin, on célèbra la sainte Messe; seul Targetti voulut rester debout tandis que les autres étaient assis. Comme cette messe fut belle dans cette prison, et comme elle fut un suprême réconfort pour ces cinq condamnés! Quelques geôliers y assistaient en même temps que le commandant de la prison. Tous firent la Sainte Communion et, tout de suite après, Santoni et Corona s'évanouirent de nouveau. Lorsque la Messe fut terminée et que quelques prières furent faites, nous nous assîmes tous en cercle. Les heures n'arrivaient pas à passer; ces infortunés jeunes gens étaient assez calmes, ils s'entretenaient de leur sort et cherchaient quelques paroles d'espoir. Quelquefois il leur arrivait de tenir des discours d'une puérilité excessive : « M. l'Aumônier, nous feront-ils bien mal quand ils nous fusilleront? A sept heures est-ce que nous serons morts? Et les journaux parleront de nous et diront que nous avons trahi, mais nous sommes innocents! Ils diront que nous avions des armes, mais chez nous nous étions tous désarmés. Comment serons-nous mis sous terre?... » Et ces pauvres petits faisaient cent autres propos du même genre tandis qu'ils cherchaient à me tirer des paroles d'espoir. Je ne pouvais certes plus leur en donner; l'exécution était imminente et les tromper aurait été de ma part impiété et crime. « Non, mes enfants, cessez vos discours, confiez-vous plutôt au Seigneur qui, avant vous, eut à subir une injuste mort. »

Ils posaient sans cesse la même question « A quelle heure fusille-t-on? » A quoi, je répondais très brièvement : « Je ne sais pas. » Alors Targetti dit : « Il vaut mieux nous préparer. » Il était cinq heures, il me remit quelques lettres, commença à fouiller dans

ses poches et me remit son portefeuille; les autres en firent autant et me donnèrent leurs cigarettes. « Gardez-les » leur dis-je. — « Non, mon Père, deux nous suffisent. » — « Mais non, gardez tout, le moment n'est pas encore venu. » Les géôliers m'aidaient à les convaincre, mais ils pressentaient désormais l'imminence de leur mort. « Il fait jour. A six heures, ils viendront nous chercher. » — « Mais qui vous a dit ça ? » — « Mon Père, les exécutions se font toujours au matin. »

Pour les contenter, je fus obligé de prendre tout ce qu'ils me donnaient et je leur promis d'exécuter toutes leurs volontés. Quelques instants de silence suivirent. Instants interminables ! Puis un long son de cloche donna l'alarme.

« Les voici, ils viennent nous prendre », dirent-ils tous avec épouvante, et pleurant désespérément ils coururent à l'angle opposé de la porte qui s'ouvrit. Un brigadier de gendarmerie s'avança, moment terrible, les menottes à la main, vers Raddi Antonio. Celui-ci offrit ses poignets et dit : « Je sais que tu es commandé et que tu n'es pas responsable; je me suis toujours bien entendu avec les gendarmes; ne serre pas trop, tu me ferais mal. » A ces mots le brigadier fit semblant de chercher quelque chose, donna les menottes à un autre gendarme et sortit seul en pleurant. Deux autres gendarmes en firent autant; moi je ne pus plus me contenir. Raddi, me voyant pleurer, me dit : « Père, je ne veux pas que vous pleuriez; vous devez être à côté de nous et nous donner du courage; vous voyez que je ne pleure pas. Quand je serai au Paradis, je prierai pour vous, mais maintenant vous ne devez pas nous abandonner; approchez-vous de moi, j'ai besoin de vous. »

Un gendarme enfin réussit à mettre les menottes à Raddi ainsi qu'aux quatre autres; il les avait liés ensemble, mais Corona qui s'était évanoui fit tomber à terre tous les autres; alors séparément, soutenus par moi, par quelques geôliers et quelques gendarmes, ils furent transportés au fourgon cellulaire. Corona et Santoni étaient privés de sens, Targetti toujours calme se taisait; Raddi Antonio, grave, demandait continuellement : « Où nous emmènent-ils ? » Corona Aleandro revint à lui presque aussitôt et avec Quitti Ottorino commença à pleurer et à crier durant tout le trajet : « Au secours, pitié, ils nous fusillent, n'avez-vous donc pas de mère, ils nous fusillent, nous sommes innocents, personne ne peut donc nous sauver ? Savez-vous ce que ça veut dire, mourir ? Est-ce que vous savez qu'ils nous fusillent, au secours, sauvez-nous, pitié, notre sang retombera sur vous et criera Vengeance ! » Ils étaient fous de

douleur: j'étais assis au milieu d'eux et je les soutenais, les caressais et les embrassais.

Arrivés au Champ-de-Mars, ils se trouvèrent en face de nombreuses recrues alignées pour assister à la fusillade. « Regardez, dit Quitti, regardez cette foule! » et il se cacha le visage dans un angle de la voiture. Je cherchais à leur cacher tous les préparatifs, mais par les fissures de la voiture on pouvait tout voir. « Regardez les sièges et les bandeaux, voyez le peloton qui doit nous exécuter », dit Raddi, et il s'adressait en hurlant à quelques hommes du peloton qui entendaient tous ces cris. On nous fit attendre dans la petite cour du stade pendant au moins vingt-quatre minutes, qui furent des heures de torture. Quiti à un des hommes du peloton : « Vise bien, ne me fais pas trop souffrir! »

Dans l'intervalle, une dizaine de gros bonnets de la Fédération de Florence, la cigarette aux lèvres, rôdaient autour de la voiture, curieux de voir les victimes.

Aussitôt que Quitti et Raddi virent ces bourgeois, ils se mirent de nouveau à crier : « Pitié, au secours, on nous fusille, sauvez-nous! » Un ignoble visage de criminel répondit en grinçant des dents : « Ah! maintenant vous criez pitié! » Je sautai de la voiture et plein d'indignation je les poursuivis en les harcelant de paroles méchantes : « Il n'est ni permis ni humain d'outrager des condamnés à mort! » — « Qui est-ce? » me demandèrent Raddi et Quitti et je répondis : « des assassins ».

Enfin arriva le chef de la Fédération, que l'on attendait. Don Giulio Roberi le pria de faire le nécessaire pour que les victimes fussent conduites sur le lieu de leur exécution et qu'il fût ainsi mis fin à cette torture sans nom. L'emplacement choisi fut la partie extérieure du Stade Berta, très proche de la tour.

L'ordre vint de conduire les victimes sur le lieu du supplice. On entendait seulement les pleurs des condamnés; je leur administrai la dernière absolution. J'aidai l'autre aumônier à bander les yeux de ces infortunés. Puis Raddi Antonio me dit : « M. l'Aumônier, je voudrais vous embrasser. » Je m'agenouillai et il me déposa un baiser sur le front. Il voulut en recevoir un aussi sur le front, alors je soulevai légèrement son bandeau : et tous les autres voulurent m'embrasser. Le capitaine Ceccaroni Riccardo, du District Militaire de Florence, qui commandait le peloton d'exécution, tremblait, et me faisait signe de me hâter. Quitti Ottorino alors voulut lui parler; il l'appela et lui demanda : « Mais pourquoi nous

fusillez-vous? Savez-vous ce que c'est que la mort? Envoyez-nous au front, nous sommes innocents. Personne ne peut donc nous sauver? » « Tiens-toi tranquille, répondit le capitaine Ceccaroni, nous ne pouvons rien » et il lui intima l'ordre de se rebander les yeux aussitôt.

Raddi voulut encore me parler et dit : « M. l'Aumônier, dites à ma maman que je me suis confessé et que vous êtes resté tout le temps près de moi. » Les autres aussi me dirent : « Oui, dites à nos familles que vous nous avez assistés toute la nuit et consolez nos chers parents. » Pendant ce temps Paolo, venu de Vicchio ou plutôt de Cistio, ami d'Antonio Raddi, vint lui serrer la main et il salua aussi les autres; quelques geôliers passèrent.

Quitti Ottorino commença à trembler, il voulait se lever et fuir; même Raddi et Corona eurent un moment de terrible excitation; avec l'aide de l'aumônier don Giulio Roberi je réussis à les apaiser en leur disant : « Pensez au Paradis, le Seigneur vous attend, n'ayez pas peur, vous êtes dans les mains sacrées de Dieu et de la Sainte Vierge! Courage! » C'est par de telles réponses et c'est surtout en invoquant la grâce de Dieu, que nous sentions tous puissant et efficace, que nous réussîmes à les calmer un peu. Alors je fis un bond en arrière et aussitôt ce fut la décharge du peloton. Targetti, Raddi et Santoni moururent sur le coup. Il n'en fut pas de même pour Quitti qui, lié à son siège, se débattait en criant : « Maman! Maman! » Alors le commandant Ceccaroni arriva et lui envoya en plein visage, à un mètre de distance, six coups de revolver; le malheureux n'était pas encore mort et continuant à appeler sa mère perdait tout son sang. Ce fut une scène atroce; mon confrère qui les assistait s'appuya contre moi en murmurant : « Quelle torture! » Quelques hommes des recrues qui y assistaient s'évanouirent, on entendit même une voix : « Lâches, pourquoi les fusillez-vous? » d'autres fuirent et il fallut retenir de force ceux qui restaient et qui voulaient en faire autant. Et Mario Carita, l'illustre commandant des S.S.,, peu de temps après, arriva et donna le coup de grâce.

Tandis que je leur donnais l'Extrême Onction, Corona répétait encore : « maman »; c'est alors que je priai Carita de leur donner à tous le coup de grâce.

Le silence se fit : tous s'apprêtaient à partir mais je les arrêtai et voulus réciter à haute voix le *De Profundis*.

Ils furent déposés avec un respect religieux dans leurs cercueils qui furent aussitôt levés, je les accompagnai au Cimetière de Trespiano et j'assistai à l'inhumation.

Je repartis immédiatement pour S. Gallo où je célébrai pour eux la Sainte Messe de *Requiem*. Toutes les sœurs y assistèrent.

Ensuite j'allai chez le Cardinal de Florence et lui racontai tout en détail. Ému des sentiments chrétiens dans lesquels ils étaient morts il me dit seulement, après avoir tout entendu : « Ces pauvres victimes en ont fini avec la souffrance et sont au Paradis! » Il lut attentivement les lettres qu'ils avaient écrites.

Ensuite on les fit lire à celui qui, avec le général Berti, était responsable de cette exécution, le sanguinaire Adamo Rossi. Lorsqu'il eut fini de les lire, il laissa échapper, comme malgré lui : « Pauvres garçons, ils ne méritaient pas un tel châtiment » et subitement, comme pour se ressaisir en face de l'Aumônier qui les lui avait présentées, il ajouta : « Il aurait fallu fusiller toutes leurs familles. »

Le chef Guido Lorenzi, homme indigne et sans cœur, demanda à quelques-uns de ses hommes : « Eh! jeunes gens, est-ce que le film de ce matin vous a plu? » Quelques commandants réunirent leurs troupes et leur expliquèrent que les suppliciés avaient été fusillés justement en tant qu'assassins publics, coupables de nombreux crimes et accusés de semer la terreur et la mort partout.

Rien de plus faux : ce n'étaient que cinq simples et pauvres enfants du peuple qui avaient toujours vécu tranquilles aux champs, là-haut sur le Mugello, loin de tout, et qui n'auraient jamais pensé qu'en bas, dans la vallée, dans la pourriture des villes et du monde, il pouvait exister tant d'iniquités et d'injustices.

De trop nombreux drames semblables à celui-ci se sont déroulés chez des peuples qu'on croit civilisés. Le sceptique, mais qui a encore quelque notion de bonté et d'honnêteté, devient plus pensif et accuse le destin. Le croyant, au contraire, tandis qu'il déplore tant de méchanceté, lève les yeux au ciel et rend grâces à Dieu qui supporte tant de mal, mais qui tôt ou tard saura en tirer un bien égal.

Mais l'un et l'autre, en face de cette humaine tragédie, doivent conclure : « De très jeunes gens, beaux, pleins de vie, bons et innocents étaient, sans doute, les victimes les plus dignes d'être immolées pour le salut de notre Patrie martyre. »

L'Aumônier-lieutenant des Patriotes :
Don Angelo BECCHERLE.

(*Traduit par Claude Beigbeder.*)

FLORENCE SOUS L'OPPRESSION DES FASCISTES ET DES NAZIS

LA VIE DES GAPPISTI

Dans une des maisons où il fut accueilli avant sa mort tragique, Bruno Fanciullacci, un des plus courageux gappisti italiens, écrivit, sur la prière d'un de ses camarades, ce bref récit qui retrace une partie de ses activités.

Ce matin-là, comme tous les jours, je m'étais levé pour le même travail : la lutte à mort contre l'oppresseur nazi-fasciste; et j'allais au rendez-vous du camarade César, alors chef des Gappisti. Nous parlâmes de questions concernant la situation et après avoir exposé rapidement mon travail d'organisation et la mise en action des Gappisti, je reçus le billet de consigne pour retirer la bicyclette et six ou sept balles « 9 corto » dont j'avais besoin et que César avait en poche. J'allai au pont Carraia où j'enfourchai la bicyclette, de là je me dirigeai chez moi pour manger un peu, mais voici que place Santo Spirito, mon camarade Salvatore m'arrête et m'apprend que rue Santa Maria on avait tiré sur l'escouade tristement connue sous le nom de Pollastra. C'était précisément la rue où j'habitais; donc je rebroussai chemin toujours accompagné de mon camarade. A peine avons-nous fait quelques pas qu'on entend le nom de Salvatore. Je me retourne un peu, juste assez pour entrevoir un jeune homme du type zazou. Je ne pensais pas qu'il eût pu être un ennemi et rien ne l'aurait fait supposer. Aucun de ses gestes, aucune de ses paroles ne purent me renseigner sur ce qu'il pouvait être. Lorsqu'il fut près de nous, il nous fit savoir qu'il avait à nous

parler. Salvatore lui rétorqua que c'était peine perdue et s'étonna que nous puissions être pris pour les éventuels auteurs de l'attentat contre Pollastra dont Lisi (tel était le nom de celui qui nous avait arrêtés) était le digne élève. Je réalisai la situation et remarquai que toute son attention se portait sur moi. Je vis qu'il tenait sa main droite dans la poche de sa veste d'où sortait un revolver. Je ne fis pas un seul mouvement, jugeant que ç'aurait été insensé, j'attendis le moment propice. Il nous emmena dans une allée où il commença à me fouiller. Je fus prudent. Dans l'espoir qu'il ne s'apercevrait de rien, j'affectai une attitude indifférente; cela ne servit de rien. Il découvrit ce que je portais sur le dos. Un flot d'idées m'envahit pour surmonter cette situation fâcheuse. Dans ces moments délicats les courts instants favorables doivent être saisis avec la rapidité de l'éclair.

La fuite pouvait me donner la possibilité d'échapper aux griffes fascistes, et en cas d'échec, elle pouvait permettre à mon camarade de s'éloigner sans être inquiété, attirant sur moi toute l'attention du traître Lisi. C'est ce qui arriva. Je reviens en arrrière pour dire que Lisi avait été renseigné sur l'habillement et le mode de locomotion des Gappisti. Justement j'avais la veste grise et la bicyclette aluminium.

Dans ma fuite je gagnai Place Santo Spirito par la rue Saint-Agostino. A l'angle de cette rue je vis un militaire armé d'une carabine qui avait dû assister à la scène. Le danger était proche. Lisi se jeta sur mes traces, revolver au poing, m'ordonnant de m'arrêter. Voyant que son cri demeurait sans effet, il tira trois fois mais me manqua.

Cette fuite, à l'épilogue douloureux, fut courte mais troublante. Tandis que je fuyais je me trouve en face d'un cycliste, je lui crie de s'arrêter, de me donner sa bicyclette; en réponse il redouble d'allure. Ma seule volonté était de rechercher un moyen de fuir que, inutile de le dire, je ne trouvai pas. Bien mieux je rencontrai aux alentours du Bagno Comunale, un inconnu (un jour, j'aurai, je l'espère, le doux plaisir de le retrouver) qui m'ordonna de stopper et qui, n'ayant aucune réponse, se jeta, lui aussi, à ma poursuite. Ce type me rejoignit rue des Serragli devant un débit de journaux. Il fut le premier à me toucher préparant ainsi la voie à Lisi qui, essoufflé et écumant de colère, arriva et m'administra une cascade de coups de poing, de coups de pied, de gifles. Je pliai sous le poids des coups et j'éprouvai une bien désagréable sensation

de brûlure. Je me retrouvai avec l'oreille droite déchirée, le sang coulait de tous les côtés de mon visage. De là, ils me conduisirent rue Maggio à la Caserne de la Milice. Dans l'arrestation aussi bien que dans le trajet la brutalité fasciste éclata. Ce fut une honteuse et infâme manifestation de l'esprit fasciste, la démonstration du sadisme qui en fait la base, Cette conduite au son des coups cessa, lorsque ayant passé l'entrée de la caserne, je me trouvai dans le corridor.

Malgré la situation critique, je m'efforçai d'identifier les nombreuses personnes qui étaient là comme liées à moi; j'étais tenté de découvrir les sentiments qui animaient ces faces d'Italiens. L'impression fut bonne. C'était une expression de haine contre les fascistes, de douleur pour tant de sadique fureur.

Le capitaine de la rue Maggio me voyant dans un tel état blâma ceux qui m'avaient arrêté et leur fit observer qu'il n'était pas bien de frapper de cette façon mais... qu'on devait donner dans les reins : ça ne se voyait pas, mais ça se sentait. Remarquable interprétation du vers de Dante : « plus que la douleur est puissant le jeûne ». Cet individu ignoble devait être bien instruit dans l'art de la cruauté.

Escorté d'une patrouille armée, je fus conduit rue Scala où j'eus à subir encore des coups en présence d'une foule de miliciens qui, d'une voix sauvage, réclamaient ma peau. Les menaces qui se succédaient échauffaient l'atmosphère qui déjà par elle-même était d'une sacrée température. Il y eut le moment mélodramatique : quand je vis un de ces gueux de miliciens me coller à la tempe un revolver; il suffisait de le regarder pour voir qu'il était capable de tout. Ennemi, traître, révolutionnaire, destructeur de la vie fasciste... toute cette cascade d'injures créait plus de confusion qu'autre chose.

Tout ceci n'est que le premier acte. Conduit à un bureau du premier étage, c'est là que j'eus le grand honneur de me trouver en face du commandant Carità, bourreau dément de la liberté.

Il se tenait derrière son bureau, flanqué de deux de ses officiers. Le début de l'interrogatoire fut calme. Il voulut me faire dire comment j'avais employé ma matinée. Je répondis en m'efforçant de paraître sincère. Il trouva quelques lacunes, je cherchai à les combler. Il me questionna sur la provenance de quelques documents qui étaient en ma possession : mon licenciement militaire et le bulletin allemand de l'E. I. A. R. Je répondis que le premier m'avait été délivré pour cause de maladie et que le deuxième m'avait été remis de la main

à la main par le commandant allemand. Sans plus de précisions. Il me crut, du moins momentanément, mais se mit à me demander comment je faisais pour être habillé décemment et avoir quelques sous du moment que je ne travaillais pas. Je dis que mes parents, à cause de mon état de santé, m'aidaient et que je me débrouillais seul quant au reste, avec des « combines ». Ainsi surgit chez lui le soupçon du marché noir que j'essayai de renforcer.

Il me posa beaucoup d'autres questions auxquelles je répondis du mieux que je pus. Il n'oublia pas de faire allusion aux balles que j'avais. Je répondis que je les avais trouvées aux Cascines alors que j'étais en douce compagnie. Et l'interrogatoire se fit plus pressant, les questions se succédaient à un rythme étourdissant. Ils entamaient un sujet pour couper court aussitôt et en prendre un autre. De ma part, ils exigeaient des réponses exactes, des dates précises.

On me rendait responsable d'avoir pris part à l'agression qui avait eu lieu contre Pollastra, sinon directement au moins indirectement comme membre du Groupe d'Action Patriotique (G. A. P.) et comme appartenant à ceux qui, au dire de ces canailles, rendaient impossible la vie aux fascistes et les mettaient en péril continuellement. Ma position se trouva encore plus critique quand ils amenèrent une fillette de quelques années, qui devait être la nièce de Pollastra et qui se trouvait avec lui lors de l'attentat : ceci pour voir si elle reconnaîtrait en moi un des deux meurtriers. Naturellement cette enfant qui se trouvait dans un cadre nouveau, entourée d'inconnus qui la pressaient de demandes, répondit : « Je ne sais, mais il me semble ». A cette déposition s'en ajouta une plus grave que le fameux « Laporine » recueillit : celle de deux femmes qui, d'elles-mêmes, étaient venues déclarer qu'au moment de l'attentat je servais d'indicateur aux deux autres qui se tenaient prêts à intervenir. Je signale, à la honte de tous, ces anti-italiennes qui pour 50 lires livraient une vie humaine au fascisme.

Conscient de mon sort et sachant dans quelles mains je me trouvais, je cherchais à rester ferme sur le point que je m'étais fixé. En plein interrogatoire, entra, suivi d'un autre, le célèbre Pierrotte. Il se mit derrière mon dos et fit résonner une sorte d'appareil métallique qui aurait pu être des clefs. Je me retournai et dis : « Les personnes qui sont derrière moi... » Je ne pus achever, ce fut une explosion de cris indistincts et féroces. Pierrotte calma ses dignes frères en criant : « Cessez ces bavardages ridicules. Avec les moyens dont

nous disposons, il est difficile de ne pas chanter. » Je m'attendis à la torture et à toutes ses suites, au lynchage; il n'en fut rien encore. Je voyais cependant Carità (que son nom reste dans l'histoire comme marque d'infamie) s'énerver; il faisait des bonds comme mordu par un aspic et me menaçait des pires tortures de tout genre, si je ne consentais pas à parler; je pouvais, disait-il, me considérer comme déjà mort, du moment que je ne sortirais pas vivant de ses mains. Il ajouta qu'il me connaissait, qu'il n'ignorait pas mon passé révolutionnaire, ma conduite durant les années difficiles du fascisme, et qu'il maudisait le jour de ma naissance et ainsi de suite... Ce personnage abject se servit du piège très connu qui consistait à me faire savoir que les deux agresseurs avaient été arrêtés et que l'un d'eux avait déclaré que c'était moi qui lui avais procuré son arme et que je l'attendais dans les parages pour la lui reprendre : « C'est un système comme un autre pour amener ces c... à parler. » Système qui ne m'aurait pas réussi en supposant que je parle. S'il avait fait la loi, disait-il, il m'aurait libéré. C'est une petite erreur, M. Carità : la loi fasciste m'aurait fait fusiller et je n'étais pas disposé à me prêter à ce petit jeu puéril et malpropre. Je demandai à être confronté avec eux, évidemment ils me le refusèrent.

Dans une conversation avec un des siens, Carità dit qu'il n'était pas juste d'employer pour moi le procédé fort, mais qu'il fallait me larder de petits coups et me faire dire tout ce que je savais jusqu'au moment de l'attentat. Pour l'instant, il me renvoyait pour que je réfléchisse sur ma bien pauvre situation, qui, d'après ce qu'ils dirent, se résumait en un dilémme : parler ou mourir. A dire vrai, je n'avais envie ni de l'un ni de l'autre.

Ils me conduisirent jusqu'à une sorte de salle, une sentinelle fut mise à la porte. Mais je ne demeurai jamais seul. Des militaires venaient me trouver soit volontairement, soit avec la mission de me faire parler. Pleins de compassion apparente et prodigues en conseils, ils venaient me débiter quantité de paroles mielleuses : « Je pourrais être ton père. Parle, dis tout ce que tu sais, c'est pour ton bien, pour qu'ils te libèrent. Ne fais pas l'entêté. » Et voyant que je restais bouche close, ils s'en allaient en dodelinant de la tête, avec un air de commisération, les yeux presque en larmes. Il était environ 6 heures quand cessa l'interrogatoire. La porte s'ouvre violemment. Avec un visage convulsé, rentre un officier qui avait participé à l'interrogatoire. Hargneusement, il m'injurie ajoutant que si je ne parlais pas il me tuerait. Une grande salle, le

fasciste qui était armé, moi qui ne l'étais pas, dehors la sentinelle munie de sa carabine, voilà des instants que je ne souhaite à personne.

Comme je m'obstinais à nier et à répéter comme une ritournelle : « Je ne sais rien, ce que je savais je vous l'ai dit et je n'ai rien à ajouter. » L'officier, digne disciple de Carità, tira son poignard et hors de lui cria : « Parle ou je t'abats ! » Il n'ajouta rien et brandissant son arme se lança sur moi et me frappa à coups redoublés dans les parties génitales. Par des réflexes rapides j'essayais d'éviter ces coups qui mettaient ma vie en grand péril. Il m'assena trois coups de poignard dans le dos, je reçus le quatrième dans les testicules, le cinquième en plein dans la main gauche dont je me servais pour protéger l'appareil génital. J'avais bien compris que ce criminel tenait à me blesser précisément là. Il crut avoir atteint son but, car quand il sortit, une fois la porte refermée, il dit : « qu'il en avait châtré encore un. »

S'il ne tombe pas sous les coups de la justice populaire avant l'avènement de notre prochain gouvernement légal, je le découvrirai partout où il sera. J'ignore son nom bien que je l'aie demandé à plusieurs reprises. Sa physionomie, aussi bien que celle de Lisi et de l'agent, est restée bien nette et bien fraîche dans ma mémoire.

Je restai environ un quart d'heure dans une mare de sang, malgré mes appels réitérés, avant que ne vînt du secours. On me porta à l'infirmerie où je reçus quelques légers soins et où l'on me fit des points de suture. Tandis que je me trouvais sur la table d'opération arrivèrent les Frères de la Miséricorde, qui furent stupéfiés en me voyant dans un tel état. Je saisis l'occasion pour adresser un chaleureux remerciement à ces Frères et spécialement à deux d'entre eux qui furent si compréhensifs et si prévoyants.

Ce fut un réel réconfort. Ils me parlèrent de combat, de la lutte contre un oppresseur qui n'a rien d'humain et dont la volonté d'un peuple a fait éclater le déshonneur. Je les remercie pour avoir avisé ma famille avec beaucoup de tact et avoir manifesté beaucoup de sensibilité en face de la douleur d'une mère. Aujourd'hui je les remercie par ces lignes, demain de vive voix, je l'espère.

Ils me transportèrent à Sant-Paolo où je reçus de très bons soins et où je demeurai un jour pour être ensuite transporté à Santa Maria Nuova. Ici j'eus la joie de revoir mes sœurs et mon amie Élisa. Elles me dirent qu'ils feraient tout pour me libérer. Je savais bien que s'ils avaient pu me faire conduire à l'hôpital, mes camarades

auraient tout essayé. De là, je fus transféré rue de Guesti où je restai jusqu'au jour où mes camarades me libérèrent avec toute l'audace qui les caractérise.

Même rue Giusti, je trouvai de la part des docteurs, des infirmières et des religieuses (surtout sœur Valérie) beaucoup de compréhension. J'étais tenu au courant de tous les événements et des efforts que mes compagnons faisaient pour moi. Une fois les blessures fermées on m'avisa de me tenir prêt, ce fut une messagère qu'on m'envoya, une sympathique jeune fille qu'aujourd'hui je n'ai pas encore le plaisir de connaître, à qui j'aimerais témoigner ma reconnaissance. Elle travailla beaucoup à préparer mon évasion. Un dimanche matin un incident me mit dans une angoisse terrible. On apportait là une S. S. italienne qui avait reçu une balle de revolver à la jambe tout près de l'hôpital, d'après ce qu'on racontait. Inquiet, je craignais fort qu'ils n'eussent arrêté quelqu'un. L'endroit était dangereux car au n° 3 habitait le cher Carità, et ses « fidèles » faisaient bonne garde.

On arriva au lundi et j'attendais l'heure qui avait été fixée : de 9 à 10 personne ne vint. Je pensai que pour diverses raisons le coup avait été remis. Ce jour-là, je vis maman et mes sœurs. Le soir, tandis que je m'étais légèrement assoupi, j'entendis des pas précipités et j'eus la ferme impression que le moment était venu. Quatre de mes compagnons entrèrent, revolver en main, sommant la sentinelle de lever les bras, et les malades de se taire. Comme je n'étais vêtu que d'une chemise l'un d'eux me jeta sur le dos un imperméable. Je sortis accompagné par lui et rejoignis la voiture qui stationnait devant le portail. Dans le vestibule de l'hôpital deux autres camarades, l'un avec deux revolvers, l'autre avec un fusil mitrailleur faisaient patienter le personnel et les malades et l'intervention de Gappisti occupaient le téléphone. Sans l'intervention des Gappisti je ne serais pas ici à parler avec vous. Ma libération témoigne des qualités des nôtres en même temps que des liens d'affection que la lutte commune a fait naître entre nous. Un compagnon qui tombe est une douleur immense pour nous en même temps qu'un sacrifice qui nous pousse à chasser l'ennemi avec plus d'ardeur.

Et aujourd'hui dimanche 9 juillet 1944 est un jour mémorable pour moi, jour qui m'a comblé de joie, de cette joie qu'on éprouve et qu'on ne peut jamais exprimer. Ce matin à 6 h. 30 nous avons libéré de la prison Santa-Verdiana dix-sept jeunes filles dont l'inou-

bliable Tosca Bacarelli et deux Anglaises. Bien armés, décidés envers et contre tout à les libérer, nous sommes entrés dans la prison en leur criant le mot attendu et chéri : liberté ! Satisfaction d'autant plus grande qu'au milieu des autres se trouvait l'infirmière dont l'arrestation avait coïncidé avec mon évasion de la rue Giusti. les sacrifices de leurs compagnes. Les Gappisti n'oublient pas ni l'espérance et la confiance qu'on place en eux. C'est cette confiance des quatre qui leur donne confiance en eux-mêmes. Au moment où nous libérions les prisonnières, je ne m'appartenais plus; j'étais transformé par le devoir et par la joie.

Bruno FANCIULLACCI.

CHEZ CARITÀ

J'ai lu ce qu'a écrit Bruno Fanciullacci. Je suis un des deux frères de la Miséricorde dont il parle. A son récit j'ai à ajouter ce qui suit :

Quand l'ambulance nous déposa au repaire de Carità, il était 18 h. 30. Nous fûmes introduits dans l'infirmerie où deux militaires soutenaient Bruno qui était debout sur une paillasse et lui lavaient les cuisses et les jambes tout ensanglantées. Quand ils eurent fini, l'un des deux, se moquant, lui dit : « Eh bien, tu as vu : on t'a même lavé les pieds. Que veux-tu de plus? » Ils l'étendirent ensuite sur la paillasse, non pas, comme on aurait dû le faire, la tête en bas mais au contraire en la lui surélevant. Le médecin militaire, comme s'il n'avait pas eu le temps de le faire avant, rédigea son rapport. Il me semble avoir compris qu'il n'avait pas envie de terminer le rapport pour que le blessé perdît encore plus de sang et s'affaiblît au point de ne plus pouvoir parler. Quand enfin il l'eut achevé, il lut à haute voix : « blessures par pointe dans le grand fessier avec lésion probable au périnée. » Puis se tournant vers nous et sur un ton ridicule : « Attendez les deux soldats qui doivent venir. C'est un élément dangereux. »

Les soldats aussi tardèrent. Il en arriva un, alors on se décida à nous livrer le blessé que nous descendîmes sur une civière et que nous hissâmes dans l'ambulance. J'y entrai accompagné d'un autre frère. Le second soldat était toujours absent. C'était le 26 avril, mais il faisait encore très froid, je demandai l'autorisation de fermer la portière, autrement le blessé aurait pu prendre une pneumonie. Ainsi pendant quelques instants nous demeurâmes seuls, moi, Bruno et le second frère. Malgré les contusions du visage qui l'empêchaient de parler, Bruno me dit : « J'ai commis la grave faute d'être un vrai patriote. » Puis, il nous pria d'avertir sa famille.

Interrompus par la venue du deuxième soldat (il était environ 19 h. 15 m.), nous partîmes et nous conduisîmes le blessé à l'hôpital militaire de Sainte-Agathe.

(*Traduit par Claude Beigbeder.*) Alvaro Granati.

NEUF MOIS DANS UNE PORCHERIE

Le huit septembre 43 me prit tout à fait à l'improviste. Il est vrai que le putsch nazi était dans l'air et qu'on l'attendait de jour en jour, mais le retour du fascisme paraissait tout de même une chose impossible, ne fût-ce que parce que le fascisme avait perdu toute autorité et que l'on pensait que même les Allemands ne sauraient que faire de Mussolini et de sa bande. C'était de la naïveté; et avec la soi-disant république sociale, le fascisme fut restauré, sous sa forme originelle et la plus pure : c'est-à-dire sous celle de la domination d'un ramassis de criminels et d'incompétents sur une masse terrorisée.

En tout cas, j'avais des raisons de croire que les fascistes voudraient m'arrêter (et, de fait, ils vinrent plusieurs fois me chercher chez moi dans la suite) et je ne savais où me cacher. Finalement, je décidai de m'en aller le plus au sud qu'il était possible, dans l'espoir de traverser le front ou, du moins, de me rencontrer avec l'avance alliée que l'on croyait alors foudroyante et près de se terminer par une victoire définitive.

Si j'étais allé du côté des Abruzzes, comme le firent tant d'autres, j'aurais traversé le front avec une relative facilité, étant donné le caractère montagneux de cette région. La malchance voulut que je me dirigeasse vers Naples par la ligne qui longe la mer. Le train était bondé de très jeunes recrues allemandes qui allaient au front et il n'y avait aucune surveillance ni par les fascistes, ni par la police militaire allemande. Une fois arrivé à Fondi, la gare terminus de cette ligne, nous nous retrouvâmes, ma femme et moi, sur une grande place assoupie et poussiéreuse, dans le brûlant soleil de ce début de septembre, aux confins d'une vaste plaine plantée d'orangers. Une voiture nous mena en ville, à travers les orangeraies et les vignes, mais à Fondi nous trouvâmes toutes portes closes et une ville qui

était comme abandonnée. Dans l'attente de l'avance alliée considérée par tous comme inévitable, les habitants avaient quitté la ville et s'étaient réfugiés dans les montagnes d'alentour. Le cocher me parla alors d'un cousin à lui qui avait une très belle chambre qu'il était disposé à louer. Je me laissai convaincre et la même voiture nous conduisit dans le coin de cette plaine où se trouvait la maison du cousin du cocher. Une fois arrivé là, je descends de voiture, je paie le prix de la course, et m'avançant parmi les bosquets d'orangers, je découvre finalement une masure en ruines. Une échelle permettait de monter au premier étage, comme dans les habitations nègres; la pièce qui était au rez-de-chaussée n'avait presque pas de meubles, et, sombre et enfumée, elle avait l'air d'une caverne. Le paysan se présente, petit et noir, vêtu de loques, il m'écoute et ne dit rien. J'appris ensuite qu'il était à peu près idiot, réduit sans doute à cette condition par la malaria. Sa femme, enceinte et les cheveux roux, se contentait de nous répéter qu'ils étaient pauvres, qu'ils ne pouvaient nous loger, qu'il n'y avait pas de place, que nous mourrions de faim et autres choses semblables. A la fin, après de longues discussions, ils nous donnèrent une petite chambre entièrement nue, dans un coin de laquelle il y avait un peu de paille sale. C'est sur ce grabat que nous passâmes la nuit, ma femme et moi. Le lendemain nous partîmes en quête d'un logement plus confortable. La plaine de Fondi est très riche et chaque oranger rapporte à son propriétaire une rente annuelle considérable; malgré cela, au contraire de ce qui se passe dans le nord, il n'y a là ni élégantes villas ni belles maisons. Les paysans vivent dans des cabanes ou dans des masures primitives qui se cachent parmi les orangers, et les propriétaires, plus rustiques et incivils encore que les paysans, se contentent de baraques ou de maisonnettes rudimentaires. La grande question pour tous ces gens est de manger; et le luxe commence et finit à table. Dans ces conditions, je me tins pour heureux quand j'obtins d'un paysan qu'il me louât sa chambre matrimoniale. C'était une grande pièce malodorante, au sol carrelé, où il y avait un grand lit aux matelas garnis de paille et quelques rares meubles tout disloqués. Il faisait une chaleur caniculaire, le jour on était tourmenté par une quantité infinie de mouches et de guêpes, la nuit, les matelas et les draps grouillaient d'insectes. On ne savait où se mettre, la terre étant cultivée partout, on passait la journée étendu à l'ombre d'une meule, regardant le ciel et les champs. J'attendais de jour en jour l'arrivée des alliés et c'est ainsi que je perdis

une précieuse occasion de rejoindre Naples, car à ce moment-là le front était encore fluide et il n'eût pas été difficile, avec des moyens de fortune, de passer le Garigliano et le Volturno et d'arriver à l'une des localités importantes de la région de Naples. Pendant cette période, je pus expérimenter à mes dépens les effets de la mythomanie qui se produit partout où manquent les journaux et les autres moyens ordinaires d'information. Les alliés, selon les bruits qui couraient, devaient arriver tous les jours; certains soutenaient carrément les avoir vus; d'autres, surtout des déserteurs de l'armée italienne en débandade qui passaient en grand nombre par Fondi en se dirigeant vers le sud, affirmaient avec assurance que les Anglais avaient débarqué plus au nord et qu'ils avaient déjà occupé Rome. Mais en attendant, les seuls qui arrivaient, c'étaient les Allemands; et un sale jour, les fascistes revinrent eux aussi, plus arrogants et plus bêtes que jamais, et ils proclamèrent la république sociale et suspendirent à la fenêtre du fascio de Fondi l'une de leurs funèbres bannières noires. J'éprouvais alors plus que de la haine pour les fascistes; j'éprouvais un dégoût presque incoercible pour leur aspect physique : pour ces chemises noires, pour ces gestes arrogants, pour ces gueules sinistres, pour ces poignards, pour ces saluts du bras tendu, bref, pour tout cet insupportable arsenal que j'avais subi pendant vingt ans sans jamais réussir à m'y habituer. Un peu à cause de cette phobie, un peu parce que les Allemands, aidés par les fascistes, parcouraient le pays dans le but de rafler tous les hommes qu'ils trouvaient pour leurs travaux de fortifications, je quittai un matin la maison de la plaine et, ayant chargé sur un âne le peu d'affaires que j'avais emportées avec moi de Rome, je m'en allai vers la montagne.

Nous montâmes pendant trois heures par des sentiers caillouteux plus semblables à des lits de torrents à sec qu'à des chemins, au milieu des broussailles et des rocs erratiques, dans un paysage beau et sauvage; à la fin, dans une gorge solitaire et silencieuse, nous trouvâmes deux ou trois maisonnettes accrochées au flanc de la montagne, en dessous de sa crête rocheuse. Ces maisonnettes bâties au nord du précipice surveillaient les cultures en terrasses que les paysans arrachent à la montagne, défrichant les broussailles et les pierrailles, et qui donnent à la montagne elle-même l'aspect d'un immense escalier descendant vers la plaine. Rencontrant l'un des paysans, je lui demandai l'hospitalité. Il n'avait qu'une petite porcherie adossée à sa maison et j'acceptai ce qu'il m'offrit. Je comp-

tais ne passer que quelques jours dans cette porcherie. J'y restai neuf mois.

Mon séjour à Sant'Agata, car c'est ainsi que se nommait la localité, peut se diviser en trois périodes : la première quand nous espérions encore être libérés par l'avance alliée qui était à peine arrivée à Cassino et au Garigliano; la seconde, de janvier à mars quand nous espérions être libérés par le débarquement d'Anzio; la troisième, quand on n'espérait plus rien et que l'on s'attendait à passer un second hiver sous les Allemands, là ou autre part. Durant la première période, pendant environ un mois, je dus me lever tous les matins avant l'aube et gagner en courant la cime de la montagne pour échapper aux réquisitions d'hommes faites par les Allemands, Ces promenades, bien qu'elles fussent esquintantes et assommantes, étaient très belles : on montait d'abord à travers le maquis, contournant des roches gigantesques, puis on passait par la blanche pierraille parsemée de chênes et finalement on atteignait les petites prairies vertes et fraîches qui tapissaient la cime du mont. De là-haut, on voyait partout alentour des gorges et des ravins profonds, plus loin, les monts déjà neigeux de la Ciociaria. Au sud, par delà la plaine cultivée de Fondi, scintillait la mer qui ne m'a jamais paru aussi belle et aussi libre qu'alors. Et combien de fois, regardant les bleus contours de l'île de Ponza occupée par les Anglais, ai-je rêvé de m'embarquer pour la rejoindre à n'importe quel prix. Ces lieux étaient restés tels que les avait connus le légendaire berger de Fondi quand il s'y était réfugié après son crime; lieux vierges, solitaires, majestueux, pleins de grottes, de rochers, de maquis, de précipices, lieu rêvé pour des brigands et pour des fugitifs. Je restais là-haut, étendu dans l'herbe au soleil, des heures et des heures, sans rien faire, puisque je n'avais pas de livres. Je n'entendais d'autre bruit que celui des clochettes des troupeaux qui passaient plus bas, je ne savais où; et, de temps en temps, le fracas des mines avec lesquelles les Allemands faisaient sauter dans la plaine les pompes et les canaux des marais pontins assainis. A midi, je mangeais du pain et du fromage et je me désaltérais avec l'eau bourbeuse d'un puits destiné au bétail. Parfois passait un déserteur, en loques et affamé, et l'on échangeait quelques mots sur la situation militaire et sur la route à suivre. Vers le crépuscule, je redescendais vers ma porcherie, par les sentiers pierreux et glissants, à pic.

Puis vinrent les pluies, non point les pluies habituelles à l'Italie,

mais des pluies tropicales. Un déluge qui commença à la fin d'octobre et qui dura jusqu'après la Saint-Sylvestre. Je veux décrire maintenant la porcherie où je vivais avec ma femme. Debout, on touchait presque le plafond de la tête, les murs étaient couverts de tartre et tapissés de toiles d'araignées, par terre il y avait de la boue et de l'eau, le mobilier consistait en un lit de planches recouvert d'une paillasse, une table, et, hélas! un métier à tisser de type médiéval dont le fracas, les jours de pluie, nous tenait désagréablement compagnie huit ou dix heures de suite. Il n'y avait pas de chaises et ceci parce que les paysans, qui considéraient que les chaises étaient des meubles de luxe à utiliser seulement dans les occasions extraordinaires, les gardaient suspendues au plafond et ne voulurent nous les donner à aucun prix. Ma femme s'asseyait sur un tabouret bas, et, moi, je m'étendais sur le lit. Nous avons passé de la sorte des mois entiers, sans rien faire, sans même parler, puisque parler voulait dire retomber dans les habituelles et éternelles discussions sur l'arrivée des alliés, regardant la pluie qui ruisselait au dehors sans trêve et qui formait comme une muraille liquide qui empêchait de rien voir. La cuisine était la seule occupation, mais c'était une occupation ingrate car, dans ces habitations primitives, il n'y avait ni fourneaux ni cuisine et il fallait faire cuire les aliments sur un trépied de fer posé par terre, dans une cabane obscure et malodorante. Tout d'abord, je devais aller dans le maquis, sous la pluie, couper du bois avec une serpe, puis commençait le supplice qui consistait à allumer ce bois vert et humide qui bientôt dégageait une énorme fumée. Vu qu'il n'y avait pas de manteau de cheminée, ainsi que je l'ai déjà dit, la fumée stagnait dans la cabane jusqu'au moment où elle s'en allait par les fissures du toit. Mais elle ne s'en allait jamais entièrement et de la sorte la cabane était toujours enfumée, et tout le monde pleurait, y compris les chats. Et pourtant, malgré la fumée, malgré l'obscurité (il n'y avait que la lumière d'une petite lampe à huile), la boue, le froid, l'inconfort et la saleté, durant ces mois-là, la cabane était toujours pleine de gens accroupis à la manière africaine sur des bûches, autour du feu. Les femmes filaient le lin, avec des fuseaux et des quenouilles, interminablement; les hommes rapetassaient leurs chaussures; les enfants, pêle-mêle avec les chats et les chiens, dans la boue du sol, hurlaient et pleuraient; et moi, agenouillé par terre, la joue contre la boue du sol, je soufflais à pleins poumons sur le feu qui menaçait toujours de s'éteindre, pour faire cuire les haricots et la viande de chèvre de notre

unique repas. C'était la première fois que je vivais dans une cabane et je ne pouvais m'empêcher de penser que de telles conditions de vie existaient à un peu plus de cent kilomètres de Rome, de Rome où pendant vingt ans on avait parlé de conquérir le monde pour y apporter les bienfaits de la civilisation fasciste. Je me rappelais encore les envolées poétiques de certains de nos écrivains régionalistes sur la vie dans les cabanes et je m'étonnais qu'ils eussent pu les écrire. Évidemment, ces cabanes, ils les avaient vues de loin, pittoresques sans doute avec leur toit de paille qui descend jusqu'à terre. Mais c'est autre chose de regarder avec des yeux d'esthètes, et autre chose de vivre. Je dois pourtant reconnaître que ces paysans se trouvaient très bien dans leurs cabanes et qu'ils s'étonnaient quand je me plaignais des inconvénients que j'y trouvais. Ils étaient tous très pauvres; beaucoup d'entre eux n'avaient jamais vu un train ou une grande ville. D'autres étaient allés en Amérique, mais ils ne connaissaient de ce pays que les ports où ils avaient débarqué et où ils s'étaient rembarqués et les localités perdues où ils avaient travaillé.

En janvier, finalement, le vent de sirocco cessa, la tramontane se mit à souffler des montagnes, balayant les nuages et apportant un grand froid, et sous un ciel bleu et glacial, on apprit le débarquement d'Anzio. Nous conçumes de grandes espérances qui s'évanouirent bien vite, sitôt que l'on sut que le débarquement s'était arrêté. Les mois les plus durs commencèrent alors. Les gens, dans l'espoir naïf d'une rapide arrivée des alliés, avaient stupidement gaspillé leurs provisions; et le peu de choses qui restaient coûtaient très cher et il fallait aller les chercher dans les montagnes, de ferme en ferme, en faisant de longues marches dans les sentiers boueux. Il n'y avait plus de farine, ni blanche ni jaune; même la viande de chèvre commençait à se faire rare; mais ce qui manquait surtout, c'était le sel et tout ce que l'on mangeait avait une saveur fade et écœurante. Cependant, les bombardements se faisaient plus fréquents. Presque chaque jour, les habitants de Fondi qui s'étaient réfugiés comme moi à Sant'Agata voyaient apparaître derrière les montagnes dix, vingt avions, qui tournaient dans le ciel et puis se jetaient en piqué sur leur ville. La plaine tout entière retentissait d'explosions, les champs se parsemaient de panaches de fumée noire, les réfugiés voyaient distinctement leurs maisons sauter en l'air parmi des langues de feu et des volutes de fumée. Chaque bombardement provoquait là-haut des hurlements de désespoir, des pleurs et des

lamentations. De leur côté, les Allemands tourmentaient continuellement la population en réquisitionnant des hommes et en pillant. Les hommes, ils les envoyaient travailler au front, les nourrissant peu et leur imposant des horaires exténuants; quant au pillage, tout était bon pour eux, non seulement les aliments et les objets en or (chaque Allemand avait le droit d'envoyer tous les jours chez lui un paquet d'un kilo) mais aussi les vêtements, les draps et jusqu'aux rideaux de fenêtres. Un capitaine qui aimait les bêtes, envoya par camion spécial à Hanovre un ânon de lait. De plus, dans la plaine, les Allemands faisaient brouter, malgré la disette, le blé en herbe à leurs chevaux, — dans ce dernier détail d'une saveur quasi apocalyptique, se manifestait la fureur destructrice et pleine de mépris pour la vie humaine qui marquait chacun de leurs actes. Je parlais un peu l'allemand et souvent j'interpellais des soldats : ils étaient encore plus ignorants que nous de la situation et fermement convaincus de la bonté de leur cause et du caractère inévitable de leur victoire. Mais je voyais surtout ces soldats en plaine où j'allais troquer des œufs contre leur pain. En montagne, ils ne venaient que rarement, par suite de la difficulté des sentiers; et ces rares fois, tout le monde courait cacher ses provisions dans les rochers ou dans le maquis. Les paysans s'avertissaient à tour de rôle de l'arrivée des Allemands en se criant un seul mot d'une colline à l'autre : malaria. Les Autrichiens étaient les moins mauvais et ils ne cachaient pas leur désir de voir la guerre se terminer au plus vite, même par la défaite de l'Allemagne. Les autres répétaient le refrain habituel : que l'Italie avait trahi et que les Italiens étaient tous des traîtres. Ils volaient et disaient sarcastiquement : Badoglio paiera.

Tous ces longs mois se passèrent à chercher de quoi manger et à discuter la situation militaire. Comme je l'ai déjà dit, il y avait là-haut, outre les paysans, beaucoup de réfugiés de Fondi, pour la plupart des commerçants. Je dois dire que si j'avais dû juger de la maturité politique du peuple italien d'après ce petit monde, j'aurais pu désespérer. Les paysans, tous analphabètes, ne savaient même pas ce qu'étaient le fascisme, l'Allemagne, la Russie ou l'Angleterre; les autres n'en savaient guère plus et ne pensaient qu'à sauver leur peau. En neuf mois, je n'entendis pas parler, même une seule fois, de l'Italie et de la catastrophe qui avait frappé l'Italie. Tout cela était excusable, étant donné les conditions terribles dans lesquelles vivaient ces gens entassés dans des cabanes et dans des masures, affamés et en loques; mais on sentait, hélas! que, même dans

de meilleures conditions, leur esprit ne s'élèverait jamais au-dessus des nécessités matérielles immédiates de la vie quotidienne. Nombre de fois j'entendis dire : viennent les Allemands, viennent les Anglais, vienne qui voudra pourvu que nous puissions rentrer chez nous et vaquer en paix à nos occupations. C'étaient là pourtant surtout des propos dictés par le désespoir. En général, les Allemands étaient haïs et les Anglais attendus avec anxiété, mais ceci surtout parce que les Allemands pillaient et que l'on s'imaginait que les Anglais apporteraient des choses. Mais quant aux fascistes, personne ne voulait en entendre parler, on les trouvait pires encore que les Allemands; bien que beaucoup de ces réfugiés eussent été, eux-mêmes, des fascistes zélés et influents.

En avril, la faim commença. La montagne s'était faite belle, l'atmosphère était douce et poétique, les arbres fruitiers croulaient sous les fleurs et les champs de blé d'un vert tendre alternaient avec le bleu des champs de lin. Mais sous cette beauté fleurie se cachait la pénurie, et même l'absence complète de fruits, de légumes, de tubercules comestibles, de choses, en somme, à manger. Il n'y avait rien à se mettre sous la dent ni à Sant'Agata ni à des dizaines et des dizaines de kilomètres à la ronde. Les voies de chemins de fer étaient détruites, les routes peu sûres par suite des mitraillages aériens, les villes en ruines et désertes, les campagnes inondées. On parlait toujours davantage de choses à manger et l'on mangeait moins chaque jour. Tout le monde allait dans la montagne cueillir des herbes comestibles, et moi aussi. Ces herbes croissaient en grand nombre dans le blé vert, chacun en faisait une grande gerbe qui, une fois bouillie, se réduisait à quelques petites boulettes vertes. Ceux qui avaient des matières grasses ajoutaient un peu de saindoux ou d'huile, les autres dévoraient cela sans condiments. Les gens se regardaient avec méfiance, les dépourvus enviaient les pourvus, des vols et des disparitions se produisaient. Les familles les plus pauvres avaient les joues creuses, le visage d'une pâleur verdâtre, le ventre ballonné, des membres squelettiques. La faim faisait pleurer les enfants et les mères ne trouvaient rien de mieux à leur donner que ces herbes ou bien les caroubes que l'on donne d'habitude aux chevaux. Lorsque les Américains arrivèrent, les réfugiés parlaient déjà de former des bandes armées afin d'enlever aux paysans ce que ceux-ci possédaient encore. La libération nous épargna, après tant de souffrances, celle d'assister à une sorte d'impitoyable brigandage.

Les Américains se firent précéder par un terrible tir d'artillerie. Les projectiles sifflaient au-dessus de nos têtes, les Allemands répondaient par des mortiers à tir incliné et il n'était pas rare que les obus explosassent dans la montagne. Finalement, après une courte bataille à l'arme blanche, les Allemands se retirèrent le vingt et un mai et les colonnes alliées arrivèrent. Six artilleurs allemands, le visage bouffi de sommeil et les yeux rouges et écarquillés, qui avaient fui devant le bombardement terrifiant de deux cents avions, se laissèrent désarmer de bon gré par les paysans et moi : l'un d'eux pleurait, mais les autres semblaient contents. Je descendis dans la vallée et assistai à l'arrivée de la colonne américaine : en file indienne, bien équipés, bien armés, joyeux, débraillés, les soldats donnaient un sentiment de liberté et d'insouciance : et ceci, après la féroce tristesse des Allemands et la stupide tristesse des fascistes, était vraiment la première libération. Puis, allant en ville, j'y trouvai le spectacle devenu ensuite tellement commun : les Américains avec leurs armes, leurs camions, leurs boîtes, leurs cigarettes, et, tout autour, une foule compacte d'Italiens avides, affamés, admiratifs, qui les interpellaient, leur demandaient des choses à manger, les applaudissaient. Une nouvelle vie commençait.

Alberto MORAVIA.

(*Traduit par Michel Arnaud.*)

SOLDATS ITALIENS

Moi aussi je suis un soldat. Appelé sous les armes pour la première fois en 1936, si par la suite j'ai pu vivre libre en Italie ou ailleurs, c'est parce que j'ai disparu de moi-même deux ou trois fois. Sans rien dire à personne. Il est probable que quelques circonscriptions militaires doivent avoir dans l'entassement de leurs archives une feuille qui porte : Stefano Verra, disparu.

Moi aussi j'ai une place dans cet épais brouillard des « disparus » des trois guerres, des douze fronts, dont la voix sans timbre d'une speakerine de la radio donne encore, à des heures impossibles, la liste ennuyeuse : « Antonio Migliavacca. Vu pour la dernière fois grièvement blessé à Rostov. » « Mariangelo Tripepe, mécanicien du *Giuseppe Verdi*, coulé au large de Tunis. » Dans le brouillard des disparus ces soldats italiens mettront de nombreuses années à mourir : ils restent comme suspendus et gonflés à mi-hauteur, sous eux personne ne creuse la terre, il n'y a que du brouillard. Leurs joues sont pleines de prières qu'ils adressent à la Madone, et à la place des yeux ils ont deux ex-voto de faux argent. On raconte que le reste de leur corps est en eau depuis bien longtemps et l'on ne peut rien dire de plus. La faute en est aux femmes qui espérent et qui les maintiennent par leurs relations avec la Madone.

« Ces femmes sont impossibles », me disait le vieux gardien d'une circonscription. En général une circonscription n'est pas autre chose qu'une vieille caserne à demi en ruines où vivent durant le jour de vieux colonels, des commandants, des adjudants dont le regard est redevenu enfantin et dont le visage ne frémit plus de rien. Durant les guerres peut-être se cachaient-ils dans les couvents où ils conservaient les méthodes périmées : eux ne savent jamais rien. Ils parlent seulement de la réduction des cadres, et de la chance du capitaine Barabino qui a un bureau chauffé. Les femmes impos-

sibles encombrent les antichambres matin et soir. Se mêlent à elles quelques vieux retraités que les parents mettent dehors parce qu'ils sont gênants et dont les ressources sont bien insuffisantes par suite de l'inflation. Mais ceux-ci ne comptent pas, seules les femmes réussissent à se faire recevoir du commandant.

« Votre mari était-il caporal de carrière, madame?

— Je ne sais pas, je viens pour être informée.

— Avez-vous écrit à Rome, madame?

— Vous m'aviez dit que vous le feriez vous-même.

— Peut-être, madame.

— Et alors?

— Il vous faut attendre la réponse de Rome.

— Du bureau des disparus?

— Du centre des recherches à Rome, madame.

— Donc, je vais écrire personnellement.

— Où, madame?

— A Rome.

— Oui, certainement, à Rome, madame. »

Il y a aussi ceux qui, derrière le brouillard, tous les jours boivent et mangent. Mais personne ne saura jamais rien, ni le centre des recherches de Rome, ni la madone, ni les femmes. Ils en ont décidé ainsi à un certain moment de leur vie, peut-être parce qu'ils étaient fatigués de tout. Un écrivain dirait : « A un certain moment il sentit quelque chose se briser en lui, là où le cœur bat, il décida alors de commencer une vie nouvelle, avec un autre nom, d'autres gens, avec une autre façon de faire l'amour. » Moi qui ai parcouru un peu le monde, je parlerai de deux ou trois soldats qui, encore vivants, ne reviendront jamais. Sans révéler leurs noms évidemment. Voici la première histoire : un beau jour un soldat de la réserve qui se trouvait dans les filets d'un camp, du côté de Sidney, décida de fuir. Là-bas la verte prairie s'étend à perte de vue. Il marcha jusqu'à une ferme isolée. Les propriétaires le regardèrent avec surprise à travers leurs carreaux de vitres sans lui ouvrir la porte. Le soldat s'empara d'une pioche et avec de grands gestes leur démontra qu'il voulait travailler. Pour qu'il n'entrât jamais et qu'il travaillât tout de même, chaque soir, les mystérieux patrons, entr'ouvrant leur porte, lui tendaient une marmite de bouillon et de viande, et lui s'en allait dormir à l'étable. A la longue il organisa sa vie, se construisit une cabane et un lit en bois. Il se parlait à lui-même. Un jour une femme blonde, au doux visage, vint le trouver dans

sa cabane, elle lui dit que son mari avait trouvé la mort dans les îles lointaines du Japon. L'explication fut longue et laborieuse, mais la jeune femme finit par s'asseoir sur le lit en bois. On aurait dit que cet homme avait été menuisier toute sa vie. Peut-être était-il autrefois paysan, maçon ou chômeur, lui-même ne se souvenait de rien. La femme voulait savoir s'il était vraiment un produit de la race blanche. C'étaient là des idées nuisibles que l'Italien ne comprenait pas; à la fin elle laissa courir parce que le soldat travaillait tout le jour. Et petit à petit ils se composèrent un langage dont ils se servaient un peu le soir.

La deuxième histoire, la troisième et la quatrième ressemblent toutes plus ou moins à celle-ci et peuvent aussi bien se passer au Caire, à Toulon, dans le Brandeburg ou à Klakoff parce qu'il est difficile de faire comprendre à un Italien le sens du mot : étranger et ennemi. Il se trouve bien là où il peut travailler et son habitude est de montrer des photographies qu'il dissimule dans un angle de son portefeuille et qu'il ne laisse jamais souiller par la sueur de celui à qui il les montre. « Petit visage noir, belle abyssine, attends et espère; le moment est proche. » Cette chanson qui date de la première des trois guerres étonna fort les Allemands et les Anglais. Quand les troupes blanches du sud de l'Afrique avancèrent pour libérer l'Éthiopie, elles crièrent au scandale en voyant que, sous le régime italien, les noirs étaient autant payés que les blancs et que les blancs n'étaient pas seuls à exposer une peau convaincue de la dignité de sa couleur.

Après les trois guerres ou mieux encore après la longue guerre qui commença en 1935, le « gris-vert », ce grossier drap qui ne tient ni chaud ni froid parce qu'il n'est fait ni de laine ni de coton s'est répandu dans le monde entier. Les porteurs du Pirée endossent les vestes d'officiers italiens tandis qu'en Egypte les mendiants d'Alexandrie, l'hiver, enfilent les pantalons sous leur tunique. Autrefois le gouvernement laissait son uniforme au soldat qu'il libérait; il s'en servait pour le travail. Les apprentis maçons portaient la veste de toile pour travailler la chaux. Maintenant le gris-vert a disparu et les rares recrues de cet après-guerre, étonnées, portent le drap kaki anglais et, avec cet air éternel de solitude, se promènent le soir dans les villes. Ce qui a été porté par les morts doit être désormais détruit, et les seuls morceaux qui demeurent sont trempés et aussi sales que les chiffons que l'on emploie dans les fabriques d'aluminium. Pour mon compte je me rappelle avoir vu le

drap gris-vert devenir noir au contact du sang qui s'échappait de blessures du bas-ventre.

Toute cette suite de guerres est restée incomprise du soldat italien. C'est seulement la première, avec les Abyssines et leurs histoires de jour et de nuit, avec l'espérance d'un lopin de terre à cultiver, fertile, sans pierres et sans propriétaires, qui provoqua de longues discussions entre nos compatriotes et que les bureaux de propagande baptisèrent « d'enthousiasme », « guerre de sentiments » et autres noms d'une couillonnerie de cet ordre. Les hommes de la réserve allaient dans ces champs féconds, sachant qu'ils pourraient manger deux fois par jour sans compter le vin du dimanche et de la Noël. De plus la femme et les enfants, eux, pouvaient se rassasier avec les subsides.

Comme cela s'était déjà passé à d'autres époques, l'Italie vit se développer un grand nombre de « sans-métier » qui passèrent toute leur jeunesse entre un rappel et un autre. Leurs femmes passaient la matinée dans les bureaux publics pour percevoir les subsides arriérés, toujours contestés. De temps en temps, la barbe bien faite et les chaussures cirées, il fallait défiler à Rome.

Ceux qui revinrent d'Afrique sans avoir trouvé le carré de terre, ceux qui ne moururent pas des maladies tropicales (si soigneusement étudiées par M. Castellani) furent transportés dans les environs de Naples pour un embarquement en Espagne. Là, la propagande rencontra plus d'obstacles et plusieurs régiments refusèrent de partir. On recourut à des trucs : « Demain vous serez embarqués pour aller travailler en Tripolitaine » et ainsi on arrivait en Espagne. Les aumôniers et les officiers étaient enthousiastes et les soldats ne comprenaient pas : « Si cette histoire finit vite, je vais en Amérique et j'en reviens bourgeois. »

Après il y eut encore la guerre : celle qui fut la plus longue, et sans espoir, et qui fit surgir des cimetières de tous côtés. Si le destin n'envoyait pas le soldat en Afrique, il fallait qu'il aille dans les Balkans, sinon en Russie. Les officiers n'étaient plus enthousiastes, mais ne fournissaient pas plus d'explications, ils fuyaient ou mouraient pour leur propre compte. Ceux qui avaient beaucoup de galons sur la manche exécutaient les ordres et parlaient en bien des Anglais et de Badoglio. Mais on n'avait plus la possibilité de sortir de cette souricière, car, à un certain moment, il y eut le faux armistice et peu après tous les nôtres étaient jetés dans des fourgons à bestiaux et envoyés en Allemagne dans des camps de concentration.

Les correspondants de guerre anglo-saxons faisaient de l'humour sur le courage des troupes italiennes. Quand un Anglais avait été fait prisonnier par les Italiens, il écrivait d'ailleurs chez lui qu'il était aux mains des Allemands. Il y eut de sanglantes batailles dans le désert de Libye et en Tunisie où les « valeureux » Allemands furent exterminés. Les correspondants de guerre préféraient ignorer les troupes italiennes ou imaginer quelques divisions blindées d'Allemagne. Toute la propagande alliée visa à glorifier le courage du soldat allemand qui, aux frontières de l'Égypte, laissa les divisions italiennes sans eau, sans moyens de transports; seules les photographies restaient dans le portefeuille. Et le soldat Italien, trahi de toutes parts, ignorait tout, et était repris par son ancienne envie de pleurer. Avec ses chaussures percées il allait en avant et en arrière, il combattait si la rage le prenait, ou bien il avait peur de mourir, comme tous les autres soldats de la terre. Il était tombé et depuis longtemps dans un tel état de détresse que la révolte lui paraissait lointaine et inutile.

Stefano TERRA.

(*Traduit par Claude Beigbeder.*)

III

CRISE

SUR LA DIGNITÉ DE L'INTELLIGENCE ET L'INDIGNITÉ DES INTELLECTUELS

Discours à la Conférence Internationale du Pen-Club (5 *juin* 1947.)

Ce que je vais vous dire n'a pas été conçu pour être prononcé devant un auditoire nombreux; ce sont plutôt des réflexions que j'aurais préféré échanger avec chacun de vous en particulier ou, pour être plus précis, avec un certain nombre de personnes que je vois parmi vous. Car le dialogue, comme chacun sait, convient bien mieux à l'écrivain que le discours devant la foule. Et c'est justement de cette disposition naturelle des auteurs que les livres tirent leur essence, dont ils ne pourront jamais être frustrés par d'autres moyens techniques d'échange spirituel; essence qui demeurera, nonobstant le cinéma et le théâtre, leur éternelle raison d'être. C'est un fait que la lecture d'un livre, même dans les sociétés les plus collectivisées, sera toujours un acte personnel, une occupation solitaire, un entretien à voix basse entre deux hommes. Peut-être même est-ce pour cela que, lorsqu'il arrive à l'écrivain de prononcer un discours devant une nombreuse assemblée, ses paroles les plus sincères prennent un accent de confession.

Voici : je suis venu devant vous, écrivains de toutes les contrées du monde, simplement pour réaffirmer dans la vaste et brillante république des lettres, une humble présence, qui est plutôt une survivance (je prends le mot humble au sens le plus ancien — humain-terrestre — de *prope humo*); et je me dois de vous expliquer clairement la signification de cette présence dans la situation contemporaine. Quelle présence? Je ne fais pas allusion évidemment à un territoire ou à un pays déterminé, ni à la réapparition d'une représentation italienne à vos conférences — bien que ce soit un fait notable — mais je pense à une région différente, à un autre pays, à la patrie invisible et sans frontières, à la patrie souterraine qu'ensemble,

avec quelques uns d'entre vous ici présents, et avec d'autres qui ne comptent plus parmi les vivants, nous nous sommes créée durant les longues années de persécution, et dont nous voulons rester les libres et fidèles citoyens.

L'évocation de cette survivance me conduit à la première réflexion que j'ai l'intention de vous exposer. A notre époque, chaque fois qu'une assemblée d'écrivains, d'artistes, ou d'une façon générale d'intellectuels, cède à la facile tentation de prononcer des jugements sommaires sur la conduite des hommes durant les tragiques événements de ces dernières années, il est bon que quelqu'un se charge de l'ingrat devoir de la mettre en garde contre toutes les pharisaïques satisfactions personnelles. En d'autres termes, je veux dire que, à bien réfléchir, les hommes de lettres, les artistes, et en général les intellectuels, n'ont vraiment aucune raison de se vanter d'un rôle courageux, désintéressé ou prévoyant, qu'ils auraient pu jouer dans ces dix tristes années. Et bien que cette affirmation contredise en plein l'état de satisfaction personnelle dont j'ai parlé tout à l'heure, je m'aperçois qu'il suffit de l'énoncer pour qu'elle soit admise. C'est que celui qui voudrait en contrôler la véracité n'aurait pas à faire un grand effort de mémoire : la pénible expérience, qui est en cause, date à peine d'hier. Une fois de plus les événements ont en somme démontré que l'exercice des lettres et des arts n'implique pas une garantie de moralité et de fermeté de caractère. Ils ont prouvé que chaque fois que la classe dirigeante sombre dans des crises, ou dans les égarements et les erreurs qui les engendrent, la majorité des hommes de lettres et des artistes ne demeurent pas en dehors. Et si l'on étend ce jugement à toute la société prétendue cultivée, on dira plutôt que ces mêmes événements ont confirmé la totale inefficacité des études dites humanistes. Mais je dois me hâter d'ajouter que cela ne me paraît pas être un scandale caractéristique ou exclusif de notre temps.

Pourquoi? L'explication est facile. Le choix entre la liberté et l'esclavage (qui dans le cas particulier de l'homme de lettres est choix entre la sincérité et le conformisme) suppose, comme tout acte qui comporte des risques et des sacrifices, une opi-

niâtreté de l'esprit où jouent bien peu les notions littéraires et artistiques, la sensibilité esthétique. On compte alors avec bien d'autres choses : avec les difficultés, les humiliations, les contingences extérieures. Et c'est pourquoi les intellectuels ont toujours partagé les vertus et les défauts de leur peuple, de leur milieu social et de leur époque. Il serait puéril de vouloir affirmer, dans la crise actuelle, une politique des intellectuels et leur unanime rassemblement autour de quelques principes généraux. Bien plus, si vous y consentez, je voudrais rappeler qu'aux limitations extérieures, d'ordre social, communes à tous les hommes, et que seul le sacrifice permet de surmonter, s'en ajoute, pour les intellectuels, une autre, psychologique et professionnelle, qui menace de bien plus près leur capacité de choix et qui, dans les cas extrêmes, arrive à atrophier en eux tout sens de la responsabilité. Il semble même que l'exercice exclusif des lettres et des arts, qui exige une absorption continue de tout l'être dans l'effort créateur, produise une dilatation et une déformation si monstrueuse de la personnalité que l'artiste court le grave risque de perdre les communs principes de jugements, le sens normal des proportions, des rapports entre les autres et lui, de ses droits et de ses devoirs; il finit même par se sentir un monde à soi, s'établir le centre du cosmos. L'intelligence, détournée de sa fonction naturelle qui est l'humble et courageux service de la vérité, s'avilit dans la recherche permanente de succès éphémères et d'alibis en vue de couvrir les inévitables trahisons. Un grave événement collectif, un changement politique et social, la dictature, la guerre, la révolution, la peste, la famine, sont jugés par l'écrivain suivant les modifications qu'ils pourront apporter aux conditions de sa propre célébrité. L'impopularité est le plus grand de tous les maux. La psychologie moderne a déjà donné à cette maladie de l'esprit un nom que vous connaissez; mais « heureusement pour l'honneur de notre classe » elle ne sera jamais à même de donner une statistique, serait-ce approximative, du nombre de ceux qui en sont réellement atteints.

D'ailleurs la moralité ne pourra jamais être un fait statis-

tique. Et l'on ne saurait apprécier quantitativement l'existence incontestable de penseurs et d'artistes qui, soit par l'acquisition d'une pleine conscience de l'ensemble du développement historique, soit encore parce qu'ils sont doués d'une forte intuition de la dignité humaine, réussissent à se conduire suivant la vérité et la justice, insouciants de l'impopularité et de tout autre péril, capables de se dresser, si c'est nécessaire, contre leur propre pays, leur propre classe, leur propre parti. Mais, l'expérience le démontre, ces hommes n'appartiennent pas forcément aux classes cultivées. Par conséquent, je ne crois pas qu'il y ait de fondement à la thèse d'une conduite prétendue exemplaire des intellectuels durant ces dix dernières années, ni aujourd'hui à leur revendication, fondée sur une aptitude particulière à diriger l'opinion publique. S'il est très difficile et équivoque de parler, pour un pays déterminé, d'élite morale, il serait de toute façon extrêmement arbitraire de prétendre qu'elle coïncide avec l'élite intellectuelle. Mais je dois m'empresser de vous déclarer que cette conclusion veut être une simple constatation historique et ne prétend point établir une absolue hiérarchie des valeurs. Et à partir d'une constatation aussi amère, il serait infiniment plus opportun de prendre notre élan pour un discours plus ample sur la dignité de l'intelligence et l'indignité des intellectuels.

L'indignité est trop généralisée pour que la condamnation unilatérale de tel ou tel groupement d'écrivains, comme cela s'est passé à ce congrès ces jours passés, ne risque de rappeler l'inquiétante histoire des boucs émissaires. Je ne sais, à parler franchement, s'il y eut dans ces dernières années, un seul pays ou un seul parti où l'esprit, chaque fois, certes, avec une technique et un objectif différents, ne se soit dégradé jusqu'à la fonction avilissante d'un instrument de guerre. Je vous assure que mon intention n'est pas de blesser certaine sensibilité, ni mettre aucunement en doute la bonne foi des hommes de lettres qui ont activement, et à leurs risques et périls, participé à la guerre idéologique. Mais, ceci mis à part, personne ne peut, aujourd'hui où la guerre est terminée,

contester que l'utilisation faite par les chefs militaires de l'œuvre et des éloquentes formules de discipline de ces hommes de lettres, n'ait été en tout point identique à l'emploi de tel ou tel instrument de guerre. Apporter ici des exemples précis deviendrait vite très pénible. Dès que la nécessité immédiate ne s'en est plus fait sentir, les principes universels de liberté, de dignité humaine et de sécurité pour tous, ont été replacés dans les archives comme les tanks dans leurs dépôts. C'est pourquoi nous avons cette paix qui n'est pas tout à fait une vraie paix, mais à peine, à peine un armistice incertain.

Maintenant je vais essayer de dissiper les équivoques qu'un tel discours peut susciter. Homme de la résistance, d'une résistance qui dura vingt ans et qui était très disposée à durer plusieurs siècles, d'une résistance, à bien compter, qui naquit et se développa quand le fascisme était encore admiré et soutenu par beaucoup de ses futurs adversaires, je peux vous assurer qu'aucune désillusion imprévue n'inspire mes paroles. Parce que, à aucun moment, dans aucune phase du développement de la guerre, je n'ai jamais pensé que la solidarité qui s'était établie en fait entre la cause de la liberté démocratique et celle de certaines puissances, tout en étant, certes, une alliance utile, opportune, nécessaire, fût, pût être une identification absolue et durable. Cette position critique très gênante envers les alliés me permettait de prophétiser, avec une relative facilité, l'effondrement actuel. La clef toujours sûre de ces prophéties est dans l'avertissement suivant : il ne faut jamais assimiler la cause des valeurs spirituelles, la cause de l'homme avec celle d'un État. L'esprit, comme on l'a dit, souffle où bon lui semble. Et c'est une présomption cléricale de vouloir lui prescrire un domicile déterminé.

Mais pourquoi s'attarder aujourd'hui à des considérations aussi pessimistes, dans une telle circonstance, devant une assemblée en fête? Ah! je ne rappellerais pas ces faits, si leur évocation n'avait qu'une valeur de récrimination; mais ils nous font toucher, au contraire, à des questions toujours actuelles. Est-ce qu'on ne sent pas, à chaque congrès d'écrivains, certaines allusions significatives à de nouvelles et inévita-

bles croisades idéologiques? Or, à ces zélés défenseurs de l'esprit, on doit dire, avec la dureté nécessaire, que le péril le plus grave que les valeurs spirituelles peuvent courir, à une époque déterminée, c'est qu'on les présente comme historiquement liées aux anciennes formes politiques et sociales. Entre autres choses, c'est attirer sur elles un discrédit et une haine qui devraient aller ailleurs. Contre tout relativisme, même portant le masque révolutionnaire, il faut au contraire déclarer qu'à côté des valeurs humaines périssables, il y en a de durables et d'immuables. Et quiconque ne voudra pas s'abaisser au méprisable rôle de bourreur de crânes devra toujours se refuser à confondre la cause de la vérité avec celle d'une armée. Se ranger dès aujourd'hui pour une des puissances antagonistes contre l'autre, c'est, sur le plan intellectuel, un grave contre-sens et, sur le plan politique, une erreur périlleuse qui équivaut à capituler d'avance devant la menace d'une nouvelle catastrophe mondiale, à en admettre la fatalité, à en fournir une justification, à en presser l'issue. Certainement voilà la plus dangereuse aberration dont puisse être aujourd'hui victime un intellectuel. Mais nous ne devons pas nous dissimuler les causes profondes qui la rendent possible.

La victoire militaire des puissances dites démocratiques a laissé sans solutions les problèmes d'où étaient nés le fascisme et le national-socialisme. Une sorte de cynique lucidité a dépouillé les hommes de cet après-guerre des puériles illusions qu'avait connues l'après-guerre précédent. Ceux qui, parmi les jeunes intellectuels, ne parviennent pas à satisfaire tout leur appétit en se rongeant les ongles, ne trouvent d'autres nourritures que quelques maigres résidus du banquet spirituel du siècle passé, siècle déjà classé : « stupide vingtième siècle ». Et dans ces conditions évidemment, cette forme d'aridité désespérée de l'âme, que Nietzsche avait appelée nihilisme et que certains tenaient pour particulière au nazisme, ne s'est pas tout à fait dissipée à la suite de la défaite militaire; on la retrouve, à l'état plus ou moins aigu, dans tous les pays. La condamnation et la dénonciation de quelques pauvres boucs émissaires ne suffisent pas à nous en purifier.

Je ne connais aucun parti, aucune Église, aucune institution qu'on puisse considérer comme non contaminée par cette terrible calamité. Le nihilisme, c'est une doctrine en laquelle on n'a plus foi, c'est la fumée de l'encens devant les tabernacles vides; c'est l'exaltation du sacrifice et de l'héroïsme comme fins en soi; c'est une liberté qui n'est pas au service de la vie : liberté qui, pour s'affirmer elle-même, a besoin du suicide, du crime. c'est la vérité ou la justice subordonnées à une utilité égoïste; c'est l'intelligence séparée de la moralité; c'est le triomphe, dans tous les rapports collectifs, de la tactique et de la ruse. Vous, comme moi, avez dû être sollicités par tel ou tel parti politique pour protester contre les injustices dont seraient victimes ses adeptes dans quelque partie du monde; mais vous comme moi avez dû observer que les mêmes partis restent muets et indifférents quand les mêmes injustices, et parfois de plus atroces, sont commises dans les pays gouvernés par leurs amis. De même, il nous arrive d'entendre, de temps à autre, les plus hautes autorités religieuses protester avec véhémence parce que les hommes ou les intérêts de l'Église sont offensés dans certains pays. Mais jusqu'à présent aucun de nous n'eut la joie d'entendre le pape s'élever contre les persécutions des gouvernements catholiques à l'égard de leurs adversaires politiques ou des hérétiques. Et nous pouvons voir (il y a eu quelques petits incidents durant ce congrès) combien ceux mêmes qui, dans les années passées, ont le plus souffert de l'inhumaine insanité raciste et l'ont le plus justement condamnée s'en sont rapprochés maintenant en appliquant conter leurs persécuteurs d'hier, aujourd'hui vaincus, des jugements, des formes d'interdits, des condamnations qui reproduisent assez fidèlement les procédés du racisme naguère conjuré. A une violence s'en substitue une autre. Et quelques-uns s'aperçoivent qu'une justice invoquée seulement pour la commodité est une justice nihiliste, simple masque d'une utilité brute et nue.

Il faut donc tenir qu'aucun jugement sur la crise de notre époque ne peut être formulé s'il ne part de la constatation de son caractère universel. Aucune réprobation unilatérale des boucs émissaires ne pourra jamais obscurcir dans notre

conscience le sentiment de cette décadence générale, de cette culpabilité universelle. Par quelles épreuves et par quelles voies le genre humain a surmonté dans le passé ses époques de stérilité nihiliste, ce n'est pas le moment de le rappeler. Me permettrez-vous cependant de conclure que les écrivains se tromperaient s'ils attendaient leur salut des autres, s'ils l'attendaient du dehors. Car il n'est point question de notre façon d'écrire, de parler ou de gesticuler, mais de notre façon de sentir. Le salut n'est donc pas dans la profession de quelques concepts ou de quelques théories, il n'est pas dans l'inscription à tel ou tel parti, à telle ou telle Église, puisque la décadence, comme chacun peut le vérifier, frappe les fauteurs des doctrines les plus diverses. Avant toute utile différenciation en groupes et en tendances, avant la politique et avant la littérature, il y a une question d'honnêteté fondamentale à résoudre, il y a à retrouver le sens de l'inaliénable responsabilité humaine, il y a à rétablir un contact sincère, immédiat, durable avec la tragique réalité qui est au fond de la condition humaine. L'image très typique de cette réalité primordiale, c'est, pour les chrétiens, la croix : le corps humain, par son anatomie, semble constr it d'après la forme de ce supplice. Dans la vie personnelle, c'est la permanente inquiétude du cœur humain qu'aucun progrès social ne pourra jamais adoucir. Sur le plan historique, c'est principalement la souffrance des pauvres : elle a des noms divers selon les temps et les lieux, c'est en Chine les coolies, en Amérique les péons, chez les Arabes les fellahs, ou bien encore les prolétaires, ou bien les Juifs; mais elle est toujours et partout la même réalité pénible, peut-être l'unique réalité vraiment œcuménique de l'histoire humaine.

Si mes paroles ont pris un ton d'emphase étranger à mes intentions, je le regrette, croyez-le. Encore une fois, je ne voulais que réaffirmer, dans le vaste et brillant monde des lettres, une certaine présence, qui est plutôt une survivance, une volonté de fidélité, une volonté de ne pas trahir.

(Traduit par Claude Beigbeder.) Ignazio SILONE.

LA CONSCIENCE HISTORIQUE EN ITALIE DEPUIS LA LIBÉRATION

Ce qui, en France, est représenté par la littérature et par la philosophie, est, dans la culture italienne, représenté par l'histoire. En un demi-siècle d'une activité constante, tenace, servie par une langue limpide et par d'exceptionnelles capacités d'expression et de participation à la vie publique, Croce a obtenu ce résultat que les poètes et les lettrés sont, aujourd'hui, déchus dans l'opinion commune et que le rôle de guide spirituel, tenu par des poètes comme Carducci est revenu à Croce, et avec lui, à l'histoire. Même si l'on parle de ce que lit le « grand public », c'est-à-dire ces quinze ou vingt mille lecteurs de la classe moyenne qui achètent des œuvres italiennes, on est contraint de reconnaître que chez nous, au contraire de ce qui se passe en France, ce sont les auteurs d'essais historiques et de mémoires qui l'emportent sur les poètes et les romanciers.

Dans cette culture historique, il y a indubitablement une tendance qui domine, et c'est justement celle qu'a exprimée le grand Napolitain et qu'il a lui-même baptisée éthico-politique; elle domine, ou du moins elle a dominé, même durant les vingt années du fascisme, qui a laissé vivre cette branche de la culture italienne sans y toucher ou en ne lui faisant de tort que « marginalement » par quelques œuvres d'apologie du régime, œuvres sans importance et, même, sans réelle efficacité propagandiste. Durant ces vingt années, donc, ce qui a dominé, c'est cette histoire qui traite des thèmes présentant un intérêt immédiat, ayant un rapport avec la situation actuelle. Une histoire dont on pourrait dire qu'elle est une suite (modernisée et rendue plus habile après la réaction positiviste) de l'histoire romantique, et prétend comme elle à être la conscience de la nation et de l'humanité.

Cette grande histoire nationale que la France a connue au début du siècle passé (et que nous avons reçue, nous-mêmes, pour une

part importante, de Français comme Sismondi et Quinet), l'Italie, en tant que nation moderne, semble l'avoir connue à une époque plus récente et, en particulier, sous le fascisme. Croce et Omodeo, ce dernier avec un caractère plus spécialiste, plus professionnel, mais aussi avec une plus grande passion politique, ont accompli la séparation qui était nécessaire entre la nation italienne présente, nation européenne avec ses caractères historiques particuliers, et la nation qui avait été imaginée et créée, durant le « Risorgimento », par une petite élite d'intellectuels avec l'appui décisif d'un état bureaucratique et d'une monarchie riche de force militaire et de tradition diplomatique.

Cette œuvre qui date d'un passé récent a eu des conséquences qui étaient bonnes et d'autres qui l'étaient moins. Les bonnes conséquences ont été une lucidité accrue de la pensée, un sens accru de la continuité des problèmes, une élévation du ton moyen de la production historique (et aussi, bénéfice non entièrement négligeable, un certain « silence » dans le domaine littéraire qui a fait du bien à l'Italie, affectée jadis, non moins que la France, par les « clans » littéraires et par l'épuisement académique). Mais il y a eu aussi des conséquences mauvaises. Tout d'abord, en effet, il y a chez beaucoup d'historiens italiens, ou, simplement, chez beaucoup de lecteurs d'histoire italiens, un insupportable sentiment de supériorité, le sentiment de posséder des vérités inconnues aux autres qui fait que, souvent, ils ne voient pas les problèmes réels qui se cachent dans les œuvres d'histoire étrangères, lesquelles, même si elles sont fondées sur des concepts moins sûrs, traitent parfois et mettent au jour des matériaux beaucoup plus importants. Un exemple suffira. Étant donné que les historiens italiens, comme les historiens romantiques, avaient critiqué la philosophie des lumières (c'est-à-dire la conception rationaliste du XVIIIe siècle), tous les historiens italiens, du moins jusqu'au fascisme, se croyaient obligés de répéter les sarcasmes habituels contre la démocratie des lumières, contre les « conceptions abstraites » de la révolution française, et ainsi de suite. Ce ne fut que lorsque le fascisme eut fait de cette critique romantique contre les lumières l'un des thèmes fondamentaux de sa propagande que les historiens libéraux (et parmi eux, le premier et le plus décidé, feu Omodeo) se décidèrent à reconsidérer la philosophie des lumières dans ses aspects positifs de transformation et de rénovation effectives de l'humanité, sans dieux ni rois.

Il est arrivé, et il arrive encore, quelque chose de semblable en ce qui concerne les historiens économistes à propos desquels on se contente maintenant de répéter une critique générale, sans voir quels nouveaux problèmes sont mis en lumière sous ces voiles économistes ou marxistes. Par exemple, dans une polémique instructive qui a lieu en ce moment entre le libéral Antoni et le marxiste Cantimori (à part de nombreuses broutilles philologiques), ce qui est évidemment en cause, c'est le problème de la soi-disant autonomie de la vie morale, laquelle, chez les historiens libéraux, finit souvent par ne devenir rien d'autre qu'une inspiration qui descend d'en haut sur toute la vie, car ils perdent de vue la valeur de ce qui se produit dans des zones moins « civilisées », c'est-à-dire moins orthodoxes ou moins philistines que celles de l'académie bourgeoise.

La grande histoire libérale italienne a atteint son point culminant dans la période immédiatement antérieure à la chute du fascisme. Elle était alors en train de prendre de plus en plus le caractère d'une histoire militante qui non seulement met en œuvre ses propres concepts, mais leur donne aussi une valeur de propagande. Ainsi l'*Histoire d'Europe* de Croce présente le conflit de diverses religions ou de divers idéaux religieux comme le thème essentiel de l'histoire du XIXe siècle alors que l'Histoire d'Italie, qui est antérieure, ne présentait que les divers problèmes politiques devant lesquels s'était trouvée la nation italienne naissante; ainsi, également, l'*Histoire du royaume de Naples*, plus ancienne encore, bien qu'elle refuse d'être une histoire de classe économique, était pourtant essentiellement l'histoire de la formation d'une classe politique, de la formation de la bourgeoisie méridionale. Et toute l'école historique italienne s'était faite militante, d'autant plus que certains de ces historiens, plus ou moins diversement apparentés à l'école classique libérale, s'étaient non seulement détachés politiquement de leur maître en adhérant à une politique comme celle du parti d'Action (tels Omodeo et De Ruggiero), mais même comme Salvatorelli, ont déifié sous forme de pamphlet politique antimonarchique l'histoire du Risorgimento italien.

En tout cas, avec la chute du fascisme, il est évident que cette belle unité de problèmes, cette sûreté de soi, mais aussi cette habitude de s'enfermer dans un cercle bien défini de problèmes, sont entrées en crise; Croce, par son livre de caractère philosophique sur l'histoire, a mis, en un sens, un sceau sur ses propres conceptions et depuis lors il n'a plus donné que de brefs essais ou des articles de

polémique politique dans les journaux. Omodeo est mort, en pleine activité, et alors que, précisément, il s'intéressait au grand conflit entre l'église catholique et les idées libérales au siècle présent : Salvatorelli et De Ruggiero semblent se consacrer de plus en plus à la polémique journalistique et, en tout cas, n'abordent pas de thèmes nouveaux.

Doit-on dire en outre que, avec la chute du fascisme, ne se sont affirmés ni d'autres exigences ni d'autres éléments de la conscience historique? Quant à moi, je ne le pense pas, même si ces exigences sont sans doute encore plus détachées de la vieille forme littéraire systématique de l'histoire que ne le furent les œuvres des historiens dont nous venons brièvement de parler. Qu'il suffise d'un exemple. Récemment, lorsque Croce, dans un discours politique, dit, répétant une de ses boutades, que le fascisme avait été une « invasion des X », un fait accidentel qui interrompait l'histoire italienne sans vraiment la transformer, il trouva de nombreux contradicteurs qui lui rappelèrent qu'en fait le fascisme avait eu son origine dans des phénomènes réels, dans des exigences effectives de la société italienne, laquelle avait mis en relief, bien que ce fût d'une manière pénible, certains besoins de modernité, — que même si ç'avait été en même temps, du point de vue anecdotique, une tyrannie et une farce, ç'avait aussi été, quand on regardait au fond, le procès de liquidation d'une classe politique, la démonstration que le pays ne pouvait pas s'équilibrer librement et sans le concours de certaines forces étrangères au courant vrai et propre du « Risorgimento ». Et le même Croce eut à s'étonner que, dans le livre d'un exilé, il fût surabondamment rendu justice à des ennemis, contre lesquels on avait non seulement combattu mais que l'on était encore en train de combattre par le fer.

En d'autres termes, si l'on met à part l'histoire marxiste qui, pour le moment, n'offre guère que le nom d'un Cantimori, si l'on met à part le retour de quelques « exilés » qui ont rapporté avec eux des problèmes d'origine non strictement autochtone et qui ont, en tout cas, perdu sinon la conscience, du moins l'orgueil de l'historien italien (il suffit ici de citer Leo Valiani et son *Histoire du socialisme au XXe siècle* ainsi que Frano Venturi avec sa série de *Diderot*), la conscience historique italienne s'exprime pour le moment, plus que par des œuvres organiques, par un effort pour prendre contact avec la réalité du passé immédiat, par le besoin de faire rentrer positivement dans l'histoire, de reclasser dans une seule période la crise

de l'État italien depuis la guerre mondiale, seuil interdit où s'était arrêtée l'ancienne histoire romantico-libérale, et la période de la crise fasciste, qui, pour nous, est aussi l'histoire de notre résistance et l'histoire de la dissolution du vieil État italien. (De cette dissolution nous avons tous conscience, peut-être beaucoup plus qu'en France où le mythe de la IVe République sert de masque commode à une crise parallèle de l'État français). Pour la première fois, depuis le Risorgimento, la littérature de Mémoires (Mémoires d'antifascistes et de fascistes, de généraux et de conjurés, journaux d'alpins sur la défaite en Russie, tel le journal de Nuto Revelli, histoires de la guerre des partisans, telles celles de Bianco et de Bocca) est, ou semble, inépuisable. C'est là aussi un symptôme de cette dissolution de l'unique problème de l'histoire italienne, de cette extension et de cette variation des intérêts historiques auxquelles nous arriverons certainement.

Ces brèves notes ne prétendent pas être une revue objective; elles visent seulement à mettre le public français au courant d'une transformation qui a lieu lentement sous nos yeux et qui en Italie a une importance non point seulement intellectuelle, mais aussi sociale et pratique. Le public composé de ces lecteurs d'histoire, qui trouvaient, durant le fascisme, leur unique réconfort dans la lecture des grandes œuvres de Croce et d'Omodeo, est en train de se répartir entre des intérêts divers : beaucoup de gens que le fascisme avait maintenus presque de force dans une position au moins idéale d'abstention, rentrent dans la vie pratique. La phalange qui, durant vingt ans, s'était serré les coudes, mais qui avait aussi formé une caste, se disperse, le livre cède de nouveau la place au journal en tant qu'occupation et que règle de vie. Il est probable que, sous peu, cessera même la situation, presque privilégiée dirais-je, qu'occupait l'historien en Italie; mais la leçon apprise dans le désert, à la recherche de la terre promise, n'en sera pas diminuée. Les objets de l'intérêt des historiens italiens devraient en rester plus variés, et plus consciente de ses défauts, plus humble et plus curieuse, la vision de ceux qui s'approcheront des problèmes de l'histoire.

Aldo Garosci.

(*Traduit par Michel Arnaud.*)

BIOGRAPHIE D'UN JEUNE BOURGEOIS INTELLECTUEL

Je suis né en 1917. Mon père, qui est avocat, appartient à une famille de Juifs de Livourne, venus en Italie au XVII[e] siècle; ma mère est d'une famille de petits propriétaires terriens toscans, aux ascendances paysannes. Mon père, le seul de sa famille à avoir fait des études universitaires et à être passé du commerce et de la condition d'employé à une profession libérale, militait quand il était jeune dans le parti républicain et était austèrement mazzinien. Il s'engagea comme volontaire dans la guerre contre l'Autriche, pour Trente et Trieste, pour la pauvre Belgique, contre l'« impérialisme prussien ». Dès ma plus tendre enfance, on m'apprit à admirer sans distinctions tout ce qui était « esprit », « art », « génie ». Chez nous, il y avait peu de livres, on vivait au jour le jour et médiocrement sur ce que gagnait professionnellement mon père; mais il me parlait de Danton et de Saint-Just et m'apprenait la *Marseillaise*. Aujourd'hui encore, je ne puis l'entendre sans éprouver un frisson héroïque.

Dans ma ville, la lutte entre les « fascistes » et les « rouges » fut particulièrement féroce et sanguinaire. Papa participait aux procès politiques et moi j'étais contre les fascistes, comme peut l'être un garçonnet. J'avais huit ans quand papa fut arrêté. Nous allâmes lui rendre visite en prison, ma mère, qui était enceinte de ma sœur, et moi. Un soir, il rentra à la maison la tête bandée et le col maculé de sang. Un matin d'octobre 1925, mon père dut fuir. Les fascistes le recherchaient. Son cabinet fut saccagé et son collègue assassiné en présence de sa femme et de ses deux enfants, mes contemporains.

A l'âge où je fis mes études, tout sembla se calmer. Mon père vivait retiré, beaucoup de ses amis étaient devenus fascistes. A l'école, à côté du portrait du Roi et sous le Crucifix, il y avait

l'effigie de Son Excellence Benito Mussolini, Chef du Gouvernement, qui fixait les écoliers de ses yeux déments. Entre neuf et quinze ans, je m'initie au monde, je vis en contact avec des enfants du peuple, je vais jouer dans leurs maisons misérables, malgré les protestations et les craintes de ma mère; mais bien que je sois précocement déniaisé et vicieux, je sens une différence infranchissable entre les critères moraux que ma mère (indépendamment de toute éducation religieuse : mais j'ai déjà trop de propension aux délires mystiques) m'enseigne et les leurs. Ces enfants semblent plus adultes; peut-être me haïssent-ils parce qu'ils savent que je vais encore à l'école, parce que j'ai un parler recherché et que je suis mieux habillé qu'eux. Ils me persécutent souvent, m'insultent, m'appellent, dédaigneusement, le *petit avocat*. Un désir de revanche naît en moi. Je ne sais pas courir et me battre comme eux : mais j'écrirai des poésies, je deviendrai un grand homme, je peindrai de magnifiques tableaux.

Chez moi, la vie est difficile, nous vivons, vêtus d'habits rapiécés, dans un petit appartement, où je ne vois que mes parents; mais une visite aux Offices ou un billet pour un concert sont pour moi une récompense et une fête. Désormais le monde n'aura de valeur à mes yeux que s'il est vu comme thème poétique ou comme prétexte à peinture. La valeur esthétique sera l'instrument de ma fuite devant le réel. Mes amis, aux alentours de mes quinze ans, sont pauvres, de petits bourgeois aux confins du prolétariat, ils habitent dans de tristes bâtisses de la périphérie : mais l'un d'eux est musicien et il passe les après-midi où il ne va pas à l'école à étudier l'harmonie et à composer des sonates; un autre est peintre, et c'est chez lui qu'un jour je dessine les formes bouleversantes d'un modèle féminin nu.

Florence est, pour nous, une cité fabuleuse, une inépuisable magie; mais à quinze ans, nous rêvions déjà de Paris et certains noms nous électrisaient quand nous les découvrions à la bibliothèque publique de la ville : Modigliani, Rimbaud, Gauguin... Autour de nous, la vie publique est tranquille. Presque tous, et ensuite tous mes camarades d'école sont inscrits dans les jeunesses fascistes, dans les *Avanguardisti*. Pendant un certain temps, je suis le seul à ne pas être inscrit. Puis, un jour, le professeur me dit qu'il veut parler à mon père. Et, moi aussi, il va falloir que j'aille, le samedi après-midi et le dimanche matin, à ces mortelles *adunate*. D'ailleurs, les orphelins de cet avocat tué par les fascistes y vont eux aussi; c'est une torture pour moi que de devoir y aller, mais seulement

parce que c'est du temps pris sur mes études de dessin, sur mes lectures. Mais papa ne veut pas d'ennuis, il me recommande de ne pas arriver en retard à ces réunions. Fascisme? Personne ne sait plus ce que cela signifie. C'est une vague rhétorique où se mêlent les aigles romaines, les chansons impériales, les discours commémoratifs des anniversaires nationaux — et la dernière partie des manuels scolaires où l'on parle du chaos de l'après-guerre et du Duce restaurateur de la dignité italienne. En 1932, papa va à Rome et visite l'Exposition de la Révolution Fasciste. Je me rappelle que, quand il revint, il nous dit : « Et pourtant, il faut l'avouer... des réalisations grandioses, des assainissements, des écoles... » On lui a proposé plusieurs fois d'entrer au Parti (« Qui est italien est fasciste ») mais il a toujours refusé; je ne parviens pas à comprendre très bien pourquoi, sans doute par une sorte de nostalgie de sa jeunesse. Parlementarisme, démocratie : mornes paroles tournées en dérision. Mais rien, bien entendu, à leur place. Le fascisme est une chose bête et vulgaire, voilà tout, il est les vociférations des *adunate*, l'imbécillité de mes camarades d'école, la fatigue des fêtes de gymnastique. Rien d'autre. Tout ce qui est gouvernement, papier timbré, carabiniers, n'est absolument pas différent. Parfois, papa parle de sa jeunesse, « quand la liberté existait ». Mais ce sont de pâles images qui ne nous intéressent pas. Si presque tous mes amis parlent dédaigneusement du fascisme et se moquent des hiérarques et des phrases de Mussolini, c'est parce qu'ils sentent leur supériorité et qu'ils ont un orgueil intellectuel. Mais on ne va pas plus loin. La plus grande partie de mes camarades d'alors ont, comme idéal suprême, l'« intelligence », c'est-à-dire une certaine acuité psychologique, une certaine habitude de l'introspection, qui se traduit par des poésies ou par des contes. Ceux qui n'ont pas l'ambition de cette « intelligence » ne méritent pas la considération, sont inexistants. En 1935, le Groupe Universitaire Fasciste m'envoie, bien que je sois encore au lycée, aux *Lictoriales de la Culture et de l'Art* à Rome, espèce de concours annuel national entre les universitaires; j'en reviens avec un vague enthousiasme pour ce qui m'a frappé de grandiose et de solennel dans les manifestations et aussi pour la grandeur de Rome. La guerre d'Éthiopie arriva et le secret désir naquit de voir ce qui se passerait si la Société des Nations résistait. Mais nous riions de ce que les journaux rapportaient sur les séances de Genève et sur les sanctions, à cause de la lenteur et de la prudence ridicules des démocraties. D'ailleurs, j'avais dix-

huit ans, j'étais entré à l'université, je fréquentais un cours libre à l'Institut des Beaux-Arts, je pénétrais dans un autre milieu, je traversais une crise religieuse complexe, je m'éprenais — ou je croyais m'éprendre — de façon passionnée et violente, de mes jeunes compagnes. Quand les Italiens entrèrent à Addis-Abeba et que fut proclamé l'Empire, j'eus pour la première fois la sensation d'une vraie participation collective à l'événement. Les immenses rassemblements nationaux pour écouter la voix du Duce Triomphateur qui sortait des haut-parleurs; la récolte des alliances d'or de toutes les femmes d'Italie le 18 novembre 1935; les premiers signes d'un état de guerre qui devait durer pendant tant d'années, les titres énormes des journaux du soir : Adouah, Macallè, l'Amba Aradam, tout cela secouait chacun de nous. Certains dans un sens nettement fasciste et patriotique, les autres seulement à cause de la fascination de l'aventure, du casque colonial, de la guerre.

Je fréquentais alors des milieux très divers et il me semblait être anti-bourgeois parce que je pouvais me croire libéré de la morale familiale, bien que je vécusse pratiquement du travail de mon père, donnant quelques leçons particulières pour payer mes livres et mes cigarettes. C'était l'âge des crises désespérées, des déchirements violents entre les excès de la sensualité et les délires spiritualistes. La guerre d'Espagne éclata et elle demeura incompréhensible pour nous; une sympathie instinctive allait aux « rouges », mais la propagande fasciste, les récits des atrocités républicaines faisaient pourtant leur effet. Ce fut là, pour la plus grande partie d'entre nous, une expérience complètement ratée.

Je fus envoyé une autre fois, pour représenter l'Université de Florence, aux Lictoriales 1937 à Naples. Ce fut là que je découvris l'existence d'une minorité d'étudiants italiens résolument antifascistes. Un incident plutôt violent avec un membre des commissions du jury me signala à cette minorité. Je commençai à recevoir les avances des provocateurs et aussi d'authentiques antifascistes des milieux antifascistes intellectuels qui étaient en rapports avec le mouvement de Rosselli (« Justice et Liberté »). Je dois dire que ces groupes m'attiraient et me rebutaient à la fois.

Je commençai à publier mes premiers articles et mes premiers vers. Le groupe universitaire me regardait avec méfiance : je fus bientôt considéré comme « subversif » pour avoir crié : « Lisez Croce! » dans une réunion culturelle. D'autre part, les milieux artistiques florentins qui tenaient leurs assises dans certains cercles

privés et dans certains cafés, m'inspiraient beaucoup de méfiance. Je collaborai longuement à une revue littéraire qui remuait des problèmes dangereux. Mais toute cette agitation, toutes ces lectures ne menaient à rien de concret. Bien que je me sentisse beaucoup plus avancé que beaucoup d'autres de mes contemporains, il me manquait complètement une vision politique.

En 1938, je participai (mais cette fois, plus consciemment) aux Lictoriales à Palerme. Maintenant, dans les réunions non officielles qui avaient lieu en marge de ces manifestations, il m'était possible de me rencontrer avec des antifascistes bien plus énergiques que ceux de ma ville. Les illusions de beaucoup, qui avaient pu croire à une rénovation venue de l'intérieur du parti, s'évanouissaient; le mot tyrannie et le mot liberté prenaient une signification toujours plus concrète. Parmi ces jeunes gens qui discutaient alors en chemises noires, très nombreux étaient ceux qui connurent, peu de temps plus tard, l'expérience de la prison et de la clandestinité; beaucoup sont tombés dans la lutte de la résistance et beaucoup occupent aujourd'hui d'importants postes responsables dans la vie politique nationale. Nous sentions la guerre imminente. Nous aurions voulu être mieux préparés, mais nos tentatives d'entrer en rapports avec les travailleurs ouvriers échouaient presque toujours de façon pitoyable. Nous étions constamment renvoyés dans le cercle de nos stériles discussions, dans une atmosphère qui devenait toujours plus étouffante. Hitler vint en Italie. Je réussis à éviter une semaine de service dans la Milice Universitaire, qui m'aurait contraint à faire partie de son escorte d'honneur.

Puis ce fut la peur croissante à cause des mesures antisémites. Ma mère était « aryenne » et de la sorte je pus continuer mes études, en attendant une reconnaissance officielle de mon « aryenneté »; mais mon père dut cesser d'exercer sa profession.

En octobre 1939, je passai mon doctorat en droit. La police secrète fasciste, croyant avoir découvert les fils d'une association antifasciste, me soumit, ainsi qu'une dizaine de jeunes gens, à de multiples interrogatoires, suspendant la publication de la revue à laquelle je collaborais et que dirigeait Giacomo Noventa, l'un des plus grands poètes et écrivains politiques italiens. A cette occasion, je connus pour la première fois la haine contre l'inquisition fasciste, la lâcheté de certains amis et la loyauté d'autres. J'avais été expulsé de l'organisation fasciste universitaire et je ne pouvais pas travailler. Je me limitais à collaborer à des revues d'avant-garde qui finissaient

régulièrement par être « averties » ou interdites. Je suspendis mes relations avec le milieu intellectuel florentin, continuant à préparer mon doctorat en lettres.

L'après-midi du 10 juin 1940, j'attendais avec quelques amis, dans un café voisin de l'Université de Florence, le discours de Mussolini qui devait annoncer la déclaration de guerre. Comme par un accord tacite, nous parlâmes à voix haute de Mallarmé et de Thibaudet : la conversation était nourrie presque exclusivement de citations d'Alessandrini. Puis, dans le Grand Amphithéâtre de l'Université, devant tous les professeurs réunis et une centaine d'étudiants, le haut-parleur annonça en hurlant la guerre. Quelques applaudissements. Quelques drapeaux en ville. Rien d'autre. Chez moi, mon père pleurait en écoutant *Sambre-et-Meuse* à la radio de Paris. Je sortis, je traversai la ville déserte et plongée dans l'obscurité. Dans un café du centre, autour d'un petit orchestre, une cinquantaine de personnes chantait et criait : A Londres ! A Paris ! Je rentrai lentement à la maison, essayant de penser. Un de mes amis disait à ce moment-là qu'il n'y avait rien à faire, que l'Allemagne était victorieuse, et qu'il allait falloir nous adapter au nouveau moyen âge; rien d'autre. Mais quelques jours plus tard, mes collègues de l'Université revenus de la très rapide campagne des Alpes Occidentales, répandaient déjà des nouvelles démoralisantes sur le chaos de notre armée.

Cinq jours après l'entrée en guerre, mon père était arrêté comme « Juif dangereux » et envoyé, menottes aux mains, dans un camp de concentration des Marches, d'où il put pourtant sortir quatre mois plus tard. La peur de se compromettre en aidant la famille d'un Juif créa le vide autour de nous. Ce furent des mois de dur travail et de privations. Cependant la mobilisation avançait lentement. L'afflux des engagements volontaires d'universitaires n'ayant pas eu lieu, le fascisme imagina une sinistre comédie : il fit solliciter par les organisations d'étudiants du Parti l'honneur de combattre. Les universitaires reçurent l'ordre, par échelons, de fréquenter une série de cours pour pouvoir ensuite rejoindre les unités combattantes. En juin 1941, le commandement militaire m'ordonnait de me rendre à Rome pour l'instruction. A ce moment-là, je perdis les contacts que j'avais avec les cercles antifascistes de ma ville. Le fascisme avait atteint son but : vider les universités devenues dangereuses et enrégimenter les étudiants dans la discipline militaire. A la caserne, personne ne parlait plus de fascisme, la vieille idole

patriotique reprenait de la jeunesse. C'était le drapeau, le régiment, l'honneur militaire. Malgré le désordre et la misère de l'armée, la discipline militaire nous ramenait au temps de nos pères, à quelque chose de plus ancien et de plus solide. C'était autre chose. Chez la plupart d'entre nous le truc patriotique eut son effet : la guerre du fascisme était une guerre nationale. Le mot « Patrie » émouvait encore.

Pour toute ma génération, l'expérience militaire fut fondamentale : elle nous apprit avant tout la misère de notre peuple, le bluff de la puissance fasciste et l'horreur de la guerre. Elle mit notre bourgeoisie en contact avec la population paysanne et ouvrière. Que ce fût pour se rencontrer avec elle ou se heurter contre elle. Pour moi, la vie de caserne, de juillet 41 à avril 42, fit tomber le bandeau que j'avais devant les yeux, elle me révéla l'épouvantable inconsistance de ma propre classe sociale. Durant tous ces mois, dans des conditions matérielles souvent très dures, çà et là en Italie, d'abord simple soldat, puis sergent et finalement élève-officier d'infanterie, j'ai vécu avec des centaines de jeunes gens, non plus du milieu intellectuel et raffiné de ma ville, mais de toute l'Italie. Tous ceux-ci, étudiants, en cours d'études ou les ayant terminées, instituteurs, auraient dû constituer la classe dirigeante du futur immédiat. Eh bien, je ne me souviens d'eux qu'avec un dégoût profond : niveau culturel et moral très bas, absence totale d'intérêt pour tout ce qui n'était pas les minuscules avantages immédiats, égoïsme mesquin ou vains propos pseudo-héroïques, inconscience totale vis-à-vis des événements, de la guerre, de tout. Et surtout, conscience de classe infime ou tout à fait inexistante. Seuls se distinguaient quelques fils de propriétaires agricoles du sud, nettement attachés à leurs privilèges, et une mince minorité antimilitariste pour des raisons religieuses ou par antifascisme sous-entendu. Beaucoup souhaitaient aller combattre bientôt, soit par un reste de mentalité rhétorico-héroïque, à base nettement sexuelle, soit par ennui, soit parce qu'ils ne pouvaient plus souffrir une vie normale sans issue, par désir d'évasion, parfois par un impétueux désespoir. Ce fut pendant ces mois que j'entrai en contact avec des antifascistes romains. Je lus le « Manifeste », une histoire du socialisme italien, la biographie de Trotzky; j'eus de longues conversations et de longues discussions. Mais mon refus était encore celui d'un antifasciste crocien; d'un idéaliste, en somme. Refus, comme celui de presque tout le monde, religieux et moral,

et non politique. Mais je commençais à entrevoir de nouvelles choses : à Rome, il y eut des arrestations dans le milieu intellectuel. La moindre ombre alarmait les autorités militaires pleines de craintes. Cependant, ce terrible hiver se passait et la Russie ne pliait pas. On commença à entendre dire que l'issue de la guerre était incertaine. Je fus promu officier et affecté au dépôt d'un régiment qui venait de partir peu de temps auparavant pour la Russie; nous allions avoir à instruire les jeunes recrues de la classe 1923 et puis nous partirions avec elles pour la Russie. Les cantonnements se trouvaient entre San Remo et Vintimille, sur la Riviera. Je perdis à nouveau le contact avec les antifascistes romains. Une nouvelle période commença, l'attente torturante d'un départ pour une campagne détestée. Ce furent les mois les plus désespérés de ma vie. Isolé au milieu d'une trentaine de sous-lieutenants d'infanterie, dont un tiers étaient nettement fascistes, un autre tiers nationalistes et patriotes et le reste indifférents et idiots; impuissant devant l'innocence de ces pauvres recrues physiquement et intellectuellement inadaptées, que nous allions avoir à conduire au massacre presque désarmées, mal préparées, très mal encadrées et affamées de façon incroyable par les rapines de l'Intendance. Durant ces mois, je pensai qu'il n'y avait plus de salut et je désirai en toute lucidité mourir dans la steppe ukrainienne où — ainsi que les nouvelles nous en parvenaient — nos divisions étaient défaites. J'écrivis alors quelques-unes de mes poésies les plus secrètes, celles que je faisais lire seulement à quelques amis; je vécus côte à côte avec les soldats, je connus nos paysans et je fus compris par eux. La lutte contre l'idiotie patriotique des autres officiers devint dure. Cependant, le débarquement allié en Algérie avait eu lieu, et les bombardements massifs sur la ville de Gênes toute proche commençaient. Peu à peu, le sentiment de la ruine s'introduisait chez tous. Puis ce furent les nouvelles de la catastrophe italienne en Russie. Le spectre du départ disparut. Les premiers récits des atrocités allemandes en Pologne et en Russie parvinrent à San Remo. La ville, affamée par le rationnement et en état d'alerte continuel à cause de la présence de sous-marins et de « commandos » alliés, était pleine d'Allemands convalescents de l'Afrika Corps. Les premiers incidents eurent lieu. Les soldats, presque sans exception, étaient farouchement antiallemands, par instinct. La quasi-totalité des officiers répétaient les slogans de cette époque : « Le fascisme est une grande idée, Mussolini est un génie, mais il est

trahi par l'incapacité de ses hiérarques. Les Italiens sont des voleurs et des lâches; les Allemands sont un grand peuple. Il faut résister. L'Honneur, la Patrie, l'Union sacrée, etc., etc... » J'avais réussi à entrer en contact avec un jeune officier florentin comme moi et, avec lui, nous faisions des plans de complots fantastiques.

Mais nous n'avions aucun contact avec le reste de l'Italie, nous ignorions ou nous soupçonnions à peine les arrestations et les persécutions, les grèves qui se préparaient en Italie du Nord. Cependant, la situation se précipitait. Un soir, au rez-de-chaussée d'une villa, des Allemands faisaient bombance et chantaient avec des femmes. Une petite foule misérable regardait, de la rue. Les Allemands fermèrent les fenêtres et la foule resta immobile, songeuse. Je hurlai à ces gens de s'en aller, je leur fis honte. Personne ne souffla mot et tous, peu à peu, se dispersèrent.

Un très grand nombre de gens écoutait Radio-Londres et cela sans en faire mystère; beaucoup, dans le peuple, attendaient avec impatience le débarquement. On nous envoya en Piémont où nous reçumes les restes des divisions massacrées sur le Don. Je n'oublierai jamais ces soldats, les quelques survivants vieillis de ces terribles souffrances, qui chantaient des chansons russes. Ils avaient finalement compris, bien que beaucoup fussent encore sous l'influence de la propagande fasciste qui identifiait souffrance et mort avec Russie et communisme. Les Allemands étaient plus que haïs. Une nuit je vis, de loin, Turin qui flamboyait sous un grand bombardement. A ce moment-là, Mussolini fit un discours. En le commentant, à la table des officiers, deux de mes collègues et moi osâmes braver la peur de nos supérieurs et dire ouvertement ce que nous pensions. A partir de ce moment, on nous appela les « rouges ». La division fut transférée dans une région désertique de la côte toscane. Nous étions presque désarmés. Pendant des dizaines de kilomètres, si les Alliés avaient tenté un débarquement, ils n'eussent trouvé que quelques bataillons, décidés à ne pas se battre, avec quelques mitrailleuses et des munitions pour une demi-heure. Le débarquement en Sicile eut lieu. Les troupes donnèrent de graves signes d'indiscipline. A cette époque, j'eus quelques jours de permission pour aller voir ma famille; et c'est à Florence que me surprit le 25 juillet : le Roi faisait arrêter Mussolini.

Cette même nuit, dans l'incroyable excitation où m'avait mis cette nouvelle, j'écrivis qu'une vie vraiment autre, une vie pleine de sombres imprévus commençait. Quand, le lendemain, je vis la

foule descendre par les rues, dans une joie délirante, et que, pour la première fois de ma vie, on put dire et crier ce que l'on voulait; quand je lus et écrivis les premiers articles pleins d'espoir, je compris que s'était finalement dissipé ce nuage de plomb qui avait pesé toujours davantage, toujours plus durement sur notre vie; que les doutes, les incertitudes, les angoisses ne seraient plus les mêmes qu'avant et que l'on ne pourrait plus jamais revenir à l'époque d'avant.

Hélas, quand je repris mon service au régiment, je me retrouvai en face d'une invraisemblable cécité chez mes collègues. Les supérieurs se retranchèrent tout de suite derrière l'ordre de Badoglio « la guerre continue ». On nous transféra à Milan pour maintenir l'ordre.

A Milan, atmosphère de révolution. Je retrouvai diverses connaissances, des communistes presque tous, dans la suite combattants clandestins, emprisonnés, fusillés. Je ne partageais pas leurs idées politiques; mes sympathies naturelles allaient aux hommes du Parti d'Action, aux libéraux-socialistes, parmi lesquels militaient beaucoup des intellectuels florentins. A cette époque, pourtant, notre éducation politique se faisait à un rythme très rapide, dans le quartier ouvrier où la troupe était cantonnée. Ce furent les étranges « quarante-cinq jours » de Badoglio. Les alliés avançaient et bombardaient sans pitié. En une semaine, nous subîmes quatre épouvantables bombardements de nuit. Milan brûlait, les centaines de milliers de fugitifs maudissaient la guerre et Badoglio et réclamaient la paix. Cependant, la monarchie tentait de se sauver. Le 8 septembre arriva.

L'armistice nous surprit avant que l'œuvre de propagande auprès des troupes eût atteint le degré nécessaire. Les directives qui venaient des partis, réduits alors à la clandestinité, étaient rares et contradictoires. La peur qu'éprouvaient les Allemands invisibles, terrés dans les campagnes, était énorme. Vingt minutes après la nouvelle, je cours à la caserne, fendant la foule des ouvriers qui voulait l'envahir, je retrouve un officier communiste, et, profitant de l'enthousiasme des soldats qui crient déjà : Mort aux Allemands! je tente de faire sortir nos détachements armés. Incidents entre les officiers, indécision des soldats et de nous-mêmes. Ma tentative finit mal, mon collègue et moi sommes enfermés à la caserne et surveillés. Le lendemain, l'ordre arrive de quitter Milan. Mes supérieurs, considérant comme dangereuse ma présence au

régiment, me détachent en patrouille avancée, avec sept soldats, dans la campagne milanaise. Autour de nous, la désagrégation et le chaos. Le peuple réclame en vain des armes, les généraux trahissent l'un après l'autre, les Allemands se rapprochent. Les désertions en masse commencent. La journée du 10 septembre se passe ainsi, sans ordres, sans savoir que faire, sans contacts avec les commandos. Dans la nuit, dans une masure, la radio nous apprend la capitulation de Milan : nos troupes devront collaborer avec les Allemands Peu après, en effet, une estafette nous rejoint avec l'ordre de nous replier vers la ville. Je réunis mes sept soldats. Et nous n'avons pas besoin de beaucoup de paroles pour nous comprendre : nous ne retournerons pas à Milan. Après avoir caché nos fusils et nos quelques chargeurs, nous cherchons des vêtements civils et nous nous dispersons dans la campagne.

Habillé en paysan, je rentre à Milan, le matin suivant. Je sais que pendant la nuit une dizaine d'officiers du bataillon ont déserté. Certains rejoindront les partisans, d'autres la lutte clandestine, d'autres enfin passeront dans l'armée fasciste. Les fascistes les plus fidèles qui sont rentrés dans Milan, seront déportés en masse avec les troupes qui restent, en Allemagne d'où ils reviendront, hélas ! pour la plupart, poussés par le désespoir et par la faim, comme troupes de l'armée républicaine fasciste. J'assiste à l'entrée en vainqueurs des Allemands et je réussis à m'éloigner de la ville avant qu'ils organisent les grandes rafles dans les gares et dans les trains. Encore une fois je suis privé de contacts. Je me réfugie chez des gens que je connais qui ont une villa sur le lac de Côme. Mais le fils de mon hôte, fasciste farouche, est attendu de jour en jour. Les Allemands occupent villes et villages, les premières nouvelles concernant des massacres et des déportations de Juifs arrivent. Puis la nouvelle de la libération de Mussolini à l'hôtel du Gran Sasso. Dans l'illusion d'une rapide conquête de l'Italie du Nord par les Alliés, je décide, avec quelques personnes de connaissance rencontrées au bord du lac de Côme de fuir en territoire suisse. La nuit du 13 septembre, la frontière est franchie, dans la montagne du lac de Côme.

A Lugano, j'entre en relations avec de nombreuses personnalités politiques antifascistes de l'émigration. Les autorités suisses dirigent les réfugiés italiens qui affluent toujours plus nombreux vers des camps d'accueil de la Suisse centrale. Après trois mois de *Fluechtlingslager*, grâce à l'intervention d'un pasteur évangéliste,

j'élis domicile à Zurich. Pendant les sept mois suivants, j'entre en rapport avec les organisations politiques italiennes, je travaille à la propagande dans nos camps militaires, je donne quelques leçons, j'écris et surtout, je lis des textes politiques et des livres alors introuvables en Italie. Je collabore à la presse italienne et suisse. Au mois de mai 1944, j'entre au Parti Socialiste Italien d'Unité Prolétarienne. En juin, les autorités fédérales m'envoient dans un camp de travail où j'ai des échanges actifs avec des réfugiés de toutes les nationalités. Cependant le débarquement en Normandie a eu lieu, et la libération de Paris; et les partisans du Nord ont libéré la Valdossola, tout près des frontières suisses. Avec l'aide des dirigeants du Comité de Libération italien, je fuis de Zurich à Lugano, je passe clandestinement la frontière et je rejoins Domodossola, libre république des partisans (octobre 1944). Mais les forces allemandes et fascistes ont le dessus sur les formations de partisans qui n'ont reçu aucune aide des Alliés. Nous évacuons Domodossola, et la défaite des formations de partisans me conduit de vallée en vallée, de retraite en retraite. Jusqu'à ce que, le 17 octobre, tandis que par d'autres cols des milliers et des milliers de montagnards et de partisans se réfugient en Suisse, j'échappe de justesse aux Allemands qui nous poursuivent et par une marche exténuante, dans la neige à trois mille mètres d'altitude, j'atteigne la Canton du Valais. Interné à Brigue, puis à Lausanne, je passe l'hiver avec un groupe de jeunes paysans italiens et je reprends ma collaboration à la presse, et mes études.

Je réussis à rejoindre Milan dans les premiers jours de mai, et je trouve la ville en pleine phase révolutionnaire. Une grenade fasciste tue deux partisans près de moi. Je commence tout de suite ma collaboration à l'*Avanti!* le journal du Parti. De retour à Florence, j'ai la joie de retrouver ma famille en vie, malgré les durs moments qu'elle a dû traverser.

Je suis ensuite revenu à Milan, où j'ai travaillé comme rédacteur à la revue *Il Politecnico* dirigée par Elio Vittorini, tout en collaborant à de nombreux autres journaux. Je n'ai plus d'activité politique directe, convaincu qu'il est nécessaire avant tout de chercher à faire bien ce que l'on sait faire. De mes amis de jadis, presque tous militent dans le parti communiste, quelques-uns dans le parti socialiste, quelques-uns dans le parti d'action. J'ai publié un petit livre de vers et j'écris sur la poésie, sur le théâtre et sur les romans. J'ai épousé une jeune fille que j'ai connue en Suisse.

La vie quotidienne est très dure, les difficultés économiques augmentent tous les jours, et aussi le désespoir causé par une situation politique équivoque, la volonté d'en sortir et en même temps la conscience que notre génération ne pourra jamais se libérer des résidus d'un monde vaincu, pas plus que des ruines qui encombrent les rues. Je pense souvent à quitter l'Italie. Comme actuellement je me trouve sans emploi, je voudrais pouvoir me passer des collaborations aux journaux et peut-être irai-je enseigner dans des écoles secondaires pour pouvoir écrire les deux ou trois livres que j'ai dans la tête.

Franco FORTINI.

(*Traduit par Michel Arnaud.*)

UNE HISTOIRE INTERMITTENTE

Le présent désarroi de l'opinion publique italienne appelle des commentaires qui ne sont pas tous d'ordre contingent. Il y a trois ans, les tendances de l'Italie tout entière étaient à gauche, une gauche qui allait des Communistes au Parti d'Action, une gauche qui croyait en tout cas à la nécessité de larges réformes sociales. Il était courant d'entendre des propos extrémistes venant d'intellectuels. Les périodes d'oppression et de conspiration mettent toujours un accent extrémiste sur les propos des hommes et par une sorte de réaction romantique, et parce que l'avenir semble s'ouvrir sur un monde que l'on imagine idéal à la lueur de cette solidarité que le péril commun a cimentée; et parce que fait défaut la partie adverse dépassée par la résistance de ces hommes et de ces espoirs. A la lueur du soleil, dans la lutte politique réelle, les programmes se distinguent, et beaucoup d'extrémistes se replient sur des positions qu'ils jugent plus raisonnables. Cependant, un autre phénomène se fait jour : l'oubli des maux et des dangers passés, auxquels les inévitables maux présents prêtent les couleurs du souvenir.

Bref, il y a trois ans, n'importe quel Italien pouvait se déclarer prêt à tous les sacrifices matériels et pécuniaires pour la solidarité de toutes les classes. Il n'est pas besoin maintenant de décrire cet état d'âme à trois ans de distance. Mais le désarroi de l'opinion publique en Italie ne peut s'expliquer aussi superficiellement. Une explication fondamentale, c'est que la lutte politique en Italie est de date trop récente, et que, des luttes du Risorgimento à maintenant, elle a connu peu de périodes

où elle ait pu se dérouler avec continuité et en faisant des conquêtes durables, où elle ait pu échapper aux réactions extrêmes qui font les crises. Cela revient à dire que la liberté italienne est toujours en crise à cause du peu de temps qui est laissé aux institutions démocratiques pour manifester leurs vertus et pour agir sur les consciences. Nous pouvons faire remonter l'histoire de la liberté italienne aux mouvements napolitains de 1799. Depuis lors, que ce soit par les armes étrangères ou par les révolutions et les réactions intérieures, la liberté italienne a connu de plus longues périodes d'étouffement que de développement naturel. Faute d'une longue période de liberté parfaite, effective et stable, tous les mouvements qui se sont opposés à elle et toutes les explosions de révolte se sont attribué le rôle de vraie démocratie, confondant la liberté avec la tyrannie, appelant liberté vraie la dictature par un singulier processus mental qui est le plus dangereux caractère de notre formation. Les alternatives de la liberté italienne pendant, maintenant, un siècle et demi, ont empêché la constitution d'une vraie classe dirigeante éduquée pour l'exercice du pouvoir; de même l'alternative des fortunes politiques a toujours créé des classes entières de chômeurs, sans autre métier que l'exercice du pouvoir ou celui qui consiste à être les clients du pouvoir. Étant donné qu'il n'y a jamais eu en Italie de vraie révolution, mais bien des coups d'État et des réactions plus ou moins larvées, notre société se traîne derrière les restes de toutes ses aventures et de toutes ses crises, qui ont été nombreuses. Et tant d'alternatives ont créé un état caractéristique qui est l'absence d'exercice de la liberté. La facilité avec laquelle nous nous jetons dans la dictature pour ensuite la détester, cette forme d'esprit caractéristique qui fait craquer, ridiculise, et, à la fin, rend catastrophiques les dictatures auxquelles on feint de croire, mais auxquelles on ne croit pas, auxquelles on feint de collaborer mais auxquelles, en réalité, on tend des embûches et l'on fait opposition, cette forme d'esprit a pour effet d'alimenter en nous un mépris politique qui s'abat ensuite sur l'exercice même de la liberté. En somme, nous sommes enclins par tradition à détester et à

mépriser les gouvernants quels qu'ils soient, parce que nous sommes habitués à détester les abus du pouvoir après les avoir sollicités, et parce que nous fait peur la lutte que comporte nécessairement la civilisation.

De la révolution napolitaine à aujourd'hui, les périodes de changements politiques de notre histoire se produisent presque tous les vingt ans. Qu'il suffise de rappeler les puériles illusions qui accueillirent l'invasion napoléonienne de notre territoire, et puis la restauration, et puis les mouvements libéraux qui ont donné des victimes au nombre desquelles figure Pisacane, et puis l'avènement des gauches, et puis la réaction de 1898 : la plus longue période de liberté italienne et la plus féconde occupa les quinze premières années de ce siècle, elle cessa en 1915 et cette interruption devait durer jusqu'en 1943. Combien elle nous a coûté, nous le savons. De la sorte, les citoyens ne s'habituent pas à une conquête graduelle de la liberté, mais ils la reçoivent brusquement comme par une distraction et par une cassure de l'histoire, et ceci en général pendant des périodes de calamité publique. Les problèmes de la libre vie en commun se présentent tous à la fois, et très peu d'entre nous sont en mesure de les résoudre. Les tendances extrémistes, de droite ou de gauche, prévalent naturellement, chacun craint la fin du monde alors qu'il ne s'agit que de la lutte quotidienne de tous les peuples civilisés et libres. Jusqu'au moment où les consciences, qui ne sont pas habituées à la lutte, qui sont même lasses de lutter au bout de peu de temps, se rappellent seulement du passé les instants où la lutte n'était pas apparente, oubliant qu'elle couvait dans l'esprit de chacun et au cœur de chaque famille. Finalement, la défense des libertés civiles, après avoir d'abord progressé, se réfugie dans le mythe du temps sans lutte apparente et se dirige vers d'autres rochers et vers d'autres bastonnades. C'est pourquoi les périodes de relative liberté de notre vie nationale se distinguent par l'abus de la liberté, par un exercice illimité de la liberté individuelle, de la liberté d'opinion, de la liberté de presse.

Les victimes désignées de ces phénomènes sont les partis

de gauche, et ceci non seulement parce qu'ils convoient les catégories qui ont le plus besoin de réformes sociales, mais parce que, aux moments d'urgence et de crise, ce sont les partis populaires qui assument la charge de la chose publique et qu'ils s'usent vite. Les crises usent n'importe qui ; dans une situation catastrophique, on est enclin à mettre sur le dos de ceux qui gouvernent la catastrophe qu'on a provoquée justement en renonçant à la liberté. On prétend, en somme, résoudre en une seule fois les problèmes que l'on diffère de résoudre depuis des dizaines d'années, sinon depuis des siècles, et ceux qu'ont accumulés les défaites. Dans de telles circonstances, les consciences, après le premier élan sincère, se replient sur elles-mêmes et retombent dans la vieille habitude, que tant de sombres années ont imprimée en elles, d'étudier et de scruter le visage du vainqueur de demain. Se défiant de l'histoire, comme elles ont appris à le faire pendant tant d'années, se défiant de la lutte, elles ne croient pas que le moment présent demande justement qu'on agisse avec sincérité pour conjurer de nouvelles menaces de catastrophes. De problème moral, la lutte politique tombe ainsi à une question d'opportunité et de double jeu; c'est à ce moment que se produit ce vide où tous les coups contre la liberté peuvent réussir. Faute de la conquête graduelle des effets bienfaisants de la liberté, le Pays a ainsi l'impression de sortir d'une vague de chaos pour rentrer dans les limites de la normalité. Et, au début, puisque les nations vivent et progressent même à travers les plus effroyables catastrophes, les premiers bienfaits matériels semblent confirmer l'illusion que le salut réside dans l'étranglement de la liberté. Entre temps, beaucoup d'efforts se sont usés, beaucoup d'hommes se sont épuisés, beaucoup d'idées ont péri; et les forces qui se sont usées, ce sont justement ces forces progressistes qui se manifestent aux moments critiques de la vie nationale, qui supportent le poids de la crise et dont le nom reste fatalement lié à la crise. D'une vague de gauche, dans laquelle la dame la plus distinguée se serait sentie diminuée si elle n'y avait pas fait profession de révolutionnaire, on passe à l'horreur de tout ce qui est populaire. Ce qui revient à dire que les

conquêtes sociales d'un peuple qui a à résoudre des problèmes graves et historiques se produisent seulement dans ces intermittences où la liberté est désordre et licence.

Ainsi les problèmes sont-ils remis d'année en année et de décade en décade : et c'est naturellement par une préparation souterraine de revendications et d'instincts de violence qu'ils trouveront un jour leur couronnement dans une explosion plus réussie. Il suffit de penser à la manière dont se sont reproduites les révolutions sanglantes dans les Pays qui les ont une fois déjà accomplies pour se rendre compte qu'elles explosent à la fin par l'effet de longues et graduelles épreuves, par l'effet d'une série d'étouffements. C'est dans cet éclairage que s'expliquent les sauvages épisodes qui se produisent par intermittences dans toutes les sociétés et dans la nôtre. Il ne serait pas mauvais de réfléchir un peu à ces choses : et de ne pas ajouter d'autres victimes à cette tragédie de la liberté qui, jusqu'aujourd'hui, a distingué notre Pays.

Corrado Alvaro.

(Traduit par Michel Arnaud.)

LA CLASSE DIRIGEANTE ITALIENNE

L'étude, nécessairement sommaire, de la nouvelle classe dirigeante politique italienne, de ses différenciations internes et de ses tendances communes, et, aussi, de sa formation humaine, politique et culturelle, est précisément le but essentiel du présent article.

Considérer séparément les partis de la coalition gouvernementale, les partis qui sont le plus largement suivis par le peuple, c'est-à-dire le parti démo-chrétien, le parti socialiste, le parti communiste et le parti républicain-mazzinien; choisir dans chacun de ceux-ci quelques figures représentatives et les présenter au lecteur, serait sans aucun doute la manière la plus facile de procéder et peut-être la plus sûre du point de vue journalistique. Mais ce serait, à mon avis, une méthode d'analyse trop schématique et trop superficielle. Il serait plus difficile de découvrir ce qui unit ces hommes, même dans leurs différences et dans leurs contradictions : et c'est justement à cause de ces éléments communs que l'on trouve dans les expériences, dans les idées, dans les programmes de la nouvelle classe dirigeante antifasciste que l'on peut encore ne pas désespérer, que l'on peut encore agir avec une foi raisonnée en vue d'une consolidation et d'un développement pacifiques de la démocratie italienne. En abordant donc l'étude des hommes qui sont les dirigeants politiques de l'antifascisme et qui forment aujourd'hui le Gouvernement italien, il faudra avant tout examiner un premier groupe, qui est le premier non pour la commodité de l'exposition mais par sa position dans le passé et par sa fonction dans le présent. C'est celui des centaines d'hommes (je parle des vivants, de ceux qui n'ont pas été tués) qui ont combattu sans interruption le fascisme depuis

sa naissance jusqu'à son écroulement, risquant chaque année et souvent chaque jour, leur situation sociale, leur liberté, leur santé ou leur vie. Il est intéressant de noter tout de suite que c'est à cette élite de combattants de la liberté qu'appartiennent les leaders des partis socialiste, communiste et républicain et le secrétaire général de la Confédération générale italienne du Travail. Pietro Nenni, le leader socialiste, a été persécuté par le fascisme italien, par le nazisme et par le fascisme français. Il a lutté en France, il a combattu en Espagne, il a conspiré en Italie, où il a été parmi les animateurs et les dirigeants de la résistance après le 25 juillet et le 8 septembre 43.

On connaît bien la contribution apportée par Palmiro Togliatti, secrétaire général du Parti communiste italien, pendant son exil, à l'élaboration de la ligne politique communiste qui a conduit à l'union des forces démocratiques et populaires et des nations aimant la liberté contre l'offensive fasciste. Ce qui est moins connu, à cause du caractère de l'homme qui répugne à toute publicité, c'est le courage personnel du leader communiste qui n'est sorti vivant de dangers mortels que grâce à son sang-froid et à sa sagacité dans la lutte clandestine, à Turin, en 1922, quand les bandes fascistes donnèrent l'assaut aux journaux ouvriers; à Madrid, encerclé par les franquistes, aux dernières heures de la résistance espagnole, à Paris, dans les prisons du fascisme français (que tant d'antifascistes italiens ont, hélas, connues).

La vie de Randolfo Pacciardi, secrétaire politique du Parti républicain italien, est tout entière, également, une succession de persécutions et de luttes; son nom est particulièrement lié à la défense de la république espagnole, car Pacciardi a été le premier commandant du premier bataillon Garibaldi.

Giuseppe Di Vittorio, le manœuvre des Pouilles qui est aujourd'hui à la tête de six millions de travailleurs italiens de toutes confessions, unis pour la première fois dans l'histoire de l'Italie et de l'Europe, dans une grande et unique organisation syndicale, a, lui aussi, parcouru une semblable route : lutte, exil, dangers et persécutions. Nous ne la retraçons pas, de crainte d'insulter au sacrifice, à la ténacité et à la foi de ces

hommes, en relatant avec monotonie des circonstances toujours semblables. Néanmoins notre attention doit encore s'arrêter sur « Peppino » Di Vittorio à cause d'un autre aspect de sa personnalité : son origine sociale. Di Vittorio est un manœuvre de Cerignola. Pour un Italien, d'autres explications sont inutiles. Manœuvre de Cerignola, manœuvre des Pouilles, cela veut dire faim, chômage pendant huit mois de l'année, cela veut dire des maisons sans air et sans lumière, cela veut dire ignorance. Les conditions de vie des travailleurs italiens, dues au caractère arriéré de l'économie du pays, au développement tardif, pénible, toujours incomplet de la démocratie en Italie, ont été telles, même avant le fascisme, qu'elles ont rendu très difficile la formation de cadres dirigeants ouvriers et paysans. Le fascisme a rendu, soit par les conditions générales créées par sa dictature, soit par une politique particulière à lui et très attentive en ce domaine, encore plus difficile un tel processus. Dans les prisons fascistes — ce ne sont pas des légendes, c'est de l'histoire — des ouvriers antifascistes ont été souvent punis de jours et de jours de « planche, pain et eau », pour avoir été surpris alors qu'ils se faisaient enseigner l'orthographe italienne ou l'histoire. Pourtant, avec une énorme peine, la classe ouvrière italienne a fait sortir de son sein, précisément pendant les vingt années du fascisme, les meilleurs « cadres » qu'elle ait jamais eus. Ils ne sont que quelques centaines d'hommes, c'est vrai, mais quels hommes! Soit, par exemple, un dirigeant ouvrier qui n'est pas des plus connus et qui est donc plus typique : un forgeron de Pérouse, Armando Fedeli, aujourd'hui député communiste à l'Assemblée Constituante. Homme d'une très vaste culture, il possède au moins cinq langues, il connaît à fond l'histoire, l'économie, la philosophie. Il s'est construit lui-même les premières bases de sa culture, pendant les années qu'il a passées en cellule, observant avec une incroyable ténacité un horaire d'études de huit à dix heures par jour pendant de nombreuses années. Les prisons destinées à supprimer les dirigeants des travailleurs, se sont transformées — mais combien de victimes, combien de sacrifices! — en Universités

politiques et culturelles pour les travailleurs d'avant-garde. Et ce groupe d'hommes — ouvriers, manœuvres, paysans — qui se sont formés comme dirigeants dans la lutte antifasciste, est peut-être le capital le plus précieux de la nouvelle démocratie italienne.

Nous n'avons pas voulu faire de distinctions fondamentales entre ceux qui ont combattu sans trêve pour la liberté, même si l'un a lutté surtout en Italie et l'autre en exil; l'un en prison et l'autre en liberté. Une analyse plus attentive nous amènerait certainement à découvrir des différences, que je considère néanmoins comme secondaires en regard de l'empreinte fondamentale qui est commune à tous : l'antifascisme actif, l'antifascisme combattant et militant. Chercher à comprendre la signification politique plus profonde de cette commune empreinte sera notre tâche sous peu, quand nous aurons parlé du second des groupes en lesquels peuvent se subdiviser les dirigeants antifascistes. Ce second groupe est formé d'hommes qui ont résisté au fascisme (avec plus ou moins de cohérence et d'énérgie) pendant les premières années de pouvoir de la dictature (ou qui se sont repentis, tôt ou tard, d'une approbation initiale); qui se sont ensuite retirés de la lutte après les lois d'exception de 1926 et qui ont vécu pendant de longues années, parfois ignorés, parfois importunés ou carrément persécutés par le fascisme, conservant leur dignité d'hommes amoureux de la liberté; qui, finalement, ont repris la lutte, à la veille de l'écroulement du fascisme, et qui ont su tenir avec courage leur place de dirigeants, durant la période de la lutte armée contre l'invasion allemande. A ce groupe appartiennent l'honorable De Gasperi, chef de l'actuel Gouvernement et secrétaire du Parti de la Démocratie chrétienne, et, avec lui, les meilleurs dirigeants démocrates-chrétiens. Par exemple, Achille Grandi, vice-secrétaire de la C.G.I.L. (C.G.T. italienne) organisateur des syndicats « blancs » catholiques avant le fascisme, belle et droite figure d'antifasciste et de défenseur de la cause des travailleurs.

Essayons de faire maintenant une statistique sommaire; c'est-à-dire, voyons auquel des deux groupes appartiennent,

et dans quelle proportion, les dirigeants des principaux partis. Au premier groupe — aux hommes de l'antifascisme militant — appartiennent *tous* les principaux dirigeants communistes; *beaucoup* de dirigeants socialistes et *beaucoup* de dirigeants des groupements démocratiques mineurs qui sont proches des grands partis ouvriers, comme le Parti d'action; *plusieurs* dirigeants du Parti républicain; *presque aucun* dirigeant démo-chrétien de premier plan. Au second groupe — au groupe des hommes qui ont gardé leur foi à la cause de la liberté mais qui, pendant de longues années, n'ont ni organisé ni animé la lutte pour la libération, groupe que j'appelle celui de l'antifascisme *statique* — appartient une grande partie des dirigeants démo-chrétiens : pour les autres partis, il faut inverser la classification.

Mais les hommes de ce second groupe se trouvent en grand nombre parmi les libéraux. Et c'est là un fait important dans l'analyse des nouvelles classes dirigeantes, — quoique le parti libéral italien ne puisse plus être considéré, à cause de l'activité qu'il a déployée surtout dans les derniers mois, comme un parti antifasciste, puisque il a favorisé et continue à favoriser, par son action (directement ou indirectement) les forces de type fasciste qui menacent dangereusement la démocratie italienne, plutôt que de leur faire front et de les combattre.

Que l'on ne croie pas que nous voulions dresser une échelle de mérite antifasciste. La distinction entre antifascisme militant et antifascisme statique a retenu notre attention à cause des tendances politiques dont sont sorties les deux positions et qui ont été déterminées par ces deux positions. Les hommes de l'antifascisme militant n'ont jamais hésité dans la lutte contre le fascisme, non seulement et non tant par courage personnel et par esprit de sacrifice, que parce qu'ils avaient compris que l'ennemi, le seul ennemi, était à droite. A cause de cela, ils n'ont pas connu, ou ils ont surmonté l'incertitude; l'indécision des autres, des antifascistes solitaires et immobiles, qui craignaient plus ou moins d'imaginaires révolutions rouges, qui étaient plus ou moins obsédés par l'idée — combien fausse,

les faits l'ont ensuite démontré — du communisme ennemi de la démocratie.

Les mêmes raisons qui ont diversifié leur attitude autrefois la diversifient aujourd'hui. Tandis que Nenni, Togliatti et Pacciardi savent très bien en quoi consiste et où se trouve le danger d'un nouveau fascisme, et savent que c'est là, et là seulement, ce qui menace la liberté, De Gasperi hésite parfois à rompre définitivement avec des forces qui ne sont pas libérales, parce qu'il les juge un utile « contre poids » au péril rouge. Ce que j'affirme là s'est manifesté très clairement durant la lutte qui a précédé l'avènement de la République, lorsque la direction du parti démocrate-chrétien a continué jusqu'au dernier moment de jouer deux parties sur deux échiquiers et s'est maintenu dans des positions d'équilibre, d' « agnosticisme » (et même, en substance, a joué sérieusement sur l'échiquier de la monarchie fasciste et non sur celui de la République démocratique). Or, un phénomène comme l' « agnosticisme » constitutionnel des dirigeants démo-chrétiens n'est justement rien d'autre que la conséquence logique de leur antifascisme immobile de jadis qui, à son tour, faisait suite à leur faiblesse, et parfois à leur docilité vis-à-vis du fascisme dans l'âpre lutte politique du premier après-guerre, et dans les premières années après la marche sur Rome.

Nous sommes ainsi peut-être arrivés au centre du problème. Éliminer radicalement le danger d'une nouvelle offensive de type fasciste n'est pas possible, en Italie, à cause de la nature même des forces de bases du fascisme, sans frapper durement les groupes privilégiés qui ont été partout le fondement social du fascisme; les « deux cents » familles, comme on disait naguère en France. Être antifasciste à fond n'est pas possible si l'on ne veut pas rénover la structure politique et sociale du pays : la rigueur de la logique antifasciste exclut la possibilité du conservatisme, de l'équilibre politique et social pré-fasciste, du « libéralisme » classique. L'antifascisme militant de jadis est, justement à cause de son orientation politique d'alors, l'antifascisme conséquent d'aujourd'hui. La conception que le libéralisme classique avait de l'État ne peut être acceptée

par l'antifascisme conséquent : car cette conception amène aujourd'hui à confondre l'ordre avec la répression brutale, l'autorité de l'État avec la défense des privilèges, la légalité avec le mousqueton des carabiniers. (Ces mots ne sont pas de nous : c'est le jugement porté sur le Parti libéral italien par un groupe de personnalités libérales qui ont quitté ce parti il y a quelques mois.) C'est pourquoi l'antifascisme conséquent veut, en même temps que des réformes sociales radicales, que l'on mette fin à la prédominance économique des groupes financiers et terriens nécessairement fascistes, c'est-à-dire une réforme radicale qui fasse de l'État le bastion des libertés populaires, en lui enlevant le caractère d'instrument de défense des classes privilégiées qu'il avait au temps de la démocratie pré-fasciste.

Il semble à l'auteur de ces lignes que l'on ait déjà réussi à dégager les tendances politiques communes aux communistes, aux socialistes et aux républicains, tendances qui permettent de parler d'une large partie de la classe dirigeante née de l'antifascisme comme d'une nouvelle classe dirigeante. Ce sont : l'antifascisme conséquent, la ferme volonté de liquider les groupes économiques privilégiés, terrain de culture du fascisme, et de défendre, en conséquence, par des mesures concrètes le bien-être des travailleurs et la paix du pays; le refus du « libéralisme classique », de son idéologie et de sa praxis politique (refus qui n'est, du reste, qu'un plus haut sentiment de responsabilité devant les précieuses conquêtes de la liberté). La Démocratie Chrétienne saura-t-elle secouer les liens qui l'enchaînent aux classes privilégiées et qui la maintiennent dans une position d'incertitude ou mieux de conservatisme étroit, de politique préfasciste? C'est là le vif espoir des démocrates italiens, espoir qui a sa justification dans la volonté de rénovation des travailleurs qui suivent le drapeau de la Démocratie chrétienne et dans la tragique expérience des erreurs de la faiblesse et de la complicité vis-à-vis des forces de la réaction chez les dirigeants actuels du parti démo-chrétien.

(Traduit par Michel Arnaud). Lucio Lombardo RADICE.

NOTES SUR L'HOMME D'ORDRE

Les Italiens passent proverbialement pour des hommes qui ne tolèrent aucune discipline et à qui la solidarité répugne, farouchement individualistes, chicaneurs, querelleurs, rebelles. Stendhal les dépeint de la sorte, et tous les voyageurs du XIXe, parcourant les routes d'Italie, se retournent pour regarder chaque Italien et voient en lui un type singulier, tous les habitants de ce pays n'étant semblables que dans le fait qu'ils sont tous dissemblables.

En tout cas, ce peuple bruyant, querelleur, rebelle, individualiste, craint profondément et comme par instinct la Révolution et la Réforme morales. Ce n'est pas la peur de la mort, que la plupart sont prêts à affronter ne serait-ce que par inertie, ni encore moins celle des ennuis et des privations dont ils ont l'habitude quotidienne, mais seulement la peur d'avoir à soumettre à une pénible critique personnelle leurs mœurs et leurs actes et d'éveiller un monstre que les cloches de milliers de clochers ont pour office d'endormir de leur chant vespéral : la conscience.

L'ordre qu'aime un certain homme d'ordre en Italie [1] est celui qui tient la conscience le bec dans l'eau et assure à l'injustice le « sommeil du juste ». Il n'est pas vrai que cet homme d'ordre soit exclusivement un conservateur de biens matériels, un avare, un ladre, un égoïste; dans certaines régions et dans certaines familles, on le trouve prêt à changer d'état et de condition sociale pourvu que ce changement ne se produise pas à la suite d'un effort de sa conscience, d'une condamnation morale, d'une controverse fati-

1. L'auteur de ces notes n'a pas la prétention de faire ici l'histoire de l'homme d'ordre italien, mais seulement celle d'un certain homme d'ordre qu'il connaît assez bien. Il se peut que son expérience ait été heureuse au point que l'exemplaire étudié par lui puisse être considéré comme un modèle; mais le contraire est également possible.

gante. Il accepterait même une société communiste, à la condition que l'ordre nouveau soit déjà un fait accompli et qu'il ne suppose pas et ne comprenne pas une âpre critique contre certaines formes de vie.

Les critiques, les moralistes, les réformateurs sont, pour lui, le *désordre*, et il n'a jamais assez de policiers à qui confier le soin de capturer ce genre de gens.

Si les hommes politiques abusent pendant quelque temps de la critique et du doute, il les nomme avec mépris des politiciens; si les discours à la Chambre se prolongent trop, il demande avec violence que la Chambre soit fermée, et savoure avec l'esprit une phrase de 1922 : « J'aurais pu faire de cette morne et grise salle un bivouac pour mes manipules »; et ceci non parce qu'il aime les paroles rares et les actes; mais parce qu'il redoute que, à force de parler, on ne dépasse les limites de la discussion technique et que l'on n'en arrive à la critique des mœurs et au moralisme. Selon lui, la politique doit se tenir le plus loin possible de la moralité (comme si les révolutions n'étaient pas, elles aussi, de la politique) et il cite à chaque pas Machiavel pour engager ses concitoyens à se tenir tout près de la réalité et à se contenter exclusivement de bien administrer (on ne comprend pas du reste pourquoi ses concitoyens devraient bien administrer pour lui, si les principes du bien faire et du mal faire sont totalement négligés dans sa politique.)

Il parvient à s'entendre même avec des brigands, mais en aucun cas avec un esprit protestataire, honnête, inquiet et inquiétant. M. G. T... de Palerme a passé une soirée très agréable en la compagnie d'un fameux bandit qu'il reçut dans sa villa à la campagne et avec qui, une fois la table débarrassée, il conversa jusqu'à trois heures du matin. L'invité fit allusion avec beaucoup d'esprit à ses crimes et M. G. T... tressaillit de volupté à la pensée qu'un homme aussi terrible lui demandait pardon toutes les fois que, pour allumer sa pipe, il grattait une allumette sur le sol. Exactement un an plus tard, le même M. G. T... passa une soirée terrible à Palerme en compagnie d'un professeur de philosophie qui, à un certain moment de la conversation, déclara qu'une patrie qui plie sous la tyrannie ne peut se considérer comme une patrie et n'a plus le droit de prétendre à l'amour et au respect de ses enfants. Sans doute, avait-il mis trop de gravité dans sa déclaration, parce que les moralistes italiens ont le malheur de devenir « marmoréens » au moment où ils font une déclaration solennelle, mais à la fin du compte c'était

un homme honnête, pauvre, droit, et il n'avait même pas tué une mouche. Il est un peu étrange que M. G. T... ait gratifié justement ce brave homme du qualificatif de « criminel », alors qu'il continuait à considérer le bandit, auteur de vingt-cinq crimes, comme un « homme d'esprit ». D'ailleurs, le jour où ce dernier fut victime d'un vol de la part d'un berger au début de sa carrière de malandrin, il alla trouver un député de ses amis pour le prier de faire un discours à la Chambre afin de défendre le maintien de la peine de mort contre les gens qui volent « à une époque aussi difficile que celle qui suit une guerre désastreuse ».

L'unique feuille imprimée qui rassérène aujourd'hui son visage, c'est l'hebdomadaire *l'Uomo qualunque* qui, avec fougue et brutalité, découvre ou invente les taches des hommes qui sont réputés ou qui se disent sans tache. Il n'admet pas qu'existent des hommes sans tache; et c'est là une présomption qui provoque tout de suite sa colère. Les héros de la moralité, s'ils ont même jamais vu le jour, sont tous morts depuis des siècles; il a hâte de savoir qu'autour de lui il n'y en a même pas un, que ses concitoyens tenus pour tels cachent eux aussi leur tache et sont donc semblables à lui. L'hebdomadaire *l'Uomo Qualunque* [1] sert avec beaucoup de scrupule et de minutie ce désir qui est le sien de voir l'horizon débarrassé de la plus petite ombre ou du plus petit soupçon d'honnêteté et de dignité. La lecture des fautes de ceux qui se prétendent innocents le met en extase. Après cette lecture, tout, depuis l'endroit où il est assis jusqu'à celui où le ciel se confond avec la mer, tout est devenu boue et honte, et ne peut donc même pas s'appeler boue, mais est la vie même (ici, l'homme d'ordre devient pathétique), la pauvre vie humaine, dépouillée de tout mensonge et de toute velléité. « Ainsi sont faits les hommes, c'est là leur nature; celui qui cherche à les réformer est un fou criminel qui se propose de troubler l'ordre. Police, police! Qu'on allume le bûcher! Qu'on brûle cet homme et qu'on l'extermine! »

1. Cet hebdomadaire est lu aussi par le pauvre diable qui, en apprenant par cœur les péchés de certains nouveau-venus de la politique, se défend contre ceux qui s'érigent hautainement en justiciers devant lui et qui, au nom de mérites patriotiques, hier fascistes et aujourd'hui antifascistes, lui arrachent son emploi et son salaire. Le pauvre diable est assailli, en Italie, de tous côtés par des gens qui ont bien mérité de la patrie et qui croient mériter que lui meure de faim cependant qu'ils mangeront son pain. Mais l'homme d'ordre, en lisant ce journal, ne se défend pas de la misère : le danger contre lequel il combat de toutes ses forces est d'avoir à se sentir coupable alors même que sur son péché, qu'il commet à bon escient, descend, chaque nuit de Noël, l'absolution du confesseur.

Une telle façon de considérer les choses du monde est très voisine du point de vue du philosophe, de l'historien et du poète, et toutes les fois, en fait, où elle réussit à se débarrasser de tout égoïsme, elle est source de pensée et de poésie. Mais, malheureusement, cela devient toujours plus rare en Italie : la malhonnêteté qui s'abrite derrière un tel refus de la critique et de la réforme devient toujours plus grave; la corruption qui ne veut pas être dérangée et interrompue dans son processus destructeur, toujours plus noire.

Et qui nous a amenés à ce point? Des vices et des vertus unis ensemble : le scepticisme, l'humanisme, la compréhension, la foi, la lassitude, la sagesse, la miséricorde et l'égoïsme, vertus et vices qui se donnent à tour de rôle la main et qui se mettent d'accord tantôt pour engendrer *Les Fiancés* ou le *Roland Furieux* ou tantôt pour aggraver la malhonnêteté, obéissant à un pacte qui depuis quelques années penche trop en faveur du mal.

Je ne crois pas que cette vieille méfiance pour la réforme morale soit imputable à l'Église Catholique, laquelle a produit des solitaires moralistes et accueille dans son sein l'incitation de saint François, la plus forte qu'ait donnée l'Italie dans le champ de la moralité. C'est plutôt à la société italienne elle-même qu'il faut imputer l'Église catholique en tant que principale représentante de cette méfiance envers la Pensée, la Critique, la Réforme.

Et l'homme d'ordre qui redoute les inquiétudes de la conscience ne se trouve pas uniquement dans la classe bourgeoise. On peut même dire que ce type d'homme, très fréquent dans l'aristocratie féodale et dans un certain peuple qui obéissait volontiers à celle-ci (la populace napolitaine qui envoya à l'échafaud les révolutionnaires de 99), perdit de son autorité et de son mérite par l'action des bourgeois du Risorgimento et fut presque vaincu par les socialistes de la fin du XIX[e], — mais il a reparu au XX[e] siècle sous la forme du chef et du peuple qui lui obéit volontiers (la masse des grégaires).

La répugnance pour la critique, pour la presse libre, pour les deux Chambres, pour le théâtre de mœurs, fait que l'homme d'ordre réclame à tout moment la censure préventive. Pour réclamer cette loi d'exception, il choisit l'occasion d'un mensonge ou d'une calomnie ou d'une indécence, mais en réalité il est impatient de l'appliquer contre la brûlante vérité, contre la gênante critique, contre l'ennuyeuse ironie.

Lorsque ensuite la répugnance pour la réforme morale s'unit à

l'avarice (chose qui se produit aujourd'hui pour de nombreux possédants) et que dans l'ordre que défend l'homme d'ordre sont inclus les danseuses, les jeux de hasard, le droit de faire valoir son ignorance plus que la culture, la paresse plus que le travail, l'art d'embrouiller les choses plus que le génie, lorsque à la peur de la moralité se joint l'amour passionné de l'immoralité, l'homme d'ordre cesse d'être qualifiable et finit par étonner et presque par ravir les esprits qui s'inclinent devant tout ce qui est contradictoire, monstrueux et inexplicable : tant en lui la mollesse des boîtes de nuit se mêle et se confond avec la bestialité des forêts préhistoriques.

Vitaliano BRANCATI.

(*Traduit par Michel Arnaud.*)

LA SITUATION DES CAMPAGNES ITALIENNES

Si de temps en temps des échos parviennent en France des troubles de nos campagnes, il est sûr que l'interprétation n'en est pas aisée à celui qui n'a pas une connaissance particulière de l'Italie, de sa structure sociale et des événements passés.

Ceux qui s'intéressent aux questions italiennes depuis de nombreuses années, qui se souviennent des événements même antérieurs à la première guerre mondiale, savent que dans nos campagnes, loin d'être nouveaux, les troubles ont toujours existé. Et même, entre 1890 et 1914, l'Italie représentait dans le monde le pays où les manifestations dites de « socialisme agraire » étaient les plus développées. Tandis que dans les autres pays le socialisme se développait presque exclusivement dans les villes et au sein des masses ouvrières, alors que les masses agricoles, liées à des courants conservateurs, demeuraient amorphes, en Italie, la grève, l'organisation paysanne, la coopération en tant qu'instrument de lutte des classes, le développement des partis de gauche avaient souvent dans les campagnes des châteaux forts plus solides que dans bien des villes. Et une telle particularité retenait l'attention des sociologues et des politiques de l'Europe entière.

Mais pourquoi cette situation était-elle propre aux campagnes italiennes?

L'explication en serait longue. Arrêtons-nous à deux facteurs qui faciliteront l'interprétation de ce qui se passe. D'abord l'Italie, malgré son ancienne civilisation, comprend une infime minorité de propriétaires; la plupart des paysans italiens sont sans terre, liés par des contrats aux formes multiples (location, métayage, coopération)... Ensuite si l'Italie par un de ses aspects paraissait proche des pays de l'Europe orientale, par un autre elle n'était pas tout à fait un pays arriéré comme eux, mais bien plutôt un pays en

plein développement commercial et moderne, d'où une tendance à pousser à la lutte et à l'organisation. Naturellement, bien plus que de nombreux pays, l'Italie est différente selon les régions. Comme disait, il y a cinquante ans, un de ses meilleurs connaisseurs, Stefano Jacini, Président de la Commission pour la grande enquête agraire, il n'y a pas une seule Italie agricole, mais plusieurs. Pour le moins il y en a trois : la vallée du Pô, moderne et qui progresse; l'Italie centrale, défrichée, civilisée mais encore un peu archaïque; et la troisième, presque balkanique, l'Italie méridionale et insulaire assez tourmentée. Chacune d'elles avait évidemment au commencement du siècle ses formes spécifiques d'agitation sociale et d'organisation. En tête de toutes il y avait les lois, les chambres du travail, les coopératives des travailleurs de la vallée du Pô et leurs statuts, les caisses rurales, les institutions d'assistance mutuelle des paysans lombards et vénitiens qui souvent tenaient tête à l'opposition organisée par les catholiques; dans le centre au contraire les mouvements des métayers et de leurs organisations se développaient plus lents, plus hésitants, tandis qu'au sud c'étaient de soudaines et violentes révoltes paysannes, aussitôt calmées, aussitôt rallumées et dont le seul remède était le grand flux hémorragique de l'émigration transatlantique.

Il n'y a pas à s'étonner si cette société paysanne, déjà si complexe, si tourmentée et agitée avant la guerre de 1915, apparut après la guerre comme secouée par des troubles particulièrement violents qui laissaient craindre à certains, peut-être espérer à d'autres, la possibilité d'une révolution socialiste. Considération fausse, comme l'avenir le démontra, parce que, si les paysans italiens sont pour ainsi dire des prolétaires agités et avides de mouvement, ils sont en même temps, et dans la majeure partie des cas, des petits producteurs indépendants, aspirant à la conquête de la terre et sujets à toutes les bassesses et les craintes des petits bourgeois que le hasard peut ruiner ou enrichir. Si dans l'autre après-guerre ils crurent que le moment était venu de changer d'état dans un esprit révolutionnaire, subitement en 1920, l'inflation grandissante, l'augmentation des prix, le développement des gains individuels les ont transformés assez vite en petits bourgeois convaincus de pouvoir réaliser chacun leur désir de bien-être, et de devenir aussi petits propriétaires. Ce brusque retournement que les partis de gauche ne surent pas comprendre est à la base de la victoire éclair du fascisme entre 1920 et 1921, à la base de son affermissement dans les années suivantes

jusqu'en 1928. Et quand en 1928 la crise agraire se manifesta de nouveau, les paysans commencèrent à se reconnaître pour ce qu'ils n'avaient cessé d'être, comprenant que leur nouvel état de petits propriétaires et leur bien-être avaient été très limités et éphémères. Mais le régime fasciste, désormais établi, empêcha, avec ses procédés dictatoriaux, toute reprise du mouvement agraire qui sourdement, ces dernières années, se développa de nouveau.

Maintenant que le fascisme est mort, comme après un sommeil l'Italie se réveille et se retrouve telle qu'elle était. Naturellement, comme au réveil, on se remet à marcher, les agitations dans les campagnes reprennent et dans les mêmes formes et dans les mêmes lieux. J'ajouterai qu'elles reprennent avec une violence particulière, car durant l'assoupissement, aux vieilles raisons d'agitation et d'impatience s'en sont ajoutées des nouvelles encore inexprimées, et parce que les ruines de la guerre et le bouleversement monétaire aggravent considérablement la situation.

Nous avons dit assez grossièrement qu'on pouvait diviser l'Italie paysanne en trois : celle du nord, celle du centre, celle du sud et des îles : à ces trois situations correspondent des formes d'agitation diverses et chacune d'elles a pour ainsi dire ses propres centres sismiques. Au lendemain de la libération, deux grands mouvements se sont déclenchés : le mouvement métayer et le mouvement pour la réquisition des terres incultes de l'Italie méridionale. Le Nord, dont seule la partie émilienne participe avec ardeur au mouvement métayer, reste encore très tranquille.

Le mouvement métayer, même pour celui qui en voit toutes les manifestations, reste difficile à interpréter. Les métayers, en effet, à l'exclusion d'un petit nombre qui rentrent dans les zones dévastées par la guerre, traversent une période économique nettement prospère. Les prix élevés des produits agricoles, la production du vin et de l'huile, aujourd'hui très importante, culture fondamentale du métayage, le développement aussi grand, malgré les troubles causés par la guerre, de l'élevage des porcs et de la basse-cour font si bien que, dans la majorité des cas, les métayers aujourd'hui réussissent, à la différence de ces dernières années où leur budget était déficitaire, à réaliser de forts bénéfices et à épargner considérablement. Étant donné ces conditions favorables, on serait porté à croire qu'ils devraient rester calmes; il y a, au contraire, chez eux un désir extrêmement violent et immédiat d'éviter les taxes concernant la répartition des produits et de modifier certaines clauses des con-

trats. Les bourgeois, les conservateurs, la masse des citadins affirment qu'il s'agit là d'un mouvement artificiel alors qu'il rappelle certains phénomènes passés, qu'il correspond au caractère et aux aspirations des métayers italiens, qu'il est un mouvement naturel et profond. C'est précisément quand le métayer voit sa force et sa puissance économique qu'il aspire à devenir autre qu'il n'est, à se libérer des entraves d'un contrat qui, malgré les transformations très profondes subies en l'espace de cinquante ans, rappelle encore par de nombreux côtés son origine féodale. Les communistes italiens ont eu l'intelligence politique de comprendre cet état de choses et se sont mis à la tête du mouvement, s'assurant ainsi des bases électorales sur lesquelles ils n'auraient pu compter en d'autres temps. Étant donné la complexité de cette agitation il est facile de comprendre qu'on ne peut assurément en prévoir, dès aujourd'hui, et le développement et l'issue.

L'autre mouvement, au contraire, celui des paysans du Mid qui lutte pour la réquisition des terres incultes, représente l'expres-i sion d'une situation désespérée. Dans le Midi, où la culture des arbres apparaît seulement sur quelques étroites bandes côtières et dans quelques oasis, on trouve essentiellement la culture des céréales et l'élevage des brebis dans les pâturages. Entre bétail et culture il y a même une lutte continue et qui remonte à des temps immémoriaux. Le plus souvent les paysans du midi ne produisent du blé que pour leur propre consommation. De plus, ils n'ont pu jusqu'ici tirer aucun avantage de l'élévation des prix, parce que le taux du blé et des autres céréales est resté fixé à des niveaux très bas. Pour s'enrichir ils n'avaient qu'un moyen : enfreindre la loi, ne pas livrer le grain et spéculer en le vendant au marché noir. Mais c'est seulement une faible minorité qui pouvait se permettre une telle opération, puisque la plupart d'entre eux ne produisent, le plus souvent, que pour leur propre consommation, leur récolte demeurant insuffisante. Ajoutez à cela la très grande sécheresse qui sévit l'an passé et qui fit de beaucoup d'entre eux, non des vendeurs, mais des acheteurs. Jusqu'ici, dans le Midi, il s'agit donc d'insurrections à caractère élémentaire contre l'autorité qui impose les ramassages, qui contrôle les moulins et qui ne réussit pas à assurer le ravitaillement des populations. C'est une recherche élémentaire de terres à cultiver, rendue plus pénible du fait que le sol, non engraissé depuis longtemps, produit aujourd'hui moins et que l'aspiration des propriétaires est de le réserver au pâturage d'un rapport beaucoup

plus appréciable que la culture du blé; recherche rendue plus pénible du fait qu'on n'est plus déchargé des millions d'hommes sous les armes, ce qui était un allégement en même temps qu'un désespoir. Ceux-ci, aujourd'hui, sont rentrés et n'ont même pas de quoi vivre. Le chômage qui ailleurs prend des formes visibles et oblige le gouvernement à accroître ses subsides, à s'opposer aux renvois, à organiser les travaux publics, est souvent, dans le Midi, à demi-caché et éclate en insurrections violentes comme dans ces derniers mois.

Voilà, brièvement, les causes de nos mouvements agraires. Comme on voit il s'agit de graves problèmes que la société italienne n'a jamais assez sérieusement considérés et traités et qui, tant qu'ils ne seront pas résolus, troubleront l'ensemble de notre État.

Il faudrait qu'on développât une vive conscience de la gravité de ces problèmes et de la nécessité de les résoudre avec une politique courageuse et progressive en même temps que prudente et modérée. Hélas ! d'une telle disposition d'esprit, nous sommes aujourd'hui bien loin.

La bourgeoisie propriétaire, qui pendant vingt années de fascisme avait oublié le volcan qui couvait sous ses positions privilégiées, est aujourd'hui beaucoup plus effrayée qu'elle ne devrait l'être. En effet, en Italie, il n'y a pas menace d'une révolution agraire inévitable, il y a seulement une réelle pression des classes paysannes qui veulent modifier leurs rapports vis-à-vis de la propriété de la terre et de la terre elle-même. Les bourgeois propriétaires, jusqu'ici, rêvent simplement du fascisme, du retour à un régime qui garantisse leur absolue tranquillité de possesseurs, oubliant déjà que sous ce régime, la politique économique, le fisc et la guerre compromettaient le fruit de la propriété. L'organisation des agriculteurs, qui s'est rapidement reconstituée, a mis à sa tête des hommes qui la dirigeaient durant ces dernières années; ce qui est pire c'est qu'elle a bien peu modifié ses conceptions et qu'elle a accepté avec une extrême répugnance la discussion de certains problèmes, se scandalisant souvent des grèves, des requêtes, des agitations auxquelles leurs pères étaient habitués. C'est là une des racines de cette renaissance fasciste, caractéristique de la situation politique italienne; c'est là une des bases les plus solides du nouveau parti conservateur, de la nouvelle réaction italienne.

Les partis de gauche, au contraire, ont une assez grossière intuition de la situation paysanne, mais en poussant souvent les

choses trop loin, ils éloignent, de ce fait, et de la démocratie et de la république des forces qui, avec une politique de prudence et de nuance, viendraient directement à elles.

Je crois que je m'exprimerai par une opinion toute personnelle en affirmant que ces remous des campagnes auront une grande importance dans l'avenir politique de l'Italie. L'histoire de notre pays démontre que, dans les moments décisifs, celui qui sut imprimer une direction ou une autre à la vie politique italienne, fut aussi celui qui parvint à gagner les campagnes.

Quel sera le parti des campagnes dans les années futures?

Le prévoir est difficile, car la marche des événements en cours peut se développer dans un sens comme dans l'autre.

J'ai dit que les masses paysannes avaient deux aspects, l'un prolétaire et subversif, l'autre petit bourgeois et conservateur. Aujourd'hui, comme il est normal, dans l'ensemble c'est le premier qui l'emporte sur l'autre, mais il y a déjà des cas d'enrichissement, des aspirations à la propriété, que renforçe le caractère petit bourgeois, conservateur, et peut-être réactionnaire de nombreuses contrées italiennes. Ce n'est pas un hasard, par exemple, si les paysans des riches zones de l'Italie méridionale, zones du vin, de l'huile, des primeurs, ont voté en masse pour la monarchie et s'ils militent dans les rangs du mouvement « Qualunque ». La situation, de ce fait, est extrêmement délicate. Les campagnes seront-elles démocrates ou la démocratie trouvera-t-elle au contraire chez elles, comme cela s'est déjà produit, ses plus terribles ennemis? Tout dépend de l'intelligence politique avec laquelle les partis démocrates italiens et leur gouvernement sauront affronter les problèmes agraires.

Manlio Rossi-Doria.

(*Traduit par Claude Beigbeder.*)

LETTRES DES POUILLES

Description de villes, visages, profils.

I

LES HABITANTS D'ANDRIA NE VEULENT PAS MOURIR.

Passé Ancône, la voie ferrée se resserre et bientôt se trouve réduite à une seule voie. Le train s'arrête le plus souvent pour les croisements ou dans les gares les plus insignifiantes. Au dehors, c'est le long rivage avec ses pins, ses maisons peintes, et dans le train, on parle très fort et on gesticule encore davantage.

Après Pescara le train court le long d'un banc de récifs jusqu'à San Severo où commence la plaine de Foggia, immense champ de vigne. A Foggia il se trouve chez lui, au milieu de sa vieille fumée et de ses rails innombrables. Puis il fuit vers Bari et ne s'arrête pas durant 180 kilomètres. Au loin on aperçoit, d'un côté, de petits monts, de l'autre, une étendue de mer.

Enfin c'est le bruit d'un pont sur lequel on passe; en dessous, dans le grand lit boueux du fleuve, coule un petit ruisseau. Puis les champs de vigne s'étendent à perte de vue, après c'est Barletta, sa gare avec ses marquises, ses porteurs, son buffet, sa ville avec ses rues et sa verdure, avec ses cafés et ses boutiques.

Pour Andria il faut aller chercher le train à l'autre bout de Barletta. C'est un train minuscule qui stationne devant une sorte de magasin. Est-ce un train ou un Decauville? Chacune des petites voitures mesure deux mètres, et la locomotive deux mètres et demi. Là-dessus les hommes paraissent de vrais géants, debout, ils restent immobiles en attendant le départ. Puis, le signal donné, certains d'entre eux sautent sur le dessus des voitures tandis que

leurs jambes se balancent devant les yeux de celui qui est assis à l'intérieur. Le convoi sort par une grille. Un homme agite un drapeau rouge tandis qu'il distribue quelques saluts. Nous doublons les charrettes qui roulent sous le soleil, des charrettes qui sont montées sur de hautes roues et qui sont pleines de grosses barriques d'huile et de vin sur lesquelles se trouve un sac où est allongé le conducteur. Mais les cyclistes nous dépassent. Nous faisons dix kilomètres à l'heure. Cette ligne dessert cependant plusieurs localités importantes : Andria qui a plus de 70.000 habitants, et Corato, Ruvo, Terlizzi, Bitondo qui ont chacune entre 30.000 et 40.000 habitants. 200.000 habitants des Pouilles sont transportés à Bari, à Barletta, aux ports de mer et au chemin de fer de l'État, au moyen d'un Decauville.

Dans la campagne, il n'y a que des oliviers et de la vigne, et la terre est aussi blanche que de la cendre. Les oliviers dépourvus de frondaison ne donnent pas d'ombrage; leurs minuscules feuilles claires et luisantes font penser à la carapace des coléoptères. La vigne est basse, elle arrive au genou, quelquefois cependant jusqu'à l'aine. Et, sur une étendue de onze kilomètres, on ne rencontre pas âme qui vive. Ici les cultivateurs, durant les mois d'été, travaillent la nuit. A minuit ils quittent leur lit, traversent le village alors que la boutique du marchand de vin est fermée, s'arrêtent à la fontaine du premier carrefour et remplissent d'eau leur gourde de terre. Puis pendant des heures et des heures, ils marchent dans la campagne, au clair de lune, la pioche sur l'épaule. Ils ont à peine commencé à piocher que le ciel déjà pâlit et ils abandonnent leur travail quand le soleil est levé, c'est-à-dire vers les 10 heures. Alors ils repartent, les mottes de terre ont nettoyé leur pioche et ils marchent dans la canicule, arrivent chez eux aveuglés et se jettent aussitôt sur leur lit pour y rester jusqu'au soir.

Le train Decauville entre dans son dépôt d'Andréa par une autre grille où un autre garde fait des signaux en agitant son drapeau rouge. De la gare on est très vite dans le centre de la ville. Quelques rues bitumées, cinq ou six hôtels anciens, un vieil et gigantesque hôtel de ville, sur les trottoirs les petites tables en marbre et les petits fauteuils en osier des deux cafés ; une dizaine de jeunes gens y prennent place, toujours les mêmes; deux ou trois automobiles passent et repassent, toujours les mêmes.

Les voyageurs n'affluent pas à Andria, aussi n'y trouverez-vous pas un seul hôtel. Deux ou trois appartements seulement disposent de quelques pièces et peuvent donner l'hospitalité. Les rares familles

qui occupent les beaux immeubles ne vivent ici que quelques mois de l'année. Vous rencontrez quelques employés dans les bureaux, quelques commerçants dans leurs commerces. Andria ne consomme pas, mais produit plutôt. La vaste campagne alentour, où se rendent la plupart des 70.000 citadins, donne de l'huile, des amandes, du vin. Mais tous ces produits sont entassés dans les dépôts des quelques rares familles qui les revendront loin d'Andria, où les besoins sont infimes. Pour tout, Andria se contente de peu. Il lui faut peu d'avocats, peu de médecins, peu de services municipaux, peu d'hôpitaux, peu de perceptions et très peu de voie ferrée.

Fermées sont les grandes portes cochères des grands hôtels, fermées aussi leurs persiennes. Entre deux beaux édifices, il y a des maisons basses et laides, mais qui sont blanches. En bas une porte, en haut un balcon. Même les rues sont petites et étroites avec leurs fontaines tous les deux cents mètres et cette foule qui vient y puiser. Dans les rues les femmes s'assoient par terre pour peigner leurs filles. Elles les peignent et celles-ci hurlent. Sont-elles peignées qu'elles hurlent encore. De temps à autre un animal, un âne ou un mulet, et quelques poules. Les portes sont ouvertes. Voilà la maison. Une pièce, on y accède par trois ou quatre marches qu'on descend. Et l'on voit au fond, dans l'obscurité, un grand lit. Les ânes sont amenés là à l'intérieur, et, tandis qu'ils descendent, leur maître les tient par la queue.

Le soir tombe. Revenus des champs peu après midi, les hommes jusqu'à présent sont restés chez eux en train de dormir. Quelques-uns errent à travers les rues en caleçons et en chemise, ou bien s'assoient à côté de la porte tandis que les autres sortent de chez eux; on mange au milieu de la rue ; s'il vous arrive de vous écarter du centre, vous en trouvez qui, accroupis et les pantalons à bas, font leurs besoins. Les enfants, eux, les font à toute heure du jour. Les hommes, au contraire, attendent que le soir soit venu.

A Andria on compte dix ou quinze familles propriétaires. Et le reste de la population est à leur disposition pour travailler les immenses domaines sans habitations. Autrefois on cultivait uniquement à la pioche et il fallait de nombreux bras. Puis on commença à se servir de la charrue et la surabondance de la main-d'œuvre se fit sentir aussitôt. Aujourd'hui, les hommes sont trop nombreux. Le maître peut choisir chaque jour sur le marché ceux qui feront son affaire. Il choisit naturellement les plus jeunes et les plus forts. Les autres devront être entretenus par leurs enfants ou par leurs parents.

Ils pourraient mourir, mais ils ne meurent pas. A la campagne il faut toujours moins qu'ailleurs. Ainsi les habitants d'Andria cherchent du travail. Ils sont en surnombre... Mais que faire? D'une part, il y a leur monde avec une terre qu'on pioche, une caverne où l'on dort, la fête de la Vierge, de Noël, le bal des mariages, le vin, d'autre part un monde avec le train, le télégraphe, le téléphone et l'électricité. Mais celui-ci n'est pas le leur. A Andria, sur 70.000 habitants on ne compte dans les maisons que 35 fosses d'aisance et une cinquantaine de robinets.

Les habitants d'Andria luttent contre ce monde du téléphone et de la radio qui appartient à leurs maîtres. Dans leur poche ils portent un couteau, et dans leur lit, quelques-uns cachent un vieux fusil sous la paillasse de feuilles. Ils savent que ce monde des maîtres cherche à les supprimer. Le vieux père est déjà un homme que l'on supprime. La jolie femme est d'abord première servante, et puis putain. Tous sont menacés de mal finir. Et il est compliqué pour eux de sortir du pays. Ils ne savent pas parler. Ils doivent traduire dans leur dialecte, et ils ne savent pas le faire. Ils se méfient de tout ce qu'ils font : même de prendre le train. Toutefois quelques-uns le prennent et voyagent. Mais ils partent avec leur couteau en poche, pensant qu'ils doivent toujours être prêts à se défendre. Puis, petit à petit, ils s'instruisent. Tous ceux qui voyagent s'instruisent. Et ils parcourent les pays, ils achètent et ils vendent. D'abord ils se font porteurs des marchands ambulants, puis ils se font marchands à leur tour. Ils veulent rendre la monnaie de sa pièce au monde du téléphone. Pourtant ils se volent souvent, se font tort de plusieurs lires. Eux qui autrefois ne demandaient au monde du téléphone qu'une journée de travail, aujourd'hui essaient de lui arracher au fur et à mesure une journée de vie.

II

LES COLLINES SONT DÉSERTES

Dans la Pouille il n'y a pas que la plaine, mais encore la colline. La plaine se situe le long de la mer, du promontoire de Gargano jusqu'au Cap de Leuta. En partant de l'Ofanto il suffit de s'éloigner de quelques kilomètres pour trouver la colline. Certaines étendues sont couvertes de vigne, d'oliviers, d'amandiers, de figuiers, tandis

que d'autres donnent des céréales ou seulement des pâturages ou encore des pierres et des ronces... Si l'on rencontre même des châtaigniers et des noyers au milieu des oliviers et de la vigne, ailleurs on ne trouvera souvent que des roches.

Il suffit de faire 20 kilomètres en ligne droite pour voir la colline changer d'aspect. Voici Alberobello avec sa vigne et ses oliviers, et ses petits ânes qui trottent sur les petits chemins des campagnes où ça et là surgissent des « trulli », petites maisons coniques construites en pierre sèche. Voici Altamura Gravina, Spinazzola avec leur blé et leur avoine, et avec leurs fermes égarées dans la campagne, séparées les unes des autres par des kilomètres et des kilomètres, hautes et ceinturées comme des forteresses, et dont les petites ouvertures des maisons rappellent des meurtrières; les moutons sont parqués dans l'enceinte, et souvent même vous avez la surprise de découvrir une petite chapelle en pierre. Puis la colline change encore; sur quelques kilomètres, il n'y a pas que le ciel et la terre qui changent. Il n'y a pas que la terre et le ciel qui comptent. Mais il y a la main, le bras, la charrue. Il y a le marché que l'homme conclut avec la terre. Tant me donnera tant. Retracer en détails l'histoire de ces coins de terre reviendrait à dire pourquoi il y a là de la vigne et non des pâturages, ou pourquoi là il y a le désert à la place du pâturage.

Même Minervino est sur la colline. On l'appelle Minervino Murge. Les Murge sont une chaîne de petites montagnes qui en fait est l'ossature de la Pouille.

On y arrive par le train qui se forme à Barletta, il abandonne la côte pour monter et s'enfoncer dans la vallée de l'Ofanto. Après un lent parcours de 50 kilomètres, on atteint Canosa puis, continuant l'ascension, on parvient à Minervino; on pourrait poursuivre jusqu'à l'Irpinia, hors de la Pouille.

A Minervino le train s'arrête au pied d'un côteau couvert de maisons. Détruite pendant la guerre, la gare avec ses quelques petites portes, ses quelques petites fenêtres, son mur uni de caserne, sa couleur vive, vient d'être reconstruite.

Le long du côteau le bourg s'étale du haut en bas sans toutefois descendre jusqu'au fond de la vallée. D'en bas les maisons par leur disposition font penser à des remparts en gradins, aux étages d'une tour. Vers le bas elles sont à deux étages, vers le haut à un seul, tandis que le rez-de-chaussée est adossé à la roche ou à la terre. Avec un petit tuyau de cheminée qui sort du toit de tuiles sombres,

les maisons qui se tiennent les unes aux autres se découpent sur une hauteur égale, celles qui s'alignent derrière donnant l'impression d'un haut et large gratte-ciel. Entre un plan et un autre il y a des rues, toutes égales et uniformément droites. Des escaliers de pierre unissent, de temps à autre, ces rues horizontales; on peut les monter un à un jusqu'à la cime où se trouvent les riches demeures et les églises. La construction, dans son uniformité, est presque parfaite : un modèle pour un urbaniste. Mais toutes les maisons sont misérables avec des trous en guise de portes. Le bois, la vitre, la chaux ou le ciment ont toujours manqué aux hommes de Minervino, et ils se sont construit des petits poulaillers pour s'y abriter quand il pleut, pour y dormir, pour s'y reposer quand ils ne sont pas en train de piocher. Un poulailler en dessous qui a sa porte sur la rue et dont le mur de fond est appuyé à la montagne; un poulailler au-dessus avec une façade et une fenêtre sur la vallée et l'autre dont la porte donne sur la rue au-dessus.

Mais en haut c'est différent. Les rues sont pavées; les maisons sont de grands immeubles, d'au moins 50 pièces chacun, aux larges fenêtres, aux grandes terrasses, aux portes d'allée somptueuses, les églises aux pierres lisses et sombres, avec leurs colonnes vives, sont anciennes. On aperçoit sur les petites places d'obscures boutiques de marchands de vin. Et presque chaque rue a vue sur la vallée. Les basses collines, la plaine, les montagnes sombres, au loin s'étalent devant vous. Çà et là, quelques grosses fermes se dressent comme des châteaux forts, quelques bouquets d'arbres, quelques ruisseaux qui coulent à travers les roseaux, comme de petites rues qui se cachent. La vallée est silencieuse, sans maison; seuls des chevaux, en liberté, gambadent; la terre est muette, les collines sont désertes et ce sont les mêmes vieilles pierres, les mêmes vieilles épines. Dans ses parties les plus planes, la terre est à peine égratignée par une petite charrue. Un propriétaire possède mille hectares et en cultive seulement cent. Ainsi ses 100 hectares lui assurent une production maxima. Chaque matin il engage sur la place du marché quelques travailleurs, qu'il enverra dans un champ très éloigné; ils auront des kilomètres et des kilomètres à faire à pied. Il convient de cultiver la meilleure terre. Il n'y a pas de routes, on ne peut pas circuler. Cultiver 1000 hectares serait une entreprise de pionniers. Et ici, il ne s'est jamais trouvé de pionniers. Celui qui aujourd'hui possède la terre fit le pionnier à Naples, à la cour, au théâtre S. Carlo. Maintenant il le fait à Rome et il ne désire pas étendre sa

culture sur 1.000 ou 2.000 hectares. Cela tenterait seulement l'administration qui est ici sur place, et les manœuvres, et les « cozzali [1] ». On produit pour la consommation, mais qui consomme? Il n'y a pas d'exportation, il n'y en a jamais eu. Le grain ne sort pas même des métairies, les routes manquent, et il y a les brigands... Aux paysans qui travaillent, il suffit d'un poulailler pour dormir, d'une poignée de fèves pour se nourrir. Telle était la condition de vie, dans ces collines désertes, de leurs ancêtres; et telle elle est encore la leur. Pour produire, il faut du « capital », des routes dans les campagnes, des maisons dans les campagnes. Placer des « capitaux », on ne sait pas, ici, ce que cela veut dire. Quand enfin te remonteras-tu? Contentons-nous, en attendant, de nos collines désertes.

Ce sont les vieilles collines de leurs pères qui portent le nom de fief. C'étaient les rois qui désignaient les fiefs aux barons. Des siècles ont passé, et seul le sifflement d'un train parfois témoigne des années écoulées. Le rapport de la production n'a pas varié : ce que les hommes possèdent et ce qu'ils échangent, ce qu'ils dépensent pour la nature et ce qu'ils en reçoivent.

III

LE GARGANO

Le Gargano est une presqu'île rocheuse de 150.000 habitants.

De Foggia à Maufredonia il y a encore une voie ferrée. On parcourt 40 kilomètres de terre nue sans bourgs et sans villages. A perte de vue on ne voit que la terre, les fils et tous les 5 ou 6 kilomètres les murs décrépits d'une ferme. Là vivent deux ou trois personnes, au maximum cinq et pas de femmes, pas d'enfants : les familles sont restées dans les bourgs à cause de la malaria. En hiver la terre est boueuse, en été, sous le soleil, elle devient poussière. Et pendant des kilomètres et des kilomètres pas un arbre, pas une haie qui dispensent leur ombrage. Le Gargano se dresse à l'horizon de cette plaine déserte.

1. Paysans, en dialecte des Pouilles.

IV

LE MONT SAN ANGELO

Le mont San Angelo situé sur le Gargano a environ 25.000 habitants. On y arrive après une ascension de 830 mètres. Du haut on découvre la mer, le golfe et la plaine infinie. Tout autour aucune terre n'est travaillée. On compte une douzaine de chemins et de ruelles. Pour comprendre où peuvent vivre 25.000 personnes il faut redescendre en partant du sommet du mont où se trouve le cœur du bourg avec son vieux château en ruines, son antique basilique. La population s'abrite dans les flancs de la montagne, dans des trous qui ont été creusés à même. Ce sont des cavernes qui ont chacune une porte en bois et un tuyau de cheminée. Des petits sentiers à travers les rochers leur servent de rues. En hiver la neige s'attarde sur les rochers, s'infiltre à travers les ouvertures et l'eau court à l'intérieur de ces repaires, croupit entre les lits et les meubles. Là vivent trois mille familles. Les autres à peine plus fortunées, vivent dans des maisons construites les unes sur les autres, toutes n'ont qu'une seule pièce dont l'unique ouverture sert de porte et de fenêtre à la fois. Pour tous il n'y a pas de rues, pas d'eau, le fumier est devant la porte et avec l'eau de pluie les excréments, les urines remplissent les citernes. Les hommes connaissent le chemin de fer parce qu'ils connaissent le service militaire.

Autrefois les bois arrivaient jusqu'au bourg et faisaient vivre toute la population. Le pays était alors fief Grimaldi. La dernière descendante féodale fut une princesse. Quand, au nom de Murat, Biase Zurlo abolit les droits féodaux, quelques-uns réussirent à s'approprier de grandes étendues de terre. Ils coupèrent les bois et ainsi la terre, sous l'action des pluies, glissa dans la vallée, et les monts demeurèrent chauves. Seuls quelques paysans, qui possédaient une parcelle de terrain sur la montagne éboulée, se sont efforcés de contenir çà et là la fuite des mottes de terre en construisant des terrasses aux murs de pierre sèche.

Mais ils ne sont qu'une faible minorité à vivre d'agriculture : paysans ou journaliers agricoles. Les autres sont des pasteurs qui, en hiver, descendent dans la plaine et qui, la moitié de l'année, se font charbonniers; on les appelle ainsi, mais en réalité ils sont à la fois et charbonniers et bûcherons. Ils travaillent environ une super-

ficie de 25.000 hectares de bois qui donnent, en une année, de 10 à 15.000 mètres cubes de bois de construction (érable, chêne vert, hêtre, chêne); de 60.000 à 10.000 quintaux de charbon de bois; de 100.000 à 200.000 quintaux de bois à brûler. De toute cette production, très peu reste aux montagnards. La commune cède le bois à des entreprises pour la coupe et n'en tire presque rien pour la construction de ses maisons, de ses rues, de ses écoles ou de ses égouts. Les entrepreneurs engagent les ouvriers à forfait et vendent le produit pour un prix qui s'élève, aujourd'hui, à la troisième partie d'un milliard. Chaque charbonnier produit de 80 à 100 kilos de charbon par jour. Pour chaque quintal il reçoit 250 lires, tarif 1947. Les chantiers de travail sont loin, à 15 ou 20 kilomètres du bourg, et le travail est réparti entre de petites équipes, isolées les unes des autres. Les hommes se construisent des cabanes avec le tronc des arbres, cabanes sans lit ; la barbe pousse drue sur leurs visages. Dans de vieilles casseroles en fer-blanc ils cuisent des herbes des bois, et ils boivent l'eau pleine de vers des mares. Le soir ils n'ont pas de lumière. Le jour ils abattent les troncs, taillent les branches et préparent le tas; la nuit ils font la ronde autour de ce tas qui brûle et qui devient charbon. Le feu maintient à l'écart les loups qui hurlent aux alentours. Telle est la vie que les bûcherons sont contraints de mener pour pouvoir envoyer de l'argent à leurs familles qui sont restées au bourg. Ils vont chez eux tous les mois ou tous les deux mois, s'il y a une fête, un baptême ou un mariage. Ils y restent deux ou trois jours et se hâtent de revenir au bois parce que le travail est à forfait. Et c'est ainsi pendant six mois. Puis ils restent sur le pavé pendant les six autres mois.

Au mont San Angelo le culte de l'Archange Gabriel est en honneur. La foule y vient en pèlerinage de toute la Pouille, de Molise, de la Campanie. Au printemps elle arrive à pied en procession et dort à la belle étoile. La grotte se trouve sous la basilique : une grande grotte enrichie de marbres, mais comme dans les grottes qu'habitent les hommes l'eau coule le long des murs. Le dernier escalier franchi, les femmes se jettent à terre et traînent leur langue sur le sol, vont jusqu'à l'autel où l'Archange, une épée dans la main, écrase le serpent. Comme cet Archange, tout le pays est resté immobile à travers les temps. En s'accumulant, les siècles ont seulement su laisser au mont San Angelo les noms des saints, des bienheureux, des papes illustres, qui ont été gravés sur les plaques des rues et des chemins.

V

DANS LE FIEF DE LESINA

Lesina aussi fut un fief jusqu'à la conquête napoléonienne. Les droits de passages étaient réglementés suivant la formule A.G.P., c'est-à-dire *Ave Gratia Plena*. Le fief était célèbre surtout à cause de la lagune appelée lac de Lesina : bras de mer de 22 kilomètres sur 2 ou 3 qui autrefois s'est trouvé coupé de l'Adriatique à cause des alluvions charriées dans la vallée par les torrents du Gargano et du Pré-apennin. D'abondantes sources saumâtres, une très riche végétation sous-marine le font fourmiller de poissons. Si le fief de Lesina a vécu grâce à sa pêche, c'est encore aujourd'hui grâce à elle que 800 familles de pêcheurs, y vivent en pleine malaria.

Jusqu'à la guerre de 1915 à peu près, la pêche ne fut pas libre.

Et même pêcher était considéré comme un vol parce que la lagune était propriété privée. Le lac était surveillé par tout un corps de gardes ; les pêcheurs y travaillaient pour le compte d'entrepreneurs et étaient même fouillés, une fois leur travail terminé. Les rivages boueux plantés de roseaux étaient pleins d'anguilles, il suffisait de se baisser pour en prendre, et les braconniers, en cachette, dans des petits barils en emportaient chez eux, puis ils les cuisaient dans des espèces de bocaux fermés hermétiquement pour ne pas être trahis par l'odeur. Les gardes parcouraient les rues, entraient dans les maisons et arrêtaient la famille où ils avaient décelé une odeur d'anguille. Ainsi un grand nombre d'habitants n'ont jamais pu voter et encore aujourd'hui ne peuvent voter parce qu'ils ont été condamnés autrefois pour vol d'anguilles.

La population a augmenté avec le chômage et enfin, avec la guerre 1915-1918, les habitants acquirent le droit de pêcher dans leur lagune. Liberté de fait et non de droit. Aussi avec le fascisme, les propriétaires revinrent-ils à la charge ; ils obtinrent la restauration du premier régime. A la vérité on pouvait pêcher à condition que le 40 % de la pêche fût versé aux présumées co-sociétés du lac, directement ou par l'intermédiaire d'une soi-disant société C.I.A.R., avec les Acerbo, les Bizi, etc... Après la chute du fascisme les pêcheurs redevinrent libres de pêcher, mais il ne s'agissait encore que d'une liberté de fait, et non pas de droit, et aujourd'hui l'affaire est encore pendante. Trois préfets successivement évitent de répondre aux ministères de peur de se compromettre aux yeux

des Piccirella, héritiers de Zaccagnino et d'autres possesseurs de 15.000, 10.000 hectares de terre en Pouille, et aux yeux de l'entreprise Vincenti, à Rome.

Pendant ce temps la ville est entièrement dans l'eau. Cinq mille habitants, tout jeunes, perdent leurs dents à cause de la grande humidité. Même les morts dans les cimetières baignent dans l'eau. Il y a quelques années on voulait construire un autre cimetière plus loin de deux ou trois kilomètres et sur une petite hauteur, mais on s'aperçut que là aussi il y avait des infiltrations d'eau. A l'intérieur comme à l'extérieur du pays il n'y a que boue et mares. Au printemps commence la saison de la malaria qui ne finit qu'en automne. Tous les habitants marchent munis de grandes bottes de caoutchouc qui leur montent jusqu'à l'aine. Les pêcheurs taillent les roseaux et font des pièges, ils vivent le long de la côte dans des cabanes en chaume et en roseaux, ou dans des petites barques comme les Chinois sur leurs grands fleuves. De plus, maintenant, ils sont trop nombreux pour la pêche. La population s'est accrue, mais le pays est resté tel qu'il était, sans autre activité que celle des siècles passés. Pour vivre les pêcheurs sont contraints à resserrer les mailles de leurs filets et à prendre le poisson le plus petit. Ainsi la faune de la lagune s'appauvrit, et Lesina, d'ici quelques années, n'aura plus de quoi vivre.

La campagne alentour est divisée en grandes propriétés qui rappellent les origines féodales. Au prince impérial de S. Arcangelo s'est substitué en son temps le député Zaccagnino, et à celui-ci, ses héritiers, les Piccirella. Mais la malaria reste la même qu'autrefois, et le nombre des paysans appelés à travailler la terre, reste le même. A Ripalta, où le blé vient, il y a un domaine de plus de 6.000 hectares qui n'emploie, d'une façon continue, que deux ou trois dizaines d'ouvriers. Mais au moment de la récolte une centaine d'hommes trouveront moyen d'y travailler quelques semaines et même d'y mourir de la malaria.

V

MODUGNO SANS ÉGOUT

Modugno est situé environ à 8 kilomètres de Bari, sa population est approximativement de 12.000 habitants. Une route goudronnée pour les automobiles, deux gares et le bourg.

On peut y arriver le matin assez rapidement par la ligne d'intérêt local. Dans la gare, des aiguillages électriques, des passages souterrains, etc... A la sortie, les cours d'asphalte bordés de petits arbres verts, les belles façades de monastères, d'églises et d'hôtels anciens, sans oublier l'air cossu des habitations des gens aisés. Mais immédiatement les rues latérales prennent un autre aspect; elles sont étroites et repoussantes. A l'angle d'une rue des femmes, debout, attendent. Elles ont chacune posé à leur côté un grand pot cylindrique en terre muni d'un couvercle en bois ou un vieux seau en fer blanc avec un fil de fer en guise de poignée. Qu'attendent-elles? Un char s'avance, il a du mal à passer et rase les murs : c'est une grosse barrique montée sur deux roues, tirée par un âne ou un mulet, et l'homme qui le conduit sonne de la trompette, un coup toutes les cinq ou six minutes. Et les femmes d'accourir avec leurs pots de terre ou de fer. Le long de son parcours le convoi rencontre des dizaines et des dizaines de femmes, qui attendent, à l'entrée de chaque ruelle, et qui s'empressent. Pour entrer dans les maisons qui bordent les deux côtés de la rue et des ruelles, le plus souvent l'on doit descendre quelques marches. Il faut rarement monter. Si l'on s'arrête devant le seuil d'une porte, une femme sort de l'obscurité et demande : « Qui cherchez-vous? » En face d'un étranger qui dévisage sa maison, aussitôt l'idée d'un bon ou d'un mauvais sort la saisit. Cet homme, peut-être, a été envoyé pour percevoir quelques taxes ou pour apporter une bonne nouvelle d'Amérique. Les maisons n'ont toujours qu'une seule pièce. Les lits, en général trois, sont faits chacun d'un sac de feuilles qu'on a jeté sur une file de chaises. Et un père, une mère, deux fillettes et quatre petits enfants vivent dans cet unique réduit et se partagent les trois lits. Pour leurs besoins, ils se cachent derrière un rideau, où peu à peu le haut cylindre se remplit. A Modugno on compte seulement trente-deux familles qui ont des lieux d'aisance avec une fosse que l'on vide périodiquement. Toutes les autres n'ont que ce coin derrière un rideau et ce vase cylindrique ou ce vieux seau en fer blanc.

VII

LIEUX D'AISANCE COMMUNS

Aujourd'hui dans les grandes villes de la Pouille les chars à vidange ont disparu. A Bari, par exemple, les pauvres habitent dans de

grands pâtés de maisons où sont aménagés, pour leurs besoins, des lieux d'aisance communs. En admettant qu'une maison soit de trois étages, il y a un lieu d'aisance par étage. Et puisqu'il y a dix familles par étage, le lieu d'aisance, installé sur la galerie, sert aux dix familles.

Comment les habitants des Pouilles se servent-ils de ces installations? Dans les quartiers ouvriers les plus évolués, les familles établissent des tours pour en faire usage. Par exemple entre 7 h. et 8 h. ce sera le tour des Apolito, entre 8 h. et 9 h. celui des Francavilla, entre 9 h. et 10 h. celui des Cammarana et ainsi de suite. Mais le local très exigu, sans eau, est très sombre. Alors on finit par maintenir un récipient dans l'appartement quitte à le vider deux fois par jour dans la fosse. Même l'eau sale qui a servi à tous les nettoyages est destinée à finir dans ce trou.

Un matelot m'avait demandé de porter le bonjour à sa famille qui demeurait dans un quartier du vieux Bari. Je franchis plusieurs seuils, je montai plusieurs escaliers, je traversai plusieurs passerelles. Un vieux, barbu, était en haut d'un escalier de bois et de ses mains se tenait au rebord. Que diable faisait-il? Il avait les yeux tournés vers le sol, pourtant il ne me voyait pas monter l'escalier, il semblait fixer ses pieds. Une fois arrivé sur le palier je compris ce qu'il faisait. Il était sur le point d'achever et déjà se redressait, tandis qu'une jeune femme en deuil venait à ma rencontre.

Dans la pièce où j'entrai ensuite il y avait aussi une vieille femme. Elle se tenait assise, mais paraissait très nerveuse. Elle se levait continuellement pour aller à son petit balcon d'où elle donnait un coup d'œil en bas. Elle était soucieuse et comme sur des charbons ardents. Enfin il me sembla qu'une voix de femme l'appelait. La vieille se précipita dehors sans me saluer. Je la rencontrai peu de temps après, sur le palier de l'étage au-dessous, qui sortait d'un réduit en bois dans lequel on pouvait distinguer un lieu d'aisance très noir. Un enfant, déboutonnant ses pantalons, se précipita derrière ses jupes, y entra aussi. Et une femme arriva avec un baquet plein d'eau sale. Devant cette entrée si disputée, elle le déposa à terre, et les mains sur les hanches, se mit à attendre.

VIII

LE DUCHÉ DE MONTALTINO

Sur la gauche de la route d'asphalte qui mène à Canosa et près des Murges, à 4 kilomètres de Barletta, débouche une route de campagne. Elle est ensoleillée, les arbres y sont verts et taillés, la terre travaillée, mais pas âme qui vive. La route aboutit à deux superbes colonnes et là encore aucune trace de vie humaine. Au delà de ces colonnes, une grande place, sorte de terrain vague, au milieu duquel se dresse une maison à deux étages avec des balcons; à chacun de ses angles, des petites tours percées de meurtrières pour canons de fusil, une monumentale et massive porte d'entrée fermée, des fenêtres toutes closes. Sur une porte on lit : « Administration du duc de Montaltino ». A côté, à environ 10 mètres, il y a un puits et tout autour des petites maisons basses toutes à une porte et sans fenêtres. Elles ne sont pas plus hautes que les murs de clôture des champs, ni plus vivantes. Devant chaque entrée, un chien enchaîné à un anneau de fer qu'on a fixé au mur.

A peu de chose près, cent familles habitent Montaltino. Toutes ces demeures appartiennent au duc. Elles pourraient bien n'être à personne comme les grottes après l'invention de l'habitat. A l'intérieur il y a de vieilles femmes qui sont clouées depuis toujours sur la même vieille chaise, de vieux lits gonflés de feuilles de maïs, de vieux tableaux pieux. L'électricité est ici comme l'Amérique, le signe d'un autre genre de vie, d'un autre monde. Le sol est de terre battue, et il n'est même pas utile de jeter l'eau sale par la porte. L'eau vient du puits. A Montaltino il y a deux puits et une citerne. La citerne est dans la maison de maître et sert au fermier. Le puits de la place est à sec les trois quarts de l'année et l'autre, plus éloigné, plein d'une eau saumâtre. Nous rencontrons deux gardes avec leur béret et leur fusil. Ils viennent à nous. Peut-être nous chasseront-ils parce que nous sommes ici sans permis : passeport visé par le duché. Sur leur béret, un grand écusson, ce n'est pas celui de l'Italie, mais du duché. L'étendue ducale, réduite à un peu plus de 400 hectares, n'est plus aussi importante qu'autrefois. Cultivée en métairies, elle est répartie entre 200 métayers environ, la plupart en rivalité pour la moitié d'un hectare, et le reste en rivalité beaucoup plus grande pour faire partie du petit personnel de confiance.

Voici ce qu'on entend ici par métairie : le paysan fait tous les frais, sauf les impôts qui ne sont pas à sa charge, puis intégralement cède la moitié de sa production à son maître. Au moment de la récolte, le propriétaire vient de Naples ou d'ailleurs, et les gardes, sans quitter leur fusil, pèsent produit par produit. Mais le paysan est bien peu avancé. Le maître achète la part qui revient aux métayers. Il achète les raisins et fait le vin, les olives et fait son huile, dans son propre pressoir et son propre moulin à huile. Il n'y a pas de bétail : un cheval seulement pour l'administrateur et puis les chiens de garde. Nous avons demandé s'il y avait des vaches; pas de vache. Il y a seulement des chiens et quelques poules. Le maître se contente de ce qu'il peut avoir : 1.800 quintaux d'huile, 2.000 quintaux d'amandes, 3.000 quintaux de raisins. Ajoutez le blé, le bois et le revenu de ses maisons.

IX

L'EAU DES POUILLES

L'eau de Sele, c'est l'eau des Pouilles. Elle vient de loin et est amenée par un grand canal qui fait des centaines de kilomètres sous terre. Dans les gros bourgs et les villes peu importantes l'eau monte par des conduites dans quelques maisons, peu : celles des propriétaires, des notaires, des pharmaciens, des commerçants, des avocats et des employés. L'installation qui part de la conduite de la rue est aux frais du locataire et c'est une dépense telle que peu de gens peuvent se l'offrir. Les propriétaires des pauvres gens ne veulent pas s'en charger pour leurs locataires. Il ne leur serait pas possible de rentrer dans leurs débours. Et dans les grandes maisons ouvrières on installe dans la cour un robinet qui sert à tous les locataires. C'est le cas par exemple de Bari et de Brindisi.

Dans les bourgs l'eau ne se trouve que dans les rues et on va la chercher à de petites fontaines publiques. Dans les petits bourgs, il n'y a pas plus de prises d'eau que nous n'en mettrions dans une maison aisée : une, place Castello, une autre, place Mercato et une autre, au Spunto comme dans une maison une dans la salle de bain, une autre dans la cuisine, une sur la terrasse. Tous les 200 ou 300 mètres une fontaine. Femmes et enfants des maisons pauvres se rencontrent autour des petites fontaines publiques. A certaines heures

de la journée ils y sont si nombreux qu'il leur faut attendre longtemps leur tour. En été il y a le soleil, la canicule. Le chef de famille attend l'eau fraîche. Il a soif et il est mort de fatigue. Et sous le soleil, les femmes éreintées et les enfants se disputent leur tour; ils crient, ils hurlent et souvent les hommes, exaspérés par l'attente, sortent de chez eux, et ce sont des petites batailles qui se déroulent sous le soleil pour l'eau de Sele qui est arrivée jusque-là, dans son tube de ciment, après des centaines de kilomètres.

A Barletta il y a eu toute une longue histoire à propos de la petite fontaine publique de Borgo Villa. Borgo Villa est un hameau que la voie ferrée sépare du reste des habitations. Ses maisons, toutes sans lieux d'aisance, sont les plus pauvres de la petite ville. Ses habitants sont des journaliers agricoles ou des paysans qui ont un coin de mauvaise terre à 5 ou 10 kilomètres de chez eux. Borgo Villa a une unique fontaine. On évalue la richesse d'un quartier au nombre de ses fontaines. Dans les plus riches il n'y en a pas parce que l'eau monte dans toutes les maisons; et dans les plus pauvres il y en a parce que les gens sans fortune, épuisés par la fatigue, n'ont pas le courage de solliciter la municipalité.

Jusqu'en décembre 1944, l'unique fontaine de Borgo Villa se trouvait sur la route nationale, presque au centre du quartier. Mais là, elle gênait le propriétaire d'une maison (maison à conduites intérieures) qui goûtait peu le bruit qui s'y faisait. Or, on la déplaça pour l'établir là où il n'y avait pas de maisons; les femmes et les garçons furent contraints, pendant six mois, à faire 500 mètres pour aller chercher l'eau. Et dans le quartier, de jour en jour, la population devenait plus irascible, plus mécontente, plus malheureuse. Replacer la fontaine à son endroit primitif fut le grand problème de Borgo Villa, problème dont certaines forces obscures entravaient la solution. Peut-être aurait-il fallu faire une révolution. Unis par le besoin les paysans contraignirent la municipalité à démissionner. Et en cette occasion, ce jour-là autour de la fontaine, la musique retentit.

Les Hollandais ont eu à combattre l'eau. Dans la Pouille, quand un enfant naît il n'y a pas d'eau dans la cuvette. Femmes et hommes, d'instinct, sont portés à consommer le moins d'eau possible. Il fut un temps où l'été, en face de l'état d'assèchement des puits, les habitants des Pouilles émigraient. Puis des voies ferrées furent construites, et l'eau vint dans des chars-citernes. Pendant trop longtemps, satisfaire sa faim comme sa soif était chose incertaine.

Aujourd'hui il y a l'aqueduc et on a de l'eau; de l'eau pour boire, pour se laver, mais cette eau est pour les riches, non pour les pauvres. Si l'on ne peut pas payer pour l'avoir chez soi, il faut s'épuiser à aller la chercher. C'est une corvée qui, le plus souvent, revient aux femmes et aux garçons. Un gars des Pouilles a hâte de se marier pour avoir quelqu'un qui lui apporte son eau. Naturellement, les habitants des Pouilles se lavent peu; et chaque famille ne dispose que d'une pièce. Comment font-ils pour se déshabiller les uns devant les autres : les filles devant les pères, les sœurs devant les frères? Ceux qui vivent au bord de la mer se baignent en été. Mais beaucoup d'autres ne se lavent complètement qu'une seule fois dans leur vie : quand ils se marient. Les autres, le jour du conseil de révision.

Ugo Vittorini.

(*Traduit par Claude Beigbeder.*)

FLORENCE 1947

I

Les Florentins sont factieux, voyous, sympathiques. Leur esprit est bizarre parce qu'il est composite, sincère seulement lorsqu'il est cynique. Leur héroïsme est extrême et calculé. Miel et fiel sont, pour eux, plus qu'une rime. Pensez aux armes de cette ville : une tache de sang qui a pris la forme d'un lys. L'histoire de Florence commence par une embuscade. Elle s'ouvre par la devise terroriste de Mosca degli Uberti, *Chose faite chef a*, « qui fut la male graine de la gent toscane » [1]. L'un des derniers et des plus hauts témoignages de son âge d'or se trouve dans l' « Apologie » de Lorenzino de Médicis, fratricide, débauché et espion, qui laissa des pages immortelles en défense de ses faits et gestes. Ce n'est pas non plus un hasard si Machiavel fut un Florentin des faubourgs, s'il eut la tête sèche et l'œil de renard de ces paysans-petits-propriétaires qui, aujourd'hui, laissent pourrir les fruits sur les arbres, les légumes dans les champs quand on leur parle de réglementation des prix.

Pour comprendre un peuple, et en particulier le Florentin, il faut aller chercher les hommes qui le composent jusque dans les retranchements de leur nature même et puis faire l'autopsie et voir ce qu'ils ont dans le ventre. Florence, elle aussi, est une réalité particulière, qu'il faut découvrir. La cruauté des fascistes florentins a été légendaire, mais de même les actions les plus résolues de la Résistance dans les villes sont dues aux G.A.P. de Florence. Les Florentins, et par extension les Toscans, sont la peste de l'Italie. Lorsque dans le cours des siècles, crève le bubon, c'est à Florence que coulent le pus le plus fétide et le sang le plus généreux. Les Florentins sont les gens qui parlent l'italien le plus pur et qui sont

1. Dante : *Divine Comédie*, Enfer, XXVIII, 108.

les plus antipathiques au reste de l'Italie. Ils sont aimés et haïs parce qu'ils prennent tout horriblement au sérieux; et parce qu'ils sont les premiers à corroder avec leur ironie les choses qui ont le plus de prix. Guelfes et Gibelins, blancs et noirs, « peuple repu » et « peuple menu » ils se sont étripés entre eux pendant quatre cents ans, et ont cherché noise à leurs voisins pour des raisons de prestige avant que de le faire pour des questions de marché et de gros sous. C'est un peuple que des sacrifices et des trahisons séculaires ont rendu expert : il ne croit pas aux vérités révélées. Ses chroniques enregistrent une suite de faits personnels, de querelles de femmes, de Quartiers et de *partis* qui mettent en cause l'Univers : la *Divine Comédie* est l'invective privée d'un exilé contre la faction au pouvoir.

II

L'auteur de ces lignes est un Florentin de trente ans, et il n'a pas honte d'abattre les cartes : Florence a été l'une des villes les plus fascistes d'Italie. Pour découvrir les causes de ce fait, les méthodes traditionnelles de recherche ne suffisent pas. Le marxisme même n'y suffit que jusqu'à un certain point. Nous ne nous convaincrons jamais assez que c'est toujours vers l'origine humaine des choses qu'il faut se tourner, si nous voulons dénouer le dernier nœud.

Il existe un capitalisme florentin comme il existe un capitalisme milanais ou napolitain (italien en général), et ce fut lui qui encouragea et subventionna le fascisme. Les industriels comme Giovanni Berta senior; les trusts qui avaient à leur tête les Hauts Fourneaux d'Italie; les propriétaires terriens qui avaient comme représentants les descendants d'antiques familles, tels qu'un Della Gherardesca, un Antinori, un Ridolfi [1]; le clergé avec à sa tête l'Archevêque Mistrangelo, que la voix populaire prétendait pédéraste, tous ces gens-là ont indubitablement ouvert leur bourse et leur bouche pour maintenir et renforcer, grâce au fascisme, leurs positions économiques, rétrogrades et patrimoniales, menacées par les revendications populaires qui firent suite à la guerre de 1915-1918. Des intellectuels qui voyaient en la culture une diligence à prendre d'assaut, aidèrent, avec une conscience plus ou moins grande de

1. Et ils ont de nouveau tenté la partie aujourd'hui avec un Corsini, député qualunquiste à la Constituante.

leurs responsabilités, la réaction bourgeoise. Mais si tout cela explique l'origine occulte (et authentique) du fascisme, cela ne suffit pas encore à en expliquer la vitalité particulière sur les bords de l'Arno. Nous dirons que le fascisme florentin eut aussi une base populaire, encore que limitée, et surtout l'adhésion de la petite bourgeoisie; et que cette adhésion fut réellement spontanée. Ou, comme on a coutume de le dire aujourd'hui, qu'elle fut donnée de bonne foi.

Il serait trop long d'énumérer les causes (toutes, du reste, discernables) d'une semblable attitude, de cette attitude psychologique plus que morale, d'une partie des classes les moins possédantes. Pour que le problème soit posé plus largement, nous devrions examiner le fascisme en tant que phénomène de la vie sociale italienne et voir quels furent les remparts nationalistes derrière lesquels la bourgeoisie cacha son visage — et considérer l'apport du dannunzianisme, de la rhétorique « combattantiste », les faiblesses, les erreurs et les trahisons du socialisme italien. Mais ce n'est pas là le thème que nous nous sommes proposé. Nous voulons seulement cueillir une image de la Florence contemporaine. Pendant longtemps, cette image fut, en apparence, « exquisement fasciste », et ce sont les Florentins qui la composèrent avec leurs faits et gestes.

C'est ici que se dénoue le nœud ultime de la question, laquelle se ramène au caractère, au tempérament, à la nature des « Florentins ». A leur amour irréductible des factions, à leur esprit, inné, de parti, au fait qu'ils ont encore « la dureté du marbre et du rocher ».

III

S'il est un peuple pour lequel l'histoire est une réalité quotidiennement active, même si elle est inconsciente, c'est bien le peuple florentin. Nous l'avons déjà laissé entendre. En effet, la lutte politique entre fascisme et antifascisme [1], dans les années qui vont de 1919 à 1925, assuma immédiatement un aspect de « lutte de partis »,

1. Ce fut presque uniquement une lutte entre le fascisme et la classe ouvrière, puisque les courants politiquement actifs de centre-droite et de centre gauche (libéraux, catholiques, syndicalistes) se portèrent tout de suite aux côtés du fascisme, jusqu'au réveil partiel, brusque mais tardif, provoqué par l'assassinat de Matteotti.

la rue y joua tout de suite son rôle, avec les embuscades, les assassinats, les tortures, les farces : avec toutes les manifestations de cet instinct barbare qui explose sourdement chez les peuples usés par une extrême civilisation. A Florence, le fascisme s'imposa de la même manière que s'étaient imposés les Guelfes : par l'élimination physique de l'adversaire, par la terreur. Après des siècles de servitude et de révolutions débonnaires, les Florentins avaient retrouvé leur sang de jadis. De part et d'autre, les positions idéologiques furent vite prises, chacun se mit en mouvement et agit du côté de la barricade où les premiers coups de feu l'avaient surpris. Ce fut une lutte violente, qui engagea l'individu jusqu'à la gorge, qui n'admit pas de positions intermédiaires, qui réclama de l'audace, qui força à la complicité l'esprit même le plus agnostique. Les fascistes vainquirent parce qu'ils furent les plus forts et les plus décidés, mais ils vainquirent surtout parce qu'ils étaient mieux armés et parce que le *Bargello* (la Municipalité de Florence) était avec eux et les laissait impunis. Il les laissa impunis quand ils assassinèrent le socialiste Spartaco Lavagnini, chef des cheminots, et quand ils l'eurent tué, ils l'assirent à sa table et lui mirent une cigarette dans la bouche; il laissa impunies leurs agressions quotidiennes, leurs bastonnades, leurs sévices; il les laissa impunis lorsqu'ils tuèrent dans leurs lits les *Honorables* Consolo et Pilati, sous les yeux de leur femme et de leurs enfants et dans d'autres innombrables occasions. Les fascistes vainquirent parce qu'ils étaient, ainsi qu'ils le disaient eux-mêmes, les plus « désespérés » et parce que, derrière eux, il y avait l'or et qu'il y avait le Bargello pour les appuyer, qu'ils en eussent ou non conscience. Et parce que le Bargello et l'or eurent bientôt lié les mains du prolétariat qui se défendait en commettant des délits. Le lynchage de Giovanni Berta fut suivi de centaines d'arrestations, et d'une cinquantaine de condamnations; des sévices et trente ans de réclusion, voilà ce que récoltèrent les cordonniers communistes Corti et Garuglieri qui s'étaient défendus avec leur tranchet contre les provocations réitérées du *Contino* Annibale Foscari. Cela dura six ans, jusqu'au jour où les Bandes Noires restèrent maîtresses du terrain.

Elles s'y maintinrent — « poignard entre les dents et grenades à la main », comme disait une de leurs chansons, et grâce à l'appareil policier qui se cachait sous le vernis d'une « Florence, berceau de l'art » — pendant vingt-deux ans. Dans nulle autre ville d'Italie les brigades fascistes ne furent peut-être aussi constamment agres-

sives qu'à Florence. Un « manipule » de macabres vestales vêtues de noir entretint le feu sacré d'une dictature qui refusait tout apport des intelligences, même de celles qui naissaient par miracle dans son propre sein. Le fascisme refusa la collaboration critique des forces intellectuelles, il s'en méfia, et dispersa même les esprits qui, partis de communes prémisses oligarchiques, remontaient à la recherche d'une liberté dont avec une épouvantable rapidité ils avaient perdu, en quelques années, les notions élémentaires. Le drame des jeunes générations intellectuelles qui ouvraient les yeux dans l'ignorance, qui se trouvaient devant une réalité massive et impénétrable, — la seule néanmoins sur laquelle fut possible une intervention que réclamait la passion sociale qui était en eux, — ce drame, à Florence, fut particulièrement dur et ressenti [1].

A partir de 1925, le tableau de la vie intellectuelle florentine fut le suivant. L'emprisonnement et la persécution larvée des agitateurs socialistes et communistes avaient supprimé toute possibilité de rencontre et d'entente avec les masses populaires; l'ultime manifestation active de l'antifascisme avait été celle de Carlo Rosselli et de ses amis libéralo-socialistes, manifestation qui, étouffée à sa naissance, n'avait pas eu de résonances en dehors d'un milieu restreint d'initiés. Dans le chroniqueur Ugo Ojetti, dans l'écrivain Giovanni Papini, dans le peintre Ardengo Soffici, dans le sculpteur Antonio Maraini, dans le philosophe et germaniste Guido Manacorda — hommes de valeur diverse et tous plus ou moins connus dans le domaine international — la culture officielle trouvait la personnification la plus représentative de l'obscurantisme sur lequel le fascisme fondait sa propre survivance, la plus représentative de l'étouffement de toute velléité insurrectionnelle des esprits. A la frontière opposée, l' « intelligenzia » restée fidèle aux vérités démocratiques, exacte expression d'une bourgeoisie encore pleine de vita-

1. Une tentative généreuse, mais chaotique, pour agir à l'intérieur du fascisme, par un rajeunissement des postulats originaux (du programme de 1919 de Mussolini qui, pour des nécessités polémiques, revendiquait pour son parti les mêmes fins que le socialisme : république, nationalisation des grandes industries, remise de la terre aux paysans pauvres, etc.) eut lieu à Florence vers 1931 et 1934, avec le groupe qui avait à sa tête Berto Ricci et l'hebdomadaire l'*Universale;* mouvement, qui conservant le préjugé anticommuniste et se référant à un nébuleux concept d'empire tiré du *De Monarchia* et du *Convivio* dantesques et à une « hiérarchie de l'esprit », était destiné à se noyer dans sa propre équivoque. Mais qui fut néanmoins le premier à dénoncer, publiquement et courageusement, l'impatience des jeunes intellectuels fascistes face au fascisme officiel.

lité, mais poltronne, qui ne s'était jamais risquée au delà d'un libéralisme suranné, se défendait en se repliant dans la coquille de la spéculation littéraire, et s'était fait une prison de son propre agnosticisme, incapable (peut-être seulement physiquement) de faire sienne la muette et pourtant manifeste protestation qui s'élevait de la collectivité.

V

Protestation qui jaillissait de la collectivité, c'est-à-dire du peuple : de la classe ouvrière qui reprenait souffle et vigueur, et de cette masse de petits bourgeois (artisans, employés, détaillants) qui forment la majorité de la population florentine. Ces derniers, qui, par une obscure aspiration vers des idéaux proprement bourgeois, avaient apporté une contribution qui n'était pas négligeable à l'instauration du fascisme, se retrouvaient toujours plus pauvres et nécessiteux que les prolétaires eux-mêmes — surtout après les espoirs et les désillusions de l'entreprise éthiopienne.

L'intervention en Espagne et les persécutions contre les Juifs marquèrent également à Florence le commencement de la fin pour la dictature fasciste, firent naître, même chez les « sincères », l'ombre du doute [1], le goût de la fronde. L' « esprit de parti », momentanément assoupi, recommençait à nouveau de se manifester sous la forme de plaisanteries, de gouaille sardonique, florentinesque [2]. Celle que Mussolini avait appelée « fascistissime et imbattable à cause de son courage et de sa foi », celle dont le Florentin Alessandro Pavolini voulait qu'elle fût « la ville de Dante et de Giovanni

1. Plusieurs Juifs avaient été sincèrement fascistes. Par exemple, le journaliste et historien florentin Giacomo Lombroso, tombé ensuite en combattant dans les rangs des partisans, pendant l'insurrection d'août 1944, et qui laisse inédit un livre qui est tout entier un hymne d'amour à sa ville.

2. Un petit fait mérite d'être cité. Les urinoirs publics étaient remplis d'inscriptions antifascistes. La charge de les effacer fut confiée à une équipe de balayeurs qui partaient à l'aube pour faire leur tournée de « censure ». Mais en vain : les inscriptions refleurissaient toujours plus nombreuses, plus ironiques et plus moqueuses. Les fascistes décidèrent alors d'abattre la plupart des vespasiennes et autour de celles que l'on dut maintenir, par un élémentaire souci d'hygiène, un tour de garde fut établi. La présence des agents en bourgeois, qui, par devoir, entraient et sortaient sans arrêt de ces lieux, donna lieu à une série d'équivoques des plus amusantes.

Berta [1] », se sentait trahie et offensée : elle ressuscitait, citoyen par citoyen. Ce fut à tâtons que l'on se retrouva, ce fut un grouillement de feux follets dont toute la ville sentait la présence et à la mystérieuse chaleur desquels elle reprenait courage. Ce fut un travail souterrain, difficile, angoissé, un travail aussi qui fut payé par de la prison, du sang, d'obscurs sacrifices, par le risque de mille pour obtenir un résultat infime. Jusqu'au moment où la mine explosa, après un long parcours, au début duquel se trouvait la mèche allumée par la guerre d'Espagne [2].

La jeunesse fut à la tête de la révolte, elle attisa toute seule le feu sous la cendre. Empêtrée comme elle l'était dans les rets des organisations fascistes, elle s'en libéra avec une force de volonté qui restera exemplaire et dont les jeunes « actionnistes » et les jeunes communistes en particulier peuvent être justement fiers. Quelques vieux irréductibles les assistèrent, à qui leur enthousiasme avait redonné de l'énergie. Et si les jeunes intellectuels parvinrent, comme on l'a dit, à cette nouvelle vérité par l'impatience et la méditation, il en fut de même pour les jeunes ouvriers des usines « Galileo » et « Pignone », qui disaient : « Si du côté des rouges se trouvent les mineurs, et du côté de Franco les prêtres et les Maures, la question est claire ! »

Citons, parmi d'innombrables épisodes, celui-ci qui se colore de poésie. Un jour de l'hiver 1938, arriva à Florence, venant de Madrid assiégée, un journal qui avait un grand titre en travers de sa première page : *La Muchacha valiente que mato seis moros cuando se allaba de guardia.* Au « Bar San Piero », au « Bar delle Colonnine », dans la rue, au travail, sur les bancs de l'Université, sur les gradins du stade — du stade Berta ! — dans les bordels où l'on allait après

1. Giovanni Berta junior, fils du vieux Giovanni Berta, propriétaire des Fonderies du même nom qui occupaient des centaines d'ouvriers, fut victime de la fureur du peuple, tué en 20 par les prolétaires des usines Pignone, exaspérés par les provocations et par la violence fascistes. Les Usines Pignone, l'une des autres grosses organisations industrielles de Florence, avaient à leur tête des prête-noms de Costanzo et de Galeazzo Ciano.

2. Et s'il fut une ville où la guerre contre les Nations Unies fut impopulaire et où l'alliance avec les Allemands sembla absurde et contre nature, cette ville fut bien Florence. Nul n'enlèvera à Hitler le surnom de *Buffo-Buco* (*Baffo :* moustaches; et *buco* en patois : pédéraste, mais dans un sens de ridicule et non de réprobation moraliste) dont l'esprit florentin le salua en le voyant passer, raide et hautain, à côté du Duce, au cours de sa visite en 1937. Épithète que le poète Eugenio Montale a transcrite ensuite dans un de ses vers.

dîner, combien y eut-il alors de jeunes étudiants, de jeunes employés, de jeunes ouvriers qui, voyant passer une fille, se faisaient un clin d'œil en disant : « *La muchacha valiente* ! »?

Cette muchacha fit du chemin. Elle alla et vint pendant des années, des faubourgs de Legnaia à ceux de Rovezzano, de Fiesole à Varlungo, de Rifredi à la Chartreuse, à travers les ruelles de la vieille ville, d'un côté et de l'autre de l'Arno, jusqu'aux torrents herbeux chantés dans le Décaméron : l'Affrico, le Mugnone, où six ans plus tard, aux jours de l'insurrection, moururent en donnant la chasse aux francs-tireurs fascistes trois cent cinquante de ces jeunes gens qui, dès l'enfance, avaient tous porté, sur leur peau ou sous leur peau, une chemise noire.

VI

Mais ils étaient Florentins, eux aussi, ces francs-tireurs qui se défendirent de toit en toit. La République Sociale Fasciste ne sauva la face qu'à Florence. Une face qui crachait la mitraille du faîte des toits et des lucarnes. C'est à Florence seulement qu'il y eut, entre patriotes et fascistes, une vraie guerre civile. Là et seulement là ce fut une vraie Espagne : rouges et noirs, derrière des barricades, à l'abri d'un coin de rues, postés sur les digues d'un torrent — pendant ces mêmes heures d'août 1944 où Paris, lui aussi, luttait pour sa libération.

Les partisans descendirent des montagnes et les fascistes les attendirent. A Florence seulement, ils les attendirent. Ce n'étaient plus Nazifascisme et Nations Unies qui se battaient : c'étaient des Florentins de deux factions opposées qui se retrouvaient à l'un des si nombreux rendez-vous de leur histoire. Les Allemands, après avoir fait sauter les ponts, battaient en retraite : ils laissaient les Bandes Noires vendre chèrement leur peau; les Alliés avaient marqué le pas devant les ponts en ruines : ils confiaient aux Volontaires de la Liberté l'honneur de tirer les marrons du feu en s'emparant de la ville. Cela dura huit jours. C'est sur la pierre même qui occupe la place du bûcher de Fra Savonarole, que fut exécuté Pietro Chesi, triomphateur d'un Milan-San Remo qui fait époque dans les annales du cyclisme italien. C'est derrière l'abside de Santa Croce, où reposent Machiavel, Galilée, Foscolo, que fut passé par les armes Alfredo Magnolfi, « challenger » au championnat européen des poids coq. Les partisans dirent : *Alfredino était une merde, mais il est bien mort !*

Ils moururent bien, ces sportifs; mais non les intellectuels noirs : eux, ils avaient préféré s'enfuir à temps, du premier au dernier.

C'est sous les fresques toutes de paix de Fra Angelico, dans le Cloître de San Marco, sur la Place Santa Maria Novella, devant la façade blanche et noire de Leon Battista Alberti, que siègèrent des tribunaux populaires, que furent exécutés par dizaines les traîtres, que furent rassemblés les corps des partisans tombés au combat, celui entre autres de leur chef et commandant Aligi Barducci dit « *Potente* » (Puissant). Ils furent enterrés les uns à côté des autres dans le jardin des *Semplici*, dans le jardin Botanique, où, en d'autres temps, on menait les filles. Elles étaient là au milieu des autres, pendant les journées de l'insurrection, lo fusil sous l'aisselle, le bidon d'eau et la trousse à pansements en bandoulière. Elles ramassaient les morts, les morts de l'un et de l'autre côté de la barricade, et disaient : *Un de moins!* Elles disaient aussi : *Il est mort, l'ami de la Tina! Regarde le beau gosse que c'était*, et elles mettaient leur mouchoir rouge autour du cou du beau garçon, lui baisaient le front : *Mamma mia, comme il est froid!* disaient-elles.

Dans le Jardin des Simples, cimetière de l'insurrection, est enterré à côté du champion italien poids coq Alfredo Magnolfi, bourreau des patriotes, le peintre partisan Bruno Becchi, sur la tombe de qui les intellectuels florentins doivent encore s'agenouiller. Dans les papiers laissés par Becchi, à la date d'avril 44, il y a cette note : « Les Florentins ont tué le philosophe Giovanni Gentile. Il se peut que, personnellement, Gentile ait été quelqu'un de bien, mais certaines idées ne se tuent qu'en tuant les hommes : c'est un fait que l'on ne peut comprendre pleinement qu'à Florence. Sûrement Gentile n'aura pas le rôle de Matteotti. »

VII

Vous voyez maintenant que Florence n'est pas seulement collines et ciel, vertes prairies, avec un fleuve au milieu, et la Galleria degli Uffizi.

La couleur de son air et de ses pierres, la somme de ses chefs-d'œuvre ont distrait le voyageur même le plus attentif et le plus sensible, Stendhal, et Gide même, au point de leur faire considérer les Florentins comme les héritiers, frondeurs mais passifs, de leur propre histoire. Mais tel qui considère Florence comme un musée dans une serre, n'a, non plus, compris que partiellement son art.

Son architecture en particulier : toute verticale, explicite, qui est fichée dans la terre et qui touche le ciel, « épouvantablement moderne » pour chaque génération. L'architecture est la preuve par neuf quand on veut s'assurer si les comptes d'un peuple tombent juste au centime près. Et le Florentin est un peuple qui, au début de son histoire a, il est vrai, une embuscade, mais qui, en même temps, s'est fait en deux cents ans, une architecture à lui. Si cette architecture n'est pas un ensemble de ruines et n'est pas seulement un « style », mais conserve une respiration humaine bien à elle, comme le souffle des jours qui passent, c'est que le peuple qui s'affaire entre ces murs doit être un peuple encore vivant et en progrès, qu'un sommeil de vingt ans peut à peine avoir retardé.

Il en est ainsi. Aujourd'hui, désignés par le peuple, les représentants des classes pauvres ont assumé l'administration de la ville. Plus de 60 % des électeurs ont voté pour les Partis des travailleurs. Le communiste Mario Fabiani, un ancien employé, âgé d'un peu plus de trente ans, aux épaules larges et à l'œil pensif, est maire de Florence. Le drapeau rouge flotte sur le Palazzo Vecchio d'où les « cardeurs » furent chassés à coups de lance et de poignard. Dans cette ville dont la propagande touristique veut qu'elle vive sur la lancée de ses beautés artistiques et naturelles, 30 % de la population masculine travaille dans les usines. 7.000 sidérurgistes, 4.000 travailleurs du bâtiment, 3.000 typographes forment la masse de résistance que le fascisme a battu en brèche par la violence sans jamais parvenir jusqu'à son cœur. Pendant les années de la dictature, les ouvriers des Usines Pignone gravèrent des saluts de camarades à camarades dans l'intérieur des compresseurs qu'ils construisirent pour les centrales hydro-électriques du Dnieper; aux Usines Galileo, une cellule communiste n'a jamais cessé d'exister pendant ces vingt ans. Faits minimes, comparés à des dizaines de faits plus importants, mais qui servent néanmoins à éclairer une situation et à documenter sur les titres politiques de l'actuelle classe dirigeante, dont les représentants souffrirent longuement la prison et la déportation au *confino*. Parmi ceux-ci, l'ouvrier Elio Chianesi, dit « papa », commandant des gappistes florentins, fut fusillé par les Allemands à la veille de l'insurrection; le vieux militant Luigi Singaglia fut tué par traîtrise sur la voie publique au printemps 44 : les agresseurs fascistes s'étaient postés derrière la Tour dei Donati, cette même tour où naquit Piccarda « vierge sœur [1] » que Dante rencontra au Paradis.

1. Dante : *Div. Com.*, Paradis, III, 46.

Et c'est dans la maison que la légende attribue à tort à Dante, c'est dans cette maison, en tout cas, que les communistes florentins ont établi leur siège.

Actuellement, la répartition politique de la ville est la suivante. Face à une majorité socialo-communiste — qui en gros peut compter sur la classe ouvrière presque au complet, sur une partie de la petite et de la moyenne bourgeoisie, et sur une patrouille d'intellectuels d'avant-garde appartenant pour la plupart aux générations postérieure à 1908 — il y a un fort courant démochrétien qui, à sa pénétration limitée dans les masses, oppose la vaste adhésion de la bourgeoisie dans ses diverses nuances, y compris les diverses couches de professions libérales. Ensuite, un noyau particulièrement actif (environ 20.000 voix aux élections administratives) de *qualunquist s* : « mécontents » de toutes classes, qui font le jeu du gros capital. Puis une poignée de libéraux parmi lesquels se trouvent la plupart des industriels et à qui se joignent, spirituellement, les intellectuels mondains. D'où la constellation des nombreux partis de droite et du centre. Ce sont là les forces dont les diverses attitudes ont une incidence sur la vie politique et sociale de la ville et qui reproduisent plus ou moins le tableau de la situation qui existe dans le domaine national. Et il ne faut pas non plus passer sous silence la sourde menace d'un regroupement néo-fasciste, pour le moment désorganisé, mais, à ce qu'il semble, non dépourvu d'armes, qui se manifeste en tout cas par l'attitude d'anciens *squadristi* et d'ex-*republichini* qui étalent leur rancœur, quand ils n'expriment pas carrément leur espoir d'une restauration, d'un retour à l'ancien régime.

Mais nous n'entendons pas conclure sur une ar de analyse des batteries politiques opposées, mais bien sur l'actuelle situation, sentimentale et économique, de la ville en général.

VIII

Parlons avant tout de l'économie florentine, sans tenir compte ni des profiteurs « légaux », ni des profiteurs illégaux qui se livrent au marché noir. Parlons des gens qui vivent de leur travail et qui forment, aujourd'hui encore, de 60 70 % de la population. Prenons, parmi les diverses catégories de travailleurs, celle des métallurgistes, c'est-à-dire la mieux rétribuée. Un métallurgiste ayant à sa charge une femme et deux enfants mineurs perçoit un salaire

journalier qui oscille entre 650 lires et 800 lires. Attribuons à cette famille un salaire quotidien de 750 lires [1]. Le rationnement leur garantit uniquement le pain, au prix de 26 lires le kilo et à raison de 235 grammes par tête. 25 lires par jour, donc, pour le pain avec tickets, qui est, dans la majeure partie des cas, là où le ravitaillement est rare, insuffisant. Posons que cette quantité de pain est complétée par un demi-kilo de pain acheté au marché noir : 60 lires. Avec ce qui lui reste, la ménagère pourra acheter au marché noir [2] : un kilo de pâtes, un demi-kilo de viande, cent grammes d'huile, des légumes. Soit :

Pain avec tickets	L. 25
Pain marché noir	— 60
Pâtes (1 kg.)	— 230
Viande (une livre)	— 280
Huile (100 gr.)	— 55
Légumes	— 100
TOTAL :	750 Lires.

De la sorte, en vingt-quatre heures, chacun des membres de la famille (un ouvrier qui travaille huit heures à un tour ou à la fraise, des enfants en plein développement, une femme encore jeune et qui a tous les soins et toutes les fatigues du ménage sur le dos) aura mangé :

350 gr. de pain.
250 gr. de pâtes.
125 gr. de viande.
Et une petite assiettée de légumes.
Le tout assaisonné de 25 gr. d'huile.

Nourriture à peine suffisante pour se maintenir en bonne santé, Mais pas de petit déjeuner, pas de lait pour les enfants, pas de vin pour les parents, pas de cahiers pour l'école, pas de ressemelage des

1. Ce qui équivaut ou est supérieur de peu au traitement d'un professeur d'université. Les instituteurs sont à peu près sur le même plan que les coiffeurs. Par contre un linotypiste de journal qui touche 900 lires gagne plus qu'un métallo. Mais cette catégorie est limitée à moins d'une centaine de personnes.

2. Parmi les denrées rationnées, seules les pâtes sont distribuées avec une certaine régularité, dans la mesure de 2 kgs par personne tous les mois. Il en est rarement de même pour le sucre. Ainsi que pour quelques décilitres d'huile et de matières grasses solides. Si rarement que les ménagères florentines disent : *Chaque fois que meurt un pape !*

chaussures, pas de savon — et pas d'argent pour payer le loyer, l'électricité, l'eau potable; rien de tout ce qui est indispensable. Et pas de fruits, pas de café, pas de cigarettes, pas de poudre pour la femme, pas de livres, ni de journaux, ni de revues, pas de vêtements, et pas de cinéma non plus, pas de jouets, pas de spectacles sportifs : rien, absolument rien de ce qui est également nécessaire et qui distingue l'homme de la bête. Voilà comment une famille ouvrière qui a la chance d'avoir un chef qui travaille et qui reçoit un salaire parmi les plus élevés (une famille en un certain sens « privilégiée ») est forcée de se bourrer matin et soir, soir et matin, de légumes, de soupes et de pain trempé, si elle veut résister sur le plan de l'*indispensable* et non sur celui du *nécessaire.*

A présent, passons de la catégorie de l'ouvrier qualifié à l'une des catégories mineures : celle des coiffeurs pour hommes. Et prenons un exemple concret : le coiffeur Nello P.; 26 ans, marié, un enfant de deux ans. Il travaille dans un salon de coiffure de la place S. Maria Novella. Son salaire journalier est de 195 lires. Y compris les pourboires, sa journée ne dépasse pas en moyenne 250 lires. Donc, pour lui, *moins du tiers du nécessaire.* Pourtant lui aussi résiste, sans voler, sans s'encanailler, sans que sa femme se prostitue : sa femme contribue aux frais du ménage en y apportant quelques dizaines de lires par jour qu'elle gagne en cousant, pendant la nuit, quand le bébé dort. J'ai souvent l'occasion de rencontrer ce coiffeur, je vois ce qu'il mange et je dis que sa femme et lui ont une santé de fer, mais j'ai des doutes pour celle de leur enfant.

Un autre exemple : Ugo P.; garçon de café, 65 ans, père du précédent. Il a été mis à la retraite comme ayant atteint la limite d'âge par la Caisse Fasciste de Prévoyance Sociale, avec une pension journalière de quelques lires. Il a obtenu, en suppliant son patron, d'être gardé, mais ses blessures de guerre le faisant boiter, de garçon il est devenu plongeur. Ugo P. a trois sources de revenus (sa pension de mutilé de la guerre de 1915-1918, sa pension de la Caisse de Prévoyance Sociale et son salaire de plongeur) ce qui lui fait, *en tout*, moins de 500 lires par jour. C'est un homme qui a cinquante ans de travail derrière lui, qui reste debout, sur ses pauvres pieds, derrière le comptoir du bar pendant onze heures par jour à laver tasses et verres : il est en outre obligé de nettoyer par terre et de faire, en pédalant sur un tri-porteur, les livraisons du rayon « pâtisserie ». Cet homme qui gagne environ ce que coûte au marché noir un paquet de Camel, doit avec cela subvenir aux besoins de

sa vieillesse toujours vigoureuse, et de sa femme malade, et venir en aide à la pauvreté de son fils le coiffeur.

Revenons maintenant à l'ouvrier proprement dit. Le salaire d'un maçon es de 533 lire par jour; celui d'un typographe de 570 lires (plus 188 lires d'ollocations familiales s'il est marié avec enfants). Nous sommes toujours au dessous de l'indispensable, pour toutes es catégories de travailleurs. En compensation, Florence est l'une des villes italiennes où le chômage atteint le plus bas pourcentage : 4 % dans la métallurgie, 8 % dans le bâtiment, 3 % chez les typographes. La majeure partie des entreprises industrielles travaillent donc à plein.

La reprise industrielle a été rapide, les bilans de la gestion 1945 se sont clos par des actifs qui rappellent les bénéfices des années de guerre. La « Pignone » qui fabriquait des moteurs à huile lourde (Diesel) pour bateaux, des groupes électrogènes, fabrique main-enant des pièces de rechange pour les machines à tisser et des machines à tisser complètes : production absorbée presque totalement par l'industrie lainière de la ville toute proche de Prato. La « Galileo » a, elle aussi, démobilisé son outillage belliqueux et est revenue à la mécanique de précision, pour laquelle elle est universellement appréciée : thermomètres, lentilles, jumelles, instruments de navigation, tours et autres machines pour la fabrication de ces instruments. De même, les Usines Superpila (batteries et appareils électriques de tous genres); de même, « L'Industria Cartaria di Castello » (Papeteries); de même, l'Istituto Chimico Farmaceutico; de même les Etablissements Manetti et Roberts (produits pharmaceutiques, parfumerie, etc.); de même, les deux plus grosses imprimeries : « Marzocco » et « Vallecchi ». Ce sont là les entreprises industrielles les plus importantes de la ville; après avoir remplacé le faisceau de leur enseigne par des emblèmes démocratiques, elles ont rapidement repris leur efficacité, et dans certains cas, l'ont même augmentée : elles représentent, en tout cas, une source de richesse et de travail pour la population. Le fait que leurs ouvriers ne mangent que des haricots et des légumes matin et soir ne dépend pas exclusivement d'elles. Nous dirons même que certaines de ces firmes n'ont pas refusé d'aider les mouvements de la Résistance.

Elles aussi, les petites entreprises artisanales qui ont, à Florence, leur tradition particulière et que la politique autarchique du fascisme et puis la guerre avaient conduites au bord de la tombe, sont en pleine reprise. Les maroquiniers, les graveurs sur bois, les orfèvres

(légitimes héritiers de Benvenuto Cellini) et les brodeuses, les « couseuses de blanc » type les *Sœurs Materassi*, héroïnes du roman d'Aldo Palazzeschi, reçoivent à nouveau des commandes du monde entier : ils travaillent principalement pour les marchés de l'Amérique Latine et de l'Afrique du Sud. Les travailleurs artisans inscrits aux divers Syndicats sont environ 6.000. Dans ce domaine, l'exploitation de la main-d'œuvre s'augmente d'une pathétique familiarité. Les patrons — eux-mêmes artisans de grande valeur — forment la partie substantielle de la petite et de la moyenne bourgeoisie florentine.

IX

Il y a donc du travail dans cette vieille ville. L'hiver dernier, il y a fait grand froid. Quelques mois avant le gel, un manœuvre de vingt ans, un trotskiste, un rêveur affamé, avait attendu derrière une haie de son village, dans l'extrême périphérie de la ville, et descendu d'une décharge de sa mitraillette d'ancien partisan le seigneur du lieu, le marquis Lapo Viviani della Robbia, ex-hiérarque fasciste, passé à la démocratie après le 25 juillet. Il y a donc encore de la haine.

Il y a encore de la faim. Pendant des semaines, des centaines de mères de famille ont redonné l'assaut aux éventaires des commerçants du marché noir de denrées alimentaires; elles se sont disputé à coups de dents, à coups d'ongles, les morceaux de pain blanc, les boîtes de lait américain, les paquets de pâtes volés : elles ont affronté la police, faisant la chaîne avec leurs bras et criant : *On a faim, nous et nos gosses !*

Il y a de la haine, il y a de la faim. Et il y a des gens qui jouent dans des cercles clandestins, qui gagnent ou perdent en une nuit, au chemin de fer, des millions. Le tripot le plus élégant se trouve dans le palais d'une famille de la noblesse et ses fenêtres donnent sur l'Arno et sur ses passerelles de fortune, et sur les Cascines : ce beau parc a servi de bivouac aux armées alliées et, maintenant, il a l'air dévasté d'une maison saccagée, souillée, pillée.

Il y a aussi de la concorde : au mois d'octobre passé, 150.000 personnes se réunirent pour une fête populaire dans les Jardins de Boboli. Ce fut une journée d'allégresse, de repas sur l'herbe, de danses et d' « Internationales. »

Il y a, aussi, de la prostitution. Au milieu de cette faim, de cette haine, de ce travail-misère une armée victorieuse est passée, lourde

de désirs et d'argent. Aussi, à compter seulement les bordels autorisés (« off-bound » pour les soldats alliés), dans une ville qui a environ 400.000 habitants, les maisons de tolérance patentées sont une quinzaine, occupant de 300 à 350 filles qui « font » chacune en moyenne 30 à 40 hommes par jour.

Il y a de la crainte de Dieu : le dimanche dans les églises dont les autels sont tous décorés de chefs-d'œuvre, accourent aux messes des fidèles de toutes les classes de la société, poussés par quelque chose de plus qu'une habitude. L'actuel Archevêque, Élia Della Costa, que l'on prétend d'origine juive, n'a qu'à survivre à Pie XII pour pouvoir lui succéder. C'est un érudit et un végétarien; et la voix populaire le décrit se rendant la nuit, vêtu d'une humble soutane, dans les maisons des besogneux pour leur faire en personne la charité.

Il y a des intellectuels, dont la richesse spirituelle s'épanouit dans les divers arts et professions, mais qui sont, pour la plupart, séparés des masses : ils ne les cherchent pas, et ils ne les cherchent surtout pas en eux, ils forment un cercle fermé autour de leurs revues, de leurs Mai Musicaux, de leurs cafés et de leurs salons. Mais il faut avoir pour eux de l'estime et du respect. Et leur faire confiance en espérant que leur valeur est méritée.

C'est une ville où il y a du bon et du mauvais, sur laquelle, au bout de vingt-deux ans, s'est, de nouveau, levé le vent de la Liberté. Un vent qui vient de loin et qui, aujourd'hui, souffle du bon côté. C'est le peuple qui a remonté le courant : il agite comme un drapeau la fumée de ses cheminées. Les défauts de ce peuple sont encore les mêmes, de même que ses vertus. Mais c'est un peuple qui sait marquer le pas, et qui a finalement battu en rase campagne *le parti sauvage* [1]. A présent, pour la première fois depuis des centaines d'années, il fait une véritable expérience démocratique. C'est un jeu qui le passionne, il y risque son avenir et en respecte loyalement les règles.

X

On souhaite que l'avenir soit de paix et apporte assez de travail pour suffire au *nécessaire*. Et pour suffire à guérir les blessures privées et les blessures publiques. L'Administration Communale

1. Dante : *Div. Com.*, Enfer, VI, 65.

a hérité d'un déficit qui est proche du milliard de lires; il semblait que les hôpitaux dussent fermer faute des fonds nécessaires. Il y a des quartiers entiers à assainir, ces quartiers où le peuple paie la fierté d'habiter dans les maisons de ses ancêtres par un pourcentage terrible de tuberculoses. Il faut rebâtir ce qui a été détruit par la guerre, et qui comprend des rues et des rues et la zone centrale de chaque côté du Ponte Vecchio, zone sous laquelle le Allemands firent éclater leurs mines. C'était là le quartier le plus ancien de la ville : chaque pierre était un souvenir, de même que les Tours et les Palais qui se miraient dans le fleuve. Sitôt après la libération, Florence tout entier défila parmi ces ruines : analphabètes et érudits, en pèlerinage.

Il y a aussi de l'amour dans cette ville : on s'aime beaucoup, avec le cœur et avec le sexe, et cet amour compense la haine qui a fait rage tout au long des siècles. La ville est constamment jeune grâce à cette jeunesse qui lui apporte le renouveau de son amour avec une joie angoissée, grâce à cette jeunesse sans hypocrisie, à la fois sentimentale et sensible. Cette jeunesse de Florence qui le surprend, l'étranger l'attribue aux pierres, à l'air, au ciel. Mais c'est une réalité qui vit dans les rues : un don réciproque de la nature et des créatures. Quel est vraiment le secret grâce auquel Florence se maintient toujours fraîche comme ses filles, rebelle et frondeuse comme ses garçons, savante et active comme ses artisans, vive comme le vert de ses collines? Est-ce l' « électuaire » de la *Clizia* de Machiavel? Ou bien est-ce l'Arno avec son « baume exquis », comme disait Lapo Gianni? Et la vérité est-elle celle à qui Spadaro a fait faire le tour du monde, la portant jusque sur la scène du *Moulin-Rouge*, avec ses chansons :

Notre petite ville — gracieuse et pitchounette
elle a tant d'années — et pourtant ne vieillit jamais !

C'est peut-être à cause de cette chanson que Mistinguett voulut Spadaro pour partenaire. Mais qui sait si elle comprit l'ironie du peuple qui a choisi comme ambassadeur ce charmant baladin? Et qui sait si elle comprit en même temps sa douleur inconsciente : il y a des siècles que les femmes florentines n'ont pas mis au monde un poète avec tous ses attributs.

Vasco PRATOLINI.

IL POPOLO DI ROMA

Ce peuple romain, on ne part pas à sa découverte en explorant de lointains faubourgs, comme Aubervilliers, Whitechapel ou Moabit.

On ne va pas le « voir » comme on irait au Zoo.

Il est là, partout, au cœur de la ville, qui mêle autant que la Rome antique, les différentes classes de sa société, tout au moins dans ses rues.

Ses rues les plus sordides longent les plus fastueux de ses palais. Le Français s'étonne, quand il arrive, qu'il lui faille traverser pour atteindre le Farnèse, ce grouillant Campo dei Fiori, où un marché se tient en permanence, où la foule a l'air de camper. Ce peuple romain est affable, obligeant, bon enfant. Demander son chemin et que, toute affaire cessante, on vous accompagne dans la crainte que vous vous trompiez; bousculer par mégarde quelqu'un qui, en retour, vous sourit, et souvent s'excuse; retrouver ce sourire sur la face de l'agent, du receveur du tram, ou de l'employé des postes derrière son guichet, tant de bonne grâce surprend, réjouit, et en fin de compte, facilite beaucoup la vie qui est aussi et malgré tout, très quotidienne.

Mais il a d'autres qualités, ce peuple, que celles qui rendra votre séjour à Rome plus agréable. Ce que pour l'instant j'admire le plus en lui, c'est de conserver dans sa misère une si sereine dignité.

Ce peuple romain, plus je le connais plus je l'aime. On pourrait donc se méfier de ma partialité. Mais ces menus faits que j'ai notés sur le vif, ces traits qui m'ont frappée sont justement ce qui me l'a rendu cher...

— Comment pouvez-vous aimer les Romains, me dit Sandro. Ah! si vous connaissiez mieux les Florentins, les Siennois, les Pisans, les Vénitiens...

— Eh bien, ça prouve qu'il y a dans d'autres villes d'Italie un peuple encore plus aimable. Voilà tout. Ça ne retire rien à Rome.

— Moi, coupe une dame étrangère, je ne suis pas non plus de votre avis. Je les trouve plus sales, plus fainéants, plus mal élevés, plus horribles que n'importe où. Et insistants d'une façon impossible.

— Insistants?

— Oui, je parle de tous ceux qui mendient. Et Dieu sait s'il y en a ici! Je dois avouer, pourtant, que je suis enchantée de mes domestiques.

Les mendiants, les domestiques, les portiers d'hôtel, les chauffeurs de taxi, plus les précieux renseignements du Bædeker, ce n'est tout de même pas assez pour se faire une idée très exacte d'un peuple.



Juste en face de chez moi, on construit une maison. Douze hommes y travaillent. Ils arrivent à 7 heures le matin, ils partent à 5 heures de l'après-midi, s'arrêtant un peu vers 2 heures, pour manger un morceau et boire à une fontaine. Le soleil tape dur sur les chantiers. Ces hommes sont si noirs qu'on dirait des nègres. La journée finie, ils s'en vont à pied peut-être loin. Parfois, avant de se mettre en route, ils boivent encore un coup d'eau et s'allongent un petit moment, à l'ombre d'un tas de briques.

— Oh! dit la dame étrangère qui s'éveille de sa sieste et fait un petit tour, voyez donc ces paresseux d'Italiens! Toujours à dormir.

L'autre jour, un de ces hommes, tout jeune, s'était endormi pour de bon et les autres étaient partis, le laissant tout seul au pied du tas de briques. Il avait endossé sa vieille veste et gardé son bonnet de papier journal. La bouche entr'ouverte, il ronflait comme un bienheureux. Un livre avait glissé de sa poche. Je me suis penchée pour lire le titre; c'était *Anna Karénine.* Rien d'étonnant à cela, puisque ces voitures à bras, chargées de bouquins, qui s'arrêtent aux coins des rues, offrent à leur très modeste clientèle non seulement des récits de voyages et des romans-policiers, mais encore, mais surtout *La Divine Comédie*, *la Guerre et la Paix*, le *Paradis Perdu.* On doit lire, ici, bien davantage *Renaud et Armide* que chez nous Eugène Sue.

Ne soyons pas injuste envers la dame étrangère : il est vrai qu'on voit beaucoup de dormeurs dans les rues de Rome. A toute heure du jour, aux endroits les plus imprévus. Et tant mieux, s'il est exact que qui dort dîne.

On dort sur les marches des églises, sur le rebord des fontaines,

sur les bancs de pierre appuyés aux façades de certains palais (ceux du Farnèse sont très courus) au pied des arbres, ou sur le trottoir, tout simplement.

Il y a des réveils joyeux, des réveils pénibles. Les vieux grognent, toussent, frottent leurs membres engourdis. Les jeunes bâillent, s'étirent, riant aux anges, riant à leur rêve.

Un jeune garçon, adossé à l'un des platanes qui bordent le Tibre, n'en finit pas de revenir à la vie. Il jette le bras gauche, à gauche, le plus loin possible. Le droit, à droite, encore plus loin. Il frotte son dos contre l'arbre, il frotte ses yeux de ses deux poings, il jette encore ses bras en l'air, il se masse le cou, il actionne ses mâchoires. C'est tellement compliqué et savant, que je me suis presque arrêtée. D'un seul œil, le garçon me considère. Puis il saute sur ses pieds, aussi léger qu'un acrobate, enlève de sa boutonnière une belle rose rouge et me la tend en disant « Buona Sera ».



Chacun sait que l'Italien est sobre. Comme l'Anglais est flegmatique, l'Espagnol arrogant, le Français malin, le Russe rêveur (quoi qu'il arrive, ô charme slave!) Vérités indiscutées et confortables, dans lesquelles on s'installe commodément. Donc, l'Italien est sobre. Le fait est qu'on ne rencontre jamais d'homme saoul; même aux jours les plus chauds, même aux occasions les plus belles, même la nuit de la Saint-Jean qui est une nuit de folle liesse, perpétuant sous les murs de la vieille basilique du Latran les antiques réjouissances du solstice d'été.

L'Italien est sobre et j'ai la conviction qu'avec ses 400 lires par jour (salaire moyen d'un ouvrier non qualifié, mais les salaires les plus hauts ne dépassent pas 700, 800 lires), le pain à 140 lires le kilo au marché noir autorisé (la ration est de 250 grammes par jour) les pâtes à 160 lires, le sucre à 800 (la ration est de 150 grammes par mois) et l'œuf à 24 lires, il devient sobre de plus en plus, il ne l'a jamais tant été.

Et comme tout se vend en plein jour, et comme on trouve des venelles misérables entre des rues très élégantes dont les boutiques débordent de volailles et de poissons, de jambons, de salamis, de mortadelle, de pains et de gâteaux, de fruits confits et de chocolat, l'Italien, sobre, mais capable de sentir la faim autant qu'un autre, et l'enfant italien qui ne sait pas encore combien il est sobre, par

tradition, doivent endurer un supplice qui, pour avoir été subi par Tantale, n'a rien perdu de son atroce réalité.

— Heureusement que le peuple italien a beaucoup de religion, me disait un ami, sinon il supporterait moins bien sa misère.

Une misère effroyable qui vous saute aux yeux si vous voulez bien les ouvrir, qu'on découvre sans la chercher, qu'on surprend où qu'on aille, qui atteint toutes les couches de la société, exception faite, bien sûr, des magnats du trafic illégal.

Si l'on ne se contente pas de l'explication rassurante et doucement absurde que la dame étrangère répète à qui veut l'entendre; « Ne vous inquiétez pas pour eux. *Ils* font tous du marché noir », on ne peut pas ne pas se demander : « Comment mangent-ils? De quoi vivent-ils? » Un professeur gagne 12.000 lires par mois. Un employé dans les 10.000. Pour un travail égal le salaire des femmes est inférieur à celui des hommes.

La secrétaire de C. touche 10.000 lires par mois, ce qui est supérieur au tarif habituel. Elle est célibataire et soutient sa mère. Elles ne mangent pas à leur faim, ne doivent jamais se permettre d'aller au théâtre, au concert ou au cinéma. Et l'achat d'un vêtement pose un problème.

— Leur budget s'équilibre si difficilement, m'explique C., que la pauvre fille n'a pas encore compris s'il valait mieux qu'elle prenne le tramway pour venir au bureau, ou qu'elle fasse le chemin à pied. En marchant, elle use ses chaussures et le ressemelage coûte 800 lires.

La misère a développé la prostitution.

— Ce ne sont pas tant les filles du peuple, me dit D., qui se vendent aux soldats polonais, anglais, américains (on voit en effet très peu de ces couples) que les femmes de la petite bourgeoisie qui fréquentent les maisons de passe. En plus des maisons officielles, on compte à Rome 350 maisons clandestines. C'est quelquefois pour s'acheter des bas Nylon à 1.600 la paire, un sac à main à 6.000 ou un parapluie dernier cri à 3.000 que la femme « bien » se rend dans un de ces endroits discrets pour y gagner quelques dollars — il lui faut peu de temps pour doubler le mois du mari — mais c'est aussi, assez souvent, pour qu'il y ait suffisamment de pâtes et une tranche de viande dans les assiettes.

***

Montant un jour à pied au Janicule, je m'aperçois au bout d'un bon moment que sans l'avoir voulu, j'ai suivi depuis que je suis

sortie de Saint-Onuphre, une belle fille terriblement brune, bien plus fardée qu'on ne l'est couramment ici, moulée dans une robe de velours noir à haute ceinture rouge, perchée sur des talons de danseuse espagnole. Elle a l'air pressé et soucieux de quelqu'un qui ne veut pas arriver en retard au rendez-vous. Et c'est bien naturel qu'elle aille, en cette fin d'après midi, retrouver un amoureux sous ces ombrages.

Derrière elle qui ne me remarque même pas, que je n'ai pas à craindre de déranger (et puis quoi! comme on dit, les jardins sont à tout le monde) je longe les terrasses qui dominent toute la ville. Un peu avant le phare, elle s'arrête, s'approche du parapet, cherchant des yeux un point précis. Il y a là déjà quatre ou cinq filles, également attentives, aux aguets, la tête tendue, les yeux fixes. Et voilà la belle en velours noir qui, les mains en porte-voix se met à crier : Antonio!... Et les autres crient avec elle : Alberto, Ignazio, Renato!... Ho! Ho! Ho!...

Nous sommes au-dessus de Regina-Cœli, la prison. Contre les barreaux de certaines fenêtres, on devine des visages. Ça fait des ovales blancs, dans l'ombre. Une main, qui paraît toute petite, remue, s'ouvre, se referme, s'ouvre, se referme, et rentre dans son ombre, dans les murs. Les filles se taisent, regardent encore un peu et s'en vont.

Tout à côté de la grande bâtisse, dans une des cours, il y a une petite terrasse carrée, garnie de fleurs et de plantes vertes. Et au milieu de la petite terrasse, allongée dans un transatlantique et coiffée d'un vaste chapeau de paille, Clélia Conti prend un bain de soleil, et s'étire, et bâille, bâille, bâille...

* * *

Autant que sobre, le peuple italien est dévot. C'est bien connu. Les innombrables églises de Rome ne sont jamais vides. A toute heure du jour, on entre en passant dire un petit bonjour à Dieu, à la Vierge et aux Saints auxquels on rend plus longuement visite le dimanche. C'est alors, le dimanche, à Saint-Pierre et dans les grandes basiliques, des allées et venues d'une chapelle à l'autre, un arrêt plus recueilli devant celle où se célèbre une messe, un attroupement autour d'un baptême, des conversations avec des amis qu'on rencontre.

On est d'abord un peu surpris en voyant prendre tant de liberté

dans ces lieux. Mais si on ne se sentait pas si parfaitement à l'aise dans l'église, on y viendrait moins souvent. Et la ménagère y vient avec son panier à provisions et le petit qui se promène à quatre pattes pendant qu'elle égrène son chapelet. Et cette vieille ne lâche pas son tricot en marmonnant ses prières. Et ce bon jeune homme qui n'a pas beaucoup de temps à lui mais doit remercier saint Antoine, pousse résolument sa bicyclette jusqu'au bénitier (la laisser dehors serait bien imprudent. Saint Antoine ne peut veiller à tout!) et la cale avant d'entrer en oraison.

Dans une église qu'on pare de tentures pour une fête, les ouvriers travaillent en sifflotant et s'interpellent de leurs échelles. Vous êtes surpris par tant de désinvolture? Vous concluez à l'irrespect? Vous flairez la révolte? Le petit curé italien comprend mieux les choses. Il sait bien que cette extrême familiarité rend le sentiment religieux plus vivant, plus facile et plus fort, au lieu de le menacer et de l'affaiblir. Debout sur le seuil de la sacristie, il sourit aux échafaudages, il encourage les ouvriers, enfants terribles, enfants gâtés, et adresse un geste amical à deux d'entre eux qui se signent et s'agenouillent avant de sortir.

...Mais le spectacle le plus étonnant que puisse vous offrir une église romaine — et je n'oublie pas la Semaine Sainte à la Chapelle Sixtine où les invités de marque, grandes familles et Corps Diplomatique, se rendent, les hommes en frac et les femmes en robe longue — le spectacle le plus étonnant se déroule à *Santa-Trinità dei Pellegrini*, pas loin du Transtévère. Là, chaque dimanche, on dit la messe pour les pauvres des « dortoirs publics ». Avant qu'ils aillent s'asseoir sur les bancs de bois, face à l'autel, modestement fleuri, éclairé de deux cierges, on leur lave les pieds, on leur fait la barbe. Et quand l'office est terminé, on leur donne, avant qu'ils s'en aillent, une gamelle de soupe et 200 grammes de pain. Qui, on? Des nobles encore riches et repentants de leur fortune, tout heureux (ils en ont l'air) d'avoir trouvé ce moyen d'en être absous. La comtesse S..., petite nièce du poète, les dirige, conseille et encourage dans cette bonne voie avec beaucoup de bonne grâce et de sincérité.

— Elle s'est consacrée aux pauvres depuis sa quinzième année, me dit la petite sœur de Nazareth qui veut bien me servir de guide. Tous les mendiants de Rome la connaissent, elle les appelle tous par leur nom.

Extraordinaire assemblée, pourvue de haillons et de tignasses comme on n'en voit que dans les tableaux. Mais les joues sont

glabres, impeccables. On a vraiment aujourd'hui rasé gratis et c'était l'*Opéra de Quat'Sous*...

Les pieds propres dans les vieilles godasses, les doigts errant sur les mentons, les gueux prennent sagement leur place et s'y tiennent tranquilles. La messe commence. Alors, ils se redressent, ils toussotent, cherchent leur voix, s'élancent et chantent à pleins poumons. Plus de timidité, plus de gêne. Ils sont chez eux, c'est leur messe à eux, qu'ils suivent de mémoire et chantent tout au long. Ils sont à la messe et ils sont les gueux, et tout en chantant, ils se grattent, ils se frottent, ils s'étirent, ils bâillent, ce qui introduit dans le chœur de sourds rugissements.

Derrière moi, un grand type rasé de frais (il le faut bien!) et la tête récemment tondue se couvrant d'un duvet. Les bras croisés, la bouche hargneuse, un pantalon tout neuf, un veston rapiécé qui a perdu ses manches. Il ne chante pas. Il refuse, poliment, le livre que la petite sœur lui offre. Elle me serre le coude, me le désigne discrètement et murmure avec un sourire de ravissement :

— Nous avons aussi des repris de justice.

Là-dessus, elle m'explique comment l'œuvre fonctionne. Fondée au début de la guerre, et développée sans cesse depuis, au fur et à mesure que la misère augmente. Parmi ces malheureux, parmi les jeunes, beaucoup sont d'anciens prisonniers qui reviennent d'Égypte, d'Algérie, d'Afrique du Sud, des Indes (la petite sœur joint les mains), qui n'ont pas trouvé de travail et qui, en attendant, doivent mendier et coucher à l'asile.

— Les familles, la plupart du temps, sont trop pauvres pour les soutenir et n'ont pas de lit à leur donner.

L'*Ite missa est* provoque un grand brouhaha. L'heure de la gamelle approche. Les gueux se lèvent de leurs bancs. On les fait mettre l'un derrière l'autre et avancer lentement pour éviter l'embouteillage aux environs des marmites et des corbeilles à pains. Il y a, dans le rang, un petit vieux tiré à quatre épingles, qu'on n'a pas dû avoir la peine de raser, celui là, et qui se tient les yeux baissés. On l'imagine, le soir, pliant sa jaquette et posant son chapeau dans un coin du dortoir; marchant tout le jour, à petits pas au bord du Tibre ou dans les jardins, en lisant son journal. Mais de quoi vit-il? Vend-il quelque pacotille? Se décide-t-il à tendre la main, avec ses yeux baissés et son air modeste? Un gueux chargé d'une besace, encombré de béquilles, lui cède la place devant le chaudron. Le petit vieux sort de sa poche un mouchoir propre, tout blanc, essuie ses lorgnons.

On lui tend une gamelle fumante. Il la prend, salue d'un signe de tête, sourit comme pour s'excuser et disparaît.

Il y a aussi un jeune intellectuel à grosses lunettes d'écaille — sa fortune — qui regarde au plafond, qui regarde ses mains, qui préfère ne pas voir ce qui l'entoure. Et puis, toute une famille, le père, la mère, deux petites filles aux nattes soigneusement tressées terminées par un nœud vert. Bien élevées, elles disent *grazie*, *grazie*, en recevant leur gamelle et mangent en prenant soin de ne pas se salir.

— Le jour de Pâques, me souffle la petite sœur, on met avec leur pain un peu de saucisson.



Du 15 juillet au 15 août c'est la fête au Transtévère.

Toutes les maisons se vident dans les rues ornées de guirlandes de feuillage et de chapelets de lampes électriques qui s'allument dès le crépuscule. Il y a des tables et des chaises tout le long des trottoirs, des musiciens à chaque carrefour et, ici et là, de grands orchestres sur des estrades. Les étrangers et les Romains curieux emplissent les excellents restaurants de la *Cisterna* et de la *Piazza Santa Maria*, où le reste de l'année fréquentent surtout les artistes. Ils se risquent même dans les ruelles les moins éclairées pour voir cette foule grave (on ne chante, on ne danse pas, on rit peu) qui a l'air d'une immense famille conviée à un repas d'anniversaire.

Un soir, nous y allons en bande. Nous dînons face à l'église, bâtie à l'endroit où une source d'huile aurait jailli le jour de la naissance du Christ. On mange du jambon cru avec des figues, des *fettuccine* et des *calamares*, on boit bien des flacons de Frascati, ce vin doré qui vous laisse la tête légère, la langue déliée et le pied docile. Puis on plonge dans le flot, on s'y abandonne, on se prélasse dans cette kermesse, si on peut appeler kermesse une assemblée aussi digne. Les heures passent. On reste là, à piétiner dans cette lumière, dans cette musique. Tout le monde est heureux. Le bonheur vous gagne. On s'en va très tard, à regret...

Nous retournons au Transtévère le surlendemain, un dimanche, un bon jour. Et ce qui nous frappe le plus, maintenant que nous sommes seuls, sans ami, sans Frascati, c'est l'invraisemblable misère de cette foule coquette et loqueteuse. Nous remarquons que beaucoup de ces gens assis devant ces tables ne mangent pas et se contentent de regarder; que beaucoup qui ont commandé du vin ont

descendu leur dîner dans une marmite (la *trattoria* fournissant les assiettes). D'autres dévorent des tranches de pastèque à 5 lires la tranche. Toute une famille avec grand-père, grand'mère, je ne sais combien d'enfants se « régalent » de pain et de noisettes (toujours cette fameuse frugalité). Des marchands ambulants, presque toujours un couple dont le bébé dort dans une caisse posée par terre, ou dans un coin de la voiture chargée de fruits, pèsent du raisin, vendent des cornets d'olives (15 lires l'etto) de toutes petites mesures d'huile, des bonbons un par un et des cuillerées de sucre en poudre.

Un homme enroué vante, avec des gestes de prestidigitateur, la qualité d'un stock de cravates qu'il agite dans un carton (ça paraît une drôle d'idée parce que pas un de ceux qui l'écoutent n'en porte). Derrière l'homme, une femme, la sienne, s'est affalée sous un porche, un nourrisson sur les genoux. Visiblement écrasée de fatigue, la figure creuse, les yeux fermés, insensible à tout, absente. Deux petits garçons se serrent contre elle et le plus vieux, qui semble âgé de quatre à cinq ans et qui doit avoir bien sommeil, lui aussi, soutient le petit frère qui tète.

La vente finie, un jeune dieu en guenilles s'est allongé, dans sa voiture à bras, vide et appuyée contre un arbre. Il dort à poings fermés, c'est-à-dire très profondément, car en réalité sa main droite est ouverte, comme s'il la tendait à tous les passants, comme s'il attendait une aumône de cette nuit de fête.

Nous emmenons dans une pâtisserie un gamin qui rôde autour de nous sans rien demander, mais une fois devant les tartes, il fait signe à ses copains. Ils traversent la rue, ils arrivent en courant, ils sont dix, quinze, vingt, à nous sourire la bouche pleine.

— Merci, dit une mère quand nous sortons.

— Merci, dit un père en se levant de sa chaise.

Dans ces mercis, pas plus d'obséquiosité que de colère. Une espèce de placidité, d'indifférence qui n'est pas exactement de la résignation.

— Un peuple, disait S.., qui s'est engourdi, qui ne s'intéresse à rien, que des siècles de soumission à l'enseignement des Jésuites a détourné de toute question sociale, ou politique. Un peuple qui a perdu toute curiosité, qui est incapable de révolte. Un peuple qui n'est plus dans la vie. On aura grand'peine à secouer son apathie.

— Un peuple difficile à connaître, à guider, disait D... Aussi vite convaincu que découragé, aussi vite gagné que perdu. Capable d'une longue patience, avec de terribles réveils...



Les jours qui ont suivi l'abdication de Victor-Emmanuel ont vu se dérouler d'énormes et paisibles manifestations.

Le samedi 11 mai, tous les Républicains se massent sur la *Piazza del Popolo* où les chefs des trois grands partis prennent tour à tour la parole (les journaux du lendemain diront qu'il y avait là plus de 200.000 personnes.)

Les manifestations par groupes ou en camionnettes affluent vers *la Piazza Venezia* pour s'engager ensuite dans le Corso. Ils tiennent des pancartes *W la Republica M la Monarchia* (le W de *Ewiva* retourné faisant le M de *Morte*). Des calicots portant la même inscription sont tendus aux façades.

Les Démocrates-Chrétiens marchent avec les Socialistes et les Communistes. Pour marquer leur accord, ils ont échangé leurs drapeaux. On parie la défaite de la Monarchie à dix contre un. On dit qu'Umberto, en don de joyeux avènement, prépare une vaste amnistie, mais on est sûr qu'il ne régnera pas. On l'appelle déjà le *Roi de Mai*. On distribue des tracts qu'on lit hâtivement. Des papiers volent. On se bouscule pour les saisir. Les manifestations avancent lentement. Trop nombreux pour aller vite. A l'autre bout, la place doit être pleine. La colonne est obligée de ralentir encore. Le Corso, dans la lumière aveuglante, est devenu noir de monde, ou plutôt brun. Le brun est la couleur de ce peuple, de ses vêtements de travail, de ses haillons qu'on dirait faits de vieux sacs, de sa peau cuite par le soleil. Brun et rouge à cause des coquelicots piqués dans les chevelures, épinglés aux chemises ou au revers des vestons, des rares vestons. Cette foule est bien plus « prolétarienne » qu'une foule équivalente de Paris ou de nos grandes villes, et compte beaucoup moins de femmes. Ces hommes semblent venir tout droit de l'usine, du chantier ou des champs. La discipline est parfaite, étonnante, et rend inutile l'important service d'ordre. On ne peut s'empêcher pourtant de s'inquiéter en voyant des types facilement reconnaissables — ils ont une mine identique partout — se glisser dans les rangs, armés de matraques.

Laissant le cortège suivre sa route, je m'en vais vers le Quirinal. La place est presque déserte. Des soldats montent la garde devant le palais dont tous les volets sont fermés. Des gendarmes à cheval et deux par deux tournent en rond autour des cavaliers de pierre, vous empêchant d'approcher de trop près.

Le dimanche, on apprend que des manifestations ont eu lieu à travers toute l'Italie, soulevée contre le « roi fasciste », que Nenni a prononcé un discours à Milan.

Les Romains vivent dans la rue, aux fenêtres, aux balcons pour commenter les nouvelles, pour essayer d'en savoir plus. Cette fièvre dure pendant des jours, pendant des semaines. Les manifestations se succèdent. Les défilés empruntent le même chemin, et on remarque, très régulièrement, qu'arrivés devant le Plaza, l'hôtel réquisitionné pour les Français où flottent nos couleurs, les Républicains crient : *Vive la France, vive la République*, que les Monarchistes sifflent, lancent des houhou, parfois aussi des pierres. On remarque également que les Monarchistes sont si clairsemés (il faut, naturellement, tenir compte du fait que la qualité de certains ne leur permet pas de descendre dans la rue pour clamer leur foi et leur espoir) que leur réunion laisse à moitié vide la *Piazza del Popolo*, où les Républicains s'entassent, s'écrasent en riant de se voir si nombreux. Et très souvent, le soir, des meetings se tiennent à la Basilique de Constantin, qu'on nomme ici Basilique Maxence, trouvant plus juste de la placer sous le vocable de son fondateur. Tout alentour, on fauche l'herbe. Le Forum prend un petit air champêtre, une bonne odeur de pré monte des ruines. Le Palatin jusqu'où parviennent, par bribes, la péroraison de l'orateur et des applaudissements, est plein de seringa, de fleurs d'acanthe et de gros pavots rouges...

. .Nous avons dû quitter Rome et nous y sommes revenus peu avant qu'on y proclamât officiellement la République. Le jour de notre retour, la Cour de Cassation continue à délibérer, mais le résultat est certain. On ne travaille pas, c'est fête. Des amis, venus nous attendre au terrain, nous préviennent : « Tous les Romains sont dehors, impossible de traverser la ville. » Pourtant, le chauffeur veut coûte que coûte essayer. Et nous voilà cherchant dans tous les sens une voie libre. butant du nez sur un mur humain, comme sur une vitre une mouche qui veut sortir. Ce qui nous vaut, chance inespérée, de voir en plusieurs points la fin de ce rassemblement gigantesque.

Devant Saint-Jean-de-Latran, c'est un peu le bois de Vincennes le dimanche soir. Les hommes et les femmes bavardent tranquillement, les gosses jouent sur l'herbe rousse. Des tronçons de cortège s'attardent autour du Colisée. Le Corso est comme le couloir du métro, à 6 heures du soir. Les passants s'y faufilent à grand'peine.

Jamais les balcons n'ont eu tant de drapeaux et de banderoles. Des camions pleins à ras bord se sont rangés le long des trottoirs, d'autres barrent l'entrée de la place de Montecitorio. C'est de la Chambre des Députés que sera proclamée la République, et on attend avec confiance, avec bonne humeur, assis aux terrasses des cafés, sur le rebord des fontaines sans eau. On attend depuis des jours, on attendra des jours peut-être, encore.

Le lendemain, la Cour de Cassation délibère toujours. Certains évoquent le danger d'un second referendum, mais le surlendemain soir on apprend que le *Roi de Mai*, s'est envolé sans tambour ni trompette, dans un vent de tempête qui a vidé les rues Et le matin suivant, les Romains se réveillent en République. C'est tout. L'orage s'est apaisé dans la nuit. La vie reprend, la ville est calme.

* * *

Les ruines de Rome ne sont pas un décor, mais un cadre à l'intérieur duquel il se passe des choses, à l'intérieur duquel on vit. Si l'étranger les admire, le Romain, tout en les admirant, sait les utiliser. On harangue ses partisans, à la basilique Maxence et on y donne des concerts durant l'été. Aux Thermes de Caracalla, on joue *Thaïs* ou *Carmen* (devant quelque 10.000 spectateurs) et il arrive que l'*Unità*, journal du parti communiste, y organise des fêtes. J'y suis allée le jour de l'élection de la *Plus belle Lectrice*.

C'est un dimanche, bien entendu. Un dimanche de septembre. Il fait immuablement beau depuis trois mois, si beau qu'on a l'impression qu'il fera toujours beau. Une énorme foule s'installe entre les hauts murs qui lui donnent un peu d'ombre. Une foule sage et silencieuse, vêtue aujourd'hui de ses plus beaux costumes. Ce n'est plus sa sagesse qui m'étonne, je m'y suis habituée, mais tant de propreté et de coquetterie en dépit d'une telle pauvreté. Les hommes ont tous des chemises impeccables et beaucoup de ces chemises sont blanches. Les femmes, les jeunes filles ont des robes claires et sans une tache, et que de petites filles en mousseline ou en organdi! Et les boucles des femmes sont parfaites et les cheveux des hommes luisants de cosmétique.

— Ils aiment mieux se priver de manger, m'affirme M... et avoir de quoi s'habiller un jour comme celui-ci.

Comme toujours, c'est très familial et sans aucun débraillé. L'ombre est bien mince, il fait bien chaud entre ces murs, pourtant

les hommes n'enlèvent ni le veston, ni la cravate, les femmes, pendant les discours, s'asseyent sur de grosses pierres et y restent bien droites, comme en visite, les amoureux se tiennent par la main.

Quand Togliatti se dirige vers la tribune, la foule s'écarte et le salue. Sans grand fracas, sans enthousiasme officiel, criant simplement son nom, comme pour lui dire bonjour. Il parle, calmement. Le silence se fait plus profond pour lui que pour les autres. Mais la vie continue. Entre nos murs, un jeune ménage guide les premiers pas d'un bébé dodu, deux soldats viennent demander, l'occasion est trop belle pour ne pas en profiter, un autographe à l'acteur Girotti, assis avec nous sur l'herbe, (pure façon de parler, il y a très peu d'herbe entre les cailloux). Quittant papa, maman, un petit garçon en culotte de velours bleu roi et chemise à festons, s'en va faire pipi, fièrement, contre une mosaïque.

Applaudissements, fin des discours, musique, Opéra, buffet, théâtre pour enfants, et enfin l'élection promise et tant attendue de la *plus belle Lectrice* du journal. Voici une cinquantaine de concurrentes. Moins belles, avouons-le, que ces filles éclatantes qui, dans les rues, vous forcent à vous arrêter et vous arrachent un cri d'admiration.

Laissant dormir, pour une fois, l'archéologue que tout étranger sent s'éveiller en lui, quand il pénètre dans cette ville, on peut se promener pour la seule joie, dans le seul espoir de rencontrer une de ces filles.

Je vais souvent dans une mercerie de la *Via del Tritone* acheter du fil ou des boutons pression, pour le plaisir de regarder une des vendeuses, qui est exactement le plaisir qu'on aurait à voir s'animer une Vierge de Filippo Lippi. Je sais maintenant comment le sourire à peine esquissé se transforme en rire à belles dents, quel admirable éclat de lumière noire découvrent les paupières soulevées, et la courbe incroyablement pure que tracent les bras en s'écartant.

Près de la *Via Veneto*, assise à une petite table couverte de *spaghetti* se tient la patronne des Gitans : une peau plus brune que les plus brunes, des yeux plus noirs, des dents plus blanches, des cheveux bleus, quelque chose d'arabe dans ce sombre rayonnement et dans le dédain qu'elle met à servir. Moi, je ne fais que passer. Alors elle détourne la tête, peut-être parce que ça l'ennuie qu'on la regarde, ou qu'elle désire que je le croie, peut-être aussi pour se montrer de profil.

Et un soir, à l'heure du brusque crépuscule, j'ai découvert par

surprise, s'encadrant dans l'arc d'une porte cochère, la plus belle créature du monde, que je n'oublierai de ma vie, pas plus que ne s'efface l'impression produite par certain tableau. Une Vierge de Raphaël, mais plus parfaite, plus divine, plus « sublime » que celles qu'il peignit jamais. On en revient toujours ici à la Madone. Inévitablement, puisque toutes ces filles du peuple italien, servant de modèles aux peintres, ont donné leur visage à la Mère de Dieu.

Voici donc cinquante des plus jolies lectrices de l'*Unità*. Elles montent sur une estrade où sont assis des peintres, des sculpteurs, Renato Guttuso et Nino Franchina, entre autres, la poétesse Sibilla Aleramo et la Signorina Republica, qui composent le jury. Elles défilent devant une étendue impressionnante de figures levées qui, dans la nuit tombante devenant plus pâles et plus rondes, ont l'air d'une immensité de galets, avec des yeux qui s'écarquillent, des bouches prêtes à siffler ou à acclamer. En fait, chaque apparition provoque une ovation ou des huées. Cette foule passionnée de beauté est aussi impitoyable que celle des corridas.

Les préférences se portent sur les plus sveltes, les plus souriantes, les mieux vêtues, tendant vers un type standard qui serait une Romaine pour film américain. C'est une « Miss Unità » que le public veut. Et finalement, la triomphatrice, qui est du reste ravissante, ressemble déjà à une vedette.

Le concours s'est achevé sous les réflecteurs, dans une nuit complète. La foule que rien ne presse s'écoule si lentement, que chacun doit penser qu'il est le seul à partir...



La Résistance, ici, a ses catacombes. Ce sont les Fosses Ardéatines, d'anciennes carrières, près de la via Appia, entre les catacombes chrétiennes de Saint-Sébastien et celles de Saint-Callixte.

Nous y allons pour la première fois un dimanche et y arrivons en même temps que des camions pleins d'hommes et de femmes en noir, d'enfants coiffés de couronnes, portant des bannières de papier avec l'emblème du Sacré-Cœur ou de l'Immaculée-Conception. Comme s'ils se rendaient tous ensemble à quelque pèlerinage.

A l'entrée, près d'une barrière de bois, trois soldats sont assis et le marchand de fleurs doit répondre si vite aux demandes de la clientèle qu'il a l'air de distribuer des bottes de roses et d'œillets à tous les visiteurs.

Ses fleurs à la main, on pénètre dans un enclos butant contre une haute paroi de terre percée d'une étroite ouverture et où sont accrochées des couronnes de laurier déjà sèches et qui commencent à jaunir. Puis on entre dans une espèce de tunnel, froid et sombre après le grand soleil du dehors, si sombre qu'on ne distingue que peu à peu, soutenant la voûte, de gros poteaux couverts de photographies, de médailles, de croix et d'images pieuses.

En avançant, on rencontre un, deux, trois cercueils posés par terre et sur lesquels une petite lampe brille. Dans ce demi-jour, c'est très impressionnant. Mais on continue à avancer, on s'engage dans une galerie qu'une autre croise après qu'on a fait quelques pas et alors à droite, à gauche, devant soi on a jusqu'où la vue peut aller, jusqu'au fond de l'ombre, des rangées de cercueils, des allées de cercueils éclairés et fleuris. C'est une immense chapelle ardente où l'on aurait percé des rues, c'est un cimetière clandestin dont on n'aurait pas eu le temps de creuser les tombes, où une seule énorme tombe aurait été creusée pour recevoir tous les cercueils.

Des cercueils identiques, chargés des mêmes fleurs, éclairés de la même petite lampe portant la même date : 24 *mars* 1944 et d'où monte l'odeur fade et douce que prennent les bouquets qui restent trop longtemps dans l'humidité des églises.

Il y a aussi, sur chacune de ces bières neuves dont le couvercle luit à travers les feuillages, une photo. Le mort est parfois un vieillard, parfois un gamin qui rit, un général avec toutes ses décorations, ou un boxeur avec ses gros gants et sa petite culotte, un aristocrate ou un campagnard, un ouvrier ou un professeur. C'est souvent un communiste, plus souvent encore un Juif. Sept membres d'une famille juive ont été groupés dans un cul-de-sac et là, les fleurs sont si abondantes qu'un parfum vivant domine la molle senteur de choses pourrissantes qui flotte partout.

A côté du portrait, sous presque toutes les veilleuses on a déposé quelques lignes imprimées ou manuscrites. Panégyrique du disparu, litanies à son intention, regrets de toute sa parenté. Ou simplement ces mots, par exemple, crayonnés sur un papier épinglé à un bout d'étoffe : « Giovanni N... a lutté pour ce drapeau et il est mort pour qu'il puisse continuer à flotter ». Ou bien, sous une boule de verre contenant des miettes de pétales : « Sois tranquille, Giuseppe, nous n'oublierons pas. »

La foule va et vient, lentement, dans un chuchotement de prière. Ici et là un groupe s'immobilise à la place qu'il cherchait, les hommes

se tiennent tout droits, les bras croisés, les femmes s'agenouillent, se signent, se prosternent et prient à voix plus haute, une vieille éclate en sanglots, les enfants élèvent bien au-dessus de leur tête leurs bannières de procession. Et dans les galeries avoisinantes, l'incessant défilé se poursuit le long des cercueils. Trois cent trente cercueils en tout.

Trois cent trente Romains reposent aux Fosses Ardéatines, fusillés pour répondre de la mort de trente-trois Allemands. Un pour dix. L'équation est connue...

...Chaque soir, à 5 heures, un détachement de la Feldpolizei passait par la Via Racella, à côté de la piazza Barberini, une petite rue étroite et droite, où la colonne se trouvait un instant bloquée. Le soir du 23 mars, un jeune étudiant en médecine, appartenant au G.A.P. (*Groupe d'Action Patriotique*) qui s'est déguisé en balayeur, s'en va déposer une bombe dans cette Via Racella. Il attend que les premiers soldats apparaissent, allume la mèche avec sa cigarette et file. Au bout de quelques secondes, l'explosion se produit. Trente-trois Allemands sont tués sur le coup.

Le Général Meltzer, commandant militaire de Rome, qu'on alerte aussitôt, ordonne de cerner le quartier. Les habitants des maisons de la Via Racella sont emmenés, les passants arrêtés et on garde tous ceux dont les papiers ne sont pas parfaitement en règle. Pourtant, ça ne fait pas trois cent trente personnes et Meltzer veut dix Italiens pour un Allemand. Alors, il envoie demander à Caruso, chef de la *Questura*, la liste des prisonniers politiques détenus à Regina Cœli. La prison en contient beaucoup, mais pas tellement de communistes, parce que les communistes sont fusillés au fur et à mesure qu'ils sont pris. (Rome, à elle seule, en compte près d'un millier ainsi exécutés.) Il y a pas mal de militaires, on en prend quelques-uns. Il y a quantité de Juifs, on en prend le plus possible.

Un de nos amis qui se trouvait, par chance, à l'infirmerie et échappa à cause de cela au massacre, entendit la prison se vider, et, en pleine nuit, les camions partir...

— Il en est d'abord arrivé deux, pleins d'hommes, nous dit un autre qui, réfractaire, se cachait alors aux catacombes de Saint-Calixte. Ils se sont arrêtés devant la carrière. Des S.S. les ont poussés dedans. Deux autres sont arrivés ensuite, et un peu plus tard encore deux autres. J'ai pensé que ces types-là avaient été requis pour des travaux de terrassement. Mais un prêtre a donné l'alarme. On entendait des détonations et des cris.

On devait les entendre tout le reste de la nuit et une bonne partie de la journée suivante. Les condamnés étaient abattus à la mitrailleuse, quatre par quatre, et tombaient sur le tas qui grossissait, grossissait et allait devenir énorme. Les Allemands faisaient vite, parce que ce travail qui durait trop — c'est long à tuer, même à la mitrailleuse, trois cent trente hommes — les dégoûtait tout de même un peu, et dans cette cave sans air tout ce sang devait sentir fort, et gicler sur les murs, et couler sur le sol en pente, couler jusqu'à leur peloton. A la fin, eux d'habitude si consciencieux, ils tuaient n'importe comment, ils tuaient mal, ils tuaient à peine. Ils savaient, il est vrai, que les blessés finiraient bien par mourir, si peu touchés qu'ils fussent. Et ils avaïent raison. On a retrouvé des corps qui, à peine atteints, avaient pu se traîner dans les galeries, loin du charnier...

On ne découvrit ce monceau de cadavres pourrissants, englués dans une boue sanglante, que trois mois plus tard, en juin, après la libération de Rome. La tuerie achevée, les Allemands avaient fait sauter à la dynamite des blocs de terre pour obstruer l'entrée de la carrière, et Meltzer, le lendemain, annonçait qu'en représailles de l'attentat de la Via Racella, trois cent trente Italiens avaient été éxécutés, mais on ne savait pas exactement où. Bientôt, pourtant, le bruit se répandit que c'était dans les Fosses Ardéatines, et si la foule qui s'en allait rôder par là, n'osait pas trop s'en approcher pendant le jour, des fleurs y étaient déposées chaque nuit...

Et maintenant les Fosses Ardéatines sont devenues des mots magiques, symbole et cri de ralliement, des mots qu'on rencontre un peu par out sur les murs de la ville, parce qu'on a apposé des plaques sur les maisons qu'*ils* habitaient, à l'endroit où *ils* travaillaient — il y en a une toute nouvelle sur la façade de la Poste Centrale — ou bien, à un carrefour, on trouve en lettres d'or la liste de tout un groupe appartenant à ce quartier.

Et quand on va là bas, qu'on se mêle à cette foule recueillie et fidèle, on éprouve un profond sentiment de réconfort et de confiance. On voit bien que ceux qui sont là ne portent pas leur deuil comme ceux qu'on croise dans les cimetières, on sait bien que les Ardéatines ce n'est pas simplement un pèlerinage qu'ils ajoutent aux autres, on a la certitude qu'ils se souviendront. Et trois cent trente Romains assassinés, ça fait beaucoup de Romains qui se souviennent...

Janine BOUISSOUNOUSE.

Mai-Octobre 1946.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

I. APRÈS LE SABBAT, QUOI ?

Chez les Juifs, le jour du sabbat, le Sabbat du Seigneur, succède aux six jours profanes, aux jours durant lesquels le peuple d'Israël peut recueillir la manne. Si minutieuses, les prescriptions sabbatiques, qu'elles paralysent toute vie publique ou privée. Porter un parapluie ou résister à l'ennemi deviennent ce jour-là également impie. Par un des effets du préjugé défavorable dont pâtissent les Juifs *in partibus infidelium*, ce jour sacré entre les jours sacrés finit par signifier, chez les chrétiens, et notamment les catholiques, une assemblée nocturne de diablesses et de sorciers. Ainsi meurent les dogmes, ainsi vivent les mots : *schebat*, en hébreu, évoque le repos, la grande paix; quand un Français entend le mot sabbat, il entend un grand bruit (pour mettre tout au mieux) et des criailleries : *Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame...* il s'agit de chats en chaleur.

Lorsqu'il voulut consigner pour la postérité les souvenirs de sa jeunesse, en effet orageuse, Maurice Sachs, né Juif, et converti à la religion catholique, choisit pour titre *Le Sabbat.* Désirait-il marquer ainsi son détachement d'Israël? Je ne crois pas. Un tel emploi du mot *sabbat* montre plutôt qu'un Juif de France adopte sans effort les préjugés français.

Le manuscrit avait été cédé par Maurice Sachs, en 1939, à des éditeurs parisiens. Trois ans plus tard, ceux-ci reçurent un mot où l'auteur déclarait : « Ce livre vous appartient. Vous le publierez si bon vous semble un jour. Ce jour-là, je ne serai certainement pas en France, que j'espère quitter pour de longues années. Je vous demande seulement, mais très particulièrement, d'y ajouter les trois pages ci-jointes. » Corréa publia donc un post-scriptum : L'auteur y annonce un départ « vers l'orient... vers la grande liberté païenne de l'amour,

vers les climats faciles et les nourritures frugales. Vers la pauvreté si l'on veut, qui serait une vraie richesse. Je débarrasse un certain milieu artiste, cosmopolite et frelaté d'un peu ragoûtant personnage. Et je me débarrasse des entraves de ce milieu que je hais ». Et je « veux aller où je puisse être, obscurément, un homme qui ne me dégoûte pas ». Après avoir pris ces résolutions vertueuses, Sachs continua sa vie d'ivrogne et de voleur : je sais telle personne qu'il séduisit fort bien, dépouilla mieux encore, achemina vers la prison; j'appris un peu plus tard qu'il partit en effet vers l'Est, fit halte en Allemagne, et prêta sa voix à la radio nazie; il aurait volé, se serait fait coffrer et serait mort enfin au camp de concentration; d'autres affirment l'avoir vu, dans Paris, en uniforme vert-de-gris, circonstance qui lui valut de perdre le prix Sainte-Beuve.

Les pirouettes politiques de Benjamin Constant, ou religieuses de Charron, la morale de Jean Racine, disqualifieraient donc, comme écrivains, l'auteur de *l'Esprit de Conquête*, celui de *La Sagesse*, et celui d'*Athalie*? Le *Solstice de Juin* ne manque pourtant d'aucune des qualités qui plaisent dans l'*Équinoxe de Septembre*. Je déplore que, faute d'avoir procédé avec méthode, et pour avoir absous au nom des talents de l'artiste les erreurs du citoyen, nous soyons aujourd'hui tentés d'attribuer aux œuvres de l'écrivain les faiblesses du citoyen. Comme nous serions à notre aise pour apprécier le *Solstice de Juin* si le citoyen Montherlant avait un peu cassé des cailloux sur les routes! Sachs ayant poussé jusqu'à l'extrême conséquence la logique de ce sabbat que naïvement il croyait être « son passé », je me sens tout à fait libre d'apprécier en lui, selon mes faiblesses, l'écrivain qu'il a fallu tuer, « louche, fuyant, combinard, ivrogne, prodigue », certes, et nous devons l'en croire; mais « curieux aussi, affectueux, généreux et passionné », et nous devons aussi l'en croire; « parfois répugnant, souvent attachant »; mettons : attachant parfois, et le plus souvent répugnant.

Ni *The Decade of illusion*, ni *Alias*, ni l'essai sur *André Gide*, ni celui qu'il écrivit (je crois) sur Maurice Thorez, vers 1936, n'ont obtenu l'audience de ces mémoires. Qu'on ne croie pas que le scandale explique tout. En fait d'ivrognerie, *The Lost Week-end* est plus corsé, ou *l'Assommoir*. En fait de sodomie, lisez plutôt *Le livre blanc*. Et si le vol vous passionne, c'est Genêt que je vous conseille, son *Journal d'un voleur*. Or l'ivrognerie, le vol, la sodomie, sont les trois piliers de cette sagesse noire. Les cancans, alors, feraient la vogue de ce livre? Je préfère supposer que les mérites du *Sabbat* en expli-

quent le succès : Cocteau, Gide, Max Jacob, les Maritains, autant de portraits qui font de Sachs un maître de ce genre.

La matière abonde en ce « petit livre » qui se présente comme une lettre familière, un relevé de compte, et une « confession publique » (dont l'auteur, touché qu'il fut un moment par la grâce, et par la grâce féminine de la soutane, espéra qu'elle pouvait lui convoyer l'absolution) : bref, comme un « mauvais exemple » dont nous pourrions tirer de « bons conseils ». Ah! certes, si Proust a raison de penser que le problème moral ne se pose avec toute sa force d'anxiété que dans les vies profondément vicieuses, peu d'existences ont pour nous valeur plus haute que celle de Maurice Sachs. Or, ceux qui tiennent les lettres pour un reflet des infrastructures économiques se voilent aujourd'hui la face devant les témoins de ce sabbat qui, durant dix ans, prolongea la guerre mondiale. Veulent-ils donc, ces moralistes, que soit édifiant, mignon-mignon, le reflet d'un milieu et d'une époque dont ils nous enseignent, non sans de bonnes raisons, que les infrastructures en étaient toutes pourries? Quelle étrange idée se font-ils du reflet? Faut-il décrire à l'eau de rose un temps voué à l'eau-de-vie? à l'eau bénite de cour un temps voué à l'eau lourde? Par une conséquence de la rétroactivité des préceptes moralisants qu'ils promulguent aujourd'hui, nos amis staliniens vont-ils vouloir que Rimbaud n'ait pas vanté le défaitisme [1], et que les écrivains qui racontent un épisode de l'agonie, trop lente hélas, trop spasmodique, du système capitaliste, prennent modèle sur Delly? Laissons à Delly (son Dieu ait sa petite âme, sa toute petite âme!) l'héritage de Cendrillon, et recueillons plutôt, sous bénéfice d'inventaire, celui du pauvre Maurice Sachs. Autant que les turpitudes, sachons y voir ce qui devrait y plaire aux communistes, l'effort, infructueux sans doute, désespéré pourtant, vers un ordre rigoureux. Il y a, dans ce livre, quelques temps de repos, et quelques vrais *sabbats :* de brèves périodes où l'auteur réussit à dompter en soi les forces de subversion; chez René Blum, chez les Delle Donne, chez André Gide et chez les Maritain. « Si je me laissais aller à l'expression de la reconnaissance que je lui ai (à René Blum) pour tout le bien qu'il m'a fait, pour cette première chaleur de cœur dont je lui suis redevable, pour cette espèce d'amitié paternelle qui lui était si naturelle, je couvrirais cinquante pages de ce livre » écrit quelque part Maurice Sachs. De même, en plusieurs autres lieux, de sorte que chaque fois qu'une pensée généreuse ou qu'une action

1. Vers 1936, *Commune* en Rimbaud honorait le défaitiste.

moins dégradante risque de briser l'unité du *Sabbat*, Sachs l'escamote, trop soucieux de « poursuivre son récit » et de garder le ton. Le « seul geste humain et utile qu'il ait conscience d'avoir commis » (lorsque, après le chèque sans provision, il aida sa mère à fuir vers Londres), il en parle comme à la dérobée, réservant tous ses soins aux diverses bassesses qui jalonnent son existence. Peut-être ne faut-il pas attribuer au seul souci de la beauté cette unité du ton que l'auteur obtient en isolant l'ignoble; peut-être y avait-il chez lui un irrépressible besoin d'abjection, plus fort, beaucoup plus fort que l'appétit, trop vite satisfait en lui, de l'innocence et de la pureté. « Grand Dieu, dit-il, après Stendhal, pourquoi suis-je moi? »; qui n'entendrait cette interrogation? Dix fois, vingt fois, il se promet et nous promet de s'amender : cette fois ça y est; je ne vole plus, je ne mens plus, je ne me saoule plus, chaque fois, ça n'y est pas; l'alcool chaque fois, les mignons et l'argent reprennent le dessus. « Grand Dieu, pourquoi suis-je moi? » D'autres ont vécu ces années de sabbat; des jeunes gens, par centaines de milliers, ont trempé dans ces saturnales. Certains, comme Aragon, réussirent leur conversion; d'autres, leur guérison : ainsi Michel Leiris, par la vertu de *L'Age d'homme* et de la psychanalyse. Sachs a voulu se convertir; il a voulu se psychanalyser; il est resté soi-même. « Grand Dieu, pourquoi suis-je moi? » La classe, oui sans doute, elle a sur nous quelque prise; moins toutefois que les combinaisons chimiques qui à chaque instant décident en nous de nous-même. Pauvre Sachs, qui croyait recéler cette « fatalité de bonheur » dont Rimbaud lui avait annoncé la nouvelle, et qui, de toute évidence, ne portait en soi (ou cachée, dans quel repli du cerveau, ou des glandes?) qu'une « fatalité de malheur ». Un peu de thyroïde a donné quelque esprit à des gens qui n'en avaient guère; voilà qu'un chirurgien yanqui, ôtant à une prostituée kleptomane et récidiviste un petit morceau de substance cérébrale, en fait, nous dit-on, une honnête mère de famille. Cela ne me surprend pas : médecine et morale ont tellement d'affinités! Sachs n'eut pas la chance de se faire opérer à temps.

Un homme aussi désireux d'échapper à soi-même, s'il n'y a point réussi, confessons qu'il n'y pouvait mais. Je lis, dans ces souvenirs, une sorte de tragédie : celle de l'homme qui se veut libre et se croit tel, mais ne l'est pas. En vain disserte-t-on pour et contre la liberté. Certains hommes disposent d'une appréciable autonomie; d'autres d'une autonomie très réduite; d'autres enfin, leur corps, implacable,

les voue à certaines fins : priapisme, ou impuissance, par exemple, et ne leur laisse aucun répit, aucune liberté; nés sodomites et voleurs voleurs ils mourront, ceux-là, et sodomites. Je crois que Maurice Sachs ne pouvait pas ne pas voler. Tout au plus peut-on supposer qu'André Gide, qui fut pour lui un demi-dieu, le héros de l'ordre et de la probité, s'il avait compris son pouvoir sur ce garçon, peut-être aurait pu l'aider à sortir du labyrinthe? Nous disposons sur certaines personnes, et souvent à notre insu, d'un pouvoir monstrueux : on sait sur Maurice Sachs l'emprise de Jean Cocteau; celle de Gide, nous ne saurons jamais ce qu'elle aurait donné.

Quel pénible et charmant livre, ce *Sabbat!* Les histoires les plus ignobles y sont contées avec une ironie, une émotion légère, qui en relèvent la bassesse. Sachs avait beaucoup lu et beaucoup de bons écrivains. Ses portraits, je l'ai dit, l'égalent aux meilleurs. J'aime aussi l'anecdote du mariage en Amérique, et bien des phrases qui eussent régalé Stendhal : « je faillis tomber amoureux de ma femme ». Une relecture durant laquelle je m'efforçai d'échapper aux agréments du ton, me révéla pourtant de nombreuses négligences : quelques américanismes tels que *section résidentielle* (*residential section*) pour beaux quartiers, *communauté* (*community*) pour agglomération, ou ville; des solécismes (*malgré que j'écrivais souvent*), surtout, une abondance d'adjectifs trop peu pensés (des oppressions *terribles*, des fortunes *immenses*, des pauvretés *lamentables*, des souvenirs *abominables*, une *épouvantable* atmosphère, des cimetières *affreux*, des rivages *incomparables*, des mondes *extraordinaires*, d'*horribles* conférences, des désordres *inouïs*); comme dit Maurice Sachs « tout cela était horrible », « le plus horrible » étant qu'il eût été capable d'éviter ces à-peu-près



D'autres, qui partirent plus mal encore que lui, mais qui portaient en eux, plus forte que les tentations du malheur, et connue à peu près d'eux seuls, une petite chance de liberté, ont réussi à sortir de ce qui semblait leur vocation de réprouvés : Julien Blanc.

Sachs naquit dans la « bonne » bourgeoisie; Julien Blanc, d'une humble (noble) femme; Sachs se forma dans les milieux les plus favorisés par la culture et par l'argent; sitôt morte sa mère, Julien Blanc ne connut plus que les orphelinats, les diverses maisons de

« correction », puis Fresnes et le Bat' d'Af! L'un et l'autre ont volé; l'un et l'autre aimaient d'amour de beaux garçons; l'un et l'autre voulaient savoir; l'un et l'autre ont connu des crises religieuses; l'un et l'autre se voulaient purs. Qu'on ne dise donc pas que le milieu peut à lui seul fabriquer l'homme : sans doute la bourgeoisie où vécut Sachs enfant n'abusait guère des vertus conjugales; quelque douteuses que fussent certaines des premières influences qui le marquèrent, elles ne l'exposèrent point aux périls qui, d'étape en étape, furent le lot de Julien Blanc. Alors toutefois que Maurice Sachs retombe toujours dans l'amoralisme auquel on doit supposer que le condamnait un *infantilisme* dont il avait conscience, on sent chez Julien Blanc, de bout en bout, la volonté tendue contre une âpre nature et fort rétive; on suit les progrès du combat; on assiste à la victoire du meilleur

Confusion des peines (quel beau titre!) parut voilà quatre ans; second tome du récit, *Joyeux, fais ton fourbi*, vient de sortir enfin. Pour épigraphe, une phrase de Guéhenno : « J'ai conscience d'appartenir à une espèce commune de l'humanité et cela m'aide à croire qu'en parlant de moi, je parlerai aussi des autres ». « Quoi? protesteront les pharisiens, un type qui vole, qui trahit ses « bienfaiteurs », un récidiviste, un déserteur, un individu qui joue du couteau et qui ne recule pas devant l'assassinat, il prétend parler pour les autres! » Vertueux pharisiens, n'avez-vous jamais accompli un acte, un seul, qui, s'il avait été connu et que vous fussiez pupille d'un orphelinat, vous eût fatalement porté vers Biribi? Vous n'avez jamais chipé quarante sous dans le porte-monnaie de Madame votre mère? Non? Même pas pour vous acheter un bâton de sucre d'orge, ou un masque de mardi-gras? (Le code est indulgent pour ce genre de chapardages, qu'il ignore; mais quand vous n'avez ni mère à voler, ni papa, le code se fait très méchant). A l'école primaire, vous n'avez jamais cassé la gueule d'un mouchard? Non? Et jamais, au grand jamais, vous n'avez joué à touche-pipi avec la fille de la voisine? Jamais, n'est-ce pas? Tant pis pour vous : il faut vous faire soigner. Ce pot de confiture que vous vous êtes empiffré en cachette, chez grand-maman (la pauvre vieille n'en souffla mot à Madame votre mère, qui du moins vous aurait fessé), si vous l'aviez vidé dans un orphelinat, vous étiez bon pour le pensionnat Saint-Joseph, pour les vacheries des « prévosts », futurs capos des futurs Buchenwald. Que faire, quand on a le cœur bien placé, sinon foutre une bonne beigne à ces sales gueules de prévosts? Ça veut dire : Tatahouine.

J'ai connu un Bat' d'Af : le frère de mon tonton curé. Comme toutes les bonnes familles, la mienne comptait un gendarme, un monsieur prêtre et un Bat' d'Af'. Je le rencontrai une fois : il me gava de bonbons. Je le préférai à mon tonton curé, qui m'avait écrit que je mourrais sur l'échafaud, puisque j'entrais à la laïque. Je ne l'ai pas revu, mon cher tonton Bat' d'Af'. Comme Julien Blanc, avait-il obtenu sa réintégration, un beau certificat de conduite exemplaire, d'honneur, de patriotisme et de fidélité? J'en formai un certain goût romanesque pour le Bat' d'Af', que les mœurs du temps ne surent que confirmer. Maintenant, j'ai compris. « Certaines gens se pâment au récit des hors-la-loi (à condition que ces hors-la-loi ne s'en prennent pas à leur galette ni à leur vie)... Du dehors, c'est absolument parfait, c'est séduisant. Du dedans, c'est autre chose ». Julien Blanc a vu ça du dedans, avec tout juste le recul que lui permettait sa condition privilégiée d'infirmier. Comme l'écrit Maurice Sachs, à propos justement de son service militaire, « c'est curieux tout ce qu'on apprend sur l'humanité quand on est un du troupeau ». On en apprend tellement sur elle que ceux qui veulent dormir en paix ne doivent pas lire le récit de Julien Blanc. N'y eût-il actuellement, dans les orphelinats de France, qu'un seul autre Julien Blanc, comment accepter qu'il refasse la même route? Pour peu qu'il ait la loyauté du nôtre (à qui suffit, comme à Électre, d'avoir pour soi sa conscience), l'intelligence du nôtre (toujours premier en classe, quand par hasard on l'y fourrait), la sensibilité du nôtre (elle lui dictait à quinze ans

terre si tendrement jolie à voir mourir

et lui tirait de belles grosses larmes, chez le directeur d'une maison de correction, parce qu'au delà de la fenêtre des oiseaux se roulaient dans le roux des feuilles mortes), il le refera néanmoins ce chemin, ce chemin de croix : délicatesse, intelligence et loyauté sont à déconseiller dans les orphelinats. N'y eût-il aux Bat' d'Af' qu'un autre Julien Blanc, qui pleure comme un gamin parce qu'un type est mort et qui, après tant d'années passées dans l'abjection des autres, en reste à ne pas tolérer de boire au quart où se sont posées d'autres lèvres, il faut lui épargner, à défaut du *coup de sonnette*, qu'il a déjà connu, puisque par hypothèse il est au Bataillon, les bordels de femmes pourries, les orgies de la Grotte aux Pigeons, la merde qu'on s'inocule pour tirer un mois d'hosto, le *bal*, que j'oubliais, l'inou-

bliable *bal*, et l'autre forme de maquillage, celle qui consiste à se faire casser le bras, parce que tout, comprenez-vous, tout, même la vérole qu'on attrape à dessein en enculant un attigé, tout vaut mieux que la misère d'un jour comme les autres : à l'hosto, c'est différent.

Il est vrai qu'on ne « peut pas sortir certains types de leur fumier » ! Julien Blanc vous le dira, lui qui s'en est sorti. Vrai aussi que qui a bu ne boira pas, que qui vole un œuf ne volera pas un bœuf, pourvu que... ah! pourvu sans doute qu'il ne soit pas un voleur-né, un buveur-né; pourvu aussi que celui qui vole un œuf ne soit pas exposé à la complicité de ceux qui déjà ont volé plusieurs bœufs; pourvu enfin que lui soit donné, tandis qu'il en est temps encore, ce « peu d'amour » dont Julien Blanc sentait qu'il suffirait à tout changer en lui. A presque tous les « durs » du Bataillon, ce peu d'amour n'eût pas suffi; à Trobé, il avait suffi, aurait suffi; seulement voilà; le bel amour qu'il gardait pour Léone lui commanda un jour d'assommer un juteux qui la traitait de *poule;* malgré le cachot et le conseil de guerre, il en serait sorti, si seulement Léone avait compris tout son devoir. Elle se maria; Trobé se maquilla (tartre dentaire assaisonné d'un peu de merde) et en mourut. Julien Blanc, lui, restait fidèle à Jean, au « sois pur » que l'ami moribond lui avait donné pour viatique; il eut l'autre chance de tomber en Afrique sur un médecin qui d'emblée l'embaucha dans son infirmerie, et constamment le protégea contre les intrigues d'un officier hostile. Un peu d'amour aidant, un peu d'amitié vraie, et voilà Julien Blanc parmi nous, pour nous raconter ce qui nous attendait si nous avions perdu trop jeunes notre mère. Ce qui nous attendait : une condition analogue à celle que les Allemands organisaient pour ceux qu'ils voulaient avilir. Trop souvent, à lire *Confusion des peines* ou *Joyeux fais ton fourbi*, je pense aux récits que j'ai lus, ou que j'ai entendus, de ceux qui sont passés par Auschwitz. ou Buchenwald; aux dangers de cet univers, aux douloureuses faiblesses qu'on sut parfois obtenir des victimes. Les pensionnaires des camps se recrutaient chez les meilleurs des nôtres et de l'Europe. Si des hommes, choisis parmi ceux que leur caractère et leurs idées politiques défendaient contre ce que les nazis entendaient faire d'eux ont, fût-ce très rarement, accepté de passer « capos », ou d'arracher un pain au camarade plus faible, que ne peut-on craindre d'une méthode analogue quand elle cherche à gâter non point les meilleurs, mais les pires?

Le Sabbat, les livres de Julien Blanc, « on y sue ses amertumes

comme on transpire ses acidités en faisant de la culture physique ». Ces deux œuvres, qui nous conduisent aux confins de la misère individuelle, nous convient aussi à changer un monde qui, tel qu'il est, rendra vains, ou précaires, les efforts de ceux qui sont revenus du Bat' d'Af'[1].

Il faut corriger le désordre dont le jeu normal mène au Bat' d'Af' un Julien Blanc. A condition qu'aucun préjugé ne voue alors à des destins aussi cruels les membres non pourris des classes ou des castes qu'il importe de renverser. Blanc, qui passa par tant de milieux, a connu des paysans qui l'exploitaient, d'autres qui le secouraient; des officiers bornés, indignes de commander; d'autres, intelligents et généreux : non pas seulement l'officier de santé; le commandant de F. B. auquel en février 34 le simple soldat Julien Blanc osa dire que c'était ignoble, de la part d'un catholique, d'aller tirer sur le peuple, et qui, quelques mois plus tard, décernait à son subordonné le certificat que voici : « toujours prêt à rendre service, il a mérité d'être considéré comme un véritable homme de confiance »; même parmi les gardes-chiourmes, Julien Blanc put en voir qui méritent d'être sauvés.

Qu'il est satisfaisant, ce souci de ne rien exagérer et de juger chacun non point selon des mots d'ordre, ou de contre-ordre, mais bien selon sa valeur d'homme. Honnêteté qui s'exprime dans un style que la cruauté du détail n'entraîne jamais vers le pathos ou l'enflure. « Si j'avais été — si j'étais maître de mon langage » écrit quelque part Julien Blanc. De fait, on peut ici relever un solécisme (*je ne sais si j'eus longtemps résisté*), ailleurs des gaucheries du genre : *les derniers rayons du soleil auréolaient sa tête rasée et nue de flammèches d'or*, ou bien : *son jardin potager, séparé de celui des officiers et de certains sous off's mariés par une simple rigole ;* ailleurs, encore, une phrase mal agencée : « je me disais dans mes songeries qu'il était curieux que je n'eusse jamais été occupé profondément, par delà la vision d'une plante qui pousse ses feuilles dans l'air et ses racines dans la terre nourricière, de la vie qui m'habitait, de la pensée confuse de cet étrange mystère insondable qui naissait de cette douce et muette contemplation ». De telles imperfections, rares d'ailleurs, ne m'empêchent point d'apprécier la droiture et la simplicité d'une langue qui sert ainsi la droiture de l'intention et dont Julien Blanc s'est plu à dire ce qu'elle devait à Jean Paulhan.

1. Voyez dans *Combat* (fin avril) les articles de Blanc sur l'état d'écrivain.

*
* *

Je le dis sans chercher à faire le malin : c'est un livre *pur* que celui de Julien Blanc (encore que plusieurs personnes qui connurent la faim, et la famine, m'assurent n'avoir jamais fût-ce pensé à manger leurs excréments).

« Quoi? Pur? ce livre noir? Pourri vous-même : vous vous vautrez dans l'ordure, voilà tout. D'ailleurs, c'est bien connu, les lettres françaises ne s'écrivent qu'à l'eau de bidet. » Je n'en pense pas un mot. Bien plutôt m'inquiète, aujourd'hui, un moralisme qui, s'il se généralisait, pourrait fort bien nous faire regretter les audaces de Paul Bourget. *Le mas Théotime*, *Le Petit Prince* ou *La Vallée heureuse;* on me dit qu'ils se vendent bien : trois livres différemment toniques; toniques assurément. Et les *Feuillets d'Hypnos*, de René Char, un livre noir? Sans doute les trois premiers volumes de la collection où parut le journal d'Hypnos, la collection *Espoir*, avaient pour titres : *On joue perdant*, *l'Asphyxie*, *Le dernier des métiers.* Ouvrages qui tendraient plutôt à confirmer qu'à modérer notre présent nihilisme philosophique. Je précise : *philosophique*, car il se trouve que plusieurs de ces « nihilistes », quand il fallut agir, se montrèrent aussi actifs et courageux que les plus optimistes; d'ailleurs, « le jugement le plus *pessimiste* sur l'homme, et les choses, et la vie et sa valeur, s'accorde merveilleusement avec *l'action* et *l'optimisme* qu'elle exige » (Paul Valéry). Reste que, pour sortir du nihilisme, encore faut-il en avoir exploré toute l'affreuse étendue. Quel chemin parcouru depuis Céline et le *Voyage au bout de la nuit!* Son bout de la nuit n'était qu'un gracieux crépuscule après lequel la nuit vraiment tomba, la nuit de *Nacht und Nebel.* Le dernier des métiers, celui de biffin en temps de guerre, nous savons maintenant que tant s'en faut qu'il soit le dernier des métiers : *Joyeux, fais ton fourbi* nous en fournit la preuve. Après les chambres à gaz, la bombe d'Hiroshima et les récits qu'on nous en fait, comme on respire en lisant *L'Asphyxie* de Violette Leduc! Et l'on ne joue pas tellement perdant chez Colette Audry qu'il n'y ait place pour les amours du grand serpent et de la petite fille! Même avec la guerre, ou la Gestapo, on ne joue pas toujours perdant. Hachelin meurt, ou Cavaillès; d'autres survivent. Vous voyez qu'il ne nous reste plus d'autre issue que l'espoir; non pas l'espérance, vertu théologale qui, dans le

prisons de France, mêle ses doux murmures aux claquements des mitraillettes; la vertu d'espoir, vertu d'homme sans illusions.

Je vois un peu partout dans les livres récents, divers propos contre le découragement : « je réagis furieusement en moi contre tout pessimisme philosophique », ou bien : « alors, place aux autres, plus jeunes, sans malheur, sans rien autre que l'espoir... Plaisir, jouissance, je ne te souillerai d'aucun deuil ». Oui, bien sûr, mais le *Journal de Jacques*, dédié (comme le livre de Julien Blanc) à cet inquiétant Jean Paulhan, s'il réagit contre la noirceur des lettres contemporaines, ce n'est qu'en réduisant et détruisant le « côté social » de l'amour, en exaltant le libre jeu des corps. Croyez-vous? Sans doute Jean Legrand a convenu de rechercher, plutôt que la puissance, le plaisir; et le bonheur, fût-ce dans la volupté. Il reconnaît toutefois l'importance des *valeurs* : « Ces valeurs établies, nous concourons à leur réalisation pratique. » Qui niera que le plus judicieux aménagement économique, s'il ne transforme point les mœurs chrétiennes, et nos sottes idées sur les rapports sexuels, en quoi vaudrait-il que pour lui nous risquions tout? Insister aujourd'hui sur le rôle de la biologie, restaurer l'éminente dignité du corps humain, laver l'homme enfin de la souillure du baptême, voilà bien l'une en tout cas des tâches les plus importantes. Nous y perdrons un quarteron de suffragettes qui, apaisées en leur chair, ne demanderont plus au bulletin de vote de se substituer au spasme. Y perdrons-nous vraiment? Après un *voyage sentimental* qui l'a conduit de femmes en filles, je vois aussi Paul Bodin qui découvre des certitudes, et que cette quête de joie, ou de filles de joie, ne peut accomplir l'homme. Assez moche au départ, comme tant de personnages romanesques, son héros finit par trouver mieux que la femme : la jeune fille; j'oserai dire : la vraie jeune fille, qui aime le mariage et qui, tout comme chez Delly, mais en collant son corps un petit peu plus que chez Delly contre celui d'Alain, lui avoue très gentiment : « je voudrais un enfant de toi ». Il pensa, du coup, notre Alain, « que la jeunesse lui était de nouveau donnée ». Quand je vous disais qu'une bonne part de nos lettres s'écrit à l'eau de jouvence! Même *Les Suspects* de Jean-François Darbon! Ils se conduisent mal, couchent à trois, organisent de savantes (et si décevantes) expériences de jalousie dirigée; bientôt ils savent que le plaisir (dont Legrand a raison d'affirmer qu'il est bon), non seulement forme « un cercle infernal » si l'on en fait la fin suprême de la vie, mais encore ne s'obtient pas si facilement (ce que prouvait le *Voyage sentimental*).

Il est bon, il est sain, il importe à notre bonheur que J.F. Darbon écrive d'une femme que « les points sensibles de son corps sont l'ourlet des oreilles et le creux des mains » (combien de couples se sont désagrégés parce que l'époux n'avait pas su trouver ou pas voulu chercher les secrets de sa femme). Il est bon, il est sain, il importe aussi au bonheur qu'il regrette les « duplicités » où l'accule sa recherche du plaisir. Il est édifiant que deux suicides encadrent *Les Suspects*, comme pour en manifester le péril et l'erreur. Péril dont le héros demeure tout étourdi : « J'ai eu de l'espoir aussi longtemps que je me croyais libre, et sur lui, j'avais bâti ma petite valeur. Mais j'ai fait l'expérience de ma liberté et je sais maintenant ce que j'en puis tirer : pas grand'chose ». Remarquez pourtant qu'il veut, lui aussi, se choisir ses valeurs, dont la fidélité. Amours, délices et orgues du mariage, voilà encore *Le sel de la terre*, de M. Vincent Laborde, dédié par lui à *sa femme* et qui s'achève à peu près sur ces mots d'Henri Bordeaux : « A travers la pièce, nous nous sourions discrètement comme des amants, et recherchons les occasions de dire « ma femme » ou « mon mari », syllabes chargées pour nous d'un pouvoir d'incantation ». M. Forestier a beau nous peindre dans *Les Langes* les jours sordides qui trop souvent succèdent à ces instants, je vois chez nos jeunes romanciers une curieuse sympathie pour l'ordre, pour le mariage et pour l'enfant (curieusement d'accord avec l'accroissement du nombre des naissances). La révolte gronde sans doute, et nous souhaitons qu'elle éclate, comme elle fait doublement dans *l'Aurore* de Wodli, avec ces ouvriers qui descendent dans la rue, et cette femme du monde apprenant avec joie qu'elle a conçu du cuisinier qui la viola. Révolte toutefois qui, bien loin de vouloir substituer l'anarchie à l'ordre trop rigoureux d'une société tyrannique, me paraît tendre à rétablir enfin un ordre qui puisse corriger les désastreux effets d'une liberté ubuesque.

Maurice Sachs écrit dans *Le Sabbat* qu'il n'a connu qu'un cas, un seul, de « rébellion pour l'ordre », celui de Julien Lanoe. Je vois, dans les lettres contemporaines, maints autres signes de cette insoumission : Paulhan, Focillon, Caillois et tant de jeunes écrivains. Après *Le Sabbat*, la *Rébellion pour l'ordre?* Non pas. Pour *un* ordre, un certain ordre.

II. TROIS EXERCICES DE STYLE

Quelque connivence, pour user d'une idée familière à M. Gracq, que révèle entre Breton et lui l'article qu'il publia récemment dans *Fontaine* pour la plus grande gloire de la religion surréaliste, j'admire trop scrupuleusement le prosateur André Breton pour tolérer que l'auteur de *l'Amour Fou* puisse prendre au sérieux celui du *Château d'Argol*. Certes, comment ne pas reconnaître, jalonnant les allées du manoir et surgissant sous les pas des personnages, un certain nombre des épouvantails — ou des clichés — dont se construit le merveilleux surréaliste? Justement : alors qu'André Breton, quand même il en abuse, ne le fait qu'avec une habileté que son disciple ne manquerait pas d'estimer *magique*, *fascinante* ou *merveilleuse*, à moins qu'il ne la dît *toute-puissante*, *extraordinaire* ou *fantastique*, l'auteur du *Château d'Argol* farcit ses pages de tant de procédés (qui, répartis avec plus de discernement, garderaient peut-être quelques-uns de leurs prestiges) qu'au milieu d'un développement qu'évidemment on a espéré pathétique, je me prends à sourire, à souligner les mots par où fuit l'émotion dont on prétendait les charger.

Que de précautions, pourtant, avait prises M. Gracq : « Quant aux machines de guerre qui dans ce récit sont mises en œuvre çà et là, et destinées à faire mouvoir les ressorts toujours malaisément maniables de la terreur, un soin particulier a été apporté à ce qu'elles ne fussent et surtout ne parussent pas inédites... Le répertoire toujours prenant des châteaux branlants, des sons, des lumières, des spectres de la nuit et des rêves nous enchante surtout par sa complète familiarité et, donnant au sentiment du malaise sa virulence indispensable en prévenant d'avance que l'on *va* trembler, n'a pas semblé pouvoir être laissé de côté sans que fût commise une faute de goût des plus grossières. » Soit. Je veux bien trembler par la vertu des vieux châteaux et des apparitions. Je ne demande que ça. Je suis bon public. Je ris et je pleure au théâtre, au cinéma. Il m'arrive de rugir, de sangloter sur mon divan : c'est que je lis. Je me sais vulnérable aux plus niaises histoires, quitte ensuite à tâcher de me reprendre pour en juger et la matière et la manière. Quand je sortis de *Lady Vanishes*, ma gorge longtemps demeura contractée, mon

cœur battait plus fort qu'au dessus de quatre mille mètres : je suis donc facile, très facile à terroriser. Or, *le Château d'Argol*, que j'ai lu plusieurs fois, non sans mérite il me semble, en tout cas avec toute ma naïveté, à chaque relecture il me paraissait moins capable d'émouvoir. Il y a pourtant certaines pages de *L'Amour Fou* auxquelles, et si foncière en moi que reste la répugnance à en admettre de sang refroidi les thèses philosophiques, je ne puis encore penser sans que resurgisse, toujours vivace après plusieurs années, l'émotion qu'à jamais elles m'auront donnée. Mais il ne suffit pas, pour me toucher, de me répéter avec insistance que tombeaux, clairs de lune, squelettes et souterrains ne peuvent pas ne pas me plonger dans l'épouvante ou le mystère. Encore faut-il que je m'y sente, au *beau milieu* du merveilleux.

Je souligne *beau milieu* pour que vous compreniez que je ne suis nullement mécontent de cette expression (qu'il ne faudrait surtout pas que vous prissiez pour un cliché) et parce que M. Gracq, quand il veut signaler un détail qu'il juge spécialement heureux ou habile à nous toucher, ne manque point de souligner le mot, ou les mots *tout-puissants*. Cette manie d'imprimer en italiques, M. Gracq peut l'avoir prise chez Breton; du moins, en avoir pris l'idée j'allais dire : approchée; non : éloignée. Dès l'instant où trois, quatre et cinq mots ou groupes de mots par page se rappellent ainsi à notre attention, l'effet recherché de choc, presque toujours obtenu par Breton, se trouve ici neutralisé [1].

Au nombre intempérant de ces mots-chocs qui devraient me bouleverser et ne parviennent qu'à m'agacer, j'en relève qui me semblent moins arbitrairement repérés que les autres : *romantiques, explosions, unique, inqualifiables, intérieur, intériorité, irrémédiable, gratuité, secret, inavouable, désigné, réticences, repentir, emblématique, clairvoyance, avertissement, nécessité, solitude, baptême, grand départ, âme damnée, déjà il savait, conscience dans le sommeil, négatif de la nuit, etc...* J'y lis ce goût du paroxysme, de la nuit, des diableries, des hasards, cet appétit de fatalisme, cette prétention à la prescience, à la divination dont André Breton lui-même eut hélas la faiblesse de se piquer — à l'occasion d'une phrase parfaitement insignifiante de son œuvre : « Je sais ce que me réserve l'année 1939. »

1. *Cf. Le Château d'Argol* : p. 151, *surent, condamné à mort, résolution, communiquant, intérieur*; p. 152, *fastidieux, se mouvant librement, deux droites dans l'espace, récréation*; p. 153, *parallèles, le cou d'Herminien, droites, insignifiantes.*

Qu'on excuse tous ces détails : M. Gracq me refusant le droit à l'explication symbolique de ses œuvres et de ses personnages — lesquels, j'en conviens, et malgré l'intérêt que l'un d'eux porte à Hegel, malgré le nimbe qui dore la tête de l'autre, s'efforcent sans succès de rabâcher le thème de l'Hâmour — force m'est, pour essayer de comprendre une faveur, ou même un engouement que ni la terreur ne pouvait avoir produit — puisqu'elle ne se produit pas — ni non plus, quoi qu'en pense l'auteur, la vigueur d'un mythe ou la subtilité d'une théodicée, de chercher dans les qualités du style la raison d'un succès dont rien d'autre ne pouvait me rendre compte. Phénomène curieux : alors que, durant ma première lecture et tandis que j'attendais en vain la terreur promise, je me laissais porter, comme à leur bain les trois complices, par les hauts et les bas, les houles molles de la phrase périodique, avec le confort relâché que donnent au lecteur un nombre toujours juste et des chutes bien amorties, à peine avais-je pris le parti de justifier par les mérites de la langue l'enthousiasme d'un public qu'on me dit large et délicat, patratas!

« Incomparable événement » sur « torturante inquiétude », « exorbitant atout » sur « incroyable méprise », « incomparable vitesse » sur « dévorante communion », « espoir surhumain » sur « inconcevable félicité », « joie barbare » enfin sur « fracas enthousiasmant », suffit-il donc, pour que naisse quelque beauté, d'accoupler à un substantif choisi pour sa virulence un adjectif superlatif (de sens sinon de forme). « La beauté », je le sais, « sera convulsive ou ne sera pas. » Elle sera « comestible » aussi; M. Gracq pourtant nous épargne la charcuterie. Que ne nous a-t-il épargné le convulsif! Il s'en garde : de tels accouplements lui donnent de pleines pages, et voici ce qu'il obtient dès que, se laissant aller à cette adjectivite, il compose ses numéros : « Herminien se perdit dans d'*absorbantes* et *funèbres* pensées, auxquelles le balancement *monotone* d'une *massive* pendule de cuivre qui ornait un des côtés de la salle résonnant avec un bruit *insolite* et *curieusement perceptible* depuis le départ des deux convives, prêta bientôt *insensiblement* un caractère d'inexorabilité... Certes, ce dîner si *apparemment ordinaire* n'avait pu manquer de s'enrichir pour lui d'une somme *passionnante*, et *torturante* sans doute, d'observations dont il récapitula le détail à l'instant avec une précision *hallucinante*, dont son esprit *meurtrièrement lucide* déroula devant lui le dédale *infiniment changeant* et cependant *entièrement significatif*. » (pp. 64-65) ou encore, p. 99 :

« Peu de jours après ces événements *significatifs*, Albert suivait d'un pas *nonchalant* le bord de la rivière d'Argol. Ces *gorges dangereuses*, ces rochers *escarpés*, voilés par les rideaux *épais* du bois, attiraient son âme *tourmentée*. La rivière paraissait ici rouler ses flots au fond d'un abîme *naturel* aux bords *rapides*, auxquels s'accrochaient les *puissantes* frondaisons d'une *glorieuse* forêt. Les détours *continuels* et *capricieux* du cours de la rivière donnaient à ces lieux un caractère d'isolement *singulier*. Etc... » Voici mieux, peut-être : « Et le vent, l'une après l'autre, avec la *mystérieuse* lenteur d'une main, déroulait à plis *lourds* les *hautes* courtines de soie, longuement *gonflées* et *déferlantes* comme des voiles, et les murailles d'étoffes *sombres* avaient depuis longtemps repris leur *sévère* rigidité qu'au fond de la salle perdue maintenant dans les demi-ténèbres, une *large* tenture *brune*, au milieu du silence *entièrement revenu*, avec un *immense* claquement paraissait dans l'envol *inexplicable* de ses plis *amples* l'image d'une convulsion aussi *bizarrement autonome* que celle d'un visage jailli de l'ombre et *brusquement* touché par les ondes *concentriques* de la terreur [1]. » J'espère pour vous que vous terrorisent ces ondes concentriques. Elles ne savent que me montrer la raison des succès de M. Julien Gracq; nous sommes en pleine littérature pour jeunes filles « bien » : « Un soir grisâtre et doucement velouté tombait subrepticement sur les vastes pelouses, admirablement étoilées de jeunes primevères, qui entouraient le manoir hautain, couvert d'ardoises bleutées où la douce et moelleuse boursouflure des mousses posait des taches reposantes. » Ici, l'esprit ne peine point de substantif en verbe et de verbe en substantif; il n'est jamais sollicité par le cheminement ou les sauts d'une pensée ou capricante ou laborieuse ; ici, comme au château d'Argol, les adjectifs et les adverbes offrent autant de gracieux reposoirs. Quel ingrat ne louerait les vertus d'un écrivain si attentif à ne point fatiguer l'attention?

Pour peu que doué d'un mauvais caractère, et de beaucoup d'ingratitude, on sache résister à la « grâce surprenante et inconnue », au « mouvement frêle et doux », aux « brisantes délices », aux « signes indubitables » de « mortelle fatigue » que devraient produire ces ingénieux travaux, on en vient à déceler un autre abus, non moins fatal au style, au tragique, au mystère. J'avais reproché à M. Henri Bosco d'affaiblir par trop d'*étranges* et trop de *mystérieux* le mystère en effet de son *Mas Théotime* C'est qu'alors j'igno-

1. pp. 138-139. Cette fois, c'est moi qui souligne les adjectifs.

rais les œuvres de M. Gracq. Merveilleuse, la majesté; enchanté, le domaine; surprenants, les enchaînements; étrange, l'angoisse; surprenante, la lumière; fascinante, la vie; délirante, la légèreté; obsédante, la persistance; fabuleuse, l'apparition; exaltante, la présence; magnétique, la valeur; hypnotique, l'appel. Eh bien, c'est en vain que l'auteur plonge dans ce bain magnétique et mesmérien l'un et l'autre et l'autre encore de ses « étranges personnages ». Le « plus barbare des sortilèges », la plus « bouleversante incantation » ne peuvent point me persuader du « caractère enchanté » de ses fantoches ; leurs petits jeux, que pour la circonstance on baptise « grand jeu », n'évoquent rien pour moi, sinon les exercices d'un homme plutôt sec, et qui se bat les flancs, comme à la foire, sur l'estrade, les lutteurs, afin d'en mettre plein la vue aux Messieurs-dames.

Et quand enfin M. Gracq nous emmène jusqu'aux limbes, joue de la toute-puissance, du Graal, des anges, du diable, du matin de la création, d'une communion dévorante, du fruit défendu de l'arbre de vie, d'un sauvage et aveuglant baptême de sang, de la conjonction quasi divine du plan horizontal et de la sphère, croyant ainsi « éclairer d'une lumière nouvelle certains problèmes humains mal définis, mais durablement passionnants, si l'on en juge d'après l'insistance qu'ont mise la plupart des religions à les pousser à la première place dans leur théodicée », il me confirme dans l'opinion que ses adjectifs et ses adverbes ne sont que les reposoirs d'une Fête-Dieu qui, n'osant pas dire son nom, se déguise en messe noire; ceux d'une Trinité qui pousse la discrétion jusqu'à se faire ménage à trois. Pour moi, je l'avouerai : pas plus que les « tapis magiques » ne m'emportent vers l' « atmosphère fabuleuse » des « funèbres enchantements » que me prodigue M. Gracq, ni son Dieu ni son Diable, ni son Graal ni sa grêle ne parviennent à m'exalter, ou à m'abattre. Je le regrette, car j'aime les passions, et leurs orages.

En dépit de l'insigne et insignifiante faiblesse de ce qu'il coule au moule de ses phrases, M. Gracq aura du moins eu le mérite, aujourd'hui désuet, de construire des périodes savamment agencées en leurs propositions, d'une grammaire à peu près sûre, et d'un nombre toujours heureux. Ainsi surtout dans le recueil de poèmes en prose, qu'une épigraphe met sous l'invocation de Rimbaud et que l'auteur a choisi d'appeler *Liberté grande*[1]. Encore que la liberté qu'il s'y

1. *Liberté grande*, Corréa, 1947 (tirage limité à mille exemplaires); *Liberté d'action*, Fontaine, Collection *L'Age d'Or*, 1946.

accorde me paraisse des plus chiches, beaucoup moins grande par exemple que la *Liberté d'action* qu'Henri Michaux a prise avec l'ordre des mondes et celui des sociétés, encore que la pensée y demeure aussi empêtrée de gratuité que les souterrains de ce château d'Argol, et tout alourdie de ce givre qui jette bas les avions égarés dans les nuages, les défauts de M. Gracq semblent s'y atténuer. On dirait presque ces éponges ou ces coraux dont nous pouvons d'autant mieux admirer la structure qu'en a disparu la matière interstitielle : ingénieux squelettes de phrases mortes, et mort-nées, mais où l'on aime relever les vestiges d'un autre âge, celui des écrivains qui ne composaient point en style de télégrammes, en propositions indépendantes juxtaposées. Le souffle et la voix autant que l'attention se plaisent au *Robespierre* (qu'enjolivent les *arcs flexibles de bouches engluées par un songe de mort* et qu'embellissent peut-être des *guillotinés de naissance*), à *Transbaïkalie* (où je retrouve, *odorants* cette fois, les *tigres parfumés* de M. Dekobra), à d'autres pages. On se lasse néanmoins de ces formes sans contenu, et l'on se demande avec un peu d'irritation, si M. Gracq ne ferait pas mieux d'écrire comme Retz, ou comme Tallemant : mais voilà : quand on n'a rien à dire, comment le dire simplement?



* *

Exercices de style [1], et franchement tels, ceux de Raymond Queneau. « Il y en a quatre-vingt-dix-neuf, de ces exercices. États divers de la langue française, figures de rhétorique et genres très littéraires sont utilisés pour raconter de différentes façons un même petit fait qui est à peine l'ébauche d'une anecdote. Le pastiche seul a été exclus. » Croyons-en, pour une fois, la prière d'insérer, qui n'est pas rédigée en bonne et due forme; car le voici, ce petit fait, en « prière d'insérer » : « Dans son nouveau roman, traité avec le brio qui lui est propre, le célèbre romancier X., à qui nous devons déjà tant de chefs-d'œuvre, s'est appliqué à ne mettre en scène que des personnages bien dessinés et agissant dans une atmosphère compréhensible par tous, grands et petits. L'intrigue tourne autour de la rencontre dans un autobus du héros de cette histoire et d'un personnage assez énigmatique qui se querelle avec le premier venu. Dans l'épisode final, on voit ce mystérieux individu écoutant avec la plus grande attention les conseils d'un ami, maître ès dandysmes. Le tout donne

1. Gallimard, 1947.

une impression charmante que le romancier X. a burinée avec un rare bonheur. » Maintenant qu'alléché par la prière d'insérer, parfaite en tous défauts, vous désirez connaître ce roman, écoutez : « Un jour vers midi, du côté du parc Monceau, sur la plate-forme arrière d'un autobus à peu près complet de la ligne S (aujourd'hui 84), j'aperçus un personnage au cou fort long qui portait un feutre mou entouré d'un galon tressé au lieu de ruban. Cet individu interpella tout à coup son voisin en prétendant que celui-ci faisait exprès de lui marcher sur les pieds chaque fois qu'il montait ou descendait des voyageurs. Il abandonna d'ailleurs rapidement la discussion pour se jeter sur une place devenue libre.

« Deux heures plus tard, je le revis devant la gare Saint-Lazare en grande conversation avec un ami qui lui conseillait de diminuer l'échancrure de son pardessus en en faisant remonter le bouton supérieur par quelque tailleur compétent. » Ainsi va le *Récit*, sur lequel Queneau nous donne un cent de variations.

Plusieurs n'ont d'autre valeur que d'avoir amusé celui qui les composa; ainsi le *Hai Kai :*

L'S est-ce
long cou marche pieds
cris et retraite
gare et bouton
rencontre

où je doute que Kikaku pût jamais discerner quelque vestige de son art; ainsi les « interjections » : « Psst! heu! ah! oh! hum! ah! ouf! eh! tiens! oh! peuh! pouah! ouïe! ou! aïe! eh! hein! heu! pfuitt!

« Tiens! eh! peuh! oh! heu! bon! » ainsi les « permutations par groupes de deux, trois, quatre et cinq lettres », ou « par groupes de cinq, six, sept et huit lettres », ou « par groupes de un deux trois et quatre mots », ce qui donne à peu près ceci : « Jo un ve ur mi rs su di ap rl te la rm fo rr ca etc... » ou bien : « Rvers unjou urlap midis ormea latef eduna etc... », ou encore : « Jour un midi vers, la sur arrière plateforme un d'de autobus etc... », permutations qui amuseront peut-être un instant les habitués du chiffre; ainsi les « prosthèses », « épenthèses, paragoges » ou « parties du discours »; en voici quelques échantillons : « Zun bjour hvers dmidi, dsur lla aplateforme... Uon jouir vears mirdi, suir lea plateforome... Ung jourz verse midir, surl laa platefornet... *Articles :* un, la. *Subs-*

tantifs : jour, midi, plate-forme. *Prépositions :* vers, sur. » (exercices dont j'ai peine à croire qu'un autre que l'auteur y puisse prendre du plaisir).

Mais qui reprocherait à Queneau de s'amuser? Au moment où nous tendions à l'oublier, Dubuffet nous rappelle que le grand jeu, le jeu majeur de l'homme, c'est de jouer à peindre, ou de jouer à écrire. Queneau s'amuse. Bien; voilà quelqu'un enfin de sérieux, quelqu'un qui ne se prend ni ne nous prend avec le sérieux dont on fait les Henry Bordeaux. Comme il savait s'amuser, le curé de Meudon, tandis qu'à coups de dictionnaires il composait en hébreu, ou en danois, les discours de celui qui allait rencontrer Panurge! Trop d'années passées loin de la Maub' ont à ce point rouillé le loucherbem et le javanais que je me piquais de dévider en mon adolescence qu'il m'est impossible de juger si les versions javanaise et loucherbème du *Récit* méritent notre assentiment. Je suis porté à leur faire confiance, si je les juge égales en exactitude (et pourquoi la leur refuser, l'exactitude?) à la version paysanne dont je sais encore apprécier la saveur : « J'avions pas de ptits bouts de papier avec un numéro dssus mais jsommes tout dmême monté dans steu carriolle. Une fois que j'm'y trouvons sus steu plattforme de steu carriolle qui z'appellent comme ça eux autres un autobus... » L'exercice de jargon philosophique m'a bien vengé de tant d'heures perdues à déchiffrer ce genre de grimoire : « Les grandes villes seules peuvent présenter à la spiritualité phénoménologique les essentialités des coïncidences temporelles et improbabilistes. » (Remarque dont la pertinence s'étendrait aussi bien au jargon féminin : « Aujourd'hui vers midi (ce qu'il faisait chaud, heureusement que je m'étais mis de l'odorono sous les bras, sans ça ma petite robe d'été en cretonne de ma petite couturière qui me fait des prix, elle était fichue) du côté du Parc Monceau (c'est mieux que le Luxembourg où j'envoie mon fils, quelle idée d'avoir la pelade à son âge) l'autobus passe, il était plein, mais j'ai vampé le receveur et je suis montée. »)

On s'attendait à des exercices, à des acrobaties ou à des facéties, et nous avons vu qu'à cet égard même Raymond Queneau a su ne pas nous décevoir. Mais on trouve aussi les œuvres d'un romancier-né, d'un ironiste, et d'un critique (témoin cet excellent *Vers Libres :*

l'autobus
plein
le cœur

vide
le cou
long
le ruban
tressé
les pieds
plats
plats et aplatis
la place
vide

et l'inattendue rencontre près de la gare aux mille feux éteints,
de ce cœur, de ce cou, de ce ruban, de ces pieds,
de cette place vide
et de ce bouton.

Excellent, nous nous comprenons, en ce sens que la vanité du genre, ou du « truc », ne fait plus aucun doute).

Comment enfin ne pas remercier l'auteur de ces exercices, puisqu'il nous livre aussi la phrase et le mot qui élucident Julien Gracq : « L'asphalte palpitait doucement, exhalant cette tendre odeur goudronnée, qui donne aux cancéreux des idées à la fois puériles et corrosives sur l'origine de leur mal... Plus tard, comme le soleil avait déjà descendu de plusieurs degrés l'escalier monumental de sa parade céleste... » Revoilà *le Chateau d'Argol !* Pardon, excuses, c'est toujours notre *Récit*, mais sur le mode « précieux » [1].



On connaît le propos et même le parti pris de M. Francis Ponge : « Étant donné une chose — la plus ordinaire soit-elle — il me semble qu'elle présente toujours quelques qualités vraiment particulières sur lesquelles si elles étaient clairement et simplement exprimées, il y aurait opinion unanime et constante : ce sont celles que je cherche

1. Une défaillance : dans le style télégraphique, il eût été préférable d'écrire, selon les conventions, officielles et judicieuses, qui prescrivent ED pour é : « BUS BONDED STOP », car « BUS BONDE » fait équivoque. De même : « CHAPEAU CERCLE TRESSE » est ambigu. Il faudrait lire : « CHAPEAU CERCLED TRESSE ». J'écrirais enfin « SIGNED ARCTURUS », au lieu du fâcheux « SIGNE ARCTURUS ».

à dégager. » Dans l'*Introduction inédite au galet* [1], nous apprenions déjà que cet écrivain veut montrer « qu'à propos des choses les plus simples, il est possible de faire des discours infinis entièrement composés de déclarations inédites, enfin qu'à propos de n'importe quoi non seulement tout n'est pas dit, mais à peu près tout reste à dire. »

« Ainsi donc, si ridiculement prétentieux qu'il puisse paraître, voici quel est à peu près mon dessein : je voudrais écrire une sorte de *de natura rerum.* » Si j'en juge selon *Le parti pris des choses*, M. Ponge a mieux qu'honorablement soutenu ses « prétentions ». Bien qu'il considère qu'une bougie, ou peut-être un caillou, la lessiveuse et l'escargot (à la rigueur) mesurent l'extrême de l'audace qu'un écrivain puisse risquer; bien qu'il s'étonne, par conséquent, de l'impertinence de ceux qui, non contents de décrire l'activité d'un vivant, s'aventurent à composer des « scènes », à « faire la critique d'un spectacle ou d'une œuvre d'art », si ridiculement prétentieux que je doive lui paraître, j'essaierai d'apprécier le dernier fragment de son *De Natura : L'œillet, La guêpe. Le mimosa* [2].

Je renoncerai à examiner dans quelle mesure M. Ponge a fait œuvre de poète matérialiste, et s'il a commencé à « relier dialectiquement » les éléments de son grand œuvre. Je ne me demanderai même pas dans quelle mesure *Le cageot* nous aide à préparer la révolution socialiste et je me dispenserai de louer en cet écrivain quelqu'un qui tient que l'homme est l'avenir de l'homme, que parole et morale, c'est-à-dire un humanisme, constituent aujourd'hui, comme hier et demain, la notion propre de l'humain. Je m'abstiendrai de comparer à *l'Escargot* de M. Ponge la *Coquille* de Valéry. J'omettrai tout autre souci que de mots et de métier. L'auteur aussi bien m'y invite, qui confesse que ses moyens « sont évidemment d'ordre littéraire et rhétorique », formalistes en quelque sorte. Or, et quelque intérêt que je porte au rôle que M. Ponge accorde à la contemplation (qui très justement lui paraît un remède à ce besoin d'évasion que trahit à chaque ligne la littérature de M. Julien Gracq), je suis de ceux qui tiennent que la critique se perd en bavardages sitôt qu'elle prétend passer celle des mots et de leur agencement.

Allons-y donc, et voyons, dans *L'œillet, la guêpe, le mimosa*, « à quels outils, à quels procédés, à quelles rubriques l'on doit ou l'on peut faire appel » pour « relever le défi des choses au langage ».

1. *Lettres Françaises* (Buenos Aires), N° 16, avril 1945.
2. Éditions Mermod, Lausanne. Tirage limité à 1.200 exemplaires.

Dans l'*Introduction au galet*, M. Ponge s'avouait confondu sous « l'énorme étendue et quantité des connaissances acquises par chaque science », sous « le nombre accru » des disciplines scientifiques; nous acceptions qu'il acceptât « toutes choses comme inconnues » et reprît tout dès le début . Mais voici qu'avec sa préface à *L'œillet*, et tout en répétant que le succès de son dessein requiert avant tout « beaucoup d'art », il accueille en son cabinet d'alchimiste l'esprit scientifique et de laboratoire. Tout en somme lui devient bon : « Au dictionnaire, à l'encyclopédie, à l'imagination, au rêve, au télescope, au microscope, aux deux bouts de la lorgnette, aux verres de presbyte et de myope, au calembour, à la rime, à la contemplation, à l'oubli, à la volubilité, au silence, au sommeil, etc., etc... » il demande quelque élément de son langage poétique. Ainsi faisaient, ou voulaient faire, les poètes du XVIIe, quand il était communément admis que l'auteur d'une épopée doit connaître et pouvoir mettre en œuvre l'ensemble et le détail de tout le savoir humain.

Le parti pris des choses nous proposait les poèmes achevés. *L'œillet, la guêpe, le mimosa*, sont poèmes en gestation; rien ne manque : pas un gravat, pas une erreur; tout le « déblai » nous est offert. Cela commence par des mots. J'aime que M. Ponge nous montre ainsi le cas qu'il fait de « l'épaisseur sémantique », ou les secours qu'un poète doit recevoir des dictionnaires. Sans Littré, point de St John Perse; point de « plain-chant des neiges ». Point de charme dans *Charmes*, sinon par les ruses de l'étymologie. Au commencement sera le mot : Déchiré, Dents et dentelles, Œillet : Linné l'appelle bouquet parfait, bouquet tout fait. Froisser. Friser. Friper. Franges, d'étymologie inconnue mais qui peut signifier un repli des synoviales. Etc... Aussitôt après les mots, leurs étymologies ou leur sens rare, une idée directrice : « l'opposer aux fleurs calmes, rondes : arums, lys, camélias, tubéreuses. » Dès lors, voici sortir, « à bout de tige, hors d'une olive, d'un gland souple de feuilles », non : voici « se déboutonner le luxe merveilleux du linge, » qu'annonçaient obscurément, au milieu d'autres mots, dentelles, chiffons, satin, jabot, etc... Mais « se déboutonner » inquiète l'écrivain. Il note : « voir bouton. Voir aussi cicatrice ». Puis : « *Bouton :* vu, il ne faut pas rapprocher bout et bouton ni déboutonner dans la phrase, car c'est le même mot (de bouter, pousser). » Coq-à-l'âne, du moins en apparence. « Et naturellement, tout n'est que mouvement et passage, sinon la vie, la mort seraient incompréhensibles. Si bien qu'inventerait-on la pilule à dissoudre dans l'eau du vase pour rendre

l'œillet éternel... cependant il ne survivrait pas longtemps en tant que fleur, la fleur n'étant qu'un moment de l'individu, lequel joue son rôle comme l'espèce le lui enjoint. » M. Ponge n'oublie ni sa *Dialektik der Natur* ni son propos de l'illustrer.

Le lendemain, nouvelle tentative : « A bout de tige se déboutonne hors d'une olive de feuilles un jabot merveilleux de satin froid avec des creux d'ombre de neige viride » etc... A-t-il donc oublié sa remarque sur *bouton?* Apparemment. N'importe, puisqu'il abandonne sa phrase pour essayer de combiner au mieux les mots qu'il a décidé — semble-t-il — de retenir :

Torchon de luxe satin froid
Chiffon de luxe à belles dents
Torchon frisé de satin froid
Mouchoir de luxe à belles dents
Fripés de luxe en satin froid
Torchon de luxe à belles dents
De satin froid à belles dents

Va-t-il choisir un rythme d'octosyllabe? On le dirait :

A bout de tige bambou vert
A renflement d'ongle poli
Se gonfle un gland souple de feuilles
Sachets multiples odorants
D'où jaillit la robe fouettée

Là s'arrêtent les essais du 13 juin. Le 14, une idée lumineuse, c'est l'occasion de le dire — pour faire un de ces mauvais calembours (Jacasse ou Jocaste; fripes de luxe en satin froid de lustre) auxquels M. Ponge va parfois demander conseil, ou suggestion [1] :

Phare de boutonnière
Projecteur
Baladeuse
Magondo.

Comme je suis content que l'auteur ait aussitôt mis au rancart ce *magondo*, pour reprendre son *linge* et le tordre en tous sens. Les

1. Ex. — martyr du langage, on me permettra de ne le prendre plus tous les jours au sérieux! (*Le Mimosa*, p. 54.)

images foisonnent, ce jour-là, et non toutes heureuses : « Foule sortant en delta de la communion », pour décrire un œillet, ce devrait appartenir à M. Julien Gracq. (Allons! j'oubliais que les poètes ont parfois leurs sommeils et que *quandoque dormitat Homerus* et que Jerimadeth, etc...) Et « gorges entièrement bouchées par des langues », vous aimez ça, vous? Moi, pas du tout. M. Ponge non plus, j'espère. Il malaxe ses adjectifs, ce qui vaut mieux assurément que de s'attarder à ces langues :

Froncés froissés frisés fripés
Frangés festonnés fouettés

voilà qui est intéressant et qui semble mettre à jour, comme en anglais entre la lumière et le son *gl-* (glare, gleam, glimmer, glitter etc...) une sympathie entre le son *fr-* et certaines qualités qui s'imposent à l'œillet. Voilà qui permettra quelques allitérations, dans un jeu d'octosyllabes. Mais non. Le lendemain est jour consacré à de la prose, gauche encore par endroits, et souvent irrésolue : « A l'extrémité de sa tige fin bambou vert aux espacés renflements polis d'où se dégainent deux feuilles symétriques très simples petits sabres gonfle à succès un gland une olive souple et pointue que force à s'entr'ouvrir que fend en œillet d'où se déboutonne un jabot de satin froid merveilleusement chiffonné un ruché à foison de languettes tordues et déchirées par la violence de leur propos. »

Va pour les languettes, qui remplacent les langues et la bouche du premier cri. Quant aux « espacés renflements polis », ce n'est pas ça du tout que M. Ponge voulait dire. Que diable voulait-il dire? Voyons, cela va de soi; « l'herbe aux rotules immobiles » qu'il *verra* un jour plus tard. *Etc.*, comme dit aussi M. Ponge, après Paul Valéry, et non moins pertinemment.

Pour peu qu'on les scrute dans le même détail, les *trois textes de M. Ponge* révèlent au critique une méthode unique : des mots, des étymologies, des jeux de mots, des anagrammes, des rythmes qu'on essaie, des litanies de noms ou d'adjectifs, de parfaites images, d'autres un peu forcées (« Analogie de la guêpe et du tramway électrique », par exemple, pp. 34-35); un même travail de précision : des gemmes à sertir, cela ne se traite point par la presse à emboutir. « Hélas! s'écrie pourtant l'auteur, ce n'est pas encore à propos du mimosa que je ferai la conquête de mon mode d'expression. »

Floribonds[1], *à tue-tête, à démentir leurs plumes*
Déplorant leur bosquet offensé jusqu'au cœur
Par la violente austérité de ta splendeur,
Azur! narines bées inspirant leurs oracles,
Piaillent, ils piaillent d'or les glorieux poussins,

les « boulettes du mimosa ». Ne chicanons pas M. Ponge en l'espèce et convenons avec lui que « connaissant et l'arbuste et le nom du mimosa, il devient difficile de trouver mieux pour définir la chose que ce nom même. » (Comme si la littérature ne devenait possible que par l'inadéquation du langage à l'objet, comme si elle s'abolissait dès que « l'épaisseur sémantique des mots » est celle exactement de « l'épaisseur des choses ».) Ajoutons que, dans sa *Préface au galet*, il a laissé passer une *expression mesurée et exacte* que déparent deux hiatus successifs, et qu'il eût mieux valu corriger en *expression exacte et mesurée.* Qu'on aimerait enfin qu'il ne terminât point un si grand nombre de ses textes par des variantes aisément reconnaissables d'une même pirouette. Mais quand nous aurons bien cherché les quelques défauts d'un style qui, en effet, appuie parfois un peu trop sur les mots, nous resterons surtout sensibles aux qualités de l'artisan; qualités qui, confirmant celles en lui évidentes d'observateur ou de contemplatif, devraient lui permettre de mener à bonne et belle fin l'épopée des objets, la légende des choses. Il deviendrait alors — selon son vœu — l'un des « héros de l'esprit de demain », celui qui, réconciliant l'esprit de science et l'appétit de contemplation mystique, réussirait des poèmes qui seraient beaux sans être bêtes. Pourvu que M. Ponge, qui admire plus que tous « certains écrivains ou musiciens mesurés, Bach, Rameau, Malherbe, Horace, Mallarmé », reste fidèle à ce bon goût, pourvu qu'il sache éliminer quand il le faut de son *œillet*, fussent-ils orthodoxes, tels détails oiseux empruntés à Engels (or c'est le cas), ses exercices de style le préparent à la grandeur.

ETIEMBLE

1. « *Floribond :* ce mot ne figure pas au Littré. Il figurera donc dans les éditions futures » (note de M. Ponge).

LA FIN DE VAN GOGH D'APRÈS LES LETTRES A THÉO

Quand il s'installe à Arles, en février 1888, Van Gogh va avoir trente-cinq ans. Cela fait huit ans à peine qu'il se consacre à la peinture. Ses débuts ont été pesants et embarrassés. Il n'a peint encore que peu de très belles toiles, et vingt-neuf mois plus tard on le trouvera blessé à mort. Dans l'espace de ces vingt-neuf mois, il va produire presque toute son œuvre au travers d'une des plus abominables crises que puisse subir un être humain.

Les lettres à Théo suivent pas à pas le travail de l'artiste et les progrès de la crise. Il n'est sans doute pas d'exemple de pareilles lettres en aussi grand nombre; aussi riches et précises, aussi profondes et bouleversantes. Tout est là sous nos yeux : la misère quotidienne et la passion de peindre, les comptes de ménage et les commandes de couleurs, le pays d'Arles, les réflexions, les projets, les bonheurs, les efforts et les accès. Tout est dit comme à tâtons, mais avec l'évidence aveuglante de la vie même. Et tout garde l'opacité des choses et de la folie. Il serait même faux de dire que ces pages réservent leur secret. Où est le secret? Qu'est-ce donc que nous voudrions savoir? Nous n'en savons plus rien.

Un homme est là qui peine avec application, avec lourdeur, avec bonne foi. Il se raconte sans complaisance envers lui-même, sans exaltation. Pendant ce temps, la folie le prend à la gorge. Il sent qu'elle est là et nous aussi, mais ni lui ni nous ne la voyons. Il se débat et il finit par succomber.

On nous a tout dit, semble-t-il, et nous conservons l'impression que rien n'a été dit, que l'essentiel est resté dans les coulisses. En marge de ces pages écrites sur un ton moyen, soigneusement *matter of fact* jusque dans l'enthousiasme, le génie de Van Gogh et la folie de Van Gogh mènent chacun leur jeu irrésistible. Le peintre de la couleur éclatante a pris le départ en préconisant les noirs et les bitumes; cet artiste qui apparaît comme une incarnation de la peinture a mis plus de dix ans à découvrir ce qu'il ferait de sa vie.

Cet homme dont la raison a « fondré » et qui peint des chefs-d'œuvre entre deux accès ne croit qu'à la valeur du travail patient et obstiné :

> *La grandeur n'est pas une chose fortuite, elle doit être voulue.*
> (p. 83, 1881, 1883.)

Cet affamé de tendresse qui rêve d'un atelier avec un berceau, d'une femme « genre poule domestique », de travail fraternel avec Gauguin, a des instants de fureur incontrôlable et fait un geste d'assassin. Il cherche et organise le calme, atteint dans le dénuement des moments du bonheur le plus certain et le plus entier, mais il sombre dans le drame.

Quand nous lisons les *Confessions* ou les *Rêveries*, nous suivons les progrès d'un mal qui fait corps avec toutes les pensées de l'écrivain, si bien que nous choisissons à volonté d'entrer dans le système ou de rester à l'extérieur et d'en prendre une sorte de vue plongeante. Ici, rien de pareil. On dirait qu'une part de chaos fait irruption, si chaotique que nous ne pouvons même pas l'appréhender, comme ces vibrations infra — ou ultra — que nos sens ne perçoivent pas et que décèlent seulement leurs effets. L'homme est ébranlé par des forces vives qui le constituent, mais qu'il ne *reconnaît* pas et dont il aurait souhaité ne rien savoir.

« C'est comme si deux hommes étaient en lui », écrit Théo. Et l'on devine que cette phrase ressassée prend ici toute sa portée.

De fait, la définition de cette folie sur laquelle les psychiatres n'arrivent pas à se mettre d'accord entre eux ni, semble-t-il, avec eux-mêmes, garde un caractère hypothétique. Écartés les diagnostics de paralysie générale syphilitique, de schizophrénie et de folie circulaire dont aucun ne résiste à l'examen, on finit par s'arrêter à une approximation. La maladie de Van Gogh serait le fait d'états épileptoïdes crépusculaires venant se greffer sur une constitution schizoïde [1]. A défaut d'une clarté parfaite, cette définition a au moins le mérite d'attirer l'attention sur le fait que la maladie du peintre n'est pas un sytème clos, mais une sorte de débâcle du corps qui fait chavirer le psychisme. Au sortir des crises dont certaines durent être d'une rare violence (Van Gogh raconte dans une lettre qu'il a la gorge si enflée qu'il ne peut plus parler, à force sans doute d'avoir crié), le peintre se retrouve sans mémoire des moments traversés, mais entier.

Il est certain qu'avec sa nature, ses dons et ses délires, Van Gogh avait de quoi construire de lui une image d'inspiré et d'irrégulier et d'accepter une certaine vie en fonction de cette image. C'est

1. Cf. en particulier l'article de François-Joachim Beer dans le n° 5 de *Psyché*, article qui fait état des travaux antérieurs.

peu de dire qu'il ne l'a pas voulu : il semble ne s'y être pas arrêté : c'est une image d'artisan laborieux qu'il nous présente. Comme Millet, il veut être un bœuf de labour. Tout au plus, le bœuf deviendra-t-il pendant la période d'Arles « une locomotive à peindre ».

« Ici j'aurai de plus en plus une existence de peintre japonais, vivant dans la nature en petit bourgeois... Si j'arrive à vivre assez vieux, je serai quelque chose comme le père Tanguy. »

(17 sept. 1888, p. 238.)

Jusqu'au bout il refusera de pactiser avec le monstrueux en lui, d'en subir le prestige ou, à l'inverse, de se laisser envoûter par l'horreur. Et quand il en parlera, ce sera toujours sans faire d'histoires et comme en marmonnant. Ainsi, donc, si la folie paraît lui jouer des tours dans l'ombre, de son côté il ruse avec elle et lui résiste dans un sourd entêtement. En refusant de hausser le ton et de lâcher pied, en se maintenant toujours à rebours, il parvient à arracher ses œuvres à la maladie, au désespoir et à la misère.

Quant à nous, tout ce qui nous reste possible, c'est de suivre pas à pas, dans les lettres de Vincent, le déroulement des faits, de retracer le dessein de son histoire déchirante dans une solitude où nul ne pouvait rien pour lui, et tout au plus de dégager les préoccupations, les efforts et les rencontres à la faveur desquels tantôt se précipitait le drame, tantôt éclosaient les toiles, jusqu'à la catastrophe finale.

* * *

Les premières lettres à Théo remontent à 1873 (époque du séjour à Londres de Vincent)... A partir de 1878 elles s'allongent et commencent à refléter toute l'existence de l'homme. Plus on avance, plus elles se chargent d'expériences, de réflexions et d'impressions. On devine que Vincent en portait toujours une dans sa poche, comme celle que l'on trouva sur lui le jour de sa mort. Il s'interrompait de peindre ou de manger pour la continuer. De plus en plus il vit devant son frère.

Celui-ci est, en effet, son seul interlocuteur, le seul être qui le rattache au monde des autres, le seul contact humain profond. Après ses échecs amoureux de Londres et de Hollande, Vincent a renoncé à mener une vie humaine normale, ce qu'il appellera « la vraie vie ». Il ne compte plus que sur ce frère cadet, et, un peu plus tard, sur l'amitié avec Gauguin qui devait être, dans son esprit, le prélude à une vie de groupe fraternelle.

Théo en outre est son collaborateur puisque seuls ses subsides

mensuels permettent à Vincent de vivre et de travailler. L'œuvre de Vincent est leur œuvre à tous deux, les lettres y reviennent sans cesse.

«... je ne puis m'empêcher de me représenter l'avenir comme ne se composant pas seulement de moi seul, mais de toi et de moi, peintres et collaborateurs, camarades, dans ce petit pays de tourbe. » (p. 97-98.)

« ...tu fais de la peinture indirectement. » (29 juillet 1988, p. 209. »

Inlassablement, Vincent s'efforce de convaincre Théo que fournir à un peintre ses moyens d'existence revient au même que de peindre soi-même. Il voudrait que ses toiles fussent signées : Vincent et Théo. Et nous savons bien, quant à nous, que ce n'est pas la même chose, que si l'effort de Théo se saignant chaque mois pour envoyer à Vincent 150 ou 200 francs, effort qui nous permet aujourd'hui d'admirer les toiles de Vincent, est, éthiquement parlant, aussi admirable que l'acharnement de Vincent à faire rendre à ces 140 francs le maximum de surface peinte et de beauté, il n'en reste pas moins vrai que c'est Vincent le peintre et non Théo. Mais c'est une chose que Vincent refuse de voir. Est-ce bien Théo qu'il veut ainsi persuader ou lui-même? N'est-ce pas que, en conférant à Théo le titre de peintre, il se décharge du même coup d'un remords? Le remords d'exploiter son frère, de lui imposer une vie difficile et diminuée afin qu'il puisse, lui, travailler à ce qu'il aime, progresser et créer?

Nous touchons ici à l'une des préoccupations dominantes de Van Gogh et la plus douloureuse : l'épine dans la chair. Théo l'entretient depuis 1880. Théo peine et souffre pour Vincent, Théo ne vit pas (« Tu auras été pauvre tout le temps pour me nourrir », s'écrie-t-il avec désespoir après la crise.) Et Théo n'a même pas la satisfaction de créer. Si Vincent se soucie de la vente de ses toiles, c'est uniquement parce qu'il rêve sans arrêt de rembourser Théo. Théo eût-il été riche ou Vincent pourvu de rentes suffisantes, il semble bien que le peintre ne se serait guère inquiété de son obscurité. Il l'écrira en toutes lettres.

« Que cela ne se vende pas maintenant, cela me donne une angoisse que toi-même en souffres, mais à moi cela me serait — si tu n'étais pas par trop gêné de ce que je ne rapporte rien — passablement égal. » (p. 255.)

Il se sent donc perpétuellement tenu de rendre des comptes à son frère : relevés de dépenses minutieux pour bien montrer qu'il n'exagère pas, rappels fréquents de sa frugalité et de son inconfort, non certes pour se plaindre (« on n'est pas sur la terre pour rigoler et il n'est pas nécessaire de vivre mieux qu'un autre, p. 147). Il

s'agit d'être content d'avoir le boire, le manger et le dormir et l'habillement, p. 118), mais pour montrer qu'il ne profite pas de la situation :

« J'ai mangé à midi mais déjà ce soir il faudra que je soupe d'une croûte de pain. Et tout cela va dans rien autre chose, que ce soit dans la maison, soit dans les tableaux. Car je n'ai même depuis au moins trois semaines pas de quoi aller tirer un coup à trois francs. »

Sans cesse il passe la revue de ses projets et de ses progrès. Il faut justifier l'emploi des 150 francs :

« Maintenant je ne trouve pas encore mes tableaux bons assez pour les avantages que j'ai eus de toi » (p. 234.)

Avec un mélange d'admirable certitude et de non moins admirable modestie, il répète et répète que :

« Une toile qu' (il) couvre vaut davantage qu'une toile blanche »... « les jours que je rapporte une étude, je me dis, si c'était ainsi tous les jours cela pourrait marcher, mais les jours qu'on revient bredouille et qu'on mange, dort et dépense pourtant, on n'est pas content de soi et se sent un fou, un coquin, ou une vieille peau. » (p. 195.)

Or, tout ce que nous pouvons savoir de Théo nous assure que celui-ci pour sa part ni n'exigeait d'explications ni ne se permettait de remontrances. Mais c'est devant lui-même autant que devant son frère que Vincent se sent tenu de justifier l'emploi de son temps, de son argent, de son talent. Il lui faut chaque jour lever ses propres scrupules, qui se reforment. Et tantôt il énumère toutes les œuvres du mois écoulé pour se convaincre qu'il a bien travaillé; tantôt, au contraire, il s'excuse presque d'en avoir trop fait — si l'on allait lui reprocher de bâcler ses toiles. Il explique que travailler vite ne signifie pas travailler moins sérieux; il parle des Japonais. Sous une forme ou sous une autre, explicitement ou implicitement, en attendant le jour (qui ne devait pas venir) du remboursement, les lettres de Van Gogh sont une interminable reconnaissance de dettes.

Mais pour cette raison même, le ton de ces pages, qui constituent un document d'une incontestable sincérité, est néanmoins pendant longtemps (jusqu'à la crise) légèrement faussé ou forcé. Dire qu'elles sont « arrangées » serait trop dire, mais ce sont des lettres optimistes et qui se veulent telles.

Elles font penser irrésistiblement aux lettres d'un enfant interne qui reconnaît la nécessité des sacrifices de sa mère et de la triste vie qu'il mène, et qui s'efforce de ne pas affliger la maison par le récit de ses peines quotidiennes. Ou bien encore elles évoquent les lettres d'un soldat en campagne qui s'évertue à rassurer sa famille sur les dangers qu'il court.

Vincent veut qu'aux yeux de Théo sa vie à Arles s'écoule dans

l'ordre et le labeur, que ce soit la vie féconde et raisonnable d'un peintre pauvre qui œuvre pour l'avenir. Féconde, elle l'est sans doute (plus de deux toiles par jour, quelquefois). Ordonnée, calme, raisonnable, elle le paraît dans les lettres. L'est-elle vraiment? L'image qu'il en offre est-elle fidèle? Certes, Vincent fait état de privations excessives, dans la mesure où, comme nous l'avons vu, il s'agit pour lui de se justifier. Pendant trois jours il n'a vécu que de pain et de café tout en travaillant de 7 heures du matin à 6 heures du soir. Il assure néanmoins que son estomac se remet, qu'il va beaucoup mieux qu'à Paris où il buvait trop, que le sang « se refait ». De temps à autre, il fait allusion à la « névrose », mais comme à une sorte d'attribut des peintres, condamnés par métier à une vie anormale, dont il faut bien s'arranger. Une fois, il raconte qu'il était devenu « hagard comme Hugues van der Goes dans le tableau d'Émile Wauters », mais s'étant fait raser, il constate qu'il ressemble aussi à l'abbé sur le même tableau :

« Et je ne suis pas mécontent d'être un peu entre les deux, car il faut vivre, surtout parce qu'il n'y a pas à tortiller qu'un jour ou un autre il peut y avoir une crise. »

Le ton de cette remarque en fin de lettre nous accroche : il est rassurant et bonhomme, l'abbé fait contrepoids au peintre fou. Mais ce ton même permet à l'avertissement de se glisser : s'il arrive quelque chose, Théo aura tout de même été prévenu. C'est comme un coin de voile qui se soulève sur la seule préoccupation que Vincent dissimule à son frère.

Après la crise il avouera :

« M. Rey dit qu'au lieu de manger assez et régulièrement, je me suis surtout soutenu par le café et par l'alcool. J'admets tout cela, mais vrai restera-t-il que pour atteindre la haute note jaune que j'ai atteint cet été, il m'a bien fallu monter le coup un peu. » (p. 287.)

Il s'était donc remis à boire; mais lui qui dit tout, il n'avait pas *osé* le dire.

Il faut donc lire toutes les lettres de cette époque en tenant compte d'un certain coefficient d'optimisme. Pour ne pas perdre la face aux yeux de son frère, Vincent bombe un peu le torse. Quand il l'aura perdue malgré tout, il apparaîtra dans ses lettres, pendant les dix-neuf mois qui séparent la première crise de la mort, entièrement nu, dépouillé de tout respect humain, ne conservant par devers lui que cette dignité de l'artiste qui est devenue sa nature même.

Et sur ce point encore, il convient de penser qu'en rassurant son frère sur l'état de sa santé et le bon ordre de sa vie, il se rassure aussi lui-même, mieux encore : il se fait lui-même. Il se protège derrière son monologue comme derrière une cuirasse, il plante des

bornes, trace des limites, accuse et affirme l'image qu'il souhaite de lui. Toutes les lettres de cette période sont autant de garde-fous.



Maintenant que nous avons vu sous quel angle doit être abordée la correspondance, et avant d'entrer dans ces vingt-neuf derniers mois de la vie de Van Gogh qui sont à la fois son apothéose et son effondrement, un bref retour en arrière s'impose.

On sait qu'il mit longtemps à découvrir sa vocation : ayant rejeté le métier d'employé de la maison Goupil, il fut ensuite rejeté par l'apostolat. La première vie ne pouvait le satisfaire, la deuxième lui notifia son échec. Repoussé de ce côté, il apparaît comme une sorte d'épave. Lui-même se compare à un oiseau qui se heurte le crâne contre les barreaux d'une cage. « Et puis la cage reste là et l'oiseau est fou de douleur. » (p. 43.)

« On ne saurait toujours dire ce que c'est qui enferme, ce qui mure, ce qui semble enterrer, mais on sent pourtant je ne sais quelles barres, quelles grilles, des murs. »

Il ne se plaint ni ne se plaindra jamais de la pauvreté. Non qu'il soit à proprement parler un résigné : une fois pour toutes il s'est voulu du côté des malheureux, il est avec le peuple qui travaille et souffre. Un temps viendra (il ne pense pas le voir) où ce monde tel qu'il est sera balayé. Mais il ne cherche pas d'échappatoire dans la révolte. C'est de lui-même qu'il attend son propre salut, et lui-même qu'il interroge. Dans la longue lettre que nous venons de citer, lettre explicative et justificative (déjà) écrite en juillet 1880, il reconnaît qu'il est jusqu'à présent un raté. Mais tout d'abord ce n'est peut-être pas définitif : il y a raté et raté : rien ne ressemble plus de l'extérieur à celui qui cherche douloureusement sa voie et la trouvera que celui qui finira par s'engloutir. En second lieu, du fond de sa misère, il s'accroche à certaines choses, à des lectures, à des pensées, et sent qu'il y va de son salut :

« Je suis une espèce de fidèle dans mon infidélité. » (p. 40.)

Pour finir, il remercie Théo d'un secours que celui-ci vient de lui envoyer, qui doit être le premier, et que tous deux sans doute considèrent alors comme occasionnel puisque Vincent offre de rendre en échange tout service dont son frère pourrait avoir besoin.

Or, dans la lettre suivante, nous apprenons que Van Gogh s'est remis au dessin.

« Ça a été dans cette forte misère que j'ai senti mon énergie revenir, et que je me suis dit : quoi qu'il en soit j'en remonterai encore, je reprendrai mon crayon que j'ai laissé dans mon grand découragement... et dès lors à ce qu'il me semble tout a changé pour moi. »

Il est normal que, chez une nature forte et profonde comme celle de Van Gogh, l'élan qui sera désormais celui de toute sa vie prenne racine au point le plus bas du désespoir, mais on ne peut pas ne pas être frappé de la coïncidence de cet élan avec le premier envoi de Théo. Il semblait que Vincent n'attendît qu'un signal. Cette première somme d'argent le délivre de son trop-plein de misère et de difficultés. Tout se passe comme si, dès l'instant où il entrevoit la possibilité d'être pris en charge, il s'accorde enfin l'existence pour laquelle il était fait. Le secours de Théo a entr'ouvert la cage.

A partir de là tout change en effet. Les lettres deviennent l'histoire des recherches, des efforts et des progrès du peintre. Une énergie et un espoir contenus y circulent. « Maintenant je ne suis plus de mauvaise humeur ». Van Gogh se met à vivre de grandes aventures modestes.

« Je sens qu'il y a des choses de couleur qui surgissent en moi. » (p. 73.)

« Je sens en moi-même la force de produire. »

A travers les déménagements, les difficultés matérielles, les passages orageux dans les écoles, ce ton nouveau se maintient. Il se maintiendra jusqu'à la première atteinte de la folie.

Un peu plus tard ce sera le séjour de deux ans à Paris (mars 1886-février 1888) sur lequel nous savons peu de chose puisque Vincent demeure maintenant avec son frère. Il découvre enfin l'impressionnisme et les estampes japonaises, c'est-à-dire les deux influences qui achèvent de le former et de le délivrer. Mais le caractère de Vincent s'avère sans doute difficile dans la cohabitation (« vous avez un vilain caractère » lui a dit Mauve à La Haye. Il est parti tristement et n'est plus retourné chez Mauve). La vie tranquille de Théo doit être un peu bouleversée par la présence de l'aîné. Vincent, d'autre part, se fatigue à boire dans les cafés et s'énerve dans les discussions entre peintres :

« Il m'arrive de me sentir vieux et brisé, écrit-il dans la seule lettre à Théo de 1887. Pour réussir il faut de l'ambition et l'ambition me semble absurde. Il en résultera je ne sais quoi, je voudrais surtout t'être moins à charge...

Et puis je me retire quelque part dans le midi pour ne pas voir tant de peintres qui me dégoûtent comme hommes. »

Paris n'a désormais plus rien à lui offrir et commence à le démoraliser. Avec un juste sens de ce qui lui convient il part pour Arles à la fin de l'hiver 1888.

Une fois là-bas, il organise son installation, découvre les lieux et se met à peindre. Tout de suite le pays lui plaît, ce pays plat qui lui rappelle la Hollande. « La différence est dans la couleur. Il y a partout du souffre là que tape le soleil ». Il est pris par la nature et

s'y enfonce, happé par le travail. Il développe enfin au maximum son don de voir, de sentir et d'exprimer. Et tout cela, que ses toiles nous font admirer, ses lettres le disent aussi, à la façon inimitable de Van Gogh, dans cette langue de peintre toute crue, brusque, épaisse, aveuglante comme certains empâtements de ses toiles.

« Le prêtre en surplis qui ressemble à un rhinocéros dangereux. » (p. 173.»

« La Méditerranée a une couleur comme les maquereaux. » (p. 195.)

« J'ai enfin un modèle — un zouave — c'est un garçon à petite figure, à cou de taureau, à l'œil de tigre. » (195.)

« J'ai encore vu une chose fort calme et bien belle l'autre jour, une jeune fille à teint café au lait — si je me souviens bien — cheveux cendrés, yeux gris, corsage d'indienne rose pâle sous lequel on voyait les seins droits, durs et petits. Cela contre la verdure émeraude des figuiers. Une femme bien rustique, grande allure virginale. » (p. 220.)

« Des lauriers-roses fous furieux, les sacrées plantes. » (p. 238.)

« La simplicité, le décoloré, le grave des grands effets du soleil, » (p. 238.)

Et pour conclure : « C'est pas laid le Midi. »

Il peint en plein mistral sur une toile tressautante, il peindra la nuit, des bougies à son chapeau : « Je suis dans une rage de travail. » (p. 175.)

« Cette semaine je n'ai absolument rien fait que peindre et dormir et prendre mes repas. » (p. 233.)

« Voilà, je m'étais pourtant juré de ne pas travailler. Mais c'est tous les jours comme cela, en passant je trouve des choses parfois si belles qu'enfin il faut pourtant chercher à les faire. » (p. 249).

Cet homme qui a eu tant de mal à ses débuts, travaille maintenant avec une facilité inouïe. Il dessine en une heure, avant leur départ matinal, les barques des Saintes-Maries. « Je n'hésite plus pour attaquer une chose, et cela pourrait bien encore croître. » (p. 235)

En pleine possession de son métier, il sait admirablement ce qu'il veut, et, si lui même ne se contente pas toujours du résultat obtenu, il suffit de comparer telle œuvre réalisée avec l'intention qui y présida pour se rendre compte qu'il *fait* aussi ce qu'il veut.

Témoin cette description de l'intérieur de café :

« J'ai cherché à exprimer avec le rouge et le vert les terribles passions humaines.

La salle est rouge sang et jaune sourd, un billard vert au milieu... j'ai cherché à exprimer que le café est un endroit où l'on peut se ruiner, devenir fou, commettre des crimes. Enfin, j'ai cherché par

des contrastes de rose tendre et de rouge sang et lie de vin, de doux vert Louis XV et Véronèse, contrastant avec les verts jaunes et les verts bleus durs, tout cela dans une atmosphère de fournaise infernale, de soufre pâle, à exprimer comme la puissance des ténèbres d'un assommoir. Et toutefois sous une apparence de gaieté japonaise et la bonhomie de Tartarin. » (p. 231-232.)

Si l'on se reporte au tableau en question, qui figurait à la dernière exposition de l'Orangerie, on reconnaîtra qu'il est difficile d'imaginer réussite plus concertée de la part d'un artiste, lucidité plus perçante et plus complète, et cela *à partir de la couleur*, comme il se doit chez un peintre de race.

C'est pourquoi les lettres de ces huit premiers mois à Arles résonnent d'un tel bonheur triomphant, de ce bonheur élémentaire du peintre, qui est d'abord le bonheur de voir :

« Ah! tout de même, quelle jouissance par l'œil, écrira-t-il, et quel rire que le rire édenté de Rembrandt, la tête coiffée d'un linge, la palette à la main. » (cité par Prérard dans *La vie tragique de V. G.* p. 160.) Le bonheur du peintre est un bonheur *en silence*. Sans doute, il se heurte, dans l'exécution du travail, à des difficultés matérielles, à des problèmes d'ordre technique, mais il n'ébranle pas les passions et les sentiments individuels, il se maintient pur d'éléments psychologiques. Van Gogh l'a bien vu :

« Il me semble toujours que la poésie est plus *terrible* que la peinture, quoique la peinture soit plus sale et enfin plus emmerdante. Et le peintre en somme ne dit rien, il se tait et je préfère encore cela. » (p. 236.) C'est pourquoi ce bonheur, au moment où on l'éprouve, est entier et ruisselle sur tout le reste, et permet de renoncer au reste. C'est un bonheur en soi, différent du bonheur d'une histoire individuelle :

« Même cette vie artistique que nous savons ne pas être *la* vraie vie me paraît si vivante et ce serait ingrat de ne pas s'en contenter. » (p. 178).

« La vie est tout de même presque enchantée (p. 218).

« Je suis en train de peindre avec l'entrain d'un Marseillais mangeant la bouillabaisse (p. 225).

« Un enthousiasme qui fait que le temps passe sans qu'on le sente. » (p. 235.)

« Parce que jamais j'ai eu tant de chance. » (p. 234.)

Ce qui caractérise en somme ce bonheur, c'est qu'il est compatible avec son contraire, remporté à chaque minute sur son contraire. Durant ces neuf mois, Van Gogh est heureux dans l'épuisement croissant et la misère, dans le souci de coûter à son frère sans même entrevoir le moment où il pourra s'acquitter. Heureux dans la solitude, l'obscurité et dans la nostalgie de « la vraie vie ».

Ce n'est pas de gaîté de cœur qu'il a renoncé à la vraie vie. Aucune pensée n'est plus éloignée de lui que celle de Villiers de l'Isle-Adam déclarant qu'un artiste n'a pas besoin de vivre, que « nos valets s'en chargent pour nous ». Il y a en lui un réalisme foncier, un besoin de corps à corps avec les êtres et les choses qu'il reconnaît bon absolument et que jamais il ne reniera :

« Cela demeuré éternellement un sentiment mélancolique de ne pas se trouver dans la vraie vie, dans ce sens qu'il vaudrait mieux travailler dans la chair même que dans la couleur ou le plâtre, dans ce sens qu'il vaudrait mieux fabriquer des enfants que de fabriquer des tableaux ou de faire des affaires. » (p. 178.)

« On ne se révolte plus contre les choses, on n'est pas résigné non plus, on est malade et cela ne se passera point et on n'y peut pas précisément remédier. Je ne sais pas qui a appelé cet état : « être frappé de mort et d'immortalité ». (p. 186.)

Le remède, il va essayer de le trouver dans un compromis : la vie avec Gauguin : rassembler quelques hommes comme lui-même, séparés eux aussi de la vraie vie, leur assurer l'existence matérielle dans la sécurité d'esprit, créer une cellule fraternelle qui fondera la peinture de l'avenir, c'était aux yeux de Vincent la seule tâche capable de satisfaire son cœur sans le distraire de son travail, sans exiger de lui d'autres forces que celles qu'il concentrait sur la toile. Si l'on ajoute qu'une telle entreprise, modeste au départ, et qui n'avait rien de chimérique en soi, risquait de représenter plus tard une bonne affaire pour Théo, on mesure tout ce que Vincent dut mettre d'espoir dans ce projet et tout ce qu'il signifiait pour lui. C'était la solution à tous ses problèmes, la délivrance du souci, la certitude de donner à son tour quelque chose, pour lui qui étouffait de recevoir sans cesse :

« Pour moi, je veux deux choses, je veux regagner l'argent que j'ai déjà dépensé pour te le rendre, et je veux que Gauguin ait sa paix et tranquillité pour travailler en artiste bien libre. » (p. 246.)

Le calcul n'était pas mauvais : il fallait à Vincent pour vivre 150 ou 200 francs par mois. Pour Vincent et Gauguin réunis, 250 francs devaient suffire. Gauguin avait déjà une certaine notoriété, il commençait à vendre ses toiles et surtout ses céramiques; la vie en commun conçue par Vincent, organisée par Vincent, faisait de Vincent à son tour une sorte de bienfaiteur. Désormais circulerait entre les trois hommes, Théo, Gauguin et Vincent, un courant d'aide matérielle, de pensée et d'affection qui ferait leur salut à tous.



Van Gogh se met donc à préparer passionnément cette existence. Il achète quelques meubles et décore de grands tournesols la chambre

de Gauguin, avec son amour du Flamand pour les maisons accueillantes et belles, pour « l'aspect rassurant et familier des choses ».

« Tu pourras désormais te croire posséder ici à Arles ta maison de campagne. Car je suis moi enthousiaste de l'idée de l'arranger d'une façon, que tu en sois content, et que cela soit un atelier dans un style absolument voulu. » (p. 232.)

Ces quelques mois si pleins n'ont été pour lui qu'une période de préparation. Mais à partir de maintenant quelque chose de grand commence et la vie va prendre enfin son sens.

Gauguin descend à Arles à la fin d'Octobre. Sur les rapports entre ces deux hommes au cours des deux mois qu'ils vont passer ensemble, nous n'avons presque rien : de rares allusions à Gauguin dans les lettres de Van Gogh, une allusion à Van Gogh dans les lettres de Gauguin. Plus tard, le récit de la crise par Gauguin, récit généralement connu. Mais il est aisé de recréer l'atmosphère dans laquelle se déroulèrent les choses.

Gauguin arrive donc, en possession déjà d'une certaine notoriété, sûr de lui et de ses goûts, brillant et beau parleur. Malgré les moments de misère et d'épuisement qu'il a traversés, il est encore doué d'une puissante vitalité, et, d'une façon générale, beaucoup mieux armé pour la vie que Van Gogh, beaucoup plus fort dans les rapports humains. Il sait faire la cuisine, se débrouiller dans la vie pratique, économiser, ce qui émerveille son ami. Il est capable aussi de gaspiller en un jour l'argent du mois, avec l'insouciance d'un homme en bonne santé qui peut toujours compter sur ses bras pour gagner quelques sous, comme il l'a fait à Panama.

« J'ai eu un moment un peu le sentiment que j'allais être malade, écrit Vincent peu de jours après son arrivée, mais la venue de Gauguin m'a tellement distrait que je suis sûr que cela se passera. » (p. 255.) Si l'on rapproche cette phrase de l'allusion au peintre fou Hugo Van der Goes, il ressort que Van Gogh avait atteint un tel degré de tension dans la solitude que, de toute façon un malheur devait se produire. Le séjour de Gauguin a-t-il précipité ou au contraire retardé la crise, c'est ce qu'il est impossible de savoir. On a toutefois le droit d'affirmer qu'il *aurait pu* la retarder, sinon l'éviter, si Gauguin avait été un autre homme. Mais il dut très vite accumuler les fautes de tact sans du tout mesurer — au moins les premiers temps — le retentissement de ses paroles dans le cœur de Van Gogh.

Ce dernier lui écrivait, peu avant sa venue :

« Je trouve excessivement communes mes conceptions artistiques en comparaison des vôtres. »

De fait, Gauguin avait une culture raffinée et représentait dans toute l'acception du terme, ce que l'on appelle un peintre d'avant-

garde, que Van Gogh ne fut jamais. Van Gogh n'a jamais eu beaucoup de goût. Ses admirations du début sont un invraisemblable capharnaüm. Jusqu'à son arrivée à Paris il est fou de Millet et pense que c'est Millet, non Manet, le peintre de l'avenir. Par la suite, il a des *passions* intéressantes (les Japonais, Delacroix), mais des passions de ce genre ne constituent pas un goût. Le goût ne se forma guère chez lui. Il demeure un exemple de ce fait que certains artistes sont bien au-dessus de leur goût.

Gauguin écrit à Émile Bernard en décembre :

« Vincent et moi nous sommes bien peu d'accord en général, surtout en peinture... Il est romantique et moi je suis plutôt porté à un état primitif (lettres de Gauguin, p. 154.)

Ils discutent inlassablement :

« La discussion est d'une *électricité excessive*, écrit Van Gogh, nous en sortons parfois la tête fatiguée comme une batterie électrique après la décharge. » (p. 262.)

Gauguin devait trancher, écraser son interlocuteur. Van Gogh, humble mais irréductible, revenait sans cesse à l'attaque :

« Il aime beaucoup mes tableaux, écrit Gauguin dans la lettre citée, mais quand je les fais il trouve toujours que j'ai tort de ceci, de cela. »[1]

Enfin, le pays ne plaît pas à Gauguin :

« Je suis à Arles tout dépaysé, tellement je trouve tout petit, mesquin, le paysage et les gens. »

Il n'est pas une critique de Gauguin que Vincent n'ait dû ressentir comme un piétinement de son rêve. Ce pays, cette maison, cette existence, tout ce royaume sacré choisi et créé par lui dans sa solitude, offert avec la naïveté et l'intransigeance d'un enfant, Gauguin le méprisait et n'en avait que faire : d'une façon générale, il n'avait pas besoin de Van Gogh. Il ne se plaisait pas à Arles, il repartirait ailleurs. Il y avait la Bretagne, les pays chauds, le monde entier. Il y avait d'autres camarades et d'autres formes de vie. Gauguin ne demandait pas, après tout, qu'on lui fît du bien.

Van Gogh dut se sentir réduit à rien, vidé jusqu'aux moelles de ce qui avait été sa raison de vivre, dépossédé de lui-même. Une haine irrésistible et sourde contre la force, l'entrain, l'insouciance de Gauguin dut s'emparer de lui. Il lutta contre elle jusqu'à ce soir de Noël où, comprenant que Gauguin avait résolu de s'en aller, il le suivit dans la rue, un rasoir à la main.

Le reste est bien connu : Gauguin se retournant et fixant son ami. Van Gogh, réduit par ce regard, rebroussant chemin humblement

1. Gauguin sans doute traitait Van Gogh à la fois en égal à qui on ne mâche pas les mots et en enfant inexpérimenté, l'un et l'autre également intolérables à Van Gogh.

et rentrant chez lui pour se taillader l'oreille, vengeant ainsi sur lui le crime qu'il venait de commettre contre l'amitié. On l'enfermait le lendemain à l'hospice d'Arles.

Par la suite il lui arriva encore de faire preuve de violence ou de velléités de violence au cours de nouvelles crises, contre les docteurs ou les gardiens — après quoi il s'excusait avec contrition. Jamais ces violences ne furent très sérieuses. Un geste ou une parole, d'ordinaire, les arrêtait. Jamais elles n'égalèrent les violences qu'il se fit à lui-même : cette mutilation d'abord, le coup de revolver plus tard. La culpabilité que développaient en lui ses agressions était singulièrement plus forte que son agressivité : comme nous aurons l'occasion de le voir, elle préexistait en lui et avait des racines bien plus profondes.

On sait aussi qu'il porta le morceau d'oreille soigneusement enveloppé à la prostituée qu'il fréquentait d'habitude. Les rapports de Van Gogh avec les filles ont, eux aussi, des racines profondes. Après ses échecs amoureux, il recueillit quelque temps à Amsterdam une prostituée enceinte qui avait déjà quatre enfants. « Je ne connais d'autres femmes que les femmes à deux francs », écrira-t-il (cité par Fels : *Van Gogh*, chez Stock : les Contemporains). A Anvers il a peint la serveuse d'un café chantant : « C'est une serveuse d'un café chantant et malgré tout, l'expression que j'ai cherchée est un peu celle d'un *ecce homo*. » Sa compassion pour les filles se relie à son amour pour les humbles et les souffrants du côté desquels il s'est rangé une fois pour toutes. Le don qu'il fait à la prostituée d'Arles achève ainsi en expiation fraternelle la punition qu'il vient de s'infliger. Ce geste ne met pas le comble à la folie, comme on semble généralement le croire, il représente plutôt un effort désespéré de tendresse et d'humanisation jusque dans la folie.



Quand Van Gogh revient à lui, après cette nuit dont il a perdu le souvenir, il ne lui reste plus qu'à contempler le saccage de ses espoirs. Gauguin s'est enfui, son frère vient de repartir après s'être imposé le voyage de Paris, et lui sait désormais qu'il a été fou et peut le redevenir. Tout ce qu'il avait édifié s'effondre par sa faute. Or cet édifice, c'est avec le concours de son frère qu'il l'avait élevé. Le rôle qui lui était dévolu, la part qui lui revenait dans l'œuvre commune, il les a gâchés. Théo comptait sur lui, il a déçu sa confiance. Théo avait engagé de l'argent sur lui, il l'a dilapidé. Lui qui écrivait au mois d'octobre :

« Je sens moi jusqu'à en être écrasé moralement et vidé physiquement le besoin de produire justement parce que je n'ai en somme aucun autre moyen de rentrer dans nos dépenses » (p. 255),

il a aggravé les dépenses de son frère et compromis ses propres chances de production. Enfin il a semé l'inquiétude dans l'âme de Théo. Dès sa première lettre il exprime sa confession :

« Je suis mon cher frère si *navré* de ton voyage, j'eusse désiré que cela t'eût été épargné, car en somme aucun mal ne m'est arrivé et il n'y avait pas de quoi te déranger. » (p. 263).

Et, le 2 janvier :

« Maintenant je te prie à toi une seule chose, de ne pas t'inquiéter car cela me causerait une inquiétude de *trop.* »

Il se désole en pensant au prix du billet de chemin de fer, au mal qu'il a donné. Trois choses le tourmentent dans ce retour à la lucidité : La pensée de sa dette, la peur (qu'il ose à peine dire) d'un retour de crise, le souvenir de ses rapports avec Gauguin. Mais la peur de la folie, c'est la peur avant tout de ne plus pouvoir produire (« je rendrai l'argent ou je rendrai l'âme », écrit-il en janvier) et la lettre qu'il écrit sur Gauguin, lettre embarrassée, entortillée, pleine de duplicité, c'est un effort pour se justifier aux yeux de son frère. Il critique sourdement Gauguin avec une espèce d'humour supérieur sans jamais aller au fond du désaccord, sans cesser de parler de Gauguin comme d'un ami. Et tout à coup : « Cela me fatigue de récapituler tout cela. »

Nous avons vu que (simple coïncidence ou motivation réelle) Van Gogh a repris pour de bon son crayon après avoir reçu le premier secours de son frère. Mais cette aide qui peut-être lui a donné l'impulsion nécessaire, qui, en tout cas, a rendu possible son apprentissage de peintre, il n'a jamais pu l'accepter sereinement. Étant donné tout ce que nous savons sur sa santé, il semble qu'il n'était pas capable de mener de front un métier-gagne-pain et son métier de peintre, mais, moralement, il n'était pas non plus capable de supporter sa dépendance. Un être plus mûr que lui l'aurait sans doute pu, car il est significatif qu'à cette situation d'enfant pris en charge, il ne réagisse ni par l'insouciance d'un enfant, ni par l'acceptation réfléchie d'un homme, mais par l'angoisse plutôt de certains enfants inquiets et scrupuleux : jamais il ne sera digne de ce qu'on fait pour lui, jamais il ne pourra rendre les bienfaits dont on l'accable, toujours il sera en reste et en faute.

« Je suis « mal pris » dans la vie, écrira-t-il en avril 1889... l'argent que coûte la peinture, cela m'écrase sous un sentiment de dette et de lâcheté et il serait bon que cela cesse si possible ».

Dans cette détresse, il fait preuve alors d'un courage bien à lui : il essaye doucement de remettre les choses debout — de sauver les meubles, il palpe autour de lui pour retrouver le solide, il s'efforce enfin d'apprivoiser sa folie.

« Je suis quand même passablement heureux que cela soit une

chose *passée* » et par ces mots il veut dire évidemment, non pas : une chose finie, mais une chose *déjà* arrivée, qui n'aura plus à se produire pour la première fois.

« Où puis-je aller pire que là où j'ai été à deux reprises, au cabanon? » (p. 282).

« J'y songe d'accepter carrément mon métier de fou » (p. 288.)

« Une fois qu'on a une affaire comme cela, on ne peut plus l'attraper ». (p. 293.)

Il retourne dans sa maison, s'émerveille de recommencer à peindre, se réjouit à la pensée de refaire des études de vergers en fleurs.

Alors, peu à peu les choses cèdent entre ses mains comme des planches pourries. Une nouvelle crise survient, nouvel internement. Le temps des amandiers en fleurs sera passé : au printemps prochain il aura encore une crise : il ne peindra plus jamais d'arbres en fleurs. Les voisins font une pétition pour qu'il soit définitivement enfermé. En avril, à sa sortie de l'hôpital il trouve une partie de ses toiles abîmées par une inondation :

« Cela me faisait de l'effet, non seulement l'atelier sombré, mais même les études qui en auraient été le souvenir, abîmées, c'est si définitif et mon élan pour fonder quelque chose de simple mais de durable était si voulu ».

Il se rend compte qu'il ne peut plus recommencer : il n'a plus assez de forces pour affronter la vie pratique, il a peur de la solitude et des souvenirs. Il a peur d'un compagnon : « je n'ose même pas y penser ». Les lettres rendent désormais un son d'intime renoncement. « La bonté que tu as eue pour moi n'est pas perdue puisque tu l'as eue », dit-il, abandonnant ainsi l'idée de payer jamais sa dette. Et c'est ainsi qu'il en est amené à entrer à Saint-Rémy : le prix de pension n'est que de 80 francs, cela soulagera Théo et lui sera déchargé du souci d'organiser sa vie. Il y restera un an.

Les débuts de son séjour à l'asile se marquent en effet par une certaine détente : il se persuade que la compagnie des fous est précisément ce qu'il lui faut : à les voir il perd l'horreur de la folie.

« La salle où l'on se tient les jours de pluie est comme une salle d'attente de 3e classe dans quelque village stagnant, d'autant plus qu'il y a d'honorables aliénés qui portent toujours un chapeau, des lunettes, une canne et une tenue de voyage, comme aux bains de mer à peu près, et qui y figurent les passagers. » (p. 303).

Sa cohabitation avec les aliénés, comme sa tentative d'autrefois d'évangéliser les mineurs, comme son amour pour les filles, apaise quelque chose en lui : il se sent avec les siens, au fond de la détresse humaine. Il est à sa place. L'état d'humilité le délivre de son perpétuel sentiment d'indignité.

Il se remet à peindre et constate (sans regret) qu'il va peindre plus gris car il ne boit plus (lettre du 5 juillet). On a beaucoup discuté sur le rapport qui pouvait exister entre la folie de Van Gogh et sa peinture, et ce rapport, on a voulu, comme toujours en pareil cas, qu'il soit de cause à effet. Sans aller jusqu'à dire que Van Gogh est un grand peintre parce qu'il est fou, on déclare couramment qu'il peint *comme* il peint, parce qu'il est fou. A quoi d'un côté les aliénistes rétorquent très justement que la forte construction de ses toiles est à l'opposé de celle des dessins de fous, de l'autre les vrais amateurs de tableaux répliquent non moins justement que la vision de Van Gogh est une vision d'artiste se justifiant par là même sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir la folie. Pourtant, lorsqu'un homme est peintre *et* qu'il est fou, on sent bien qu'il est impossible que la maladie et le talent mènent en lui leur vie séparée : psychologiquement ce n'est pas concevable. Il semble que Van Gogh nous livre lui-même la clé : L'alcool lui avait fait atteindre « une haute note jaune »; sobre, il peindra « plus gris ». « La sobriété, dit-il encore, mène à un état... où la pensée, si on en a, va plus couramment. Autrement dit, la folie et le talent s'alimentent aux mêmes sources. L'alcool se surajoutant à l'épuisement physique, à la tension de la solitude ou des discussions, à la torture morale provoque une intensité des sensations, une hyperesthésie dont bénéficie la peinture. Et cette même hyperesthésie constitue un climat favorable à l'éclatement des crises épileptoïdes.

Malheureusement le répit est de courte durée. L'organisme de Vincent est trop ébranlé. En l'absence d'alcool, la compagnie de ces fous qu'il aime, et sans doute aussi la fatigue du travail, suffisent à déchaîner de nouveaux accès.

« Durant bien des jours, écrit-il dès le mois de juillet, j'ai été *absolument égaré* comme à Arles, tout autant sinon pire, et il est à présumer que ces crises reviendront encore dans la suite, c'est *abominable* ». Pas un instant cela ne le décourage de peindre (peindre le préserve de « l'avachissement »); il n'abandonne pas non plus cette sorte de sagesse sourde et presque terre à terre qui est la sienne (« prendre les choses un peu passivement et patienter », « donner le change à la maladie »); dans son faucheur qui est une image de la mort, ce qu' (il) a cherché, c'est le « presque en souriant ». Il a même cette remarque étonnante : « Il serait un peu hypocrite d'oublier notre bonne humeur. » Mais il essaye de détourner Théo de lui, il l'engage à concentrer son amour et ses forces sur sa jeune femme et sur son foyer, ses lettres se font plus rares, on dirait qu'il se retire sur la pointe des pieds pour s'enfoncer seul dans l'ombre. Il envisage même de s'engager dans la Légion, tout en reconnaissant que cela mérite réflexion. La légion, nous le devinons, ce

serait une existence complètement organisée du dehors, complètement prise en charge, et, qui ne coûterait plus rien à Théo.

Pourtant lorsqu'il accepte en mai 1890 de s'installer à Auvers sous la surveillance du Dr Gachet, il paraît plus calme, et physiquement très robuste. Il travaille beaucoup et écrit assez peu. Dans sa dernière et courte lettre, celle qui fut trouvée sur lui lorsqu'on le ramena mourant, deux choses ressortent qui n'en font qu'une.

« Je te le redis encore... que par mon intermédiaire tu as part à la production même de certaines toiles, qui même dans la débâcle gardent leur calme » et la phrase célèbre :

« Eh bien, mon travail à moi, j'y risque ma vie et ma raison y a fondré à moitié. »

***

Nous avons montré sur quelle incompatibilité fondamentale reposait l'existence de Van Gogh : il ne peut exercer d'autre métier que celui de peintre, il ne peut vendre ses toiles *et* il ne peut supporter d'être à la charge de Théo. C'est ici que la misère, l'épuisement, le remords et la folie s'enchevêtrent inextricablement à la fois pour le détruire et pour arracher de lui les chefs-d'œuvre : pour rembourser Théo, pour échapper au remords, le travail est la seule issue. Il travaille sans arrêt, c'est son bonheur et son talent. Ce faisant, il engloutit l'argent de Théo dans ses achats de toile et de couleur, il mange peu, il se soutient par l'alcool et le café, il s'impose dans la solitude un entraînement auquel nul autre, semble-t-il, ne pourrait résister. Il développe, pour produire, toutes les conditions favorables à la folie. Quand les crises ont éclaté son remords est encore aiguisé par la pensée de la déception de Théo. A partir de ce moment le travail devient aussi un moyen de fuir la folie : en peignant il oublie le reste, il redevient lui-même et se reconquiert. Il ne peut donc travailler avec modération, il se jette sur ses pinceaux, « laboure comme un possédé », mine encore ses forces et se prépare de nouvelles crises. Le repos lui est impossible parce qu'il signifie la confrontation avec son remords, mais le travail le détruit. Tout le pousse à produire avec rage, mais produire avec rage, c'est perpétrer la folie. On demeure saisi par l'étroitesse de la voie sur laquelle il est engagé. Des deux côtés un précipice et plus il avance plus s'amincit l'arête sous ses pieds, jusqu'au moment où le sol se dérobe. Mais chaque pas signifie un chef-d'œuvre.

« Oh! mère, écrit Théo après la mort de Vincent, si tu savais comme il était bien, mon frère! »

Colette Audry.

LA FRANCE VUE DE SAÏGON

La défaite de 40 fut accueillie par les Vietnamiens dans un mélange de sentiments contradictoires : la France vaincue, c'était le symbole de la démocratie et de la liberté qui disparaissait, mais les Français vaincus, c'était le redressement de la position d'humiliés qu'ils avaient faite aux Vietnamiens. C'est dans un deuil commun que naissait une fois de plus leur espoir encore confus. Que des meneurs aient travaillé dès le premier jour à préciser cet espoir, qu'ils lui aient donné le nom d'Indépendance, et qu'ils l'aient formulé dans les masses toujours misérables et pressurées, c'est certain et c'était naturel; mais que dès l'origine, le mouvement lent et sourd ait été unanimement antifrançais, c'est faux. Que l'action japonaise se soit exercée dès le début dans le sens de l'Indépendance nationale, c'est encore faux. Lors de la répression des troubles communistes de Novembre 41 qui fut d'une rare cruauté, les Nippons n'ont nullement aidé les réprimés, bien au contraire. Et plus tard, devant la perspective de plus en plus proche d'un coup de force japonais, des ouvertures discrètes et répétées en vue d'organiser en commun la résistance antijaponaise furent faites par les Vietnamiens — ceux du Viet Minh — aux Français qui n'y répondirent point, par méfiance ou par parti pris anticommuniste, car le noyau initial du mouvement qui allait devenir le Front de l'Indépendance du Viet Nam (*Viet Nam doc lap dong minh*, par abréviation *Viet Minh*) était composé de communistes. Du côté français, la résistance antijaponaise n'a jamais groupé qu'une minorité — minorité importante, mais minorité — et la majorité, fidèle à Vichy, assurait le développement d'une propagande antialliée dont les thèmes principaux ne pouvaient déplaire à la majorité des Vietnamiens : avec la victoire alliée, la France perdra ses colonies; avec la victoire alliée, le communisme triomphera.

Vint le 9 Mars. Les Japonais s'emparèrent de toute l'adminis

tration à la tête de laquelle étaient restés jusque-là les Français; ils internèrent un grand nombre de militaires et fonctionnaires civils qui furent cruellement traités dans le Nord, où beaucoup furent tués ou périrent par suite de privations et de sévices, traités avec moins de rigueur en Cochinchine. Ceux qui n'étaient pas envoyés en prison ou dans les camps de concentration se virent assigner dans les grandes villes, un périmètre dont ils n'avaient pas le droit de sortir. Les Vietnamiens pouvaient circuler librement ; il y en eut pourtant qui furent arrêtés et emprisonnés. Beaucoup de femmes vietnamiennes s'exposèrent aux brutalités japonaises pour ravitailler des internés et ce ne fut pas seulement, ni même surtout à leurs compatriotes qu'elles vinrent en aide. Des Vietnamiens emprisonnés, beaucoup ont été torturés, quelques-uns ont été tués. (Au cours des procès de criminels de guerre japonais qu'on instruisait à Saïgon, l'été dernier, on n'avait pourtant retenu aucune des cruautés exercées sur les prisonniers vietnamiens pendant la période qui s'étend du 9 Mars au 15 Août).

Les Vietnamiens que les Japonais croyaient sûrs furent maintenus aux postes qu'ils occupaient dans l'administration française; les uns leur furent fidèles, d'autres profitèrent de leur situation pour rendre service à des Français. Les premiers eurent parfois une attitude arrogante à l'égard de ceux qui étaient vaincus une seconde fois, et vaincus sous leurs yeux. Attitude sans générosité, sans doute, mais qui ne fut nullement générale et qui, d'autre part, s'expliquait par l'attitude de certains Français — elle ne fut pas générale non plus — qui ne perdaient pas une occasion de dire : « Ah! quand nos troupes reviendront, vous verrez comme vous nous paierez tout cela! »

Les Japonais avaient octroyé l'indépendance aux pays de l'Union indochinoise, laissant sur le trône les trois souverains d'Annam, du Cambodge et du Laos. L'empereur Bao Dai, comme le roi Sihanouk, prêtait le serment d'allégeance au mikado; le roi Sisavong lui-même, ne pouvait y échapper, bien qu'il eût tenté de fuir avant l'arrivée des Nippons et que son fils eût pris la brousse avec les partisans laotiens réunis à l'appel du roi pour rejoindre les Français dans la résistance.

L'indépendance accordée par un pays dont on entrevoyait déjà la défaite apparaissait, malgré tout, comme assez illusoire, mais l'illusion était douce aux Vietnamiens.

Le Viet Minh, cependant, continuait la résistance antinippone.

A des fins de propagande, on a beaucoup gonflé cette résistance; il est inutile d'en surévaluer la force et l'unanimité, mais il est injuste et mesquin d'en nier l'existence. Il serait également injuste de nier que les Français d'Indochine eurent, eux aussi, leur résistance; elle fut peu efficace parce qu'elle fut sans cohésion, et peu brillante parce qu'elle fut éparse. A côté d'actes héroïques — souvent désespérés — il y eut des lâchetés qui n'étaient que le résultat normal de l'orientation donnée aux esprits, pendant quatre ans, par Vichy. Que ces lâchetés aient été compensées par la lutte et la mort de quelques patriotes ne pouvait empêcher, par la suite, le Viet Minh de se poser en défenseur de la démocratie, contrairement aux Français qui avaient capitulé devant le fascisme nippon.

Et tandis que le Viet Minh continuait sa lutte — sur une échelle réduite — et sa propagande sur une beaucoup plus grande échelle, le Viet Nam quôc dân dang (le parti des patriotes), beaucoup plus ancien, dont le chef et fondateur, le prince Cuong Dê s'était réfugié au Japon depuis 1930, développait, en s'appuyant sur l'occupant, une propagande violemment antifrançaise. Disons en passant que le Viet Nam quôc dân dang (qu'on désigne habituellement par les initiales V.N.Q.D.D.) s'il est resté, s'il reste probablement encore inféodé au Japon, a néanmoins des attaches profondes et anciennes avec le Kouomingtang. Pendant l'occupation japonaise, les adhérents du V.N.Q.D.D. dans le Sud servaient les Japonais; au Nord ils les combattaient dans la mesure où les Chinois le leur demandaient. Dans la lutte pour l'Indépendance nationale, ils combattent ensemble et trouvent normal de recevoir l'aide des uns et des autres. Les Alliés laissaient espérer aux résistants français un débarquement qui n'eut jamais lieu et parachutaient des armes aux résistants vietnamiens comme aux Français. Plus on approchait de la défaite japonaise, plus la situation des résistants français devenait critique; vis-à-vis des résistants vietnamiens, au contraire, la tactique des Nippons s'assouplissait : il y avait moins d'arrestations, moins d'exécutions, moins de tortures; au mois d'août, quand le Japon capitula, ses représentants en Indochine firent savoir aux dirigeants du Viet Minh qu'ils ne s'opposeraient pas à l'accession au pouvoir de leur mouvement, Bao Dai et son gouvernement ne pouvant se maintenir après l'effondrement japonais.

Nguyên Ai Quôc, devenu Hô chi Minh, incarnait déjà le pouvoir et l'esprit même du Viet Minh; depuis plus d'un mois, il cherchait à établir un contact avec les Français, par les personnalités

officielles qui venaient régulièrement de Calcutta à Tchoung King. Les Français, rendons-leur cette justice, ne repoussèrent pas systématiquement ses propositions, mais une série de circonstances indépendantes de leur volonté empêcha au moins une rencontre qui devait avoir lieu à Tchoung King et la réponse à au moins un télégramme (peut-être y eut-il d'autres essais manqués...)

Le vieux patriote révolutionnaire répugnait à l'espèce de complicité tacite que lui proposaient les Nippons; il aurait voulu réellement arracher le pouvoir aux fascistes — et c'est ainsi que la propagande vietnamienne allait, peu de temps après, présenter la proclamation d'indépendance qu'il fit à Hanoï, le 19 août; il aurait voulu ne pas répondre aux avances japonaises, mais les avances qu'il avait faites, lui, aux Français restaient sans réponse et s'il hésitait, la direction du pays serait bientôt aux mains du V.N.Q.D.D. ou du *Dông Minh Hoi* (abréviation de *Viet nam cah menh dông minh hoi*) dont les tendances conservatrices et xénophobes lui paraissaient aussi inquiétantes que leurs rapports ouvertement reconnus avec la Chine et le Japon.

Il accepta donc de prendre le pouvoir et les proclamations d'indépendance, faites à des dates différentes entre le 15 et le 25 août, dans les différentes villes du Viêt Nam grisèrent littéralement la population. Dans le peuple et même dans une partie des cercles cultivés, qui fournirent à Hô chi Minh un bon nombre de ses collaborateurs, on ignorait le débat de conscience qui avait précédé l'événement. La conquête de l'Indépendance couronnait une victoire démocratique que les Alliés ne pourraient manquer de consolider. Telle était, logiquement, la conclusion à laquelle arrivaient les Vietnamiens, sans distinction de partis. Aussi, l'union de ceux-ci put-elle se réaliser sous l'égide du Viêt Minh qui devint dès lors le véritable front de l'unité nationale, groupant sous la même bannière les sectes religieuses aussi bien que les partis politiques. Si, par la suite, des dissensions intérieures en ont ébranlé la solidité, elles n'ont pu néanmoins détruire ce qu'avait obtenu l'enthousiasme du début. Les caodaïstes qui s'étaient signalés par leur violence antifrançaise en Cochinchine, les catholiques qui avaient, entre deux cantiques, crié plus fort que les autres : « Mort aux Français », à Hué, les bouddhistes dont quelques-uns avaient prêté une oreille trop complaisante aux flatteries japonaises, tous se sentirent avant tout Vietnamiens et reconnurent Hô chi Minh comme chef de leur jeune république. Son passé de souffrances, sa fidélité

à la cause nationale, son désintéressement et l'austère douceur de son abord, imposaient à la vénération du peuple cet homme dans lequel certains Français trop heureux de confondre un communiste avec un criminel s'obstinent à ne voir qu'un ancien bagnard.

Plusieurs fois, il est intervenu pour donner à des cas individuels une solution dans le sens de la modération, de l'indulgence. Il a pourtant accepté les cruelles nécessités des périodes révolutionnaires, et son ascendant ne réussit pas partout à éviter les excès aussi heureusement qu'ils furent évités dans la province de Vinh, sa province natale.

Des excès, il y en eut, hélas!... et des victimes. De nombreux parachutistes en ouvrirent la liste. Il y a parmi le corps des parachutistes quelques figures particulièrement nobles, mais dans l'ensemble, les garçons qui le composaient avaient été mal choisis et mal préparés à la mission qu'ils devaient remplir. Pas un sur dix de ceux qu'on y lança ne connaissait déjà le pays; pas un sur vingt ne connaissait une des langues que l'on y parle. Aucun n'avait une idée de la situation : on leur avait signalé la possibilité de rencontrer des îlots de résistance, tout à fait sporadiques, et caché l'unanimité du mouvement de résistance, peut-être parce qu'on n'était pas assez clairvoyant pour le reconnaître, peut-être parce qu'on voulait l'ignorer. Les points de parachutage étaient choisis, sinon tout à fait au hasard du doigt posé sur une carte, du moins sans grand souci de les déterminer judicieusement — et les parachutages étaient effectués parfois à plus de 15 kilomètres du point prévu. Il y eut dans ces conditions de lourdes pertes; il y eut pourtant des parachutistes qui échappèrent à la mort : l'un parce qu'il parlait annamite, l'autre parce qu'il se fit passer pour Anglais ou pour Américain, un autre encore par un inexplicable coup de chance...

Le Commandant Cédile, parachuté aux environs de Saïgon, se tira avec autant de bonheur que de courage d'une aventure qui eût pu lui coûter la vie, car il avait été remis aux Japonais qui, vaincus déjà, n'avaient pas encore été désarmés. Les Britanniques, pourtant, occupaient déjà Saïgon conformément aux accords de Potsdam conclus sans la France — et le Commandant Cédile put les rejoindre. Il entreprit aussitôt de négocier, au grand scandale des Français de Cochinchine... On ne discute pas avec des « rebelles », on les mate! C'était pourtant la méthode qui aurait pu aboutir à un résultat satisfaisant si le négociateur avait su avec plus de précision jusqu'où la métropole acceptait d'aller dans la voie de la conciliation, s'il

s'était rendu compte de la situation générale, s'il avait compris la psychologie asiatique et s'il ne s'était laissé influencer par les avocats d'une idée fausse, à savoir que le mouvement était superficiel et qu'une fois fusillés les quelques centaines de meneurs qui l'avaient provoqué, tout rentrerait dans l'ordre. Or, si le mouvement n'était pas à cette époque, n'est peut-être pas encore à l'heure actuelle aussi totalement unanime que le représente la propagande vietnamienne, il était néanmoins d'une profondeur et d'une ampleur qu'aucun des mouvements antérieurs n'avaient connues.

Si par fanatisme politique et avec une hâte inconsidérée, les Vietnamiens avaient, dans leurs propres rangs, fait tomber des têtes dont ils ont regretté, plus tard, le patriotisme et la lucidité, et s'ils s'étaient, par là, divisés en fractions rivales, ils ne s'en retrouvaient pas moins unis dans la défense de leur indépendance. L'indépendance, qu'on ne l'oublie pas, apparaissait à leurs yeux comme leur conquête sur les Japonais autant que sur les Français. Si peu fondée que fût cette certitude, elle n'en avait pas moins développé en eux un orgueil d'autant plus explosif que son explosion libérait un complexe d'infériorité longtemps entretenu par la situation dans laquelle nous les avions autrefois maintenus. Et c'est probablement cette réaction qui explique, au moins en partie, l'intransigeance et la raideur reprochées aux négociateurs vietnamiens au cours de leurs conversations avec le Commandant Cédile. Cette idée qu'ils avaient eux-mêmes conquis leur indépendance sur les Japonais, avait inspiré à l'un des chefs du Gouvernement du Viêt Minh en Cochinchine, le discours qu'il prononça à la radio, au lendemain de la capitulation japonaise, et dans lequel il saluait l'ère de liberté qu'ouvrait pour le Viêt Nam et pour le monde la défaite du fascisme nippon. Ce discours lui fut reproché par certains de ses compatriotes parce que les Japonais prêts à donner aux troupes vietnamiennes un lot de mitraillettes, ne les leur avaient pas livrées. Il est vraisemblable que les armes qui ne furent pas livrées à Saïgon le furent ailleurs : les Japonais ne comprenant pas plus que les Français le caractère réel de l'action du Viêt Minh, n'abandonnaient pas leur rêve de Grande Asie et comptaient bien utiliser le mouvement populaire vietnamien à la fois contre les Alliés et contre lui-même. C'est pourquoi — et aussi parce qu'ils gardaient avec le V.N.D.Q.D. leurs rapports d'autrefois — ils fournirent des armes et favorisèrent le passage dans les rangs vietnamiens de prétendus déserteurs qui furent employés pour l'instruction et pour l'encadrement.

Contrairement à ce qui se passait à Saïgon où les négociations entre Français et Vietnamiens, plusieurs fois interrompues avaient été chaque fois reprises, à Hué, lorsque les Alliés y étaient arrivés, les Français avaient refusé de prendre contact avec les autorités vietnamiennes et s'étaient adressés aux Japonais pour assurer la protection des civils. C'était donner raison à l'affirmation du Viêt Minh qui disait s'être levé contre le fascisme nippon et le colonialisme français alliés. Le fait que bientôt, des prisonniers japonais participèrent, dans les rangs alliés, à des opérations de nettoyage, après l'échec des négociations amorcées en Cochinchine, devait donner une arme de plus à cette accusation.

Tandis que dans le Nord, le Gouvernement de Hô Chi Minh menait parallèlement la lutte contre la famine (qui fit plus d'un million de victimes — les Vietnamiens disent deux millions, mais on n'a pas de chiffre exact), par le développement des cultures secondaires, et la lutte contre l'analphabétisme, par des méthodes renouvelées de celles qui ont été employées en Russie et au Mexique, et ne s'attaquait pas au problème agraire, en Cochinchine, au contraire, ses représentants abordaient leur révolution par ce problème. Il est vrai que dans cette partie du pays, de cinq millions d'habitants, la propriété du sol cultivé par les *ta dien* (métayers) et par des journaliers agricoles appartient à quelque deux mille familles et à la société des Missions étrangères qui en possède près du quart; le problème y paraissait donc plus urgent qu'au Tonkin où, sauf dans deux ou trois provinces, la propriété est morcelée et où les villages possèdent tous leurs réserves de terres communales. Ce n'en était pas moins une erreur de tactique que de déclencher une révolution sociale alors que le pays était encore occupé par les Japonais et déjà occupé par les Alliés. D'autre part, les excès d'une jacquerie qui frappait également les possédants vietnamiens et les occupants français (attaques contre des colons isolés, incendies de plantations, rançons exigées de riches propriétaires etc)... indisposaient l'opinion internationale et dispersaient les forces vietnamiennes par la menace d'une division.

Le Viêt Minh avait, comme il était naturel, ouvert, pour les détenus politiques, les portes des bagnes. Ceux qui n'y étaient pas morts avaient été rendus à la liberté et, au moins à Poulo-Condor, la mesure avait été étendue à ceux des prisonniers de droit commun qui n'avaient plus que quelques mois de peine à subir. Les ordres furent mal compris ou la surveillance des criminels qui devaient rester

enfermés se relâcha; en tout cas, les bagnes se vidèrent complètement. Peut-être y eut-il là une manœuvre japonaise pour favoriser les désordres qui devaient en résulter, et certainement, il y eut une négligence de la part des autorités vietnamiennes qui ne prirent pas aussitôt les mesures qui s'imposaient. On ne sait que trop — il y a toujours une part de grossissement (involontaire ou non) dans la vision consternée d'événements affreux — on ne sait que trop, donc, ce que provoqua la présence de pirates et d'assassins endurcis dans ce malheureux pays qui tentait douloureusement non de rétablir, mais d'instaurer l'ordre, son ordre.

Très peu de temps après, quand la lutte s'organisa, quelques-uns furent incorporés dans l'armée du Viêt Nam, mais d'autres formèrent des bandes de pirates comme il y en eut toujours dans le pays et dont une recrudescence d'activité a toujours coïncidé avec les périodes d'agitation politique. La population non combattante, doublement menacée, par les troupes françaises et par les irréguliers vietnamiens, était et reste portée, plus que dans le passé, à l'indulgence pour les pirates, à cause des protestations patriotiques dont ils accompagnaient leurs razzias. D'ailleurs les sentiments les plus nobles voisinent parfois avec les plus vils et il n'est aucune armée au monde qui n'ait compté dans ses rangs des « durs » qui, à leurs heures, sont héroïques.

Mais on se garda bien d'expliquer la différence aux soldats français qui ne tardèrent pas à traiter indistinctement comme des bandits tous ceux qui étaient pris les armes à la main. Le Haut Commandement militaire exploita la confusion entre combattants et pirates et des notes devaient passer par la suite, qui recommandaient de n'appeler plus que pirates ceux qu'on avait jusqu'alors dénommés combattants... ou rebelles, puis de substituer au terme d'opérations militaires celui d'opérations de police.

Avant d'en arriver là, les pourparlers entre le Commandant Cédile et les Vietnamiens avaient continué pendant plusieurs semaines, interrompus et repris plusieurs fois, comme nous l'avons dit. L'appui des Britanniques avait permis aux Français de prendre pied à Saïgon. Les bâtiments occupés par les services vietnamiens avaient été l'un après l'autre demandés par ceux-là, et par eux, repassés à ceux-ci. Les Vietnamiens désireux de se concilier les Alliés s'y étaient d'autant moins opposés que les Anglais avaient lancé des tracts affirmant leur neutralité dans les affaires intérieures du Viêt Nam. Quand il ne leur resta plus qu'un seul bâtiment, la mairie, quelques Français

qui avaient gardé avec les autorités du Viêt Minh des relations personnelles d'amitié, essayèrent de représenter à M. Cédile la nécessité de leur laisser ce local afin de maintenir, en reconnaissant leur présence, et leur autorité et leur responsabilité, pour pouvoir persévérer dans la voie des négociations. Ces conseillers ne furent pas écoutés; d'autres déclaraient que l'ordre serait rétabli en moins de deux mois par quelques démonstrations de force; et ces derniers le décidèrent à une première démonstration : la mairie fut occupée militairement dans la nuit du 22 septembre. Les chefs Viêt Minh devaient être arrêtés, mais prévenus à temps, ils réussirent à s'enfuir et à donner l'ordre d'évacuer la ville. Ils furent obéis : Saïgon se vida de toute la population indigène, mais deux jours plus tard, les éléments les plus louches de la population, grossis de ceux qui rôdaient aux environs refluaient vers la ville. C'était la lie qui affleure toujours en période troublée et elle allait, pendant quelques jours, prendre la première place; elle n'avait jusque-là, opérant surtout dans les campagnes, fait que peu de victimes; à Saïgon même, le 2 septembre, les autorités vietnamiennes, encore établies dans cette ville, s'étaient efforcées de ramener le calme et avaient réussi à arrêter l'émeute. Le 25 septembre, la populace se sentit maîtresse et ce fut l'atroce hécatombe de la cité Héraud. Les enlèvements de Français, les tortures infligées aux malheureux enlevés se multiplièrent. On a dit les horribles raffinements de cruauté constatés sur les cadavres... C'est une page sombre dont aucun Vietnamien n'est fier mais dont aucun non plus ne se sent solidaire : ce n'est pas délibérément que les chefs avaient abandonné la capitale. Leur négligence à faire réenfermer les bagnards leur paraît sans rapport avec les crimes de ces journées tragiques...

Le paroxysme d'horreur fut bref — la force militaire s'affirmait et, sans assurer une sécurité complète dans la ville où bien des mois plus tard. des coups de feu partaient encore, la nuit, où bien des mois plus tard, des grenades étaient lancées en plein jour, elle y ramenait son ordre. Mais tout autour, dans les campagnes, c'était la lutte âpre, sanglante, inégale. Les Français avaient pour eux un armement plus perfectionné, les Viêtnamiens, l'avantage du pays qu'ils connaissaient et le sentiment du sacrifice à leur patrie. Les procédés de guérilla, auxquels recourent inévitablement ceux qui se sentent les plus faibles et veulent être les plus forts exaspéraient nos soldats par leur sournoiserie et par les ravages qu'ils causaient dans leurs rangs. Aux atrocités vietnamiennes répondirent des atro-

cités françaises dont on a beaucoup moins parlé. Pillages, viols et massacres, villages incendiés, récoltes ravagées, enfants traînés dans de misérables cortèges de prisonniers... Bien des Français qui ont vu, dans les cinémas de Saïgon, les actualités présentant cette scène en ont rougi.

Et chaque village brûlé, chaque action de nettoyage grossissait les rangs des résistants. Les détachements laissés dans les villages reconquis étaient insuffisants pour s'y maintenir, dès que le gros des troupes poussait plus loin.

Pourtant des appels étaient faits à la population : ceux qui reviendraient vers les Français ne seraient pas inquiétés; les fonctionnaires reprendraient leurs emplois, les commerçants retrouveraient leurs boutiques, on donnerait du travail aux ouvriers, on protégerait les propriétaires. Dans les hôpitaux, les prisonniers blessés étaient soignés, couchés dans des lits, recevaient les visites de compatriotes qui, les premiers, avaient répondu à l'appel ou qui n'avaient pas pris part à la lutte. Ceux-ci leur disaient qu'on pourrait s'entendre avec les Français, que la guerre était terrible et n'amenait jamais que ruines et deuils. Quelques-uns repartirent, guéris, s'en allèrent répéter qu'on pourrait s'entendre... Parmi ceux qui demandèrent à reprendre leurs anciens emplois, parmi ceux qui sollicitèrent un emploi vacant il y en eut qui crurent pouvoir servir de trait d'union; il y en eut aussi qui pour faire du zèle, ou pour faire oublier des fautes passées — d'un passé parfois récent — conduisirent les troupes dans les villages où la veille encore ils partageaient le sort des combattants. Le Viêt Minh dressa la liste des traîtres, menaça, mit quelques-unes des menaces à exécution, exécuta parfois aussi sans prévenir... Et l'on se mit, du côté français, à arrêter ceux qui étaient revenus. Une dénonciation suffisait pour que le personnel de la police opérât perquisitions et visites domiciliaires dont il profitait pour opérer des prélèvements fructueux sur le mobilier ou la caisse des dénoncés. Parfois même, trouvant vide la maison qu'on leur avait indiquée, les policiers frappaient à côté et arrêtaient un voisin qui s'estimait bien heureux, si relâché dans les 24 heures, il s'en tirait avec une perte de quelques centaines de piastres.

Les Vietnamiens, qui prenaient ou reprenaient une fonction dans les services français, retrouvaient la même inégalité de traitement que par le passé. Il leur était assuré quelques avantages, mais ceux-ci étaient insuffisants pour compenser l'écart entre le salaire octroyé à un Français et celui qui leur était consenti pour le même emploi.

L'un des avantages était l'octroi de cartes de ravitaillement, encore ces cartes ne leur furent-elles pas délivrées dès le début, et quand elles le furent, ne leur donnèrent-elles pas droit à tous les articles ?

Quand les fonctions qu'ils remplissaient dans l'administration française les mettaient en évidence, ils recevaient souvent des lettres de menaces de leurs compatriotes qui continuaient la lutte. Aussi les autorités françaises eurent-elles beaucoup de peine à réunir les huit membres annamites qui, avec quatre membres français, formèrent le Conseil Consultatif. Des intellectuels qui avaient été pressentis refusèrent d'en faire partie, jugeant que sa constitution était en régression sur l'ancien Conseil Colonial puisqu'il ne comprenait plus que des membres désignés. Le Conseil colonial comprenait des membres désignés et des membres élus. Plus de la moitié des membres annamites étaient naturalisés français, ce qui contribuait à rendre le Conseil Consultatif suspect aux yeux de la population. Naturalisés ou non, les conseillers annamites avaient en général une fort mauvaise réputation, sauf le Docteur Thinh — futur président du Gouvernement fantoche — que même ses adversaires tenaient pour un honnête homme, mais que même ses amis jugeaient dépourvu de clairvoyance politique. L'activité politique du Conseil était du reste à peu près nulle et ne se manifestait que par des séances qui n'intéressaient personne.

La presse, à l'époque, était encore trop peu libre pour formuler des critiques — les journaux en langue annamite s'étaient bornés, jusque-là, à traduire les informations des journaux français. Les premières tentatives de liberté d'expression eurent des suites qui découragèrent pendant longtemps de nouvelles initiatives. L'organe de la Fédération S.F.I.O. de Saïgon avait exprimé en effet le mécontentement de la population française devant l'attitude de conquérants de certains éléments militaires; le rédacteur avait précisé que ses articles ne visaient pas l'armée ni ses chefs, mais ceux qui en ternissaient la gloire par des actes contraires à la discipline. Il paya cher son audace. Les éléments critiqués justifièrent les critiques en saccageant l'imprimerie du journal et firent retentir les rues de Saïgon des cris : De Gaulle au pouvoir, Thorez au poteau. Le prestige militaire n'avait rien à gagner à de pareilles manifestations; pourtant, pendant deux jours, l'État-Major ne fit rien pour les arrêter et laissa molester en même temps six ou huit des trente signataires (tous Français) d'une motion réclamant la cessation des hostilités et l'indépendance du Viêt Nam.

Quelques jours après, les négociations qui se poursuivaient à Hanoï depuis plusieurs semaines aboutissaient à l'accord du 6 mars par lequel le Viêt Nam était reconnu comme un État libre dans la Fédération indochinoise et dans le cadre de l'Union française. L'accord prévoyait la cessation des hostilités et prévoyait un referendum en Cochinchine où la population déciderait elle-même de son sort : rattachement au Viêt Nam ou statut autonome. Il laissait inévitablement des questions de première importance dans le vague, puisque ni l'Union française n'était encore définie, ni le statut de la Fédération indochinoise établi. Néanmoins, il fut bien accueilli par les Vietnamiens de Saïgon. La colonie française l'accepta sans trop récriminer, mais ne voulut y voir qu'une manœuvre comme l'avaient été six mois plus tôt les négociations de M. Cédile qui, d'après ce qu'il avait déclaré, avaient fait gagner du temps et permis l'arrivée de renforts... Elle eut le tort d'exprimer cette opinion qui ne pouvait que susciter la méfiance.

A Hanoï, une fraction assez importante de l'entourage de Hô chi Minh, prise au piège de slogans qu'elle avait au moins diffusés, quand elle ne les avait lancés elle-même, continuait à répéter : l'indépendance ou la mort; les Chinois de Kouomintang qui avaient réussi à imposer quatre ministres dans le gouvernement remanié par le Président Hô, favorisaient les mécontents et s'en faisaient bien voir en tirant sur le premier vaisseau français qui entrait au port de Haïphong (quelques heures avant le terme fixé par l'accord franco-chinois, du reste).

L'autorité de l'oncle Hô, pourtant, obtenait dans la capitale le calme nécessaire à l'arrivée des troupes françaises et, bientôt, la mission de liaison militaire franco-vietnamienne remplissait son rôle et réglait pacifiquement les premiers incidents.

Les Français du Tonkin, eux, voyaient avec soulagement leur situation s'éclaircir. Depuis le 9 mars, en effet, ils vivaient dans l'insécurité; depuis le 9 mars les vols et les assassinats avaient été nombreux et il faut dire que la plupart des assassinats avaient été des crimes crapuleux, ayant le vol pour mobile; il y avait eu très peu de crimes politiques commis sur les personnes de Français, mais il y avait eu un certain nombre de meurtres commis, au hasard, par des excités; des Vietnamiens, moins nombreux que les Français, avaient, comme eux, été victimes de crimes crapuleux. Quelle période de guerre, quelle période de révolution n'a vu sortir des bas-fonds, des individus et des bandes enhardis par le désordre, et capables de tous les crimes?

On n'avait pas, à Hanoï, sollicité l'humiliante protection des Japonais; les Chinois, au début de leur occupation surtout, avaient fait des exemples en pendant dans la rue quelques criminels pris en flagrant délit, mais n'avaient pas exercé une surveillance continue; la police vietnamienne en était encore à une période de réorganisation : ses effectifs étaient encore insuffisants, car le Viêt Minh, en prenant le pouvoir, avait éliminé du service de la Sûreté, comme des autres services les anciens collaborateurs des Japonais (s'il en reprit, par la suite, et surtout parmi les spécialistes, ce fut, d'abord en petit nombre, en raison de la pénurie de ses cadres). Il est naturel que, dans ces conditions, l'arrivée des troupes françaises ait représenté le retour de la sécurité. Pourtant des incidents devaient se produire encore et des périodes de tension alterner avec des périodes de détente, les unes et les autres découlant, du reste, tantôt de quelque manœuvre des Chinois ou des partis pro-chinois, tantôt des événements qui avaient lieu dans le Sud.

C'était dans le Sud qu'on se battait quand fut signé l'accord du 6 mars. La cessation des hostilités ne pouvait être prévue que pour les régions qui étaient devenues le théâtre des opérations — et les hostilités n'ont jamais cessé. Dans le secteur de Phan Ri entre autres, l'ordre de cesser le feu n'avait pas encore été donné par les Français à la fin du mois de mai; dans d'autres secteurs, notamment à Tan An, les officiers français qui commandaient s'entendirent avec les officiers vietnamiens et rétablirent entre eux leurs zones d'occupation respectives, se rendant sans armes les uns dans le village tenu par les autres pendant plusieurs semaines; malheureusement les faits de ce genre semblent avoir résulté d'initiatives isolées qui furent trop peu nombreuses. Au lieu d'appliquer partout cette méthode, les autorités militaires firent lancer des tracts dans les lignes vietnamiennes, invitant les combattants à leur livrer leurs armes et leur présentant la lutte comme reconnue inutile par Hô chi Minh.

Du côté vietnamien y eut-il, en même temps, des instructions officielles envoyées d'Hanoï pour ordonner la cessation des hostilités et des instructions secrètes enjoignant de se préparer à les reprendre? Il est possible que la fraction hostile à la politique de Hô chi Minh soit responsable d'une pareille duplicité. Il est certain que, à ma connaissance, un secteur vietnamien reçut les instructions officielles et de sa propre initiative, sans attaquer immédiatement, se prépara à une défense éventuelle qui, dans la guérilla, peut faci-

lement se transformer en offensive (il est vraisemblable que plus d'un secteur se trouve dans le même cas). Il est certain aussi que les tracts lancés par les avions français furent considérés comme un piège pour transformer la trève en une reddition et que cette interprétation conduisit à une recrudescence d'activité.

Une commission d'armistice était prévue et l'arrivée des délégués de Hanoï était annoncée à Saïgon, mais l'accès du territoire de Cochinchine leur fut refusé. La décision fut prise, à ce que dirent les autorités françaises, d'une façon qui ne fut jamais très explicite, à la suite de manœuvres hostiles des délégués de Hanoï dans le Sud-Annam où ils arrivèrent conformément à l'accord.

Lorsque plus tard, après la conférence de Dalat, une commission d'armistice fut instituée, il lui fut assigné de siéger à Hanoï, et jamais elle ne fut autorisée à régler en Cochinchine, où l'on se battait toujours, les modalités d'une trève. Les membres français de cette commission n'obtinrent même pas pour leurs collègues vietnamiens l'autorisation de venir enquêter en Cochinchine. L'obstination du Haut-Commissariat ne pouvait qu'augmenter la méfiance des Vietnamiens, méfiance qu'avait déjà éveillée la politique générale suivie à Saïgon.

Si l'accord du 6 mars y avait, en effet, été favorablement accueilli, il n'en avait pas moins provoqué quelques remous. Quoi! C'était en Cochinchine qu'on s'était battu, c'étaient les villages de Cochinchine qui avaient été brûlés, ses récoltes qui avaient été dévastées, le sang de ses fils qui avait coulé, et l'accord ne prévoyait même pas la libération des patriotes emprisonnés... Quoi ! C'était le Sud qui avait fait les sacrifices les plus lourds et c'était le Nord qui en retirait les bénéfices... Les combattants n'avaient pas été consultés, mais ils entendaient avoir leur mot à dire, et dire tout d'abord qu'ils ne voulaient pas être traités en petits garçons par les Tonkinois, dire aussi qu'ils avaient fait leurs preuves : de même qu'ils avaient combattu, ils pouvaient administrer et voulaient s'administrer eux-mêmes.

Les Français crurent trouver là un excellent terrain pour préparer le referendum en vue d'une scission; le Conseil Consultatif vota une motion réclamant l'autonomie de la Cochinchine et l'opinion publique vietnamienne se dressa aussitôt contre le projet. Oui, certes les Vietnamiens du Sud souhaitaient avoir leur administration propre et un statut adapté aux conditions locales, mais sans aller jusqu'à une séparation politique dont ils ne voulaient pas.

Le Conseil Consultatif ne représentait pas l'opinion; de là à en faire un instrument aux mains des Français, il n'y avait qu'un pas, et il fut vite franchi : les mêmes qui, la veille, criaient le plus fort que les Tonkinois ne viendraient pas faire la loi chez eux, criaient maintenant que les Français ne la viendraient pas faire non plus; les questions de décentralisation ne les regardaient pas, c'était entre Vietnamiens qu'elles devaient se régler, c'était avec leurs frères du Nord que les Vietnamiens du Sud voulaient les régler.

Le Commissariat de la République en Cochinchine avait ouvertement appuyé la position prise par le Conseil consultatif; le Haut Commissariat proclama sagement sa neutralité.

Néanmoins, la police favorisa quelques manifestations pour l'autonomie et le Haut Commissariat laissa faire.

Partout, il est possible de trouver quelques pauvres hères qui, pour un peu d'argent, un bout d'étoffe ou un supplément de nourriture, sont prêts à manifester pour ou contre n'importe quoi. On vit défiler à Saïgon et dans quelques villes de province des cortèges qui ne dépassèrent pas deux ou trois cents personnes (en province ils n'atteignaient même pas ce chiffre) prudemment entourées de forces de police. Toute contre-manifestation était interdite : à Cantho des lycéens qui distribuaient des tracts affirmant la volonté d'union des trois « *ky* »[1] furent arrêtés. Seuls étaient autorisés à paraître les journaux autonomistes. Mais comme on ne pouvait indéfiniment refuser l'autorisation de paraître à des demandes qui étaient faites depuis plusieurs mois, on vit au bout de quelques semaines, sortir des journaux unionistes dont le tirage dépassa rapidement, et de beaucoup, celui de leurs prédécesseurs; pourtant la vente des derniers n'est restée possible que dans la capitale; en province la diffusion en est interdite et il y eut récemment encore des arrestations de vendeurs, même de lecteurs des feuilles jugées dangereuses.

Mais à l'époque où la motion réclamant l'autonomie de la Cochinchine émut les Vietnamiens il n'y avait pas encore de presse unioniste et la liberté de paraître (sinon celle de s'exprimer) accordée aux journaux autonomistes les faisait considérer comme des organes stipendiés et leurs rédacteurs comme des traîtres. Il y eut des attentats : un conseiller consultatif fut abattu à la porte de sa demeure;

1. Le Viêtnam se compose du Namky ou Nambo (la Cochinchine, région du Sud), du Trungky ou Trungbo (l'Annam, région du Centre) et du Backy ou Bacbo (le Tonkin, région du Nord).

une jeune fille tira sur le directeur d'un journal; des inconnus lancèrent des grenades sur les manifestants; des notables qui se déclaraient partisans de l'autonomie furent enlevés ou tués dans les villages. Il y eut aussi des provocateurs... grenades et coups de revolver remplaçaient les moyens pacifiques de propagande dont on refusait l'emploi aux partisans de l'union des trois *ky*. Tous les attentats furent imputés à des Tonkinois (même quand on n'en avait pas découvert l'auteur!), et la police opéra dans les quartiers peuplés de Vietnamiens du Nord, des rafles sévères. On arrêtait aussi les gens dans la rue pour retrouver au service de l'identité, trace de ceux qui avaient un contrat de travail avant le 9 mars et l'on espérait ainsi fournir de la main-d'œuvre aux grandes plantations où le travail pouvait reprendre, c'est-à-dire à celles qui n'avaient pas été trop dévastées et qui se trouvaient dans une zone où elles pouvaient être protégées — car nulle part la sécurité n'était rétablie.

Attaques de convois sur les routes, escarmouches autour des villages, destructions de ponts, tous les actes d'hostilité amenaient des représailles de plus en plus dures, de plus en plus disproportionnées avec les pertes subies. Les pires brutalités sont reprochées à la légion étrangère; peut-être, en effet, n'entendrait-on pas un officier d'un autre corps déclarer que sur six kilomètres de profondeur tout avait été nettoyé, « des canards jusqu'aux buffles, en passant par les femmes et les enfants »... avec une aussi parfaite tranquillité que tel lieutenant de la légion revenant de Hoc Môn, à une dizaine de kilomètres de Saïgon. Peut-être... Ce sont deux soldats de l'infanterie coloniale, et non des légionnaires, qui un jour refusèrent de serrer la main de leur officier : ils l'avaient vu, la veille, torturer lui-même des prisonniers avant de les faire fusiller! Ce sont des soldats de la 2e D.B. qui se plaignaient de la besogne de bourreaux qu'on leur faisait faire — peut-être, oui, les légionnaires ne s'en seraient-ils pas plaints... Que la légion étrangère soit ou non pire que les autres troupes — on sait ce que la guerre fait des hommes — il n'en fut pas moins choquant pour les Français d'entendre parler allemand chaque fois qu'ils croisaient des légionnaires dans les rues de Saïgon — et cela pendant plus de quinze jours : le dernier contingent amené au printemps dernier sortait des camps de prisonniers où l'on avait recruté surtout des soldats de Rommel. Depuis, le recrutement se fait aussi en Allemagne et les S.S. démobilisés trouvent un emploi à leur mesure dans la campagne d'Indochine... On sait de quoi sont capables les S.S. et il est douloureuse-

ment humiliant de penser que c'est sous l'uniforme français qu'ils en donnent la preuve une fois de plus. Le général Leclerc a dû faire passer une note pour rappeler à ses hommes que les ennemis d'hier, servaient la France aujourd'hui sous cet uniforme, car l'accueil fait aux nouveaux venus de la légion fut moins chaleureux dans l'armée que dans la population civile. Les Saïgonnais n'ont pas connu l'occupation allemande — et ne se plaignent guère de la japonaise — aussi ont-ils acclamé la légion qui défilait en chantant les chants de l'Afrika Korps! Pouvaient-ils imaginer qu'en moins d'un mois dix à douze pour cent de ces beaux soldats auraient déserté?

Les échos des événements de Cochinchine parvenaient à Hanoï plus ou moins vite et plus ou moins déformés ou grossis. Les persécutions dont les Tonkinois étaient l'objet, la déportation à Poulo Condor de deux mille prisonniers, le traitement des prévenus à la Sûreté, l'exécution d'un certain nombre de ceux que les Français appelaient des pirates et les Vietnamiens des patriotes, la conduite des opérations, tout cela affligeait, indignait et inquiétait. Pendant plusieurs semaines, la population d'Hanoï vécut dans la terreur d'un coup de force que l'État-Major n'avait pourtant aucun désir de tenter à ce moment.

Mais la réception qui avait été réservée à la première délégation vietnamienne, venue à Paris au mois d'avril, détendait un peu l'atmosphère; le retour des délégués créait un courant d'optimisme : sur place, avec trop d'éléments encore imbus des vieilles méthodes, on ne pouvait s'entendre, mais en France, on parlerait avec les hommes de la France nouvelle, ceux qui avaient fait la Résistance, ceux que les souffrances endurées sous l'occupation avaient rendus compréhensifs... Et la nouvelle délégation se préparait à partir pour négocier, cete fois, et non plus pour discuter sans résultat, comme ç'avait été le cas à Dalat; de ces négociations, réclamées depuis le début, devait sortir une définition précise des rapports entre le Viêt Nam et la Fédération indochinoise, une définition précise de la place du Viêt Nam dans l'Union française, la reconnaissance solennelle de la souveraineté nationale du Viêt Nam... la paix enfin dans la liberté, et dans une collaboration réelle, établie sur l'égalité des deux pays et des deux peuples.

L'optimisme n'était pourtant pas général. Si les éléments sains de la population se réjouissaient à la perspective d'un retour au calme qui permettrait la reprise du travail, les éléments louches continuaient à profiter d'une situation encore troublée pour voler et pour

assassiner. Des vengeances étaient presque quotidiennement assouvies sur d'anciens agents français de la Sûreté, parfois aussi sur des agents d'autres services.

Les soldats français de leur côté ne comprenaient rien à ce qui se passait — l'un d'eux n'a-t-il pas dit à un jeune homme auquel il avait demandé un renseignement : « Les Vietnamiens sont très gentil et nous nous entendons bien avec eux, malheureusement, il y a aussi les Annamites. » Ils s'étonnaient de la discipline, plus rigoureuse qu'en Cochinchine, qui leur était imposée; dans l'ensemble ils s'y pliaient, mais il était inévitable qu'il y eût de tout dans la troupe et que le pire y côtoyant le meilleur, des soldats indisciplinés se rendissent coupables de fautes plus ou moins graves — des consommations non payées dans un établissement, au portefeuille enlevé à un promeneur attardé; de la parole hostile lancée en passant, à la rafale de mitraillette ou au lancement d'une grenade dans la nuit.

La presse, même non extrémiste, relevait âprement ces incidents et l'unique journal français, dirigé par deux individus gravement compromis avec les Japonais, commentait avec une égale âpreté les ripostes qu'ils attiraient.

Quand on apprit la création du Gouvernement de Cochinchine, instauré immédiatement après le départ pour la France du Président Hô avec la délégation vietnamienne, l'atmosphère s'assombrit encore, et continua de s'assombrir à l'annonce de l'offensive déclenchée par les Français sur les plateaux moï.

De part et d'autre, on essayait pourtant dans les sphères officielles de trouver des positions conciliantes; le début des négociations de Fontainebleau aidant, on entreprit une « campagne de détente » qui était menée plus facilement depuis que s'effectuait réellement l'évacuation des troupes chinoises annoncée de semaine en semaine pour le 15 ou le 30 du mois suivant depuis plus de trois mois. Quand elles quittèrent les derniers bâtiments occupés par elles, ceux du Gouvernement Général, ils furent immédiatement gardés par les Français malgré la promesse faite par le Commissaire de la République par intérim, Général Valluy, qu'ils ne seraient pas occupés. L'ordre était arrivé de Paris. A vrai dire, le Gouvernement Général ne fut pas occupé, on garda les locaux sans les utiliser, mais on refusa aux Vietnamiens la garde mixte qu'ils réclamaient.

Néanmoins, la campagne de détente avait porté ses fruits; le mécontentement provoqué par cet incident et que la presse exprima

avec véhémence, ne suscita d'autres manifestations qu'une grève générale de 24 heures, observée dans le calme.

A ce moment, du reste, la partie se jouait à Fontainebleau; les nouvelles qui en arrivaient étaient brèves, impatiemment attendues, fièvreusement commentées et il ne fallut pas longtemps pour qu'elles fussent jugées décevantes.

Sans doute, pendant ces semaines d'attente, le ton de la presse vietnamienne ne fut pas toujours aussi amical que le souhaitaient les partisans d'un rapprochement franco-vietnamien sincère; sans doute, en l'absence de Hô chi Minh, ceux qu'il avait désignés dans son entourage immédiat pour le remplacer ont-ils commis des erreurs, mais il était difficile de les leur reprocher tant qu'on ne pratiquait pas vis-à-vis d'eux une politique franche.

Or, s'il y eut des torts vietnamiens dans les différents incidents qui prirent place au Tonkin (Hongay, Bacninh, Haïphong notamment) il y eut aussi des torts français, et des deux côtés, les torts de l'adversaire furent à la fois amplifiés et noyés dans des commentaires confus qui les reproduisaient comme aurait fait un miroir grossissant un peu brouillé. En dépit du ton passionné de la presse, ces incidents n'ont provoqué à Hanoï que des manifestations de moins en moins violentes et qui s'arrêtaient de plus en plus rapidement, mais ce calme apparent recouvrait une méfiance grandissante.

Toutes les tentatives qui auraient aidé à un rapprochement sur le plan culturel avaient été, au début découragées par les autorités françaises, alors que les Vietnamiens accueillaient avec faveur des projets amorçant une collaboration, sinon immédiate, du moins envisagée pour un avenir proche, dans les domaines scientifique et artistique. Quand les autorités françaises en comprirent l'importance et semblèrent vouloir sortir d'une inertie qui avait paralysé les initiatives plus efficacement que des refus formels, les Vietnamiens ne répondaient plus ou répondaient d'une façon évasive. Ceux qui s'étaient le plus engagés se rétractaient et demandaient dans quelle mesure ils pourraient collaborer à un rapprochement franco-vietnamien, alors qu'il ne leur était même pas possible de recevoir officiellement journaux, revues et livres français.

On ne se doute pas de la curiosité qu'avaient les intellectuels vietnamiens des choses de France, de l'avidité avec laquelle ils se jetaient sur tous les journaux et revues, sur les livres qui leur paraissaient refléter un esprit nouveau — les ouvrages sur la résistance les pas-

sionnaient plus que tous les autres — et l'on n'imagine pas non plus combien rares étaient ceux qui leur parvenaient et qui ne leur parvenaient que par des détours invraisemblables, parfois expédiés de Paris par leur délégation, parfois prêtés par des amis français. Les services français d'information qui ont essayé d'obtenir des envois réguliers et rapides de journaux et revues n'ont pas réussi et leurs échecs ont été considérés comme un signe de mauvaise volonté.

Déception qui s'ajoutait, pour les Vietnamiens, aux mécontentements accumulés depuis des mois, déception petite en soi, mais qui n'en entamait pas moins profondément la confiance de jour en jour plus ébranlée, tant par les agissements du Haut Commissariat que par les indécisions, les lenteurs, les suspensions et pour finir la rupture des pourparlers à Fontainebleau.

Les réactions dans ce mystérieux Extrême-Orient sont souvent déconcertantes, toujours imprévisibles : la presse commenta cette rupture avec amertume, certes, mais avec modération et ce fut en connaissant le texte du *modus vivendi* seulement, qu'elle s'exprima avec une véhémence rarement dépassée auparavant. Il est vrai que de graves maladresses avaient contribué à irriter l'opinion publique. Comme les journaux vietnamiens, l'unique journal français à Hanoï, l'*Entente* (qui paraissait sans nom de gérant, parce qu'on rougissait de celui qu'on employait) avait annoncé la signature du *modus vivendi* sans en publier le texte; le commissariat de la République ne le reçut de Saïgon qu'avec un retard de plusieurs jours. Les services vietnamiens informés plus rapidement par leurs délégués restés à Paris diffusèrent par la presse et par la radio les clauses du *modus vivendi* et l'*Entente* jugea opportun de faire paraître un entrefilet recommandant de ne les accueillir que sous toutes réserves, le texte officiel n'étant pas encore parvenu au Commissariat. Le lendemain, à défaut de texte officiel, l'*Entente* reproduisait le « commentaire » d'un journal réactionnaire de Paris dans lequel les avantages assurés aux Français par le *modas vivendi* étant complaisamment soulignés, le rédacteur concluait triomphalement qu'il y avait loin de cet arrangement provisoire non seulement à l'indépendance, mais même au statut d'un dominion. De cette maladresse, le personnel du Commissariat n'était pas responsable, il en fut même extrêmement fâché et tenta d'en atténuer l'effet en faisant accompagner le lendemain le texte officiel enfin transmis par Saïgon, par la déclaration conjointe de Moutet et de Hô chi Minh. Mais les

termes conciliants et empreints de bonne volonté de celles-ci ne suffisaient plus à satisfaire une opinion qu'une semaine d'incertitude avait rendue nerveuse et dont la nervosité se nourrissait de tous les griefs passés.

Tandis que les extrémistes accusaient Hô chi Minh de trahison, les modérés déploraient l'absence d'une entente plus solide et s'inquiétaient du bénéfice que les extrémistes pouvaient retirer de l'insatisfaction qui en résultait. Quant aux officiels, ils doutaient déjà que les clauses du *modus vivendi* fussent observées plus loyalement que celles de l'accord préliminaire du 6 Mars.

Du côté français, la méfiance s'exprimait pareillement et beaucoup plus à Saïgon qu'à Hanoï. Pourtant on sentait qu'un geste était nécessaire pour inspirer confiance ; on songeait à offrir le Palais du Gouvernement Général au Président Hô dès son retour à Hanoï.

Mais l'attention des Vietnamiens se portait plus intensément que jamais sur la Cochinchine. Le *modus vivendi* stipulait la cessation des hostilités; or s'il y avait eu des incidents sanglants au Tonkin, du moins avaient-ils été circonscrits et l'intervention de la mission de liaison militaire franco-vietnamienne en avait arrêté le développement, même lorsque les troupes françaises occupaient, après ces incidents, des positions non prévues par l'accord du 6 Mars. La cessation des hostilités ne pouvait concerner, par conséquent, que la Cochinchine où l'on continuait à se battre.

Mais le *modus vivendi* ne devait entrer en vigueur que le 30 octobre.

Le chef de la Résistance au Nambo projetait une grande attaque de Saïgon pour l'anniversaire de la reprise de la ville par les Français. La Sûreté en eut connaissance et pria un communiste français de représenter à ses camarades vietnamiens l'inopportunité de l'opération qui ne pourrait que nuire au climat favorable nécessaire à l'application du *modus vivendi*. Ce communiste, héros de la résistance antiallemande, avait été gravement blessé au début de la campagne d'Indochine et n'en avait pas moins tenté, sitôt sorti de l'hôpital, de devenir un agent du rapprochement franco-vietnamien; il était extraordinairement populaire auprès des Vietnamiens et leur inspirait une grande confiance; il accepta de s'entremettre et rapporta la réponse du maquis : Saïgon ne serait pas attaqué. Or, tandis que les troupes vietnamiennes, qui s'étaient infiltrées aux environs de la ville, se repliaient suivant l'ordre qu'elles avaient reçu

de leur Commandant en chef, les troupes françaises opéraient plusieurs sorties et les attaquaient...

. Malgré cela, Nguyen Binh (le Commandant en chef des forces de la Résistance au Nam bo) donnait un mois plus tard à ses troupes l'ordre de cesser le feu dès le 29 octobre à minuit; il leur recommandait toutefois de se tenir prêtes à répondre à toute attaque française et l'on comprend cette réserve.

On sait déjà quel était le caractère des opérations en Cochinchine; dans ce pays où les combattants vietnamiens étaient, suivant l'expression de l'un d'eux, partout et nulle part, il y avait tout de même des points, en dehors de Saïgon, où les Français se maintenaient. Le caractère de l'occupation dans ces villes et ces villages rappelait étrangement la guerre.

Des arrestations arbitraires avaient lieu chaque jour, les exécutions sans jugements ou à la suite d'une parodie de jugements, étaient aveugles et fréquentes. On a arrêté des enfants, exécuté des femmes.

La lecture des journaux unionistes dont la parution à Saïgon était officiellement autorisée, exposait les lecteurs à la prison — ce qui n'empêchait que peu de gens de les lire, et de lire en outre la presse clandestine. De temps en temps, on fusillait un porteur de journaux, mais tous ne se faisaient pas prendre, ni l'on n'osait fusiller tous ceux qu'on arrêtait. Et pendant ce temps le maquis vengeait ses morts, en faisant enlever ou tuer ceux qui étaient soupçonnés de trahison. Si un soldat français était frappé, si un délateur châtié était un notable, le malheureux village où l'attentat avait été commis était l'objet de représailles; il était l'objet de représailles encore si un acte de sabotage était commis aux environs... on brûlait des maisons, ou l'on prenait des otages parmi la population terrorisée.

A Saïgon, pourtant, on venait de trouver le geste qui, croyait-on, ressusciterait la confiance : sur près de 2.000 prisonniers entassés à la maison centrale de Saïgon, on en libérerait... dix, avant la date d'application du *modus vivendi*. L'Amiral remettrait lui-même la liste des dix noms à Hô chi Minh qu'il irait saluer à son passage, au large des côtes... Neuf des dix libérés furent conduits de la prison à l'aérodrome où les attendait l'avion qui les conduisit à Hanoï. Le dixième, naturalisé français et officier de réserve (ce qui, naturellement, le mettait dans une position particulièrement délicate vis-à-vis de l'armée), fut autorisé à prendre congé de sa famille, dans un bureau de la Sûreté, et en présence d'un contrôleur de la Sûreté;

après quoi, il prit place avec sa femme dans un avion pour Paris. Il avait demandé à rejoindre Hanoï, lui aussi, mais n'y avait pas été autorisé. La presse française de droite fit grand état du geste généreux de l'Amiral et glissa perfidement que le prisonnier envoyé en France était chargé d'une mission spéciale, cherchant ainsi à le déconsidérer aux yeux de ses compatriotes.

Les cas des autres détenus devaient être examinés par une commission des libérations, car il était naturel d'établir la distinction entre prisonniers politiques et prisonniers de droit commun. Or les politiques avaient presque tous été condamnés ou étaient inculpés pour des faits de droit commun (association de malfaiteurs, les associations politiques ou patriotiques; sabotage, des actes de guerre; complicité d'assassinat, le fait d'avoir appartenu à un tribunal révolutionnaire, complicité de vol, celui d'avoir fait partie d'un service du Viêt Minh qui avait procédé à des réquisitions, etc). L'intention politique était trop apparente pour considérer tous ces détenus comme des criminels de droit commun; néanmoins il y avait parmi les prisonniers des délinquants qui représentaient la clientèle habituelle des prisons, et dont les crimes et délits ne s'étaient même pas affublés d'une étiquette de patriotisme. La Commission des libérations avait donc à examiner tous les cas, pour qu'on pût exécuter la clause du *modus vivendi* prévoyant la libération de tous ceux qui avaient été arrêtés pour des raisons politiques. Il y en avait 3.000; la Commission se composait de trois membres français Si l'idée vint à l'un d'eux d'inviter un juriste vietnamien, ne disons pas à participer, mais simplement à assister à leurs travaux, elle ne fut pas mise à exécution.

Le 30 Octobre, deux cent cinquante prisonniers furent libérés, et l'ordre de cesser le feu avait été donné dans nos rangs. Nous exécutions les clauses du *modus vivendi*... mais on commençait à savoir que le délégué vietnamien qui devait, aux termes de cet accord, représenter le Président Hô près du Haut Commissaire, ne serait pas autorisé à venir à Saïgon; ce serait à Dalat qu'il le rencontrerait; on commençait à craindre que la commission d'armistice ne fût pas autorisée non plus, pas plus qu'après l'accord de mars, à pénétrer en Cochinchine. Ce que les dernières clauses du *modus vivendi* — celles qui apportaient une compensation aux concessions consenties en dernière heure par Hô chi Minh — ce qu'elles avaient fait espérer ne se réalisait pas, et à Saïgon comme à Hanoï, les Vietnamiens répétaient : « Si c'étaient les premières promesses des Fran-

çais, nous pourrions croire qu'elles seront respectées; mais il y en a eu tant dans le passé, et tant depuis un an, et nous avons été si souvent déçus! » Et quand on leur représentait qu'eux-mêmes avaient failli à certains engagements pris, ils répondaient : « Vous avez eu quatre-vingts ans pour nous éduquer, mais vous avez voulu nous maintenir en tutelle et vous voulez maintenant que nous abandonnions l'usage de la seule arme que vous nous aviez laissée, la ruse... et quand nous usons de franchise, vous l'appelez brutalité... Nous voulons être de bonne foi, mais donnez-nous l'exemple. »

Les Français n'avaient pas trouvé le geste qui eût inspiré confiance, n'avaient pas dit les mots nécessaires de concorde et de justice. Au contraire, les déclarations du Haut-Commissaire semblaient présenter l'autonomie de la Cochinchine comme un fait acquis tandis que, dans son entourage même on se demandait comment on pourrait liquider sans trop d'injustice le Gouvernement fantoche du malheureux Dr Thinh. Or, moins de deux mois après la signature du *modus vivendi*, Thinh se suicidait. Dépourvu de sens politique, mais non de bon sens, éclairé par son honnêteté, il avait vu l'impasse à laquelle aboutissait la « farce » (c'est le mot que lui-même employait la veille de sa mort) dont il avait été le héros et la victime. Ce suicide — dont la politique française en Indochine porte la responsabilité — aurait permis d'enterrer, avec son président, la république non viable de Cochinchine. L'Amiral s'obstina; et après des semaines de tâtonnements, de conversations et de manœuvres, le Dr Hoach prit la succession du Dr Thinh.

Jusque-là, les Vietnamiens pouvaient espérer une modification, sinon un retournement, de la politique qui les raidissait dans la crainte et la méfiance. Ila avaient cru que l'Amiral menait une politique personnelle, en contradiction avec celle que voulait Paris et ils avaient espéré que Paris interviendrait, imposerait son point de vue...

Ils n'avaient pas été non plus sans avoir eu vent de manœuvres secrètes et dispersées, de conversations officieuses qui, depuis près d'un an, se poursuivaient entre Français et dissidents inavoués ou adversaires déclarés du régime de Hô chi Minh. Avant le 6 Mars, les flatteries aux Hoa Hao, en Cochinchine, comme les contacts avec certains leaders du V.N.Q.D.D., au Tonkin, pouvaient être utiles; une fois l'accord signé, ce n'était plus seulement la neutralité dans les affaires intérieures du Viêt Nam qui s'imposait, mais le respect du Gouvernement reconnu par l'accord — et ce n'était pas

le respecter que de rechercher des accords clandestins avec des factions qui lui étaient hostiles.

Si peu de créance qu'on ait accordée au rêve d'une chimérique restauration monarchique caressée par les catholiques d'Annam (du moins par certains d'entre eux), on n'en écouta pas moins ceux qui l'interprétaient comme un atout dans le jeu français. Le mouvement n'avait aucune chance de réussir, mais l'attention prêtée à son existence par les Français suffit à accroître chez le Viêt Minh la suspicion vis-à-vis des catholiques. On sait ce que la suspicion, en période révolutionnaire, entraîne de risques pour ceux qui en sont l'objet...

Ainsi, sans bénéfice pour personne, on exposait des groupes ou des individus (on n'aborda pas que les catholiques, on rencontra d'anciens mandarins, on parla avec de vieux nationalistes attachés au régime que la révolution a balayé), simplement pour faire des sondages, pour essayer de trouver un terrain d'entente ailleurs que là où il s'était offert. Ah! si l'on avait pu trouver un parti aussi fort que le Viêt Minh mais dégagé de toute attache avec le communisme, comme on l'eût aidé à triompher...

Pourtant ce n'est pas le communiste que suit le peuple en suivant Hô chi Minh; c'est le champion de l'indépendance nationale. Lui-même, bien qu'il n'ait rien renié de son idéal marxiste, voit d'abord cette indépendance comme objectif immédiat à atteindre.

Dès l'échec de Fontainebleau, le dessein de déconsidérer Hô chi Minh aux yeux du peuple était clair — peu importait de déconsidérer du même coup la politique française suivie à son égard depuis six mois...

Il faut peu de chose pour retourner les foules, les foules asiatiques plus encore que les autres. Le baiser qu'échangèrent l'Amiral et le Président lors de l'entrevue de Camranh indisposa vivement bon nombre de Vietnamiens, par exemple... mais l'étoile du vieux lutteur ne pâlit pas pour si peu : il reçut un accueil enthousiaste à son retour à Hanoï; le premier discours qu'il prononça parut être un message de paix, de cette paix que le peuple du Viêt Nam souhaitait si ardemment...

Et depuis... On sait du drame qui se joue là-bas ce qu'en disent les journaux.

Hô chi Minh a-t-il été débordé par ceux-là qui croyaient le servir? par une opposition qui cherchait à lui arracher le pouvoir? A-t-il lui-même délibérément accepté « le suicide collectif de tout un peuple »

pour reprendre l'expression qu'un de ses plus fidèles lieutenants employa devant moi, en parlant de l'extrémité à laquelle pouvait conduire le désespoir?

Par un Français, témoin des journées sanglantes de Décembre, à Hanoï, j'ai appris que les Vietnamiens ne tiennent pas leur président pour responsable du déclenchement des hostilités; ils ne contestent pas que l'initiative en fut prise par eux, mais déclarent que l'attitude française les y avait acculés.

Le ministre de la France d'Outre-Mer a été chargé par le Gouvernement d'une mission d'information. Il est allé en Indochine; arrivé à Saïgon, en moins de vingt-quatre heures et à 1.800 kilomètres du théâtre des incidents tragiques, il a pu conclure et formuler son opinion. Même à des esprits ignorant tout de l'Extrême-Orient, de ses nuances, de ses complexités, l'enquête apparaît trop sommaire, trop hâtive, incomplète et unilatérale.

A défaut d'un résultat politique conforme au programme de son parti, on était en droit d'espérer un peu de vérité historique. La commission parlementaire, dont la Ligue des Droits de l'homme a demandé l'envoi en Indochine pour enquêter sur les responsabilités encourues, y partira-t-elle et nous rapportera-t-elle ce minimum de vérité dont la France a besoin?

Si nous allons vers l'irréparable, ayons au moins l'amère consolation de savoir par quels chemins nous y serons arrivés.

Jeanne CUISINIER.

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Août-Septembre 1947
Dépôt légal : 4e trim. 1947